PREVIEWS : DAWN OF THE DEAD ★ THE MACHINIST

MAD MOVIES

MAD MOVIES

LE PLUS FORT DU CINÉMA

800 BALLES
ÁLEX DE LA IGLESIA VISE LE CŒUR

LE CONVOYEUR
DUPONTEL FAIT SAUTER LA BANQUE

SÉANCE
LA JEUNE FILLE ET LA MORT

FENÊTRE SECRÈTE
JOHNNY DEPP PERD LA BOULE

IMMÉDIATEMENT CULTE !

ONG-BAK

DANS TA FACE !!!

Camion DOM : 5 € BEL. : 4,80 € CH : 9FS CAN. : 8,25$CAN ESP. : 5 € ITA. : 5 € LUX. : 4,80 € PORT. CONT. : 5 € RÉU. : 2800CFA

Prêt pour le grand frisson ?
EQUILIBRIUM
MIMIC 2
DETOUR MORTEL
ABIMES
En DVD le 18 mars
www.tf1video.fr/frisson
MIRAMAX
CTV
msn.fr
13ème RUE
Europe 2
TF1 VIDEO

LA CLAQUE !

« *Quoi, un film de karaté en couverture de Mad Movies ?!?! C'est quoi ce délire ? Ils sont devenus complètement fous ! À moins que ça ne soit à cause de la fusion avec Impact...* » doivent penser nos plus anciens et plus fidèles lecteurs, les irréversibles qui ne jurent que par le cinéma fantastique. Restez tranquille ! Car ce n'est pas tant une couv' sur un film de karaté qu'on vous propose ce mois-ci, mais plus volontiers sur un véritable phénomène, à découvrir de toute urgence, dont on vous parlait déjà il y a un peu plus d'un an, dans la rubrique Notules Asiatiques, et qu'on avait envie de continuer à suivre et à soutenir. Surtout que **Ong-Bak** est un film malgré tout très « Mad » par certains côtés. Plus qu'un simple film de baston au même titre qu'**Opération Dragon, Rue barbare** et autres **Bloodsport, Ong-Bak** est une performance. La performance incroyable (mais vraie, donc sans trucages ni câbles) de son jeune acteur Phanom Yeerum, alias Tony Jaa, adepte du muay thaï et artiste martial hors du commun. Athlète avant d'être acteur, Tony Jaa se livre ici à une série de prouesses tant acrobatiques que percutantes qui risquent d'en rendre jaloux plus d'un ! Et marque une date en terme de kung-fu cinéma. Avant Tony Jaa, il y avait Bruce Lee, Jackie Chan et Jet Li. Il ne s'agit pas là de savoir lequel d'entre eux est le meilleur, puisque Tony Jaa est en quelque sorte la synthèse des trois. Il possède le charisme de Bruce Lee, le côté casse-cou de Jackie Chan et la maîtrise de Jet Li. Et on peut d'ores et déjà parier qu'il y aura un après Tony Jaa, tant dans les salles de cinéma que dans les clubs de sport. Car le personnage et son art, encore assez méconnu par chez nous, sont tellement spectaculaires qu'ils feront sans aucun doute de nombreux émules.

En France, contre toute attente, **Ong-Bak** sort en grandes pompes, évitant ainsi la distribution clandestine généralement réservée à ce genre de film. Bizarre ? Pas tant que ça. Lors d'une scène de poursuite, les créateurs d'**Ong-Bak** s'adressent directement à Luc Besson, l'interpellent au détour d'un graffiti sur un mur (« *Luc Besson, on t'attend.* »). Il faut croire que le réalisateur du **Cinquième élément** n'est pas resté insensible à cet appel puisqu'il s'est aussitôt intéressé au film, en a acheté les droits mondiaux (rien que ça !) et le sortira chez nous dans plus de 300 salles, à l'image d'une de ses productions, d'un **Taxi** ou d'un **Baiser mortel du dragon**, dans une version « améliorée » par Europa, plus adaptée au public occidental (voir critique page 36). Un beau coup de pouce à ces jeunes Thaïlandais qu'on risque de revoir très très vite sur nos écrans.

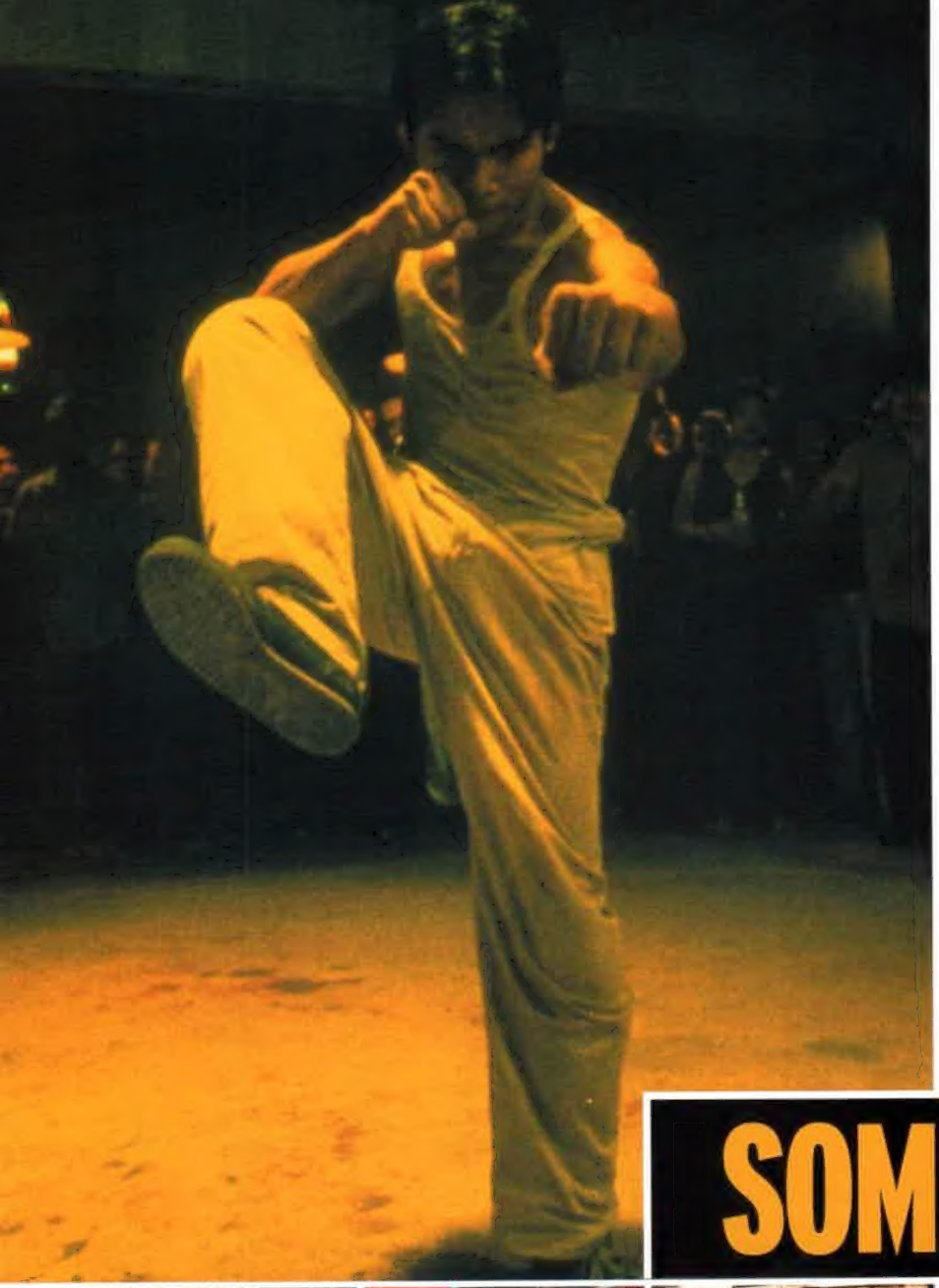
Damien GRANGER

MAD MOVIES

Mad Movies Rédaction, Administration : 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634 **Fondateur :** Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen **Rédacteur en chef :** Damien Granger (dgranger@mad-movies.com) **Secrétaire de rédaction :** Arnaud Bordas (abordas@mad-movies.com), Sophie Virlouvet **Rédacteurs pour ce numéro :** Fathi Beddiar, Arnaud Bordas, Alexandre Bustillo, Manuel Colombier, Yannick Dahan, Cédric Delelée, David Doukhan, Julien Dupuy, Cyrille Giraud, Stéphane Moïssakis (smoissakis@mad-movies.com), Jean-Pierre Putters, Numa Roda-Gil, Bertrand Rougier, Aurore Schmid, Julien Sévéon, Marc Toullec **Correspondant aux Etats-Unis :** Didier Allouch **Conception graphique :** I. Ferreira/Atipik (pao@mad-movies.com) **Iconographie :** Mathieu Roux **Photogravure :** Unipag **Impression :** Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz.
Abonnements et anciens numéros : DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29
Publicité : Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements :** ASC Distribution, Yves Barast, Marie Anne Benardais, Daniel Bouteiller, Sacha Brasseur, Eric Bufkens, Agence Cat's, Carole Chomand, Philippe Christin, Pascal Colinet, Anne Crozat, Brigitte De Zelicourt, Hervé Dupont, E.D. Distribution, L'Étrange Festival, Filmax International, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Sophie Giraud, Laura Gouadain, Mathilde Incerti, Cédric Jan (http://sexwaxprod.free.fr), Emmanuelle Klein, Christophe L., Cédric Landemaine, Anne Lara, César Latruffe, Frédéric LeBihan, Henri Lenique, Etienne Lerbret, Bruno MaccaroneÒ Emilie Maison, Olivia Malka, Sophie Martins, Karine Mestrejean, Jean-Claude Michel, Murielle Montclair, Christelle Pavard, Mélanie perrier, Laurent Renard, Christopher Robba, Robert Schlockoff, Dominique Segall, Brigitte Semler, Jean-Pierre Vasseur, François Vila, Jean-Pierre Vincent, Zootrope Films.
Commission paritaire : N° 0707 K 81858 **ISSN :** N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution Directeur de la publication :** Benjamin Cohen
Editeur : Custom Publishing France SAS au capital de 40 000 € - RCS Paris : B 394 412 928.
Principal actionnaire : Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film **Soif de sang** en DVD au prix de 9,90 € pour le pack dont 2,50 € pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité.

Imprimé en France/Printed in France



SOMMAIRE 163

Dawn of the dead

The Machinist

800 balles

Le convoyeur

Séance

RUBRIQUES

3 Édito
6 Courrier des lecteurs
8 Notules lunaires
12 Notules asiatiques
14 Festival
16 Dans les griffes du cinéphage
22 Avis Chiffrés
23 Abonnement
69 Mad'gazine
93 Fantastic Guide
98 Petites annonces

26 DAWN OF THE DEAD

Bustillo croit fermement en ce qu'il voit, et tout ce qui se passe dans ses films préférés existe vraiment pour lui. Pas plus tard que l'autre jour, il a avoué avoir survécu à une attaque de zomblards affamés hurlant *« cerveau ! CEEERVEAUUU !!! »* qui, allez savoir pourquoi, lui ont foutu une paix royale. Du coup, qui de mieux pour parler du remake du film de Romero, quand même vachement attendu ici et pourvu de bons échos ?

32 THE MACHINIST

Jaloux de la taille fine de mannequin anorexique de Christian Bale, Alexandre Bustillo s'est jeté sur toutes les infos possibles pour savoir comment l'acteur a réussi son coup. Du coup, on en a profité pour lui demander une preview de **The Machinist** clé en main. Et petit conseil Bustille : rase-toi les rouflaquettes, tu perdras cinq kilos !

34 ONG BAK

Des coups de genou dans la gueule, des coups de boules dans les boules et des empapaoutages dans les cacahuètes, y'en a à foison dans **Ong Bak** et ce n'est pas pour déplaire à Sévéon, notre intello maison qui est allé s'entraîner avec Tony Jaa et le réalisateur Prachya Pinkaew pour leur soutirer des réponses. Des interviews si prolifiques que le cinéaste lui a même proposé de se faire bananer la trombine dans son prochain film. Ils nous piquent notre punching ball les enfoirés !

42 800 BALLES

Depuis qu'il a passé des vacances à Barcelone, Moïssakis est persuadé de parler l'espagnol couramment et lance des *« puta madre »* à tout bout de champ, même au réalisateur Álex de la Iglésia qui nous livre **800 balles**, sa dernière bombe en forme d'hommage au western européen. Heureusement que Bordas est là pour lui rappeler que c'est quand même un peu un gros mot...

48 LE CONVOYEUR

Il attendait un polar sec et sans fioritures et cela n'a pas (complètement) été le cas. Du coup, Arnaud Bordas ne s'est pas privé pour le dire aux responsables du film, Nicolas Boukhrief et Albert Dupontel qui, eux, revendiquent le film à 200 %. **Le Convoyeur** ? Un pitch d'excellente tenue pour un résultat qui ne tient pas toutes ses promesses...

52 SÉANCE

Qui de mieux que le grand sorcier de Barbès Mamadou Rougier N'Djala pour nous parler d'un film à base d'ectoplasmes japonais ? Personne bien sûr, et pour la modique somme de 500 euros de plus, il s'est même chargé d'exorciser le réalisateur Kyoshi Kurosawa. La grande classe en djellabah ce Mamadou !

56 FENÊTRE SECRÈTE

Lui-même accusé de plagiat par un certain Stephen M. Sakees (pour détournement de la formule « tendu du slip »), Bustillo n'a pas eu de mal à comprendre le calvaire du héros de **Fenêtre secrète**. D'où une critique plutôt enjouée d'un film qui a réussi à le faire stresser deux heures durant...

60 LA MÉMOIRE DU TUEUR

Après avoir demandé environ 17 fois combien de signes ses textes devaient faire, on peut dire qu'Arnaud Bordas était fin prêt pour écrire une critique sur l'histoire d'un tueur amnésique. En prime, le monsieur nous ramène une interview du réalisateur de **La Mémoire du tueur**. Heureusement que son enregistreur a fonctionné...

62 LA PASSION DU CHRIST

Difficile de trouver un titre correct pour la double d'ouverture du film-événement de Mel Gibson. Après « Polémique ? Des clous ! », « Faites une croix dessus » ou encore « Jésus n'avale pas », on a fini par trouver. Ne restait plus qu'à écrire le texte et ça n'a pas été une mince affaire pour le père Bordas, qui y a passé tous ses dimanches...

64 INTERVIEW CARRIÈRE : ELOY DE LA IGLESIA

« Oh y'a pas qu'Álex de la Iglesia les mecs ! Eloy les mecs, vous connaissez ? ». On pensait que Fathi nous parlait encore de James Eloy pour changer, mais non, il s'agissait en fait du réalisateur espagnol Eloy de la Iglésia, dont le titre le plus fameux reste **Cannibal Man**. Interview carrière avec un cinéaste provocateur revenu des enfers de la drogue...

ENVIE de FRISSONS ?

WARNER HOME COLLECTION

FRISSONS, ACTION, RIRE, LARMES

DU 14 AU 30 AVRIL, 25 TITRES À 15,50 €*

TOUT POUR DEVENIR DVDVORE

*Prix conseillé. Offre directe valable sur les produits porteurs dans les magasins participant à l'opération. Visuels non contractuels. JEAN & MONTMARIN

COURRIER DES LECTEURS

MAD MOVIES

BEAUCOUP DE LETTRES CE MOIS-CI POUR SALUER LE FILM DE LUCKY MCKEE. CONTINUEZ D'ALLER LE VOIR ET ENVOYEZ-Y VOS CONNAISSANCES : LE FILM EN A BIEN BESOIN (SURTOUT EN PROVINCE).
L'ACTUALITÉ DE CE NUMÉRO ÉTANT CHARGÉE EN FILMS À FORT CARACTÈRE (ONG BAK, 800 BALLES, LA PASSION DU CHRIST, LE CONVOYEUR), ON S'ATTEND À UN COURRIER PLÉTHORIQUE POUR LA RUBRIQUE DU MOIS PROCHAIN. TOUS AUX ABRIS !

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, (plus connu sous le nom de Peav, et parfois, Bolo...) le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux, et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils travaillaient au bureau. Pour découvrir ce petit coin de paradis, un accès direct est disponible sur la homepage du site Mad, à l'adresse www.mad-movies.com
Sinon, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Puis tapez /join #madmovies. Et voilà.

L'éditeur de la publication n'est pas responsable du contenu des opinions exprimées sur le forum qui reste sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?
Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
6 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail : info@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

LE JOLI MOIS DE MAY

Salut à vous défenseurs du cinéma Mad !
À peine les lumières éteintes, en un seul plan choc, une image montrant une femme à l'abouttissement de son tourment mental, image forte mais si terriblement humaine, Lucky McKee pose ses intentions, ses envies, ses rancœurs, son amour du cinéma au travers de son actrice. Assurément, **May** est à mettre définitivement à part. Rarement ambiance aussi glauque et poétique avait été ainsi distillée dans ce film miraculeux où le nihilisme se marie avec le large éventail des émotions humaines. Le meilleur atout de **May**, mise à part sa mise en place plastique et le jeu époustouflant des comédiens (Angela Bettis magnifiée, aussi belle et mystérieuse qu'une madone de Raphaël), est d'avoir cette fibre humaine, si puissante car si réaliste dans son traitement de cette société à la con. Solitude, regard, déception, amour, tous ces termes sont incarnés par cette poupée qu'est May, aussi fascinante que peut l'être sa folie avec cet attachement à proner la vie au travers de la mort.
Cependant **May** est avant tout un dialogue avec nous-mêmes. Ce face à face entre May et son miroir n'est-il pas aussi celui que nous faisons chaque matin devant la glace de la salle de bain (la tête dans le cul...) ? Lorsque May se laisse caresser le visage par la main d'Adam (Jeremy Sisto) endormi (l'une des plus belles scènes du film), n'est-ce pas là le manque d'affection que nous procure cette société néo-libérale ? Aussi beau et attachant qu'horrible, l'histoire de **May** prend son envol lors de ce magnifique plan final où l'amour donne la vie. Oui, comme le disait Yannick, **May** n'est pas vraiment un film d'horreur, mais un conte doublé d'un des plus beaux drames amoureux du cinéma. Aussi beau humainement que **L'Échine du Diable** de notre Mexicain favori et aussi poignant que le **Carrie** de Brian De Palma, **May** est le film choc de l'année 2004 (heu non, 2002) malheureusement desservi par une distribution en salles scandaleuse (deux salles dans la région Île-de-France, on applaudit bien fort !!.
Merci à toute l'équipe de nous faire découvrir des films d'une telle envergure bien loin des discours auteurisants de Télérama et c'est tant mieux !
PS : strictement rien à voir, un miracle arrivant rarement deux fois. Est-ce qu'il y en a qui sont confiants sur le remake du chef-d'œuvre de Romero, **Zombie** ?

Jérémy (Paris)

Fragilité, voilà à la fois la force et la faiblesse de **May**, mais c'est également de cette notion que le film tire toute sa pureté émotionnelle et **May** touche droit au cœur. Si au départ, le personnage de May est un peu exagéré, il devient de plus en plus subtil au fil de l'intrigue. May est à la fois touchante, par moment agaçante puis effrayante et au final bouleversante. Final d'une incroyable poésie macabre, qui donne des frissons dans le dos. Le film joue beaucoup sur les symboles, dans les nombreux gros plans sur les parties du corps et surtout sur les mains par lesquelles passent la découverte, l'amitié et l'amour. Jeu également sur le décalage social d'Adam (et sa gueule d'amour) montrant un petit film d'horreur à May qui en est plutôt amusée, presque émue, et qui y voit la vision de l'amour. Décalage aussi avec le personnage de Polly (bravo Anna Faris). Le film comporte un grand moment de pure horreur et de terreur, la scène où May apporte sa poupée aux enfants aveugles, qui brisent la boîte de verre, et se mettent à terre pour retrouver la poupée et s'écorchent genoux et mains sur les morceaux de verres. Cette scène est tétanisante, tout comme la scène d'intro qui met de suite dans l'ambiance. À ce propos, les passages sur l'enfance de May sont aussi cruellement poétiques. En résumé, je suis tombé amoureux de May.

Gaëtan (e-mail).

Cher Jérémy, Cher Gaëtan,
Effectivement, **May** *a souffert d'une distribution réduite mais il a quand même très bien marché sur Paris, pour un film de son acabit. Quant au remake de* **Zombie**, *on espère que la preview de ce numéro va vous faire saliver, d'autant plus que ceux d'entre nous qui ont déjà pu le voir ont vraiment adoré.*

CARNET ROSE

Juste un petit mot pour annoncer la naissance de la fille de notre collaborateur Stéphane Thiellement (« Titi » pour les intimes) et de sa bien aimée Christine. Née le 18 février 2004 et pesant 3,560 kg, la petite Shannon est déjà un joli p'tit brin de gonzesse, comme on peut le voir sur la photo. Nos félicitations à toute la famille.

IN MEMORIAM

Coucou Papa !
Il y a un an, le 14 avril, tu faisais le grand passage. Le « crabe » a eu raison de toi malgré la rage et la volonté dont tu as fait preuve dans ce long combat. Tel le gladiateur, tu as fini par tomber. Tu étais un soldat des temps modernes. Aujourd'hui, tu es libre, et nous nous reverrons. Mais pas encore, pas encore. La brise légère souffle toujours dans le champ de blé. En attendant, pour cet anniversaire, nous voulons t'honorer. Reçois ce clin d'œil : Maman m'a dit que tu aimais beaucoup cette tradition dans Mad Movies. Tu sais, Maman a enfin appris à se servir de tes télécommandes et du home cinéma. Merci de nous avoir ouvert les portes du rêve et de l'imaginaire en nous transmettant

ta passion du 7ème art : quand nous verrons **Van Helsing**, **Blade Trinity**, **Blueberry** et d'autres encore, tu seras plus que jamais présent dans notre cœur et nos pensées.

Emma

PS : merci à Phillipe II pour nous avoir aidées à essayer de trouver la statue de Predator.

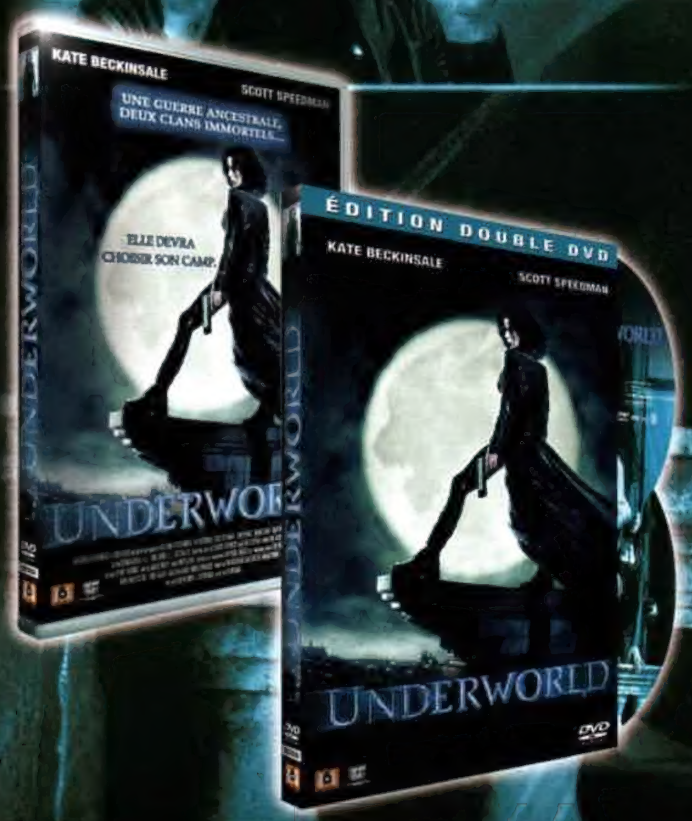
Chère Emma,
Pas grand chose à rajouter, si ce n'est que ta petite lettre nous est allée droit au cœur et que toute l'équipe de Mad vous embrasse très fort, toi et ta maman, avec une pensée particulière pour ton papa.

QUEL TALENT !

Ce dessin fort émouvant du petit Bruno P., 8 ans, nous est parvenu à la rédaction. Comme quoi, il y a bien des fans de Hellboy en France, et ils sont bien plus jeunes qu'on ne pourrait le penser...

UNDERWORLD

La guerre entre les loups garous et les vampires touche à sa fin ...



© 2003 LAKESHORE ENTERTAINMENT CORP. TOUS DROITS RÉSERVÉS

BONUS DOUBLE DVD

Les commentaires du réalisateur et du scénariste • Un commentaire technique du film • Le Making of • Les effets spéciaux des créatures • Les cascades • Les sons et images du film • 5 comparaisons de Storyboards en split screen • Un vidéo-clip avec des images du film • Bandes-annonces et spots TV

BONUS DVD SIMPLE

Les commentaires du réalisateur et du scénariste

dts VO / VF • Sous-titres Français - Sourds et malentendants

SORTIE LE 14 AVRIL 2004

mcm LA CHAINE MUSICALE

ARCHOS™
LECTEURS MP3 & MP4

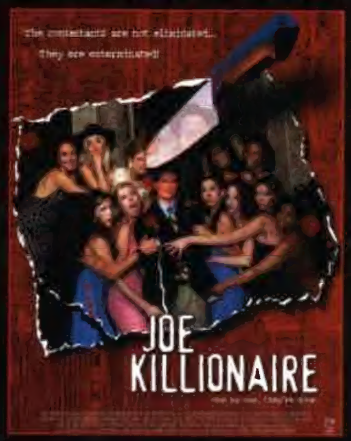
funradio
www.funradio.fr

ÉGALEMENT DISPONIBLE SUR PS2

NOTULES LUNAIRES

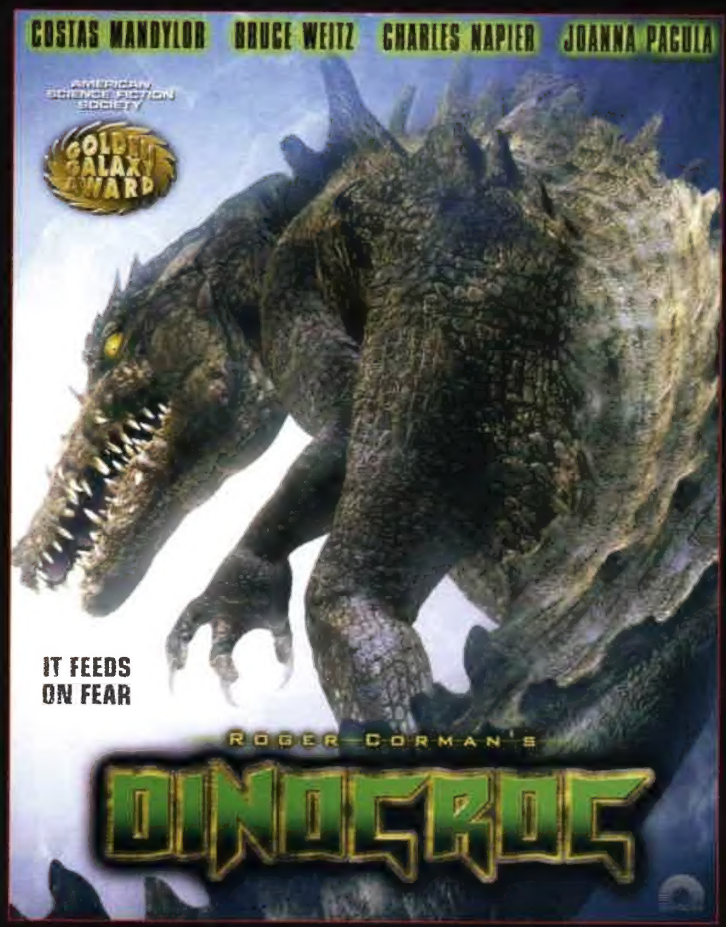
Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique.

■ Produit par un cascadeur et réalisé par un certain Sean David Morton, **Joe Killionaire** n'est autre qu'une parodie gore du reality-show US qui inspira notre ***Greg le millionnaire***, où un grand bêta avec l'accent du Sud devenait tout dur de partout à la vue de mignons popotins se trémoussant devant ses yeux exorbités. Le principe du film est le même que celui du jeu : un bataillon de bimbos est invité dans un château dans l'espoir de séduire et d'épouser un riche aristocrate, le duc de



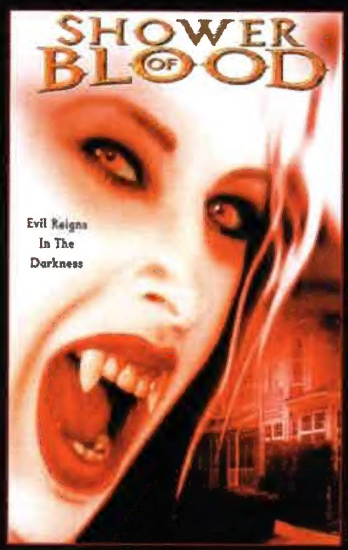
Boofington (à vos souhaits). Mais les filles réalisent vite que les règles sont différentes : au lieu d'être éliminées, elles sont tuées ! Sandra Guerard (la série ***Dead Zone***) fait partie du lot, mais pas trace de la belle Marjolaine. Dommage, on aurait bien aimé la voir toute nue faire preuve en direct de ses talents buccaux.

■ Attention, Roger Corman se lâche : dix ans après **Carnosaur**, le



voici qui explose son budget avec **Dinocroc** (deux millions de dollars tout de même, soit trois fois plus que ses productions habituelles), armé d'un casting « de prestige » : le bellâtre huileux Costas Mandylor, Bruce Weitz (**Mission Alcatraz**), l'autrefois belle Joanna Pacula et ce bon vieux Charles Napier (abonné au Z ayant jadis campé ce salopard de Murdock dans **Rambo 2**). Sinon, ça cause d'un ingénieur qui s'amuse à tenter des expériences sur des crocodiles dans un lac. À force de polluer la flotte, il ranime un dinosaure qui ressemble à un croisement entre un alligator et un T-Rex, et qui va se faire un plaisir de dévorer tous les habitants des villages environnants. On se dit que Corman a dû tomber sur **Jurassic Park** et **Lake Placid** le même soir à la télé et que ça lui a donné cette brillante idée.

■ Réalisé par Tiffany Kilbourne, **Shower of Blood** s'intéresse à cinq ados qui partent faire une virée en voiture. Parmi eux, Lisa, qui propose de s'arrêter quelque temps chez son oncle, dont la maison est située à la lisière d'une forêt où des gens auraient disparu et que la rumeur prétend hantée par des cannibales. Tout excités, ces imbéciles acceptent l'offre de leur copine pour trouver une demeure vide. Lisa va alors découvrir avec stupeur (alors que le spectateur, lui, a déjà tout compris)



HELLBOY LE FEUILLETON - 7E PARTIE

Ci-dessus, de gauche à droite : l'Uber-Hellboy, Hellboy enfant et la flamboyante Liz Sherman.

Ayé, le film est désormais terminé ! Diffusé en première mondiale à Austin, Texas (où a vécu Guillermo del Toro), **Hellboy** reçoit tous les suffrages d'un public il est vrai acquis à sa cause, puisque cette avant-première a été mise en place via le site geek Ain't It Cool News. On entend ci et là des dithyrambes du type « *la meilleure adaptation de tous les temps* », « *le plus grand comic-book movie jamais fait* » ou encore « *Ce film est meilleur que* **Spider-Man** *!* ». À vrai dire, on en doute pas un instant, même s'il semble que la Columbia, quant à elle, se pose des questions. Le marketing bat son plein en ce moment même aux USA, et si les sempiternels spots TV (qui montrent carrément l'Uber-Hellboy avec ses cornes entières !) et bandes-annonces sont diffusés en boucle, il est également possible de se procurer l'art-book officiel du film, mais aussi une featurette de dix minutes en DVD, featurette qui dévoile énormément de choses, notamment en ce qui concerne l'action. La démarche des responsables marketing paraît limpide, puisqu'il semble qu'il n'y ait plus rien à cacher du film à quelques jours de sa sortie officielle. Les craintes concernant le box-office se répercutent d'ailleurs sur le marché international, puisque le film, qui devait sortir chez nous le

GINGER SNAPS 2: UNLEASHED & GINGER SNAPS BACK QUELLES BELLES FOURRURES!

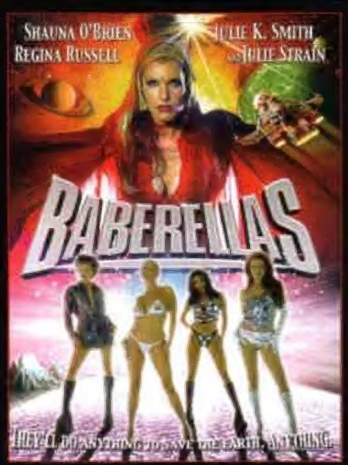
Chouette teen movie d'épouvante orné de la velue présence d'une jolie louve-garou, **Ginger Snaps** a connu un beau succès en Angleterre avant d'échouer en direct-to-video dans notre belle contrée (un peu comme **Dog Soldiers**, autre cult movie british, distribué vite fait dans nos salles). Parti comme c'est, il en sera sans doute de même pour **Ginger Snaps 2: Unleashed**. Monteur sur l'original (réalisé par John Fawcett, ici producteur), Brett Sullivan se retrouve ici parachuté metteur en scène, tandis que le casting reprend les deux actrices principales, à savoir Emily Perkins et Katharine Isabelle, auxquelles il convient de rajouter Eric Johnson (Whitney, petit ami de Lana dans la série ***Smallville***). Le film démarre dans la foulée de la fin du premier: après avoir abattu sa sœur Ginger, métamorphosée en monstre carnivore, Brigitte s'enfuit de la petite ville où elle vit depuis son enfance. Également contaminée, elle n'a d'autre choix que de s'injecter une drogue sanctifiée, seul moyen pour elle de ne pas se transformer en louve dès la lune pleine. Menant une vie de junkie dans une grande ville, elle est vite repérée par les autorités qui la font interner dans un centre de désintoxication. Privée de son antidote et hantée par les visions de sa sœur morte, Brigitte apprend que des cadavres dévorés ont été découverts dans les parages et comprend vite que la bête qui se tapit en elle s'est réveillée…

Tourné à la suite de cette séquelle, **Ginger Snaps Back** s'exerce à l'art casse-gueule de la préquelle en resituant le sujet et les personnages au XIX[e] siècle, soit en pleine période western. On y retrouve Ginger et Brigitte, assiégées dans un fort par une horde de loups-garous. Un étrange chasseur indien va venir leur prêter main-forte pour combattre l'envahisseur, ignorant que l'une des jeunes filles a déjà été mordue par l'ennemi. Cette fois, c'est Grant Harvey, réal des scènes d'action de l'original et producteur du deuxième, qui se charge d'emballer ce qui ressemble à une version lycanthrope d'**Alamo**.

Cédric DELELÉE

que son tonton aime peloter la chair fraîche autant qu'il apprécie la dévorer, et qu'il les attendait pour sortir du bois afin de leur montrer duquel il se chauffe. Les fans de **Détour mortel** (soit Alexandre Bustillo et… Alexandre Bustillo) vont adorer.

■ Compositeur sur une flopée de séries Z, Chuck Cirino est plus discret comme réalisateur mais nous sort tout de même **Baberellas**, où une extraterrestre givrée décide de pomper l'énergie sexuelle de tous les Terriens (c'est Shauna O'Brien, et elle me pompe quand elle veut) afin de détruire notre belle planète en direct sur son show télé intergalactique. Un commando de siliconées, les Baberellas donc, est envoyé en mission pour éliminer cette reine maléfique et nympho. Outre Shauna (qui joue **Emmanuelle** dans des direct-to-video depuis quelques années), on y retrouve Sasha Peralta et Regina Russell (vues dans **The Mummy's Kiss**), Julie K. Smith



(aperçue se trémoussant dans **Le Dernier samaritain**) et l'inévitable Julie Strain, toujours prête à montrer ses nichons et son derrière pour la postérité. **Flesh Gordon** a fait des petits.

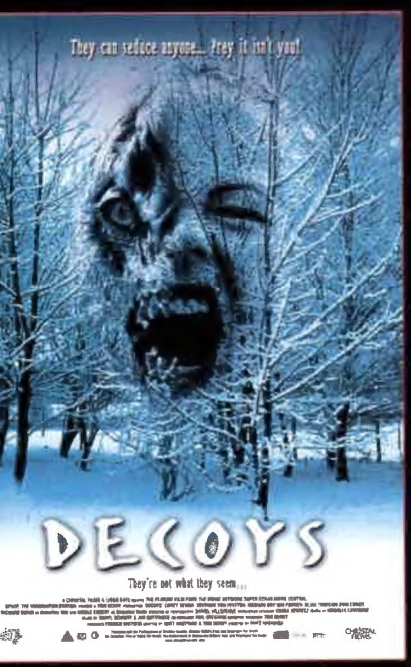
■ Nouveau film de Rolfe Kanefsky (**The Hazing**), **Corpses** nous est vendu comme un mélange de **Phantasm**, **Re-Animator** et **Blue Velvet** (Coscarelli, Gordon, Lynch: cherchez l'intrus). La sexy Tiffany Shepis est la vedette de ce qui s'annonce surtout comme une énième variation sur le mythe des zombies, la sortie de la nouvelle version de **Dawn of the Dead** n'étant sans doute pas pour rien dans sa mise en chantier. Un scientifique y met au point un sérum qui permet de ranimer les morts pendant une heure après chaque injection. Il va se constituer une petite armée et s'en servir pour se venger de son ex-femme, augmenter la criminalité et emmerder le chef de la police. Mais son assistant et sa petite amie vont tenter de faire foirer ses plans. Il faudra qu'on nous explique le rapport avec **Blue Velvet**, parce que là, c'est pas évident. Peut-être qu'un zombie perd son oreille dans le gazon.

■ Scénariste et réalisateur sur la nouvelle série d'***Au-delà du réel***, Matthew Hastings met en scène **Decoys**, où deux crétins résolus à perdre leur virginité partent à la chasse à la femelle dans leur université. Les proies sont légion, mais ils

Ci-dessus : Hellboy et Kroenen vont s'expliquer entre hommes...

14 avril, a été repoussé au 20 octobre (sacré décalage horaire!) pour permettre de faire connaître le matériau d'origine. À l'heure où vous lirez ces lignes, **Hellboy** sera cependant sorti aux USA et si, de notre côté, nous partons confiants sur les scores au box-office (mais ne tirons pas des plans sur la comète), on espère qu'ils seront suffisamment conséquents pour avancer la sortie chez nous à début août, comme cela semble prévu en cas de succès outre-atlantique. En gros, si vous avez des relations aux USA, vous les envoyez tous voir le film dès le premier week-end!

Stéphane MOÏSSAKIS



s'aperçoivent bien vite qu'il y a un problème : non seulement ils n'arrivent pas à tremper leur nouille dans le potage, mais en plus, les filles du campus ont un comportement des plus étranges... Car elles ne sont pas humaines. Question : comment peuvent-ils le savoir s'ils n'ont jamais niqué ? Un bien beau sujet qui évoque **Body Snatchers**, mais qui est quand même mal barré pour égaler les bijoux de Siegel et Ferrara (non, je n'ai pas oublié celui de Kaufman : c'est volontaire !).

■ Suite au succès du remake de **Massacre à la tronçonneuse**, voici que déboule **Chainsaw Sally**, et là non plus, je ne sais pas trop de quoi ça cause, sinon qu'il est question d'une tarée qui découpe ses semblables (mais de toute façon l'intrigue doit se résumer à ça). La jeune femme en question est interprétée par April Burril, épouse du

réalisateur (Jimmyo Burril, à qui l'on doit **Silver Scream**) et on retrouve à ses côtés le metteur en scène gore Herschell Gordon Lewis et Gunnar Hansen (Leatherface dans le **Massacre à la tronçonneuse** de Tobe Hooper).

■ Mieux vaut s'inspirer des classiques pour ne pas prendre de risques inutiles. C'est ce qu'a dû se dire Simon Fellows, réalisateur de pub qui passe au long avec **Samantha's Child**, au sujet proche de **Rosemary's Baby** (bien qu'il s'en défende en prétendant que le film est plus proche des thrillers médicaux de Robin Cook, il ferait mieux de se taire s'il veut vendre sa came, lui). Heather Graham (**From Hell**) y joue une jeune femme (sans rire) qui ne peut pas avoir d'enfant et qui décide de se faire inséminer artificiellement. Elle se rend donc dans une clinique (c'est mieux que d'aller chez le véto, dans ces cas-là) où d'inquiétants médecins lui injectent l'ADN du diable, afin qu'elle accouche du fils de Satan. Fionnula Flanagan (la mémé dans **Les Autres**), Andy «Gollum» Serkis et James Purefoy (**Resident Evil**) fréquentent également ces lieux peu recommandables.

■ Récemment auteur des maquillages de **Nuits de terreur** (un autre des films favoris du père Bustillo qui a cru que c'était un Carpenter, c'est pas une blague) et réalisateur de **Mutronics**, Steve Wang revient à la mise en scène avec **Wolvy**, qui évoque un **Teen Wolf** avec plein d'acteurs sur lesquels on a collé des poils pour qu'ils ressemblent à des loups-garous (ce qui ne

HELLRAISER 7 : DEADER & HELLRAISER 8 : HELLWORLD
FAIS-MOI MAL, ÇA ME FAIT DU BIEN

Franchise exsangue mais coriace, la saga **Hellraiser** se voit étoffée de deux volets supplémentaires, à commencer par **Hellraiser 7 : Deader**, réalisé par Rick Bota, déjà actif sur **Hellraiser 6 : Hellseeker**, par ailleurs chef-op sur **Meurtres à la Saint Valentin** et responsable des scènes d'action de **Mimic**. Adaptée d'une histoire de Neal Marshall Stevens (**13 fantômes**), l'intrigue s'intéresse à une journaliste britannique envoyée à Bucarest pour enquêter sur les activités troubles d'une secte suicidaire. Elle ne tarde pas à découvrir un univers fait d'orgasmes et de souffrance que sa conscience professionnelle et ses pulsions enfouies lui dictent de pénétrer. Devenue membre active des Deaders, elle va promptement réaliser que le plaisir et la curiosité ont un prix que sa chair et son sang devront payer cash. Outre l'inévitable Doug Bradley en Pinhead, c'est Kari Wuhrer qui se lance dans cette aventure SM qu'on souhaite bien gratinée. Niveau musique, Chris Young ayant depuis longtemps déclaré forfait (en même temps que Clive Barker, en fait !), nous avons droit cette fois à Henning Lohner, élève studieux et pas très doué de Hans Zimmer formé à l'école Media Ventures.

Pas le temps de voir **Hellraiser 7** qu'on nous annonce déjà la suite, **Hellraiser 8 : Hellworld**, toujours réalisé par Rick Bota mais cette fois basé sur une histoire de Joel Soisson (**Dracula 2001**, **Highlander Endgame** : c'est vous dire le génie du gars). Vorace jusqu'au-delà de la mort et même après, l'épinglé de service Pinhead sévit cette fois sur un site Internet : tous les mordus du Web qui ont le malheur de s'y aventurer déclenchent en quelques clics le mécanisme de la boîte qui entraîne l'ouverture des portes de l'Enfer... Doug Bradley est fidèle au rendez-vous, tandis qu'on y retrouve le grand Lance Henriksen (**Millennium**), en passe de battre Rutger Hauer au concours des acteurs de génie abonnés aux produits bas de gamme. Vu la tournure que ça prend, on ne serait guère étonné d'apprendre l'inauguration d'un club SM estampillé **Hellraiser** dans un proche avenir. **Cédric DELELÉE**

vaudra jamais mon lycanthrope préféré, James Spader dans **Wolf**, qui me fout carrément les jetons). De quoi ça parle, je n'en sais rien, mais parmi les comédiens il y a Todd Tucker (qui a doublé Kevin Sorbo dans **Kull le conquérant**), Katie Adams (**Delta Delta Die**), Ted Smith (**House of 1000 Corpses**), et les prothèses sont signées Greg Cannom (**Hannibal**).

■ Réalisé par James Merendino, Trespassing suit les aventures d'un étudiant en pleine écriture de thèse qui entraîne ses camarades dans une expédition en Nouvelle-Orléans. Son objectif est de visiter une vieille plantation réputée pour rendre fous de terreur tous ceux qui osent y pénétrer. Daniel Gillis (la série ***Jeremiah***), Estella Warren (la blonde mégabonne de **La Planète des singes**), Ashley Scott (brune appétissante aperçue dans **A.I.** et **S.W.A.T.**) et Maryam d'Abo (la violoncelliste pas bandante de **Tuer n'est pas jouer**) se partagent l'affiche de ce film qui bénéficie d'une bonne réputation sur Internet (ce qui ne veut rien dire, on est bien d'accord là-dessus).

San HELVING

Flashes

● Après le scandale provoqué par **La Passion du Christ**, Mel Gibson a décidé de calmer les ardeurs des fanatiques en annonçant son prochain film en tant que metteur en scène : **Hannukah** contera l'histoire de la bataille qui donna son nom à la fête juive éponyme. Située deux siècles avant la naissance du Christ, elle opposa des rebelles hébreux aux Romains polythéistes et mena à la libération de Jérusalem. Gibson l'envisage comme un western épique... et certaines autorités juives ont déjà fait connaître leur désaccord quant à la production du film, arguant du fait qu'un « western » était la dernière chose dont ils avaient besoin.

● Allez, une petite section heroic fantasy pour faire plaisir à David Doukhan et à Cedric Delelée, avec de très bonnes nouvelles et d'autres moins bonnes. On est par exemple emplis de joie en apprenant que Christian Duguay (**L'Art de la guerre** et le téléfilm ***Jeanne d'Arc***) va réaliser l'adaptation du *Seigneur des runes* de David Farland. On salive à l'idée d'une version cinoche de *The Wheel of Time* de Robert Jordan, pour laquelle est envisagé John McTiernan (oui, moi aussi, je me suis évanoui). On n'est guère surpris mais heureux que Peter Jackson ait confirmé qu'il aimerait beaucoup réaliser un croisement entre *Bilbo le Hobbit* et *Le Silmarillion* après **King Kong**. Par contre, on fait un peu grise mine quand on sait que c'est à Robert Rodriguez qu'a été confié **Princess of Mars** d'après Edgar Rice Burroughs, et que Jerry Bruckheimer envisage de produire une version live du jeu **Prince of Persia**.

○ Côté classiques de la SF, Steven Spielberg et Tom Cruise s'intéressent de très près à une nouvelle version de **La Guerre des mondes** d'après H.G. Wells, tandis que Bryan Singer devrait réaliser celle de **L'Âge de cristal** produite par Joel Silver. À bien y réfléchir, l'association du réal des **X-Men** et du producteur de **Matrix**, ça pourrait provoquer une révolution !

○ C'est finalement Hideo Nakata, réalisateur de **Ring** (l'original), qui devrait réaliser la suite de **The Ring** pour les USA, toujours avec Naomi Watts. Bref, Nakata semble condamné à tourner toujours le même film, en changeant d'acteurs de temps à autre. Après on ne pourra pas dire que c'est pas un auteur, celui-là.

○ Dans la section polar hard boiled, il y a de quoi se réjouir et se lamenter : Robert Rodriguez (encore lui !) va mettre en scène l'adaptation de la BD *Sin City* de Frank Miller, avec Josh Hartnett, Bruce Willis et Mickey Rourke dans le rôle du monstrueux Marv. Normalement, Miller sera associé à la réalisation du film et Tarantino devrait mettre en scène le sketch sur Marv. Heureusement, c'est Martin Scorsese qui s'est décidé à tourner la version US du génial **Infernal Affairs** made in Hong Kong, avec Leonardo Di Caprio et peut être Brad Pitt. Cela dit, malgré toute l'admiration qu'on a pour Marty, on voit mal comment il pourrait faire mieux que l'original.

○ Il s'est fait bien discret depuis quelques années, mais George Miller, en attendant de tourner **Mad Max 4**, a deux projets en route : d'abord, **The Brave One**, un **Justicier dans la ville** au féminin (qu'Arnaud Bordas refusera de cautionner vu qu'il n'y a plus Charles Bronson dedans). Ensuite, et c'est le plus intéressant, **The Sparrow**, où un prêtre catholique est à la tête d'une mission chargée d'enquêter sur l'existence d'une culture extraterrestre, aventure qui va tourner à la catastrophe pour la religion et la survie de toute la planète.

● Tout le monde s'en contrefout, mais le projet est tellement pourri dès le départ qu'il vaut la peine d'être signalé : Chuck Russell (**L'Effaceur**, **Le Roi scorpion**, enfin que des chefs-d'œuvre, quoi) va réaliser **Thornwood Circle**, un thriller surnaturel où une femme mariée est hantée par des rêves érotiques troublants auxquels elle devient accro mais qui vont se révéler très dangereux. Le meilleur, c'est que la chose est écrite par Richard Jefferies, auteur de la ghost story **Cold Creek Manor** (de Mike Figgis avec Sharon Stone), toujours pas sorti en France (et si j'étais distributeur, je le sortirais pas non plus). Bref, ça renifle tellement la daube que ça en devient intéressant.

○ **Starsky & Hutch** marchant très bien au box-office, on attend désormais l'adaptation de deux autres séries télé culte : **Magnum** est en route et l'on devrait y retrouver George Clooney dans le rôle du détective moustachu et LL Cool J dans celui de son pote mastoc Terry (on attend de savoir qui va incarner le célèbre Higgins...) ; quant aux fans de sucreries kitsch, ils seront content d'apprendre que la Paramount est en train de mettre sur pied **La Croisière s'amuse**.

○ Le nouveau Danny Boyle est un film de pompiers, s'appelle **3000 degrees** et réunit sur son affiche Woody Harrelson, Ed Harris et Billy Crudup. Avant, on s'en foutait, mais depuis **28 jours plus tard**, on attend un minimum le nouveau film de Boyle.

NOTULES ASIATIQUES

→ par Julien SÉVÉON

Beaucoup de news ce mois-ci en provenance d'Extrême Orient avec, pêle-mêle, du Takashi Miike en acteur et en réalisateur, du Elvis Presley malais, des yeux thaïs un peu embués, du voyou coréen et du super-héros hongkongais.

■ Un film malais mettant en scène un fan d'Elvis? Impossible, pour les vieux rockabs que nous sommes, de ne pas en parler. Ah Lok Kafe suit donc le patron d'un bar de Kuala Lumpur qui est fan du King (coupe de cheveux à l'appui) et qui se met en quatre pour aider un client qui ne peut pas partir à Londres. Si le film n'est pas ouvertement Mad, la touche Elvis suffit pour que l'on en parle dans ces pages, surtout que le film a été tourné en seulement sept jours

■ The Eye 2, la « suite » du désormais célèbre film des frères Pang vient de sortir en Thaïlande avec dans le rôle principal la seule et unique (et toujours aussi charmante) Hsu Chi. Joey est enceinte, mais cela ne l'empêche pas d'être sur le point de sombrer complètement dans la folie. Après plusieurs tentatives de suicide, la jeune femme ne réussit toujours pas à régler un problème qui lui rend la vie infernale: elle reçoit au quotidien la visite d'ombres spectrales qu'elle est la seule à apercevoir. Malgré le soutien de son ex (Jessadaporn Pholdee – **Dang Bireley and the Young Gangster**, **Iron Ladies**...), elle tombe de plus en plus bas... Jusqu'à ce qu'une mystérieuse femme l'aborde et lui explique la raison de son « don ». Pour la petite histoire, les droits de **The Eye** premier du nom ont déjà été rachetés par le scientologue Tom Cruise qui compte en faire sa propre version...

■ Autre film horrifique made in Thaïlande, The Sisters de Thiwa Mevathatsong raconte l'odyssée (authentique selon la pub) d'un groupe de rock qui se retrouve confronté à un fantôme lors d'une tournée. Ça peut paraître comique dit comme ça, mais le film semble tout ce qu'il y a de plus sérieux...

■ On l'attendait depuis trois ans, The Siam Renaissance (dont on vous avait parlé il y a bien longtemps dans ces pages) vient aussi de sortir en Thaïlande. La ravissante Mancejan (la mannequin italienne Florence Vanida Favre) travaille en France lorsqu'on lui fait parvenir un

livre sur l'histoire de la Thaïlande. Elle découvre un passé qu'elle ne connaît pas et décide de retourner dans son pays. Mais ce n'est pas le présent qu'elle va vivre mais bien les histoires contées par le livre

■ Avant que l'on en reparle plus longuement incessamment sous peu, un petit mot pour vous signaler que Ryuhei Kitamura vient de finir de tourner les scènes supplémentaires de son Ultimate Versus (**Versus** en version augmentée) qui comprendra une nouvelle fin et de nouvelles bastons. J'en vois déjà qui bavent partout sur leur Mad...

■ Nouvelle moins fraîche, Ying Yang Master 2 est sorti il y a quelques mois au Japon. Si on a « oublié » d'en parler dans les NA, c'est parce que l'intérêt du premier avait été plus que minime, on n'attendait pas vraiment cette suite avec

impatience. Mais comme on a quelques lignes pour en parler ce mois-ci... Voilà qui est fait

■ Projet bien plus intéressant, Cop Festival est un film vidéo qui a été

BLACK MASK 3 : DELIRIUM

On a tous encore à l'esprit le douloureux choc que fut la découverte du **Black Mask 2** de Tsui Hark, rencontre improbable entre des catcheurs mutants de la WWF, un Black Mask à la coupe de cheveux tip top et des scènes d'action Z au point de faire passer les productions IFD pour du Fellini. Après l'échec sans nom de ce film – qui reste marrant cependant si on sait le prendre sous le bon angle (ce qui n'est forcément facile, il faut bien le reconnaître) – voici déjà qu'un troisième **Black Mask** pointe le bout de son nez, tout autant relié au premier que le deuxième. C'est-à-dire pas du tout. Ça, on le comprend immédiatement lorsqu'on voit les quelques noms affiliés au projet. On retrouve ainsi le bisseux (et très sympathique) Phillip Ko à la production, un acteur réalisateur producteur assez réputé auprès des amateurs, surtout connu pour être apparu dans des flopées de kung-fungueries de plus ou moins haute volée durant les trois dernières décennies. C'est Benny Ko (le frère de Phillip ?), un inconnu qui avait joué dans **Police Story 2**, qui s'occupera de la réalisation. Côté casting, c'est nul autre que notre cher Louis Fan (**Story of Ricky**) qui tiendra le rôle du Black Mask. On ne peut pas nier que le bonhomme est doué et qu'il mériterait amplement de jouer dans des films classieux, mais jusqu'à présent sa présence

mis en boîte afin de venir en aide à un cinéma de Tokyo qui ne savait plus quoi passer. Réunissant quelques grands réalisateurs nippons actuels (Kiyoshi Kurosawa, Makoto Shinozaki, ...) et des débutants, **Cop Festival** comprend 8 courts de 10 minutes tournant autour du thème... de la police. Cerise sur le gâteau, les acteurs de ces différents sketchs sont tous des figures très connues du cinéma local, genre Ren Ohsugi ou... Takashi Miike! Oh oui, encore!

■ Le sieur Takashi donc, dont on n'avait pas reparlé depuis quelques mois (soit juste le temps pour le las-car de tourner une trentaine de films), a sorti deux nouvelles œuvres bien Mad ces derniers temps. You've Got a Call, film d'horreur tournant autour d'un téléphone hanté (là, ça ne sent pas très bon), qui puise tout autant dans **Ring** que le **Phone** coréen. Bien plus excitant, Takashi s'est aussi amusé à redonner vie à un super-héros local des années 70, Zebraman, dans un film homonyme. Voilà bien en tout cas une combinaison (Miike + super-héros) qui devrait ravir les mad lecteurs que vous êtes.

■ Wong Jing, qui n'en rate jamais une, travaille actuellement sur une variation d'**Infernal Affairs** nommée... Infernal Love Affairs! Le bonhomme n'a décidément peur de rien.

■ The Sword Searchers est le titre du nouveau projet de Ching Siu-Tung, qui, si l'on doit en croire la pub de la production, marque la rencontre entre **Tigres et dragons** et **Le Seigneur des anneaux**... Tant qu'à prendre des références, autant aller chercher loin. Dans un lointain passé, deux puissantes armes ont été forgées: les épées Ethereal Crystal et Tiger Spirit. La première tombe dans les mains du clan Nankung, pendant que la seconde disparaît. Des tonnes de péripéties arrivent entre-temps, jusqu'à ce que Wentian (du clan Nankung), dont le père fut tué (ou pas?) par le clan Tiandi, se retrouve en possession d'Ethereal Crystal et se mette à combattre les méchants responsables de la disparition de son gentil papa. On retrouve dans le rôle principal Nicholas Tse et Jackie Chan fera aussi quelques apparitions dans le rôle du père de Nicholas. C'est Raymond Wong qui produit ce film qui s'inspire, de nouveau, d'une BD locale à succès.

■ Après Zhang Yimou, c'est au tour de Chen Kaige de se lancer dans un grand projet martial qui réunira vedettes chinoises (Cecilia Cheung), coréennes (Jang Dong-Kun) et japonaises (Henry Sanada). Nommé Wu Ji, cette grosse production sur fond d'amour, de trahison et de combats devrait voir le jour en 2005.

■ Après Jean-Claude le Martien, c'est maintenant avec Steven Seagal que Ringo Lam s'est associé pour son nouvel opus dans lequel l'aïkijutsuka ricain jouera le rôle d'un chasseur de prime. Le film s'appelle Unleashed et devrait sortir bientôt aux States.

■ Arahan est le nouveau film du doué Ryu Seung-Wan (**Die Bad**) que les Coréens (du moins ceux de la production) présentent déjà comme un nouveau gros super hit à base de combats incroyables. On en reparle-a...

■ L'infatigable Im Kwon-Taek (**Ivre de femmes et de peinture**) est en train de terminer son 99e film, Low Class Life, sur un jeune gangster dans les années 60. On retrouvera notamment parmi le casting Kim Min-Sun, l'héroïne de **Memento Mori**. Sortie prévue en mai.

dans un film a toujours été synonyme de gros B. D'un autre côté, Cheng Pei-Pei jouera aussi apparemment dans le film. Une grande dame du cinéma hongkongais, certes, à qui on oublie cependant généralement de parler de son parcours bien typé, genre dans le passé **Lunatic Frog Women** et plus près de nous **Naked Weapon** et **Flying Dragon, Leaping Tiger**. On est décidément bien loin de **Golden Swallow**... Mais qu'en est-il de l'histoire me direz-vous?! Eh bien jugez plutôt.

Le Bedlam Gang est un groupe de super-criminels composé d'Oblivion et son inséparable cigare, la belle et mortelle Death Nell, le mystique Cabala, l'allumé Madcap et une autre femme fatale, Hallows Eve. Ils sont bientôt rejoints par un cinquième compère (ou plutôt une compère - ce qui, au féminin, fait commère): Night-Mage, qu'ils libèrent de prison. Cette dernière possède des pouvoirs psychiques qui lui permettent de contrôler les gens - elle a cependant besoin d'un peu de temps pour pouvoir les recharger. Black Mask, qui n'a pas réussi à empêcher l'évasion de la super-magicienne, a aussi d'autres problèmes à régler de son côté: le pauvre super-héros souffre en effet d'hallucinations! Ce qui n'empêche pas son mentor, Mister Tzu, de l'obliger à s'entraîner encore plus dur tout en s'occupant de la neuro-scientifique Karen Hui. Une scientifique qui intéresse en fait beaucoup Night-Mage, persuadée que la demoiselle pourrait augmenter ses pouvoirs mentaux. Consumée par son obsession de vengeance, Night-Mage va aussi transformer la vie de Black Mask en véritable cauchemar... À tel point que notre héros masqué arrive à la limite de la folie.

Que voilà un scénario pêchu! On peut donc s'attendre à du grand n'importe quoi mâtiné d'un maximum de combats câblés et de moments que l'on imagine déjà cultes. **Black Mask 3** réussira-t-il à faire mieux (pire) que le second volet? Les paris sont en tout cas ouverts. Si Benny réussit en tout cas à surpasser Hark, on ne manquera pas de vous le faire savoir!

AFM 2004

Cette année, à l'AFM, les salles de projection étaient principalement squattées par les derniers films français sortis ou l'intégralité de la production asiatique récente, et la plupart des films les plus attendus (Alone in the Dark, The Crow 4 : Wicked Prayer, Never Die Alone...) furent déprogrammés. Pas de grandes révélations à se mettre sous la dent donc (si ce n'est Flesh for the Beast et Monster Man), mais plusieurs déceptions de taille (les nouveaux films de Tobe Hooper et Dario Argento) parmi les quelques séries B qui subsistaient.

Ci-dessus :
Adam (Eric Jungmann) face à un cadavre ambulant qui n'a pas du tout envie de reposer en paix, dans Monster Man.

Page ci-contre, en haut : Sergio Jones entouré de ses trois ghoules (Barbara Joyce, Ruby Larocca et Caroline Hoemann) dans Flesh for the Beast. Juste en dessous, la nouvelle venue Jane Scarlett, possédée par le démon, toujours dans Flesh for the Beast.

MONSTER MAN (DREAM ENTERTAINMENT - DE MICHAEL DAVIS)

Contre toute apparence, **Monster Man**, c'est un peu la version gore d'un film des frères Farrelly. Si la première œuvre de Michael Davis n'augure rien de très bon au premier abord (deux acteurs pseudo-comiques rejoints par une bimbo méga bonne mais pas talentueuse pour un sou s'adonnent à un humour puéril et subversif dans une voiture), c'est pour mieux prendre le spectateur à contre-pied par la suite. Quand il envoie un boogeyman rapiécé de partout au volant d'un énorme truck à leurs trousses, par exemple. Puis un cadavre ambulant, amputé de certaines parties du corps. Déjanté à souhait, original et surprenant à bien des égards, **Monster Man** dégage un tel enthousiasme qu'il fait partie de ces films qui rendent tout simplement heureux.

THE CARD PLAYER
(ADRIANA CHIESA ENTERPRISES - DE DARIO ARGENTO)

Comme c'est parti, on retrouvera bientôt le nom de Dario Argento au générique de ***Navarro*** ou de ***Derrick*** tant son dernier film rappelle plus volontiers les séries sus-citées que les giallos auxquels il nous avait habitué. Ici, pas question de s'interroger sur l'identité du tueur (il ne s'y intéresse que dans les 10 dernières minutes du film) ni de conforter le spectateur au détour de quelques plans gore, qui se résument à deux cadavres autopsiés. Dario préfère passer son temps à filmer des écrans d'ordinateurs où se déroulent des parties de poker électronique. Pas de quoi s'émoustiller donc. Force est de constater que le maître se fait vieux, ou alors qu'il n'a plus aucune inspiration.

DRAGON STORM (UFO - DE STEPHEN FURST)

Après le déjà très sympathique **Dragon Fighter**, dans lequel Dean Cain pourchassait un dragon dans les sous-sols d'un laboratoire, UFO redouble d'ambition pour les besoins de ce ***Dragon Storm*** que réalise l'acteur Stephen Furst, un transfuge de PM Entertainment. Sur ordre du Roi, un groupe de valeureux guerriers mené par Maxwell Caulfield (**Alien Intruder**)

THE TOOLBOX MURDERS
(MOONSTONE ENTERTAINMENT - DE TOBE HOOPER)

Au détour de ce remake du film de 1978 dans lequel un maniaque décime les habitants d'un petit immeuble à l'aide de simples outils, on nous annonçait le grand retour de Tobe Hooper, celui de **Massacre à la tronçonneuse** et du **Crocodile de la mort**. Mais il n'en est rien. Pourtant, **The Toolbox Murders** bénéficie de la présence d'Angela Bettis, autrement plus sublime dans **May**, et s'offre également la participation de Steve Yedlin, directeur de la photographie sur la même petite bombe de Lucky McKee. Malgré ces atouts majeurs en main, Tobe Hooper se vautre royalement et signe un film de couloirs anonyme, incompréhensible et surtout terriblement soporifique.

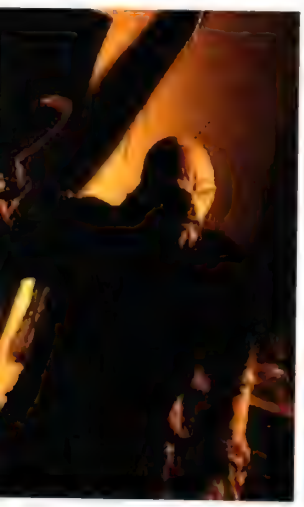
tente d'anéantir plusieurs dragons extraterrestres qui ont élu domicile à proximité de leur château. On ne peut s'empêcher de regretter que ***Dragon Storm*** se déroule à l'époque médiévale ; niveau décors et costumes, ça craint grave. Mais l'essentiel est là : les dragons sont beaux et nombreux. Et leurs attaques plus fréquentes que dans **Le Règne du feu.** On n'en demandait pas plus !

RING OF DARKNESS
(REGENT ENTERTAINMENT - DE DAVID DECOTEAU)

D'abord titré ***The Brotherhood 4 : Boyz II Death, Ring of Darkness*** permet à David DeCoteau de s'attarder sur ce qu'il aime le plus, à savoir le torse imberbe de ses acteurs, puisque son dernier-né s'intéresse à un boys band en quête de chanteur, le précédent venant de faire faux bond au groupe après avoir découvert que ses petits camarades n'étaient autres que des zombies ! Et c'est parti pour 1 h 15 de chorégraphies débilo-sensuelles sur la plage, musique bidon à l'appui et effets spéciaux oubliés en route. Un produit tout public calibré pour la télévision dans lequel est venue se perdre l'excellente Adrienne Barbeau. On préférera largement se retaper **The Frightening** ou **Leeches**, plus inspirés et plus funs.

DARKWALKER (FULL MOON - DE DANNY DRAVEN)

Depuis que David DeCoteau et J.R. Bookwalter ont quitté l'écurie Full Moon pour bosser à leur propre compte, c'est le protégé de ce dernier, Danny Draven, qui a pris la relève, assurée avec succès. Pour la société de Charles Band, il enchaîne **Horrorvision**, **Hell Asylum**, **Cryptz** et **Deathbed**, quatre séries B efficaces et dynamiques bien que bricolées avec les moyens du bord. Et ce n'est pas **Darkwalker** qui va déroger à la règle. Danny Draven mène cette simple histoire de vengeance tambour battant, se permet quelques mouvements de caméra bienvenus, balance un boogeyman impressionnant dans les pattes d'un groupe de teenagers et empile les cadavres sur un rythme soutenu. Du tout bon !



FLESH FOR THE BEAST
(MEDIA BLASTERS - DE TERRY M. WEST)

Réalisateur de plusieurs parodies coquines pour Seduction Cinema, Terry M. West semble désormais décidé à voler de ses propres ailes. Il faut dire que l'homme possède un certain talent jusque-là inexploité. Film d'horreur gentiment sulfureux,

Flesh for the Beast est un très bel hommage à l'euro-trash des seventies, à **La Mariée sanglante** et autres **Massacre des morts-vivants**. Précisément les films que Terry M. West affectionne. Tourné en 16 mm, solidement ficelé et correctement interprété (Sergio Jones et la nouvelle venue Jane Scarlett tirent admirablement bien leur épingle du jeu, tout comme les guest stars Caroline Munro et Aldo Sambrell), ce film de maison hantée détonne par une succession de morts outrageusement gore et la plastique avantageuse de ses actrices, dévoilée avec beaucoup de classe.

THE LOST SKELETON OF CADAVRA
(FANTASTIC FILMS INTERNATIONAL - DE LARRY BLAMIRE)

Remaker un gros nanar ou rendre hommage aux auteurs de séries Z des années 50 n'implique pas forcément de faire aussi mauvais voire pire que le modèle. Pour preuve, le sublime **Ed Wood** de Tim Burton. En choisissant de parodier conformément des perles telles que **Queen of Outer Space**, **Mesa of Lost Women** et autres **Robot Monster**, tout en respectant les quotas d'acteurs excessivement caricaturaux, de dialogues interminables et inutiles et de temps morts, Larry Blamire réalise un film hybride, tantôt drôle, tantôt irritant, et qui n'atteint son objectif que par intermittence, le plus souvent involontairement, au détour d'un dialogue absurde. Bref, un film limité par ses propres objectifs.

BLAST ! (MOTION PICTURE CORP OF AMERICA - D'ANTHONY HICKOX)

Voilà un film qui porte plutôt bien son titre ! Armé d'un budget convenable (20 millions de dollars), d'un scénario qui lui permet tous les excès (il s'agit ni plus ni moins d'un remake de **Piège en haute mer** sur une plate-forme pétrolière) et d'une distribution de compétition (Eddie Griffin, Vinnie Jones, Vivica A. Fox, Nadine Velazquez...), Anthony Hickox s'éclate comme un petit fou et fait péter le décor à la moindre occasion. Comme s'il était frustré des direct-to-video interprétés par Dolph Lundgren et Armand Assante qu'il a enquillés ces dernières années et qu'il voulait maintenant rattraper le temps perdu. Alors il met les bouchées doubles et accouche d'un film drôle, bourrin et hautement jouissif.

Damien GRANGER

LE SERPENT BLANC
À LA SOURCE

Dans la Chine ancienne, le jour du grand marché, un jeune enfant nommé Syusyen achète un petit serpent blanc. Mais ses parents ne souhaitent pas accueillir un tel animal dans leur maison. Syusyen doit donc se résigner, la mort dans l'âme, à relâcher le reptile… Quelques années plus tard, devenu un bel homme, Syusyen croise à nouveau le serpent blanc, qui cette fois-ci revêt les traits d'une charmante princesse: Painyan…

Les exégètes considèrent à juste titre **Le Serpent blanc** (**Hakujaden** – 1958) comme étant la première production « monumentale » de l'histoire de l'animation japonaise. C'est en effet une œuvre légendaire. D'abord car il s'agit du premier long-métrage animé japonais réalisé entièrement en couleurs, mais aussi car cette bande fut la première de plus d'une heure que tissa le mythique studio Tôei Animation, laboratoire qui pendant 20 ans présida aux destinées de l'animation au Japon (on doit également au studio Tôei dans les années 80 et 90 quelques-uns des plus gros « cartons » de l'histoire de l'animation, tels **Dragon Ball** et **Digimon**). Enfin ce long-métrage fut le premier dessin animé nippon conçu avec des moyens industriels dans le but de séduire un très large public.

Les réalisateurs d'animation japonaise d'avant-guerre et de l'immédiat après-guerre travaillaient selon des méthodes artisanales avec du matériel rudimentaire. Le plus souvent, ils étaient seuls ou bien entourés d'un nombre très réduit d'assistants. Leur propre maison leur servait d'atelier. Ces conditions sommaires de labeur, la société Tôei Animation y mit fin grâce à son impétueux président, Hiroshi Okawa. En effet, ce dernier inaugura en 1956 le premier grand studio d'animation du Japon, une compagnie qu'il souhaita capable de rivaliser, en Asie au moins, avec Disney. Pour atteindre ses objectifs, le président absorba la Nichido Eiga (La Nouvelle Compagnie des Films d'Animation Japonais) et dota son studio d'un équipement extrêmement moderne. Il imposa des critères élevés de qualité à ses productions cinématographiques. Quant au choix des sujets, Okawa décida qu'ils devaient être à la fois exotiques et universels. Disney piochait allégrement dans les contes, mythes et légendes européens pour illustrer ses desseins. La Tôei Animation décida d'explorer les folklores asiatiques, notamment indiens et chinois, avant de rechercher à l'orée des années 70 un dépaysement encore plus radical en s'appropriant des fables occidentales (*Le Chat botté*, *L'Île au trésor*) délaissées par Disney.

La Tôei Animation fut également la première structure en Asie utilisant une caméra multiplane (mise au point chez Disney en 1937, cette caméra sert à créer l'illusion d'une profondeur de champ). En réunissant les talents les plus audacieux de l'époque, le studio lança la production d'animation au Japon vers des objectifs très élevés. Mais, en 1970, ce savoir-faire faillit disparaître à cause du succès des séries télévisées. Heureusement, l'ambition de l'animation pleine et entière perdura au Japon dans quelques studios et notamment grâce au trio formé par Takahata, Miyazaki et Otsuka, les plus fiers représentants de l'école Tôei. L'une des caractéristiques majeures de la doctrine du studio fut de mettre un réalisateur omniscient au cœur du dispositif de création de l'animation, contrairement aux États-Unis où se sont généralement des animateurs qui exercent le contrôle sur l'aspect final de chaque scène. La création du poste de directeur de l'animation par Yasuji Mori vint encore, en 1963, renforcer ce parti pris auquel on doit aujourd'hui des **Voyage de Chihiro** et autres **Ghost in the Shell: Innocence**…

Pour **Le Serpent blanc**, Taiji Yabushita dut, pour la première fois dans l'histoire du cinéma d'animation au Japon, diriger une équipe de 42 dessinateurs, qui travaillèrent d'arrache-pied pendant les deux ans que dura la production (une autre première au Japon). Au final, plus de 50000 dessins furent réalisés pour le film, qui suscita un énorme engouement dans toute l'industrie cinématographique nippone (il se dit que, de près ou de loin, se sont plus de 10000 personnes – coursiers, cuisiniers, techniciens, fournisseurs… – qui auraient contribué à la finalisation du projet). Pourtant, en raison des délais ne pouvant plus être repoussés et d'un budget qui avait déjà été plusieurs fois épuisé, seulement deux comédiens, Mariko Miyagi et Hisaya Morishige (acteur ayant tourné dans plus de 160 films), furent en charge du doublage de tous les personnages.

Voici un très bref aperçu de la genèse de ce monument qu'est **Le Serpent blanc**. Évidemment, il est vain de critiquer une telle œuvre, puisqu'elle est la source de toute la cinématographie animée nipponne que nous connaissons. Logiquement, certains motifs demeurent naïfs et l'horizon narratif du film reste rivé à celui d'un spectacle populaire pour enfants. La recherche du comique de situation et du suspense est encore le seul élément autour duquel s'articule le rythme du métrage. Mais cela n'empêche pas le petit panda que l'on aperçoit sur l'affiche d'être l'ancêtre de tous les héros d'Hayao Miyazaki (de Pazu à Totoro). Les nombreuses fulgurances inscrites sur la bande du **Serpent blanc** sont toujours des pinacles insurpassables…

Bertrand ROUGIER

HAKUJADEN. JAPON. 1958. RÉAL.: TAIJI YABUSHITA. SCÉN.: MAKOTO UEHARA ET YABUSHITA. PROD.: HIROSHI OKAWA. ANIM. CLES: YASUJI MORI ET AKIRA DAIKUHARA. DIR. ART.: KAZUHIKO OKABE ET KIYOSHI HASHIMOTO. DÉCORS: KASUO KUSANO ET KOICHI MAEBA. MONT.: SHINTARO MIYAMOTO. MUS.: CHUJI KINOSHITA. INTERVALLISTES: YASUO OTSUKA, RINTARO… DIST.: WILD SIDE FILMS. SORTIE LE 14 AVRIL 2004.

HYPNOTIC
COMME SON TITRE L'INDIQUE…

STARSKY & HUTCH
LES BONS TUYAUX DU REVIVAL

Posons d'emblée la situation : **Starsky & Hutch** le film n'est pas vraiment fidèle à ***Starsky & Hutch*** la série. Certes, on y retrouve les icônes les plus marquantes (Huggy les bons tuyaux, la Ford Torino rouge rayée blanche), mais le but du réalisateur Todd Phillips est de tirer du postulat de base une bonne grosse comédie en forme de revival des années 70. Le bougre a bien compris que la nostalgie sert de carburant principal à la popularité toujours intacte de la série avec Paul Michael Glaser et David Soul et se lance dans un détournement des mœurs marquées de l'époque. Afin de passer outre les hordes de fans mécontents, le réalisateur situe l'intrigue avant le pilote de la série, et narre la rencontre entre les deux zozos et leurs premiers pas ensembles, à la poursuite d'un trafiquant (Vince Vaughn) sur le point de lancer sur le marché une nouvelle forme de cocaïne indétectable. Bien évidemment, tout comme la série, **Starsky & Hutch** reste donc un buddy movie dans la norme, sous-texte homo à l'appui (et d'ailleurs bien appuyé !), où, grande différence, les gags fusent. En soi, le film est plutôt drôle et se réclame du matériau d'origine pour quelques moments savoureux comme une virée chez les bikers qui tourne en bastonnade, les altercations entre flics (en holster et serviettes) dans les douches du commissariat, la drague conjointe de deux cheerleaders ou encore les poursuites dans les ruelles contre la racaille de la rue. Mais comme on aime bien chipoter aussi, disons que le traitement des personnages ne se réclame pas vraiment, lui, de la série. Si Ben Stiller est parfait en Starsky (jusque dans les courses à pied !), Owen Wilson campe un piètre Hutch plus porté sur le crime que la justice et ne parlons même pas de Snoop Dogg, qui transforme l'indic Huggy-les-bons-tuyaux en super-mac super-classe et super-thuné (à se demander pourquoi il est indic alors…). Quoi qu'il en soit, **Starsky & Hutch** varie les plaisirs, même anodins (les apparitions éclairs de Fred Williamson en Dobey et Will Ferrell en taulard amateur de nombrils), et se permet plusieurs allusions sexuelles et illicites qui renvoient aux épisodes les plus connus (dont celui d'un Hutch drogué à mort). Mais que les fans de base ne se méprennent pas, la véritable fidélité de Todd Phillips s'arrête véritablement au générique de la série. Le reste lui appartient totalement, et vu le genre de films auquel il se destine, c'est aussi bien comme ça.

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2003. RÉAL.: TODD PHILLIPS. SCÉN.: JOHN O'BRIEN, TODD PHILLIPS ET SCOT ARMSTRONG, D'APRÈS LA SÉRIE CRÉÉE PAR WILLIAM BLINN. DIR. PHOT.: BARRY PETERSON. MUS.: THEODORE SHAPIRO. PROD.: STUART CORNFELD, WILLIAM BLINN, AKIVA GOLDSMAN, TONY LUDWIG ET ALAN RICHE POUR RED HOUR FILMS, WEED ROAD PRODUCTIONS, RICHE-LUDWIG PRODUCTIONS, DIMENSION FILMS ET WARNER BROS. INT.: BEN STILLER, OWEN WILSON, SNOOP DOGG, FRED WILLIAMSON, VINCE VAUGHN, JULIETTE LEWIS, AMY SMART, CARMEN ELECTRA, WILL FERRELL… DUR.: 1H41. DIST.: GBVI. SORTIE LE 21 AVRIL 2004.

MONSTER
VRAIE CAVALE

Son existence durant, Aileen s'est prostituée pour survivre. Parvenue au point de rupture, ne se trouvant plus de but, elle choisit de se suicider lorsque dans un bar elle rencontre la jeune Selby. C'est le coup de foudre et le début d'une escapade sanglante et désespérée…

Le scénario de **Monster** est basé sur des faits réels : l'histoire vraie d'Aileen Wuornos, personnage à la fois abject et fascinant qui fut à tort considéré par des tabloïds en mal de sensations fortes comme la première femme serial killer des États-Unis. Au-delà du sensationnalisme, ce qui est intéressant dans le long-métrage de Patty Jenkins, c'est la lucidité avec laquelle la cinéaste tente de rendre compte d'une vie et d'événements surchargés en pathos. La performance de Charlize Theron jouant un « camionneur » faisant duo avec une Christina Ricci interprétant une schtroumpfette paumée est, contre toute attente, crédible. On dépasse donc le niveau de la bluette dramatique pour « bobos » façon **Thelma et Louise**, pour franchir le cap d'une réalité presque documentaire qui enrichit et crédibilise la bande, notamment

dans sa conclusion assez bien équilibrée si on excepte les ultimes propos « clins d'œil » adressés au public par Aileen. Les spectateurs aimant le cinéma par pur plaisir voyeuriste seront donc comblés. D'autant plus que ce véhicule à oscar est filmé quasiment avec une seule valeur de plan : le zoom sur l'héroïne. C'est d'ailleurs son gros défaut. Quoi qu'il se passe sur le plan narratif, à l'écran les images « shootées » racontent toujours la même histoire, elles n'illustrent donc pas grand-chose et sont au mieux la redondance des dialogues. Certes, comme il s'agit d'un premier film, on ne va pas accuser la réalisatrice d'avoir fait de la radio filmée. Mais on lui demande un petit effort pour la prochaine fois, de manière à s'assurer que le potentiel que l'on a détecté est bien réel, pas seulement le fait de comédiennes et de productrices motivées.

Bertrand ROUGIER

USA. 2003. RÉAL. ET SCÉN.: PATTY JENKINS. DIR. PHOT.: STEVEN BERNSTEIN. MUS.: BT, STEVE PERRY. PROD.: MARK DAMON, DONALD KUSHNER, CLARK PETERSON, CHARLIZE THERON, BRAD WYMAN POUR MDP WORLDWIDE, DEJ PRODUCTIONS, DENVER AND DELILAH PRODUCTIONS, K/W PRODUCTIONS, MEDIA 8 ENTERTAINMENT, VIP 2 MEDIENFONDS ET ZODIAC PRODUCTIONS INC. INT.: CHARLIZE THERON, CHRISTINA RICCI, BRUCE DERN, LEE TERGESEN, ANNIE CORLEY… DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 14 AVRIL 2004.

INSTINCTS MEURTRIERS

BASIQUE

Après **Le Collectionneur**, **Crimes et pouvoir** et **Double jeu**, un nouveau thriller pour la comédienne Ashley Judd. Un thriller de plus ? Non, dans la mesure où il porte tout de même la signature de Philip Kaufman. Oui, car le réalisateur de **L'Etoffe des héros** y honore sans zèle particulier une commande du producteur Arnold Kopelson. Son savoir-faire, il le met donc au service d'un suspense assez conventionnel dans son déroulement et son dénouement. Au centre du récit, une question : l'héroïne, une femme flic du genre macho girl, élimine-t-elle ses anciens amants telle une veuve noire ? Elle-même victime de trous de mémoire et d'un sommeil fiévreux, elle se croit d'autant plus coupable que son défunt papa fut serial killer. Une hérédité lourde à porter.

Pas très inspiré par une énigme cousue de fil blanc, Philip Kaufman se laisse porter par une réalisation fonctionnelle, appliquée, nettement supérieure cependant à ce qu'un Bruce Beresford ou un Gary Fleder auraient tiré du même script. Aux ordres, le cinéaste filme Ashley Judd, Samuel Jackson et Andy Garcia avec compétence, y ajoutant avec goût et au finish, livre un comestible produit de consommation courante. Rien de honteux en soi, dans l'attente de recouvrer les faveurs des décideurs hollywoodiens, une simple dose de ce peu d'ambition mènes à bien et Philip Kaufman comptera parmi les marchands du temple qu'il tenait hier en si piètre estime.

CYRIL GIRAUD

TWISTED. USA. 2003. RÉAL.: PHILIP KAUFMAN. SCÉN.: SARAH THORP. DIR. PHOT.: PETER DEMING. MUS.: MARK ISHAM. PROD.: ARNOLD ET ANNE KOPELSON, BARRY BAERESTER, LYNNE RADMIN POUR PARAMOUNT PICTURES ET INTERTAINMENT ALL. INT.: ASHLEY JUDD, SAMUEL L. JACKSON, ANDY GARCIA, DAVID STRATHAIRN, RUSSELL WONG, CAMRYN MANHEIM, MARK PELLEGRINO. DUR.: 1H37. DIST.: SND. SORTIE LE 21 AVRIL 2004.

MONDO MULLOY

UN HOMME À PART

Dans le cadre de son cycle sur les excentriques du cinéma anglais, E.D. Distribution ne s'est pas planté de cible en s'intéressant de près au travail de ce fou de Phil Mulloy. Pas moins de onze courts-métrages d'animation, le plus souvent inédits dans notre beau pays pourtant reconnu pour sa grande ouverture d'esprit, nous sont proposés aujourd'hui. Un bref aperçu d'une filmographie monstrueuse (41 titres au compteur en un peu plus de trente ans de carrière) principalement dédiée à la dénonciation d'un système oppressant et castrateur, où l'homme n'est plus que l'esclave de ses instincts les plus bas et primitifs. Chaque sujet abordé (la science-fiction, le western, la religion, le sexe, l'argent…) est alors réduit à sa plus simple expression picturale (ses personnages ne sont que des hiéroglyphes décharnés et menaçants, arborant en permanence un sourire carnassier), prouvant un peu plus l'existence d'un fossé entre Mulloy et le film d'animation traditionnel. Riche de mille influences (Hollywood, sa splendeur et sa décadence, la musique, les écrits de Sade), brutal et provocateur (ses œuvres ne risquent pas d'être financées un jour par le Vatican), parfois contradictoire (le pouvoir phallique qu'il dénonce à tour de bras semble aussi diriger la plupart de ses histoires), le plus souvent visuellement splendide (le court-métrage **La Chaîne** est d'une beauté à tomber par terre) et toujours vindicatif (ni le temps qui passe, ni personne ne semble le faire changer d'avis sur ses prises de position radicales), le travail de Phil Mulloy est à découvrir d'urgence pour tous ceux qui souhaiteraient s'ouvrir à de nouveaux horizons.

Alexandre BUSTILLO

GRANDE-BRETAGNE. 1991-2001. RÉAL.: PHIL MULLOY. MUS.: ALEX BALANESCU. DUR.: 1H27. DIST.: E.D. DISTRIBUTION. SORTIE LE 28 AVRIL 2004.

INTERVIEW PHIL MULLOY - RÉALISATEUR LE REBELLE

ÉLÉGANT, RACÉ, LIMITE DANDY, PHIL MULLOY NOUS EXPLIQUE ENTRE DEUX BOUFFÉES DE CIGARETTE COMMENT IL EST DEVENU UN ARTISTE DÉFINITIVEMENT HORS NORMES DANS LE PAYSAGE PLUTÔT SAGE DE L'ANIMATION.

Pouvez-vous vous présenter ?

Eh bien je m'appelle Phil Mulloy, je suis un serviteur de Sa Gracieuse Majesté. J'ai étudié la peinture à Londres, au Ravensbourne Art College. J'ai réalisé quelques courts-métrages, dont un qui m'a permis de rentrer au Royal College of Art où j'ai été diplômé vers 1970, 71. Et là, j'ai commencé à travailler à la télévision, puis comme scénariste et réalisateur. Depuis la fin des années 80, je me consacre exclusivement à l'animation.

Vous vivez toujours dans une étable ?

Non, non, plus aujourd'hui. Je vivais dans une étable il y a quelques années maintenant. Elle se trouvait au pays de Galles, près de Carmathen. Mais attention, ce n'était pas une étable façon naissance du Christ (rires). C'était une étable aménagée. Mais je suis revenu vivre à Londres maintenant. Je suis peut-être trop vieux aujourd'hui pour vivre comme un berger, même avec un certain confort.

Quelles sont vos sources d'inspiration pour vos personnages ?

Elles sont très diverses. Je me sens autant influencé par la musique que par le cinéma et la peinture évidemment. J'ai réalisé une série sur les cow-boys pour Channel 4. C'est une série en six parties. Elle m'a permis de me faire un petit nom dans quelques pays. Là, il est évident que le western américain m'a énormément influencé. Dans le segment **Slim l'entourloupeur**, tous ces films de hors-la-loi sont devenus des références.

PRISONNIERS DU TEMPS

LA MACHINE À FAIRE DU VENT

De jeunes archéologues écossais et leur professeur effectuent des fouilles sur un site médiéval en Dordogne. Tandis que le vieil homme se rend aux USA pour s'entretenir avec leur mécène, ils découvrent un message écrit de sa main, enfoui dans une crypte inexplorée et daté de… 1357. Ils apprennent que la firme qui finance leurs travaux a mis au point une machine à remonter le temps et que leur prof s'est téléporté en pleine guerre de Cent Ans. Épaulés par trois Marines, ils rejoignent le Moyen-Âge afin de le récupérer. Mais le monde qu'ils atteignent est à cent lieues de l'image romantique qu'ils s'en faisaient…

Tiré d'un bouquin génial de Michael Crichton, **Prisonniers du temps** avait tout pour être un spectacle euphorisant. Malheureusement, l'adaptation est un désastre absolu : les personnages sont simplifiés à l'extrême quand ils ne sont pas carrément supprimés, des scènes d'action entières ont été écartées (il n'y a plus de tournoi !), l'explication du voyage dans le temps se résume à *« On sait pas comment c'est arrivé, on l'a pas fait exprès. »*, et la brutalité du livre a quasiment disparu. Le film se limite donc à nous montrer ses héros se faire capturer et s'enfuir plusieurs fois de suite, avant de gagner de l'ampleur lors du siège d'un château où Lambert Wilson, qui donne l'impression qu'il va tomber de cheval dès que celui-ci se met à trotter, galvanise ses troupes avec l'énergie d'un koala shooté à l'eucalyptus. Pendant ce temps, la jolie princesse française parle notre langue avec l'accent ricain, et les techniciens du présent réparent leur machine à quatre pattes, armés d'un tourne-

Pour le segment **Le Train sifflera trois fois**, je n'ai même pas à vous dire de quoi je me suis inspiré tellement c'est clair. Une fois tous les éléments inhérents au genre décodés, j'extrais une sorte de discours satirique teinté de toutes les tares du western, des choses comme le sexisme, le fascisme. Pour moi, le western est mort. Montrer un cow-boy qui copule avec son cheval, son meilleur ami selon la tradition, est le point culminant de la dégénérescence de ce mythe. Tout comme lorsque je montre un cow-boy qui scie les pattes de son cheval, lui installe un volant et le transforme en voiture. La science-fiction est aussi une source intarissable d'inspiration pure. Et c'est le même constat que pour le western. Au premier abord, des films d'animation que j'ai réalisés, comme **Intolérance**, peuvent se prétendre de **La Guerre des mondes**, ou de n'importe quel film décrivant une invasion extraterrestre. Mais les Zogs, mes extraterrestres dont la tête est remplacée par un pénis, ne sont que le reflet d'une certaine autorité qui me révolte, une autorité patriarcale le plus souvent motivée par un désir sexuel.

La musique semble être aussi très importante pour vous...

Oui, c'est vrai. Avant tout ce que je viens de vous dire, la musique est ma première influence. J'ai travaillé longtemps avec le compositeur Alex Balanescu. Son apport musical était le reflet exact de mes dessins. Cet homme m'a beaucoup marqué. C'est un artiste itinérant, un voyageur. Je raconte un peu son histoire dans **Le Vent des changements** : l'itinéraire d'un homme qui part de l'Est pour arriver à l'Ouest et qui se rend compte finalement qu'il vient de quitter une dictature pour se jeter dans un monde régi par l'argent roi. **Le Vent des changements** est peut-être mon travail le plus musical. Pour conclure sur ce sujet, je dirais que la musique est l'art majeur pour s'affirmer en tant qu'individu.

Certains aspects de votre travail me font penser au groupe Noir Désir. Dans votre passion commune pour les figures du Jour des Morts mexicain...

Je ne crois pas connaître ce groupe, mais c'est vrai que j'apprécie beaucoup les figurines décharnées de la fête des Morts mexicaine. J'aime ce genre d'iconographie. C'est à la fois très rudimentaire et très transperçant.

Comme votre capacité à absorber le monde et à être finalement capable d'en déchiffrer le futur...

Vous dites ça pour **Le Vent des changements** ? C'est vrai que le passage où l'avion vient s'encastrer dans le building ne va pas être vu de la même manière aujourd'hui. J'ai réalisé ce court-métrage en 1996. Je ne sais pas si à l'époque j'étais extralucide (rires), mais je suis d'accord avec le fait qu'un artiste ouvert sur le monde est capable de voir sa fin, bien avant les autres. Cela dit, à notre époque, il suffit de regarder les informations pour constater à quel point nous sommes au bord du chaos.

Que pensez-vous des films d'animation d'aujourd'hui ?

Je ne me sens pas trop d'affinités avec ce qui se fait aujourd'hui. Par exemple, je n'aime pas ce que fait Pixar, le studio qui marche beaucoup en ce moment. Je trouve que leurs films sont soumis à une sorte de dictature, l'ombre de Disney sans doute. Certains trouvent que mon travail se rapproche de celui de Tim Burton. Je n'aime pas non plus ce qu'il fait. Peut-être parce qu'il vient lui aussi de chez Disney, et qu'inconsciemment, cela l'a marqué au fer rouge. Mais j'aime beaucoup ce que fait Bill Plympton. Mon travail est une sorte d'anti-art. Il y a peu de chances que les gros patrons de Disney m'appellent un jour pour qu'on travaille ensemble (rires), et c'est tant mieux.

Propos recueillis et traduits par Alexandre BUSTILLO

vis. La mise en scène de Richard Donner, dix fois moins épique que celle de Jerry Zucker sur **Lancelot** (c'est dire !), semble elle aussi avoir voyagé dans le temps : le film donne l'impression d'avoir été tourné dans les années 80 et monté à la hache, méthode qui causa d'ailleurs l'éviction d'un score dément de Jerry Goldsmith. On se prend alors à rêver de ce qu'aurait pu faire McTiernan d'un tel sujet...

Les rares qualités du film sont aussi tout ce qu'on en retient : le meurtre totalement gratuit de deux protagonistes (seul moment où la cruauté de l'époque est visible) et le magnifique personnage de Marek, qui a toujours vécu au Moyen-Âge dans son cœur et qui va trouver l'occasion d'y exister corps et âme, l'arc au poing et l'épée à la main. Un vrai héros, campé par un Gerard Butler convaincant de bout en bout.

Cédric DELELÉE

TIMELINE. USA. 2003. RÉAL.: RICHARD DONNER. SCÉN.: JEFF MAGUIRE ET GEORGE NOLFI D'APRÈS LE ROMAN DE MICHAEL CRICHTON. DIR. PHOT.: CALEB DESCHANEL. MUS.: BRIAN TYLER. PROD.: LAUREN SHULER DONNER, JIM VAN WYCK ET RICHARD DONNER POUR PARAMOUNT PICTURES, MUTUAL FILM COMPANY ET COBALT MEDIA GROUP. INT.: PAUL WALKER, GERARD BUTLER, FRANCES O'CONNOR, BILLY CONNOLLY, NEAL MCDONOUGH, LAMBERT WILSON, DAVID THEWLIS... DUR.: 1H55. DIST.: UIP. SORTIE LE 21 AVRIL 2004.

MISSION 3-D: SPY KIDS

NETTOYAGE PAR LE VIDE

On boude ordinairement sur les « suites » du sous-cinéma qui en passe le plaisir du temps à côté des autres oeuvres problématiques. Ainsi, les créatures mécaniques (intégrées, qui plus est, dans un véritable contexte de série en vertu) que vous les **Seigneur des anneaux**, **Spider-Man** et autres **Matrix** nous avaient déjà montrées dans **Episode II** et dans **Retour de la momie**, qui colorait une sacrée bouffée de couleurs bonnes ou les crocs, n'en auraient laissé encore rouge. Tout ça pour dire que le second épisode d'un **Spy Kids 3-D** pour faire peur jusqu'à lui passer un véritable signe de reconnaissance de la part de Rodriguez pour une parodie épique de cinéma. Comme au cinéma digital depuis les sauvages créations de **Spy Kids 2** et **Il était une fois au Mexique**. Rodriguez semble avoir trouvé un véritable terrain pour faire valoir ses fantasmes régressifs. Si l'intrigue (pas plus sainte que celle d'un Carmen, pourtant) n'en est rien moins

par Shy'm à Tarantino. Il n'en qu'un prétexte comme pour les deux premiers films de la série. Le reste finit de sauver dans ce qui se fait de plus cinématographique. Les seuls détails palpables sont ceux à faire vomir comme ce monstre des bloqueurs du générique de fin. Plus rien ne semble vrai dans l'univers parodique à la **Tron** où combat toute créature de deux robots aquatiques. Certains personnages qu'on aurait aimé prendre à cœur (le vieux jeu vidéo ou à quoi on s'attendait que c'est bien gentil, mais que la série en place d'un tel univers ne tient pas uniquement sur quelques SFX et la somptueuse image en guise de toile de fond. Le gimmick de la 3D quelconque à l'époque de **Spy Kids** 2 devient ici à l'époque des effets spéciaux au rien de cent de véritables perspectives de calvaires à en vomir (ou qu'il explose que ce nouveau de mouvements (pas de scène, pas de décors, pas de histoire, pas de réalisation) ne serait pas de références aux films réalisateurs qui, comme Rodriguez, cherchent à expérimenter par le nouveau bon.

Stéphane MARSAN

SPY KIDS 3-D : GAME OVER. USA. 2003. RÉAL.: SCÉN.: DIR. PHOT.: MUS.: PROD.: DIST.: SORTI LE 7 AVRIL 2004.

SCOOBY-DOO 2 : LES MONSTRES SE DÉCHAÎNENT

DE L'IDÉE DANS LA SUITE

S'amuser au premier **Scooby-Doo** sans passer par la case « cigarette qui fait rire » avant de rentrer dans la salle tient de la mission impossible. Aux USA, les distributeurs du film n'en reviennent toujours pas d'avoir remporté autant de pognon avec ce produit mal fichu, sans scénario, dont la vedette était le plus laid des effets 3D jamais vus et où seul un des acteurs échappait au ridicule (Matthew Lillard, parfait en Shaggy, qui lui avait l'air d'avoir largement abusé de la cigarette précitée). Autant dire donc, qu'à part une jolie opération commerciale, personne n'attendait rien de la suite des aventures cinéma du gros chien qui bouffe des sandwiches. Au temps pour nous…

Le deuxième **Scooby-Doo** est tout ce que n'est pas le premier. Il semblerait que tout le monde ait enfin décidé de s'appliquer. Jamie Gunn d'abord, le scénariste (auteur aussi de l'implacable nouvelle version de **Dawn of the Dead** – de la mégabombe!). Ce coup-ci, il a pris son temps pour écrire une histoire qui tient un peu debout. Les détectives de la Mystery Inc sont enfin célébrés dans leur ville au travers d'une exposition des costumes portés par tous les criminels qu'ils ont interpellés dans leur carrière. Quand les costumes prennent vie et sèment la panique, Daphné, Fred, Velma, Shaggy et Scooby ne sont plus aussi populaires. Un joli prétexte pour un hommage à l'inventivité de la série animée d'origine qui manquait tellement au précédent film. Ce coup-ci, pas question de réinventer. Juste de s'inspirer et de rendre justice à l'un des meilleurs dessins animés produits par la télé US. Les fans apprécieront.

Ils apprécieront aussi le fait qu'une attention toute particulière ait été accordée aux effets. Si Scooby est à peine mieux, par contre, les monstres sont carrément superbes. Petite préférence perso pour le monstres-goudron et les squellettes très « harry-hausériens »…

Ajoutez à cela l'humour gentiment transgressif du film et un rythme bien tenu, et vous aurez un **Scooby-Doo 2** tellement plus honnête et réussi que le précédent. Pas encore parfait, mais tellement mieux.

Didier ALLOUCH

SCOOBY DOO 2 : MONSTERS UNLEASHED. USA. 2003. RÉAL.: RAJA GOSNELL. SCÉN.: JAMES GUNN, D'APRÈS LES PERSONNAGES CRÉÉS PAR HANNA-BARBERA. DIR. PHOT.: OLIVER WOOD MUS.: DAVID NEWMAN. PROD.: CHARLES ROVEN ET RICHARD SUCKLE POUR WARNER BROS PICTURE ET MOSAIC MEDIA GROUP.

NT.: FREDDIE PRINZE JR, SARAH MICHELLE GELLAR, MATTHEW LILLARD, LINDA CARDELLINI, SETH GREEN, PETER BOYLE, TIM BLAKE NELSON, ALICIA SILVERSTONE... DIST.: WARNER BROS PICTURES. DUR.: 1H31. SORTI LE 7 AVRIL 2004.

TAKING LIVES, DESTINS VIOLÉS
ESSAIE ENCORE

À l'origine prévu pour Jennifer Lopez et Tony Scott, ce **Taking Lives** retardataire surfe sur la vague des thrillers policiers mettant en scène des serial killers, vague engendrée par le succès de **Seven** (qui date quand même de neuf ans maintenant). Celui du film de D.J. Caruso (le très mauvais **Salton Sea**) sévit à Montréal et s'octroie la personnalité de ses victimes, ce qui le rend difficile à traquer, même pour Illeana Scott (Angelina Jolie), la meilleure profileuse du FBI. Celle-ci fait équipe avec les meilleurs flics de Montréal (Tchéky Karyo, Jean-Hugues Anglade et Olivier Martinez, que des Québécois!) et pense tenir un semblant de piste avec Costa (Ethan Hawke), le témoin du dernier meurtre en date. Celui-ci pourrait bien servir d'appât pour attirer le tueur, d'autant qu'Illeana le trouve plutôt à son goût...

Aujourd'hui que la télévision s'est emparée du phénomène et que le public s'est déplacé d'un médium à l'autre, qu'est-ce qu'un **Taking Lives** peut apporter de neuf au genre? Réponse: rien, nada, que dalle! L'intérêt aurait été de se permettre ici ce qui est interdit et d'insister sur ce qu'on ne voit pas sur petit écran. L'idée de D.J. Caruso est bien de choquer le spectateur, mais il est tellement obnubilé par le fait de créer la surprise à la révélation finale du tueur (tu parles d'une surprise en plus...) que toute séquence dite « dure » participe de l'évitement le plus total. Rien, dans le scénar, la réalisation et l'interprétation, ne permet de penser qu'on sort ici des sentiers battus et l'apparition furtive de Gena Rowlands (D.J. Caruso se réclamant du ciné indépendant de la belle époque) ne valide en rien l'anti-hollywoodianisme recherché par le film. Des idées? Y'a pas. Du suspense? Y'a pas. Du gore? Y'a pas on vous dit! On se rappellera donc, en se retenant de rire, de la phrase sortie par un D.J. Caruso pas chié, à l'époque de **Salton Sea**: « *J'ai toujours su qu'on pouvait combiner le visuel d'Hitchcock et la direction d'acteurs de Cassavetes; et j'y suis parvenu.* ». Bah non, encore raté mon gars!

Stéphane MOÏSSAKIS

TAKING LIVES. USA. 2004. RÉAL.: D.J. CARUSO. SCÉN.: JON BOKENKAMP, D'APRÈS LE ROMAN DE MICHAEL PYE. DIR. PHOT.: AMIR M. MOKRI. MUS.: PHILIP GLASS. PROD.: MARK CANTON ET BERNIE GOLDMANN POUR VILLAGE ROADSHOW PICTURES ET WARNER BROS. INT.: ANGELINA JOLIE, ETHAN HAWKE, OLIVIER MARTINEZ, KIEFER SUTHERLAND, GENA ROWLANDS, TCHÉKY KARYO, JEAN-HUGUES ANGLADE... DUR.: 1H43. DIST.: WARNER. SORTIE LE 28 AVRIL 2004.

MERCANO LE MARTIEN
DEBOUT LES DAMNÉS DE MARS

Le Martien Mercano déboule sur notre belle planète et crée, en attendant que ses petits copains viennent le sauver, un univers virtuel dans lequel il rencontre un jeune geek trop porté sur **La Guerre des étoiles**. Le père de ce dernier, PDG de multinationale de son état, entrevoit alors la possibilité de reprendre à son compte cette création pour en faire un parc d'attractions virtuel et abrutir des millions de consommateurs. Pour ce faire, il va se servir de Mercano comme conducteur principal, jusqu'à épuiser ses sources d'énergie...

En provenance d'Argentine et présenté au dernier Festival de Gérardmer (comme nous avons oublié de le mentionner dans le précédent numéro, bien joué!), **Mercano le Martien** débute comme une comédie loufoque, à base d'humour basé sur le non-sens, pour ensuite dériver vers le pamphlet anticapitaliste ponctué de quelques touches comiques agressives. Le film gagne autant de points sur les deux créneaux, présentant les copains de Mercano comme de fieffés abrutis en pâmoison devant une petite pépée et les patrons de multinationales comme des incultes sans foi ni loi. Si la portée de son message politique ne donne pas vraiment dans la finesse, Juan Antin se positionne comme un animateur de talent dont le style propre lui permet de pallier la justesse de ses moyens (le film a été terminé avec l'aide de ses élèves en animation). Joyeusement débridé et rigolard, **Mercano le Martien** manque certes de souffle en milieu de métrage, mais se regarde comme une belle curiosité engagée, à l'utopie parfois naïve ou simpliste, mais dont les explosions de férocité se révèlent parfaitement jouissives. Pas de quoi hurler à l'œuvre subversive et géniale, mais il s'agit d'un galop d'essai plus que réussi qui donne envie de voir ce dont le jeune réalisateur est vraiment capable si on lui en donne les moyens.

Stéphane MOÏSSAKIS

MERCANO, EL MARCIANO. ARGENTINE. 2002. RÉAL.: JUAN ANTIN. SCÉN.: JUAN ANTIN ET LAUTARO NÚÑEZ DE ARCO. MUS.: LEONARDO FRESCO. PROD.: MARIO SANTOS POUR UNIVERSIDAD DEL CINÉ. VOIX (EN VO): JUAN ANTIN, GRACIELA BORGES, ROBERTO CARNAGHI, DAMIÁN DREYZIK, AYAR BLASCO... DUR.: 1H27. DIST.: ASC DISTRIBUTION. SORTIE LE 5 MAI 2004.

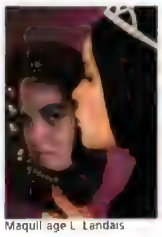
Apprenez un vrai
métier créatif !

Photos S. Cohen

Maquillage B. Skoczelas

Maquillage S. Livet

Maquillage B. Vergoni


Maquillage L. Landais

Le cinéma et le spectacle sont votre univers. Vous voulez faire de cette passion votre métier ; travailler et créer pour les artistes et des personnalités médiatiques. À **ITM**, devenez en 2 ans, assistant, puis **maquilleur artistique professionnel.** Des stages courts réservés aux professionnels français et étrangers sont aussi proposés à Paris et à l'étranger.

Devenez maquilleur pour le cinéma, les effets spéciaux, la mode, le théâtre, la télévision

ITM Création & Maquillage PARIS

www.itmparis.com

01 44 08 11 44

à renvoyer à : ITM
9, rue des Arènes de Lutèce - 75005 PARIS

Demande de documentation gratuite
Enseignement supérieur technique privé

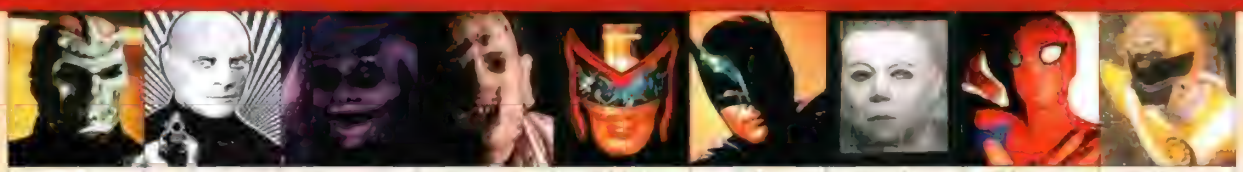
❑ M. ❑ Mlle Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____ Ville _____
Année de naissance _____ Tél. _____
Niveau d'études ❑ Secondaire ❑ Terminale ❑ Supérieur
Filière suivie _____

"Conformément à la loi "Informatique et libertés", vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant. Sauf refus de votre part, ces informations pourront être utilisées par des tiers"

MAD044

AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.



	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Alexandre Bustillo	Yannick Dahan	Cédric Delelée	Julien Dupuy	Damien Granger	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier
800 BALLES		5 Fanfaroo, écorché vif et doté d'un final qui devrait mettre en morceaux les cinéphages les plus durs.		5 Un hommage au western flamboyant, où le final balaie d'un trait la moindre réserve !		6 Au diable ses petits écueils, il faudrait être inhumain pour résister à cette ode fébrile au cinéma.	3 Je m'attendais à être plus amusé et plus ému. Reste le dernier plan...	6 Una puta madre de peli !	
AGENTS SECRETS		3 Aussi ambitieux qu'indécis. Le Spy Game français, c'est pas pour demain...			4 Le script est bancal et la fin ratée, mais la mise en scène réellement impressionnante				
BIG FISH	4 Vraiment pas le meilleur Burton, mais quelques moments de grâce.	2 Burton, réveille-toi, tu es devenu mou !	2 Waaahh, putain, j'ai bien pioncé moi...	1 De l'onirisme de pacotille au service d'un discours réac et bien-pensant ! Burton s'est vendu...	3 Burton tente de faire du Zemeckis avec la grâce d'un rhinocéros. Restent quelques passages émouvants.	0 R.I.P. Tim Burton.		3 Le grand retour de Robert Zemeckis... Ah non tiens, c'est Tim Burton !	5 Tim Burton est décidément plus fort pour le drame que pour le film à grand spectacle.
LE CONVOYEUR		3 Un missile qui compte un peu trop sur sa tête chercheuse.	5 Un pur film d'acteurs, dominé par Dupontel et l'excellent Julien Boisselier. Et y'a Lemaire topless.	3 Un script imparable. Des acteurs géniaux. Un réal qui se la raconte...		4 Un film de genre humble, direct et sain. Il en faudrait quinze par an des comme ça.	2 Une production France 3 Lorraine soignée mais pas très excitante.		
FENÊTRE SECRÈTE	3 Pour Johnny Depp et Turturro. Sans eux, c'est du téléfilm.		4 L'ensemble peut paraître un poil convenu mais le talent de Koepp fait la différence.				4 Il y a une idée de mise en scène au début du film... quand tout s'éclaircit, ça devient du génie !		
IMMORTEL (AD VITAM)						1 Dans le fond comme dans la forme, un film incompréhensible et difficilement excusable.			4 Bien que cinématographiquement discutable, c'est une jolie digression sur l'univers de Bilal.
KIKI LA PETITE SORCIÈRE	5 Du haut niveau même si je préfère Totoro.	4 Un beau film pour les mioches mais on attend plus que ça d'un Miyazaki.		5 Une nouvelle perle de Miyazaki, à déconseiller aux bourrins patentés !		6 Ben oui, forcément.	4 Ça ne vaut pas Totoro et Mononoke, mais Miyazaki semble incapable de faire un mauvais film.	3 C'est tellement bien fait dans le genre "film pour gamins" que ça ne m'interpelle pas du tout !	4 Un Miyazaki mineur reste un grand film.
MAY	5 Une nouvelle voix dans le fantastique. Ça fait du bien. Un film presque parfait.	5 Une petite perle noire qui, au-delà de ses oripeaux morbides, vise le cœur et fait mouche.	6 L'un des plus beaux films d'horreur. McKee porte la marque des plus grands.	5 Un tourbillon d'émotions pour ce portrait de femme si tragique, si glauque et finalement si beau.		3 C'est sûrement très bien, encore faut-il parvenir à entrer dans le film.	6 Une plongée dans l'horreur humaine et émouvante, et surtout terriblement virtuose.	5 Un beau film, à la fois malsain et touchant, qui prend tout son sens lors du plan final.	6 Un film miraculeusement abouti. McKee est soit cocu, soit génial.
LA MÉMOIRE DU TUEUR		4 Honnête, carré, efficace : un réalisateur à suivre.							
ONG BAK	5 Ça tombe bien qu'il sorte en salle, mon DVD thaï est usé à force de regarder le meilleur film de baston de la décennie.		2 Les Yamakazi aussi font des trucs de ouf...	4 Tony Jaa est une brute hallucinante ! La reste, on s'en fout...		3 Une mauvaise bande-démo pour un artiste martial incroyable.	5 Un pur divertissement mené tambour battant par un athlète surhumain.	4 Cinématographiquement aussi nul qu'un Kickboxer. Reste que Tony Jaa n'est pas Van Damme !	5 Un film couillu. Le danger, c'est que Besson veut racheter le réal.
LA PASSION DU CHRIST	2 Pas passionné - sorry - par le film et encore moins par le credo limite de Gibson.	6 Un coup de burin dans le cœur. Monstrueux.	4 Un Satan qui fait flipper grave, du gore crado, un vrai bon film d'horreur quoi.				5 La plus grande " légende urbaine " adaptée au cinéma. Brillant... et très gore.	5 C'est très exactement tout ce qui n'a pas été dit dans les médias jusque-là.	4 Un film polémique passionnant.
PAYCHECK	3 Pas du John Woo, mais une honnête série B.	5 Il faut du génie pour arriver à faire quelque chose d'aussi évident avec un projet aussi anonyme.	3 Le premier film d'action avec un poireau dans le rôle principal. Uniquement pour végétariens.	4 Un actioner fun et sans prétention qui doit tout à sa mise en scène.	4 Un Minority Recall dynamique et touchant. Que serait le cinéma de SF sans Philip K. Dick ?	3 Plaisant, si l'on accepte le manque TOTAL d'ambition.		5 Une œuvre de commande ? Oui. Un film de vendu ? NON !!!	4 Chez John Woo, il y a toujours un minimum garanti.
SÉANCE							3 Le concept est intéressant mais le film est destiné à la télé, et ça se sent.	1 Un téléfilm qui prend une heure pour mettre en place une intrigue qu'on a tous vu 50 fois...	5 Tout le cinéma de Kurosawa est là.

« Mine de rien, vu que j'ai un peu de mal à me déplacer, ça m'a vachement simplifié la vie de m'abonner et de recevoir mon Mad Movies à domicile... »

Choisissez la durée de votre abonnement

OFFRE DÉCOUVERTE 6 NUMÉROS
20 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 20 € AU LIEU DE 25,80 €
Je recevrai en cadeau 1 ancien numéro au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE FIDÉLITÉ 11 NUMÉROS
33 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 31 € AU LIEU DE 47,30 €
Je recevrai en cadeau 2 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE PASSION 22 NUMÉROS
45 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 52 € AU LIEU DE 94,60 €
Je recevrai en cadeau 3 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

❑ **Oui,** je m'abonne à **Mad Movies** et je choisis l'offre
❑ DÉCOUVERTE ❑ FIDÉLITÉ ❑ PASSION

Ci-joint mon règlement à l'ordre de CPF/Mad Movies par :
❑ chèque (Eurochèques non acceptés)
❑ carte bancaire

Date d'expiration : Mois/Année

Date/Signature obligatoire

Je choisis le(s) n° de **Mad Movies**
Je choisis le(s) n° d'**Impact**

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :
• Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine.
• Hors Europe / DOM-TOM (par avion) :
6 numéros : 30 €. 11 numéros : 45 €. 22 numéros : 80 €.

☐ «Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené a recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

TOYSTAR

Frais de port 5€
A partir de 50€ d'achat
les frais de port sont offerts

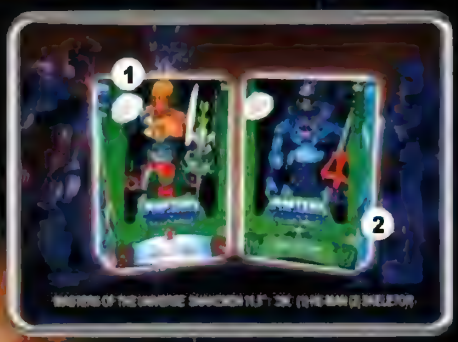
Commandez par :
- Internet
- Courrier
- Téléphone

Spawn séries 25 figurine 18 cm : 18€ (1) HELL SPAWN RAVEN (2) HELL SPAWN (3) REDEEMER (4) IMAGE SPAWN (5) SAM & TWITCH (6) DELUXE BOX CREECH : 49€

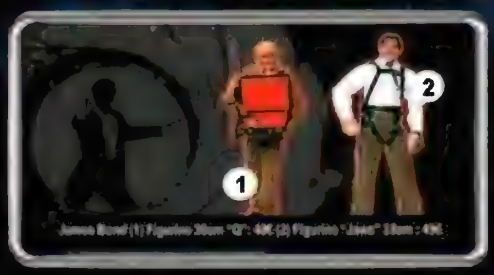
Buste résine 15cm série limitée et numérotée : 89€ (1) Grand Moff Tarkin (2) Biker Scout (3) Greedo

SPIDER-MAN 2 THE MOVIE : (1) 12" DELUXE POSEABLE FIGURE : 39€ (2) 18" AMAZING SPIDER-MAN : 49€

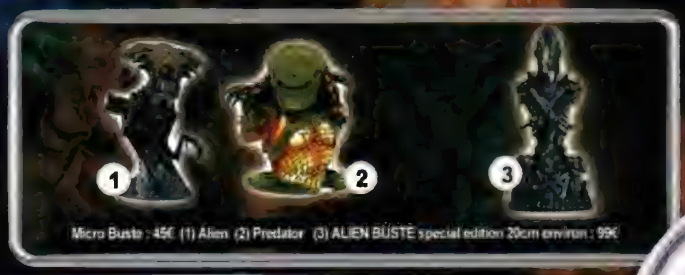
(1) Hulk 12" Poseable : 15€ (2) Hulk 13" Poseable raging : 15€
Figurine Hulk Classics 15cm : 15€ (3) Savage Hulk (4) Mr Joe Fixit (5) Smart Hulk



MASTERS OF THE UNIVERSE SKANCKOR FLIP : 39€ (1) HE-MAN (2) SKELETOR



James Bond (1) Figurine 30cm "Q" : 49€ (2) Figurine "Jaws" 18cm : 49€



Micro Buste : 45€ (1) Alien (2) Predator (3) ALIEN BUSTE special edition 20cm environ : 99€

Le plus grand magasin de produits dérivés de France

TOYSTAR - C. Cial 38, rue des Ormeaux 75020 Paris

Ouvert du lundi au samedi de 10h à 19h - M° Buzenval / RER Nation

www.toystar.fr

Paiement sécurisé 24h/24 - 7j/7 Plus de 2000 références

01 43 72 06 66

Pour recevoir notre catalogue gratuit, appelez-nous !

Les prix indiqués sont ceux applicables au moment où la parution dans la limite des stocks disponibles et sous réserve d'erreur typographique

pulp's & TOYSTAR

ORGANISENT UNE SÉANCE DE DÉDICACES D'ENFER

LES MARDI 11 ET MERCREDI 12 MAI 2004

FREDDY & JASON

ROBERT ENGLUND

KEN KIRZINGER

* dédicace payantes - acteurs sous réserves

LE MARDI
11 MAI
CHEZ PULP'S
82, BD SAINT GERMAIN
75005 PARIS
M° MAUBERT- MUTUALITE
14H A 21H - RENSEIGNEMENT :
01.46.33.42.10
WWW.PULPS.FR

LE MERCREDI
12 MAI
CHEZ TOYSTAR
38, RUE DES ORMEAUX
75020 PARIS
M° BUZENVAL - RER A NATION
14H A 21H - RENSEIGNEMENT :
01.43.72.06.66
WWW.TOYSTAR.FR

INVASION

DAWN OF THE DEAD

DE ZACK SNYDER

Alors que l'on n'a pas encore complètement digéré le très bon remake de Massacre à la tronçonneuse miraculeusement réchappé du rouleau compresseur de son producteur, voilà que s'apprête à débarquer sur nos écrans la nouvelle version de l'un des films les plus emblématiques du genre : le Zombie de Romero. Attention, ça s'annonce encore plus sanglant que La Passion du Christ !

Faire des remakes de films d'horreur n'est pas chose nouvelle à Hollywood. **L'Invasion des profanateurs**, **The Thing**, **La Mouche**, **Psychose** et jusqu'aux premiers titres estampillés Dark Castle sont autant d'exemples qui tendent à prouver que les vieux classiques d'antan sont l'ultime bouée de secours du scénariste ou du producteur en manque d'inspiration. La dernière preuve en date ? La relecture malsaine et ultra violente du **Massacre à la tronçonneuse** de Hooper (qui s'apprête lui-même à sortir son remake de **Toolbox Murders**), film qui, s'il ne renouait pas totalement avec l'esprit définitivement barré de l'original, arrivait sans peine à convaincre que l'entreprise n'était pas uniquement commanditée par un désir mercantile, mais bel et bien par celui de réaliser le meilleur film d'horreur possible à un moment précis. Du coup, lorsqu'on apprend qu'un remake de **Zombie** (dans le top 5, avec **Massacre à la tronçonneuse**, des plus grands films d'horreur de l'histoire) est sur le point de voir le jour, on s'affole beaucoup moins que lorsqu'on apprenait que Michael Bay s'apprêtait à commettre soi-disant l'irréparable. Un remake de **Zombie**, pourquoi pas finalement ? Tom Savini n'avait-il pas réussi à nous convaincre avec sa propre vision de **La Nuit des morts-vivants**, malgré l'ultime désamorçage du message social de son histoire ? Si la surprise est de la taille de celle de Nispel, on ne pourra que saluer une initiative résultant pourtant d'un mal directement hérité d'un système capitaliste obligé de se dévorer de l'intérieur pour assouvir son insatiable soif de pognon.

USA

AVANT L'AUBE

L'homme à l'origine de cette relecture est le producteur Eric Newman. Féru de genre, il s'explique sur sa relation avec le classique de Romero : « *Depuis que je suis enfant, je suis un fan absolu de films de morts-vivants.* **Zombie** *était sans conteste mon préféré. Il avait beau y avoir des dizaines d'autres films du même acabit comme ceux provenant d'Italie,* **Zombie** *était unique, un précurseur qui se détachait du lot. Le film de Romero est au genre ce que George Lucas et Steven Spielberg sont au cinéma d'action et d'aventure. Ces deux-là ont pris le cinéma de leur enfance et l'ont amélioré en lui apportant les meilleurs scripts et les meilleurs acteurs possibles. Et du coup, leurs films ne sont pas devenus seulement des "tubes" mais aussi d'authentiques drames. Aujourd'hui je trouve que ce genre de films d'horreur est un peu tombé en désuétude. J'ai toujours eu envie de faire un film avec des morts-vivants et, probablement depuis toujours, un remake de* **Zombie**. ».

Apparemment de bonne foi, Eric Newman doit convaincre Richard P. Rubinstein (producteur et détenteur des droits de l'original) du bien-fondé de son projet. Newman n'est pas le premier à venir le courtiser dans son bureau afin d'obtenir les droits du film pour un remake, mais il est vraisemblablement le seul à l'avoir convaincu que le projet était valable. Rubinstein revient sur cette rencontre : « *Je suis intimement persuadé que le film de Romero a été un succès critique et en partie financier* (un million de dollars investis pour 40 récoltés à l'arrivée - ndlr) *parce qu'il fut écrit, produit, réalisé et distribué sans passer par le système des majors. Je savais ce que Newman voulait faire dans sa nouvelle version de* **Zombie**. *Le script était complètement fou et je me suis tout de suite dit qu'un gros studio ne pourrait jamais faire un tel film sans tout réécrire. Je voulais donc être de la partie afin que ce projet se fasse dans les meilleures conditions.* ».

Le responsable du fameux script, c'est James Gunn. Pas un inconnu ce gars-là. Auteur de romans de science-fiction, on le retrouve derrière le scénario de **Troméo et Juliette** (pour lequel il fut royalement payé 150 dollars), de **Terror Firmer** ou encore de **Scoobidoo 1** et **2**. Ça pourrait être inquiétant à première vue de confier une histoire à un pareil gus mais, contre toute attente, le résultat escompté semble être là. Du moins, dans ses grandes lignes car une fois le film lancé, le script est aussitôt réécrit par

Scott Franck (**Minority Report**) et Michael Tolkin (**Deep Impact**), convainquant ainsi la Universal d'entrer dans la danse. Budgété à 28 millions de dollars, **Dawn of the Dead** est confié au débutant Zack Snyder, un petit génie (comme tant d'autres finalement) de la pub. Newman est séduit par son enthousiasme et n'hésite pas à le décrire comme « *l'homme que l'on appelle lorsqu'on tourne un spot de pub pour Peugeot avec Harrison Ford* ». Ben là, on est tous perplexes car le fameux spot en question (mais si, avec le bonzaï) est une sacrée merde et ne laisse rien augurer de bon quant au résultat final. Mais selon les dires de certains petits chanceux qui ont vu le film, il semblerait que Newman et Snyder, à l'instar de Bay et Nispel, aient réussi leur pari.

28 AUBES PLUS TARD

Même si le genre est toujours resté vivace dans la série Z et le direct to video, il faut bien reconnaître que le film qui lui a permis de revenir squatter les écrans de cinéma est bel et bien le **Resident Evil** de Paul Anderson. On ne reviendra pas encore sur ce film mi-figue mi-raisin, mais il est indéniable qu'il a été le stimulus déclencheur d'une nouvelle invasion de zombies. **28 jours plus tard**, **House of the Dead** et bientôt **Resident Evil 2** prouvent que le genre est de nouveau en odeur de sainteté à Hollywood, comme le fut le slasher après la sortie de **Scream**. Même **Undead**, petit film amateur-pro australien (voir Mad 162), va prochainement connaître les honneurs d'une sortie salles en France. Dans un pareil contexte, la mise en chantier d'un remake de **Zombie** paraît presque évidente. L'histoire ne rencontre pas d'énormes bouleversements par rapport à celle écrite par Romero et Dario Argento. Sans aucune explication apparente, les morts se remettent à vivre. Contagieux et cannibales, ils oppressent rapidement les humains, les obligeant à fuir ou à se terrer. Après avoir assisté à la mise à mort de son mari par sa petite fille fraîchement zombifiée (dans une scène d'introduction d'une rare violence), l'infirmière Ana (l'actrice canadienne Sarah Polley, vue dans **Go** et **Les Aventures du Baron de Munchausen**) fuit son foyer avant de croiser la route de Kenneth (Ving Rhames, qui reprend officieusement le rôle tenu par Ken Foree dans l'original), un officier de police en déroute. Ensemble, ils partent se réfugier dans un gigantesque centre commercial où six autres rescapés (dont un couple avec la femme enceinte) ont élu domicile. Rapidement encerclé par des hordes de morts-vivants affamés, le centre commercial se referme sur ses occupants, les contraignant à se battre s'ils veulent vivre. L'histoire est donc sensiblement la même qu'en 1978 ce qui déclenche aussitôt un tollé sur Internet : « *Pourquoi refaire un chef-d'œuvre ?* » est la question qui taraude beaucoup de fans du film de Romero. Newman y répond aussitôt : « *Bien évidemment je sais que* **Zombie** *est un chef-d'œuvre. Mais je ne crois pas que notre film, quel que soit le résultat, bon ou mauvais, fera du tort au travail de Romero. Nous avons tout fait pour que ce soit une réussite. De plus, nous n'avons que repris le concept d'une poignée de survivants enfermés dans un centre commercial à* **Zombie**. *Il y a énormément d'éléments nouveaux dans cette version.* »

Comme l'abandon total de revendication sociale et le comportement physique de ces zombies par exemple, qui sont ici hystériques et plus rapides que les humains (comme dans **28 jours plus tard** et **House of the Dead**), à mille lieux du cliché du mort-vivant hagard et trottinant. « *Des machines de mort que l'on ne peut raisonner* » comme aime à les décrire Newman. Des machines de mort bien décidées à bouloter l'intégralité d'un casting constitué d'acteurs confirmés dans l'horreur comme Kevin Zegers et Lindy Booth (victimes des gogolitos de **Détour mortel**), Jake Weber (**Wendigo**, **The Cell**) ou encore Mekhi Phifer (le black qui se faisait pêcher à la gorge dans **Souviens-toi... l'été dernier 2**). Mais que ceux qui font déjà la gueule devant ce casting un peu trop branchouille à leur goût se rassurent, Newman en profite surtout pour rendre hommage aux anciens avec quelques caméos savoureux comme ceux de Ken Forre (qui joue ici un télévangéliste), de Scott H. Reiniger (Roger DeMarco dans l'original, il endosse en 2004 l'uniforme d'un général), des journalistes de Rue Morgue (équivalent canadien de Mad) en zombies et de l'incontournable Tom Savini qui vient ici, en qualité de shérif, nous informer sur l'art et la manière de dessouder définitivement les morts allergiques au chêne massif et à la ronce de noyer.

Ci-dessus, de haut en bas : Fuite désespérée pour une poignée de survivants emmenée par la blonde et démastiqueuse de zombies Ana (Sarah Polley).

Un grosse morte se réveille et exige de remplir son imposante bedaine sur le champ. Va falloir plusieurs chilis humains pour la satisfaire !

« Le film de Romero est au genre ce que George Lucas et Steven Spielberg sont au cinéma d'action et d'aventure » Eric Newman

À L'AUBE DU NOUVEAU JOUR

Tourné intégralement au Canada (à quelques kilomètres seulement du plateau de **Resident Evil 2**), **Dawn of the Dead** bénéficie d'une équipe technique solide. Du directeur de la photo Matt Leonetti (**Strange Days**), à la costumière Denise Cronenberg (responsable du même poste sur tous les films de son frère depuis **La Mouche**) en passant par le chef décorateur

Andrew Neskonmommy (**Mission to Mars**), tout le monde est sur le pied de guerre. Mais les plus débordés de travail sont sans conteste les membres de l'équipe de maquillage et d'effets spéciaux composée principalement de David Leroy Anderson (**Simetierre**, **Shocker**), Ramona Fletwood (**La Colline a des yeux**), Deborah Patino (**Pirates des Caraïbes**) et Dave Snyder (**LXG**, ***Tales from the Crypt***), un staff au palmarès impressionnant chargé de donner un look crédible aux mangeurs de chair. Anderson dévoile sa note d'intention : « *Mon équipe et moi-même avons consulté et étudié énormément de livres scientifiques, de photos de vrais cadavres et de "vrais" zombies haïtiens. Nous avons minutieusement observé la détérioration du corps humain un jour, une semaine, un mois après sa mort. Notre but était de créer des zombies basés sur la réalité absolue. Tout le long du film, ils se détériorent. Au début, ils peuvent avoir l'apparence de quelqu'un qui vomit aux urgences, tirant pâle et sang faux. Puis la peau commence à s'abîmer, à se craqueler. Des hématomes bleus et verts commencent à se dessiner sur le corps. Le troisième et dernier stade est le plus intense. Les blessures sont sèches, le sang est noir et épais, la peau se détache et laisse apparaître le squelette.* ».
Des zombies bien dégueulasses comme il faut, au centre des meilleures scènes d'un film qui s'annonce particulièrement corsé. Outre sa douloureuse séquence d'exposition (la gamine arrache de généreux morceaux de chair de la gorge de son père), **Dawn of the Dead** nous promet une fuite désespérée dans un bus scolaire encerclé par une marée composée de milliers de morts-vivants (le gouffre de Helm avec des zombies... merci seigneur) ou encore l'accouchement saignant d'une femme contaminée par une simple égratignure. On vous laisse imaginer la tronche du gynéco à la réception du produit. Sarah Polley confirme que le film de Zack Snyder est un monument de gore ultime : « *Certains jours de tournage étaient à la limite du supportable. C'était dégueulasse. Il y avait cette scène où les morts-vivants arrachaient des gorges. La peau arrachée, le sang qui gicle... j'en étais malade. Il n'y a pas d'équivalent dans le genre. Je me demande seulement comment ils vont faire pour sortir ce film.* ».
En croisant les doigts pour qu'il ne se fasse pas mutiler sur les tables de torture de la censure, on attend donc maintenant **Dawn of the Dead** dans nos salles dans le même état que ses zombies : affamé !

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : L'ancien officier de police Kenneth (Ving Rhames) prend les armes. Une seule alternative possible pour survivre : se battre.

André (Mekhi Phifer) attentif devant sa compagne enceinte. Attention, scène-choc à l'horizon !

Rapides et affamés, les zombies cavalent aux trousses des survivants.

À l'intérieur du bus, Ana découvre tétanisée la marée des morts-vivants.

Alexandre BUSTILLO

Lors du dernier MIFED, un teaser promo fit son petit effet. On y voyait un homme d'une maigreur extrême, au visage hagard et aux traits creusés, au centre d'une hypothétique et obscure histoire de manipulations et de paranoïa. On n'en apprendra pas plus. Jusqu'à aujourd'hui...

VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT

THE MACHINIST
DE BRAD ANDERSON

Impressionnant. Voilà sans conteste le mot qui revient le plus souvent lorsqu'on découvre les premières images de **The Machinist**. Tout le monde, sans exception, reste bouche bée devant un Christian Bale physiquement métamorphosé sans aucune aide de quelconques trucages numériques ou de buste en latex savamment ajusté. Rarement habitué à de pareilles images, on se dit alors que ce film risque fort d'être un véritable événement lors de sa sortie. Seulement voilà, l'identité du réalisateur nous fait légèrement tiquer et rapidement penser que l'affaire est loin d'être gagnée malgré une première impression plus que favorable. Son nom ? Brad Anderson, un passionné de cinéma depuis son plus jeune âge. À 10 ans, il reçoit une caméra Super 8 de la part de ses parents. Il ne la lâchera plus. Après des études de cinéma dans son Connecticut natal au Bowdoin College, il part en Grande-Bretagne approfondir ses connaissances à la London's International Film School. Il quitte précipitamment sa formation au bout d'un an (alors qu'il devait en faire deux), persuadé qu'il en apprendrait plus et plus vite directement sur un plateau de tournage. Il repart donc aux États-Unis, à Boston plus précisément, roule sa bosse sur plusieurs documentaires avant de fonder avec quelques amis la très officielle Boston Film Collective. Là, il peut enfin s'exprimer derrière une caméra comme bon lui semble. Après avoir produit et monté le court **Crosley Fever**, il rend hommage à Ed Wood dans **Frankenstein's Planet Monsters**, un moyen-métrage de plus de 50 minutes. Nous sommes en 1995 et Brad Anderson n'est pas loin d'accomplir son rêve, réaliser un long-métrage.

Ce sera une comédie, **The Darien Gap**. Il l'écrit, la produit (pour environ 50 000 dollars), la fait interpréter par son pote zicos Lyn Vaus et la réalise. Remarqué à l'édition 96 de Sundance, **The Darien Gap** connaîtra une sortie confidentielle aux États-Unis, rien qui ne lui permette vraiment de percer. Il faudra attendre 98 et son deuxième film, **Next Stop Wonderland**, une comédie qui, après un bon accueil de nouveau à Sundance, rencontrera un joli succès d'estime (6 millions de dollars de bénéfices) en salles, sous la bannière des frères Weinstein. Après avoir essayé de monter en vain un remake de **Chacun cherche son chat** de Cédric Klapish (assez étonnant comme choix, on conseillerait à Anderson de mater **Le Péril jeune**, bien plus concluant et apte à la relecture à la sauce ricaine) toujours avec Miramax, Brad Anderson commence à effleurer le genre dans **Happy Accidents**, qu'il réalise en 2000. Dans cette gentille bluette teintée de science-fiction à tendance niaiseuse, l'actrice Marisa Tomei (bien loin de **Toxic Avenger** dans lequel elle faisait ses débuts) tombait amoureuse d'un homme prétendant arriver du futur pour la sauver après avoir contemplé sa photo, interprété par l'excellent Vincent d'Onofrio (**The Cell**). Bloqué un temps dans les tiroirs de la Paramount, **Happy Accidents** ne sortira qu'un an plus tard sur les écrans, au moment même où Anderson commençait les prises de vue de son nouveau projet : **Session 9**.

Une orientation de carrière plutôt radicale car ce quatrième film n'a rien d'une comédie et s'ancre désormais de plain-pied dans le fantastique. Engagée pour désamianter en une semaine un asile psychiatrique abandonné, une bande de nettoyeurs commence à être soumise à des phénomènes étranges. Seraient-ils dus aux fantômes des anciens pensionnaires, à une hallucination collective ou aux effets secondaires d'injections massives d'amiante dans les poumons ? La réponse, vous la trouverez dans un film qui ne tient pas, hélas, un quart de ses promesses, malgré un casting burné (David Caruso et Peter Mullan, c'est quand même pas de la merde) et une volonté évidente de créer une ambiance malsaine et pesante. Mal foutu et plutôt moche (DV style), assez soporifique (**Session 9** est un authentique film de couloirs), mal écrit (et on débite des dialogues ininteressants, comme ça, pour le plaisir) et plus vraiment novateur dans son twist final, le film d'Anderson ne fait assurément pas partie du haut du panier. Résultat, **Session 9** se plante bien comme il faut lors de sa sortie aux États-Unis en août 2002 (76 000 dollars de recettes le premier week-end). On est donc maintenant en droit de flipper pour **The Machinist**, même si le bonhomme n'est plus aux commandes du scénario, comme ce fut le cas pour **Session 9**. Et là, on se remet à espérer car l'auteur de **The Machinist**, c'est le petit prodige Scott Kosar.

UN JOUR SANS FIN

À l'instar de Kevin Williamson en son temps, Scott Kosar semble être aujourd'hui le nouveau sauveur du film d'horreur américain, et ce, essentiellement grâce à sa relecture particulièrement réussie du **Massacre à la tronçonneuse** de Tobe Hooper. Certes, Michael Bay mit un frein à ses envies les plus déviantes (on rappelle qu'à l'origine, le personnage de Jessica Biel devait être enceinte et y passer à la fin du film), mais le résultat fut inespéré, Kosar s'en est sorti avec les honneurs. Et si ce jeune scénariste avec rien d'officiel à son actif a su convaincre Bay de lui confier les rênes de **Massacre à la tronçonneuse**, c'est essentiellement grâce à **The Machinist**. Écrit en 2001 dans le cadre d'un programme d'aide à l'écriture de son école, **The Machinist** permet à Kosar de décrocher un agent et de commencer à démarcher des producteurs et donc de rencontrer Michael Bay. Mais son premier script ne restera pas longtemps au placard. C'est la firme ibérique Filmax (qui abrite en son sein la désormais célèbre Fantastic Factory de Brian Yuzna) qui décide de le mettre en chantier. Kosar est ravi et enchaîne aussitôt les projets, fort de ces deux expériences gratifiantes pour son CV et son ego. Il écrit **Salem** (qui parlerait des fameuses sorcières) pour le compte de Sony et devrait, si tout se passe bien, enbrayer sur la nouvelle version d'**Amityville** (où Christian Bale barbu pourrait faire un excellent James Brolin), celle de Bay et de sa boîte, Platinum Dunes.

Mais revenons sur **The Machinist** et surtout sur son histoire, très énigmatique. Trevor Reznik (Christian Bale) ne dort plus depuis un an. Le visage creusé et ravagé de cernes, le corps bafoué et amaigri comme pouvaient l'être ceux des survivants de la Shoah, Reznik est tout simplement en train de mourir d'insomnie. Mais il continue tant bien que mal à travailler dans une usine, en tant que machiniste. Déjà rebutés par sa déchéance physique, ses collègues le prennent méchamment en grippe le jour où il est impliqué dans un accident qui coûtera le bras à un homme. Là, son cerveau commence à lui jouer des tours, sa déchéance devient mentale. Persuadé que ses collègues complotent dans son dos pour le faire virer, Trevor ne trouve du réconfort que dans les bras de Stevie (Jennifer Jason Leigh, **Existenz**), une call-girl. Mais tout bascule le jour où Trevor prétend qu'un autre employé est mêlé dans l'accident, un employé bien mystérieux qu'il serait le seul à voir. Son chef Miller (Michael Ironside, **Total Recall**) ne croit pas un mot de son histoire, qu'il considère comme les divagations d'un malade bon pour l'internement. À bout de forces, Trevor cherche pourquoi sa vie est devenue un véritable enfer...

Ci-contre, de haut en bas et ci-dessous, de gauche à droite :
Ambiance, ambiance pour le machiniste insomniaque Trevor Reznik (Christian Bale).

La call girl Stevie (Jennifer Jason Leigh), complètement dépassée par les événements. Serait-elle aussi aux portes de la folie...

...où ne supporterait-elle plus le comportement de Trevor ?

Marie (Aitana Sanchez-Gijon), serveuse dans un café que Trevor fréquente tous les soirs à la même heure.

MÉTAMORPHOSE

Tourné intégralement à Barcelone avec une équipe technique espagnole (dont le chef-opérateur Charlie Jimenez, qui occupait le même poste sur le **Darkness** de Jaume Balaguero), **The Machinist** a tout (malgré d'évidents points communs avec **Insomnies** de Michael Walker, où Jeff Daniels errait dans sa maison en attendant le retour d'une épouse mystérieusement volatilisée) du cauchemar kafkaïen. Histoire d'une métamorphose tant physique que mentale, **The Machinist** se révèle autant influencé par l'écrivain tchèque que par les meilleurs films de Wim Wenders (**L'Ami américain**) et de Roman Polanski (**Le Locataire**). Un pareil script exige forcément une immersion totale de la part de son acteur

principal. Et c'est peu dire que Christian Bale s'est investi corps et âme dans le rôle du tourmenté Trevor Reznik.

Après quelques apparitions télé anodines, Christian Bale se fait un petit nom en 1987 dans **Empire du soleil** de Spielberg. Dans le rôle de ce gosse perdu dans un conflit qui le dépassait, il excellait. Il faudra néanmoins attendre près de 13 ans avant qu'il ne refasse parler de lui dans le médiocre **American Psycho** de Mary Harron. Le film est sans aucun doute complètement foiré dans les grandes largeurs, mais Bale y était véritablement impressionnant, de par sa musculature et sa finesse de jeu, tout en retenue psychotique. Passée cette performance, on suit alors avec intérêt la carrière du bonhomme. Et elle a plutôt une sale gueule. Après **American Psycho**, suivront **Shaft** (une merde sans nom qui confirme bien que Singleton est un escroc), **Capitaine Corelli** (Nicolas Cage roucoule comme un gland sous le balcon de Penelope Cruz pendant que trois bombinettes pètent dans le jardin, si ça intéresse quelqu'un...), **Le Règne du feu** (bof bof quand même, il se passe pas grand-chose, perso je préfère **Beowulf**) et le puant **Equilibrium** (ou quand Jean-Marie Poiré essaye de faire du **Matrix**). Pourtant, dans toute cette collection impressionnante de nanars, Christian Bale s'en sortait toujours avec les honneurs, prouvant un peu plus à chaque fois qu'il était capable de se dépatouiller d'un script de merde.

Pour les besoins du film de Brad Anderson, Bale n'hésite pas à perdre plus de 30 kg. Anderson revient sur cette transformation physique qui laisse tout le monde sur le jouflu : « *Christian Bale fait partie de ces acteurs, comme De Niro, capables d'aller jusqu'au bout pour interpréter un rôle. Celui de Trevor Reznik était un véritable challenge pour lui, une sorte de test d'endurance pour son corps. Il a perdu plus de 30 kg pour ce rôle. Cela représente un tiers de son poids initial. Dès qu'il a été embarqué sur le projet, il n'a plus mangé qu'une seule et unique pomme par jour, accompagnée d'eau. Il tenait vraiment à connaître cette déchéance physique afin de comprendre les tourments de Reznik. Dans le script de Kusar, Reznik était décrit comme "un épouvantail qui marche". Quand j'ai rencontré Bale pour la première fois, je lui avais dit qu'il devrait sûrement perdre du poids. Nous ne nous sommes revus que plus tard, à Barcelone. Là, je n'en revenais pas, rien qu'en voyant son visage émacié. Le plus incroyable est qu'il ne s'est jamais plaint pendant le tournage. Peut-être était-il trop épuisé pour le faire.* » Projeté en ouverture de Sundance et au Festival du Film de Berlin, **The Machinist** est rapidement acheté par la Paramount pour une distribution mondiale. Hâtivement comparé à du Polanski, du Lynch et même du Hitchcock, il semble avoir conquis la majorité de ses spectateurs. Reste maintenant à voir si ces bonnes retombées ne sont pas uniquement dues à la stupéfiante transformation de Christian Bale. On souhaite vraiment que non. Il est temps que cet homme rencontre un film à la hauteur de son talent.

Alexandre BUSTILLO

Ci-dessus : L'hallucinante métamorphose de Christian Bale pour le rôle : pas moins de 30 kilos en moins, et ça se voit.

Ci-dessous, de haut en bas et de gauche à droite : Le mystérieux ouvrier que Trevor est le seul à voir. Délire d'insomniaque ou réalité ?

Crise d'épilepsie en pleine fête foraine pour l'enfant de Marie, qu'elle avait confié à Trevor.

Miller (Michael Ironside) et sa femme. Pause tendresse dans un cauchemar noir comme la nuit.

RÉVOLUTION

ONG-BAK
DE PRACHYA PINKAEW

Pour sa première incursion dans le film d'action, Prachya Pinkaew frappe fort. Une intrigue simple, ancrée dans la culture de son pays, mais surtout une dose d'action hallucinante à base de cascades homériques, de coups de coude dans les gencives, de plaies et de bosses qui renvoient tout ce qui a été fait précédemment dans le genre aux fraises. Rencontre avec le manager du ring !

MARTIALE

DEEP IMPACT

QUEL EST LE CHEMIN LE PLUS RAPIDE ENTRE UN GENOU ET UN MENTON ? QUELLE EST LA VOIE LA PLUS EFFICACE POUR QU'UN COUDE VIENNE DÉLICATEMENT EMBRASSER DES LÈVRES ? CES QUESTIONS – ET DE NOMBREUSES AUTRES – SONT LARGEMENT DISCUTÉES DANS ONG-BAK, UN FILM QUI BOULEVERSE TOTALEMENT L'IMAGE DU CINÉMA D'ACTION. BRUTAL ET D'UNE EFFICACITÉ À TOUTE ÉPREUVE.

Ci-dessus : Poursuivi par une quinzaine de gangsters travaillant à la solde du mafieux Komtuan (Suchoa Pongvilai), le jeune Ting (Tony Jaa) se lance dans une course effrénée et parsemée d'obstacles en tout genre, à pied puis en triporteur, dans les rues de Bangkok. À en faire chialer Jackie Chan !

Vous souvenez-vous du jour où vous avez vu pour la première fois un film avec Bruce Lee (ceux où il se bastonne, bien sûr) ? Beaucoup ne s'en sont toujours pas remis. Difficile, encore aujourd'hui, de regarder les combats du bonhomme en restant de marbre. Peu importe l'histoire de ces films, somme toute très basique, peu importe le travail cinématographique pas toujours très éclatant… Bruce Lee constitue à lui seul toute l'attraction du produit. On aurait pu le filmer sur un fond blanc, cela aurait été la même chose. **Big Boss**, **La Fureur du dragon** & co sont des films que l'on voit pour Bruce Lee. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si l'on dit en parlant d'eux, un film de Bruce Lee, même si celui-ci ne les a pas réalisés.
C'est un peu le même état de fait pour Phanom Yeerum, l'acteur principal d'**Ong-Bak**. Dans le film, on assiste, stupéfait, aux exploits d'un jeune acteur qui, fatigué de jouer les seconds couteaux, a décidé de prendre en main sa propre carrière et de se donner à fond devant les caméras. Phanom Yeerum – ou Tony Jaa – ne prétend pas être Bruce Lee. Les cascades et les combats qu'il effectue réussissent pourtant à provoquer la même extase orgasmique auprès des simples spectateurs que nous sommes.

DE HONG KONG À BANGKOK

On ne va pas chercher – discussion sans fin et, surtout, sans grand intérêt – à savoir qui, de Bruce Lee, Jackie Chan ou Phanom Yeerum est le plus fort. Chacun a ses propres qualités, ses propres spécialités, et son propre créneau. Jackie Chan s'est imposé comme le roi de la comédie kung-fu grâce à ses pitreries et à ses acrobaties dingues. Bruce Lee a apporté une nouvelle approche du combat. Plus dure, plus brutale, plus violente – sans oublier pour autant la qualité gestuelle et la beauté du mouvement. À ce niveau, Yeerum se présente donc clairement comme le digne descendant du Petit Dragon, **Ong-Bak** étant indéniablement le film de baston le plus dur jamais filmé. C'est bien simple, vous aurez beau chercher à Hong Kong ou à Hollywood, vous ne trouverez aucun film d'action similaire. D'abord parce que les techniques utilisées dans le film sont issues du muay thaï traditionnel (le muay boran), art martial qui n'a connu que très peu, voire aucune représentation authentique au cinéma. Ensuite parce que ce que Yeerum fait sur grand écran, personne ne l'a jamais fait avant lui.
Dans le petit village de Nong Pradu, la tête du Bouddha vénéré par les habitants, Ong-Bak, a été volée par un petit truand. Le jeune Ting, formé au muay boran par un moine, se dit volontaire pour partir dans la grande ville afin de récupérer la statue. Son seul contact sur place est un ancien habitant qui refuse de le reconnaître dans un premier temps, ne voulant pas être associé à un « péquenot » de la cambrousse. Lorsqu'il découvre que Ting a un peu d'argent, il lui propose néanmoins de venir chez lui… où il le vole avant de partir miser sur quelques combats. Ting part immédiatement à sa recherche et échoue dans un tripot où des affrontements clandestins ont lieu. Involontairement, il en vient à se battre… et expédie son adversaire dans les vapes d'un magnifique coup de genoux en pleine bouche. Cette punition expéditive ne passe pas inaperçue auprès du gérant du club, un mafieux qui collectionne les reliques bouddhistes… et qui est d'une certaine façon responsable du vol de la tête d'Ong-Bak.

LA FORME

La scène d'ouverture, où des jeunes du village grimpent en haut d'un arbre pour récupérer une écharpe orange (symbole du bouddhisme) donne parfaitement le ton du film. On voit ainsi plusieurs des acteurs tomber d'une hauteur hallucinante pour s'écraser sur le sol – le tout en plan large pour bien faire comprendre qu'il n'y a ni trucage, ni matelas au sol pour les récupérer… Quelle meilleure introduction pour ce film dont le leitmotiv est toujours plus loin, toujours plus fort, toujours plus douloureux ? Car **Ong-Bak** ne donne pas dans la violence aseptisée comme ces productions hongkongaises où les bonhommes se donnent deux milliards de coups pas possibles (aidés par des câbles) avant d'être vaincus. Ici, les percussions font mal à voir, au point que certains ont trouvé le film « *trop violent* ». Mais c'est bien là que se situent la grande nouveauté et l'intérêt principal

du film. Parce que les mouvements sirupeux du kung-fu sont certes jolis à voir, mais après plusieurs milliers de productions dans le genre, on est en droit d'espérer et de demander autre chose. Et c'est exactement ce qu'**Ong-Bak** nous offre : des coups de coude fatals en pleine tête, des coups de genou destructeurs dans les gencives et des coups de tibia mortels dans les dents. Sans faire de chichis, **Ong-Bak** réussit en plus à rendre ce genre de techniques agréables à l'œil. Pardon… Il réussit à nous exploser la rétine. Parce que partir en l'air à deux mètres de son adversaire pour lui atterrir le genou en pleine face, non seulement c'est beau (si, si), mais c'est aussi purement et totalement hallucinant. D'autant plus lorsque l'action est effectuée contre un motard qui roule ! Et des scènes d'action gargantuesque comme celle-ci, le film en comporte plus que le strict minimum syndical. Il convient par la même occasion de noter le travail tout aussi dingue et exceptionnel qu'ont effectué les nombreux cascadeurs du film. Si Tony est indubitablement la star du film, ses partenaires à l'écran méritent amplement d'être eux aussi applaudis à chaudes mains tant leur travail à l'écran est grandiose.

LE FOND

Ong-Bak est un film d'action, avant tout et surtout. Il n'est pas pour autant vide de sens. La dimension bouddhiste du film, par exemple, n'est pas anecdotique et porte véritablement toute l'intrigue : de la scène d'ouverture (le dépassement de soi pour atteindre un état supérieur) à la connexion existant entre bouddhisme et muay thaï, en passant par le trafic d'œuvres bouddhistes (les petites statues que l'on porte autour du coup – voir la scène où le petit truand essaie d'acheter son bouddha à un vieux du village – constituent un important marché en Thaïlande). C'est un film qui s'inscrit aussi parfaitement dans la nouvelle dynamique du cinéma thaï, en cherchant à parler de la culture thaïe et des spécificités du pays (le muay thaï, le bouddhisme, la tradition…). À chacun d'être ou non sensible à ces sujets.

REMONTAGE

La version qui sort en France est cependant différente de la version originale thaïe et a été remontée par Europa, la boîte de Luc Besson. Premier fait notoire, la musique a été changée (on ne retrouve que quelques lambeaux de la BO originale) et remplacée par… de gros beats type hip-hop. Si le procédé n'est déjà pas des plus respectueux vis-à-vis du travail de l'équipe du film, il n'a guère de sens dans un film comme **Ong-Bak**. La scène où des motards s'affrontent est désormais épicée d'une musique west-coast sur laquelle on peut entendre scander « *Gangster, gangster* »… No comment.
Ensuite, le film a été coupé. Certaines scènes d'action montrées sous trois ou quatre angles par exemple ont été amputées d'un point de vue – ce qui n'est pas forcément une perte, il faut bien en convenir (même si la question du droit du remontage reste entière). Par contre, une coupe beaucoup plus nocive a eu lieu, concernant les rapports entre la jeune Muay Lek et sa sœur. Il ne reste désormais plus qu'une scène, où la sœur meurt d'une overdose, suivie un peu plus tard d'une remarque de George à Muay Lek concernant le fait que tout le monde doit partir un jour. Une certaine impression d'incompréhension règne…

MOMENT-CLÉ

Ong-Bak marque une date importante dans l'histoire du cinéma martial, au même titre que les premiers Wong Fei Hung avec Kwan Tak-Hing, les nouveaux wu xia de King Hu et Chang Cheh et les films de kung-fu de Bruce Lee… Il marque aussi (et surtout) la naissance d'une nouvelle étoile du combat au cinéma, Phanom Yeerum. Espérons juste que son parcours sera plus long que celui de Bruce Lee et qu'il ne se fera pas bouffer par la grosse machine cinéma qui ne parle déjà plus que de lui…

Julien SÉVÉON

THAÏLANDE. 2003. RÉAL.: PRACHYA PINKAEW. SCÉN.: PRACHYA PINKAEW ET PANNA RITTIKRAI. DIR. PHOT.: NATTAWUT KITTIKHUN. PROD.: PRACHYA PINKAEW ET SUKANYA VONGSTHAPAT POUR BAA-RAM-EWE ET SAHAMONGKOLFILM. INT.: PHANOM YEERUM, MUM JOK MOK… DUR.: 1H45. DIST.: EUROPACORP DISTRIBUTION. SORTIE LE 7 AVRIL 2004.

Ci-dessous :
Le jeune Ting répète les différentes techniques du muay boran, le muay thaï traditionnel, devant le moine qui les lui a enseignées, avant de partir pour Bangkok, où il devra affronter de nombreux combattants.

INTERVIEW TONY JAA (PHANOM YEERUM) - ACTEUR

LA VOIE MARTIALE

INCONNU IL Y A ENCORE UN AN, TONY JAA EST DEVENU EN L'ESPACE D'UN FILM LA NOUVELLE STAR DU CINÉMA MARTIAL. RAPIDE COMME L'ÉCLAIR ET DÉVASTATEUR COMME UN 357 MAGNUM, TONY JAA REDONNE TOUT SON SENS AU TERME BASTON. UNE ÉTOILE EST NÉE...

Ci-dessus, de gauche à droite :
Le 110 mètres haies selon Phanom Yeerum.

Un combat à la frontière birmano-thaïe se termine brutalement pour notre héros.

Par quoi avez-vous commencé votre apprentissage martial, le muay thaï ou le kung fu ?
En fait j'ai un peu touché à tout, mais avec le temps je me suis de plus en plus consacré au muay boran (forme traditionnelle du muay thaï - ndlr). Les arts martiaux apportent tout à la fois un bien-être physique et spirituel, ils permettent aussi de donner une philosophie à la vie. J'ai commencé le muay thaï lorsque j'avais dix ans. Le muay boran, c'était il y a six ans. J'ai aussi fait des combats universitaires en muay thaï.

Vous avez aussi appris le krabi krabong, art martial thaï enseignant le maniement des armes blanches...
Le krabi krabong va de pair avec le muay thaï. Par le passé, lorsque l'on partait en guerre, on utilisait les techniques de krabi krabong et lorsque l'on se retrouvait désarmé, on se servait des armes du corps, avec le muay thaï boran. Dans la scène de combat final de **Ong-Bak**, dans la grotte, j'utilise des techniques d'armes propres au krabi krabong.

Le muay thaï est actuellement plus un sport qu'un art martial. A-t-il été difficile pour vous d'apprendre la forme ancienne de la boxe thaï, le muay boran ?
Le muay thaï moderne est effectivement une discipline sportive, destinée au ring, où l'accent est mis sur la force. Le muay boran, ce n'est pas ça, c'est un art martial, tout à la fois beau et efficace, basé sur les attaques et les défenses. Lorsque l'on apprend le muay boran, on commence par la partie spirituelle, la philosophie, la morale, on essaie de trouver une certaine sérénité.

Avec l'introduction des catégories de poids en muay thaï dans les années 20 en Thaïlande, le muay boran a commencé à disparaître. Pensez-vous que Ong-Bak va recréer une vague d'intérêt pour le muay boran ?
Le muay boran ne peut pas être enseigné à n'importe qui. Le maître choisit son élève, il ne prendra pas par exemple quelqu'un d'agressif. De ce fait, le muay boran ne peut pas devenir un sport de masse.

Il y a un aspect classique et spirituel du muay thaï, pourtant très connu, qui n'est pas montré dans Ong-Bak : le wai kru, la danse rituelle avant le combat. Pourquoi ?
Oui, c'est vrai. On n'a pas choisi de le garder pour **Ong-Bak** car on va l'utiliser dans un prochain film, mais effectivement c'est un aspect traditionnel important du muay thaï boran.

Quels ont été vos critères de sélection pour les techniques que vous avez utilisées dans Ong-Bak ?
D'abord, il fallait que le mouvement soit joli, qu'il ne soit pas dangereux à effectuer, qu'il y ait une certaine grâce dans la gestuelle. Nous n'avons pas utilisé des techniques qui ne sont pas très claires ou qui ressemblent trop à ce que l'on a déjà pu voir.

Le combat final dans la grotte rappelle beaucoup le combat final de Bruce Lee dans Enter the Dragon. Est-ce un hommage de votre part ?
Oui, effectivement, c'est un petit hommage à Bruce Lee. Je voulais aussi retrouver un peu la même ambiance que dans ce film.

« La scène où je saute du 3ème étage, en tournant, le corps à l'envers, était la plus périlleuse. C'est un mouvement contre-nature. »

En matière de films d'action, quels ont été vos grandes influences ?
Il y a trois acteurs qui m'ont influencé : Bruce Lee, donc, Jet Li et Jackie Chan. Beaucoup de films aussi. Dans **Ong-Bak**, j'ai par exemple essayé de garder la force et la rapidité de Bruce Lee tout en poussant cela beaucoup plus loin. De Jet Li, j'ai tenté de restituer l'harmonie et le mouvement. Mais le tout transposé dans un esprit thaï.

Et en Thaïlande, avez-vous été séduit par certains acteurs, réalisateurs ou films ?
Les films de mon maître, Panna Rithikrai, m'ont vraiment marqué. Quand je les ai vus, j'ai été complètement passionné par le genre.

Justement, pouvez-vous me parler de votre relation avec Panna Rithikrai ?
Je suis avec mon maître depuis que j'ai l'âge de 15 ans. Sur les plateaux de tournage, j'apportais de l'eau, je portais les caméras... À 16 ans, j'ai tourné pour la première fois avec lui et j'ai appris les arts martiaux et les cascades. M. Panna me présente comme quelqu'un de sa famille. Lorsqu'il est heureux, je suis heureux, lorsqu'il est triste, je suis triste...

Avant* Ong-Bak*, vous avez travaillé comme cascadeur. N'était-ce pas frustrant et n'est-ce pas cette frustration, justement, qui vous a aidé à accoucher d'un film aussi incroyable ?
J'ai été cascadeur sur quatre ou cinq films, plus **Mortal Kombat 2** et un film français je crois, je ne me souviens plus trop... C'est vrai que j'étais frustré. Un cascadeur n'est que l'ombre de quelqu'un. Comme je pouvais faire moi-même les cascades, je me suis dit : « *Pourquoi ne pas tout faire directement ?* ».

Pourquoi avoir choisi de faire un film sur le muay boran ?
Le muay thaï moderne est, aux yeux de beaucoup de gens, comme décadent, car ce n'est plus qu'un sport brut, violent, où l'on parie sur les combats. Cela ne donne pas une bonne image de la chose. Avec le muay thaï boran, on pouvait donner une vision plus pure du muay thaï.

Comment ont été conçues les cascades du film, avez-vous tout storyboardé à l'avance ?
On s'entraînait tout en se filmant en vidéo, ce qui nous permettait de voir ce qui était bon ou pas, ce qu'il fallait que l'on adapte, que l'on change... C'est une sorte de story-board vivant. Au niveau de la conception et de la création, je faisais d'abord le mouvement, M. Panna regardait et voyait si tout allait bien et de quelle façon la scène pouvait être filmée.

Ong-Bak ***présente des cascades et des combats comme on n'en a jamais vu au cinéma. Est-ce que vous avez néanmoins mis de côté certaines cascades qui pouvaient être trop dangereuses lors du tournage ?***

Ci-dessus :
Quelques unes des prises les plus usuelles et les plus spectaculaires du muay thaï. A ne pas reproduire chez soi san s'avïs préalable d'un spécialiste !

Ci-dessus, de gauche à droite :
Tony Jaa se prend pour la torche humaine le temps d'un combat enflammé !

Une des nombreuses prouesses d'un Tony Jaa lancé à vive allure. Rien ne l'arrête !

Il y a effectivement beaucoup de mouvements que l'on n'a pas gardés pour le film parce qu'ils étaient trop dangereux. Le muay thaï boran est très riche et varié, tout n'a pas été exploité dans **Ong-Bak** et dans 10 ans, on pourra encore montrer de nombreuses autres techniques.

Vous vous êtes cassé la cheville durant le tournage, comment avez-vous fait pour continuer à tourner ?
J'en ai profité pour tourner les scènes où il n'y avait pas d'action. Ça a duré deux semaines.

Y a-t-il eu d'autres accidents graves durant le tournage ?
Lorsque le tuk-tuk tombe dans l'eau, je me suis retrouvé accroché à la voiture sans pouvoir me détacher. J'ai bu la tasse, mais heureusement, j'ai réussi à m'en sortir.

Tous les cascadeurs du film font un travail extraordinaire, comment ont-ils été sélectionnés ?
Ils sortent de l'université de sport, d'où je viens aussi, où ils pratiquaient la gymnastique, l'épée, le bâton... Ils ont beaucoup de qualités et de très bonnes bases physiques et ils ont ensuite été formés par Panna Rithikrai pour le travail spécifique de cascade.

En tant que spectateur, tout le film semble incroyablement dangereux en termes de cascades. Pour vous, quelle a été la scène la plus périlleuse ?
Celle où je saute du troisième étage, en tournant, le corps à l'envers. C'est un mouvement contre-nature. Ça a été le plus difficile, surtout qu'il pleuvait en plus.

« Rassurez-vous, j'ai plein d'idées et de techniques en

INTERVIEW PRACHYA PINKAEW - RÉALISATEUR

COUP D'ESSAI

POUR SA PREMIÈRE INCURSION DANS LE FILM D'ACTION, PRACHYA PINKAEW FRAPPE FORT. UNE INTRIGUE SIMPLE, ANCRÉE DANS LA CULTURE DE SON PAYS, MAIS SURTOUT UNE DOSE D'ACTION HALLUCINANTE À BASE DE CASCADES HOMÉRIQUES, DE COUPS DE COUDE DANS LES GENCIVES, DE PLAIES ET DE BOSSES QUI RENVOIENT TOUT CE QUI A ÉTÉ FAIT PRÉCÉDEMMENT DANS LE GENRE AUX FRAISES. RENCONTRE AVEC LE MANAGER DU RING !

Quand est né exactement le projet* Ong-Bak *?
Je pensais depuis longtemps à faire un film d'action typiquement thaï, à une époque où l'industrie locale ne fonctionnait pas très bien. Cinq ans avant de faire **Ong-Bak**, j'avais annoncé qu'un jour je ferai un film d'action extrême. C'est lorsque M. Panna m'a présenté un petit film tourné en vidéo dans lequel jouait Tony que je me suis dit que je pouvais le faire. Ils m'ont montré une grande scène de vingt minutes dans laquelle Tony vient sauver une femme. Il combat plusieurs personnes et utilise différentes armes. Son adversaire est un étranger qui a insulté les arts martiaux thaïs. À l'époque, les mouvements et le style de Tony étaient surtout kung-fu, mais on voyait qu'il y avait quelque chose. On peut voir cinq minutes de cette vidéo sur le DVD thaï.

***Ong-Bak* est votre premier film d'action, comment avez-vous approché le travail dans ce domaine ?**
C'est vrai que c'est mon premier film dans le genre, mais je peux tourner n'importe quel style de films. J'ai fait beaucoup de recherches pour voir ce qu'il était possible de faire. J'ai regardé énormément de films d'action, ceux de Bruce Lee, Jackie Chan, John Woo... J'essayais de voir ce qui pouvait manquer, ce qui n'allait pas...

Panna Rithikrai a travaillé comme chorégraphe sur le film, mais c'est avant tout un réalisateur. Est-ce que cela a posé des problèmes sur le tournage ?
Je connais Panna depuis longtemps. Il a fait une centaine de films et je les voyais souvent à la campagne, d'où je suis issu. Le point fort de Panna, c'est la chorégraphie des scènes d'action, il est moins bon pour le reste. C'est pour cela qu'il s'est occupé des scènes d'action et que moi, j'ai fait le reste.

Avez-vous aussi apporté des idées concernant les scènes d'action ?
Je fais tout en même temps, je pose les questions, Panna fait les réponses, parfois c'est Panna qui fait les questions et moi les réponses... La scène de poursuite en tuk-tuk est en grande partie mon idée.

Avez-vous un intérêt particulier pour le muay thaï ? Suivez-vous les matchs, pariez-vous sur les combats ?
Je ne regarde pas les matchs de muay thaï, mais j'ai commencé à m'y intéresser quand je me suis mis à travailler sur le film. Par contre, une fois par an, il y a une rencontre entre boxeurs thaïs que je regarde toujours. Ces combats ont lieu sans gants, juste avec des bandes. Ce sont des matchs beaucoup plus authentiques, plus violents.

Justement, cette confrontation entre la Thaïlande et la Birmanie, que l'on retrouve aussi dans le film, est assez symptomatique du cinéma thaï actuel, où le pays se retrouve souvent opposé au reste du monde et, bien souvent, aux Birmans. Dans* Ong-Bak, *Tony Jaa affronte aussi un Japonais, un Américain...
C'est vrai que cette scène vient du fait que j'aime regarder ces matchs. Le muay boran sert à faire la guerre et la dernière grande guerre que les Thaïlandais ont connue était contre les Birmans. Ceci explique sûrement cela. Je ne voudrais pas qu'on croie pour autant que je suis contre les Japonais ou les Birmans, ce message que je voudrais faire passer aux spectateurs thaïs, c'est qu'il ne faut pas laisser pourrir les trésors nationaux. Actuellement, les Thaïs sont en train de perdre leurs « brevets » dans certains domaines. Par exemple, quelqu'un a breveté le riz parfumé au jasmin, typiquement thaï, qui maintenant ne m'est plus une spécialité nationale. Il pourrait arriver la même chose au muay thaï un jour. J'ai inclus une scène ironique à ce sujet. Dans le bar où les combats ont lieu, un homme (que certains ont pris pour Takeshi Kitano - ndlr) vend des cigarettes et donne le nom des techniques qu'utilise Tony Jaa. Il est inconnu des Thaïs, mais très connu internationalement, c'est un grand maître de muay thaï. Le faire jouer ici un petit vendeur de cigarettes, c'était ironiser sur la situation. Le fait que les Thaïs coupent

Quelle est la technique que vous avez préféré utiliser pour* Ong-Bak *?
J'aime bien toutes les techniques sautées, où je reste longtemps dans les airs. Le côté léger de la chose...

Avez-vous visionné beaucoup de films d'action avant* Ong-Bak *afin de voir ce qui n'avait jamais été fait au cinéma ?
Pendant sept ans, j'ai regardé beaucoup de films d'arts martiaux. J'ai essayé de faire des cascades, sans câble bien sûr. Si je pouvais le faire, je gardais le mouvement, dans le cas contraire, je m'entraînais pour le réussir.

Personnellement, j'attendais un film comme* Ong-Bak *depuis longtemps. En fait, on n'avait rien vu de similaire depuis Bruce Lee. Vouliez-vous revenir à une notion plus pure du cinéma d'action ?
Je voulais d'abord montrer au public mes capacités réelles, ce que j'étais capable de faire. Je voulais aussi présenter des mouvements nouveaux, que l'on n'avait jamais vus. Enfin, je voulais faire découvrir le muay boran aux spectateurs.

***Ong-Bak* est rempli de scènes hallucinantes. L'une des plus incroyables vous montre en train de sauter entre des fils de fer barbelés. Comment avez-vous pu inventer une scène aussi dingue et comment vous êtes-vous entraîné pour l'effectuer ?**
(rires) Je voulais utiliser ma souplesse pour faire quelque chose que l'on n'avait jamais vu. D'abord, on a pensé que je pourrais sauter les mains en avant, mais c'était banal. Donc j'ai essayé en regroupant les jambes contre le torse et je me suis entraîné en sautant au travers de cartons. On a diminué la taille des cartons pour voir quelle était la taille minimale au travers de laquelle je pouvais passer.

Une autre cascade hallucinante vous montre tombant de deux mètres les deux genoux en avant contre un cascadeur qui est allongé sur une table. Comment a-t-il pu encaisser un tel choc ?
(rires) J'ai commencé par sauter d'une table pas très haute, en protégeant mes genoux. Comme j'ai vu que c'était faisable et que c'était visuellement attractif, j'ai commencé à sauter de plus en plus haut. Ensuite, on a mis le cascadeur, avec une protection sur le torse, pour voir s'il pouvait encaisser lorsque je sautais d'une faible hauteur. Comme il pouvait supporter le poids, que ça ne faisait pas mal, on a augmenté la hauteur et ça a donné cette scène.

***Ong-Bak* va tellement loin que l'on a du mal à voir comment vous allez pouvoir surpasser ce que vous avez fait dans ce film.**
(rires) J'ai plein d'idées et de techniques en stock. Rassurez-vous, il y a encore beaucoup de choses à faire !

Vous avez joué un petit rôle dans* Bodyguard Nah Leam *qui est sorti fin janvier en Thaïlande. Pouvez-vous m'en parler ?
Je suis un invité sur le film, c'est Mum Jokmok, qui joue aussi dans **Ong-Bak**, qui m'a proposé de venir sur le tournage. Je ne suis pas longtemps à l'écran.

Quels sont vos projets ?
Ong-Bak 2, ce n'est pas tout de suite. Il y a d'abord **Tom Yum Koong**, le nom de la soupe aux crevettes, salé, sucré et épicé. Il y aura beaucoup de choses dans ce film, du muay thaï, des éléphants, de la comédie... Il sera tourné en Australie.

Est-ce qu'il y a quelque chose dont vous n'êtes pas content dans* Ong-Bak *et que vous aimeriez retourner ?
Une chose : la scène dans la grotte qui est trop sombre.

Propos recueillis par Julien SÉVEON

Ci-dessous :
Tony Jaa passe à travers des fils de fer barbelés sans toucher les bords. L'ultime exemple de son incroyable souplesse.

stock pour surpasser Ong-Bak ! Il reste beaucoup de choses à faire. »

des têtes de bouddha, c'est une façon de dire que si l'on ne respecte pas la religion, un jour, elle disparaîtra. C'est une question de préservation.

Effectivement, Ong-Bak est avant tout un film d'action, mais on trouve néanmoins certaines préoccupations qui sont proches d'autres réalisateurs thaïs actuels, comme Nonzee Nimibutr et Pen-Ek Ratanaruang, avec qui vous partagez un intérêt pour le bouddhisme, la critique de la société urbaine décadente et un retour vers la société rurale, voire le passé.
C'est vrai que Nonzee, Pen-ek et moi avons le même parcours. Nous venons de la publicité, nous avons fait des clips vidéo et nous tournons maintenant des films. C'est probablement pour cela que nous avons plus ou moins les mêmes conceptions. Mes idées ne sont pas destinées seulement aux Thaïs, mais aussi aux étrangers. Le cinéma est un très bon moyen pour échanger avec le reste du monde.

La scène de tuk-tuk vous permettait donc de faire à la fois quelque chose de nouveau tout en parlant de la spécificité thaïe ?
Oui, tout à fait. On voit généralement des poursuites en voitures au cinéma, une poursuite de tuk-tuk, c'est du jamais vu. En plus, faire exploser des voitures, ça coûte cher. Et d'un autre côté, le tuk-tuk représente typiquement la Thaïlande. C'était l'occasion de faire d'une pierre deux coups.

Le film montre des cascades hallucinantes et dangereuses. N'avez-vous pas rencontré des problèmes de sécurité sur le tournage ?
On a tourné toutes les scènes en vidéo d'abord, puis on a fait du coupé-collé sur ordinateur afin de voir ce qui était faisable. Au moment où le tournage a commencé, tout le monde savait exactement ce qu'il avait à faire.

Comment l'écriture du scénario s'est-elle effectuée : avez-vous d'abord conçu les scènes d'action et ensuite l'histoire ?
Les scènes d'action sont venues quasiment en même temps que l'histoire. Tony et Panna avaient déjà préparé certains mouvements, donc, une fois l'histoire écrite, on a essayé de les placer en conséquence.

Quels sont vos projets ?
Mon nouveau film se fera avec la même équipe qu'**Ong-Bak** et avec Tony Jaa. **Ong-Bak** était à la base destiné au public thaï, notamment visé par les idées de préservation de la culture. **Tom Yum Koong** est par contre plus international. Le titre parle à tout le monde. Les scènes d'action doivent être très piquantes, comme la soupe du même nom. Le tom yum koong est un plat typiquement thaïlandais. Les Occidentaux qui le connaissent pourront aussi connaître le film.

Propos recueillis par Julien SÉVEON

Après quelques petits problèmes de distribution, les films de Álex de la Iglesia semblent enfin parvenir jusque chez nous, et en salles s'il vous plaît ! Hommage au western spaghetti, conte parfois doux-amer sur le passage à l'âge adulte, chronique d'une communauté qui refuse la réalité et comédie tiraillant le spectateur entre rires et larmes, 800 Balles, mérite d'autant plus cette distribution qu'il se réclame d'un cinéma qui trouve toute sa splendeur sur grand écran.

ALAMO À ALMÉRIA

800 BALLES
DE ÁLEX DE LA IGLESIA

Hier le thriller hitchcockien avec **Mes chers voisins**, aujourd'hui le western européen avec **800 balles**. L'aisance avec laquelle Álex de la Iglesia se trimballe d'un genre à l'autre est d'autant plus impressionnante que le fondement principal de sa démarche est extrêmement simple. De la Iglesia n'utilise pas le genre comme une fin en soi, mais bien comme une toile de fond propice à l'exposition de ses personnages et à l'exploration comique de son intrigue, les deux étant intrinsèquement liées. Ce n'est pas pour autant qu'il verse dans la parodie pure (ou alors uniquement par instants) puisqu'il existe dans ses films un profond respect vis-à-vis du cadre dans lequel ils s'expriment. Ainsi, de son propre aveu, le cinéaste ne se considère pas comme un cinéphile dans le sens entendu du terme, mais plutôt comme un spectateur qui ne s'interdit aucun plaisir. Dans cette optique, il se permet humblement de revisiter des amours cinématographiques dont il n'a jamais connu l'actualité. Il reconnaît même à demi-mot dans l'interview qui suit que ses œuvres résonnent de façon plus personnelle qu'on ne veut bien le penser. Et **800 balles** ne déroge pas à la règle.

Lorsqu'il découvre que son grand-père Julián (Sancho Gracia, extraordinaire), qu'il n'a jamais connu, était un ancien cascadeur sur les westerns de la grande époque, le jeune Carlos (Luis Castro) décide de se rendre à Almería pour le rencontrer et découvre que celui-ci n'est plus que l'ombre de lui-même, habitant dans une ville fantôme visitée par des touristes allemands et japonais qui viennent assister à ses spectacles pittoresques. Lorsque Laura (Carmen Maura), la mère de Carlos, découvre que son fils a renoué contact avec son grand-père, de vieilles rancœurs familiales remontent à la surface. Celle-ci décide en effet de raser le fief de Julián pour en faire un parc d'attraction, le forçant ainsi à remettre les pieds sur terre. Mais Julián décide de ne pas se laisser faire, exhortant ses « hommes » à défendre leur territoire contre les attaques de la police qui tente de les déloger.

Comme précisé, **800 balles** ne s'adresse pas uniquement aux fans de westerns spaghettis, le personnage de Carlos servant évidemment de tremplin au spectateur qui ne possède aucune ou peu d'affinités avec le genre. Que De la Iglesia, égal à son public, se fonde finalement dans la peau de ce gamin pourri gâté qui va connaître son passage à l'âge adulte (premiers émois amoureux compris, dans les bras d'une prostituée !), son entrée dans ce genre d'une autre génération, en côtoyant son grand-père n'est donc pas étonnant. Il ne s'agit pas ici pour le cinéaste d'étaler sa science et de créer son propre fantasme issu des œuvres de ses idoles (non pas que ce soit préjudiciable, mais encore faut-il savoir le faire), mais précisément de raconter l'inverse, l'histoire d'une bande de gentils fêlés qui se croient dans un Sergio Leone, des fêtards en somme (dont il avoue clairement faire partie), qui vont connaître l'ultime gueule de bois.

Des jeux entre cow-boys et Indiens censés épater les touristes aux noubas à tout casser dans un saloon miteux, les protagonistes de **800 balles** vivent dans leur propre monde, se souciant peu des réalités sociales imposées aux gens « normaux » et forçant ainsi notre admiration par des principes de la vieille école. Le prix à payer de cette liberté sera forcément exorbitant et l'antagonisme final entre les cow-boys de Julián et les forces armées de la police n'est pas innocent, le réalisateur s'étant déjà montré, par le passé, réfractaire à toute forme d'autorité sociale (**Action mutante**). Comme à son habitude, De la Iglesia ne se contente pas de citer uniquement et investit littéralement son propos, épousant le caractère de ses personnages. Ce qui, dans les paluches d'un autre, aurait pu donner un pamphlet réactionnaire du type « *C'était mieux avant !* » devient alors une véritable invitation dans les toutes dernières minutes du métrage, lorsque le genre personnifié et la nouvelle génération se tiennent main dans la main, le regard rivé vers l'avenir au moment même où les deux célèbrent le passé. Il suffit d'une idée, une seule, à De la Iglesia pour entériner son propos global et livrer au spectateur en larmes le plus beau plan final de l'année. On n'en dit pas plus pour vous laisser la surprise, mais vous allez voir, c'est énorme !

Stéphane MOÏSSAKIS

OCHOCIENTAS BALAS. ESPAGNE. 2002. RÉAL.: ÁLEX DE LA IGLESIA. SCÉN.: JORGE GUERRICAECHEVARRÍA ET ÁLEX DE LA IGLESIA. DIR.PHOT.: FLAVIO MARTINEZ LABIANO. MUS.: ROQUE BAÑOS. PROD.: ÁLEX DE LA IGLESIA ET MARÍA ANGULO POUR PANICO FILMS/ETB. INT.: SANCHO GRACIA, LUIS CASTRO, ÁNGEL DE ANDRÉS LOPEZ, CARMEN MAURA, RAMÓN BAREA, EDUARDO GÓMEZ... DUR.: 2H04. DIST.: LA FABRIQUE DE FILMS. SORTIE LE 14 AVRIL 2004.

ÁLEX DE LA IGLESIA - RÉALISATEUR

L'INDIEN ET LES COW BOYS

PLUS QU'UN ARTISAN DU GENRE, ÁLEX DE LA IGLESIA REPRÉSENTE PEUT-ÊTRE CELUI QUI A LANCÉ, AVEC **ACTION MUTANTE** EN 1993, LE DÉPART DU RENOUVEAU DU CINÉMA DE GENRE ESPAGNOL. ÉPAULÉ PAR PEDRO ALMODÓVAR À SES DÉBUTS, NOTRE HOMME A DEPUIS FAIT BEAUCOUP DE CHEMIN, COMME NE LE TÉMOIGNE PAS UNE DISTRIBUTION CHAOTIQUE DE SES FILMS CHEZ NOUS. DU CINÉMA AGRESSIF ET VISCÉRAL DE SES DÉBUTS, LE VOILÀ QUI NOUS PREND À CONTRE-COURANT AVEC LE TRÈS ÉMOUVANT **800 BALLES**, HOMMAGE AUX PETITES GENS DU SPECTACLE, AUX LUNAIRES DE TOUS BORDS ET AU WESTERN EUROPÉEN, MAIS AUSSI INTROSPECTION DE SON BIEN-ÊTRE PLUS COMMUNICATIF QU'IL NE SEMBLE BIEN LE CROIRE.

Ci-dessus :
Álex de la Iglesia sur le tournage de 800 balles : ça sent bon le sable, la sueur et le sang !

Pourquoi avoir fait* 800 balles *à ce moment précis de votre carrière ?
Je ne sais pas, j'ai pensé que c'était ce qu'il y avait de plus adéquat à faire et il est probable que je me sois trompé. En plus, comme vous le dites, précisément à ce moment de ma carrière, j'aurais peut-être dû suivre une ligne plus logique par rapport à ce que j'ai fait auparavant, car ce film est assez différent des autres. Mais je suis tombé amoureux de l'idée de faire un film sur une histoire vraie, sur un groupe de fous perdus là-bas à Almería, qui font un spectacle pour amuser des touristes allemands. Il faut savoir que l'endroit existe vraiment et qu'il est exactement pareil que dans le film. D'ailleurs, les personnages de **800 balles** sont très similaires à ceux qui travaillent vraiment là-bas.

Donc, on peut dire que l'utilisation de ce type de personnages n'est pas une excuse pour introduire le spectateur actuel dans un type de western oublié, mais qu'il s'agit bel et bien de parler des itinérants du spectacle...
Oui, d'ailleurs beaucoup de gens m'ont dit que j'ai voulu faire un hommage au western spaghetti ou à la série B en général et j'ai dû démentir à chaque fois. En fait, c'est même précisément l'inverse qui s'est produit sur ce film. Je me suis servi du genre comme d'une excuse pour parler d'une façon de voir la vie qui m'est très personnelle et qui implique que pour être heureux et faire ce que l'on veut, il faut abandonner le réel d'une façon ou d'une autre. Dans le cadre du film, ça s'applique à ces fanfarons qui décident de vivre dans une époque révolue, de s'échapper dans le désert et de créer leur propre monde, avec sa logique interne. Je voulais parler de ça et de tout ce que cela entraîne, surtout quand la réalité surgit de plein fouet et s'impose à toi, que tu le veuilles ou non. En espagnol, il existe une expression, « faire l'Indien », qui signifie faire l'idiot ou l'amuseur et c'est un peu comme ça que je me sens quand je fais du cinéma. Je fais l'Indien...

En même temps, quand on se penche sur votre filmographie, plusieurs éléments du western reviennent souvent, comme dans le duel final de* Perdita Durango *ou la fin de* 800 balles. *On a l'impression que vous aimez vraiment ça et que vous y revenez souvent...
Après avoir fait **800 balles**, j'ai effectivement remarqué ces similitudes lors des interviews. C'est une chose qui me surprend d'ailleurs car, même si j'adore le western, je préfère avant tout le cinéma fantastique ou le thriller. Il y a d'ailleurs des duels aussi dans **Action mutante** et **Muertos de Risa**, qui commence quand même par deux types qui se tirent dessus pendant une émission de télévision. Je pense que je trouve dans ce genre des éléments dramaturgiques, que ce soit le duel ou même la trahison, qui m'aident à raconter mes histoires en fait. En y réfléchissant bien, c'est une sorte de représentation parfaite d'une dramaturgie établie, lorsque dans une scène finale, le protagoniste affronte son antagoniste. Je dirais malgré tout que mes obsessions découlent plus du conflit en soi que du genre déterminé.

Lors de la séquence finale du film, vous faites apparaître une star du genre (dont on taira le nom pour préserver le suspense - ndlr) grâce aux miracles du numérique, mais avez-vous tenté d'obtenir sa participation au film ?
Bien évidemment. C'est la chose que je regrette le plus. Parce que le vrai sens final du film aurait été de casser la fiction, de démontrer que le protagoniste a vraiment connu cette star dans le film, mais aussi que la

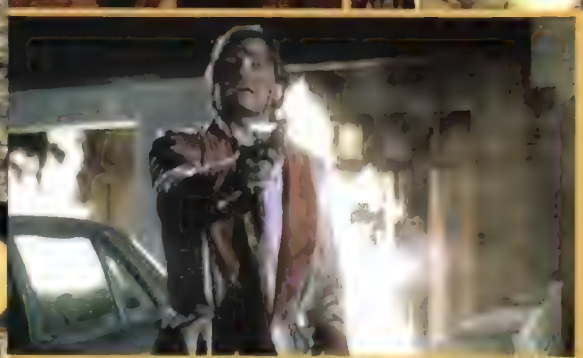
vraie star connaissait vraiment Sancho Gracia. Cela aurait surpris le public et eu une influence sur sa perspective du film, comme un choc l'aidant à mieux comprendre ce que je cherchais à raconter. On a essayé par tous les moyens de l'avoir, mais ça a été impossible. J'ai parlé avec son agent, à qui on a envoyé un book qui expliquait le film dans ses très grandes lignes pour qu'il n'ait pas trop à se prendre la tête et qu'il comprenne qu'il s'agissait aussi d'un hommage à son personnage. On y expliquait aussi qu'on avait juste besoin de tourner un seul plan avec lui et que je serais parti à Los Angeles pour le tourner si cela avait été nécessaire. Malheureusement, nous n'avons pas pu en parler directement avec lui, mais uniquement avec son agent qui nous a dit non d'entrée, prétextant que son client ne viendrait jamais tourner quoi que soit à Almería et qu'il n'était plus intéressé que par ses propres films.

Et maintenant que* 800 balles *est sorti depuis un petit moment en Espagne, est-ce que vous avez eu un écho de cette star, qui aurait pu voir le film et même être touchée par votre geste ?
J'ai parlé avec certains de ses amis et des gens qui le connaissent personnellement. Un producteur américain qui a tourné plusieurs films avec lui m'a dit qu'il avait beaucoup aimé **800 balles** et qu'il allait d'ailleurs produire un film au thème très similaire avec Robert Duvall. Il m'a même proposé de le réaliser, mais je lui ai dit que je n'allais pas faire deux fois le même film ! En tout cas, il m'a promis qu'il allait montrer le film à la star en question, mais je ne sais pas s'il l'a fait, probablement pas.

Vos films sont souvent féroces envers les médias, comme* Action mutante *ou* Muertos de Risa. *Il y a de ça aussi dans* 800 balles. *Le film a été tourné en scope, mais vous montrez l'issue du duel final, diffusé en direct, à travers l'écran de la télévision. C'est intentionnel ?
C'est totalement intentionnel. D'une certaine manière, c'est la télévision qui est responsable de ce qui arrive au protagoniste,

MUERTOS DE RISA
LE CHAÎNON MANQUANT

Les distributeurs de notre beau pays ne semblent pas vraiment s'entendre avec Álex de la Iglesia. Après avoir mis deux ans à sortir **Le Jour de la Bête** et avoir bazardé le chef-d'œuvre **Perdita Durango** directement dans les bacs vidéos, ils sont carrément passés à côté de **Muertos de Risa**, autre chef-d'œuvre monstrueux de la comédie contemporaine. Beau succès en Espagne, **Muertos de Risa** (qui signifie morts de rire) raconte l'histoire de Nino (Santiago Segura) et Bruno (El Gran Wyoming), deux braves ploucs qui stagnent dans leurs carrières d'artistes jusqu'au jour où ils trouvent la formule miracle pour faire rire le public : il suffit de coller des torgnoles au petit gros ! Devenant rapidement les comiques les plus populaires d'Espagne, Nino et Bruno traversent les décennies en se haïssant et en se faisant les pires saloperies, au point



de chercher à s'entretuer. Partant d'un excellent pitch porteur, qui renvoie autant à la vie privée des Laurel et Hardy et autres André Gaillard et Teddy Vrignault (souvenez-vous, les Frères ennemis !) qu'à un film comme **La Guerre des Rose**, **Muertos de Risa** se positionne comme une comédie féroce qui retrace, en toile de fond, un pan entier de la culture télévisuelle espagnole des années 70 et 80. Mais c'est également un hommage vibrant aux clowns tristes et à la dépendance d'autrui qui prend toute sa signification lors d'un mémorable et émouvant plan final. Refusant totalement le cynisme dans lequel un tel sujet aurait pu l'enfermer, Álex de la Iglesia signe donc une perle visiblement jugée indigne du public français. Mais qu'un distributeur avec des burnes, des vraies et pas du papier mâché, se lève et nous sorte cette merveille sur nos écrans, nom de nom !

Stéphane MOÏSSAKIS

Ci-dessus :
La Police nationale mène le siège contre les hommes de Julian : les Indiens de l'histoire ne sont pas forcément ceux qu'on croit...

comme si le passage du scope au format 4/3 l'écrasait totalement. Je ne fais pas forcément ce genre de parallèle de manière consciente... Quoique si, ça je l'ai fait consciemment.

Mais on a tous déjà fait l'expérience de regarder un film comme ceux de Sergio Leone en version recadrée, puisqu'il était même impossible, à une époque, de les voir autrement à la télévision. Est-ce que c'est une manière de dire que la télévision et son format carré sont responsables de la mort du genre ?

Oui, évidemment. C'est de ça que parle le personnage de Sancho Gracia à son petit-fils quand il dit que les films d'avant, les péplums, les westerns, tout ça, étaient meilleurs que ceux d'aujourd'hui. Et c'est certainement la télévision qui a tué ce type de spectacle et surtout une certaine manière de faire du cinéma et de le composer, parce que malheureusement, aujourd'hui, le scope ne s'utilise plus comme avant. C'était un format conçu pour être vu au cinéma, sur des écrans énormes. Aujourd'hui, c'est le gros plan, même en scope, qui prédomine, pour que l'image soit visible à la télévision. D'une certaine manière, cette façon de faire détruit un peu le genre de cinéma que l'on faisait à l'époque. Quand tu regardes **Il était une fois dans l'Ouest** ou d'autres films de Sergio Leone, tu constates qu'il y a beaucoup de plans larges et très peu de gros plans et ça a un véritable impact sur le spectateur.

Justement, ce discours sonne comme un vrai regret de cette magnificence formelle bouffée par l'esthétique télévisuelle. Ce n'est pas une ode de cinéphile qui regrette le cinéma de sa prime jeunesse. D'ailleurs, vous semblez même être fan de films plus récents, auxquels vous faites des clins d'œil, comme dans* Mes chers voisins *par exemple, où vous citez* Matrix*...

Il faut dire que je ne me considère pas comme un cinéphile. Pour moi comme pour beaucoup de gens, les films ne sont pas des citations ou des références professionnelles... mais plutôt ma vie ! Les meilleures choses qui me soient arrivées sont les films que j'ai vus et certains personnages de ces films sont plus proches de moi que certaines personnes en chair et en os. Avec **800 balles**, je parle d'expériences personnelles de ma propre enfance, de ma manière de voir le cinéma et de ce que cela suppose... C'est terrible, j'ai l'impression de parler comme ces cinéastes-auteurs qui m'horripilent. Disons que les personnages du film vivent la même chose que moi, ils regrettent un passé qui n'est pas le leur. Ils se souviennent du western spaghetti comme s'ils en avaient fait partie, mais en réalité ils ne l'ont pas vécu. Ils auraient bien voulu, mais ce n'est pas le cas. C'est ce qui m'arrive avec les films. Je ne les ai pas vécus, je ne les ai que rêvés et c'est quelque chose qui m'interpelle beaucoup, parce que c'est vraiment le sentiment le plus idiot que l'on puisse avoir : la nostalgie de quelque chose que l'on n'a pas vécu. Mais attention, je ne veux pas montrer la tristesse d'avoir manqué quelque chose, mais au contraire le bonheur d'avoir vécu de telles expériences cinématographiques. Pour moi, tout a la même valeur tant que cela m'excite ! Par exemple, j'adore **Le Corsaire rouge** de Siodmak avec Burt Lancaster, et pourtant mon film d'aventure préféré reste quand même **Les Aventuriers de l'arche perdue** que j'ai dû voir au moins quarante fois !

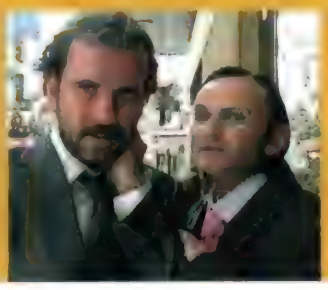
C'est marrant que vous citiez ce film, parce que même si votre cinéma et celui de Spielberg sont très différents, ils se rejoignent dans le même souci du rythme et de l'implication du spectateur. L'utilisation du personnage de l'enfant dans* 800 balles *semble découler du même type de fonctionnement que chez Spielberg d'ailleurs...

Cela s'appelle de la tendresse. Quand tu racontes une histoire, tu as envie que cela plaise et que les gens prennent du plaisir, c'est normal. Moi j'imagine les films comme une fête. Je me souviens qu'avant de faire du cinéma, je faisais des fêtes avec mes amis et nous les vivions comme un film, du genre : « *Machin va rentrer comme ça, il va se passer ça et à la fin, il va partir à poil en balançant des bonbons !* ». Je continue à avoir ce besoin de générosité de ma part parce que faire un film, c'est comme inviter les gens chez toi. Bon, j'ai l'impression de devenir lourd là... Disons que j'ai créé ce monde, vous êtes venus chez moi et vous allez rester une heure et demie avec moi. La première et la plus importante des choses que je me dois de faire, c'est de m'assurer que vous vous amusez quand je vous raconte ma petite histoire. Je veux que vous preniez votre panard et que vous soyez mes amis. J'ai écrit un film qui n'a pas été tourné et dont le titre signifie « Je veux avoir un million d'amis ». À la fin, tout s'explique, c'est un manque de tendresse.

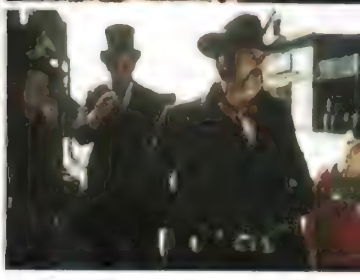
Est-ce que c'est ce qui explique votre évolution ? On en parlait tout à l'heure mais par exemple, le duel final de* Perdita Durango *interpose son héros dans l'extrait de* Vera Cruz*, son film préféré. Il entre alors dans une sorte de sur-cinéma qui le magnifie alors que dans* 800 balles*, le fait de montrer le duel à la télé découle d'une sorte de tristesse plus marquée...

CRIMEN FERPECTO LA PRÓXIMA PELÍCULA

Le prochain film d'Álex de la Iglesia est déjà en boîte et s'intitule **Crimen Ferpecto** (crime farpait). « *Pourquoi ce titre ? Eh bien parce que le crime n'est justement pas parfait !* » explique le réalisateur. Le film raconte l'histoire d'un employé de grand magasin, séducteur, ambitieux et égocentrique, qui tue par accident son concurrent au poste de chef de rayon. Malheureusement pour lui, il y a un témoin de la scène : une femme éperdument amoureuse de lui. Elle ira jusqu'à le menacer d'alerter la police pour s'assurer qu'il lui reste proche. Lui la hait tellement qu'il envisage de la tuer mais découvre en même temps qu'il a besoin d'elle. « **Crimen Ferpecto** *pose le problème d'une autre perspective. Que se passerait-il si le protagoniste pouvait faire ce qu'il a toujours désiré ? Le héros du film, frivole et sans relief, est, d'une façon ou d'une autre, sur le point d'atteindre son objectif. Évidemment, c'est là que surgit le conflit. Quelqu'un veut détruire sa façon de voir le monde et c'est probablement cette personne qui est la plus à même de faire exactement ce qu'il désire. Bon, je précise que c'est traité sous l'angle de la comédie folle parce que je ne veux pas donner l'impression de faire un film lourd hein...* ». Actuellement en montage, **Crimen Ferpecto** sortira en Espagne en septembre prochain. Ce serait bien qu'on n'ait pas à attendre un an et demi pour le voir chez nous !



Stéphane MOÏSSAKIS



« Pour moi, comme pour beaucoup de gens, les films ne sont pas des citations ou des références professionnelles. C'est ma vie ! »

Je ne sais pas si c'est une évolution. Moi je pense seulement aux sentiments des personnages ou à ma relation avec eux. J'ai la sensation que dans les deux cas, dans **Perdita Durango** comme dans **800 balles**, les protagonistes sont coupables. Romeo (le personnage incarné par Javier Bardem dans **Perdita Durango** - ndlr) est coupable parce qu'il a tué des gens en vertu de son rêve. Il est peut-être plus exalté et c'est peut-être pour cela qu'il aura une rédemption magnifiée. On lui pardonne et il va d'ailleurs au ciel puisqu'il entre dans son film. C'est très chrétien finalement. En revanche, dans **800 balles**, j'ai la sensation que le protagoniste doit payer pour ses actes. Il est possible que je me sente plus coupable aujourd'hui qu'auparavant.

Coupable de quoi ?
De prendre du plaisir, de rire, d'être heureux.

Bah il faut pas !
Moi je crois que si. L'amusement, c'est un peu comme un gâteau. Si tu en manges une part, un autre en sera privé. En Espagne, on dit : « *Si tu ris, tu es en train de faire du mal à quelqu'un.* ».

Guillermo Del Toro prend comme vous un énorme plaisir à faire du cinéma. Il nous a d'ailleurs dit qu'il n'a jamais été aussi heureux dans sa vie, lui qui a connu une enfance malheureuse. Et il ne s'en excuse pas...
Je connais Guillermo et peut-être que du fait qu'il a beaucoup souffert enfant, il doit se dire aujourd'hui que justice est faite. Moi je ne me suis jamais senti malheureux dans ce sens, je me sens malheureux à travers les autres, j'ai l'impression de trahir ceux qui souffrent, ceux qui n'ont pas la chance comme moi de s'amuser. Moi aussi j'ai beaucoup souffert quand j'étais petit, mais je me souviens que quand je voyais la souffrance autour de moi, j'allais lire des BD. Pour moi, lire des BD et jouir des choses, c'est se souvenir. J'ai donc la sensation que si je profite autant maintenant, c'est que je l'ai fait étant enfant. Peut-être que j'essaye d'imiter les plaisirs que j'ai pu ressentir à cette période et ça, d'une certaine façon, c'est un péché pour ce que cela implique, parce que j'évite d'être mature. Le fait est que j'ai l'impression de fuir une réalité désagréable et que je devrais être plus proche de ma famille et de situations terribles... Putain, mais qu'est-ce que je suis lourd ! Désolé pour cette introspection, mais en définitive les vraies raisons des choses sont là, ça justifie toute décision.

Vous ne devriez pas vous sentir coupable, vous rendez beaucoup de gens heureux et dans le cadre de votre métier, on peut même dire qu'il n'y a rien de plus difficile que de faire du divertissement ambitieux. C'est beaucoup plus dur que de raconter sa vie...
Alors là, ne vous inquiétez pas, j'aurai vraiment touché le fond le jour où ça m'arrivera et ce n'est pas demain la veille !

Propos recueillis par Stéphane MOÏSSAKIS et Arnaud BORDAS, et traduits par Aurore SCHMID (Interprète : Victoria SAEZ).

Ci-dessus :
La police cerne la ville-western à la demande de Claudia (Carmen Maura), forçant ses habitants à se rendre aux autorités et laissant le petit Carlos (Luis Castro) impuissant...

Ci-dessous :
Julian (Sancho Gracia) et sa fine équipe : des gros déconneurs qui ne sont pas nés à la bonne époque...

LE CONVOYEUR
DE NICOLAS BOUKHRIEF

La sécheresse et l'animosité. Voilà à quoi devait se résumer le nouveau film de Nicolas Boukhrief. On le sent tout le long du métrage et pourtant, le grand polar énervé et humain que l'on pressentait explose avant impact, à cause d'un sens des priorités défectueux et d'une certaine tendance à la pose. Des défauts rédhibitoires pour un tel projet.

DÉSAMORÇAGE

Le Convoyeur n'est pas un mauvais film. Et pourtant, il fait partie de ces métrages qui mettent de mauvaise humeur. À l'issue de la projection, on sort frustré, énervé, parce qu'on aurait aimé défendre le film et que l'on sent que Boukhrief est passé à deux doigts de la bombe, à deux doigts d'un polar sec et brutal, minéral et mutique, qui, l'espace de quelques scènes, nous a rappelé la grande époque du film policier européen, quand des cinéastes comme Verneuil, Corneau, Melville ou Sollima imprimaient leur marque à un genre en pleine possession de ses moyens. De sa scène d'ouverture surprenante à son climax très hargneux, **Le Convoyeur** réjouit ponctuellement l'œil du cinéphile français et pourtant, il y a quelque chose qui passe mal. Quelque chose qui empêche tout le potentiel du film de se déployer et le spectateur de se prendre une claque comme il n'en avait plus reçu depuis le décidément incontournable **Nid de guêpes**.

Alexandre Demarre (Dupontel) est embauché par la société de transport de fonds Vigilante, une compagnie au bord du dépôt de bilan après trois braquages meurtriers dans la même année. Demarre fait connaissance avec ses collègues, des employés fatigués et méfiants qui suspectent même les braqueurs d'avoir installé une taupe dans l'entreprise. Le nouveau convoyeur se fait peu à peu une place dans la boîte, mais il semble cacher un terrible secret…

L'idée géniale d'inscrire un polar pareil dans un milieu social cinématographiquement vierge et la volonté de mettre en place, dans ce contexte, une sorte de whodunit parano avaient déjà de quoi nous faire gravement saliver. Et dès que le film commence, avec cette route toute droite et dégagée sur laquelle chemine un fourgon conduit par trois convoyeurs en train de tailler le bout de gras, le tableau s'impose de lui-même et attrape son spectateur par le colback. L'humanité tangible des personnages, la soudaineté de la violence… Il y a souvent dans **Le Convoyeur** cette impression que le traitement adopté sonne juste, et c'est justement d'autant plus rageant quand une fausse note surgit. Au-delà de son indigence technique, le cinéma de genre français se plante régulièrement parce qu'il refuse d'enlever le balai qu'il a dans le cul, parce qu'il a toujours des scrupules de dernière minute à faire le pari de la fiction contre la pose avantageuse du commentaire. **Le Convoyeur** ne se présente pas de la sorte et pourtant, régulièrement, il est pris de tics déplaisants qui contrefoisent son aspect général. Car, quoi qu'en dise son metteur en scène, malgré son allure de coup de poing dans l'estomac, **Le Convoyeur** se permet des flottements narratifs (le personnage d'Aure Atika), des personnages opaques qui apportent une touche symbolique malvenue (le barbu qui suit Dupontel comme son ombre) et des éléments qui fragilisent la caractérisation réaliste des personnages au profit d'une attitude contestataire hors sujet (le personnage de Berléand, un vieux convoyeur stressé et violent qui fume du chichon à longueur de journées). Que le réalisateur se permette en pleine scène d'action bien tendue de s'attarder sur une belle image où le sang se mélange à l'essence montre bien que ponctuellement le film essaie d'injecter du sens de manière vaseuse et esthétisante dans son propos, s'éloignant par là même de l'efficacité viscérale propre à un John Carpenter ou à un Don Siegel, pourtant cités comme sources d'inspiration.

À partir de là, tout ce qui fait aimer un film comme **Le Convoyeur** (son casting irréprochable, sa volonté de raconter une histoire, son ton souvent direct voire dirigiste…) ne peut amoindrir l'énorme frustration qui subsiste après avoir vu le film. Plus que tout autre métrage dans la production française actuelle, **Le Convoyeur** se devait, de par son sujet et de par ce que voulait en faire son réalisateur (une série B ambitieuse comme il le dit lui-même), de suivre sa trajectoire sans faillir. Hélas, si l'on peut dire que le projet visait dans le mille, le cœur de la cible reste vierge. Quel dommage, bon sang, quel dommage !

Arnaud BORDAS

FRANCE. 2003. RÉAL.: NICOLAS BOUKHRIEF. SCÉN.: NICOLAS BOUKHRIEF ET ÉRIC BESNARD. DIR. PHOT.: DOMINIQUE COLIN. MUS.: NICOLAS BABY. PROD.: RICHARD GRANDPIERRE POUR ESKWAD. INT.: ALBERT DUPONTEL, JEAN DUJARDIN, FRANÇOIS BERLÉAND, CLAUDE PERRON, JULIEN BOISSELIER, PHILIPPE LAUDENBACH, AURE ATIKA… DIST.: MARS DISTRIBUTION. DUR.: 1H35. SORTIE LE 14 AVRIL 2004.

INTERVIEW **NICOLAS BOUKHRIEF** (RÉALISATEUR) ET **ALBERT DUPONTEL** (ACTEUR)

BEC ET ONGLES

C'EST UNE CHOSE D'ÉCRIRE CE QUE L'ON PENSE D'UN FILM. C'EN EST UNE AUTRE DE LE DIRE À SON RÉALISATEUR ET À L'ACTEUR PRINCIPAL, SURTOUT DANS LE CADRE D'UN ENTRETIEN PROMO. CONVERSATION DIFFICILE AVEC UN METTEUR EN SCÈNE MILITANT ET UN COMÉDIEN HABITÉ.

Ci-dessus :
Nicolas Boukhrief montre à AlbertDupontel comment dérober un million d'euros en toute tranquillité.

En haut :
Entraînement de tir pour le convoyeur débutant Alexandre Demarre (Albert Dupontel) sous la tutelle de Nicole (Claude Perron), seul élément féminin d'un casting bourré de testostérone.

Pourquoi avoir fait* Le Convoyeur *?

NB : En fait, ce film est plus proche de ce que j'aime que mes deux films précédents. Avant d'aborder le film de genre, je voulais être sûr de mon métier. C'est pour ça que j'ai commencé avec **Va mourire**, un film autobiographique, et que j'ai enchaîné avec **Le Plaisir**, qui était plus un exercice de style me permettant d'expérimenter. C'est ce cinéma-là que je défendais dans Starfix et c'est dans celui-là que je veux désormais évoluer.

Comment Albert s'est-il imposé pour le rôle ?

AD : Nicolas a pensé à moi en écrivant. Moi, c'est le scénario qui m'a donné envie de faire le film, mais aussi le fait que je connaissais déjà Nicolas par ses écrits dans Starfix, le magazine qui m'a fait connaître des réalisateurs comme Friedkin, Verhoeven ou les frères Coen. Autant je ne me sentais pas très proche de ses deux premiers films, de leur côté cérébral, autant le rôle du **Convoyeur** m'intéressait vraiment. Je suis convaincu que c'est le rôle qui fait l'acteur et Nicolas m'avait promis qu'on ferait un vrai film populaire, sans s'égarer en chemin, sans partir à droite, à gauche.

Justement, vous semblez avoir eu une volonté de livrer un polar assez direct alors qu'en cours de route, vous introduisez des éléments socio-psychologiques pas forcément lisibles, comme cette relation bizarre entre Albert et Aure Atika...

NB : J'avais vraiment envie de faire ce film-là. Les raisons sociales sont évidentes, je viens moi-même d'un milieu ouvrier et j'avais des choses à raconter sur ces gens-là. Après tout, dans **Mean Streets**, y'a trois minutes de violence à la fin, sur 1 h 25 de comportements sociaux, avec notamment les filles que les héros ne savent pas attraper, exactement comme le personnage d'Aure Atika dans mon film.

AD : Ce contexte social et la quête du bonhomme, c'est précisément ce qui m'a fait aimer le film. Les films de genre, je trouve toujours ça infantile et navrant. Moi, ce qui m'intéresse dans ce film, c'est cette observation d'un microcosme professionnel, avec ces pauvres types mal payés, et puis cet aspect narratif un peu melvillien qui se développe sur la fin. Là, en tant qu'acteur, j'ai quelque chose d'humain à quoi me raccrocher. Si c'est pour faire une créature body-buildée qui s'exprime à coups de flingue, c'est pas la peine.

NB : Si j'avais voulu faire un polar dur, j'aurais fait un film de braqueurs, un truc ultra-violent dans la lignée de **Dobermann**. Moi, ce qui m'a intéressé, c'est le côté humain de la chose : qu'est-ce que ressent un convoyeur quand il est dans un fourgon et qu'il est attaqué ? Qu'est-ce que c'est que d'être un convoyeur, socialement et humainement ?

Pour donner un exemple plus précis, dans la scène du casse, le plan vu de haut, où le personnage se faufile entre les deux camions, s'attarde sur une flaque de sang qui se mélange à une flaque d'essence. Je trouve ce plan gênant...

NB : Ça, c'est une idée scénaristique, c'est juste pour préparer le fait que sa jambe prend feu par la suite. En termes de cohésion narrative, ça marche. Après, si ce plan te gêne esthétiquement...

Justement, c'est bien le problème...

AD : Nicolas, il a collé à la réalité de ses personnages en passant par un genre qui ne colle pas traditionnellement à la réalité, qui sublime les héros. Là, le héros du **Convoyeur**, on lui veut du mal, il est pathétique, il souffre d'épilepsie...

NB : J'ai 40 ans aujourd'hui. Si j'avais fait un polar à 30 ans, j'aurais probablement fait un polar avec plein de flingues. Là, j'avais envie de faire un polar d'hommes, pas un polar pour les kids.

Ça me semble évident mais au-delà du contexte socio-psychologique, il y a dans le film une manière d'introduire cet aspect qui reste très ambiguë par rapport au ton de l'ensemble.

NB : En fait, le personnage d'Aure Atika était là avant tout pour dire que si le personnage d'Albert n'était pas obsédé par ce qu'il doit faire dans le film, il pourrait construire quelque chose avec cette femme sublime et son enfant. Il y a là la possibilité d'une famille.

« J'avais envie de faire un

Albert, vous avez préparé le rôle de quelle manière ?

AD : Il faut montrer la force plutôt que la jouer, comme me l'a dit Nicolas. Je me suis donc préparé physiquement parce que j'avais quand même des scènes d'action à tourner. Ce qui m'intéressait avant tout, c'était le côté émotionnel du personnage : il est héroïque mais ce n'est pas un héros. Je trouve ça con, les héros. C'est quelqu'un qui a une failure et tout ce que je pouvais faire, c'était de laisser le personnage venir à moi, d'être disponible, ce qui n'est pas évident pour moi, qui suis très encombré par mes névroses personnelles.

Nicolas, avec votre background de cinéphile, est-ce qu'il y a des références qui se sont imposées ?

NB : Je me suis dit qu'avec mon budget, 23 millions de francs, il fallait que j'arrive à faire un film avec un vrai récit et du suspens. Aux USA, c'est un budget de série B. C'est ce que je voulais faire : un vrai film de genre, une vraie série B. Partant de là, les références étaient John Carpenter, Samuel Fuller, Don Siegel, non pas pour leur piquer des plans mais pour tenter d'investir ce cinéma-là, où le petit budget n'empêche pas de trouver des idées prenantes et spectaculaires.

Vous avez fait des story-boards pour les scènes d'action ?

NB : Non, je n'en fais pas. Quand on n'a pas trop de moyens, le story-board, c'est une façon de se limiter soi-même. Par exemple, pour la scène de l'attaque du fourgon, avec la collision, j'avais la possibilité de faire une seule cascade et une seule prise. Je préfère attendre d'avoir tous les éléments en main pour faire mon découpage, sinon on court après son story-board.

Est-ce qu'il y avait avec ce film une volonté de prendre position par rapport au cinéma de genre français actuel ?

AD : J'aime bien les films contradictoires. Ces mecs transportent des millions et touchent une misère en retour. **Bernie**, **La Maladie de Sachs** ou **Irréversible** sont également des films contradictoires. J'ai le sentiment de faire œuvre d'artiste quand je fais de tels films, qui attirent l'attention du spectateur sur les travers de la société. Le cinéma français, je le trouve souvent fadasse et consensuel. Ce qui en restera dans 30 ans, ce sont des films comme **Irréversible** ou **Le Convoyeur**.

NB : Le but de ce film n'était pas de ruer dans les brancards mais il se trouve qu'il a été refusé par toutes les chaînes de télé, sauf Canal +. Cela nous a permis de nous lâcher encore plus, de faire fumer des joints aux personnages par exemple. On pouvait se permettre de faire un film sans concessions parce qu'on avait pas de compte à rendre. Et c'est tout bénef à l'arrivée puisque le film s'est incroyablement bien vendu à l'étranger. On l'a montré à un convoyeur de fonds à la retraite. Il était très choqué par le comportement des personnages, par le fait qu'ils fument des joints, mais sinon, il a trouvé ça très réaliste. Il avait subi des braquages, et quand il a vu le film, il m'a dit : « *C'est exactement ça !* ». J'ai pris ça comme un compliment.

Il y a un autre personnage dérangeant, c'est Hollow Man. On le voit deux ou trois fois dans le film, mais on ne sait pas trop ce qu'il veut...

NB : Ben c'est la balance. Y'en a toujours une dans une entreprise.

C'est pas très évident dans le film. Ses apparitions sont presque surréalistes : ce type raide, pâle, barbu, qui ne parle jamais et qui regarde les gens bizarrement, on a l'impression qu'il y a là une sorte de symbolique...

NB : Non, non, c'est juste le mec silencieux qui reste là à écouter et qui va cafter au directeur. Et pour tout te dire, comme il devait se contenter d'être là et d'écouter les autres, je n'ai pas filé le scénario à l'acteur.

AD : Finalement, je crois que le souci de réalisme de Nicolas a frustré l'amateur de cinéma de genre que tu es.

Non, c'est juste une question de cohérence globale...

AD : Justement, c'est cohérent, mais c'est une cohérence qui n'est pas forcement cohérente par rapport à ce qu'on attend d'un film de genre. Le film de genre se débarrasse du superflu pour mener directement à l'action, alors que le réalisme veut qu'on s'attarde sur les choses.

NB : Deux spectateurs sont venus me voir pour me demander si le film aurait pu être un film fantastique parce qu'ils avaient ressenti les personnages comme étant peut-être déjà morts. J'avais pensé à ça en cours d'écriture, mais je n'ai pas voulu le mettre en scène. Et finalement j'étais ravi que ces spectateurs me disent ça parce que le personnage est en sursis. Un peu comme celui d'Eastwood dans **L'Homme des hautes plaines**. C'est pour ça qu'il y a toutes ces images de crânes dans le film.

Oui, on parle bien de symbolisme...

NB : Non, non, du symbolisme, y'en a pas. T'as décroché, le film t'a pas plu et puis voilà. Il n'est pas allé dans le sens où tu voulais qu'il aille... Pour toi, c'est pas cohérent mais pour nous, ça l'est.

Avec un tel sujet et de telles ambitions, le film n'a quand même pas dû être facile à monter...

NB : Les habitudes françaises, dans le cinéma de genre, ne sont pas les mêmes qu'aux USA. Jean-François Richet, qui prépare le remake du **Assaut** de Carpenter, me le disait encore l'autre jour : il tourne avec des cascadeurs rodés qui font des trucs de malades. En France, on a des bons cascadeurs, mais on manque de moyens et les assurances sont complètement paranos. On se retrouve à tourner des scènes où l'on est pas complètement couverts. Même si l'on a de plus en plus de techniciens qui sont à l'aise avec ce genre de films, ça reste difficile. Quand **Blueberry** se plante, c'est mauvais pour nous tous, parce que ceux qui tiennent le tiroir-caisse vont se dire qu'ils peuvent produire, pour le même prix, quatre comédies débiles avec des acteurs télé.

Propos recueillis par Arnaud BORDAS

Ci-dessus, de haut en bas : Alex Demarre en pleine crise de doute. Qui est-il vraiment ?

Fusil à pompe à la main, Bernard jubile et mitraille. Il n'attendait que ça pour dégainer : le braquage de son fourgon par une poignée de jeunes délinquants.

Ci-contre : La gueule en sang, Jacques (Jean Dujardin) prend conscience des risques de son métier. On est bien loin d'*Un gars, une fille*...

polar d'hommes, pas un polar pour les kids. » (Nicolas Boukhrief)

SÉANCE
DE KIYOSHI KUROSAWA

LA DERNIÈRE... SÉANCE

Ne nous trompons pas, bien que SÉANCE soit un film initialement conçu pour la télévision, il s'agit de l'un des plus intéressants, si ce n'est de l'un des meilleurs longs-métrages de Kiyoshi Kurosawa, le réalisateur de Kaïro, Cure et Charisma. Explications...

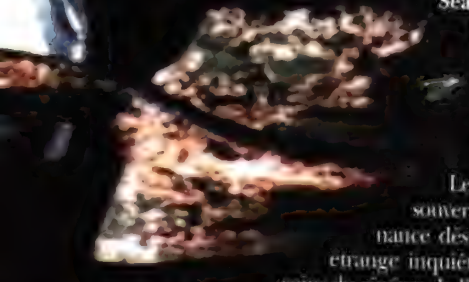
Jun s'adonne au spiritisme. Elle entre parfois en contact avec des esprits se manifestant à travers des visions, des transes, des « hallucinations »... Elle organise régulièrement des séances pour ses patients, mais souffre du mépris qu'ont les autres gens pour ses dons. Jun souhaite donc intensément transcender l'existence un peu morne qu'elle mène avec son mari. L'enlèvement et la mort d'une petite fille, la traque de son spectre, vont être les éléments illuminant son existence... et la consumant en même temps !

Séance est l'illustration que l'art se nourrit souvent de contraintes extérieures. N'est-ce d'ailleurs pas la marque des grands artistes que d'être capables de s'adapter aux exigences budgétaires et narratives imposées par les formats standardisés qu'on leur demande d'embellir (il suffit de voir **Avalon** ou **Duel** pour s'en convaincre) ?

Kiyoshi Kurosawa a longtemps travaillé dans une très stricte économie de série B. Pour cette raison, il a développé un savoir-faire hors pair dans l'emploi des plans-séquences et une élégance littéralement fantastique dans le choix de ses cadres. Dans **Séance**, chaque plan, aussi anodin soit-il, raconte une histoire, souligne une pensée, augmente l'intensité narrative. Les nombreux effets de miroir ne sont évidemment pas gratuits, ils montrent aux spectateurs ce qui échappe aux personnages, ce que le cinéma permet de capter mais qui demeure invisible dans la vie.

LA SURPRISE ANGOISSANTE

S'exprimer pleinement dans le giron étriqué d'un téléfilm n'était donc pas un challenge insurmontable pour le petit maître nippon. Au contraire, il est revenu avec bonheur aux sources de ses inspirations cinéphiles dans l'objectif de porter à l'écran les principes de mise en scène qu'il avait développés pour **Ring**, avant que son ami Hiroshi Takahashi ne mène le projet à terme avec Hideo Nakata. Pourtant, **Séance** ne ressemble pas à une copie et n'exhale pas le parfum d'amertume caractéristique des longs-métrages bricolés suite à un dessein juste esquissé mais jamais complètement réalisé.



Le film de Kurosawa respire une souveraine sérénité qui entre en résonance dès la première scène avec cette étrange inquiétude qui sourd dans tous les coins du cinéma de l'artiste. À son apogée (dont on n'est pas loin ici), ce dernier suscite chez le spectateur une angoisse résultant bizarrement de la non réalisation des craintes du public (c'est très intelligent). Bien que doté de moyens extrêmement limités, Kurosawa parvient dans **Séance**, en utilisant la seule force d'un septième art entièrement expurgé de ses artifices, à surprendre le public. Mieux encore, il réalise cet exploit en conférant à son récit une logique interne sans faille. Cette construction solide mais avenante faisait justement défaut à **Jellyfish** et dans une certaine mesure à **Kaïro**, film beaucoup plus virtuose mais peut-être trop abstrait et qui perdait rapidement dans ses méandres labyrinthiques la majorité de l'auditoire.

DU PSYCHOLOGIQUE AU FANTASTIQUE

Reste que si la grande limpidité de **Séance** était une prérogative à sa production (rappelons qu'il s'agit d'un film pour la télévision, dont la qualité a permis une petite sortie en salle au Japon, ce qui est extrêmement rare. Imaginez une seconde ***Julie Lescot*** sur grand écran, hein), cela n'a pas empêché Kurosawa de tisser une bande richement ornementée (le public se laissera séduire par les motifs quand les cinéphiles les détailleront). Ainsi, le cinéaste a réalisé un film choral où il cite avec brio De Palma, Marker, Hooper, Godard ou Ozu tout en mariant discrètement trois genres : drame urbain, thriller fantastique et psychologique. D'autre part, **Séance** est doté d'une bande-son sophistiquée qui contraste brillamment et donne du relief à une mise en image faussement épurée.

Sur le plan strictement narratif, comme souvent, Kurosawa contraint ses personnages à une mutation radicale et sans espoir de rédemption. Ses héros sont rongés par la culpabilité (cette dernière étant physiquement exhibée de manière vraiment troublante au moyen de la figure du double). Leur système de valeur s'effondre au point de les faire tomber dans la crise identitaire. Bien sûr, pour exprimer cela, on peut se demander pourquoi Kurosawa fait référence à des phénomènes « irrationnels », paranormaux, quand d'après certains « critiques » il pourrait s'en passer. La raison de ce parti pris est imparable, l'auteur cherchant à exprimer l'idée suivante : la nature reprend toujours ses droits sur la culture ou les codes sociaux. Diabolique !

LE TEMPS DU PLAN-SÉQUENCE

Dans **Séance**, ce n'est donc pas vraiment le fantôme qui est effrayant, mais l'implacabilité avec laquelle Kurosawa filme la dérive d'un couple ordinaire, rongé par la normalité, condamné à être possédé par une solitude infinie. Évidemment, le plan-séquence dont Kurosawa est l'un des plus habiles manipulateurs est un excellent moyen de propagation de tels sentiments. L'artiste le travaille avant tout comme mode de surgissement des possibles. L'angoisse ne survient donc pas tant d'un hors champ menaçant, toujours susceptible d'envahir le plan, mais surtout des transformations que peut subir le plan lui-même dans la durée. La beauté du cinéma de Kiyoshi Kurosawa réside dans cette capacité à inquiéter et à fasciner par le spectacle du temps à l'œuvre. D'aucuns pourront regretter qu'il soit encore une fois ici question d'une accumulation de désillusions. Les personnages décrits par Kurosawa traînent tous un tas de frustrations et de déceptions inépuisables qui semble voué à bâtir une théorie du mal-être contemporain. Certes, un tel spectacle est mentalement épuisant, mais l'essentiel est là : on ne sort jamais totalement indemne de la projection d'un film réalisé par Kiyoshi Kurosawa !

Bertrand ROUGIER

KÔREI. JAPON. 2000. RÉAL.: KIYOSHI KUROSAWA. SCÉN.: KIYOSHI KUROSAWA ET TETSUYA ONISHI D'APRÈS LE ROMAN SEANCE ON A WET AFTERNOON DE MARK MCSHANE. DIR. PHOT.: TAKAHIDE SHIBANUSHI. MUS.: GARY ASHIYA. PROD.: TAKEHIKO TANAKA ET YASUYUKI UEMURA POUR KANSAI TELECASTING CORPORATION ET TWINS JAPAN. INT.: KOJI YAKUSHO, JUN FUJIUKI, TSUYOSHI KUSANAGI, HIKARI ISHIDA, KITAROU... DUR.: 1H37. DIST.: ZOOTROPE FILMS. SORTIE LE 5 MAI 2004.

INTERVIEW KIYOSHI KUROSAWA - RÉALISATEUR
DE HOOPER À PECKINPAH

L'INTERVIEW QUI SUIT EST LONGUE ET DENSE. AUSSI, EN GUISE DE PRÉAMBULE, SACHEZ JUSTE QUE KIYOSHI KUROSAWA A DÉJÀ RÉALISÉ PLUS DE 40 FILMS DANS TOUS LES GENRES (ÉROTIQUE, COMIQUE, HORRIFIQUE, THRILLER...) ET QU'IL EST CONSIDÉRÉ AU JAPON COMME LE CHEF DE FILE D'UNE NOUVELLE VAGUE TRÈS AGITÉE.

Ci-dessus :
Le réalisateur Kiyoshi Kurosawa prend la pose le temps d'une photo lors de la promotion de Séance. (Photo : C Sacha Brasseur/Zootrope Films)

En haut, de gauche à droite : Jun (Jun Fubuki), jeune femme sans histoire qui possède des talents de médium, va aider la police à retrouver le corps d'une fillette kidnappée grâce à ses dons, qui lui permettent de rentrer en contact avec le spectre de cette dernière.

Comment s'est déroulée l'adaptation de Seance on a Wet Afternoon (roman déjà adapté au cinéma en 1964), le livre de Mark McShane, à un contexte cinématographique et japonais ?
Ce n'est pas moi qui ai découvert ce roman, mais le producteur d'une chaîne de télévision. Il m'a conseillé de le lire. J'ai trouvé que la structure et les thèmes étaient intéressants. L'histoire convenait bien à un film doté d'un budget réduit. **Séance** est au départ une production pour la télé. Je ne pensais pas qu'il sortirait un jour en France. Cependant, lors de la production, je m'étais fixé des objectifs précis car j'avais toutes les latitudes que je désirais dans la limite des moyens financiers mis à ma disposition. Mais il y avait des pièges à éviter. L'enlèvement d'une petite fille dans le but de gagner de l'argent n'était pas cohérent avec la réalité japonaise actuelle. On ne séquestre plus une gamine pour obtenir une rançon, les motivations sont forcément beaucoup plus complexes. J'ai donc orienté le film vers une réflexion sur la culpabilité. Cette dimension n'existe pas dans le roman.

Vous gérez la peur inspirée par ce personnage uniquement par des effets concernant le choix du cadre...
Vous avez tout à fait raison, j'ai fait très attention à la façon dont je construisais mes plans, notamment lors des apparitions de la petite fille, qui surgit dans des endroits bizarres, où en général un fantôme ne se trouve pas. C'est à partir de ça que j'ai voulu provoquer l'effroi. Cette construction inattendue pousse le spectateur à se méfier de tout, ça le rend paranoïaque.

La relation de l'individu avec le travail et la famille se retrouve dans la plupart de vos réalisations récentes...
Quand je travaille sur la création d'un personnage, j'imagine d'abord sa situation professionnelle et familiale. J'aime montrer des individus qui au départ sont soumis à des contraintes et qui s'en libèrent, qui à la fin prennent leur indépendance, et pas toujours pour le meilleur. En fait, le problème est que lorsqu'on abandonne son travail, qu'on quitte sa famille, qu'on franchit les frontières sociales, on devient rapidement asocial, parfois criminel. On ne peut pas mener une vie « honnête » en se libérant de toutes les contraintes.

Votre manière de représenter le couple et le cheminement vers la libération est assez « godardienne »...
Je suis très content d'entendre ce compliment, mais je crois que je ne suis pas encore arrivé au degré de réflexion de Godard. Comme lui, je pense qu'il y a un très fort lien entre la création et l'aspiration à la liberté. Ce que je trouve formidable chez Godard, c'est que le thème de la liberté n'est pas seulement évoqué dans l'histoire : lui-même arrive à se libérer des contraintes du film et à créer quelque chose de différent.

Vous donnez des cours de cinéma dans une école. Dans quelle mesure la proximité des étudiants modifie-t-elle votre rapport au septième art ?
Je ne délivre pas des cours aussi académiques qu'à l'université. Je n'ai que des étudiants qui aiment le cinéma et veulent vraiment faire des films. C'est très stimulant. Au départ, quand j'ai commencé, je voulais leur enseigner plein de choses. Finalement, je me suis rendu compte que c'est plutôt moi qui apprenais d'eux. Certains ont déjà beaucoup de talent et beaucoup d'énergie. Quand je leur enseigne quelque chose, j'ai peur d'entraver leur spontanéité et leur enthousiasme. Parmi mes étudiants, j'ai eu Shimizu Takashi, que j'avais présenté au producteur de **Séance**. Il lui a permis de réaliser un film, **Ju-on (The Grudge)** qui a rencontré un énorme succès au Japon. Il va d'ailleurs en réaliser lui-même le remake aux USA. Maintenant, je regrette de lui avoir trop appris. (rires)

C'est* Sweet Home *qui vous a sauvé d'une période où vous figuriez sur une liste noire pour avoir fait des pinku eiga...
C'est vrai. Je voulais réaliser un long-métrage dans la lignée des films d'horreur des années 60, comme les productions Hammer en Angleterre ou Roger Corman aux USA. Mais les producteurs voulaient un film beaucoup plus hollywoodien. Nous n'avons pas cessé de nous disputer sur le tournage au sujet de détails, à un moment nous ne voulions même plus nous parler. Mais grâce à ce film, j'ai pu sortir de la liste noire pour suivre les traces de réalisateurs qui font des films divertissants, donc assez commerciaux. Je ne me sentais pas capable de faire ça. Cela ne m'intéressait pas. Ma rencontre avec le V cinéma (NDLR : produits direct-to-video) m'a redonné confiance, ça m'a reconstruit.

On a dit, peut-être à tort, que* Sweet Home *est votre* Poltergeist. *Qu'en pensez-vous ? Tobe Hooper a-t-il influencé votre carrière ?
Vous êtes vraiment bien informé. J'adore Tobe Hooper. Je pense que

« J'ai orienté Séance vers une réflexion sur la culpabilité, dimension

Poltergeist n'est pas son film le plus représentatif. Il a été produit par Spielberg et son influence est assez importante. Mais à l'époque je me disais que si Tobe Hooper avait pu faire un film comme **Poltergeist**, moi aussi je pouvais faire un film un peu à la Spielberg. Ce que j'ai vécu sur **Sweet Home** doit ressembler à la souffrance de Tobe Hooper quand il a collaboré avec Spielberg.

Que pensez-vous de* Massacre à la tronçonneuse, *l'original ?

C'est un film extraordinaire. Il a eu une influence capitale sur l'industrie du cinéma d'horreur. Mais ce long-métrage non plus ne peut résumer l'œuvre de Tobe Hooper. Il est un peu spécial dans sa filmographie. Il possède à la fois une dimension très documentariste et une mémorable efficacité en termes de puissance des images. Le personnage au masque est fabuleusement utilisé. Il ne révèle jamais son identité et rien que ça, pour mille raisons qui n'ont de sens que lorsqu'on voit le film, c'est génial.

Ci-dessus :
Alors qu'elle dîne tranquillement à la table d'un restaurant, Jun sent la présence très tactile d'un fantôme.

Le thème du masque est aussi récurrent dans votre œuvre...

Vous avez raison. Pourtant, je n'ai jamais réalisé de films où les personnages portaient physiquement des masques, notamment parce que l'utilisation qu'en fait Tobe Hooper dans **Massacre à la tronçonneuse** est quasiment insurpassable. Reste que dans mes films, certains personnages revêtent un masque invisible, qui est celui que la société leur fait porter. Parfois ce masque se déchire, d'autres fois ce n'est pas le cas. Ce qui m'intéresse aussi beaucoup, ce sont les jeunes qui n'ont pas encore un masque déterminé, c'est-à-dire qui sont dans une période de doute, d'incertitude et qui ne veulent pas devenir des moutons.

Peckinpah est un cinéaste ayant une grande influence au Japon, n'est-ce pas ?

Je le vénérais quand j'étais adolescent. C'est l'un des réalisateurs qui m'a fait aimer le cinéma, car tout en faisant des films de genre, il parvenait à m'émouvoir. Je me demandais comment il arrivait à un tel résultat. C'est vraiment l'un des premiers réalisateurs qui m'aient marqué. Peut-être est-ce que les déserts urbains et affectifs que je montre font écho aux grandes plaines désertiques et aux personnages solitaires qu'il filmait. Mais plutôt que de parler d'influence sur des points très précis, je préfère dire que Peckinpah est un réalisateur mythique pour moi. J'aimerais être comme lui. Il faisait des films que je trouve idéaux. C'est difficile de vous expliquer, disons que ce qui me plaît dans ses œuvres c'est qu'elles parlent souvent de hors-la-loi, de marginaux. Il y a toujours dans ses films cette volonté d'individus contraints de se libérer, de passer au-dessus des lois, des règles et de la moralité. Ce ne sont pas seulement ses personnages qui me plaisent, mais aussi sa manière de filmer des paysages, des pistolets, des véhicules... Tout son univers tend vers cette volonté de transgresser les règles établies. Maintenant, il y a des fins heureuses, d'autres moins, des personnages meurent. Je pense que cela est directement lié à des films comme **Bright Future** ou **Séance**.

Vous traitez plus particulièrement dans vos films du concept de la naissance de l'individualité (au Japon) par rapport au groupe. Quel regard portez-vous sur l'évolution de ce concept ?

En effet, j'ai toujours cette volonté de réaliser des films qui vont vers l'extérieur, qui sortent des sentiers battus. Le problème est que le Japon est une petite île, dès que l'on veut en sortir on tombe sur la mer, donc c'est difficile de faire des films comme ceux de Sam Peckinpah. Au Japon, beaucoup de films ont été faits dans l'univers de l'intérieur, de la maison, Ozu en est le représentant. Je trouve que l'on peut faire des films très intéressants dans ce contexte clos. Mais moi j'ai toujours cette aspiration à sortir. Si on parle en termes de groupe, j'ai aussi plutôt tendance à être en marge, donc je montre des personnages qui sont comme moi. Ensuite, il y a plusieurs épilogues possibles. Dans **Kairo** par exemple, le personnage traverse la mer. Dans **Bright Future**, il revient sur ses pas. Dans **Séance**, le couple rentre chez lui et attend le retour de la police. Pour en revenir à Sam Peckinpah, je dirais que moi aussi j'aborde le thème de la fuite.

Comment expliquez-vous qu'un étudiant passionné par le cinéma de Sam Peckinpah et de Godard réalise un film comme* Violent Teacher, *en 1975, qui a marqué fortement vos collègues étudiants, au point d'en faire vomir certains ?

(rires) On ne m'a jamais posé ce genre de question, ni jamais parlé de ce film au Japon. Je ne m'attendais vraiment pas à ce que ça arrive en France. C'est l'histoire d'un professeur timoré qui n'arrête pas de se faire tyranniser par ses étudiants. Logiquement, un jour, il se met en colère... Sur le plan de la thématique, ce film est assez proche de **Chiens de paille** (Sam Peckinpah - 1971). C'est un court-métrage de 19 minutes. À l'époque, j'étais étudiant et cela n'a rien à voir avec les films que j'ai réalisés par la suite. On découvrait le cinéma, on faisait ça en s'amusant. Je vous avoue que j'ai un petit peu oublié le contexte et les motivations qui m'ont poussé à faire le film, c'est trop lointain pour moi.

Votre femme joue un rôle capital dans votre carrière...

Elle n'a pas seulement une grande influence dans la façon dont je représente la femme, la famille, les enfants et le couple d'un point de vue général, elle me renseigne aussi sur l'image ou le cadre. C'est mon spectateur le plus sévère. Elle n'arrête pas de me dire que le fait d'aimer des films devenus assez classiques, comme ceux de Peckinpah, constitue une force mais aussi un gros point faible. Elle m'incite à m'émanciper (rires). Sans elle, je me serais cantonné à réaliser de petits films de yakuzas dans le domaine du V cinéma. De manière plus générale, les personnages féminins ont souvent un rôle de point d'ancrage dans mes films. La femme est fréquemment le personnage qui doute. Elle ne porte pas de masque, contrairement aux hommes.

Propos recueillis par Bertrand ROUGIER

qui n'existait pas dans le roman. »

POINT

FENÊTRE SECRÈTE
DE DAVID KOEPP

Un coin perdu du Maine, un écrivain en panne d'inspiration, un maboul qui rôde un peu trop près de la maison, pas de doute, on nage en plein Stephen King. Et quand celui-ci rencontre au cinéma l'un des fils chéris d'Hollywood, on s'attend forcément à un résultat explosif. Nouveau pétard mouillé à l'horizon ? Pas si vite...

DE RUPTURE

Attention, il est préférable d'avoir lu la nouvelle ou d'avoir vu le film avant toute lecture, sous peine de connaître certains éléments aptes à révéler la fin de l'histoire.

Tandis que le direct-to-vidéo continue de le piller allégrement sous couvert de franchises foireuses (comme la série des **Children of the Corn** par exemple) et que les budgets pétés de thunes destinés au grand écran se ramassent comme la dernière des daubes (**Dreamcatcher**, un douloureux chemin de croix pour ceux qui ont lu le livre, un Z lendard au début et con comme la lune à la fin pour les autres), Stephen King, lui, semble s'en foutre. Même s'il vient mollement essayer de nous convaincre sur le DVD que le film de Lawrence Kasdan est une très bonne et fidèle adaptation de son roman, il est clair pour lui que le mariage du cinéma et de ses œuvres est désormais consommé, au profit d'une nouvelle maîtresse : la télévision. Et la boîte à cons est un eldorado providentiel pour le King, lui permettant ainsi de revoir et corriger des adaptations qu'il juge mauvaises (entre autres **Shining**, on comprend toujours pas pourquoi) ou qu'il pense inadaptables au cinéma (**Le Fléau**). Et quand il n'écrit pas directement pour la télé (**Rose Red**), il s'amuse à reprendre des séries cultes européennes pour les accommoder à sa sauce (***L'Hôpital et ses fantômes*** devenu ***Kingdom Hospital***). Mais toute cette nouvelle effervescence autour de ce média prolixe ne cache qu'une seule et unique préoccupation, trottant sans cesse dans sa tête depuis un bon moment déjà. A-t-il vraiment encore envie d'écrire ? Nous faisant gentiment mariner depuis sa demeure victorienne de

Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : Mort Rainey (Johnny Depp) découvre l'insoutenable : sa nemesis John Shooter serait-elle passée à l'acte ?

Mort et son rival amoureux Ted (Timothy Hutton), deux hommes attirés par la même femme...

L'ex flic Ken Karsch (Charles S. Dutton) enquête pour le compte de son ami Rainey. Il lui promet de stopper l'énigmatique Shooter. À ses risques et périls...

Amy (Maria Bello) et Mort Rainey en pleine procédure de divorce. Le mystérieux incendie de l'ancienne maison du couple n'arrange pas vraiment les choses.

Bangor, King racontait encore récemment au Los Angeles Times qu'il voulait arrêter d'écrire, qu'il n'avait plus rien à dire. Mais depuis ces déclarations, les libraires n'ont pas cessé d'être abreuvés de ses romans, comme si l'homme essayait de repousser une échéance tant physique (King est atteint d'une maladie héréditaire et dégénérescente qui entraînera un jour ou l'autre sa cécité) que psychologique. Et chez un écrivain, cette dernière fracture a pour effet irrémédiable et immédiat celui d'une désertion complète de son imagination, au profit d'une jolie page blanche. À cette incapacité soudaine de créer, le romancier Mort Rainey y est confronté dans *Vue imprenable sur jardin secret*, une nouvelle écrite par King en 1990 et parue dans le recueil *Four Past Midnight* (divisé en deux volumes en France, *Minuit 2* et *Minuit 4*). Un tel sujet ne pouvait qu'intéresser un homme comme David Koepp.

À peine diplômé de l'UCLA, Koepp a les doigts qui le démangent et signe dès 1988 le script d'**Apartment Zero** que réalisera Martin Donovan. Le début d'une longue série comme on dit. Sans temps mort, il abat un travail monstrueux et enchaîne les blockbusters (**La Mort vous va si bien**, **Jurassic Park** et sa suite), tout en réussissant le tour de force de se rendre indispensable aux yeux de nombreux auteurs (il signe **Panic Room** pour Fincher, De Palma ne jure quasiment plus que par lui depuis **L'Impasse**). De ses deux liaisons apparemment antagonistes naîtra un film somme : le **Spider-Man** de Sam Raimi. Outre l'évidente virtuosité de son réalisateur devenu star, l'autre force principale du film réside dans son script, osmose plutôt réussie de scènes d'actions démentes et d'autres, beaucoup plus intimistes et touchantes. En gros, David Koepp tient tout autant à la psychologie de ses personnages qu'à leur implication dans le déroulement du récit. Et ça, il le prouve en partie avec son premier long-métrage **Réactions en chaîne** (une banlieue rurale des États-Unis est soudainement privée d'électricité, laissant place au chaos), mais surtout avec **Hypnose** (l'employé des Télécoms Tom Witzky, interprété par Kevin Bacon, est confronté après une séance d'hypnose à un fantôme avide de vérité), son deuxième film s'inspirant d'un livre de Richard Matheson. S'intéresser alors de près aux problèmes de Mort Rainey est donc l'occasion unique pour lui de réitérer cette expérience sur un terrain défriché par le personnage de Tom Witzky : le film d'horreur.

PAGE BLANCHE

Mort Rainey (Johnny Depp) devrait être devant l'écran de son ordinateur à écrire un nouveau roman à succès. Au lieu de ça, il reste affalé des heures sur son canapé, à essayer vainement de dormir. Peut-être retrouvera-t-il dans le sommeil l'inspiration qui lui fait défaut depuis que sa femme Amy (Maria Bello) l'a quitté au profit de Ted (Timothy Hutton), un flic du genre ambigu. Détruit par son divorce et l'attention entièrement focalisée sur sa femme, Mort Rainey n'a que la force d'attendre que tout cela passe, du fond de son bungalow perdu le long du lac Tashmore…

À l'écran, ces scènes d'exposition qui pourraient prendre plus d'une bobine dans n'importe quel autre film sont expédiées ici en moins de cinq minutes. Sans détour, Koepp nous expose le trauma de Rainey (il découvre sa femme au plumard avec Ted), nous fait comprendre en un plan sur son ordinateur que sa muse lui fait défaut (trois pauvres lignes en stand-by attendent patiemment que l'écrivain sorte de sa léthargie) et nous le montre enfin avachi sur un canapé miteux comme le denier des alcooliques. Surgit alors John Shooter (John Turturro), un étrange gaillard au look d'amish et à l'accent typique du Mississipi, venu frapper à sa porte pour l'accuser de lui avoir volé une histoire intitulée *Fenêtre secrète* (un titre qui deviendra celui du film). L'homme demande réparation. Rainey s'en fout royalement et le raccompagne poliment vers la sortie, le prenant ainsi pour un aimable péquenot désirant se faire un peu de fric sur son dos. Mais l'homme est du genre tenace et prétend être prêt à tout pour obtenir ce qu'il veut. Sa notion toute particulière de justice pourrait même le conduire jusqu'au meurtre. S'engage alors un duel sans pitié, où l'énigmatique et omniscient Shooter semble avoir constamment une longueur

d'avance sur Rainey, le connaissant mieux qu'il ne se connaît lui-même…

Étant sans conteste la meilleure nouvelle de *Four Past Midnight*, *Fenêtre secrète* est, comme souvent chez King, une authentique réflexion sur le rôle de l'écrivain dans la société et sur son rapport avec son art sur un plan strictement matériel. Mort Rainey, tout comme King, est un écrivain commercial, qui espère que d'autres gens vont aimer son travail. Il se doit de répondre à l'attente de ses lecteurs. À l'opposé, John Shooter écrit tout simplement parce qu'il aime ça. La reconnaissance n'a aucun intérêt pour lui. Peu importe qu'il soit publié ou non, Shooter n'a de considération que pour l'art pur. Pour lui, Rainey n'est textuellement qu'un « *petit scribouillard de merde, uniquement là pour le pognon* ».

Forcément en conflit, les deux hommes le sont comme peut l'être King avec ses démons intérieurs, démons l'obligeant dès son quatrième roman en 1977 (*Rage*) à écrire sous le pseudonyme de Richard Bachman. Même si contrairement à Rainey, sa vie familiale va pour le mieux (il vit toujours avec sa femme, la romancière Tabitha Spruce, et vient d'approuver sourire aux lèvres le mariage homosexuel de sa fille Naomi avec sa prof de fac, au grand désarroi de l'Amérique bien pensante), King a toujours eu du mal avec cette douloureuse équation, d'où la création de Bachman. Schizophrène, le binoclard du Maine l'est et ne peut le nier. N'étant en rien un synonyme de la folie, la schizophrénie est le moteur essentiel à tout écrivain officiant dans le domaine de la terreur. Étant par définition une psychose caractérisée par une perte de contact avec la réalité et un repli sur soi, ce trouble mental est au cœur de *Fenêtre secrète*. C'est sa première force, mais aussi sa plus grande faiblesse.

DÉJÀ VU ?

« *J'exprime toute ma reconnaissance à feu Richard Bachman pour son aide et la source d'inspiration qu'il fût pour moi. Jamais ce roman n'aurait vu le jour sans lui.* » Cette phrase testament ouvre son roman *La Part des ténèbres*, écrit en 1989, soit un an avant *Fenêtre secrète*. Là, King nous livrait l'une de ses histoires les plus personnelles, les plus intimes. Thad Beaumont, c'était lui. Quant à Bachman, il prenait les traits de George Stark, infâme résidu d'une gémellité non assouvie. Ayant officiellement tué Bachman en 1985 (après qu'un étudiant découvre sa véritable identité) et raconté cette histoire dans *La Part des ténèbres*, King peut donc logiquement trouver à ce moment un épanouissement total dans son art, devenant ainsi cette incroyable machine au rendement frénétique (on approche des cinquante ouvrages, sans parler des nouvelles, tout ça en moins de trente ans de carrière), qui n'hésite plus à regarder en arrière de façon totalement décomplexée (il écrit *Les Régulateurs* en 1995 en faisant croire qu'il s'agit là d'une œuvre oubliée de Bachman, publiée à titre posthume). Bref, King a réussi là où Rainey échoue constamment : tuer l'autre pour avancer. Véritable enjeu, mais aussi véritable ambiguïté du film.

Nous ayant prouvé par le passé qu'il était un réalisateur plutôt adroit (le plan-séquence du canapé marche à chaque fois dans **Hypnose**), Koepp est ici confronté à un problème uniquement lié à la narration de son film, non pas en termes d'écriture ou de structure, mais tout simplement d'histoire. Sa réalisation est toujours aussi efficace, les acteurs sont tous très bons (avec quelques réserves cependant sur Depp qui provoque l'effet inverse de celui recherché dans certaines scènes), en particulier John Turturro, et l'ambiance résidentielle de la nouvelle est parfaitement restituée, mais l'ensemble pèche dans sa montée en puissance de la persécution (où l'animal de compagnie est toujours le premier sacrifié) et dans son dénouement, trop attendu et évident, malgré une absence totale de concessions aux mœurs en vigueur. Dénouement rapidement mis à jour par ceux qui n'avaient pas lu la nouvelle lors de scènes sans équivoques (le cauchemar sur la falaise, le reflet du miroir dans la salle de bain, la véritable signification du nom du personnage de Turturro). Certes, King a écrit l'histoire en 1990 mais le film lui, sort en 2004, après Shyamalan, **Fight Club** et **Identity**. On craint alors que David Koepp ne rencontre le même mur d'incompréhension que celui auquel il s'était heurté lors de la sortie d'**Hypnose** (on reprochait à son film d'être trop proche de **Sixième sens**, alors que Matheson a écrit l'histoire en 1958), confinant ainsi **Fenêtre secrète** au rang d'aimable copieur arrivé bien trop tard. Ce ne serait pas rendre justice à un réalisateur qui ne se moque jamais de son public, et à un écrivain dont l'apport au genre est désormais reconnu comme essentiel.

Alexandre BUSTILLO

SECRET WINDOW. USA. 2004. RÉAL.: DAVID KOEPP. SCÉN.: DAVID KOEPP, D'APRÈS LA NOUVELLE DE STEPHEN KING. DIR. PHOT. : FRED MURPHY. MUS.: PHILLIP GLASS. PROD.: GAVIN POLONE, MANON BOUGIE ET EZRA SWERDLOW POUR PARIAH PICTURES. INT.: JOHNNY DEPP, JOHN TURTURRO, MARIA BELLO, TIMOTHY HUTTON, CHARLES S. DUTTON, LEN CARIOU… DUR.: 1H36. DIST.: COLUMBIA TRISTAR FILMS. SORTIE LE 14 AVRIL 2004.

Ci-dessus:
Mort Rainey et John Shooter (l'excellent John Turturro), deux écrivains auteurs d'une même nouvelle intitulée *Fenêtre secrète*. Qui a pompé l'autre ?

LA MÉMOIRE DU TUEUR
D'ERIK VAN LOOY

Un polar original et sincère en provenance du Plat Pays ? Oui, c'est possible, grâce à un jeune cinéaste sympathique qui a décidé de faire bouger les choses et de redonner ses lettres de noblesse à un cinéma de genre européen qui a encore du mal à s'affirmer.

MORT À L'ARRIVÉE

CRITIQUE

Angelo Ledda est un tueur à gages qui souffre des prémices de la maladie d'Alzheimer. Quand il découvre que ses employeurs sont à la tête d'un réseau de prostitution enfantine, il décide de profiter du temps qu'il lui reste à vivre pour démonter les rouages de ce réseau. Il choisit d'utiliser l'inspecteur de police Eric Vincke pour mieux parvenir à localiser et éliminer ceux dont il va bientôt oublier les noms.

La bonne volonté, l'efficacité et l'opiniâtreté. Au-delà de son pitch accrocheur, voilà les qualités principales d'un film que l'on allait pourtant voir sur la pointe des pieds. Principalement parce qu'il faut bien reconnaître que la Belgique flamande n'est pas vraiment le fer de lance du cinéma européen (industrie inexistante, télé omniprésente...) Contre ce système sclérosé dont il a lui-même fait partie, Erik Van Looy choisit l'alternative du cinéma qu'il aime : le cinéma de genre américain. Sachant que la démarche des films qu'il admire est la bonne, à savoir privilégier le spectacle et mettre en avant la fiction, il l'applique pour mieux dynamiser, voire réanimer, un cinéma local en pleine léthargie. Et ce parti pris s'est avéré payant puisque le film a explosé le box-office local engrangeant des recettes historiques pour un film en langue flamande.

Il y a dans **La Mémoire du tueur** une vraie volonté de livrer quelque chose qui soit à la fois visuellement soigné et narrativement efficace. On s'en rend compte dès la scène d'ouverture, où le personnage du flic débarque en tant que client chez un maquereau qui lui propose les services de sa propre fille. Une scène tendue, vraie, aussi violente que profondément humaine. Van Looy laisse la richesse de son histoire se développer et ne surligne jamais les mécanismes qui l'articulent, comme par exemple la maladie dont est atteint son personnage principal, qui est toujours introduite de manière discrète et pertinente. Cette pudeur et cette absence de pathos, si elles permettent au film de maintenir la tension inhérente à tout bon polar qui se respecte, renforcent également la charge émotionnelle de l'intrigue et font exister ses personnages sur l'écran. Certes, le film n'est pas exempt de défauts (notamment au niveau du rythme) mais dans l'ensemble, on voit bien que Van Looy avait une idée bien précise de ce qu'il cherchait à faire et de l'histoire qu'il avait à raconter. Ça tombe bien, c'est justement ce dont a besoin le cinéma européen : de gens qui savent raconter des histoires.

Arnaud BORDAS

DE ZAAK ALZHEIMER. BELGIQUE/PAYS-BAS. 2003. RÉAL.: ERIK VAN LOOY. SCÉN.: CARL JOOS ET ERIK VAN LOOY D'APRÈS LE ROMAN DE JEF GEERAERTS. DIR. PHOT.: DANNY ELSEN. MUS.: STEPHEN WARBECK. PROD.: ERWIN PROVOOST ET HILDE DE LAERE POUR MMG FILM. INT.: JAN DECLEIR, KOEN DE BOUW, WERNER DE SMEDT, GENE BERVOETS, JO DE MEYERE, TOM VAN DYCK... DUR.: 2H03. DIST.: ARP SÉLECTION. SORTIE LE 14 AVRIL 2004

INTERVIEW
ERIK VAN LOOY
RÉALISATEUR

L'ŒIL DU TUEUR

APRÈS AVOIR ÉTÉ CRITIQUE DE CINÉMA, LE FLAMAND ERIK VAN LOOY A RÉALISÉ DES COURTS-MÉTRAGES, DES ÉPISODES DE SÉRIE TÉLÉ, DES JEUX TÉLÉVISÉS ET DEUX LONGS-MÉTRAGES. SON TROISIÈME, LA MÉMOIRE DU TUEUR, DÉBARQUE CHEZ NOUS APRÈS UN ÉNORME CARTON À DOMICILE, OÙ IL A COIFFÉ AU POTEAU MATRIX REVOLUTIONS, KILL BILL, LE RETOUR DU ROI ET LE MONDE DE NEMO.

Il y a dans votre film un travail sur la forme qui détonne par rapport à ce que l'on voit d'habitude en provenance d'Europe du Nord...

Je crois que c'est un phénomène de génération. Il y a de plus en plus de jeunes réalisateurs en Europe qui ont été élevés au cinéma de genre américain et qui en ont retenu une certaine ambition visuelle. Je pense notamment à des gens comme Matthieu Kassovitz avec **Les Rivières pourpres**. J'aime particulièrement les films américains des années 70, les réalisateurs comme William Friedkin, Arthur Penn... C'est du vrai spectacle et en même temps, ça raconte quelque

chose sur la vie des gens. C'est pour ça que **La Mémoire du tueur** est un vrai polar mais qu'en même temps, on y parle de la Belgique, de la corruption du pouvoir, etc. J'adore aussi des réalisateurs plus récents, comme Steven Spielberg ou Michael Mann. **Les Dents de la mer** est mon film préféré et j'ai étudié **Heat** sous tous les angles pendant la rédaction du scénario. Ce film est un modèle de construction narrative et il partage avec **La Mémoire du tueur** cette relation ambiguë entre le flic et le gangster. Avant de tourner, j'ai regardé beaucoup de films, comme **Paris, Texas** pour l'emploi des couleurs, ou **Narc**, qui plonge son spectateur dans le vif du sujet d'une manière assez impressionnante.

La Mémoire du tueur est touchant parce qu'il raconte aussi l'histoire de deux hommes opposés mais qui ont en commun une certaine dignité face à la débâcle qui les entoure...
Oui, ce sont deux types qui voient le monde s'écrouler autour d'eux mais qui n'en continuent pas moins à rechercher la vérité, même s'ils n'ont pas du tout la même vie, la même manière de se comporter et d'agir dans la société. Ils me font penser au détective que joue Nicholson dans **Chinatown** : ils continuent de chercher, malgré tout. Du coup, leur personnalité en a été enrichie. Dans le roman, les personnages étaient beaucoup plus unidimensionnels : le tueur était glacial et le flic était un homme heureux. J'en ai fait des personnages plus mélancoliques et j'ai développé le lien qui les unit.

Vous n'aviez pas peur que l'adjoint du flic, qui est une sorte de sidekick comique, n'entame quelque peu la crédibilité du rapport entre les deux antagonistes ?
Peut-être mais ça, c'est mon côté grand public. J'avais peur de faire un film trop lourd. C'est quand même assez noir comme histoire et j'avais besoin de rajouter un personnage de « buddy movie » pour détendre un peu l'atmosphère. Et ça a marché. Le public a bien aimé cette soupape. Maintenant, c'est vrai que si je faisais un director's cut, je réduirais sans doute la dose d'humour. Une fois encore, j'ai rajouté ça parce que je ne voulais pas que mon public décroche. Je crois qu'essayer de faire un film à la fois grand public et intègre est l'une des choses les plus difficiles.

Votre film aborde la collusion entre le pouvoir et les réseaux pédophiles...
Oui, c'est un thème qui touche tous les Belges. En plus, l'affaire Dutroux est au centre de l'actualité ces temps-ci. Mais je n'ai pas cherché à m'en inspirer. Ça fait un moment que je planche sur ce projet. Le premier jet du scénario date de 1993. En fait, il y a eu deux éléments qui m'ont bien emmerdé durant la gestation du projet : en 1996, le scandale Dutroux a éclaté et là, je me suis dit qu'on allait m'accuser de surfer sur la récupération de cette affaire sordide. Et de toute façon, je savais qu'à partir de là, le film ne serait plus jamais reçu de la même manière. Du coup, cette affaire a quand même influencé le film, le ton en est devenu beaucoup plus mélancolique, plus noir et plus dur. Puis, il y a eu le film **Memento**, qui était également un thriller traitant d'un personnage qui perdait la mémoire. Mais bon, mon film ne transforme pas cet élément en concept narratif comme le fait **Memento**...

Vous aimeriez partir bosser aux États-Unis ?
Pourquoi pas ? Moi, je serais partant, mais ma femme, je ne crois pas ! (rires) Il y a eu des contacts pour un éventuel remake de **La Mémoire du tueur**, vu le succès énorme du film dans mon pays, mais il n'y a rien de fait. A priori, je ne suis pas contre. Ils ont fait du très bon boulot sur le remake d'**Insomnia**, alors que l'original était déjà très bien.

Propos recueillis par Arnaud BORDAS

Ci-dessus, de gauche à droite : Freddy Verstuyft (Werner De Smedt), un jeune flic fanfaron essaye son flingue sous le regard de son co-équipier Eric Vincke (Koen De Bouw, à gauche).

Angelo Ledda (Jan Decleir), un tueur à gages qui fait le grand nettoyage avant de tirer sa révérence.

En bas, à gauche : Ledda élimine un ancien confrère : sans pitié !

Fallait-il parler de LA PASSION DU CHRIST dans Mad Movies ? Les bouffeurs de curé accompagnés, une fois n'est pas coutume, par les culs de bénitier horrifiés qu'un tel sujet figure dans un magazine pas sérieux, vous répondront par la négative. D'autres, incroyants mais accros au cinoche gore et au fantastique en général, vous diront que oui. Mais finalement, le problème est ailleurs. Si l'on s'en tient à ce que l'on a toujours fait, c'est-à-dire donner la priorité aux « films fous », alors oui, il fallait parler ici du film de Mel Gibson.

CECI EST MON SANG...

LA PASSION DU CHRIST

DE MEL GIBSON

Ci-dessus : Jésus de Nazareth (Jim Caviezel) sur la croix, une image connue de tous mais ici revisitée sous un éclairage jugé sadique et choquant par les âmes sensibles.

Porter à l'écran la Passion du Christ avec un budget somme toute assez modeste (30 millions de dollars, entièrement sortis de la poche de Gibson), décider de le tourner en araméen et en latin, et tenter de représenter sur près de deux heures la souffrance d'un homme torturé puis crucifié, tout cela relevait effectivement du pari le plus dingue. D'autant plus que, même si la distribution internationale du film semble avoir été préparée de longue date, personne à Hollywood ne misait un kopeck sur le projet. Un mois après sa sortie en salles, le film s'est imposé comme l'un des succès les plus foudroyants de l'histoire du box-office, avec 300 millions de dollars de recettes sur le seul territoire américain.

SCANDALE

La personnalité controversée de Mel Gibson, fervent catholique traditionaliste, a dès les prémices du projet jeté de l'huile sur le feu et entraîné une polémique quant au contenu théologique du métrage. Avant même d'avoir vu le film, beaucoup se sont prononcés contre, y voyant a priori le nouvel avatar d'un antisémitisme séculaire qui désigne les juifs comme le peuple déicide. À la sortie du film, certains journaux américains se sont même déchaînés dans des termes d'une rare violence, le New York Daily News brocardant « *le film le plus violemment antisémite réalisé depuis les films de propagande allemande de la Seconde Guerre Mondiale* » et le New Yorker décrivant « *un voyage de mort écœurant* ». En France, la presse avide de scandales est allée jusqu'à fouiller dans le passé du père de Gibson, extrémiste religieux notoire, pour mieux descendre le fiston dont on n'avait pas encore vu le film, et l'exploitant Marin Karmitz a refusé de programmer dans ses salles MK2 ce « *film de propagande fasciste* ». D'autres voix, laïques, chrétiennes ou juives, ont eu beau déclarer que le film n'était pas antisémite, rien n'y a fait. Il fallait à tout prix entretenir le scandale, faire grimper l'audimat et tourner les rotatives de la bonne conscience outragée.

VIOLENCE

À la vision de **La Passion du Christ**, force est de constater que les dignitaires juifs du Sanhédrin et la foule qui les soutient n'y tiennent pas le beau rôle. Pourtant, la description du comportement violent d'un peuple, à un moment donné de l'Histoire, implique-t-elle forcément la thèse selon laquelle ce même peuple serait montré du doigt dans son ensemble et pour l'éternité ? Certainement pas. Et en tout cas, on ne peut que déplorer le délire accusatoire de certains, car cette thèse n'est à aucun moment lisible dans le film de Mel Gibson, qui se borne à décrire les manœuvres politiques se jouant entre le Sanhédrin et le gouverneur romain Ponce Pilate. En ce qui concerne la véracité des faits, si les historiens s'accordent à dire que les éléments disponibles actuellement nous empêchent de déterminer la part de responsabilité de l'administration romaine et des institutions juives dans la mort du Christ, Mel Gibson, lui, prend le parti de reporter la faute sur tous les hommes, comme il a toujours été stipulé dans la liturgie catholique (le Christ est mort pour sauver l'humanité tout entière entachée par le péché originel), et va même jusqu'à filmer sa propre main en train de clouer le Messie sur la croix, signifiant ainsi qu'il est le premier des coupables. Il faut savoir que **La Passion du Christ** n'a rien d'une

œuvre théologique complexe et qu'il s'agit avant tout d'une expérience cinématographique au sens premier du terme, un voyage émotionnel éprouvant qui s'inscrit dans une longue tradition artistique. On a vu certains chrétiens choqués par le réalisme atroce du film, mais on leur rétorquera qu'on est effectivement en présence d'un scénario qui raconte le calvaire et la crucifixion du Christ et qu'on est donc pas là pour rigoler. Après tout, *La Passion selon St Matthieu* de Bach n'est pas le morceau de musique le plus guilleret qui soit. Vous êtes donc prévenus. Après, libre à chacun de croire ou pas aux faits dépeints dans **La Passion du Christ**. Reste le film lui-même.

HALLUCINATION

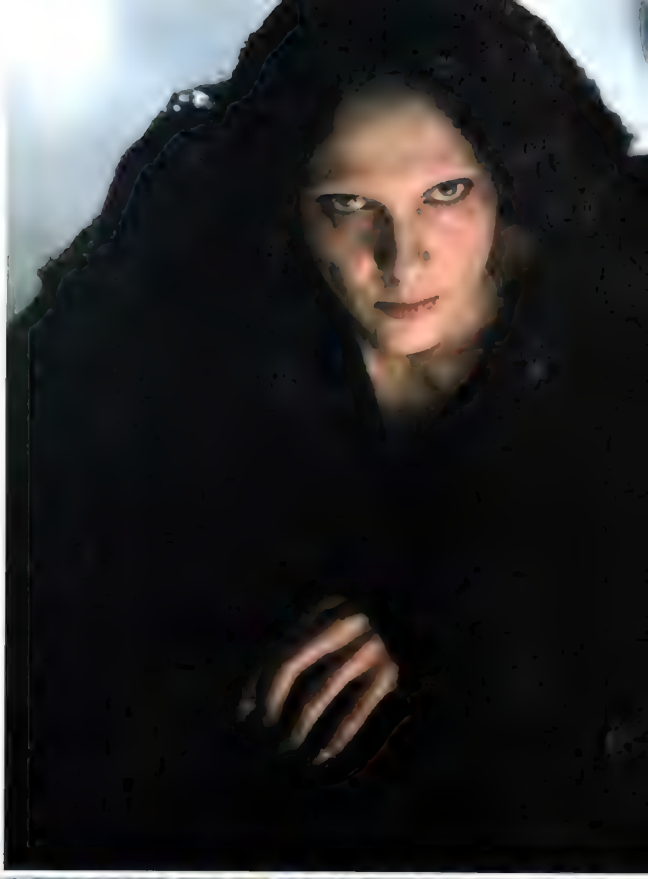
Attendez-vous d'ores et déjà à un film d'un extrémisme visuel sans équivalent, par la manière qu'il a de générer une sorte de sur-naturalisme où se côtoient sans une once de recul le réalisme le plus cru et l'expressionnisme le plus outrancier. Mel Gibson fait ainsi preuve dans ce qu'il montre d'un sens du détail et de l'exhaustivité qui confine à l'insoutenable, et dans la manière qu'il a de le montrer d'un courage artistique presque inconscient : sûr de lui, le film n'hésite pas à donner dans l'iconisation la plus débridée et la plus signifiante, utilisant constamment le ralenti et l'emploi d'une musique omniprésente, jetant à la face du spectateur des plans subjectifs incroyables qui transmettent le ressenti du Christ pendant sa flagellation ou carrément le point de vue de Dieu le Père en personne après la crucifixion. **La Passion du Christ** surprend avant tout par ce refus catégorique de basculer dans la suggestion : il faut voir la représentation du Diable (l'une des plus belles jamais vues sur un écran) et toute la batterie d'outrances picturales qui l'accompagnent pour réaliser, au-delà des références évidentes aux visions dantesques d'un Jérôme Bosch, combien Gibson a tout osé et ne s'est embarrassé d'aucune considération d'ordre esthétique (du genre « *essayons de faire quelque chose de subtil et d'équilibré* »). Pourtant chargé d'une filiation écrasante et totalement assumée (d'autres plans font ouvertement référence aux tableaux du Caravage), le film ne s'y arrête pas et n'instrumentalise jamais ce background, prouvant par là même que Gibson a mis toute sa foi et toutes ses tripes sur la pellicule dans le seul but d'immerger son spectateur dans un maelström émotionnel jusqu'au-boutiste.

BEAUTÉ

C'est là tout le propos de **La Passion du Christ** : croire à un tel point dans le cinéma et dans sa puissance d'implication qu'il soit possible d'en faire un prolongement de l'âme susceptible de ramener l'être humain au mystère insondable de sa destinée. C'est indubitablement la voix d'un artiste qui s'exprime ici, et non celle d'un historien ou d'un théologien. Un artiste impulsif et mystique qui a eu le courage de bâtir seul contre tous une œuvre de sang, de sueur, de larmes, mais aussi d'amour, qui culmine dans un plan final hallucinant. Un plan qui renvoie aux oubliettes des décennies d'imagerie post-hippie pour mieux restituer le personnage dans toute sa grandeur mythologique et pour nous rappeler combien la Résurrection symbolise dans la foi catholique un triomphe, une révolution qui annonce la venue de l'homme nouveau et l'espérance des temps modernes. Ce seul plan, aussi génial que couillu, contredit définitivement ceux qui voient dans le film une œuvre de haine rétrograde et inhumaine et laisse le spectateur dévasté, épuisé physiquement, mais aussi rassuré par la signification profondément positive de ce qu'il vient de voir : un spectacle beau, terrible et sans concession. One from the heart.

Arnaud BORDAS

THE PASSION OF THE CHRIST. USA. 2003. RÉAL.: MEL GIBSON. SCÉN.: MEL GIBSON ET BENEDICT FITZGERALD. DIR. PHOT.: CALEB DESCHANEL. MUS.: JOHN DEBNEY. PROD.: MEL GIBSON, BRUCE DAVEY ET STEPHEN MCEVEETY POUR ICON PRODUCTIONS. INT.: JIM CAVIEZEL, MONICA BELLUCCI, MAIA MORGENSTERN, HRISTO SHOPOV, MATTIA SBRAGIA, LUCA LIONELLO, HRISTO JIVKOV, ROSALINDA CELENTANO... DUR.: 2H06. DIST.: QUINTA DISTRIBUTION. SORTI LE 31 MARS 2004.



De haut en bas et de gauche à droite : Le Diable (Rosalinda Celentano), le grand « bad guy » du film, qui se dissimule derrière les actes barbares de tous ceux qui ont renoncé à leur humanité.

Le Christ pendant un chemin de croix aussi long et qu'éprouvant.

Marie (Maia Morgenstern) et Marie-Madeleine (Monica Bellucci), la maman et la putain, accompagnent les souffrances de Jésus.

La Cène, ou le dernier repas du Christ avant le début de la fin.

Sans lien de parenté avec Álex, Eloy de la Iglesia est l'une des figures majeures du cinéma alternatif ibérique aux côtés d'Amando de Ossorio, Jesus Franco et Narciso Ibáñez-Serrador. Adepte d'un cinéma convulsif, Eloy de la Iglesia est l'auteur de certains titres cultes du cinéma populaire espagnol. Cannibal Man, Le Bal du vaudou, L'Enfer de la drogue 1 et 2... Des films qui sentent le souffre et qui laissent un goût amer dans la bouche du spectateur. Rencontre avec une force de la nature dont la radicalité de propos est souvent frappée au coin du bon sens !

LE GENRE CONTESTATAIRE

Ci-dessus :
Eloy De la Iglesia en pleine direction d'acteur sur Les Amants Bulgares. Un drame intimiste basé sur une liaison homosexuelle.

En bas :
Un couple en pleine dérive psychologique dans La Créature. Un OVNI cinématographique qui aborde de manière frontale la zoophilie.

Page de droite :
L'affiche espagnole de Cannibal Man. Une variation hibérique du Boucher de Claude Chabrol.

D'où vient votre passion pour le cinéma ?
Ma passion pour le cinéma est un problème quasi pathologique. C'est une maladie, voire une toxicomanie ! (rires) Cela remonte à mon enfance. Je marchais dans la rue et j'ai aperçu une foule gigantesque qui faisait la queue devant un grand cinéma de San Sebastian. J'étais frappé par la densité humaine qui gravitait autour de ce lieu et je me suis demandé ce qu'il pouvait bien y avoir de si important à l'intérieur pour rassembler tant de gens. La curiosité a eu raison de moi et je me suis joint à la foule pour aller voir **Freaks** de Tod Browning. Le choc a été total ! C'était une expérience viscérale, à la fois plaisante et éprouvante. Le poids de chaque image m'écrasait les rétines. Pendant toute la durée du film, je ne cessais d'être basculé d'une sensation à l'autre : j'étais à la fois émerveillé, terrifié, joyeux, meurtri et ému par ce que je voyais à l'écran. Cette expérience était d'une telle puissance qu'elle a carrément scellé mon destin ! Depuis cet instant, je n'ai pu dissocier ma vie du cinéma.

Est-ce* Freaks *qui a déclenché votre passion pour les personnages marginaux ?
Tout à fait. Les marginaux sont des personnages riches, qui offrent de nombreuses possibilités en matière dramatique. Faire un film avec des personnages qui n'ont pas le moindre problème affectif, financier ou même physiologique n'a aucun intérêt.

Votre vocation de cinéaste est-elle née avec le film de Tod Browning, ou avez-vous été incité par un autre film ?
Ce serait plutôt un mouvement culturel qui m'a incité à être réalisateur : la Nouvelle Vague française. Lorsque j'ai un peu mûri, j'ai été frappé de plein fouet par les films de Jean-Luc Godard, Claude Chabrol et Alain Resnais. Ils ont carrément fait évoluer le langage cinématographique et je me suis donc penché vers le cinéma français à ce moment-là. J'aimais beaucoup le cinéma américain, mais le cinéma français, à cette époque, proposait des films dont la teneur cinématographique et thématique était nettement plus consistante. Cette profondeur d'esprit manquait cruellement au cinéma américain.

C'est ce qui vous a incité à faire vos études de cinéma en France ?
En partie, oui. Le cinéma français à cette époque était un modèle de liberté d'expression. Jean-Luc Godard et Alain Resnais se servaient du cinéma comme d'un divertissement, mais aussi comme d'un outil idéologique. « *Le travelling est surtout une question de morale* » pour paraphraser le réalisateur d'**À bout de souffle**. Sous la dictature de Franco en Espagne, nous ne pouvions pas faire ce genre de films. Je voulais approfondir mes connaissances cinéma en France, parce que l'esprit culturel espagnol était vraiment très plat.

Sont-ce les limites restrictives de la dictature qui vous ont poussé à tourner des films de genre pour servir une certaine cause sociale ou politique ?
Tout à fait ! Il y a certains films fantastique ou d'horreur qui se révèlent être de puissantes allégories sociales ou politiques, comme **La Nuit des morts-vivants** de George A. Romero ou même certains westerns italiens. De véritables pamphlets masqués par l'étiquette du cinéma populaire. C'est sous l'angle du film d'horreur que j'ai entrepris de faire **Cannibal Man**, car il était impossible de traiter aussi ouvertement de sujets aussi brûlants que l'exclusion sociale et la peur de l'autorité policière, sous peine d'être censuré et mis en prison pour actes subversifs.

Pourquoi n'avez-vous pas quitté l'Espagne pour démarrer votre carrière à l'étranger ?
Cela m'aurait posé un gros problème de conscience. Il fallait impérativement rehausser le statut culturel de l'Espagne et nous devions faire changer les choses de l'intérieur. Proposer plus de films et de spectacles pour la population espagnole était le but que je m'étais fixé dès le départ. C'est pour cette raison que j'ai un respect immense pour des cinéastes tels qu'Amando de Ossorio, Narciso Ibáñez-Serrador, Paul Naschy ou même Jesus Franco ! Ils ont continué à faire vivre le cinéma populaire espagnol durant une période peu propice à la fantaisie.

Et que pensez-vous de certains cinéastes européens qui ont choisi les États-Unis comme terre d'exil pour bénéficier d'une certaine liberté artistique ?
Je respecte leur choix. Par exemple, si j'étais dans la situation de Fritz Lang après **Metropolis**, j'aurais aussi déguerpi ! Je comprends aussi le choix d'un cinéaste comme Paul Verhoeven, qui était devenu indésirable en Hollande et a préféré s'envoler vers les États-Unis pour retrouver un second souffle artistique. Et il a même gagné au change avec des films comme **Robocop**, **Basic Instinct** et **Starship Troopers** !

Qu'est-ce qui vous a incité à franchir le pas de la mise en scène en réalisant* Fantasia 3, *un film à sketchs tiré des contes des frères Grimm, Baum et Andersen, alors que votre sensibilité était plus orientée vers la politique et les travers de société ?
Faire un film commercial pour inaugurer votre carrière de cinéaste est toujours bénéfique. **Fantasia 3** m'a permis de me familiariser avec certains aspects techniques inhérents à la réalisation et d'approfondir mes connaissances en matière d'éclairage. Et j'adore les contes pour enfants ! Ce sont pour la plupart des histoires riches en émotion qui recèlent des trésors de philosophie.

L'univers féerique de* Fantasia 3 *a été rompu subitement par vos autres films dont l'orientation était plus adulte. Des films qui traitent de rejet social, d'homosexualité indésirable et du monde de la drogue... La transition n'a pas été douloureuse ?
Fantasia 3 était simplement un galop d'essai artistique pour me lancer et il m'a permis de m'introduire en douceur dans le milieu. En inaugurant ma carrière par un film qui aurait fait couler beaucoup d'encre, je ne serais même pas là à vous parler. J'aurais été crucifié et laissé à un avenir incertain dans l'industrie.

Cannibal Man ***est le titre le plus connu et le plus extrême de votre filmographie. L'histoire d'un simple ouvrier qui se retrouve pris dans une spirale meurtrière à la suite d'un accrochage avec un personnage aux tendances réactionnaires. Comment avez-vous eu l'idée d'un tel film ?***
Tout a démarré lorsque j'ai vu **Le Boucher** de Claude Chabrol. J'ai été ébloui par les interprétations de Jean Yanne et Stéphane Audran et par le travail accompli par Chabrol au niveau du scénario et de la mise en scène. C'est sans doute le plus beau film fait sur l'abandon socio-affectif. Ce qui m'avait également plu était le choix de Chabrol de prendre des personnages très simples et de s'en servir comme baromètre social. C'est dans ce sens que je voulais arpenter les mêmes sentiers que **Le Boucher**. Je voulais faire un film d'horreur - car ne nous y trompons pas, **Le Boucher** l'est à sa manière - qui pouvait également servir de parabole sur la situation espagnole en pleine phobie policière. **Cannibal Man** est un film simple, dont la structure dramatique est classique, le déroulement linéaire et qui ne possède pas de crescendo graphique lors du point culminant du troisième acte. On assiste tout simplement à la dérive psychologique d'un personnage, transformé en antihéros par les circonstances, qui, à cause d'un simple malentendu, voit sa vie basculer dans l'horreur. **Cannibal Man** est l'un de mes films préférés et il n'aurait jamais vu le jour si je n'avais pas été incité par le génie de Claude Chabrol. Je lui dois énormément de choses.

Vous l'avez dit à Claude Chabrol ?
Bien sûr ! Il avait vu et beaucoup apprécié **Cannibal Man** ! Il avait remarqué les similitudes avec son propre film, mais c'est surtout mon portrait de l'Espagne qui lui avait plu.

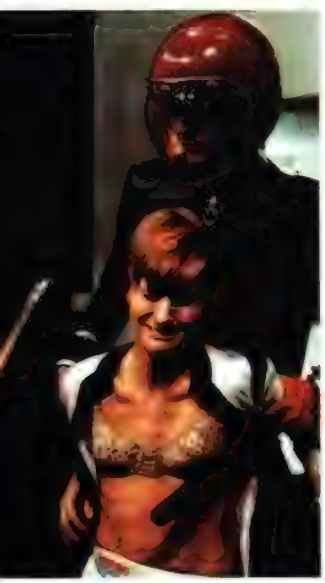
Quel a été l'accueil de* Cannibal Man *à sa sortie ?
Très, très mitigé. Le public n'a pas apprécié les sous-entendus homosexuels du film, la parabole sur le régime franquiste et les scènes gore. En plus, on m'avait imposé de nombreuses coupes de passages gore pendant les meurtres et les scènes à l'abattoir. Pour que le film puisse sortir, j'ai dû retourner certaines scènes comme le

Ci-contre :
Vincente Parra (un sosie maladif d'Alain Bashung !) en pleine tâche morbide dans Cannibal Man.

dénouement, que la censure jugeait trop sombre, pour finir sur une note plus claire.

Cette fin est en totale contradiction avec le reste du film. Pourquoi avez-vous cédé ?
Je n'avais pas le choix. Le producteur était persuadé que le film allait le ruiner et il a fait pression sur moi pour que je puisse faire quelque chose de plus facilement exportable. Inutile de vous dire que cette expérience m'a brisé le cœur. Je participais au naufrage de mon film à cause du manque de confiance qui s'était progressivement installé entre mon producteur et moi. En fait, il était passé sur le plateau pendant que nous tournions une scène d'amour homosexuelle entre Vincente Parra et son voisin. Une scène tournée dans un ton onirique pour alimenter les pulsions indésirables du héros lors de sa déchéance. Lorsque le producteur a vu ça, il a voulu arrêter le tournage pour limiter les dégâts financiers ! J'ai passé un temps fou à le convaincre de ne pas le faire, et il a accepté de continuer à la condition que cette scène disparaisse. C'est le premier compromis que j'ai dû faire et ça n'a pas été le dernier. Mais je revendique le film néanmoins. Il reste assez fidèle à certaines de mes intentions. Il n'y a que le titre choisi par le distributeur que je conteste : **Cannibal Man** ! Quel titre ridicule alors qu'il n'y a même pas une seule scène d'anthropophagie ! Le titre original était plus évocateur : **La Semana del Asesino** (La Semaine d'un assassin). Ce titre souligne clairement la routine morbide qui s'installe chez le personnage principal.

La fluidité des plans en mouvement dans l'appartement du héros est assez étonnante. Comment avez-vous fait pour gagner autant d'espace dans un endroit aussi réduit ?
En fait, j'ai travaillé de concert avec Santiago Ontañón, le chef décorateur du film, afin de construire un décor aux parois mobiles pour ne pas entraver les mouvements de caméra. Tourner en espace réduit est très difficile et c'était la seule solution possible pour ne pas répéter les mêmes plans et offrir plus de liberté.



Ci-dessus :
Sue Lyon (la Lolita de Stanley Kubrick) en mauvaise posture dans Le Bal de Vaudou.

Juste après* Cannibal Man, *vous avez réalisé* Le Bal du vaudou *avec Chris Mitchum, Jean Sorel et Sue Lyon. Un film d'anticipation qui creuse le même sillon désespéré que le roman 1984 de George Orwell et* Orange mécanique *de Stanley Kubrick. Quelle était votre intention en réalisant ce film ?
Je voulais faire un film sur les pulsions violentes qui sommeillent en chacun de nous. Mon but était également de créer un monde futuriste dans lequel la dictature franquiste serait toujours en vigueur. Bien sûr, tout a été fait de manière détournée, à la manière de George Orwell. Mais je voulais surtout raconter la liaison antagoniste entre un homme et une femme dans un monde où l'amour n'a aucune place. J'ai trouvé cette idée intéressante, mais elle n'a survécu qu'à moitié à cause des problèmes rencontrés sur le tournage avec Chris Mitchum.

Que s'est-il passé avec Chris Mitchum ?
Nous avions beaucoup de mal à nous entendre et à nous comprendre du fait que je ne parle pas anglais. Lorsque je le dirigeais par le biais de ma traductrice, il faisait toujours le contraire et ça commençait sérieusement à m'irriter. Il ne comprenait pas ce que je lui disais et le résultat à l'écran est pathétique par moments. En plus de cette relation chaotique, je ne cessais de me battre avec le producteur José Frade à cause de certaines idées du film qui ne lui plaisaient pas. Pour couronner le tout, le type de coproduction avec des pays étrangers n'a quasiment pas fonctionné et je me suis retrouvé à chaque fois au milieu de problèmes financiers. La qualité du film n'a pas survécu à tous ces soucis. Je garde un très mauvais souvenir du **Bal du vaudou**, mieux vaut l'oublier.

Le Bal du vaudou ***entretient beaucoup de points communs avec* Orange mécanique *de Stanley Kubrick. Est-ce une référence que vous revendiquez ?***
Non. J'ai vu le film de Kubrick avant de faire **Le Bal du vaudou**, mais il ne m'a pas du tout influencé. Lorsque mon film est sorti, tous les critiques ont pointé du doigt les similitudes avec **Orange mécanique**. On m'a même accusé de plagiat, alors que ces mêmes personnes n'ont pas vu le film de Kubrick !

Le Bal du vaudou ***a quand même été retitré* A Clockwork Terror *lors de son exploitation aux USA !***

« Il y a certains films fantasti ou politiques, comme La Nuit

Je n'ai rien à voir avec ce retitrage ! Lorsque le film a été vendu à l'étranger, il ne m'a plus appartenu et je ne pouvais rien faire pour empêcher cette bêtise ! Si j'avais le pouvoir de corriger certains retitrages de mes films à l'étranger, je le ferais tout de suite. Et je commencerais même par **Cannibal Man**.

Après cette mésaventure, vous avez réalisé* L'Enfer de la drogue. *Un film au titre assez éloquent qui narre la déchéance toxicomane du fils d'un policier, avec en toile de fond le conflit indépendantiste basque. En faisant ce film, qui a fait l'effet d'une bombe à sa sortie, votre intention était-elle didactique ou provocatrice ?
Mon intention était plutôt didactique. Par contre, je devais faire abstraction de toute morale pour illustrer le film comme il se devait. Le trafic de drogue est un problème insoluble et, étant moi-même toxicomane durant le film, je ne pouvais pas non plus m'ériger en pédagogue en disant que la drogue était mauvaise, alors que je la consommais plein pot. Je voulais simplement raconter une histoire tragique sans juger ni condamner mes personnages. Je connais très bien le monde de la drogue et je trouve que son image est un peu trop surfaite dans la plupart des films qui traitent de ce sujet. Je voulais rectifier le tir en illustrant ce film avec un maximum de véracité.

Le fait de faire un film pareil, alors que vous étiez toxicomane, a dû rendre plus floue la ligne entre l'incitation et la condamnation de la consommation...

Ci-contre :
Les deux personnages déchus de L'enfer de la Drogue 2. Un brûlot social au ton explicite et incandescent.

C'était dur, très dur. Mais il fallait montrer avec crudité le monde de la drogue pour que le public s'en tienne à l'écart. J'étais drogué, soit, mais je ne pouvais tout de même pas faire un film qui incitait à la consommation.

Pourtant, dans les deux opus de* L'Enfer de la drogue, *vous montrez la drogue comme une alternative préférable au conformisme social, politique et religieux. Ce qui est un peu paradoxal !
Oui et non. Ce discours est très radical, certes, mais je voulais également montrer les dangers du conformisme social, politique et religieux. J'ai toujours été quelqu'un de très progressiste et c'est une chose qui fait cruellement défaut à la majorité de la population espagnole, qui reste malgré tout très conservatrice. Le conformisme est un danger pour l'évolution d'un pays. Il vous empêche de penser à de nouvelles solutions pour vivre en harmonie. Il privilégie l'étroitesse d'esprit et entrave l'intelligence. À mes yeux, cette chose est tout aussi dangereuse que les méfaits de la drogue ! Bon, c'est vrai que mon discours dans les deux opus de **L'Enfer de la drogue** manque un peu de subtilité, mais ce que je dis est vrai ! Concernant la religion, je voulais aussi tourner en dérision la célèbre citation : « *La religion est l'opium du peuple !* ». La religion privilégie l'amour du prochain, mais elle condamne fermement l'homosexualité et le droit à une certaine différence. Ce qui constitue également un paradoxe dangereux.

Le portrait que vous faites de la police n'est pas très reluisant. Il est très juste, mais j'imagine que des râteliers ont dû grincer chez les hauts représentants des pouvoirs publics...
Oh oui ! Mais ce que je montre dans les deux opus de **L'enfer de la drogue** est vrai. C'est une triste réalité, mais c'est ce que font les unités de lutte antidrogue en Espagne. Elles se servent de la toxicomanie comme d'une monnaie d'échange importante dans leur métier. Et certains vont même jusqu'à l'entretenir chez une personne pour en recueillir des informations importantes. J'avais beaucoup aimé **French Connection**. C'est peut-être même le film le plus juste dans sa représentation des forces de l'ordre. Mais je trouve que William Friedkin a trahi son exhaustivité légendaire en choisissant de ne pas traiter cette pratique routinière chez la police. Elle mériterait même un film à elle toute seule !

Indépendamment de ça, cela ne vous a pas intéressé de faire un film sur les dessous du trafic de drogue en Espagne ? Là, il y aurait matière à faire un film anticonformiste qui mettrait à nu certaines manœuvres criminelles émanant de certaines personnalités politiques...
Ce sujet m'intéresse beaucoup. Peut-être que je ferais un film de cet ordre. Le problème serait de trouver un nouvel angle d'approche pour faire un film original. Il y a eu beaucoup trop de films qui traitent du trafic de drogue.

Oui, mais la plupart restent très nuancés. Ils ne dévoilent pas les tenants et les aboutissants de ce commerce parallèle...
Oui, c'est vrai. Mais là, le véritable problème serait de trouver un financement. La drogue est un sujet qui reste néanmoins brûlant à cause des divers intérêts qui se tissent derrière le trafic. On y retrouve quasiment tout le monde : personnalités politiques et militaires, policiers, groupuscules terroristes, etc. Avec de tels enjeux, il est quasiment impossible de faire un film d'une grande ampleur sur le trafic de drogue, à moins d'en faire une œuvre consensuelle et puérile comme **Traffic** de Soderbergh. Cela demanderait aussi beaucoup de courage pour faire un film qui désigne ouvertement les principaux responsables du trafic de drogue en Espagne. Parce qu'une bonne partie de l'économie du pays repose sur certaines tractations souterraines qui se ramifient dans le trafic. J'aimerais beaucoup faire un film sur ce sujet, mais il risque de ne jamais voir le jour faute de financement.

Qu'avez-vous pensé de* Trainspotting *de Danny Boyle ? Il entretient beaucoup de points communs avec* L'Enfer de la drogue *dans son portrait de marginaux toxicomanes...
J'aime beaucoup **Trainspotting**. C'est un film qui porte un regard humain sur l'inhumanité. Le film est un peu trop maniéré mais son intelligence de propos est vraiment pertinente. C'est vrai qu'il possède certains points communs avec mes films, mais je trouve que Danny Boyle est allé beaucoup plus loin que moi dans la représentation symbolique des produits stupéfiants.

Vous êtes un vétéran du cinéma espagnol. Quel regard portez-vous sur la nouvelle génération de cinéastes espagnols comme Álex de la Iglesia, Javier Fesser, Enrique Urbizu, Alejandro Amenábar, etc. ?
Je suis très fier de cette nouvelle génération. Ils apportent des idées neuves, brisent les conventions et font évoluer le langage du cinéma espagnol, comment ne pas les adorer ? Parmi les cinéastes que vous venez de me citer, j'ai particulièrement un faible pour Álex de la Iglesia et Alejandro Amenábar. Le premier fait preuve d'un esprit créatif vraiment inédit qui trouve ses marques entre le cinéma et la bande dessinée. Ses personnages sont très colorés et son talent de conteur d'histoires ne cesse de s'améliorer de film en film. Le second porte un regard intéressant sur les situations irrationnelles. J'aime beaucoup l'intensité dramatique de ses films et le mécanisme de ses scénarios. Ce sont les rares cinéastes espagnols qui continuent de me surprendre aujourd'hui.

Quels sont vos projets ?
Je travaille actuellement sur un film surréaliste qui traite d'un quiproquo entre un jeune Marocain et un terroriste d'Al Quaïda. Ce sera un film étrange, aux tonalités kafkaïennes dans le genre de **Monsieur Klein** de Joseph Losey. C'est un projet passionnant et j'espère qu'il verra le jour très prochainement.

Propos recueillis et traduits par Fathi BEDDIAR
Remerciements à toute l'équipe de L'Étrange Festival

Ci-dessus, de haut en bas : La libération des mœurs sexuelles selon Eloy De la Iglesia dans Le Député. Un film qui avait un scandale à sa sortie pour s'être inspiré du train de vie d'une véritable personnalité politique.

La confrontation dramatique entre un père policier et son fils toxicomane. L'une des nombreuses scènes éprouvantes de L'Enfer de la Drogue.

que ou d'horreur qui se révèlent être de puissantes allégories sociales des morts-vivants de George Romero ou même certains westerns italiens »

UNE PRODUCTION PANICO FILMS

PAR LE RÉALISATEUR DE **MES CHERS VOISINS** ET DU **JOUR DE LA BÊTE**

800 BALLES

UNE ATTRACTION DE ALEX DE LA IGLESIA

ILS RESISTERONT JUSQU'A LA DERNIERE CARTOUCHE

SANCHO GRACIA ÁNGEL DE ANDRÉS CARMEN MAURA EUSEBIO PONCELA LUIS CASTRO MANUEL TALLAFÉ ENRIQUE MARTÍNEZ EDUARDO GÓMEZ
LUCIANO FEDERICO TERELE PÁVEZ RAMÓN BAREA CESAREO ESTÉBANEZ EDUARDO ANTUÑA GRACIA OLAYO YOIMA VALDES BERTA OJEA ANE GABARAIN

Coiffure MERCEDES GUILLOT Maquillage LOLA LÓPEZ Costumes PACO DELGADO Son ANTONIO RODRÍGUEZ "MARMOL" Effets Spéciaux MOLINA EFECTOS ESPECIALES S.L.
Effets Spéciaux Digitaux DAIQUIRI / FÉLIX BERGÉS ET RAFAEL SOLÓRZANO Productrice Associée MARÍA ANGULO Décors ARRI ET BIAFFRA Directeur de la Photographie FLAVIO LABIANO (A.E.C.)
Musique ROQUE BAÑOS Montage ALEJANDRO LÁZARO Producteur exécutif JUANMA PAGAZAURTUNDUA Scénario ÁLEX DE LA IGLESIA ET JORGE GUERRICAECHEVARRÍA Réalisation ÁLEX DE LA IGLESIA

AVEC LA PARTICIPATION SPÉCIALE DE TELEVISIÓN ESPAÑOLA TVE CANAL PLUS ESPAÑA CANAL+ ET EUSKAL IRRATI TELEBISTA eitb UN FILM RÉALISÉ AVEC LE SOUTIEN DE L'ICAA ET DIPUTACIÓN DE ALMERÍA

DOLBY DIGITAL TFI www.alexdelaiglesia.com

MAD MOVIES

LE 14 AVRIL

RADIO LATINA 99FM

Madgazine

DVD • VIDÉO • TÉLÉ • MANGA • JEU VIDÉO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

200 balles !!! (TTC)

sommaire

#70 DVD
Dans la rubrique DVD de ce mois-ci, on y trouve des cowboys, des présentateurs télés, des taulards, des détectives privés, des justiciers, des scénaristes issus de l'école Mad Movies, des créatures extra-terrestres ou encore des cannibales. Bref, tout ce que Stéphane voulait devenir quand il était petit. Raté mon grand...

#82 ANIME NATION
Tranbert aime bien les femmes. Il aime bien les flingues aussi. N'oublions pas qu'il aime aussi la couleur noire. Ce mois-ci, il a décidé de se laisser aller à ses fantasmes en accordant une page à ***Noir***, une série à l'ambiance film noir, avec des femmes et des flingues...

#84 TOP GOODIES
« C'est bien gentil les jouets de moutards, mais y'en a plein la touffe, donc ton texte sur les goodies de Scooby-doo 2 Dam, tu sais où tu peux te le coller ? » Habitué de la rubrique, le grand Numa a piqué un coup de sang ce mois-ci. On parlera de goodies avec lesquels il peut jouer, ou on ne parlera de rien !

#86 PLAY MAD
Avec trois **Final Fantasy** d'un coup, Yannick ne sait plus où donner de la tête, lui qui n'a jamais réussi à finir un simple **Double Dragon** à l'époque ! Heureusement pour son moral de gamer, une nouvelle mouture de 007 vient de sortir, et tout de suite, c'est un peu moins compliqué à suivre !

#88 MÉLO MAD
Comme on ne se refait pas, le petit Cédric a décidé d'accorder une page à tout ce qui le fait vibrer au cinéma, et dont la musique se fait forcément écho : Mel Gibson (sans commentaires), le cinéma d'aventures (**Hidalgo**), le thriller d'espionnage (**Agents secrets**), le cinéma d'aventures avec des tigres (**Deux frères**) et enfin, l'adaptation des œuvres du Dr. Seuss avec des comiques qui se mettent plein de latex sur le coin de la gueule (**The Cat in the Hat**). Bien sûr, tout cela fait énormément songer à du Poledouris, sinon, ce ne serait pas chroniqué dans cette rubrique, cela va sans dire...

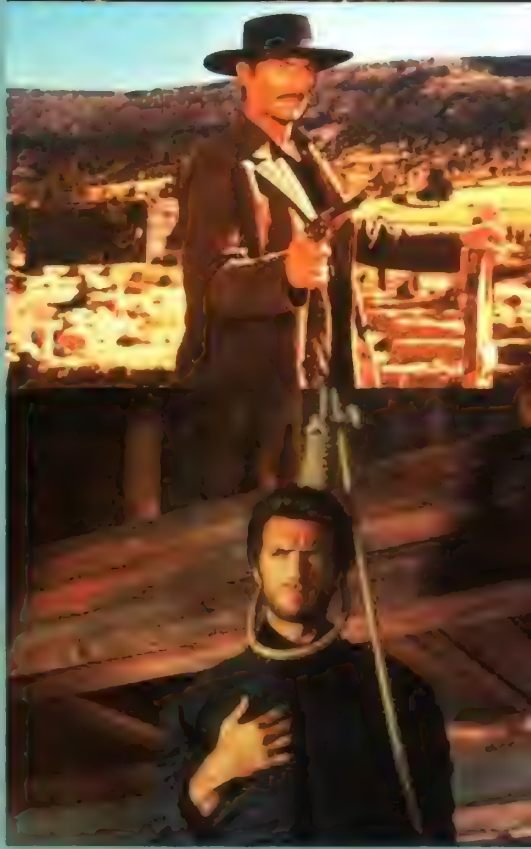
LE BON, LA BRUTE ET LE TRUAND

EDITION COLLECTOR - DE SERGIO LEONE

APRÈS L'EXCELLENTE ÉDITION D'IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'OUEST, ON ATTENDAIT AVEC IMPATIENCE CELLE DU BON, LA BRUTE ET LE TRUAND. LA DÉCEPTION N'EN EST QUE PLUS GRANDE, TANT CE COLLECTOR NE SEMBLE PAS AVOIR ÉTÉ PENSÉ DANS LE BON SENS !

Après la très belle édition d'**Il était une fois dans l'Ouest**, c'est au tour du **Bon, la brute et le truand** de connaître le sacrement d'une édition collector. Quoi de plus normal pour cet apogée plastique et narrative du spaghetti italien, qui contient toute la quintessence du cinéma de Leone (le premier plan du film est une profession de foi) ? L'arrivée de cette nouvelle édition était attendue avec d'autant plus d'impatience que le grand Clint était descendu de sa tour d'ivoire pour participer aux bonus et que MGM semblait avoir investi un bon paquet de dollars pour offrir au film le traitement princier qu'il mérite. Malheureusement, le résultat fait vite déchanter. Les déconvenues commencent avec le film en lui-même, proposé uniquement dans un nouveau montage qui respecterait la vision originelle de Leone. Le conditionnel s'impose car aux scénettes supplémentaires (dont certaines, carrément élégiaques, atteignent le sublime), a été adjointe la séquence picaresque où Tuco recrute ses acolytes grâce à un poulet, scène coupée par Leone lui-même suite à l'avant-première italienne du film. « *Mais*, rétorque John Kirk le responsable de cette édition spéciale, *cette scène supplémentaire permettait de corriger un problème de continuité.* » Pour le respect de l'esprit du maître, on repassera. Mais là où le bât blesse, c'est que si Eastwood et Wallach ont eux-mêmes doublé ces ajouts pour la version anglaise, les pauvres francophones devront souffrir, sur ces pièces rapportées uniquement, un nouveau doublage desservi par un mixage violemment différent. Un problème de taille, qui risque de déplaire non seulement aux réfractaires aux sous-titres, mais aussi et surtout aux puristes (comme votre serviteur) qui ont toujours préféré la version française supervisée, rappelons-le, par Leone lui-même (ce qui ne fut pas le cas de la version anglaise). Que l'éditeur ait échoué à retrouver les acteurs originaux, soit, mais pourquoi alors ne pas avoir proposé les deux montages du film en seamless branching ? Bien malin celui qui pourra répondre.

Le désenchantement se poursuit avec les bonus, qui risquent d'en surprendre un paquet et d'en contenter très peu. Faisant intervenir presque exclusivement les participants américains à la production (outre Eastwood et Wallach, le superviseur du doublage anglais et quelques critiques yankees sont interviewés), les deux documentaires consacrés à la production s'interrogent sur la moralité du film, sur la justification de la violence, sur la légitimité pour les Italiens de s'attaquer à un genre par atavisme américain et finissent par échouer à trouver les raisons du succès de ce film (« *Je me demande pourquoi ce film est aujourd'hui culte.* » conclut Eli Wallach !). Reste une analyse intéressante du score historique d'Ennio Morricone (si intéressante d'ailleurs qu'elle est déclinée en deux modules redondants) et quelques anecdotes amusantes mettant en avant le manque de rigueur des Italiens, qui pour un peu passeraient presque pour des gentils amateurs sauvés in extremis par leur sens de la classe (comme Aldo Maccione quoi). Bref, un point de vue exclusivement ricain et par conséquent obsolète pour l'Europe où le talent de Leone et l'importance de son influence sur le cinéma de genre mondial n'est plus à remettre en cause depuis plusieurs décennies. Même si les festivités annoncées sont loin d'être aussi joyeuses que prévues, quelques perles subsistent. Déjà parce que voir Eastwood, plutôt peu loquace, parler de cette expérience est franchement émouvant. Ensuite parce que le film bénéficie d'un travail de restauration presque équivalent à celui d'**Il était une fois dans l'Ouest**, qui permet d'admirer dans toute sa splendeur le travail incroyable de Tonino Delli Colli. Enfin parce que l'édition propose tout de même deux joyaux sous la forme d'une scène inédite précédant la traque de Blondin par Tuco (reconstituée à partir de photos de plateaux et de plans inclus dans la bande-annonce française) et d'une version longue de la torture de Tuco. Des atouts de taille qui ne font qu'accentuer cet effroyable dilemme : préférer la précédente édition, proposant le film dans une copie médiocre mais dans sa version originale ? Ou cette édition, qui ne semble avoir été calibrée que pour les DVDphiles yankees ?



Julien DUPUY

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - RECONSTITUTION DE LA SCÈNE DE SOCORRO - DOCUMENTAIRES SUR LA PRODUCTION - FEATURETTE - DOCUMENTAIRE SONORE - BANDE-ANNONCE - GALERIE D'AFFICHES - ANECDOTES DE TOURNAGE.

Encore du manga !

(JUNK BOY + BURN UP + SHADOW SKILL + KAI DOH MARU + CYBER CITY)

Ce mois-ci, on nivelle par le bas, la faute à une actualité qui nous noit sous un flot d'OAV indigentes. Que ce soit les flics en jupons crispantes de **Burn Up**, la sexy comédie bien lourde **Junk Boy** ou l'insupportable **Shadow Skill**, variation pour gamines des ***Chevaliers du zodiaque***, ça ne passe pas ! On sortira quand même du lot **Kai Doh Maru**, une histoire assez confuse de conspiration dans le Japon médiéval, au parti pris graphique suffisamment original pour soutenir l'attention. Heureusement pour nous sauver du désastre, on peut toujours compter sur Yoshiaki Kawajiri ! À travers **Cyber City**, il se permet de revisiter avec style et façon cyberpunk trois mythes récurrents du cinéma d'épouvante. Ce qui nous donne un **Piège de cristal** à la sauce maison hantée, un monstre de Frankenstein relooké cyborg militaire et un vampire qui a élu demeure dans une station spatiale. Bien que datant de plus d'une décennie, l'impact de ces trois OAV n'est pas démenti et la faculté de Kawajiri à créer instantanément des héros mythiques laisse toujours pantois. Hélas, le standard de qualité adopté semble ici celui de la VHS, tant au niveau des bonus inexistants que des transferts peu reluisants (**Kai Doh Maru** excepté). Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS : FICHES PERSONNAGES.

Dans l'œil du cyclone

(LA VALSE DES PANTINS + THE VERY BLACK SHOW + 8 JOURS ET 8 NUITS À CANCUN)

La télévision a toujours cherché à reproduire la dramaturgie du septième art quand celui-ci s'est senti obligé de stigmatiser les dérives idéologiques du tube cathodique pour compenser son manque total d'instantanéité. De cet affrontement détourné, peu de films ont finalement fait état (**Videodrome** notamment). Ce mois-ci, trois films synthétisent l'évolution rapide de cette relation désormais symbiotique et la façon dont le cinéma s'est progressivement accommodé à l'image télévisuelle pour la faire sienne. **La Valse des pantins** tout d'abord, l'un des plus gros bides de Scorsese. Fausse satire sur le show-business, mais vrai pamphlet sur l'institutionnalisation de l'image télévisuelle comme vecteur de représentation sociale, le film s'inscrit encore dans la logique d'un cinéma militant, à l'instar du **Network** de Lumet, et préfigure, avec une verve ironique jouissive, d'autres tentatives (moins drôles) comme **Prête à tout** ou **Ed TV**. **The Very Black Show** de Spike Lee arrive, quant à lui, avec une autre logique de mise en scène : utiliser les images que l'on condamne. Mais bien qu'il soit tourné en vidéo avec la prétention de coller à la réalité de son sujet (le traitement de l'Afro-américain dans une industrie raciste obnubilée par le fric), **The Very Black Show** reste avant tout le véhicule, ahurissant de nullité, de la paranoïa de Spike Lee. Instrument de sa propagande plus que réflexion sur le tube cathodique, le film utilise les images vidéo sans jamais les interroger. Constat d'une appropriation évidente du concept d'« image/réalité » (ce « réel immédiat » que l'on croit trouver dans l'image télé), comme s'il était nécessaire au point de vue critique. Cette intégration progressive de l'imagerie télévisuelle au sein du cinéma, tributaire bien sûr des nouvelles logiques de financement, mais aussi du succès fulgurant de la real TV, aura finalement ouvert la voie au « real movie ». **8 jours et 8 nuits à Cancun**, qui débarque en DVD, est le premier du genre, un ***Loft Story*** version film. Plus navrant tu meurs...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 : ÉDITEURS : FPE ET METROPOLITAN. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR **THE VERY BLACK SHOW** ET **8 JOURS ET 8 NUITS À CANCUN**) ET 1.0 (VO ET VF SUR **LA VALSE DES PANTINS**). SUPPLÉMENTS (VOST) : MAKING OF - GALERIE PHOTOS (SUR **LA VALSE DES PANTINS** ET **THE VERY BLACK SHOW**) - COMMENTAIRE AUDIO - FILMOGRAPHIES - CLIPS VIDÉOS (SUR **THE VERY BLACK SHOW**) - CASTING - CONCOURS DE T-SHIRT MOUILLÉS, DE CHANTILLY ET DE FESSÉES (!!!) - AVANT-PREMIÈRE (SUR **8 JOURS ET 8 NUITS À CANCUN**) - SCÈNES COUPÉES - BANDES-ANNONCES (SUR TOUS).

TRAUMA

DE DARIO ARGENTO

Idéalement, par le seul biais des bonus, des œuvres mineures pourraient devenir des éditions incontournables. Ce pourrait très bien être le cas de **Trauma**, l'un des Argento les plus faibles, mais dont la production est par bien des égards passionnante. Premier vrai film américain du metteur en scène italien, première collaboration entre le réalisateur et sa fille, ce giallo désincarné possède de plus l'intérêt de bénéficier d'effets spéciaux totalement novateurs pour l'époque et de retrouver incidemment de curieux parallèles avec l'œuvre de De Palma (le rôle de Piper Laurie, l'emploi de Pino Donnagio à la musique). Malheureusement, les bonus assez conséquents de cette édition ne recouvrent qu'une petite portion de ces sujets. Après deux passionnants modules, l'un tourné par François Cognard à l'époque du JDC et suivant Argento, son chef-op et sa fille lors des repérages, l'autre revenant avec Asia sur cette expérience, nous voilà devant un entretien avec Claudio Simonetti (qui n'a pas écrit le score de **Trauma**), une interview de la comédienne Vera Gemma (qui ne joue pas dans **Trauma**) et un reportage preview anecdotique sur le prochain film d'Argento (conditions de production, de tournage et objectifs totalement différents de ceux de **Trauma**). Une édition en partie hors sujet donc, qui échoue à élever l'intérêt de ce film, qui en avait pourtant bien besoin. Julien DUPUY

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : TOURNAGE - INTERVIEWS - REPORTAGE SUR LE TOURNAGE DE **IL CARTAIO** - FILMOGRAPHIES - BANDES-ANNONCES.

CANADIAN BACON

DE MICHAEL MOORE

Bien avant qu'il n'aille y tourner quelques plans édifiants pour les besoins de **Bowling for Columbine**, Michael Moore s'était déjà intéressé au Canada avec **Canadian Bacon** (1995), son unique fiction et le dernier film de John Candy, mort peu avant la fin du tournage (voilà pourquoi le final paraît « abrupt » par rapport au reste du film). Comme à son habitude, le plus activiste des cinéastes contemporains nous balance une satire au vitriol du gouvernement américain. Il imagine ainsi les États-Unis faisant croire à une guerre contre le Canada pour booster l'économie américaine et rehausser la cote de popularité du président. Un concept dément dont l'impact est légèrement amoindri par le manque de moyens (dans l'idée, ce n'est pas gênant, dans le traitement, ça l'est davantage), par la relative simplicité d'un scénario trop prévisible et par une réalisation sans relief. Restent la virulence jouissive du propos, des acteurs qui s'éclatent, et plusieurs gags bien sentis. Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENT : BANDE-ANNONCE.

Pour une poignée de westerns

(UN PISTOLET POUR RINGO + LE RETOUR DE RINGO + LE DERNIER JOUR DE LA COLÈRE + PAS DE PITIÉ POUR LES SALOPARDS + AVEC DJANGO, LA MORT EST LÀ)

Seven Sept tente ce mois-ci de pallier les carences du western italien en DVD avec 5 titres plus ou moins intéressants, tous dans de superbes éditions techniquement irréprochables et accompagnées de bonus passionnants. Le diptyque des **Ringo** permet de retrouver Giuliano Gemma, la première star 100 % italienne du genre, sous la direction du faiseur Ducio Tessari (le très bon péplum **Les Titans** mais aussi des machins bien ringues comme **Tex et le seigneur des abysses**). Si le premier **Ringo**, sous ses dehors de remake de **La Maison des otages**, fait la part belle à la franche rigolade, **Le Retour de Ringo** redresse la barre et livre une belle relecture de la fin de *L'Odyssée*, où le héros rentre chez lui après la guerre et trouve son village aux mains d'un chef de bande tyrannique. L'un des meilleurs films de Tessari. On passe rapidement sur **Pas de pitié pour les salopards**, qui, malgré un casting fort en gueules (Lee Van Cleef, Lionel Stander, Bud Spencer sans sa barbe...), n'arrive jamais à dépasser le stade du western mollasson. **Avec Django, la mort est là** rétablit quelque peu la balance, ne serait-ce que par son final, proche du film d'horreur gothique ; normal, c'est Antonio Margheriti (**La Vierge de Nuremberg**) qui est derrière la caméra. Tant qu'à faire, du même auteur et dans la même veine fantastique, on aurait préféré avoir l'excellent **Et le vent apporta la violence**. Reste le meilleur titre de cette fournée : **Le Dernier jour de la colère**, une superbe réflexion désenchantée sur la filiation et la violence, avec Lee Van Cleef en pistolero invincible qui va prendre sous son aile un paria (Giuliano Gemma), le former et faire de lui un tireur d'élite avant de le voir se retourner contre lui. Le tout filmé par un Tonino Valerii au top, qui répète déjà les thèmes de **Mon nom est personne** et qui se permet une scène de duel à cheval bien barrée comme seul le western italien pouvait nous en offrir.

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : SEVEN SEPT. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 1.0 (VF ET VO, UNIQUEMENT SUR **PAS DE PITIÉ POUR LES SALOPARDS** ET **LE DERNIER JOUR DE LA COLÈRE**). SUPPLÉMENTS : PRÉSENTATION DU FILM (SAUF SUR **LE RETOUR DE RINGO**) - FEATURETTES (SAUF SUR **PAS DE PITIÉ POUR LES SALOPARDS**) - BANDES-ANNONCES.

L'EXPÉRIENCE

D'OLIVER HIRSCHBIEGEL

En plus d'être un film de prison efficace et étouffant, **L'Expérience** est une réflexion assez pessimiste sur l'homme et le pouvoir, à savoir comment celui-ci peut devenir un bourreau de la pire espèce si une autorité supérieure lui confère les pleins pouvoirs. Oliver Hirschbiegel, le réalisateur du film, fait donc un parallèle plus que pertinent dans le commentaire audio et l'interview avec le nazisme, régime qui destituait les individus de leur identité afin de légitimer le traitement subi par les prisonniers. Hirschbiegel n'en a d'ailleurs pas fini avec cette période noire de son pays puisqu'il tourne actuellement un film sur les dernières heures du troisième Reich. Au final, un DVD solide qui permettra, on l'espère, de faire (re)découvrir ce film efficace et sans concession.

David DOUKHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - SCÈNES COUPÉES - ENTRETIENS - INTERVIEW - MAKING OF - GALERIES D'AFFICHES - BANDES-ANNONCES.

RE-ANIMATOR

DE STUART GORDON

On ne reviendra évidemment pas sur les évidentes qualités intrinsèques de ce monument de gore débridé que tout le monde connaît sur le bout des doigts (si ce n'est pas le cas, retournez découper vos fiches cuisine dans Télé 7 Jours) pour nous consacrer pleinement sur cette double édition DVD tout simplement monstrueuse. Alors attention, les suppléments fusent comme les conneries dans un meeting du FN : on retrouve pêle-mêle des commentaires audios en pagaille (à noter que celui de Yuzna et des principaux acteurs, contrairement à celui de Stuart Gordon, n'est pas sous-titré, on arrête de faire la gueule et on sort les dictionnaires), des scènes coupées qui auraient mérité sans peine de figurer dans le montage final (rien que la splendide scène du cauchemar suffirait à faire de cette édition un achat incontournable), une interview du musicien Richard Band (frangin du zédard Charles, déjà derrière le score magnifique de **Puppet Master**) et une discussion passionnée de presque une heure entre Gordon et Yuzna, 19 ans après le tournage. Seule l'absence toute relative de la piste DTS présente sur le zone 1 fait défaut. Franchement, vous hésitez encore ? Si oui, on vous rappelle que **Le Grand bleu** vient de ressortir en collector.

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : METROPOLITAN. FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET 1.0 (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - SCÈNES COUPÉES - INTERVIEWS - ANALYSE DE LA MUSIQUE - SPOTS TV - COMPARAISON FILM/STORY-BOARD - FILMOGRAPHIES - GALERIES PHOTOS - BANDES-ANNONCES.

L'héritage Henson
(DARK CRYSTAL + LABYRINTHE)

Alors que Walt Disney vient de s'octroyer une bonne partie du bestiaire de Jim Henson en faisant l'acquisition du **Muppet Show**, les héritiers du roi de la marionnette continuent de faire fructifier maladroitement le legs paternel avec la sortie d'une édition estampillée collector de **Dark Crystal**. Car bien que présentée dans un boîtier en carton sobrement classe, la chose risque de laisser un goût amer à ses acquéreurs. Cette édition est en effet, à deux ou trois détails près, l'exacte copie (interface comprise) de la précédente version sortie il y a quelques années (et aujourd'hui disponible dans toutes les solderies). En sus des suppléments proposés auparavant : deux malheureuses galeries et... c'est tout ! Aucun doute, mieux vaut s'acheter le récent **The World of Dark Crystal** de Brian Froud. Reste que parmi les babioles inutiles (note de la fille Henson sur papier calque, morceau de pellicule serti dans un bout de carton. Super !), le film est présenté dans une copie resplendissante (ce qui reste le principal) et le coffret contient un document franchement émouvant : la reproduction d'un carnet de notes d'Henson, celui-là même qu'il griffonna alors que, bloqué par une tempête de neige dans un aéroport, il avait campé les bases de l'univers de **Dark Crystal**. Une pseudo nouvelle édition de l'hybride **Labyrinthe** (entendez par là : film mi-nanar, mi-miraculeux) accompagne la ressortie de ce chef-d'œuvre atemporel, avec cette fois pour toute nouveauté comparée à la précédente édition un fourreau en carton avec vernis sélectif ! Tout ceci fleure tout de même un brin l'arnaque et demeure indigne du nom Henson. Et à force de brader le nom du paternel, sa descendance risque de vite dilapider les trésors familiaux.

Julien DUPUY

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : GCT. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO DE **DARK CRYSTAL**) ET 2.0 (VO ET VF DE **LABYRINTHE** ET VF DE **DARK CRYSTAL**). SUPPLÉMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRES - GALERIES DE DESSINS ET DE STORY-BOARDS - BANDES-ANNONCES - FILMOGRAPHIES (SUR LES DEUX) - SCÈNES COUPÉES - LETTRE SIGNÉE CHERYL HENSON - REPRODUCTION D'UN CARNET DE NOTES DE JIM HENSON - SÉNITYPE (POUR **DARK CRYSTAL** UNIQUEMENT).

X-FILES saison 8
DE CHRIS CARTER

La saison 8 permet de retrouver un peu du sérieux que la précédente avait carrément rejeté suite à la décision de Duchovny de plier bagages. On remplace Fox Mulder par... Dana Scully quant à sa croyance en des phénomènes inexpliqués et extraterrestres, et on remplace Dana Scully par l'agent John Doggett (l'excellent Robert T-1000 Patrick), qui est aussi sceptique qu'elle à ses débuts aux côtés de Mulder. Bilan de cette saison 8 ? Globalement positif, on retrouve des épisodes liés à la disparition de Mulder qui vont amener progressivement au retour de ce dernier, lequel n'est cependant mentionné au générique que lorsqu'il est dans l'épisode (lois américaines télévisuelles obligent). On n'oublie pas la grossesse de Scully, sur laquelle se termine d'ailleurs cette saison. Et certains loners sont excellents, comme ***À l'intérieur*** et son curieux petit sorcier hindou voyageant à l'intérieur du corps de ses victimes, où encore l'hystérique ***Un coin perdu*** et ses villageois fanatiques. On fera même connaissance avec l'agent Reyes (la jolie Annabeth Gish) qui devait assurer la relève totale de Scully. Tout cela est plus ou moins confirmé avec les interviews présentes dans les bonus, plutôt révélatrices et pas vraiment langue de bois. Vu que la série est arrêtée, pourquoi se gêner ? En définitive, les fans décidèrent que, quelque part, tout doit avoir une fin. Donc Mulder revient, Scully reste, et Doggett et Reyes ne feront qu'être guest stars pour la fin d'une légende de la télévision qui se terminera avec une neuvième et ultime saison.

Stéphane THIELLEMENT

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.33 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : INTERVIEWS CHRIS CARTER & AUTRES SCÉNARISTES - SCÈNES COUPÉES ET COMMENTÉES - TV SPOTS.

SPÉCIAL « 100 % MATIÈRES GRASSES » :

Ce mois-ci, la Jet Set qui vaut pas tripette vient grossir les rangs de ceux qui pleurent d'avoir été relégués dans le purgatoire de cette colonne rouge sang. Les victimes ? Que du beau monde, mes amis : Chow Yun Fat, Bruce Willis, Angelina Jolie, Al Pacino, Tea Leoni, Monica Bellucci, Colin Farrell, Joel Schumacher, Stephen Baldwin et un gros cube (c'est l'heure de l'apéricube, on sait !). Eh oui, on ne se moque pas de vous, on vous offre le générique en or que tout producteur hollywoodien rêve de réunir. « *Irvin Allen ? I fucked him !* ». Commençons donc par le fin du fin avec **Bulletproof Monk** (MGM), alias **Le Gardien du manuscrit du temple sacré de ta mère**, que vous avez peut-être vu en salles l'été dernier. Si c'est le cas, c'est que vous êtes vraiment aussi inconscient qu'un journaleux de Mad shooté au sans plomb et ça vous apprendra à prendre des choses illégales. Quoi qu'il en soit, l'horripilant kung-fu flic aux petits pieds starring Chow Yun Fat le moine pare-balles est désormais disponible dans une édition DVD remplie d'une brouette de suppléments promo. Un poil au-dessus, on retrouve **Lara Croft : Tomb Raider : Le Berceau de la vie** (Paramount) de tranche de Jan de Bont. Ici, Angelina Jolie va chez les Grecs, banane des requins en pleine tronche et sauve le monde en combi moulante, le tout supervisé par l'homme qui nous a donné **Ça va cencher**, le plus grand film d'action québécois au monde (juste après **Air bagnards**). Ça fait rêver, mais on peut compter sur papy Joel Schumacher pour réveiller tout le monde avec **Phone Game** (FPE), d'après un bon script de Larry Cohen. En coinçant son minet du moment (Colin Farrell) dans une cabine téléphonique et dans la ligne de mire du barré de service, l'ami Schumi fanfaronne et ruine tout le potentiel de son pitch intriquant en te balançant des plans de satellites, du split-screen et des zooms avant gerbants. Bref, vous l'aurez compris, il filme tout ce que vous voulez, mais pas la cabine en question ! Un peu plus en adéquation avec son sujet, Andrzej Sekula (ancien chef-op' de Tarantino) se lance dans la réalisation avec **Cube' : Hypercube** (Metropolitan). Suite opportuniste de la très bonne affaire de Vincenzo Natali, **Cube'** coince une poignée de benêts dans un cube appliqué aux lois de la physique quantique. Bref, comme ils sont tous un peu neuneus, ils ont du mal à s'en sortir, même s'ils font un meilleur boulot que le réalisateur, qui peine à nous expliquer les tenants et aboutissants de son film. Encore au-dessus, **Les Larmes du soleil** (GCT), projet chéri de Bruce Willis, nous conte les aventures de gentils soldats US qui se découvrent une conscience et tentent de sauver un village africain du génocide. Certes, le projet est louable et l'ami Bruce semble y croire dur comme fer, malgré une constipation au niveau des mâchoires quand Monica Bellucci se jette dans ses bras (oh, c'est Monica quand même !), et pourtant, on tombe dans le consensus le plus mou du film de guerre qui veut se donner des airs de pas y toucher. Merci Antoine « dragée » Fuqua (et je vous parie qu'on la lui a jamais faite à l'école) ! Pour finir, on vous conseille le meilleur du lot : **Influences** (CTV). Porté par le cabotinage d'Al Pacino et les cuisses de Tea Leoni, le film de Daniel Algrant (un habitué de ***Sex & the City***) raconte les mésaventures d'un attaché de presse mêlé à une sordide affaire de meurtre cachant un scandale politique. Certes plus porté sur le drame que sur l'intrigue policière, **Influences** caresse le bobo critique dans le sens du poil mais se laisse voir sans déplaisir. C'est déjà ça de pris par rapport à ses potes de chambrée qui s'offrent des castings maousses pour pas grand-chose !

Les temps glorieux de la Cannon (FNAC IMPORT)

(DEATH WISH 2 + DEATH WISH 3 + DEATH WISH 4 : THE CRACKDOWN + ALLAN QUATERMAIN ET LES MINES DU ROI SALOMON + ALLAN QUATERMAIN ET LA CITÉ DE L'OR PERDU)

On se souvient avec émotion de la Cannon, la petite compagnie de Menahem Golan et Yoram Globus qui régna sur les années 80. Aujourd'hui dissoute (Yoyo a disparu, Mémé est fauché), la Cannon, il y a 20 ans, squattait pourtant les marchés du film et vendait ses séries B comme des superproductions. Il reste aujourd'hui une tripotée de navets mémorables. Parmi lesquels les deux **Allan Quatermain** interprétés par Richard Chamberlain, alias le bellâtre qui sentait bon la tisane chaude, et la débutante insipide qu'était alors Sharon Stone. N'empêche, à la vue de ces sous-Indiana Jones opportunistes et tout mal branlés, on se dit que les moguls de la Cannon vendaient sacrément bien leur soupe, pour arriver à débaucher des acteurs comme John Rhys-Davies et James Earl Jones ou un compositeur comme Jerry Goldsmith. Les scènes autres se succèdent (nos aventuriers rencontrent un peuple d'indigènes qui vivent la tête en bas ou sont cuisinés au court-bouillon dans une grosse marmite !) et quelques gueules réjouissantes (Henry Silva, Cassandra « Elvira » Peterson...) viennent donner un semblant de relief à ces pantalonnades sans nom. Quant à Charles Bronson, il remercie la Cannon pour avoir fait de lui le has been qu'il était devenu à la fin de sa carrière. Après un premier opus produit par Dino De Laurentiis, c'est sous le label Cannon que se poursuivra la célèbre saga de Paul Kersey, le justicier urbain. Après un **Death Wish 2** ultra-violent (mais ici présenté dans une version édulcorée) et avant un **Death Wish 4** vraiment naze, on retiendra surtout le dantesque **Death Wish 3 (Le Justicier de New York** chez nous), où Charlie tabasse, torture et pulvérise tout ce qui bouge sous les applaudissements des vieux du quartier. Un grand moment de délire, qui culmine dans une scène finale où le méchant se fait déblayer à bout portant par un missile antichar. Ah la la, c'était le bon temps quand même ! Arnaud BORDAS

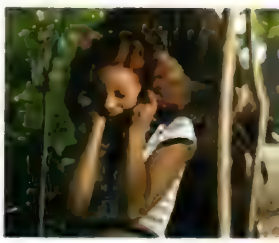
DVD ZONE 2 : DVD ZONE 2. ÉDITEUR : MGM. FORMAT : 2.00 (16/9). SON 2.0 (VO SUR LES DEUX ET VF SUR **LES MINES DU ROI SALOMON**) ET 1.0 (SUR **LA CITÉ DE L'OR PERDU**). SUPPLÉMENTS : BANDE-ANNONCE.

DVD ZONE 1 : ÉDITEUR : MGM. FORMAT : 1.33 (4/3). SON 1.0 (VOST). SUPPLÉMENTS : BANDE-ANNONCE.

DÉTOUR MORTEL

DE ROB SCHMIDT

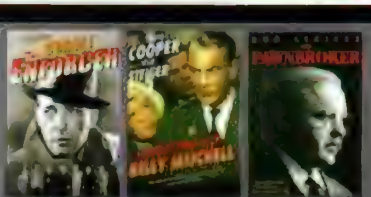
A priori, du DVD de **Détour mortel**, croisement improbable entre le survival craspec et le slasher pour ados élevés à Beverly Hills, on attendait une multitude de featurettes promo à la gloire des bimbos du film, voire une analyse de ses scènes « choc ». Car aussi fun soit-il, **Détour mortel** ne se rappelle à notre souvenir qu'à l'aune de la plastique progressivement altérée de ses héroïnes et de ses rares effets de style façon « gore dédramatisé » (on pense évidemment au plan tarabiscoté de la donzelle tranchée en deux au niveau de la mâchoire). Étonnement, les éléments promo (making of ou scènes coupées, totalement inintéressantes et à seule valeur marketing) s'effacent devant plusieurs docus et interviews consacrés à Stan Winston, producteur de la chose. Ce n'est pas pour nous déplaire, d'autant que ces reportages sont riches d'informations et que l'on suit le bonhomme depuis bien longtemps. Mais il est marrant (ou flippant au choix) de voir à quel point le projet s'est construit et se vend désormais autour de sa personne. Mégalomane et consensuel au possible, Winston se dévoile en « star » persuadée de compter des milliers de fans, dont le seul nom suffit à vendre le film ! On serait au final curieux de savoir ce qu'en pense le reste de l'équipe, d'autant que ses théories nébuleuses pour promouvoir son « slasher familial » comme héritier des plus grands survival des années 70 frisent parfois le ridicule. Yannick DAHAN

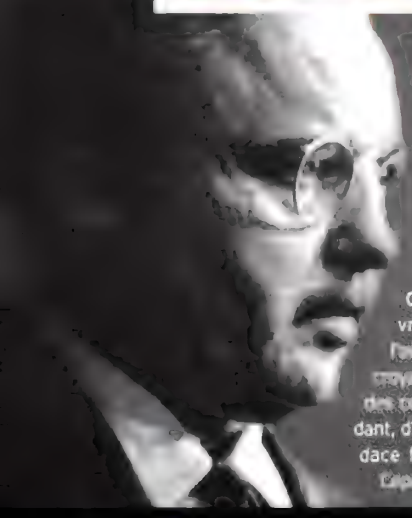


DVD ZONE 1 : ÉDITEUR : CTV. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VO). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO – DOCUMENTAIRES – MAKING OF – SCÈNES COUPÉES – DIAPORAMA – BANDES ANNONCES.

Artisan cite ses classiques (FNAC IMPORT)

(THE ENFORCER + THE COURT MARTIAL OF BILLY MITCHELL + THE PAWNBROKER)



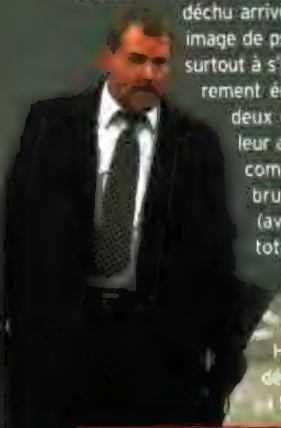


Ce n'est indiqué nulle part sur la jaquette, mais **The Enforcer (La Femme à abattre)** est un film de Raoul Walsh ! Finissant le film alors que le réalisateur Bretaigne Windust tombe malade après seulement une semaine de tournage, Walsh refusera de mettre son nom au générique pour ne pas faire de l'ombre à son ami. Et même s'il n'atteint pas des sommets (le script aligne les invraisemblances), ça n'empêche pas le père Walsh de bâtir un film bien serré autour d'un Bogie en guerre contre le meurtre organisé. Seul contre tous, c'est aussi le cas de Gary Cooper dans **The Court Martial of Billy Mitchell**. Le film « d'après une histoire vraie » d'Otto Preminger s'attache à démontrer comment l'aviation US est née de l'acharnement d'un militaire visionnaire croyant en l'avenir de l'armée aérienne malgré l'opposition du reste des corps d'armée. Le film de procès n'étant que rarement trépidant, d'autant que Preminger ne fait pas preuve de beaucoup d'audace formelle, le résultat ne tient pas toutes ses promesses. Cependant, Rod Steiger vient voler la vedette à Gary Cooper lors d'un troisième acte qui relève grandement le niveau même si c'est dans **The Pawnbroker** de Sidney Lumet qu'il trouve peut-être le plus beau rôle de sa carrière. Il y interprète un juif dont la famille a été décimée dans les camps nazis, essayant tant bien que mal de recommencer sa vie dans un ghetto de New York en tant que prêteur sur gages. C'est avant tout d'humanisme dont il est question, puisque le prêteur sur gages qui a totalement rejeté toute forme d'humanité tente de redécouvrir ses émotions. C'est également la preuve éclatante qu'avant d'être un cabot, Steiger était un brillant acteur et que le style de Lumet, si discret soit-il, est d'une efficacité imparable. Côté image, c'est pas mal sans plus, sauf pour le film de Preminger dont la copie est franchement vilaine. Quoi ? Des bonus vous dites ? Ah ben non, pas ici... Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 1 : ÉDITEUR : ARTISAN. TRANSFERT 1.33 ET 2.35 (4/3). SON 1.0 (VO NON ST SUR LES TROIS FILMS). SUPPLÉMENTS : FILM ANNONCE (SUR **THE ENFORCER**).

Dur, dingue et doux (NARC + IDENTITY)

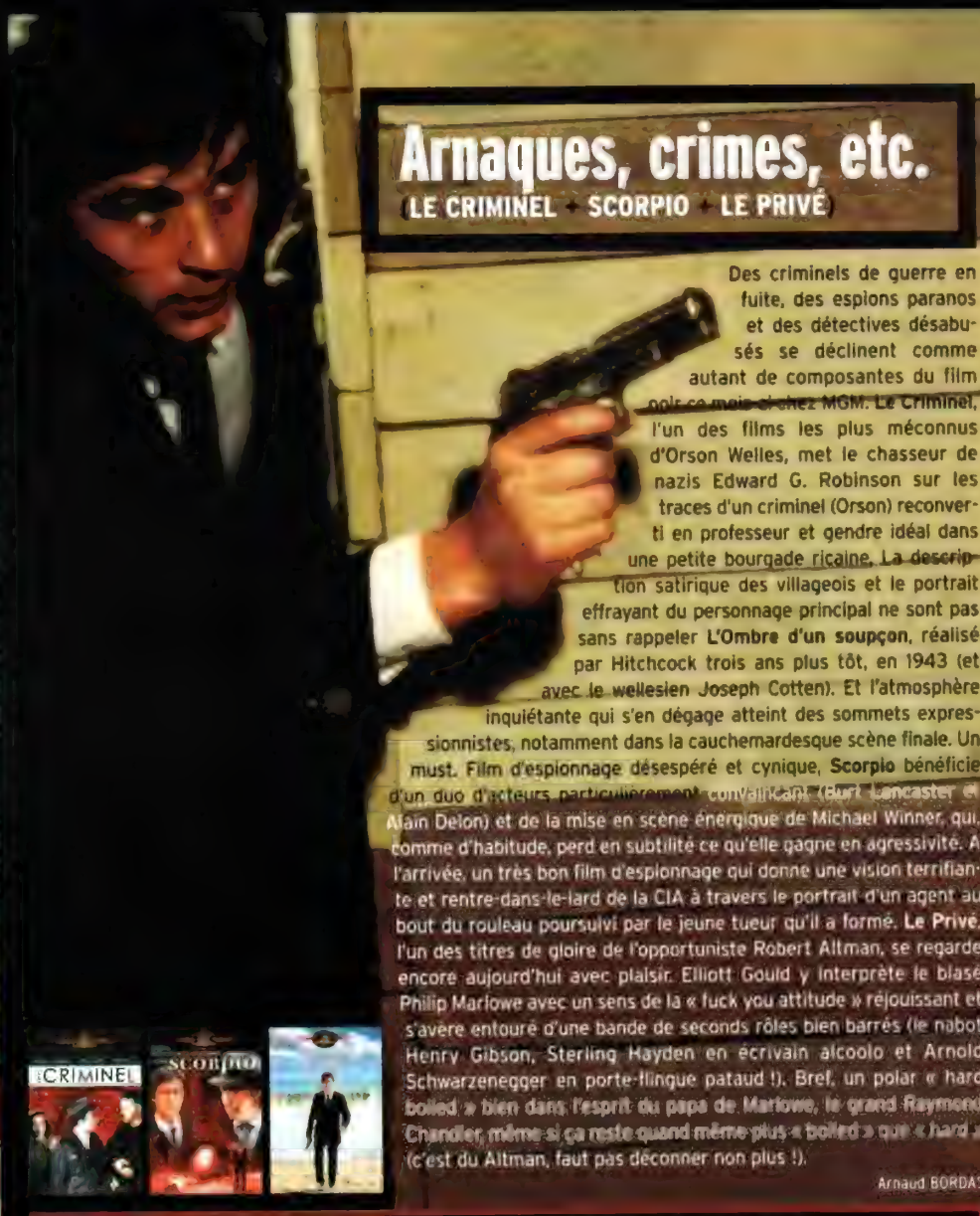
Même s'il s'égare parfois dans des séries B de troisième catégorie (**Turbulences à 30 000 pieds**) ou dans des prestations monstrueusement improbables (**Hannibal**), Ray Liotta sait encore nous rappeler à l'occasion l'immense comédien qu'il est. La preuve avec ces deux beignes filmiques que sont **Narc** et **Identity**, un polar bulldozer et un thriller à tiroirs. Au-delà de l'âpreté implacable du premier et de la virtuosité manipulatrice du second, Liotta et sa belle gueule d'ange déchu arrivent à s'imposer, à casser une image de psychopathe trop réductrice et surtout à s'inscrire de manière particulièrement émouvante dans le dessein de deux œuvres qui cachent derrière leur attitude dirigiste un cœur gros comme ça. Qu'il incarne un flic brutal et déterminé dans **Narc** (avec une implication physique totale) ou bien un personnage ambigu et antipathique dans **Identity** (avec plus de discrétion cette fois), celui qui fut le Henry Hill de Scorsese nous démontre qu'il est toujours là et ça fait bien plaisir. Arnaud BORDAS



DVD ZONE 2 ÉDITEURS : H2F ET GCT. TRANSFERTS 1.85 & 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO & VF SUR LES DEUX) ET DTS (VF DE **NARC**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO – BANDES-ANNONCES (SUR LES DEUX). VERSION LONGUE – MAKING OF – SCÈNES SUPPLÉMENTAIRES – COMPARAISON FILM/STORY-BOARD – FILMOGRAPHIES (SUR **IDENTITY**). INTERVIEWS (SUR **NARC**).

Arnaques, crimes, etc.

(LE CRIMINEL + SCORPIO + LE PRIVÉ)



Des criminels de guerre en fuite, des espions paranos et des détectives désabusés se déclinent comme autant de composantes du film noir ce mois-ci chez MGM. **Le Criminel**, l'un des films les plus méconnus d'Orson Welles, met le chasseur de nazis Edward G. Robinson sur les traces d'un criminel (Orson) reconverti en professeur et gendre idéal dans une petite bourgade ricaine. La description satirique des villageois et le portrait effrayant du personnage principal ne sont pas sans rappeler **L'Ombre d'un soupçon**, réalisé par Hitchcock trois ans plus tôt, en 1943 (et avec le wellesien Joseph Cotten). Et l'atmosphère inquiétante qui s'en dégage atteint des sommets expressionnistes, notamment dans la cauchemardesque scène finale. Un must. Film d'espionnage désespéré et cynique, **Scorpio** bénéficie d'un duo d'acteurs particulièrement convaincant (Burt Lancaster et Alain Delon) et de la mise en scène énergique de Michael Winner, qui, comme d'habitude, perd en subtilité ce qu'elle gagne en agressivité. A l'arrivée, un très bon film d'espionnage qui donne une vision terrifiante et rentre-dans-le-lard de la CIA à travers le portrait d'un agent au bout du rouleau poursuivi par le jeune tueur qu'il a formé. **Le Privé**, l'un des titres de gloire de l'opportuniste Robert Altman, se regarde encore aujourd'hui avec plaisir. Elliott Gould y interprète le blasé Philip Marlowe avec un sens de la « fuck you attitude » réjouissant et s'avère entouré d'une bande de seconds rôles bien barrés (le nabot Henry Gibson, Sterling Hayden en écrivain alcoolo et Arnold Schwarzenegger en porte-flingue pataud !). Bref, un polar « hard boiled » bien dans l'esprit du papa de Marlowe, le grand Raymond Chandler, même si ça reste quand même plus « boiled » que « hard » (c'est du Altman, faut pas déconner non plus !).

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 1.33, 1.85 ET 2.35 (1/9). SON MONO. SUPPLÉMENTS : BANDE-ANNONCE.

STAR CRASH : LE CHOC DES ÉTOILES

ÉDITION COLLECTOR - DE LUIGI COZZI

Dans le précédent numéro, le petit Bustillo vous expliquait en quoi Neo était un éditeur qui méritait tout notre soutien. Assertion confirmée avec la sortie de **Star Crash**, la space-opérette du Georges Méliès du bis, Luigi Cozzi. D'autant que cette perle du B sort avec une copie à peu près correcte (sautes de son, image pâlotte et abîmée, mais ce sera toujours mieux que votre vieille VHS) et dans une édition double DVD. Le second disque propose ainsi **Star Crash 2**, suite très dispensable mais hallucinante (même si l'ennui saisit le spectateur à la vitesse de l'éclair) et près de deux heures de bonus qui passent à deux doigts du supplément miraculeux. Malheureusement, le premier, un documentaire sur Luigi Cozzi, opte pour une forme auteurisante (Cozzi est filmé en contre-jour, puis incrusté dans un petit carré au centre de l'image) et absconse (mais de quels films sont issus la moitié des extraits qui illustrent l'entretien ?), là où justement son cinéma est d'une simplicité (pureté ?) enfantine. Le gros morceau de l'édition reste une émission télé présentée par Luigi Cozzi au début des eighties, qui convoque autour d'une table de jardin les bricoleurs enthousiastes qui ont sué sang et eau sur son film. Entrecoupé d'images de tournage (si, ça existe !), ce document, après quelques ratés, a été remonté à la tronçonneuse dans ses deux premiers tiers et privé de sous-titres français dans ses vingt dernières minutes ! Des erreurs de jeunesse qui ne devraient pas vous empêcher de vous ruer sur cette édition rare et donc indispensable...

Julien DUPUY

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : NEO PUBLISHING. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF DE **STAR CRASH**). SUPPLÉMENTS (EN PARTIE VOST) : FILM **STAR CRASH 2** (VF UNIQUEMENT) – ÉMISSION MAKING OF – DOCUMENTAIRE – GALERIES DE PHOTOS – BANDE-ANNONCE.

WE'RE NO ANGELS

(FNAC IMPORT) DE NEIL JORDAN

Remake d'un film de Michael Curtiz avec Humphrey Bogart, **We're No Angels (Nous ne sommes pas des anges** chez nous) mérite plus que sa réputation de bâton merdeux. Cadres soignés, photo resplendissante, casting de bons seconds couteaux (Bruno Kirby, James Russo, Jon C. Reilly, les nénés de Demi Moore), le film propose de nombreux atouts non négligeables. Dommage tout simplement que Neil Jordan ne se soit pas débarrassé du cabotinage excessif de Sean Penn et Robert De Niro pour conférer à sa comédie désenchantée la touche de gracieuse légèreté qu'il parviendra à obtenir par la suite avec ses meilleurs films, comme **Entretien avec un vampire** ou **La Fin d'une liaison.**

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : PARAMOUNT. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 ET 2.0 (VO NON ST).

INTERVIEW JULIEN CARBON
PASSAGE À L'ACTE

LES FIDÈLES LECTEURS DE MAD CONNAISSENT BIEN JULIEN CARBON, QUI A LONGTEMPS OFFICIÉ DANS LES PAGES DE CE BEAU MAGAZINE. LE VOILÀ QUI REVIENT CETTE FOIS DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR, SOUMIS À LA QUESTION PAR SES CONFRÈRES (ET ADMIRATEURS) À L'OCCASION DE LA SORTIE CONJOINTE EN DVD DES TROIS FILMS ASIATIQUES POUR LESQUELS IL EST CRÉDITÉ EN TANT QUE SCÉNARISTE AVEC SON COLLÈGUE LAURENT COURTIAUD.

Comment toi et ton collègue Laurent Courtiaud avez-vous rencontré Johnny To ?

On travaillait pour la Film Workshop sur plusieurs projets qui n'ont pas encore abouti. Le premier devait être un film de super-héros pour Jet Li, un genre de **X-Men** chinois qui ne s'est pas fait parce qu'il est parti aux States. On avait aussi un projet d'animation qui est encore en stand-by vu le peu de succès de la section animation de la Film Workshop. On est rentrés en contact avec diverses boîtes, je suis revenu en France pendant quelque temps et c'est Laurent, qui était resté à Hong Kong, qui a rencontré Johnny To. Ça s'est fait comme ça.

Vous lui avez proposé un sujet original ?

Il avait juste un concept, l'histoire d'un négociateur de la police qui s'oppose à un preneur d'otages un peu machiavélique, et on devait rendre le script en dix jours. On est parti de cette idée, en rajoutant l'élément de la maladie, ce genre de choses. Johnny To avait vendu le pitch à China Star en deux lignes : un négociateur est confronté à un type qui peut se déguiser. Travestir l'apparence physique d'Andy est l'un des gimmicks qui fonctionne le mieux, comme on a pu le voir dans **Love on Diet** (Andy en obèse) ou **Running on Karma** (Andy en culturiste).

Vous avez eu les pleins pouvoirs sur le script en dehors de ça ?

Oui, après la proposition d'histoire, on a écrit le traitement très vite vu qu'il fallait compter les jours de traduction du script. Mais entre la première et la dernière version, il y a eu pas mal d'évolution. Des scènes trop chères ont sauté et le personnage qui devait être incarné par Anthony Wong a disparu. À cause de ce protagoniste, le film devenait un peu trop sombre, dans la lignée de **The Mission** ou **PTU**, ce qui n'était pas possible vu que China Star voulait un concept très commercial et qu'il y avait Andy Lau au casting.

En termes de mise en scène, Running Out of Time dénote dans la carrière de Johnny To. Vous lui avez donné des notes ou des indications ?

Tu peux faire ça avec les cinéastes de Hong Kong, mais ça ne les intéresse pas du tout. Le rôle du scénariste est différent là-bas, même si c'est un peu en train de changer. En fait, le film s'écrit plus ou moins pendant le tournage, avec une ligne directrice pour l'histoire et un découpage en séquences nécessaires à la préparation. Nous, on doit faire l'assemblage de toutes les idées balancées par le réalisateur pendant le tournage, vu qu'en général, il pense déjà à son prochain film. Tu peux détailler certaines scènes d'action c'est sûr, mais les conditions de travail extrêmement rapides t'obligent à développer un grand sens de l'improvisation.

Comment peut-on maintenir une cohérence scénaristique dans ces cas-là ?

C'est forcément problématique avec cette méthode. C'est pour ça que tu as très rarement des suspenses très construits dans le cinéma de Hong Kong. L'exemple qui a marqué là-bas, c'est **The Longest Nite**. Un personnage se trimballe pendant tout le film avec une valise sans que le spectateur ne sache ce qu'il y a dedans. Dans **Running Out of Time**, tu as bien deux ou trois trucs qui arrivent une minute avant que ce ne soit explicité, ce qui est déjà assez inhabituel pour Hong Kong. Bosser avec des étrangers les a obligé à écrire un peu plus le film.

Vous avez gagné, avec Nai-Hoi Yau (le scénariste attitré de Johnny To) le prix de la critique pour ce film, ça ouvre des portes non ?

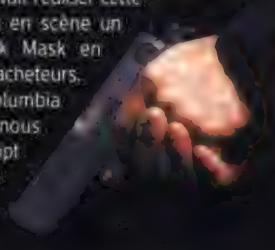
Oui. Michelle Yeoh nous a appelés après les Awards et nous a demandé de développer deux ou trois choses pour elle. Ce n'était pas encore **Le Talisman** d'ailleurs, mais un film de science-fiction. Il y avait un réalisateur qui avait été engagé pour faire un scénario qui ne leur plaisait pas, donc ils nous ont demandé de modifier des éléments du script. Mais là encore, c'est un travail de commande, complètement dirigé par les producteurs. Sur **Le Talisman**, on a eu beaucoup de restrictions au niveau de la violence, vu que le film a été tourné en Chine et en Malaisie où Michelle est vraiment une idole nationale. Il fallait qu'elle fasse attention à son image.

De votre côté, vous vouliez un film rapide et nerveux, dans la mouvance de Hong Kong, non ?

C'est vrai. Professionnellement, l'expérience a été excellente, même si le film est ce qu'il est. Il est conforme à ce qu'on nous a demandé. Sans pouvoir aller loin dans la violence ou la romance, on s'est dit qu'on allait faire un film où il y aurait beaucoup d'action, mais ce n'était pas vraiment ce qu'ils voulaient faire. Ils voulaient montrer les paysages de la Chine et Peter Pau n'avait pas vraiment envie de réaliser un film d'action. Nous, on voulait que la dernière séquence soit une espèce de **Shaolin House of Traps** avec plusieurs pièges qui s'enchaînaient à la fin. Mais la scène a été considérablement réduite.

Vous avez mûri le script de Black Mask 2 ?

À la base, Ringo Lam devait réaliser cette suite et Tsui avait mis en scène un promo-trailer du Black Mask en action pour attirer les acheteurs. Quand les gens de Columbia sont entrés en lice, nous avions déjà écrit un script complet. Tsui a repris le projet, et pendant que nous étions au



Cambodge pour les repérages de **In the Mood for Love** de Wong Kar Wai, le studio a engagé deux scénaristes américains pour réécrire le script. Mais bon, **Black Mask 2** reste un film 100 % Tsui Hark. Il y a beaucoup d'éléments qu'il a modifiés. Il a incorporé la scène de poursuites avec les éléphants uniquement parce qu'il avait eu l'opportunité de les obtenir dans la foulée. (rires)

Et comment tu réagis à des demandes aussi peu banales, quand tu es obligé d'écrire à même le plateau cette poursuite ?

À un moment, on ne réagissait plus du tout puisqu'on dormait si peu depuis si longtemps qu'on était dans une espèce de brouillard permanent. Tsui aime beaucoup faire des expériences sur le plateau. On lui donnait notre avis sur le manque de logique, mais c'est Tsui Hark quand même, t'as tendance à lui faire confiance. Précisons qu'il n'y a pas eu d'obligation ordonnée par les Américains concernant les éléments du scénario. Les catcheurs, le gamin, ce sont des éléments que Tsui voulait depuis le début. S'il y a des choses qui ont été édulcorées, c'est parce qu'il voulait vraiment tordre ces références, les rendre plus parodiques.

Mais on peut dire par certains côtés que le film lui a échappé, non ?

Ce qui est sûr, c'est qu'il fallait certainement un budget deux fois plus important pour faire ce film. En même temps, ça ne veut pas dire grand-chose avec Tsui. S'il obtient un certain budget, il va forcément faire un film qui est impossible à faire avec l'argent imparti. Quand les effets spéciaux ne lui permettaient pas de faire **Green Snake**, il faisait **Green Snake** et quand les effets spéciaux lui permettent de faire ce dernier, il fait **Legend of Zu**. Il va toujours un peu plus loin. Il y avait des poursuites dans le film qui étaient très difficiles à faire. Je pense notamment à l'ouverture du film, qui décrivait une poursuite en moto d'immeubles en immeubles. Il n'en reste quasiment rien dans le film, mais notre but était que cette scène ressemble aux épisodes de ***Spiderman*** par John Romita, où on voit Peter Parker, confortablement installé, partir dès qu'il y a une alerte.

Vos projets ?

On vient d'écrire un gros projet pour Samuel Hadida, l'adaptation du jeu vidéo **Onimusha**, en coproduction avec le Japon. Il y a tous les personnages du jeu vidéo, plus trois nouveaux, et le casting devrait commencer d'ici peu.

Propos recueillis par Stéphane MOÏSSAKIS et Arnaud BORDAS, et retranscrits par David DOUKHAN.

Hong Kong par trois

(RUNNING OUT OF TIME + LE TALISMAN + BLACK MASK 2 : CITY OF MASKS)

Si la carrière de notre duo de choc Laurent Courtiaud/Julien Carbon n'a pas débouché sur les bombes dont on les sait capables (oui, on copine et alors ?), il n'en reste pas moins des tentatives fructueuses et intéressantes. On songe notamment à leur premier essai, **Running Out of Time**, réalisé par Johnny To. Bien écrit et bien pensé (surtout si l'on prend en compte les conditions de tournage), **Running Out of Time** raconte le duel entre un flic de choc et un criminel condamné par la maladie. Porté avant tout par la psychologie des personnages, le film est malheureusement tiré vers le bas par une réalisation trop aléatoire à laquelle Johnny To ne nous avait jusque-là pas habitués. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'un bon tremplin pour les scénaristes qui débouche malheureusement sur le piteux film de commande de Michelle Yeoh. Passons donc vite sur ce **Talisman** ridicule au possible, sorti à la va-vite l'été dernier, pour nous concentrer sur le **Black Mask 2** de Tsui Hark. Il était permis de s'attendre à un must, d'autant que le génie s'attaque au film de super-héros et embarque donc nos deux compères, des fans du genre, dans son aventure. Las, il s'agit d'un foirage total rehaussé par des cadres démentiels, mais dont le budget étriqué ne permet pas de rendre justice aux idées les plus folles (courses-poursuites à dos d'éléphants, catcheurs mutants). Résultat, un navet fascinant que même Tsui Hark n'a pu élever au rang de chef-d'œuvre psychotronique par un flagrant manque de rythme. Belle tentative, mais difficile de ne pas s'épuiser après les monstres filmiques que sont **Time & Tide** et **Legend of Zu**. Quoi qu'il en soit, l'aventure n'est pas finie pour notre dynamic duo qui enquille les projets, dont le plus alléchant reste encore l'adaptation de **Onimusha**. On leur souhaite un bon gros « *merde* » plein d'amour pour la suite !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : CTV, FPE & GCT. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR **LE TALISMAN** ET **BLACK MASK 2**) ET 2.0 (VO ET VF SUR **RUNNING OUT OF TIME**). SUPPLÉMENTS (VOST) : MAKING OF - FEATURETTE - GALERIES (SUR **LE TALISMAN**) - COMMENTAIRE AUDIO - REPORTAGE - INTERVIEWS (SUR **RUNNING OUT OF TIME**) - BANDES-ANNONCES (SUR LES TROIS).

MAD DVD

PROJET VIPER

DE JIM WINORSKY

Projet Viper, c'est un peu le coup de cœur du mois des inédits vidéo. C'est fauché, pas très bien foutu, mais gravement fun. Après que l'échantillon d'une opération secrète baptisée Project Viper ait été dérobé dans un labo high-tech du gouvernement américain, l'agent spécial Mike Connors (Patrick Muldoon, bien plus crédible en agent secret tombeur qui se la pète que bien des acteurs ayant interprété James Bond) est chargé de le récupérer coûte que coûte avant que l'éprouvette ne se transforme en quelque chose de pas très catholique. Hélas, le Project Viper se matérialise sous la forme d'un gros monstre (genre celui d'**Un cri dans l'océan** partouze avec ceux de **Pitch Black**) en images de synthèse pas top moumoute mais convainquant lorsqu'il faut aller au charbon. Et le travail de tout bon monstre qui se respecte, c'est de dessouder un maximum de péquenots. Après s'être fait la main sur des clébards, il passe rapidement à la vitesse supérieure en venant boulotter tous les poteaux à Patrick, ce qui l'empêche de draguer tranquillement sa partenaire. Comprenez-le : c'est pas facile d'essayer de glisser sa main dans la culotte de la voisine quand un mec se fait littéralement éplucher comme une banane devant vous. On ne remerciera jamais assez Jim Wynorski (**Dinosaur Island**, **Le Retour de la créature du lagon**) pour cet instant qui tutoie l'éternité.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2002. RÉAL.: JIM WYNORSKI. INT.: PATRICK MULDOON, THERESA RUSSELL, CURTIS AMSTRONG, JOE AVALON... FORMAT 1.85 16/9. SON 5.1 (VF). DIST.: FREE DOL-

RED WATER

DE CHARLES ROBERT CARNER

Un film de requins à petit budget, généralement ça fait peur : on a toujours le droit à des stockshots pourraves et à des images de synthèse encodées à la MJC de Puteaux. C'est donc avec beaucoup d'appréhension que l'on entame la vision de ce **Red Water**, un téléfilm où se côtoient une belle brochette de has been sympathiques (Lou Diamond Phillips, Kristy Swanson et Coolio) et un scénario bien pompé sur **L'Invasion des piranhas** (des mecs veulent repêcher un trésor enfoui dans une rivière abritant un squale du genre affamé). Mais contre toute attente, le résultat se laisse voir sans trop de problèmes. Certes, les acteurs sont mauvais comme pas permis (Coolio ressemble de plus en plus à un fraggle rock, Swanson se la joue bimbo malgré un cul en scope), mais la vraie star de l'affaire (un requin balafré) a plutôt bonne gueule et assure le spectacle. Rehaussé de plus par un final bien barjo (la mise à mort du monstre est vraiment réussie), **Red Water** atteint sans peine son but : nous divertir.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2003. RÉAL.: CHARLES ROBERT CARNER. INT.: LOU DIAMOND PHILLIPS, KRISTY SWANSON, COOLIO... FORMAT 1.33 4/3. SON 5.1 (VO ET VF). DIST.: COLUMBIA.

HELLRAISER 5 : INFERNO

DE SCOTT DERINCKSON

Ça commençait à faire un bail qu'on l'attendait en France ce foutu **Hellraiser 5**. Ben franchement, on aurait mieux fait de se méfier de cette sortie à reculons. C'est simple, après visionnage, on en vient à se demander comment des mecs ont pu flinguer à ce point une aussi bonne saga. Pour faire court, on se fait chier grave devant **Hellraiser 5**. Il ne se passe absolument rien dans cette histoire de flic qui s'entiche de la boîboîte dorée, tout en commençant à halluciner grave et à se demander s'il n'est pas le tueur qui terrorise la région. Ça a plutôt de la gueule comme ça sur le papier mais alors sur pellicule... Ça sent le mort. Même les cénobites, pourtant très réussis, n'ont qu'un temps minime imparti à l'écran (Pinhead, cinq minutes au total). Cependant, quelques scènes subsistent comme celle, particulièrement réussie, où le flic se fait littéralement caresser de l'intérieur. C'est peu. Et il paraît que la suite est pire...

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2001. RÉAL.: SCOTT DERINCKSON. INT.: CRAIG SHEFFER, NICHOLAS TURTURRO, JAMES REMAR, DOUG BRADLEY... FORMAT 1.85 16/9. SON 5.1 (VO ET VF). DIST.: TF1 VIDÉO.

CHERRY FALLS

DE GEOFFREY WRIGHT

Le slasher post-**Scream**, tout comme ceux qui l'ont initié (**Cursed**, le nouveau projet du tandem Craven/Williamson porterait apparemment très bien son nom), n'étant plus vraiment en odeur de sainteté, il semble bien difficile aujourd'hui de faire un film original avec un tueur masqué qui dézingue des ados. Pourtant, le plutôt doué Geoffrey Wright (**Romper Stomper**) relève le pari avec **Cherry Falls**. Avec son boogeyman particulièrement bien looké (sorte de Sadako gothique) qui ne s'en prend qu'aux vierges, son casting bien senti (Brittany Murphy et le trop rare Michael Biehn en tête) et son dernier acte apocalyptique (les étudiants organisent une partouze, le tueur débarque, c'est le carnage), **Cherry Falls** prouve sans peine (même si l'identité du tueur se grille au bout d'une demi-heure) que le slasher est encore un genre sur lequel on peut compter, si l'on veut bien se donner la peine de faire les choses avec un minimum de passion et de respect. Ici, le contrat est largement rempli.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2001. RÉAL.: GEOFFREY WRIGHT. INT.: BRITTANY MURPHY, JAY MOHR, MICHAEL BIEHN... FORMAT 1.85 16/9, SON 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS: BANDE-ANNONCE. DIST.: STUDIO CANAL.

LA TRANCHÉE

DE MICHAEL J. BASSETT

Sous ce titre pas très futé (un film sur la Grande Guerre porte déjà ce nom) se cache le fameux **Deathwatch**, crossover entre le film de guerre et le film d'horreur réalisé par Michael J. Bassett il y a quelques années déjà. Dans le chaos sordide et sanglant des tranchées, une patrouille de soldats anglais se perd dans un bien étrange brouillard qu'ils prennent dans un premier temps pour du gaz moutarde (celui qui vous monte au nez pour vous faire péter le cerveau). Une fois celui-ci dissipé, les tommys se retrouvent dans un vaste réseau de galeries et de tranchées allemandes apparemment désertées dans la précipitation. Et pour cause. Une présence bien plus malfaisante que les casques à pointe y rôde, bien décidée à faire passer de vie à trépas tous les malheureux troufions. **La Tranchée** a tout d'un paradoxe. Le film est visuellement splendide, crade et boueux à souhait, les acteurs sont tous très bons (le jeune Jamie Bell et Andy « Gollum » Serkis en tête) et les images chocs se succèdent (l'Allemand sortant de terre, le soldat à la tête de barbelés), mais rien n'y fait vraiment : on a fâcheusement tendance à regarder un peu trop souvent sa montre, tout en se laissant promener gentiment jusqu'au générique final uniquement pour connaître le fin mot de l'histoire. Ce n'est pas non plus la grosse daube du mois, loin de là, mais dans un registre proche, on est légitimement en droit de préférer **The Bunker** ou l'inégalable **Forteresse noire**.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT GRANDE-BRETAGNE, 2001. RÉAL.: MICHAEL J. BASSETT. INT.: JAMIE BELL, ANDY SERKIS, RUAIDHRI CONROY, MIKE DOWNEY, LAURENCE FOX... FORMAT 2.35 16/9. SON 5.1 (VO ET VF). EDIT.: H2F.

LA TRANCHÉE VU PAR SON RÉALISATEUR MICHAEL J.BASSETT

À propos de son entrée dans le long-métrage.

Avant **La Tranchée**, j'ai réalisé plusieurs courts-métrages, qui n'étaient pas terribles. Parallèlement, je développais des scripts, et l'un d'eux, **No Man's Land**, a été très apprécié par plusieurs producteurs. J'aurais pu me faire pas mal d'argent en leur vendant, mais ça ne m'intéressait pas s'ils ne m'embauchaient pas à la réalisation. Les producteurs me rétorquaient que mes courts n'étaient pas bons. Je les suppliais de me redonner ma chance. Finalement, j'ai trouvé des producteurs qui m'ont permis de faire mes preuves : ils m'ont donné 2 000 livres (ce qui m'a à peine permis de défrayer les acteurs) pour que je réalise une scène. S'ils estimaient le résultat satisfaisant, j'obtenais le poste. J'ai choisi sept pages du scénario, qui comportaient à la fois des dialogues et de l'action. Un fermier des Midlands m'a prêté son terrain et j'y ai creusé vingt mètres de tranchée. J'ai emprunté à un plâtrier des sacs de sable, j'ai harcelé un dépôt militaire pour obtenir quelques accessoires et je me suis vraiment cassé le cul pour que ce test fonctionne. Quand les producteurs l'ont vu, ils ont immédiatement accepté que je réalise le film.

À propos du tournage.

Je suis ensuite allé filmer à Prague, pour un budget de deux millions de dollars. Partir là-bas m'a permis d'optimiser ce budget, notamment en récupérant des rebuts d'anciennes productions. Ainsi, certains des ensembliers venaient de finir **Blade II**, et ils ont récupéré quelques cadavres du film qui prenaient la poussière pour habiller mes décors. Le gouvernement tchèque drainait les fleuves alentour, et nous avons utilisé la boue qu'ils extirpaient des fits des rivières pour construire les tranchées. Nous avions donc tout un tas d'ordures dans nos décors et beaucoup de poissons pourris. C'était dégueulasse, mais c'était très bénéfique pour l'ambiance. Mais même avec ces subterfuges, le tournage fut extrêmement dur.

À propos de sa vision originale.

Finalement, mes efforts ont été payants, et les premiers retours sur mes rushes étaient très bons. Trop bons même, car les producteurs ont vu les images et ont soudain compris que ce petit film allait très bien se vendre. Si bien que leurs objectifs ont changé : ils ont voulu rendre le film plus commercial. Ce qui signifiait que l'horreur devait être plus psychologique que visuelle. Par exemple, la mort d'Andy Serkis se terminait sur une explosion très graphique de son [illegible] initial, avec des morceaux de chair qui [illegible] petit, mais les producteurs n'en ont pas [illegible] beaucoup plus de plans sur les [illegible] dans les bandes-annonces. Ils ont [illegible] de nouveaux plans de meurtres. Les producteurs ont [illegible]. Mais le plus drôle pour le final ? Beaucoup de gens [illegible] de ne pas avoir mis un monstre, mais j'ai un [illegible]. C'était une personnification de la [illegible] années, la boue et les barbelés s'assemblaient en une gigantesque créature. Les producteurs [illegible] par cette idée. Personnellement, je pense que [illegible] n'est pas si préjudiciable à **La Tranchée**. Mon [illegible] pas un film d'horreur fun. D'ailleurs, j'aurais aimé que son slogan soit « l'horreur de la guerre », ce qui résume bien mon credo.

Propos recueillis par Erwan CHAPELOT, Cyril DELAVENAT et Julien DUPUY et traduits par Julien DUPUY. Remerciements à Antoine CHUZEVILLE.

DA HIP HOP WITCH

DE DALE RESTEGHINI

Plusieurs rappeurs new-yorkais, tous affiliés à ce gros looser de Big Z (en voilà un qui porte bien son nom !) ou signés sur le label de Street Don, sorte de Suge Knight de la Côte Est, témoignent de leur rencontre (ou de leurs ébats, selon les cas) avec la Hip Hop Witch. Des rappeurs mentalement détruits (elle leur a mis un doigt dans le cul – sic !) qui vendent néanmoins trois fois plus de disques qu'avant. Une apprentie journaliste et un groupe de cinq blancs-becs mènent leur enquête, persuadés qu'il s'agit là d'un coup de promo juteux imaginé par Street Don. Production très opportuniste, absurde et sans aucun sens (si quelqu'un comprend quelque chose à ce truc, merci de m'en faire profiter à dgranger@mad-movies.com), **Da Hip Hop Witch** se résume à une succession de rappeurs tous plus foncedés les uns que les autres qui viennent débiatérer d'énormes conneries à l'écran et à une bande de white boys idiots qui déambulent dans les rues de Manhattan. Trop cool ! Et qui est-ce qu'on remercie pour cette idée fortement inspirée ? Robert Van Winkle, alias Vanilla Ice (oui oui, celui de « Ice Ice Baby »), porté disparu depuis plusieurs années et qui aurait mieux fait de le rester ! Ceci dit, on vous recommande vivement la VF, un summum de vulgarité à se tordre de rire.

Damien GRANGER

DVD INÉDIT USA, 1999. RÉAL.: DALE RESTEGHINI. INT.: STACII JAE JOHNSON, EMINEM, JA RULE, MOBB DEEP, VANILLA ICE, SPLIFF STARR, RAH DIGGA... FORMAT 1.33 4/3. SON 5.1 (VF ET VO). SUPPLÉMENT: BIOGRAPHIES. DIST.: EDITO.

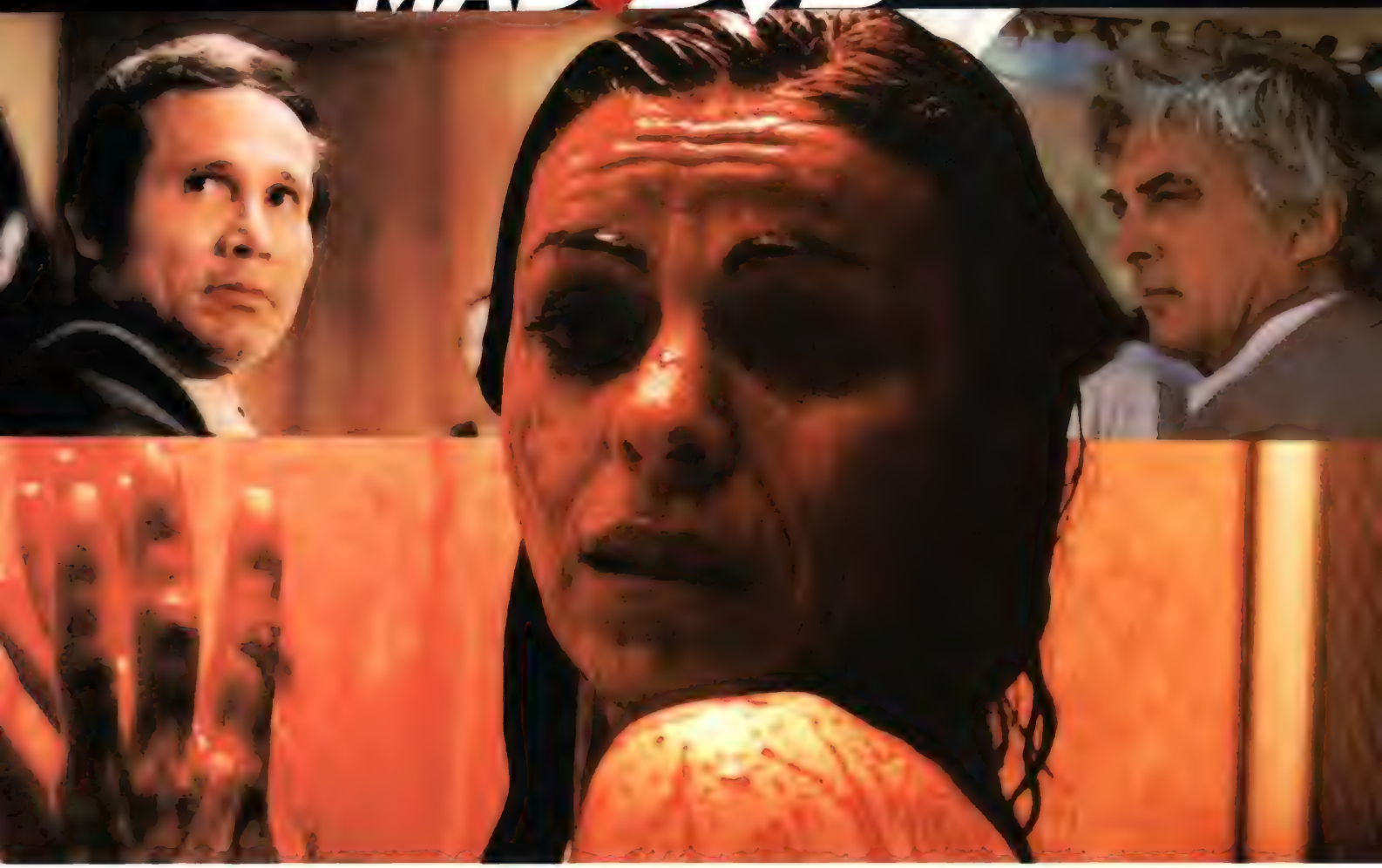
MIMIC 2

DE JEAN DE SEGONZAC

À l'instar de la série des **Tremors**, **Mimic** se décline aujourd'hui directement en vidéo. Le film de del Toro fut lors de sa sortie une jolie surprise parfaitement exécutée par un homme aux mains pourtant liées. Savoir maintenant si Jean de Segonzac a eu plus de libertés que le gros génie sur **Mimic 2** est une question qui n'intéresse personne vu que son film est exactement ce que fut **Tremors 2** à **Tremors**, soit une pâle photocopie de l'original, tant au niveau de l'histoire (quatre ans après, les Judas sont de retour) que des SFX, le talent en moins. Reste que **Mimic 3 : Sentinel** se trimballe une réputation sulfureuse, dans le bon sens du terme. La franchise n'est peut-être pas encore condamnée.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA, 2001. RÉAL.: JEAN DE SEGONZAC. INT.: ALIX KOROMZAY, JON POLITO, BRUNO CAMPOS... FORMAT 1.85 16/9. SON 5.1 (VO ET VF). DIST.: TF1 VIDÉO.



SOIF DE SANG

DE ROD HARDY

EN PROVENANCE DES ANTIPODES, UNE VARIATION ORIGINALE SUR LE THÈME DU VAMPIRISME. PLUS BRANCHÉE CENTRIFUGEUSE QUE CANINE, MODERNE MAIS RESPECTUEUSE DE LA TRADITION, UNE ŒUVRE OÙ LES DESCENDANTS DE DRACULA BOIVENT FRAIS ET DIÉTÉTIQUE...

Fin des seventies, début des eighties. Sur le front du fantastique, ça bouge en Australie. Effervescence sur les routes du futur proche avec les deux premiers **Mad Max**. Effervescence également, mais plus feutrée, avec une école de fantastique discret tirée par le Peter Weir de **Pique-nique à Hanging Rock** et de **La Dernière vague**, et des découvertes aussi imprévisibles que **Harlequin** et **Patrick**. Entre la tôle froissée de George Miller et l'inquiétante quiétude de Peter Weir, d'autres réalisateurs se lancent. Rod Hardy notamment, avec **Soif de sang**.

Avant **Soif de sang**, Rod Hardy c'est quelques séries TV à portée locale. Après **Soif de sang**, c'est encore de la télévision, aux États-Unis cette fois, où le réalisateur, en bon artisan, passe d'une fiction à l'autre sans état d'âme. Quand il ne tourne pas un épisode de *X-Files* ou de *Mission : impossible*, il se consacre notamment à un *Nick Fury* incarné par David Hasselhoff, à une version de *20 000 lieues sous les mers* animée par Michael Caine en Capitaine Némo, à un remake du *Train sifflera trois fois* où Tom Skerritt remplace Gary Cooper.

Très actif à la télévision, Rod Hardy abandonne toute ambition cinématographique. De lui, il ne fait plus parler du tout. Au point même que l'on en oublie qu'en 1979 il signe l'un des films de vampires les plus originaux de la décennie, **Soif de sang** justement, tentative très réussie de moderniser le mythe, de le rationaliser. Pas révolutionnaire en soi puisque, trois ans plus tôt, George A. Romero le précède avec l'intimiste **Martin**. Là où **Martin** présente un jeune homme qui s'injecte du sang dans les veines grâce à une seringue, **Soif de sang** s'appuie sur la supposée existence d'une microsociété occulte, confrérie constituée d'humains a priori normaux. Pratiquement une secte dont les membres s'abreuvent d'un sang scientifiquement prélevé, nettoyé de ses impuretés puis conditionné dans des briques de lait. Une idée « hygiénique » qui raisonne étrangement à l'aube des années 80 où l'on commence à peine à parler de Sida. Des idées d'ailleurs, **Soif de sang** n'en manque pas. Comme, par exemple, de laisser planer le doute sur la nature même des vampires. Authentiques ou faux ? Habilement, Rod Hardy ne se prononce jamais et laisse supposer qu'il pourrait s'agir d'adhérents à la même philosophie macabre. Une scène est d'ailleurs particulièrement révélatrice à ce niveau. Quand, lors d'une cérémonie d'initiation, l'usage oblige à la pose rituelle de fausses canines. Une note humoristique au second degré autant qu'un hommage à la tradition. Une tradition qui affleure toujours sous le vernis de la modernité. D'abord au travers de l'identité de l'héroïne, Kate Davis, enlevée par la secte des buveurs d'hémoglobine sous prétexte qu'elle serait l'ultime descendante d'une vieille lignée transylvanienne de vampires. Les Dracula ? Qui sait... Rod Hardy n'en dit mot et, plutôt que d'épiloguer sur la question, préfère s'attarder sur le conditionnement physique et psychologique du personnage central que ses ravisseurs poussent par tous les moyens à la consommation de sang. Y compris en l'allongeant dans un cercueil cerné de bougies ! Un autre hommage pince-sans-rire à la tradition entretenue par des vampires qui font surtout preuve d'une volonté de s'élever au-dessus du commun des mortels, masse qu'ils considèrent sinon avec mépris, du moins avec une hauteur altière. Une race de seigneurs et de... saigneurs bien entendu !

Le scénario de **Soif de Sang** est ambitieux. À la fois élégante et sobre, sans attirance particulière pour les effets spéciaux et la surenchère, la mise en scène de Rod Hardy le prolonge avec goût, prompte à distiller une atmosphère plus lourde d'une séquence à l'autre. La présence de quelques visages connus autour de Chantal Contouri, Kate Davis à l'écran, comme feu David Hemmings (**Les Frissons de l'angoisse**), le toujours inquiétant Henry Silva et Robert Thompson (**Patrick** en personne) participe à l'intérêt d'un film qui, en ne sortant pas dans les salles françaises, perd beaucoup de son aptitude à passer à la postérité au rang de petit classique auquel il a droit.

Marc TOULLEC

DVD INÉDIT THIRST. AUSTRALIE. 1979. RÉAL : ROD HARDY. INT : CHANTAL CONTOURI, DAVID HEMMINGS, LULU PINKUS, HENRY SILVA, ROBERT THOMPSON... FORMAT : 1.33 4/3. SON : 1.0 (VF ET VO)
EDITÉ EN PACK AVEC MAD MOVIES

JEU GRATUIT
OP ACTION

50 DVD À GAGNER

10 DVD « THE EYE »,
10 DVD « LE TALISMAN »
10 DVD « BANGKOK DANGEROUS »
10 DVD « KUNG POW »
10 DVD « RESURRECTION »

COCHEZ LES BONNES RÉPONSES ET RENVOYEZ LE COUPON À L'ADRESSE SUIVANTE :

MAD MOVIES

JEU GRATUIT OP ACTION - 6 RUE RODIER, 75009 PARIS

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE TÉL

QUESTIONS

1. LES RÉALISATEURS DE THE EYE ET BANGKOK DANGEROUS SONT LES FRÈRES... ?
   - ☐ PANG
   - ☐ TANG
   - ☐ HUANG

2. QUEL EST LE TITRE DU FILM D'ANG LEE DANS LEQUEL JOUE MICHELLE YEOH ?
   - ☐ LE TIGRE ET LA GAZELLE
   - ☐ COEUR DE DRAGON
   - ☐ TIGRE ET DRAGON

3. QUI EST L'AUTEUR DE «LA PETITE FILLE AUX ALLUMETTES DONT EST INSPIRÉ RESURRECTION ?
   - ☐ STEPHEN KING
   - ☐ HANS CHRISTIAN ANDERSEN
   - ☐ STÉPHANE MOÏSSAKIS

Extrait du règlement : Jeu gratuit sans obligation d'achat ouvert à toute personne résidant en France métropolitaine, à l'exception des membres de [illegible] ainsi que des membres de leur famille [illegible] Pour participer, les participants doivent renvoyer le bulletin de participation ci-dessus ou une copie manuscrite de celui-ci [illegible] Les réponses doivent être envoyées à l'adresse suivante : MAD MOVIES - JEU GRATUIT OP ACTION - 6 rue Rodier 75009 Paris. Les réponses illisibles, incomplètes ou [illegible] Les gagnants du tirage au sort seront les [illegible] premiers par courrier ou par téléphone. Lots à gagner : 50 DVD [illegible] Le société Carlsen Publishing France ne peut être tenue [illegible] responsable de l'envoi des lots. Des parties de concours ou des [illegible] Mais à l'utilisation des produits gagnés. Tous les frais de participation au jeu (envoi des bulletins de participation et de demande de règlement) seront remboursés sur la base du tarif lent en vigueur [illegible] sur simple demande écrite adressée au journal [illegible] 30/04/2004. Conformément à la loi informatique et Liberté [illegible] disposent d'un droit d'accès, de rectification et de radiation des informations les concernant.

→ par Bertrand ROUGIER

Noir

NOIR EST UNE SÉRIE DÉJÀ ANCIENNE (2001) DONT LA SORTIE EN FRANCE VIENT TOUT JUSTE DE COMMENCER CHEZ L'ÉDITEUR DYBEX. LES 26 ÉPISODES METTANT EN SCÈNE DEUX JEUNES FEMMES PORTANT DE GROS FLINGUES ET AYANT ÉPOUSÉ LA PROFESSION DE TUEUSES À GAGES SONT DONC PRÉCÉDÉS D'UNE TRÈS FLATTEUSE RÉPUTATION. CEPENDANT, RIEN N'EST JAMAIS VRAIMENT TOUT NOIR OU TOUT BLANC...

Pour le pire et le meilleur, ***Noir*** peut être décrit comme la synthèse de **Nikita** (film et série) et de ***John Doe***. Chaque épisode du show débute par cette psalmodie énigmatique : « *Noir – la fameuse ombre de la mort. Deux vierges accomplissant le châtiment de Dieu… Des pêcheurs au paradis… Préservez notre paisible sommeil* ».

Cette introduction laisse un peu trop bien transpirer le caractère sagement ésotérique pas toujours assumé, ni franchement résolu, de l'intrigue dont il est question dans le show scénarisé et réalisé par Ryoei Tsukimura (**Tenchi Muyo in Love**) et Kôichi Mashimo. Ce dernier est surtout connu par les fans d'anime pour avoir collaboré à des films comme **Weathering Continent** et **Dirty Pair, Project Eden**, puis pour avoir pris la tête du studio Bee Train, une filiale de Production IG (le studio où Oshii occupe la position de figure emblématique) vouée au développement de serials et d'animations pour jeux vidéo. Reste que ***Noir*** échappe miraculeusement à la classification dans la catégorie des projets dits « standards », c'est-à-dire produits pour de bonnes raisons économiques et non pas artistiques. En effet, la volonté de Kôichi Mashimo était de faire du show la « vitrine » de son studio. Pour cela, il fallait que ***Noir*** soit une série sophistiquée et exportable. Force est de constater aujourd'hui que le réalisateur a réussi son pari, comme en atteste l'important engouement généré par ***Noir*** auprès des fans d'animation japonaise du monde entier alors que le show n'avait rien d'un rouleau compresseur médiatique.

De manière plus prosaïque, cette série qui se déroule principalement en France, et plus particulièrement dans un Paris de carte postale, s'ouvre sur Mireille recevant un e-mail de Kirika, une jeune femme qu'elle ne connaît pas, qui a perdu la mémoire (mais pas ses talents au combat) et qui l'invite paradoxalement à faire avec elle un voyage vers le passé. S'engage alors pour les deux assassins une longue quête à la recherche de leurs origines au terme de laquelle elles apprennent qu'elles sont liées à une secte : Soldats, qui préside aux destinées du monde depuis plus de mille ans. Mais ce n'est pas tout, une autre tueuse, Chloé, va leur révéler qu'elles font toutes trois partie d'une élite censée ressusciter l'esprit de Noir…

Vous l'avez deviné, ce qui est particulièrement captivant dans ***Noir***, dont la structure narrative regorge de concepts intéressants (même si on ne peut pas véritablement les qualifier de novateurs), c'est que la série joue sur au moins quatre tableaux à la fois : la théorie du complot, la révélation concernant l'identité de chaque héroïne, le suspense concernant leur avenir et tout un tas de chorégraphies martiales certes souvent gratuites, mais qui n'en demeurent pas moins réjouissantes. Évidemment, dans le choix du cadre et des déplacements des personnages à l'intérieur de celui-ci, les partis pris de Kôichi Mashimo ne sont pas aussi satisfaisants ni aussi cinétiques que ceux de Shinichirô Watanabe (le **Détective** d'**Animatrix**) ou de Yoshiaki Kawajiri (**Ninja Scroll**). Néanmoins, plusieurs séances donnent à voir des passes d'armes que ne renieraient pas Christophe Gans ou Christian Dugay (**L'Art de la guerre**). Bien sûr, s'agissant d'une série TV, le « propos guerrier » est nécessairement édulcoré. Toutefois, il reste suffisamment d'idées et de plans séduisants dans ***Noir*** pour exciter l'imagination de tous les amateurs de « gunfight bigger than life ». Malheureusement, l'utilisation excessive de « stock shots » sous couvert d'emploi de flashs-back vient briser lors du climax la jolie dynamique narrative et esthétique pour ressasser des idées que l'on avait au pire vues dès les premiers épisodes, au mieux devinées au même moment. La dramaturgie de ***Noir*** s'en trouve affaiblie, d'autant plus que l'utilisation systématique des thèmes composés par Yuki Kajiura (**Blood : The Last Vampire**), pourtant très efficaces, vient renforcer l'aspect statique du show, qui paradoxalement ne s'emballe pas quand apparaît le personnage de Chloé, pourtant catalyseur de plein d'interrogations. Même s'il est beaucoup question d'action dans ***Noir***, comme la plupart de ses consœurs, la série finit par adopter l'aspect un peu redondant et rebondi typique des spectacles inscrits sur des longs formats. Évidemment, nous aurions préféré assister à un show plus anguleux, faisant moins de concessions, présentant des méchants plus charismatiques et des filles encore plus sexy… Néanmoins, la jupe dont Mireille ne se sépare jamais reste carrément courte et, en termes de subversion, la quête de ces femmes-enfants accumulant sur leur route les cadavres comme d'autres fument des cigarettes est déjà bien corsée. Certains pourront logiquement regretter que les métaphores articulées autour du libre arbitre, de l'instrumentalisation et de la société prison (thèmes classiques de toutes les séries B japonaises) soient ici traitées avec une certaine nonchalance. On leur répondra que l'essentiel demeure que ***Noir*** soit une série 100 % girls and guns !

AVANT-PREMIÈRE

UN THRILLER FANTASTIQUE DE

KIYOSHI KUROSAWA

SÉANCE

120 PLACES DE CINÉMA À GAGNER !

Pour recevoir votre invitation, il vous suffit de nous retourner cette page à l'adresse suivante : Custom Publishing France - Mad Movies - Avant-première Séance - 6, rue Rodier - 75009 Paris.

MONTPELLIER
30 PLACES
Cinéma Diagonal :
lundi 3 mai à 20h00

GRENOBLE
30 PLACES
Cinéma Méliès :
mercredi 5 mai à 20h00

LYON
30 PLACES
Cinéma CNP :
mardi 4 mai à 20h00

MARSEILLE
30 PLACES
Cinéma Le Miroir :
jeudi 6 mai à 20h00

sortie le 5 mai

Libération · Mad Movies · Cinéastes · aü · Zootrope films

→ par Numa RODA-GIL

Jouets pour adultes

LE MARCHÉ DES PRODUITS DÉRIVÉS INVESTIT DE NOUVEAUX TERRITOIRES ET CIBLE UN PUBLIC TOUJOURS PLUS LARGE. MAINTENANT, LES GRANDS AUSSI ONT DROIT À LEURS POUPÉES.

Le monde du jouet a bien changé depuis ces dernières années. S'il est associé depuis longtemps maintenant au cinéma, à la bande dessinée et aux séries télévisées, il gardait jusqu'à présent une optique enfantine. La cible de l'industrie du jouet s'est élargie depuis quelques années du fait de son implication directe dans les montages financiers de tous les longs-métrages grand public. Les contrats de licensing font ou défont un film aujourd'hui. La liste des produits dérivés doit être de plus en plus longue pour justifier les sommes astronomiques mises en jeu. Les produits eux-mêmes sont de plus en plus chers pour permettre aux fabricants d'amortir leurs licences... Nous sommes loin de l'âge d'or où quelques figurines venaient satisfaire les fans les plus hardcore. Les enfants sont de plus en plus lésés par un marché à l'origine réservé à leurs envies, qui s'adresse désormais plus aux adultes fortunés sous prétexte « d'adulescence », de syndrome de Peter Pan ou d'autres foutaises... D'un côté, cet état de fait peut nous rendre tristes dans la mesure où s'acheter un jouet n'est plus aujourd'hui un véritable acte de soutien d'une histoire ou d'un personnage, mais plutôt un passage presque obligatoire vu l'imposante mise en place de produits à laquelle personne ne peut plus échapper. D'un autre côté, l'acquisition de droits et l'accès à la fabrication se sont démocratisés, ouvrant les portes du marché du jouet à de plus en plus de petites boîtes indépendantes, se spécialisant dans des produits pour adultes à petits tirages, ne s'adressant qu'à des amateurs éclairés fatigués de l'offre grand public toujours plus énorme et à la qualité de plus en plus moyenne. Ce nouveau marché, plus underground, surfe sur la demande de plus en plus pointue de collectionneurs lassés par le tout-venant. Cela nous permet de voir arriver chez nous des produits étonnants et bizarres que nous n'aurions pas osé imaginer il y a encore quelques années.

La première brèche ouverte par cette nouvelle demande concerne le monde de la musique jusqu'alors un peu ignoré par les grandes marques (si l'on oublie les produits fabriqués autour des énormes stars comme Elvis, les Beatles ou notre Johnny national). Mc Farlane a ouvert la voie il y a quelque temps avec Kiss, Metallica et autres hard rockers, mais a bien vite favorisé le sport et ses idoles pour faire plus de recettes. Aujourd'hui, ce sont les Japonais qui ont repris le flambeau avec la série de figurines Marilyn Manson produites par Fewture Toys. La nouvelle (la quatrième du chanteur) vient de sortir. Elle reprend Manson dans un de ses costumes de la tournée « Beautiful People », au cours de laquelle la star a véritablement explosé. Quand on voit le jouet, on comprend pourquoi.

Sur scène, le chanteur grimpait sur des échasses pour surplomber le public de manière plus agressive. Ces échasses sont livrées avec la figurine, faisant de ce jouet la véritable superstar de votre collection (les amateurs érudits retrouveront les poses alambiquées des montures des héros de **Dark Crystal** jouées par des acteurs juchés eux aussi sur quatre échasses). La figurine est fournie avec deux têtes reprenant les maquillages différents utilisés sur scène par le chanteur. Nous devons la qualité des détails de ces sculptures au designer Yasushi Nirasawa, cofondateur de la marque Fewture Models qui se cache derrière Devilman depuis quelques années. Manson lui-même étant impliqué dans la fabrication, on ne peut s'étonner de la grande qualité de ce produit qui, tiré à très peu d'exemplaires, ne manquera pas de devenir une pièce extrêmement rare dans les années à venir.

Outre la musique, le marché du jouet voit apparaître une nouvelle tendance qui devrait interpeller les lecteurs amateurs de cinéma pour les grands. Injustement méprisées pendant des années, condamnées à n'apparaître que dans des magazines spécialisés ou simplement vouées à être cachées sous le lit, les actrices de films à caractère pornographique ont enfin droit à la reconnaissance grâce à la marque Plastic Fantasy. Basée à deux pas des grands studios de production porno d'Hollywood, cette boîte s'est spécialisée dans la création de gammes d'action figures réservées aux porn stars. Jusqu'à présent, le concept de l'équipe de Plastic Fantasy était simple : pour chaque gamme, ils s'associent à un distributeur vidéo en sortant leurs plus grandes vedettes. Après Wicked Pictures, comprenant entre autres Stephanie Swift et Sydnee Steele, et Vivid, immortalisant une Briana Banks plus vraie que nature dans un costume de femme préhistorique digne de Raquel Welsh et une Christy Canyon habillée en Shéhérazade, voici une nouvelle gamme, plus large, ne se limitant pas à un seul éditeur vidéo. Elle comporte cinq figurines : Chloé, Inari Vachs, Asia Carrera, Ginger Lynn et Jasmine St Claire. C'est la plus aboutie. Elle comprend à la fois des stars d'aujourd'hui et d'hier. Bien évidemment, ces jouets ont adopté le gimmick incontournable pour tout « nerd » qui se respecte : on peut les déshabiller ! En effet, les action figures sont d'une fabrication classique comprenant les détails, articulations et peintures dignes de n'importe quelle série mais en plus, les vêtements des filles sont réalisés dans un plastique souple permettant au collectionneur pervers que nous sommes de faire faire à ses joujoux des strip-teases intégraux... Attention, il est indiqué sur les emballages que ces jouets ne s'adressent pas aux mineurs. Cet avertissement est justifié dans la mesure où les foufounes et les gougouttes de ces dames sont reproduites de manière extrêmement réaliste ! Normal me direz-vous, nous sommes dans le porno, donc pas dans la légèreté... C'est juste un peu dommage de ne pas pouvoir donner ces toys aux enfants, ces filles étant bien plus réelles que Barbie ou Big Jim...

Voilà pour cette fois. Amateurs de plastique et de fantastique, préparez-vous. Les jouets **Hellboy** arrivent et ça va faire très mal !

Tout savoir sur l'actualité des DVD chaque mois

Le magazine qui chronique le plus de DVD chaque mois

DVD MANIA

L'ULTIME PASSION DU CINÉMA

LES INVASIONS BARBARES • METROPOLIS
HERO • GOODBYE LENIN ! • LES ASSOCIÉS
UNDERWORLD • BAD BOYS 2
LA LISTE DE SCHINDLER
AMERICAN PIE 3 : marions-les !

LE BON, LA BRUTE ET LE TRUAND

DOSSIER
Le western spaghetti

LA LIGUE
DES GENTLEMEN EXTRAORDINAIRES

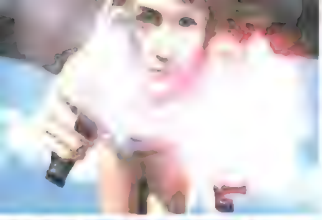
M 02060 - 39 - F: 4,60 €

32 PAGES HOME CINÉMA

BANC D'ESSAI
Triangle Galaxy 5.1
des enceintes de grande classe !

TEST
vidéoprojecteur
Sanyo PLV - Z2
haute performance et prix compact

DOSSIER
rétroprojecteurs nouvelle génération
de plus en plus forts

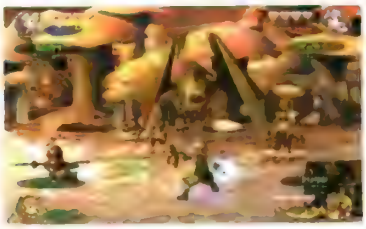


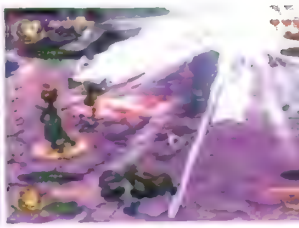
→ par Yannick DAHAN

Un jour... ou une vie

LA SORTIE QUASI SIMULTANÉE DE TROIS FINAL FANTASY DIFFÉRENTS, TRANCHANT CHACUN À LEUR MANIÈRE AVEC LES HABITUDES D'UNE SAGA VIEILLE DE PLUS DE 15 ANS, S'AVÈRE SYMPTOMATIQUE DES NOUVELLES ORIENTATIONS D'UN MILIEU QUI, ÉCONOMIQUEMENT, SE VOIT CONTRAINT DE SUIVRE, VOIRE D'ORIENTER, LES HABITUDES DES CONSOMMATEURS.

Final Fantasy X-2 PS2 - Final Fantasy Chronicles GC
Final Fantasy XI Online PC - James Bond, Quitte ou double PS2





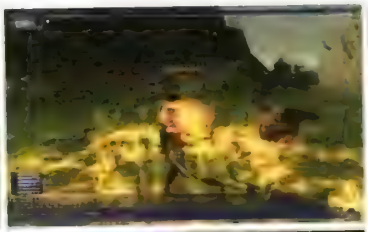
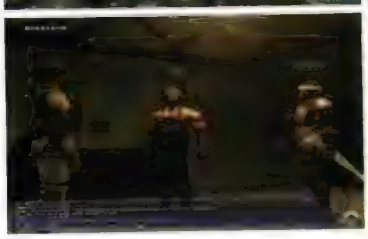
Il semble loin le temps où **Final Fantasy** se conjuguait en solo. Chaque opus était une nouvelle expérience, longue, riche en émotions, où l'identification à des personnages toujours plus complexes était totale. Une expérience qui révolutionnait à chaque fois un gameplay mixant avec brio gestion et aventure, qui développait des scénarios inventifs, montant en crescendo jusqu'à un final apocalyptique, et qui tirait vers le haut une concurrence zélée parce qu'admirative. Mais désormais, le jeu vidéo coûte cher, trop cher, et des études de marché prouvent que les habitudes des consommateurs ont bien changé.

Quand le milieu ne tenait encore que sur une frange réduite de joueurs hardcore, un développement exigeant (durée de vie énorme, variété sur la durée, conclusions en forme d'apothéose) était la condition sine qua non du succès d'un jeu. Aujourd'hui, considéré plus que jamais comme un loisir par une industrie qui n'est pas dupe des rares innovations artistiques qu'elle met en avant, le jeu vidéo s'est démocratisé et touche un public plus large (plus du tiers des joueurs sont désormais des femmes par exemple, qui privilégient le PC et la Game Boy), moins fidèle... et surtout moins concentré. Des études récentes ont ainsi montré qu'une grande majorité de joueurs ne terminaient pas les jeux qu'ils achetaient (quand ce ne sont pas des simulations sportives dont le temps de jeu ne dépasse souvent pas le quart d'heure par jour), voire n'excédaient jamais la moitié du temps de jeu calculé par le développeur.

Autant dire qu'une telle étude n'est pas tombée dans les oreilles d'un sourd, en particulier celles du leader mondial Electronic Arts. Son dernier jeu sorti en France, le médiatisé **James Bond, Quitte ou double**, incarne à merveille la nouvelle orientation (douteuse) de l'industrie : mettre visuellement le paquet sur les premières heures de jeu et délaisser le reste, que la majorité des joueurs ne verra jamais. Conçu comme un vrai **James Bond** movie, **Quitte ou double** démarre sur les chapeaux de roues avec un prégénérique explosif (on se fait courser par un avion à réaction !), nous balance un générique qui tue avec de vrais acteurs en guest stars (dont Shannon Elizabeth) et se poursuit avec quelques missions originales et fun (comme shooter des bad guys en descendant en rappel d'un immeuble en flammes). Le gameplay est varié et en met plein les mirettes à grands coups d'effets spéciaux pyrotechniques. Le hic, c'est que le téméraire qui veut terminer le produit va vite buter sur des actions ultra répétitives et se retrouver au final dans des niveaux bâclés et bourrés de bugs ! Jusqu'ici, ce syndrome provenait du manque évident de temps de développement par rapport aux dates butoir de sortie (euh... **Enter the Matrix** !). Maintenant, cette contrainte marketing s'étoffe d'une légitimation sociale bien commode : « *De toute façon, le public ne finit pas les jeux.* ».

Même si on ne saurait reprocher à des boîtes exigeantes comme Square Enix de vendre des produits bâclés (ça n'a jamais été le cas), la conception en amont de leurs titres correspond désormais à cette nouvelle donne. **Final Fantasy X-2**, non content d'être un spin-off conçu avant tout pour être rentable (moteur identique à un épisode **X** qui s'est parfaitement vendu et frais de développement réduits), s'est construit en fonction des nouvelles habitudes des joueurs. La gent féminine est bien entendu visée (après tout, on dirige trois chanteuses de pop dont les changements magiques de fringues servent d'ersatz aux invocations usuelles) mais c'est avant tout la réalité d'une consommation plus rapide et épisodique du produit qui a conditionné la structure du gameplay. Pour la première fois dans la saga, **Final Fantasy X-2** ne propose pas un scénario immuable dans lequel on s'immerge mais un système de missions aléatoires. C'est beaucoup moins trippant certes, l'immersion est quasiment réduite à néant, mais ça permet au joueur lambda de finir une mission en à peine plus d'un quart d'heure (j'en pleure encore !).

Désormais, le jeu fonctionne dans un univers d'extrêmes : jouer un quart d'heure seul... ou jouer interminablement. Aussi, pour répondre aux coûts de plus en plus prohibitifs des jeux, s'assurer la fidélité des joueurs et espérer être rentables, les éditeurs se sont tournés vers une autre réalité : 44 % des consommateurs préfèrent jouer entre amis. Là encore, Square Enix n'a pas raté le coche.

Son **Final Fantasy Chronicles** (qui pour le coup n'a plus rien d'un **Final Fantasy**), non content de toucher le public orphelin de la Gamecube, est le premier épisode multijoueurs de la saga, pensé dans ce seul objectif. Particulièrement réussi dès qu'on y joue à 4 (seul, c'est plus monotone qu'un épisode de ***Derrick*** !), il nécessite toutefois la présence de plusieurs Game Boy Advance, ce qui aurait pu apparaître rédhibitoire ! Mais son succès aux États-Unis (243 000 unités en février) en dit long sur l'évolution d'un marché ultra concurrentiel, de plus en plus orienté vers le multijoueurs, le portable et le online.

Bien que totalement phagocyté, là encore, par des motivations économiques, le MMORPG est devenu le seul refuge du joueur hardcore. Mais un refuge dont la particularité est d'autoriser autant l'identification en solo que le partage des émotions avec des millions d'autres gamers. Pas d'intermédiaire cette fois en termes de temps de jeu puisqu'ici, il est indéfini. En créant l'hallucinant **Final Fantasy XI Online** (dispo au Japon et transposé uniquement aux USA, il ne le sera sans doute pas en France), Square nous propose un univers alternatif d'une crédibilité ahurissante et dans lequel on plonge avec une aisance et un confort déconcertants. Un univers sous forme d'anthologie de **Final Fantasy**, où plus encore que dans n'importe quel MMORPG (même les plus addictifs comme pouvaient l'être **UO** ou **Everquest**), on a le sentiment de se construire une double vie, une existence réelle dans un monde fantasmatique qui sait nous émerveiller (le jeu est visuellement magnifique), nous intriguer (la découverte des terres est longue et ardue), nous flatter (un système de missions et de quêtes permet de développer à loisir son statut social) et surtout nous obliger à communier (au bout d'un certain « level », il devient nécessaire d'évoluer en groupe, donc de communiquer pour former des alliances). Bref, un **Final Fantasy** tout en un : à la fois RPG ultime (dont les possibilités de gestion infinies peuvent garantir des années de jeu !), produit éminemment multijoueurs (où le concept de « party » et « d'alliances » a été pensé à la perfection), mais aussi univers persistant (toujours là, si tu raques 10 euros par mois !) dans lequel la durée de vie ne dépend, pour une fois, que du joueur…

Pour une heure ou une vie…

MOVIES 2000

La librairie du cinéma

DVD zone 2 neufs

STREET TRASH 20 €

FRAYEURS 10 €

CANNIBAL HOLOCAUST 20 €

LA PLANETE DES SINGES 20 €

DVD zone 2 disponibles à partir de 6 €
DVD imports disponibles à partir de 5 €

DVD ASIATIQUES NEUFS

35 € 25 € 35 € 25 €

DVD ZONE 1

TEXAS CHAINSAW MASSACRE 45 €

TEXAS CHAINSAW MASSACRE 35 €

KILL BILL 35 €

35 €

MOVIES 2000 achète vos DVD, revues de cinéma, affiches, photos, fanzines...

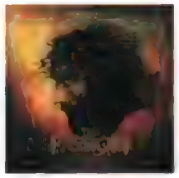
La vente par correspondance est désormais assurée.
Appellez le 01 45 26 81 20

49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS
(MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TÉL. : 01 45 26 81 20. WWW.MAD-MOVIES.COM
OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 13H30 À 19H30

→ par Cédric DELELÉE

The Passion of the Christ

JOHN DEBNEY SONY/INTEGRITY MUSIC



Après qu'aient été évoqués les noms de James Horner, de Lisa Gerrard (dont le nouvel album, *Immortal Memory*, aurait parfaitement collé au film) et de Rachel Portman, c'est finalement à John Debney, plutôt spécialisé dans la comédie (**L'Ile aux pirates**, ça date), qu'échoit la lourde tâche de traduire musicalement la souffrance du Christ. Un choix aussi étrange qu'inattendu, pour un résultat étonnant, sorte de croisement entre le style Media Ventures (pour les synthés grondants, les apports ethniques et les percussions à la **Gladiator**) et le biblic scoring (le très émouvant thème de Marie), certes plus proche dans l'écriture de Horner que de Rozsa ou Newman, même si les moyens employés sont fidèles à la tradition (large section de cordes et chœurs). Intense et profond, le score est pourtant difficile d'accès en l'absence des images et délivre une ambiance oppressante qui décuple la beauté des rares moments lumineux qui l'éclairent. Plus surprenant, on a même droit à des accélérations qui sonnent comme de véritables passages d'action (« Raising the Cross » et « Resurrection » font figure d'appels au combat) et qui galvanisent la puissance de la partition. Un album magnifique, qui pourrait bien convertir pas mal de monde… à la musique de film !

Agents secrets

BRUNO COULAIS MILAN

Aussi connu en France qu'il est surestimé, Bruno Coulais signe avec **Agents secrets** son premier score vraiment costaud, puisqu'il est à la fois émetteur de l'ambiance du film et récepteur de ses émotions refoulées. Coulais a eu l'intelligence de traiter à la fois le décor, les personnages, le danger qu'ils vivent au quotidien et l'ampleur de leur mission. Il installe d'entrée son ambition avec une ouverture tout droit sortie d'un **Alien** (l'espace, la menace) avant d'entraîner sa musique vers des terrains plus explorés mais traités avec rigueur et efficacité : l'action se traduit alors par des roulements de tambours, des riffs de guitare à la **Heat** ou des cordes qui ne cessent de s'agiter, le patriotisme des agents par le fier envol d'une trompette funèbre, tandis que résonnent quelques écarts ethniques pour planter le décor, amplifiés par des échos de cloches et l'orgue qui rendent l'atmosphère encore plus inquiétante. La recette pourrait vite tourner au procédé distancié si la musique n'était pas enrichie d'une foule de motifs mélodiques fragiles et touchants que délivrent la harpe ou les violons, lesquels, en humanisant la partition, la rendent attachante et deux fois plus éloquente. Sans elle, le film ne serait sûrement pas aussi passionnant, et il est permis de la comparer aux meilleurs Morricone des années 70.

Deux frères

STEPHEN WARBECK DECCA

Après que Gabriel Yared ait quitté le projet, Annaud s'est donc tourné vers le très sage compositeur de **Shakespeare in Love** pour illustrer ce beau film d'aventure familial. Ambiance **Livre de la jungle** oblige, le score marche sur les traces de Scott et Poledouris. Deux thèmes principaux se dégagent, l'un survolant avec grandeur les paysages du Cambodge et l'autre étant rattaché aux deux tigres (plein d'émotion, il est soumis à de multiples et brillantes variations). Les mélodies, superbes, déploient leurs fastes orientaux à l'aide d'un grand orchestre très hollywoodien augmenté de quelques instruments asiatiques, même si Warbeck s'autorise quelques écarts inattendus à l'aide d'un saxo langoureux très **Fièvre au corps** et d'une guitare sèche, allant jusqu'à gambader joyeusement dans « Liberté chérie » (qui semble cela dit plus sorti de **La Chèvre** que du film traité). Une excellente surprise, donc, de la part d'un musicien jusqu'ici assez inintéressant, pour une partition au souffle épique généreux, parfois franchement impressionnante et souvent poignante.

The Cat in the Hat

DAVID NEWMAN DECCA

Auteur de quelques petits bijoux (**Le Fantôme du Bengale**, **Opération Dumbo Drop**, **Galaxy Quest**), le frère de Thomas Newman s'essaie à ce qu'on pourrait appeler la « musique rigolote », style wall-to-wall hérité de Carl Stalling et relayé par des gens comme Broughton ou Goldsmith. Bref, c'est de score cartoonesque qu'il s'agit, le genre de chose inaudible quand on est de mauvais poil, à moins d'adorer décortiquer la technique orchestrale. Si certains s'en sont bien tirés (cf. Kamen avec **Les 102 dalmatiens** et **Le Géant de fer**), Newman se plante dans les grandes largeurs et il est impossible de ne pas comparer le désastre au **Grinch** de Horner, puisqu'il présente les mêmes défauts : nombre de morceaux démarrent bien, savent se montrer mélodiquement généreux… puis dégringolent pour se transformer en cacophonies pleines de bruits « drôles » et d'instruments qui couinent joyeusement sur des rythmes à la con. Une image vient alors à l'esprit : celle de plein de gosses sautant et gesticulant, un jus d'orange à la main, lors d'un goûter d'anniversaire. Bref, si vous pensez ne pas encore avoir atteint la puberté, c'est pour vous. Pour les autres, la réaction immédiate après l'écoute douloureuse de cet album sera d'aller s'éclater les oreilles avec du AC/DC ou du Wagner en flinguant un pack de bières.

Hidalgo

JAMES NEWTON HOWARD HOLLYWOOD

Dès les premières notes, une évidence s'impose : JNH est plus inspiré par les canassons que par les ados en collant. **Hidalgo** ne constitue pas pour autant une révolution dans l'histoire de l'epic scoring, ni dans la carrière de son auteur (les échos de **Wyatt Earp** et des **Survivants** sont nombreux) : la musique reste prévisible et les thèmes assez classiques, mais pour ce qui est du plaisir d'écoute, la réussite est imparable. Le désert est évoqué avec la grandeur nécessaire par des envolées symphoniques dignes de **Lawrence d'Arabie** et de **La Momie** (instruments et vocalises arabes à l'appui, ici particulièrement bien intégrés), et impossible de ne pas songer au Williams d'**Horizons lointains** à l'écoute du frénétique « The Race Begins ». Propulsée par une rythmique très étudiée, cette partition à la fois western et exotique fait donc preuve d'une énergie revigorante, même si certains des meilleurs morceaux d'action sont absents de l'album.

NEWS

● C'était prévisible : Gabriel Yared s'est fait virer de Troy, après avoir composé un score jugé par la production comme « *trop écrasant et trop à l'ancienne* » (c'est dire si on aimerait bien l'entendre, du coup !). C'est James Horner qui le remplace.

● Finalement, ce n'est pas Marco Beltrami mais Harald Kloser qui se charge de Alien vs. Predator, après que son travail sur The Day After Tomorrow (« *big, epic and very Emmerich-style* », déclare la production) ait favorablement impressionné Paul Anderson.

● Graeme Revell reste fidèle à David Twohy et remplit sur The Chronicles of Riddick (dont les premières photos laissent à penser que Twohy serait tout désigné pour adapter *Dune*, dont Revell a signé le score pour sa télé).

● Brian Tyler poursuit sa florissante carrière puisqu'on va le retrouver sur Paparazzi, thriller avec Tom Sizemore et Cole Hauser, The Final Cut, SF avec Robin Williams, et Sahara, sorte de Tomb Raider mâle tiré des romans de Clive Cussler avec Matthew McConaughey.

● Florent Emilio Siri a réussi à imposer Alexandre Desplat, le compositeur de Nid de guêpes, sur Hostage, son premier film US avec Bruce Willis. La nomination aux Golden Globes de la très belle musique de Desplat pour La Jeune fille à la perle a dû sacrément aider !

● Enfin, Hans Zimmer, après avoir été écarté de Collatéral de Michael Mann, est de retour sur le film. Il signera par ailleurs le score de la version cinoche de Thunderbirds.

UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !

Incroyablement gore, complètement barge et flirtant à la limite du porno, THE NECRO FILES 2 rejoindra les amateurs de films bizarres et laissera pantois de stupéfaction tous les autres ! DVD

AVERTISSEMENT : La raison du caractère dérangeant de ce film et de nombreuses scènes érotiques extrêmes, cette œuvre est strictement interdite aux moins de 18 ans et déconseillée aux personnes sensibles.

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

Viols à la perceuse, meurtres sanglants et sévices sexuels extrêmes parsèment ce film choc dont le seul objectif est de révulser d'effroi et de dégoût les spectateurs... y compris les plus endurcis ! DVD

AVERTISSEMENT : Ce film comporte des scènes de violence extrême associées à des scènes à caractère pornographique. En conséquence, cette œuvre est strictement interdite aux moins de 18 ans et fortement déconseillée aux personnes sensibles.

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

www.uncutmovies.fr

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 81, rue du Petit Chasseur 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 20 € la cassette VHS (SECAM) - OFFRE SPÉCIALE : 26 € le DVD (PAL/Zone 2)

FRAIS DE PORT (Colissimo suivi) : 1 à 3 articles - 5 € ; 4 articles et plus - PORT GRATUIT !

- ❑ PSYCHO SISTERS
- ❑ BACK FROM THE DEAD
- ❑ BLACK PAST
- ❑ FANTOM KILER 2(1)
- ❑ TERROR TOONS
- ❑ FANTOM KILER 3(1) (DVD)
- ❑ THE DEAD NEXT DOOR
- ❑ THE BURNING MOON
- ❑ PSYCHOS IN LOVE
- ❑ FLESH EATING MOTHERS
- ❑ UNKNOWN BEYOND (DVD)
- ❑ NIKOS THE IMPALER (DVD)
- ❑ THE NECRO FILES(1)
- ❑ REDNECK ZOMBIES
- ❑ FANTOM KILER(1)
- ❑ THE DARKNESS BEYOND
- ❑ DEATH FACTORY (DVD)
- ❑ ROSSA VENEZIA(3) (DVD)
- ❑ PREMUTOS
- ❑ SCRAPBOOK(1)
- ❑ PARTS OF THE FAMILY
- ❑ DEMONIUM
- ❑ UNHINGED (DVD)
- ❑ THE NECRO FILES 2(3) (DVD)
- ❑ INFANTRY OF DOOM
- ❑ ANGEL OF DEATH(1)
- ❑ SKINNED ALIVE
- ❑ I PISS ON YOUR GRAVE(2)
- ❑ THE SHUNNED HOUSE (DVD)

Je désire recevoir les articles cochés et ci-joint mon règlement de ..... € par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code Postal : ..... Ville : .....

(1) Déconseillé aux moins de 16 ans - (2) Déconseillé aux moins de 18 ans. Contient des scènes érotiques explicites.
(3) Strictement interdit aux moins de 18 ans. Contient des scènes à caractère pornographique. En commandant cet article je certifie implicitement être majeur.
Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ.

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm** / **X-Tro** / «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 **La Compagnie des Loups** / **Dune** / **Greystoke** / **Rocky Horror**...

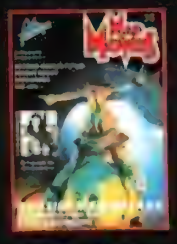
Picture Show / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...

33 **Gremlins** / **Phenomena** / **2001 : L'Odyssée de l'Espace** / «Le Psycho-Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

36 **Re-Animator** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Lifeforce** / **Planète Interdite** / «Le Péplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3** / **Legend** / dossier «Sang pour sang (pire)» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

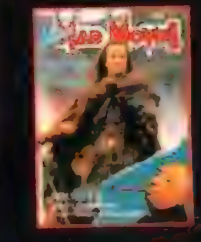
38 **Retour vers le Futur** / **La Chair et le Sang** / **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?** /



«Le fantastique autrichien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator** / **La Revanche de Freddy** / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 **Highlander** / **Re-Animator** / **Link** / **Chapeau Melon et Bottes de Cuir** / «Hitchcock» / int. Christophe Lambert...



41 **House** / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 **From Beyond** / **L'Invasion Vient de Mars** / **Poltergeist 2** / **Rencontres du 3ème Type** / «La préhistoire au cinémas» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

43 Dossier **Aliens** / **Critters** / **Les aventures de Jack Burton** / «Les extra-terrestres au cinéma»...

44 **Massacre à la Tronçonneuse 2** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Evil Dead** / ***Le Prisonnier*** / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»...

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche** / **From Beyond** / **Jason le Mort-vivant** / int. Stuart Gordon...

46 **King Kong 2** / **Street Trash** / **Démons 2** / **L'Exorciste** / «Les singes géants au cinéma»...

47 **Evil Dead 2** / **Freddy 3** / **Indiana Jones** / **Le Sixième Sens** / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

49 **Hellraiser** / **Les Sorcières d'Eastwick** / «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante...

50 **RoboCop** / **Hidden** / **Les Maîtres de l'Univers** / index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop** / **Opéra** / **Hellraiser** / **Hidden** / int. Paul Verhoeven...

52 **Running Man** / **Hellraiser** / **Hidden** / **Prince des Ténèbres** / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / **Elmer** / **Aux Frontières de l'Aube** / int. Katarya Bigelow, Frank Henenlotter...

54 **Bad Taste** / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du fantastique» / «Vendredi 13 l'hécatombe» / int. Peter Jackson...

55 **Chinese Ghost Story** / **Le Blob** / **Roger Rabbit** / **Bad Taste** / «Freddy, le

mythe» / «Empire : grandeur et décadence»...

56 **Freddy 4** / **Beetlejuice** / **Willow** / **Aux Frontières de l'Aube** / **Elvira** / les FX d'**Evil Dead 2**...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob** / **Invasion Los Angeles** / **Hellraiser 2** / **Faux-semblants**...

58 **Invasion Los Angeles** / **La Mouche 2** / **Munchausen** / Cronenberg interview et dossier...

59 **Batman** / **Hellraiser 2** / **La Mouche 2** / la série TV ***Freddy***...

60 **Freddy 5** / **Re-Animator 2** / **Society** / **Abyss** / «Les méchants du Fantastique»...

61 **Batman** / **Indiana Jones et la Dernière Croisade** / **Abyss** / «Le tour du monde des super-héros»...

62 «ILM : La grande illusion» / **Batman** / **Re-Animator 2** / **RoboForce**...

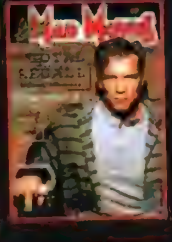
63 Avoriaz 1990 / **Simetierre** / **Leviathan** / **Society** / **Re-Animator 2** / **Halloween 4**...

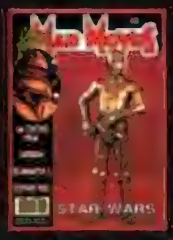
64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal** / ***Freddy TV*** / **Basket Case 2** / **Frankenhooker**...

65 **Total Recall** / **Akira** / **Tremors** / **Halloween 4** / Lamberto Bava...

66 **RoboCop 2** / **Freddy 5** / **Highlander 2** / **Maniac Cop 2** / **Star Trek 5**...

67 **Total Recall** / **RoboCop 2** / **Dick Tracy** / **Sailor et Lula** / int. Verhoeven, Irvin Kershner...





68 «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja** / **Darkman** / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal** / **Henry** / **Highlander 2** / **Les Feebles** / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 **Predator 2** / **Edward aux Mains d'Argent** / **Massacre à la Tronçonneuse 3** / **Akira** / ***Twin Peaks*** (série)...

71 **Terminator 2** / **Akira** / **Hardware** / **Ça** / **La Nuit des Morts-Vivants**...

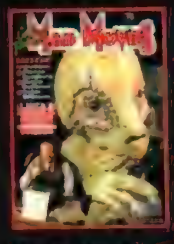
72 **Les Feebles** / **RoboCop 3** / **Freddy 6** / dossier «**La Malédiction**» / int. Peter Jackson...

73 Spécial **Terminator 2** / **Rabid Grannies** / **Fisher King** / int. Terry Gilliam...

74 **Evil Dead 3** / **Rocketeer** / **Freddy 6** / **Hellraiser 3** / **T2**...

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2** / **Freddy 6** / **Le Sous-sol de la Peur**...

76 **Le Festin Nu** / **Hook** / **Brain Dead** /



La Famille Addams / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3** / **Batman le Défi** / **Universal Soldier** / ***Indiana Jones TV*** / **Twin Peaks** / **Le Cobaye**...

78 Dossiers **Batman le Défi** & **Alien 3** / **Les Aventures d'un Homme Invisible** / **Star Trek 6**...

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

81 Avoriaz 1993 / **Dracula** / **Brain Dead** / **Candyman** / **Hellraiser 3** / **Evil Dead 3**...

82 **Fortress** / **Trauma** / ***Les Contes de la Crypte*** / int. carrière de Joe Dante...

83 **Last Action Hero** / **Necronomicon** / **Body Snatchers** / **Phantasm 3**...

84 **Jurassic Park** / int. carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms***...

85 Spécial Dinosaures du **Monde Perdu** à **Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 **Demolition Man** / **Mask** / **L'Etrange Noël de Mr Jack** / **Accion Mutante**...

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3** / **L'Antre de la Folie** / Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garou» / **Wolf** / tous les **Hurlements** / **Body Melt**...

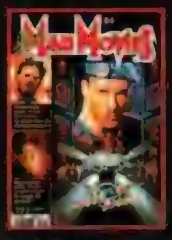
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... / **Body Bags** / **The Crow** / la saga des **Baby Cart**...

90 **The Crow** / les séries ***X-Files***, ***Highlander*** et ***Batman*** / **Eraserhead**...

91 Dossier «Mangas» / **Wolf** / **Tetsuo** / **Mask** / **Ed Wood**...

92 **L'Etrange Noël de Mr Jack** / **Entretien avec un Vampire** / **Freddy 7** / Yoshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate** / **L'Antre de la Folie** / **Freddy 7** / **Highlander 3**...



94 **Dellamorte Dellamorte** / int. carrière Tobe Hooper et John Carpenter...

95 **Ed Wood** / **Batman Forever** / **Freddy 7** / **Porco Rosso** / int. carrière de Fred Olen Ray...

96 **Judge Dredd** / **Tank Girl** / **Congo** / **Le Village des Damnés** / **The Kingdom**...

97 ***X-Files*** / **Waterworld** / **La Mutante** / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files*** / **Johnny Mnemonic** / **Une Nuit en Enfer** / ***Hercule*** TV...

99 Gérardmer 1996 / **Seven** / **The Crow 2** / **L'Armée des 12 Singes**...

100 **SPECIAL N°100 LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES**... ***X-Files*** / **Toy Story**...

101 **Independence Day** / **Une Nuit en Enfer** / **Heavenly Creatures**...

102 **N° SPECIAL** ***X-Files*** / **Dangereuse Alliance** / **Planète Hurlante** / **Crash** / **Jiang-Hu**...100 pages

103 **Independence Day** / **Multiplicity** / **Starship Troopers** / **Pour Rire**...

104 ***X-Files*** / ***Millennium*** / **L.A. 2013** / **Disjoncté** / int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks !** / **Fantômes contre Fantômes** / **Ghost in the Shell** / **Lost Highway**...

106 **Star Wars édition spéciale** / **Le Maître des Illusions** / int. George Lucas, Clive Barker...

107 **Le 5ème Elément** / **Alien la Résurrection** / **Hellraiser 4** / **Anaconda** / **Shining TV**...

108 **Men in Black** / **Scream** / **Batman & Robin** / rétro **Godzilla** / int. Wes Craven...

109 **Volte/Face** / **Le Monde Perdu** / **Contact** / **Mimic** / **Vampires** / ***Millennium***...

110 **Alien la Résurrection** / **Starship Troopers** / **X-Files le Film** / **Spawn**...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers** / **Postman** / **Souviens-toi... l'Eté Dernier**...

112 **Vampires** / **Gattaca** / **Le Loup-garou de Paris** / **Dark City** / **Halloween 6**...

113 **Godzilla** / **Dark City** / **Un Cri dans l'Océan** / **Wishmaster** / **Blade**...

114 **Scream 2** / **Armageddon** / ***X-Files*** / ***Millennium*** / **Las Vegas Parano** / **La Mutante 2**...

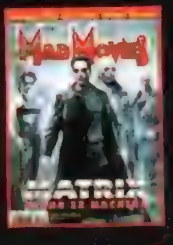
115 **Godzilla** / **X-Files le film** / **Truman Show** / **Small Soldiers** / «Retro gore»...

116 **Blade** / **Halloween : 20 ans après** / ***Buffy*** / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1** / **Psycho** / **Virus** / **1001 Pattes**...

118 **Matrix** / **La Fiancée de Chucky** / **Cube** / **eXistenZ** / **Urban Legend** / dossier «Slashers»...

119 **Matrix** / **Wild Wild West** / **The Faculty** / **Mon Ami Joe** / «La série Z à la française»...

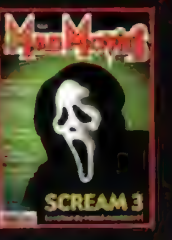


120 **La Momie** / **Wild Wild West** / **Le 13ème Guerrier** / **Blair Witch** / **Voracé**

121 **Star Wars Episode 1** / **Hantise** / **Jin-Roh** / **Perfect Blue** / **Princesse Mononoke**...

122 **Sixième Sens** / **La Fin des Temps** / «Les 25 meilleurs films de trouilles»...

123 **Gérardmer 2000** / **Sleepy Hollow** / **Pour Rire** / **Princesse Mononoke**...



124 **Scream 3** / **Mission to Mars** / **Faust** / **Hypnose** / ***Resident Evil 3***...

125 **Le Seigneur des Anneaux** / **Mission to Mars** / dossier «Killers Superstars» / retro **Blair Witch**...

125 **X-Men** / **Le Pacte des Loups** / **Pitch Black** / **Destination Finale**...

127 **L'Homme sans Ombre** / dossier «L'homme invisible» / **The Cell** / **Scary Movie** / **Gemini** / rétro **Hellraiser**...

128 **Blair Witch 2** / **Donjons et Dragons** / **Planète Rouge** / ***Sen Au Kaï*** / «Hommage à la Hammer»...

129 **Spiderman** / **Le Pacte des Loups** / **Rollerball** / **Tomb Raider** / dossier «Troma»...

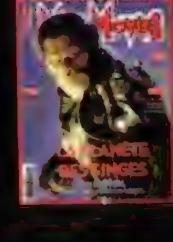
130 **Le Seigneur des Anneaux** / **Le Couvent** / **Intuitions** / dossier «Trasha»...

131 **Le Retour de la Momie** / **Ghosts of Mars** / **Legend of Zu** / dossier Momies / **Pearl Harbor**

132 **Le Seigneur des Anneaux** / **Tomb Raider** / Les bombes sexuelles du fantastique / dossier Jet Li

133 **Final Fantasy** / **Jurassic Park 3** / **La Planète des Singes** / **A.I.** / poster **Final Fantasy**...

134 **La Planète des Singes** / **Vidocq** / **Avalon** / **Samourais** / dossier Terry Gilliam



138 A.I. / From Hell / The One / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

Bonnie Burke / «Les visages de Jack l'Eventreur» / «Tokyo Underground»

Metropolis / «Eloge» / comic-book en 3D films»

Kill Bill / Jeepers Creepers 2 / The Ring / Seijun Suzuki / int. carrière Jack Hill

Cabin Fever / Leeches / Speed Demon / Darkness Falls / Scarecrow / Les fantômes japonais / int. carrière Larry Cohen

183 Dossier Les Événements de la rentrée : Kill Bill Hero Blueberry Le Retour du roi Freddy Vs Jason Underworld / Matrix Reloaded / Animatrix / Basic / X-Men 2 / 28 Jours plus tard

187 Dossier Freddy contre Jason / The Texas Chainsaw Massacre / May / Infernal Affairs / Mystic River / Bad Boys 2 / Hommage à Charles Bronson / int. carrière John Phillip Law (1ère partie)

Les Rivières Pourpres 2 / Battle Royale 2 / The Card Player / Bloodgnome / int. carrière Enzo G. Castellari (1ère partie)

137 Rollerball / Monstres et Cie / The One / Peter Jackson : de 2 à A

138 Dossier Le Seigneur des Anneaux / Les Autres / 13 Fantômes / Gérardmer 2002

139 Dossier From Hell / Spiderman / Versus /

Mes chers voisins / «les 30 ronars assumés»

145 Dossier Minority Report / Windtalkers / SimOne / Signes / Blood Feast 2 / int. carrière Ray Harryhausen

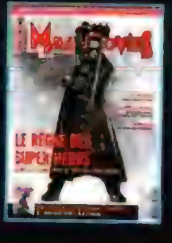
146 Dossier Signes / Halloween resurrection / xXx / Terminator 3 /

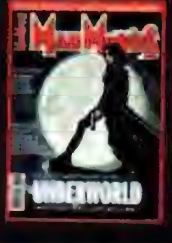
Nemesis / Les films comic-books ratés / int. carrière Shinya Tsukamoto

152 Dossiers Evil Dead et Maléfique / X-men 2 / House of the Dead / Animatrix / Dreamcatcher / Destination finale 2 / Génération Evil Dead : le fantastique à l'économie / AFM 2003

158 Dossier Hellboy / Dossier Kill Bill Volume 1 / Matrix Revolutions / Gothika / Zatoichi / Le Monde de Nemo / S.W.A.T. / Alien / Flesh for the Beast / Slashers / int. carrière John Phillip Law (2ème partie)

159 Dossier Le Retour du Roi / Mindhunters /





160 Dossier Massacre à la tronçonneuse / Dossier Gérardmer 2004 / Spider-Man 2 / Gothika / Dead or Alive 1, 2, 3 / Jeepers Creepers 2 / int. carrière Enzo G. Castellari (2ème partie)

161 Dossier Van Helsing / Dossier Blueberry / Manson Family / Big Fish / Paycheck / Open Range / L'Hirondelle d'or / Cheng Pei Pei / Cannibal Holocaust / int. carrière Ruggero Deodato (1ère partie)

162 Dossier May / Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban / Immortel / Agents Secrets / Kiki, la petite sorcière / Alive / Aragami / Azumi / Romasanta / The Unliving / Screaming Dead / int. carrière Ruggero

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29).

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad Movies* n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés). Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.
Hors-série n°1 Carpenter et n°2 Jackson. France : **7,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **9,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus).

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :

Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ____ PRÉNOM ____

ADRESSE ____

CODE POSTAL ____ VILLE ____

PAYS ____

Date d'expiration ____ Mois/Année

Date et signature obligatoires

VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR www.mad-movies.com, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES	29	32	33	34	36	37	38			
39	40	41	42	43	44	45	46	47	49	50
51	52	53	54	55	56	57	58	59	60	61
62	63	65	66	67	68	69	70	71	72	73
74	75	76	77	78	79	80	81	82	83	84
85	86	87	88	89	90	91	92	93	94	95
96	97	98	99	100	101	102	103	104	105	106
107	108	109	110	111	112	113	114	115	116	117
118	119	120	121	122	123	124	125	126	127	128
129	130	131	132	133	134	135	136	137	138	139
140	141	142	143	COUVERTURE SPIDERMAN	143	COUVERTURE BLADE II	144	145	146	147
148	149	150	151	152	153	154	155	156	157	158
159	160	161	162							

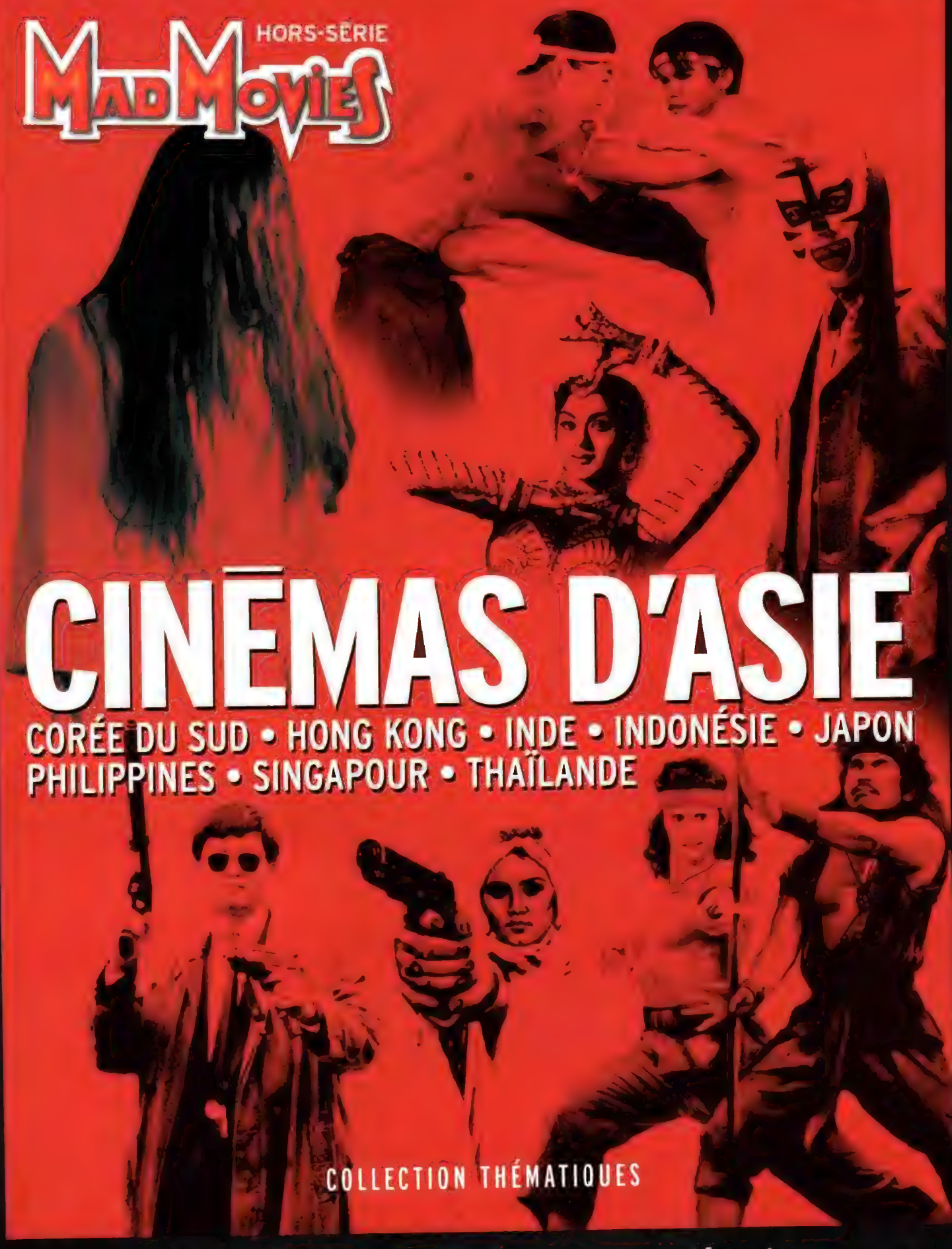
☐ Hors série n°1 John Carpenter

☐ Hors série n°2 Peter Jackson

« Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de nous écrire à l'adresse

Le soleil du cinéma se lève à l'Est

HORS-SÉRIE
MAD MOVIES



CINÉMAS D'ASIE

CORÉE DU SUD • HONG KONG • INDE • INDONÉSIE • JAPON
PHILIPPINES • SINGAPOUR • THAÏLANDE

COLLECTION THÉMATIQUES

Hors-série exceptionnel. En kiosques mi-décembre.

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 51

CHILD OF DARKNESS, CHILD OF LIGHT

VID.: **DARKNESS**. 1991. RÉAL.: MARINA SARGENTI. SCÉN.: BRIAN TAGGERT, D'APRÈS JAMES PATTERSON. INT.: ANTHONY JOHN DENISON, BRAD DAVIS, PAXTON WHITEHEAD, VIVECA LINDFORS, SYDNEY PENNY, KRISTEN DATTILO, BRENDAN FRASER. PROD.: PAUL TUCKER, GC GROUP/WILSHIRE COURT PRODUCTIONS/PARAMOUNT. USA.

Une prophétie de la Vierge Marie annonce pour la fin du vingtième siècle la naissance de deux enfants, l'un issu des ténèbres, l'autre de la lumière, comme le précise assez bien le titre original. Le Vatican délègue aussitôt un couple de religieux (nan ! c'est pas ça, un prêtre et une bonne sœur, plutôt…), afin d'interroger deux jeunes filles enceintes, mais cependant toujours vierges (c'est aussi ce que prétendait ma petite cousine quand ça lui arrivait…).

La question reste de savoir laquelle enfantera d'un nouveau Christ, laquelle mettra au monde le fils de Satan. Marianne conduit gentiment (car nous sommes à la télé…) son suspense jusqu'au bout et délivre un message final comme quoi le bien et le mal s'équilibrent et s'équilibreront toujours, ce que l'on savait déjà pertinemment 90 minutes plus tôt. Conclusion : Dieu contre Satan, un partout, balle au centre ! Avec, au coin de l'image, le jeune Brendan Fraser dans son premier rôle. (M77P.54).

CHILD OF GLASS

1977. RÉAL.: JOHN ERMAN. TV. SCÉN.: JIM LAWRENCE, D'APRÈS RICHARD PECK. INT.: GEORGE DUNING, BARBARA BARRIE, ANTHONY ZERBE, STEVE SHAW, NINA FOCH, KATY KURTZMAN. PROD.: JAN WILLIAMS ET TOM LEETCH, BV-TV. USA.

Du téléfilm disneyen, donc clean, un peu mélo et censément comique, narrant l'histoire d'une

pauvre fantômette (française) errant dans l'autre monde suivie de son chien resté fidèle, mais à l'état de fantôme lui aussi. Un jeune garçon fraîchement débarqué sur les lieux va résoudre le mystère de son décès et retrouver du même coup un trésor disparu. Notons la belle séquence pré-casperienne du jeune mortel dansant avec la petite fantôme. Un thème repris deux ans plus tard pour le téléfilm à sketches **Once Upon a Midnight Scary** (présenté par Vincent Price), où l'on retrouvait également une adaptation de la légende de *Sleepy Hollow*.

CHILD'S PLAY

1984. RÉAL.: VAL GUEST. TV. SCÉN.: GRAHAM VASSELL. INT.: NICHOLAS CLAY, MARY CROSBY, DEBBIE CHASAN, JOANNA JOSEPH, SUZANNE CHURCH. PROD.: ROY SKEGGS, FOX MYSTERY THEATRE/FOX, HAMMER-TV. G.B.

Val Guest, un des pionniers de la SF britannique, œuvra beaucoup pour la télévision. Il signe en 1984 trois titres pour Fox Mystery Theatre et Hammer-TV, **In Possession, Mark of the Devil**, et ce **Child's Play** ressemblant fort à un épisode de ***La Quatrième Dimension***. Une famille se réveille un matin où rien ne fonctionne comme à l'ordinaire, avec la maison emmurée, les pendules arrêtées, la température en hausse et le téléphone coupé. Tandis que la panique les gagne, d'autant qu'ils ne se souviennent plus de rien, le spectateur finit par comprendre. Toute la famille Preston se compose de petits automates manipulés dans une maison de poupées par une adorable fillette. Un simple « Jeu d'enfant » au titre repris quatre ans plus tard pour le premier volet de la série des **Chucky**.

CHILD'S PLAY 3

VID.: **CHUCKY 3**. 1991. RÉAL.: JACK BENDER. SCÉN.: DON MANCINI. INT.: JUSTIN WHALIN, PERREY REEVES, JEREMY SYLVERS, TRAVIS FINE, DEAN JACOBSEN, PETER HASKELL. PROD.: ROBERT LATHAN BROWN, DAVID KIRSCHNER, LAURA MOSKOWITZ, UNIVERSAL. USA

À l'usine de jouets désaffectée, un nigaud imagine de récupérer l'amas de celluloïd cachant les restes de Chucky explosé au final du deuxième épisode. Très mauvaise idée ! Comme dans **Jeu d'enfant** et **Chucky, la poupée de sang**, l'esprit du tueur prisonnier du jouet tente à nouveau d'investir le corps d'Andy devenu depuis adolescent et apprenti soldat. L'intrigue, déjà sans surprise puisque reprise des deux premiers, se déroule donc cette fois au sein d'une école militaire avec, pour seules distractions, deux ou trois meurtres assez timides (*) et le déploiement de manœuvres elles aussi militaires, style les bleus contre les rouges (mais, pour les accros, revoyez plutôt **Les Douze salopards** !). Après une visite au train fantôme d'une fête foraine, la poupée gonflante finit (?) entre les pales d'un ventilateur géant. Comme diraient les Z.A.Z. « ça va hacher dans l'ventilo… » ! (M78.P54).

(*) Dont un colonel victime d'arrêt cardiaque à la seule vision de Chucky (lui : mort de peur, nous : morts de rire !).

Children of Dune. Alec Newman reprend le rôle de Paul Atreides.

CHILDREN OF DUNE

2002. RÉAL.: GREG YAITANES. TV. RÉAL.: JOHN HARRISON, D'APRÈS FRANK HERBERT. INT.: ALEC NEWMAN, EDWARD ATTERTON, STEVEN BERKOFF, SUSAN SARANDON, ALICE KRIGE. PROD.: DAVID R. KAPPES, HALLMARK ENTERTAINMENT. USA.

Après la mini série ***Dune***, réalisée en 2000 par John Harrison, lequel reprenait la saga de Frank Herbert à ses débuts, voici la suite mêlant, comme il se doit, anciens et nouveaux personnages. L'action se déroule douze ans après les événements précédemment relatés, et poursuit le cycle du romancier (dans un mélange de *Dune Messiah* et *Children of Dune*), en attendant les prochains *The God Emperor of Dune*, *Heretics of Dune* et *Chapterhouse : Dune*. Sous le contrôle de leur père Paul Atreides (Alec Newman reprend son rôle de la première série), les jumeaux Ghanima et Leto II doivent faire face aux ennemis de leur lignée et conduire l'humanité vers une paix nouvelle. Trois cent soixante minutes idéales pour les réfractaires n'ayant pas encore lu le célèbre écrivain écologiste.

CHILDREN OF THE CORN II : THE FINAL SACRIFICE

VID.: **LES DÉMONS DU MAÏS II, LES MOISSONS DE L'ENFER**. 1992. RÉAL.: DAVID F. PRICE. SCÉN.: A.L. KATZ, GILBERT ADLER. INT.: TERENCE KNOX, CHRISTIE CLARK, PAUL SCHERRER, NED ROMERO, RYAN BOLLMAN, ROSALIND ALLEN. PROD.: SCOTT A. STONE, DAVID G. STANLEY, FIFTH AVENUE ENTERTAINMENT. USA

Séquelle d'un **Children of the Corn** premier du nom maladroitement titré chez nous **Horror Kid** (mais rebaptisé depuis **Le Démon du maïs** sur nos chaînes câblées). Le doux bruissement du vent sur les feuilles de maïs nous avait déjà bien agacés dans l'original, mais on se disait qu'après l'incendie final des épis il resterait au moins assez de pop-corn grillé pour en supporter la suite. Comme de juste, nous revoici aux alentours de Gatlin après les désastres décrits. Les gamins survivants du village poursuivent leur mission démoniaque, même si aucun acteur ne retrouve son rôle du film précédent. Si la première histoire nous décrivait les finesses d'une religion stupide (pléonasme ! Quand abandonnera-t-on toute foi révélée au profit d'une philosophie commune ?), la seconde évoque une ancienne légende basée sur l'élimination des adultes profanateurs de dame nature. « *Le monde des adultes représente le mal absolu* » proclame le prêcheur adolescent, tandis que le vieux curé du village radote une autre chanson d'après laquelle « *la fornication, c'est la peste* », sans doute pour mieux souligner l'idiotie de tout discours religieux. En dépit de quelques meurtres originaux, ce retour aux champs de maïs ne s'imposait pas vraiment. (M80.P30).

Children of the Corn II : the final sacrifice. Non au maïs dans les salles !

CHILDREN OF THE CORN III : URBAN HARVEST

VID.: **LES MOISSONS DE LA TERREUR**. 1994. RÉAL.: JAMES D.R. HICKOX. SCÉN.: DODE B. LEVENSON, D'APRÈS STEPHEN KING. INT.: DANIEL CERNY, NANCY GRAHN, RON MELENDEZ, JON CLAIR, MICHAEL EUSIGU. PROD.: GARY DEPEW, BRAD SOUTHWIC. USA.

James Hickox, frère cadet d'Anthony, reprend la barre et transporte l'action à Chicago. Les maïssophobes se frottent déjà toutes les mains à leur disposition, avant de s'apercevoir que les deux orphelins de Gatlin transportent une valise pleine d'épis que le plus jeune s'empresse de planter au voisinage de leur famille d'accueil. Ils y auraient plié deux cravates et trois pantalons comme tout le monde que le paysage cinématographique ne s'en trouverait pas bouleversé pour autant. Bon, enfin, à partir de là le script fonctionne tout comme les précédents avec couplet écologique et prosélytisme de l'enfant auprès de ses camarades de classe. Reste un zeste d'humour : le père adoptif, courtier en céréales, va répandre ce maïs transe-frénétique aux quatre horizons, agrémenté de quelques effets de l'ami Screaming Mad George. Certains fort réussis, comme l'arrachage de la tête à la verticale, ou bien limite bâclés : le démon du maïs enfin visible sous la forme d'une sorte de chien-Godzilla visqueux comme pas deux. (M95P.56).

CHILDREN OF THE CORN IV : THE GATHERING

VID.: **LES ENFANTS DU MAÏS IV**. 1995. RÉAL.: GREG SPENCE. SCÉN.: GREG SPENCE, STEPHEN BERGER. INT.: WILLIAM WINDOM, KAREN BLACK, NAOMI WATTS, JAMIE RENEE SMITH. PROD.: GARY DEPEW, DIMENSION. USA.

Le quatrième opus diffère légèrement de ses prédécesseurs. Cette fois, le spectre d'un enfant prédicateur autrefois brûlé par les villageois hante l'esprit des gamins d'une ville du Nebraska et tente de se réincarner dans le corps de l'un d'entre eux. Greg Spence tire le maximum de cette maigre histoire, imagine des cadrages inhabituels, tente des travellings à la **Evil Dead** et dispense les faux effets avec une minutieuse régularité, notamment à travers les scènes d'hallucinations, de prémonitions ou de cauchemars, quand il ne s'agit pas de cauchemar vécu à l'intérieur d'un premier cauchemar, ce qui oblige à se réveiller deux fois (prévoir deux réveils pour ne pas arriver en retard au boulot…). Face à une Karen Black vieillissante, la jolie Naomi Watts illumine le film et commence à se faire un sérieux nom dans le fantastique (**Tank Girl**, **Le Cercle**, **L'Ascenseur** (le remake), **Mulholland Drive**, etc). (M112P.56).

CHILDREN OF THE CORN V : FIELDS OF TERROR

1998. RÉAL. ET SCÉN.: ETHAN WILEY. INT.: ALEXIS ARQUETTE, GREG VAUGHAN, EVA MENDES, STACY GALINA, DAVID CARRADINE, ANGELA JONES. PROD.: WALTER JOSTEN, JEFF GEOFFRAY, BLUE RIDER PICTURES. USA.

Children of the Corn V : Fields of Terror. Derrière l'enfant, l'ennemi !

Cinquième version inspirée de la nouvelle du King, où l'on sent bien l'influence du psycho-killer chasseur d'ados insupportables venir prendre le pas sur le thème initial. Un gamin nommé Ezechiel passe par les champs de maïs (il aurait mieux fait de passer par la piscine…), et il se retrouve illico investi par une force mystérieuse. Aidé par les gamins du village, ce nouveau prophète traque les adultes – as usual… – et notamment six étudiants égarés dans ce coin perdu (lesquels cherchaient en fait le chemin de Crystal Lake. Non, restez assis, c'était juste pour détendre !). La succession des clichés fait d'autant mieux mesurer la bizarrerie d'un casting pour le moins hétéroclite avec un David Carradine jouant les (f?)utilités, Fred Williamson, ex-star de la blaxploitation, dans le rôle du shérif, Alexis Arquette (frère des David, Patricia, Rosanna…), et surtout un certain Ahmet Zappa, fils certifié du rockeur contestataire.

CHILDREN OF THE CORN 666 : ISAAC'S RETURN

1999. RÉAL.: KARI SKOGLAND. SCÉN.: TIM SULKA, JOHN FRANKLIN. INT.: JOHN FRANKLIN, STACY KEACH, WILLIAM PRAEL, NANCY ALLEN, ALIX KOROMZAY. PROD.: BILL BERRY, JEFF GEOFFRAY, WALTER JOSTEN, BLUE RIDER PICTURES. USA.

Tout d'abord le titre me glaça d'horreur : **Children of the Corn 666** ! Il m'en restait donc 661 à chroniquer… même une bête y aurait renoncé ! Et puis, non, renseignements pris, il ne s'agit que du sixième et cela suffit largement. Venue de la télé, la réalisatrice Kari Skogland remonte aux sources du thème et récupère Isaac, le héros du premier volet, de retour après quelques années passées dans le coma. Tandis que ses complices représentent les enfants des anciens gamins de Gatlin (ben oui !), il rêve d'épouser une élue afin de fonder la race supérieure capable de régner sur Terre. Mais, pas de panique, ça va rater ! John Franklin, également coscénariste, reprend son rôle d'Isaac pour un tournage en vidéo ne sortant pas de la routine, ce qui ne surprendra pas de la part de producteurs habitués à reprendre les séries en perte de vitesse : **Witchboard**, **Night of the Demons**, **Pinocchio**, **Leprechaun**, etc.

CHILDREN OF THE CORN : REVELATION

2001. RÉAL.: GUY MAGAR. SCÉN.: S. J. SMITH. INT.: TROY YORKEE, MICHAEL IRONSIDE, KYLE CASSIE, CLAUDETTE MINK, CRYSTAL LOWE. PROD.: JOEL SOISSON, MIKE LEAHY, NEO ART & LOGIC. USA.

La vraie révélation de ce **Children of the Corn : Revelation**, c'est surtout qu'il s'agit du dernier épisode. Depuis, trois ans ont passé, et le démon « *who walks behind the rows* » n'a pas osé reparaître devant un public saturé. Guy Magar tente la carte du renouveau et nous conte plus une histoire de fantôme que le classique couplet écolo, et ses enfants meurtriers ressemblent davantage à des zombies qu'aux illuminés adorateurs de l'esprit du maïs des premiers titres. Et comme le spectre remonte aux origines de l'histoire, cela permet au réalisateur de séduire aussi bien les anciens fans que d'attirer de nouveaux adeptes, lui qui espérait, contre l'avis des producteurs, titrer son histoire **Corn 2001** (attention à la date de péremption…).
Bon c'est pas tout ça, mais je ne peux plus voir le pop-corn en peinture, moi ! S'ils en tournaient quand même un huitième, je refile le maïs à qui ? Comment ça, à Stéphane, vous croyez ? (je comprendrai jamais leur humour à la rédac'…).

Children of the Corn : Revelation. Taylor Hobly la seule révélation du film !

Children of the Damned. Six êtres venus d'ailleurs.

CHILDREN OF THE DAMNED

BELGIQUE : **CES ÊTRES VENUS D'AILLEURS**. 1963. RÉAL.: ANTON M. LEADER. SCÉN.: JACK BRILEY, D'APRÈS JOHN WYNDHAM. INT.: IAN HENDRY, BARBARA FERRIS, ALAN BADEL, ALFRED BURKE, CLIVE POWELL, SHEILA ALLEN, BESSIE LOVE. PROD.: BEN ARBEID, MGM. GB.

Trois ans après **Le Village des damnés** de Wolf Rilla, revisité plus tard par John Carpenter, Anton M. Leader offre une adaptation différente du même livre de John Wyndham, *The Midwich Cuckoos*. Dans l'original, il s'agissait de six garçons et six filles conçus de façon mystérieuse, capables de lire dans l'esprit des humains et d'imposer leur volonté par transmission mentale, y compris celle de supprimer ceux qui les gênent ou leur veulent du mal, tandis que leur venue ressemble aux prémices d'une possible invasion de la planète. Ce nouveau script peut laisser penser que nos descendants nous expédient cette fois six enfants afin de nous avertir de dangers menaçant notre civilisation vouée à la violence, aux luttes fratricides, au racisme (les enfants représentent différentes ethnies) et à la course aux armements. Le message sera peu entendu et tandis que les autorités glosent sur le sort à réserver aux enfants, ceux-ci tombent sous le coup des militaires dans l'église où ils s'étaient réfugiés. Mieux que Wolf Rilla, l'auteur porte un regard critique sur le monde, sans moralisme à l'américaine, mais sans trop d'explications non plus.

CHILDREN OF THE LIVING DEAD

2001. RÉAL.: TOR RAMSEY. SCÉN.: KAREN LEE WOLF. INT.: TOM SAVINI, MARTIN SCHIFF, DAMIEN LUVARA, JAMIE MCCOY, A. BARRETT WORLAND. PROD.: JOHN A. RUSSO, KAREN LEE WOLF, QUANTUM ENTERTAINMENT. USA

John Russo, coscénariste de **La Nuit des morts-vivants**, doit garder la nostalgie de l'époque pour nous servir cette relecture du même thème trente ans plus tard. Un serial killer ressuscite sous la forme d'un zombie encore doué de réflexion et entraîne ses congénères (dont une troupe d'enfants) à la poursuite d'humains dans une campagne profonde. Tom Savini s'éclate une nouvelle fois dans le rôle d'un chasseur de zombies à la Rambo, l'opérateur Bill Hizman (déjà de l'aventure **La Nuit des morts-vivants**) travaille la belle image, mais hélas la rusticité de l'intrigue, le jeu déplorable des acteurs et les maquillages rudimentaires prêtent davantage à rire qu'à frissonner. Pas découragé pour autant, John Russo envisage déjà une possible suite.

CHILDREN OF THE NIGHT

VID.: **LES ENFANTS DES TÉNÈBRES**. 1992. RÉAL.: TONY RANDEL. SCÉN.: NICOLAS FALACCI. INT.: PETER DE LUISE, KAREN BLACK, MAYA MCLAUGHLIN, GARRET MORRIS, EVAN MACKENZIE, AMI DOLENZ. PROD.: CHRISTOPHER WEBSTER, FANGORIA FILMS. USA.

Mélange de traditionalisme et de modernité pour ce petit film horrifique produit par notre confrère américain, Fangoria. C'est assez dire si le fan y retrouve ses repères, tant au niveau du décor que des personnages et surtout des situations évoquant tour à tour **Inferno**, **Nosferatu** ou **Les Enfants de Salem**. Un vampire roumain réveillé dans son sommeil séculaire par deux adolescentes décide de convertir les habitants d'une bourgade aux

Karen Black dans Children of the Night. Oui, elle a vieilli, hein ?

joies discutables du vampirisme. Tout rentrera dans l'ordre grâce aux efforts conjugués d'une des jeunes filles, d'un instituteur et de l'ivrogne du village. Avec plein d'effets spéciaux visuels dûs à l'équipe KNB et la présence de Karen Black, étonnante dans le rôle de la femme vampire, compagne réticente d'un prêtre amoureux d'elle. Sélectionné en 1994 au Festival du Film Fantastique de Bruxelles. (M83P.53).

CHILDREN SHOULDN'T PLAY WITH DEAD THINGS

1973. RÉAL.: BOB CLARK. SCÉN.: BOB CLARK, ALAN ORMSBY. INT.: JEFFREY GILLEN, BETH SKLAREY, PAUL CRONIN, ROY ENGLEMAN, BRUCE SOLOMON, ALECS BAIRD, ANYA ORMSBY, JANE DALY. PROD.: GENENI PRODUCTIONS. USA.

Une bande de jeunes passablement rigolards se réunit au cimetière d'une petite île pour y proférer quelques incantations prises dans un livre de démonologie (le futur **Evil Dead** s'en souviendra certainement) de façon à réveiller un cadavre fraîchement exhumé par leurs soins. Bientôt, tous les défunts ressuscités s'en prennent à nos teenagers paniqués. Le ton général se veut satirique et les scènes d'ouverture participent d'un esprit potache avancé bien dans le registre de l'auteur des futurs **Porky's**. Les premières agressions de zombies seront d'ailleurs l'œuvre des jeunes eux-mêmes piégeant ainsi leurs camarades dans une espèce de bizutage morbide qui finira par se retourner contre eux lors de la résurrection générale. Et si Clark rejoint Romero dans le traitement réservé à ses personnages qui succombent chacun à leur tour, le final ne se conforme pas au retour aux normes de son modèle. Les zombies s'embarquent sur le bateau des profanateurs et s'apprêtent à investir la civilisation pour lui rappeler le respect dû aux trépassés. La guerre va-t-elle se propager ? D'autres cadavres vont-ils sortir d'autres cimetières ? L'histoire ne le dit pas et Bob Clark préfère s'en tenir à la gratuité d'une action davantage axée sur le simple gag et la tentation provocatrice.

Children shouldn't play with dead things. Remarquez, pendant ce temps-là, ils ne jouent pas avec le maïs !

THE CHILL FACTOR

OU **A COLD NIGHT'S DEATH**. 1973. RÉAL.: JERROLD FREEDMAN. TV. SCÉN.: CHRISTOPHER KNOPH. INT.: ROBERT CULP, ELI WALLACH, MICHAEL C. GWYNNE. PROD.: PAUL JUNGER WITT, ABC CIRCLE FILMS. USA.

Modeste production élaborée pour le petit écran à la manière de la série ***Au-delà du réel***, où deux chercheurs rejoignent une station de recherche dans l'arctique pour y découvrir toute l'équipe sur place exterminée. Tandis qu'au fil des heures la tension monte entre les deux hommes, une force invisible semble les observer dans cette retraite battue par le vent, cernée par le froid et couverte du bruit des singes effrayés, jusque-là simples sujets d'expériences de l'ancien groupe scientifique. Un suspense en huis clos, bien renforcé par l'étrange musique électronique du vétéran Gil Melle.

CHILLER

TITRE TV : **TERREUR FROIDE**. 1985. RÉAL.: WES CRAVEN. TV. SCÉN.: J.D. FEIGELSON. INT.: MICHAEL BECK, CRAIG RICHARD NELSON, DICK O'NEILL, BEATRICE STRAIGHT, LAURA JOHNSON, JILL SCHOELEN, PAUL SORVINO. PROD.: J.D. FEIGELSON PRODUCTIONS, CBS-TV. USA.

Ce téléfilm rappelle **Le Mort-vivant** de Bob Clark, avec son défunt ramené à la vie par l'amour de sa mère (ici après dix ans de cryogénie) et dont le comportement diffère après son passage dans l'au-delà. Wes Craven envisage pour sa part l'aspect théologique de ce parcours, arguant du fait que l'âme déserte le corps à son décès, mais ne revient pas forcément lors de sa résurrection (le Christ ressuscité avait-il encore une âme ?). Le « mort-vivant » perd ainsi toute morale et la métaphore s'avère assez distractive d'en faire à son retour un chef d'entreprise sadique et sans scrupule (nos actuels PDG seraient-ils eux aussi des zombies ?). L'œuvre ne mérite pas le jugement sévère des critiques, d'autant qu'apparemment, personne n'a relevé la présence de cette créature entr'aperçue dès le début dans l'entrepôt cryogénique, et qui

pourrait bien représenter le démon en train de surveiller ses nouveaux disciples.

CHILLERS

1988. RÉAL. ET SCÉN.: DANIEL BOYD. INT.: JESSE EMERY, MARJORIE FITZSIMMONS, JIM WOLFF, LAURIE PENNINGTON, KIMBERLY HARBOUR. PROD.: DANIEL BOYD, TROMA FILMS. USA.

L'auteur d'un bien curieux **Invasion of the Space Preachers** tourné en 1980 nous propose une anthologie d'histoires d'horreur ressemblant fort aux classiques **Tales from the Crypt** ou **Le Train des épouvantes**. Cinq sketches défilent ainsi abordant divers thèmes classiques : vampirisme, apparitions de fantômes, de zombies cannibales et même l'irruption d'un ancien démon aztèque. Le fil conducteur rappelle quant à lui certains épisodes de la ***Quatrième dimension*** avec ce groupe de passagers en train d'attendre dans un dépôt isolé un hypothétique autocar qui n'arrive pas. Hélas, la fin prévisible, le budget maigrichon d'un tournage en vidéo et surtout l'inexpérience flagrante de la quasi-totalité du casting font vite oublier ce produit de pure consommation courante.

THE CHILLING

VID.: **CRYOGENUS**. 1989. RÉAL.: DELAND NUSE, JACK A. SUNSERI. SCÉN.: JACK A. SUNSERI. INT.: DAN HAGGERTY, LINDA BLAIR, TROY DONAHUE, RON VINCENT, JACK A. DE RIEUX. PROD.: JACK A. SUNSERI, HEMDALE. USA.

Bouffonne imitation du **Retour des morts-vivants** pour cette histoire de cryogénie où, pourtant, personne ne crie au génie (Prenez des notes, vous la replacerez bien un jour…) ! Dans son vague entrepôt frigorifique, un savant pervers dirige une société florissante qui surgèle ses clients tout en dealant à d'autres laboratoires leurs organes vitaux. D'autant plus improbable apparaît donc la résurrection des cadavres à la faveur d'une violente tempête. L'histoire invraisemblable n'a d'égal que l'insouciance des acteurs à revêtir la peau de leur personnage, tandis que le dialogue profère les pires âneries. Le zéro absolu, de -273° passe à -508, Walt Disney reposerait dans un caisson cryogénique, le script relaterait une histoire réelle (!) et Dieu n'apprécierait sûrement pas ce genre d'expériences, nous prévient un texte d'une bouffonnerie étourdissante placé en exergue… Mais le plus drôle intervient à la vision de ce container naïvement étiqueté « occupied » ! Reste plus qu'à tirer la chasse ! Pour compenser, les auteurs puisent aux sources du genre et l'on peut donc reconnaître au fil des séquences **Zombie**, **C.H.U.D.** ou même **Alien** à un moment précis. (M78P56).

CHIMERA

OU **MONKEY BOY**. 1990 RÉAL.: LAWRENCE GORDON CLARK. TV. SCÉN.: STEPHEN GALLAGHER. INT.: KENNETH CRANHAM, CHRISTINE KAVANAGH, JOHN LYNCH, DOUGLAS MANN, SEBASTIAN SHAW, DAVID CALDER. PROD.: NICK GILLOTT, ANGLIA FILMS-TV. GB.

À l'origine, une mini série britannique de quatre heures, réduite de moitié pour sa distribution à la télévision et à la vidéo américaines. Stephen Gallagher signe le scénario tiré de son propre roman où une étrange créature s'échappe d'un laboratoire et tue sauvagement ceux qui viennent à sa rencontre. La révélation du mystère nous apprend qu'une équipe de chercheurs travaille ainsi sur une nouvelle race en tentant de croiser les gènes de singes et d'humains. Le slogan donne assez bien le ton de l'intrigue : « *Ils l'ont créé, ils l'ont élevé, maintenant, il va jouer ailleurs !* ».

CHINESE EROTIC GHOST STORY

YUK LUI LIU CHAI (CANTONAIS) **YU NU LIAO ZHAI** (MANDARIN). 1998. RÉAL.: KI-NAM CHO. SCÉN.: SIU-KEI LEE. INT.: BOON FENG CHO, CHUN CHUNG, ELVIS TSUI, SIU WAN HUNG, KA LING YEUNG, CHING YU. HONG KONG.

En marge de leurs films d'action débridés (!), les cinéastes hongkongais prennent parfois le temps de se montrer polissons à la faveur de quelques titres annonçant fièrement la couleur : **Ghostly Love**, **Erotic Journey**, ou encore **Robotrix** (un savant s'y transforme en robot libidineux…). Le succès des **Histoires de fantômes chinois** devait entraîner cette seconde vague avec notamment **Erotic Ghost Story 1** et **2** (où l'on retrouve une amie bien séduisante, l'Amy Yip de **Sex and Zen**), et ce **Chinese Erotic Ghost Story**. Un collecteur d'impôt doit dérober une statue dans un temple s'il veut goûter la félicité plénière avec une demoiselle, mais la statue se transforme en magicien qui va lui conférer à la fois de super pouvoirs et une super virilité. L'érotisme reste discret, le fantastique prudent (avec tout de même une étonnante goule suceuse de sang), et c'est finalement l'humour qui l'emporte, toujours un peu lourdingue comme on l'aime là-bas.

THE CHINESE GHOSTBUSTER

ZHONG KUI JIA MEI. 1994. RÉAL.: WU MA. INT.: H. NAM, YAN YUE CHIN, LAM CHING YING. PROD.: FILM CITY. HONG KONG.

Dans la série prolifique des films de fantômes chinois, le célébrissime Wu Ma accuse réception du phénomène **S.O.S. Fantômes** et s'ingénie à mêler deux tendances, chinoise et américaine. Bons et mauvais fantômes s'affrontent ainsi sur une histoire romantique à souhait (une jolie fantômette doit se marier pour se réincarner), qui n'exclut pas cependant l'horreur, l'humour et bien sûr les arts martiaux. Avec Lam Ching Ying, une nouvelle fois impérial (on le savait !) dans le rôle d'un prêtre taoïste.

A CHINESE LEGEND

ZHUI RI. 1992. RÉAL.: WU MA. SCÉN.: LIU HUNG CHUEN. INT.: JACKY CHEUNG, WU MA, CHEUNG MAN, JOEY WONG. HONG KONG.

Jacky Cheung incarne le samouraï errant qui s'escrime (!) à sauver des griffes du roi des fantômes la belle Joey Wong (également connue sous le nom de Wong Chu Hsien). Dans cette noble tâche l'aident le spectre d'une aventurière (Cheung Man) et l'inévitable prêtre taoïste (Wu Ma). Le trio arrachera la belle du cruel sacrifice et sauvera du même coup le monde menacé de tomber dans les ténèbres éternelles. L'histoire se veut classique, mais la photographie, les décors et les divers combats s'avèrent somptueux.

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES. 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

■ Propose 400 CD de B.O. de films et séries TV des années 40/70 : **Citizen Kane, L'Abominable Dr Phibes, La Vallée des rois, Le Frelon vert, Rebecca, Le Jour où la Terre s'arrêta, Bandolero…** liste détaillée sur demande : Ronan Quéau, 4 chemin du stade, 29100 Le Juch.

■ Recherche VHS originales de **La Prémonition** (Embassy), **Bloody Track** (Proserpine) et **Reflets** (VIP) + vends VHS originales rares. Perez David, 22 rue de la Palmeraie, 34200 Sète.

■ Vends en VHS films avec Ursula Andress : **La Déesse de feu, L'Idôle d'Acapulco, Les Tribulations d'un chinois en Chine, Casino Royale, Ursula l'Anti-Gang, Défense de toucher**. Jean-Louis Zaccariotto *(Jean-Louis, le stakhanoviste de la petite annonce !)*, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

■ Collectionneur vends VHS enregistrées ainsi que des originaux. Films horreurs, gores (**TerrorVision, Cannibal Campout, Requiem pour un massacre…**), très grande liste et tarifs contre 4 timbres. Bauché Grégory, 32 rue nationale, 37160 La-Celle-St-Avant. 06 68 17 98 39.

■ Recherche l'intégrale des DVD (zone 2) des Freddy et le coffret **House** (1 et 2, zone 2, TF1 Vidéo). Contacter Jean au 06 11 36 54 84.

■ Recherche tout sur la trilogie du **Seigneur des anneaux** (magazines français et étrangers, objets dérivés, vidéos…). Amélie Sobecki, la Fauvrière, Bat. B, 62 rue Pierre Doize, 13010 Marseille.

■ Je recherche VHS des films de David Hamilton, **Joy** (1983), diffusé sur TPS et M6, et les téléfilms de la série ***Joy*** avec Zara White *(Ah la nostalgie des branlettes du dimanche soir sur M6…)*. Tomas-Lopez Alcino, 9 place des Vergers, 95140 Garges. Tél. : 06 66 69 44 34.

■ Recherche VHS westerns italiens Corbucci, Sollima, etc. Firoud Dib, cité Marcel Cachin, Bâtiment R-41, 93230 Romainville.

■ Étudiant 20 ans en troisième année de réalisation recherche projets de courts- métrages. Tout projet est le bienvenu en région parisienne ou sur Paris. Merci d'avance. Recherche également le film **Sonnyboy**, avec David Carradine *(bonne chance mon gars, tu vas galérer pour le trouver celui-là, à moins d'écumer les vieux vidéo-clubs de quartier…)*. Romain au 06 09 28 67 97. roms.leclerc@caramail.com

■ Collectionneur échange très nombreux titres dont westerns, peplums, fantasiques, comme **La Malédiction de la vallée des rois, Les Naufragés de l'espace…** Tél. : 02 40 96 32 05.

■ Recherche collaborateurs amateurs (de tous niveaux) pour projets de film d'horreur, fantastique et drame, sur les départements 83 et 06. Recherche toutes infos, articles et posters sur les films suivants : **Bloody Bird, L'Au-delà, Killer Clowns** et **Urban Legend**. Michael Abbate, 867 avenue du provence, les Fougasses, Bâtiment C2, 83600 Fréjus.

■ Collectionneur vds nombreux film d'horreur, fantastique, SF, mangas anciens et récents. Demander Mr Joe au 04 50 37 58 54 après 19 h *(oui, parce qu'on ouvre la cage de Mr Joe qu'après 19h…)*.

■ Vds DVD horreur, SF (**Evil Dead, Le Vaisseau de l'angoisse, Hulk, X-Men 1** et **2, Blade 1** et **2**, et une cinquantaine d'autres, anciens et récents). 13 €, port compris. Tél. : 06 77 98 08 97.

■ Recherche en VHS et en VF, **Les Deux visages du Docteur Jeckyll** *(pauvre docteur, il doit en baver pour manger sa soupe…)*, **Rendez-vous avec la peur, Les Mâchoires de la mort** (Harry Kerwins), **Sur la trace du crime**, ainsi que les **Tarzan**. Je recherche aussi de nombreuses séries TV comme ***Au cœur du temps, L'Âge de cristal, Les Bannis***, etc. Tél. : 02 40 96 32 05

■ Recherche désespérément (Susan… non, je plaisante !) *(un peu facile celle-là, même le couillon qui fait les vannes dans les petites annonces, il se serait abstenu…)* épisode 5 de ***Disparitions***. Patrick Monteau, 61 impasse du vieux chêne, 16370 Cherves Richemont.

■ Vends neuf et scellé en DVD coffret Lucio Fulci (**Nigthmare Concert, Voix profondes, Ænigma**) à un prix intéressant et d'autres DVD zone 1 et 2, ainsi que d'anciennes collections de VHS (VIP, Carrère, Fil à Film, Hollywwod, etc.) Fréderic Kuta, 30 bis rue de Lille, 59136 Wavrin.

■ Vends BD Strange, Comics Pocket, Conan, Kiwi, Rodéo, Artima 1960, Spoutnik, Cosmos, etc. Roman photo, aventure, fiction, western… Écrire à Mme Lapouyalère Jacqueline, 3 rue du petit clos, 37260 Artannes.

■ Vends nombreuxfilms, plus de 900 titres disponibles, tous genres confondus (SF, horreur, fantastique années 60,70,80) et nombreux bis italiens (gialli, polars, sexploitations…). Liste sur demande contre un timbre. Francis Perrin *(ben alors Francis, deux numéros sans nouvelles de toi, on commençait à s'inquiéter…)*, 30 avenue du pré de foire, 73600 Moutiers.

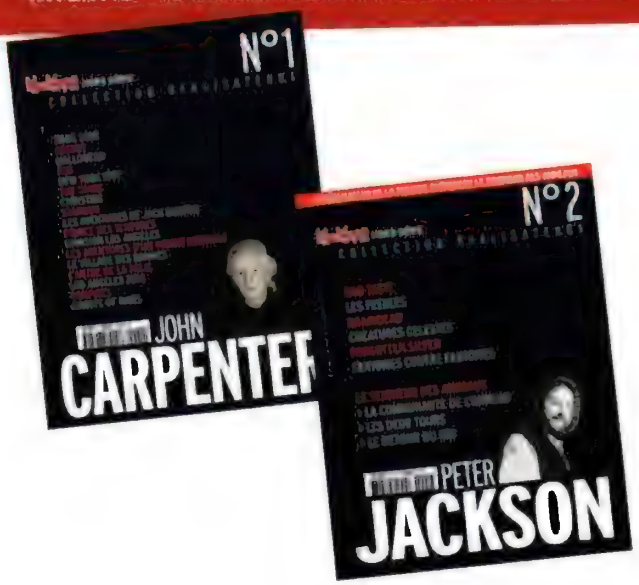
■ Collectionneur propose nombreuses VHS et DVD de films rares de SF/Fantastique, péplums, westerns, aventures : **Tarantula, Silent Running, Le Choc des mondes, Quatermass 1, 2** et **3, Le Pionnier de l'espace, Planète interdite, Le Village des damnés, Les Survivants de l'infini, L'Étrange créature du lac noir** (en 3D, VF), **Le Mort dans le filet, Rodan, Jason et les argonautes, Jack et le tueur de géants, Rendez-vous avec la peur**, etc. Importante liste contre 4 timbres à Daniel Vanleenc, 315 rue Taffin, 62730 Les Attaques. Tél. : 06 85 12 68 08.

■ Vends DVD neufs (import zone 1 et 2) genre horreur, épouvante, fantastique, grand choix au 06 14 79 17 95 *(« Bonjour Mr Grand choix, je vous appelle au sujet de votre petite annonce… » …euh OK je sors…)*.

■ Vds figurines **Star Wars** 1977 (TBE) et nbrx blisters 95/98 (figurines, vaisseaux) + BD Strange (56 à 180), Sp Strange (1 à 36) et Titans (1 à 50). Rech figurines **La Planète des singes** (T. Burton). Tél. : 06 70 12 18 71.

LES HORS-SÉRIES MAD MOVIES

INTERVIEW EXCLUSIVE DES RÉALISATEURS SUR LEUR CARRIÈRE, TOUS LEURS FILMS DÉCRYPTÉS ET BIEN PLUS ENCORE.



Oui, je commande

___ exemplaire(s) de **MAD MOVIES**

HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER

Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

___ exemplaire(s) de **MAD MOVIES**

HORS SÉRIE N°2 PETER JACKSON

Prix unitaire pour l'Europe : 8 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 10 € (frais de port compris)*

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec votre règlement, à l'adresse suivante :

D.I.P., MAD MOVIES HORS SÉRIE - 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____ Ville _____ Pays _____

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

LE FILM QUI FAIT AIMER LA CRÈME !

Le film culte de John Landis pour la première fois en DVD !

UN DOUBLE DVD COLLECTOR TRUFFÉ DE BONUS

mcm LA CHAINE MUSICALE

Europe 2

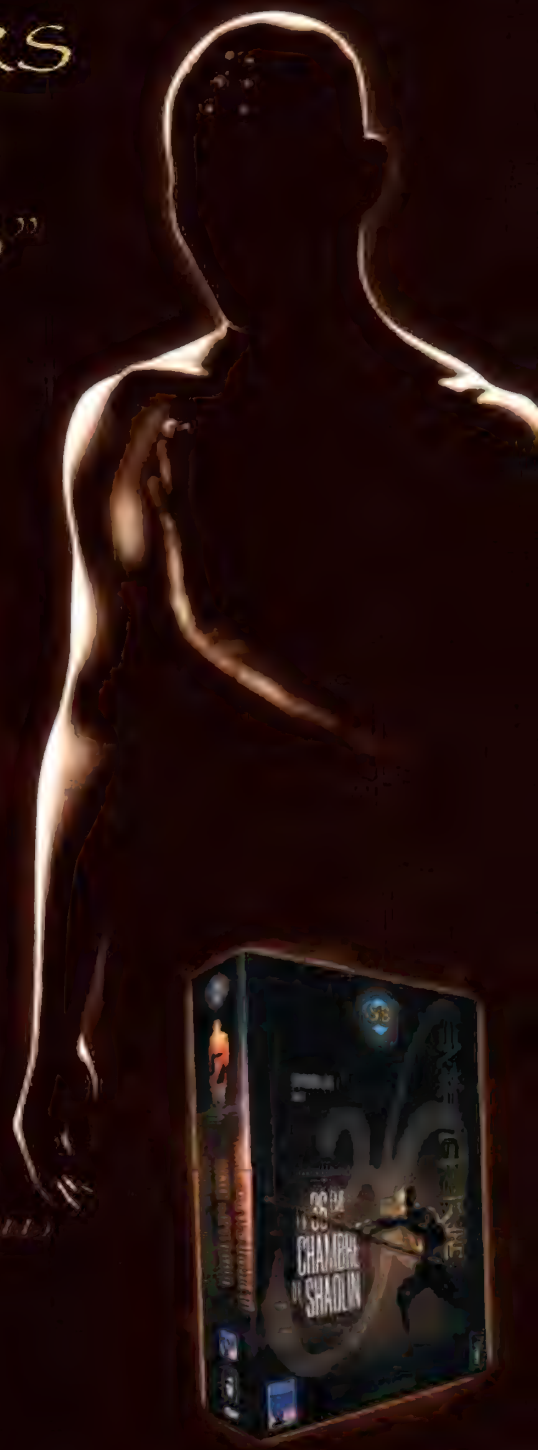
WILD SIDE VIDEO

POUR TOUT SAVOIR : WWW.WILDSIDEPROJECT.COM

LES ESSENTIELS
SHAW BROTHERS

"PARMI LES MEILLEURS FILMS DE KUNG-FU DE TOUS LES TEMPS"

Quentin TARANTINO



3 FILMS DE LIU CHIA-LIANG AVEC GORDON LIU (KILL BILL)

- *Pour la 1ère fois en DVD*
- *Versions intégrales et restaurées*
- *Des bonus inédits et exclusifs*

FRANÇAIS, MANDARIN / CANTONAIS SOUS-TITRÉS FRANÇAIS
2.35 - 16/9ème COMPATIBLE 4/3 - CHAPITRÉ - COULEUR

Également disponible le coffret 4 DVD de la trilogie

EN VENTE EN DVD DIGIPACK

13ème RUE LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

aden

OÜI 102.2 FM

CELESTIAL PICTURES

SB

WILD SIDE VIDEO

POUR TOUT SAVOIR : WWW.WILDSIDEPROJECT.COM

lien direct : www.wildside.fr/video/shawbros.php

PREVIEWS : DAWN OF THE DEAD ★ THE MACHINIST

MAD MOVIES

LE PLUS FORT DU CINÉMA

800 BALLES
ÁLEX DE LA IGLESIA VISE LE CŒUR

LE CONVOYEUR
DUPONTEL FAIT SAUTER LA BANQUE

SÉANCE
LA JEUNE FILLE ET LA MORT

FENÊTRE SECRÈTE
JOHNNY DEPP PERD LA BOULE

IMMÉDIATEMENT CULTE !

ONG-BAK
DANS TA FACE !!!

DOM : 5 € BEL. 4,80 € CH. 9FS CAN. 8,25$CAN ESP. 5 €
ITA. 5 € LUX. 4,80 € PORT. CONT. 5 € RÉU. 28000CFA

Prêt pour le grand frisson ?
EQUILIBRIUM
MIMIC 2
DETOUR MORTEL
ABIMES
En DVD le 18 mars
www.tf1video.fr/frisson
MIRAMAX
CTV
msn.fr
13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE
Europe 2
TF1 VIDEO

LA CLAQUE !

« *Quoi, un film de karaté en couverture de Mad Movies ?!?! C'est quoi ce délire ? Ils sont devenus complètement fous ! À moins que ça ne soit à cause de la fusion avec Impact...* » doivent penser nos plus anciens et plus fidèles lecteurs, les irréversibles qui ne jurent que par le cinéma fantastique. Restez tranquille ! Car ce n'est pas tant une couv' sur un film de karaté qu'on vous propose ce mois-ci, mais plus volontiers sur un véritable phénomène, à découvrir de toute urgence, dont on vous parlait déjà il y a un peu plus d'un an, dans la rubrique Notules Asiatiques, et qu'on avait envie de continuer à suivre et à soutenir. Surtout que **Ong-Bak** est un film malgré tout très « Mad » par certains côtés. Plus qu'un simple film de baston au même titre qu'**Opération Dragon, Rue barbare** et autres **Bloodsport, Ong-Bak** est une performance. La performance incroyable (mais vraie, donc sans trucages ni câbles) de son jeune acteur Phanom Yeerum, alias Tony Jaa, adepte du muay thaï et artiste martial hors du commun. Athlète avant d'être acteur, Tony Jaa se livre ici à une série de prouesses tant acrobatiques que percutantes qui risquent d'en rendre jaloux plus d'un ! Et marque une date en terme de kung-fu cinéma. Avant Tony Jaa, il y avait Bruce Lee, Jackie Chan et Jet Li. Il ne s'agit pas là de savoir lequel d'entre eux est le meilleur, puisque Tony Jaa est en quelque sorte la synthèse des trois. Il possède le charisme de Bruce Lee, le côté casse-cou de Jackie Chan et la maîtrise de Jet Li. Et on peut d'ores et déjà parier qu'il y aura un après Tony Jaa, tant dans les salles de cinéma que dans les clubs de sport. Car le personnage et son art, encore assez méconnu par chez nous, sont tellement spectaculaires qu'ils feront sans aucun doute de nombreux émules.

En France, contre toute attente, **Ong-Bak** sort en grandes pompes, évitant ainsi la distribution clandestine généralement réservée à ce genre de film. Bizarre ? Pas tant que ça. Lors d'une scène de poursuite, les créateurs d'**Ong-Bak** s'adressent directement à Luc Besson, l'interpellent au détour d'un graffiti sur un mur (« *Luc Besson, on t'attend.* »). Il faut croire que le réalisateur du **Cinquième élément** n'est pas resté insensible à cet appel puisqu'il s'est aussitôt intéressé au film, en a acheté les droits mondiaux (rien que ça !) et le sortira chez nous dans plus de 300 salles, à l'image d'une de ses productions, d'un **Taxi** ou d'un **Baiser mortel du dragon**, dans une version « améliorée » par Europa, plus adaptée au public occidental (voir critique page 36). Un beau coup de pouce à ces jeunes Thaïlandais qu'on risque de revoir très très vite sur nos écrans.

Damien GRANGER

Mad Movies

Mad Movies Rédaction, Administration : 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634
Fondateur : Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen **Rédacteur en chef :** Damien Granger (dgranger@mad-movies.com)
Secrétaire de rédaction : Arnaud Bordas (abordas@mad-movies.com), Sophie Virlouvet **Rédacteurs pour ce numéro :** Fathi Beddiar, Arnaud Bordas, Alexandre Bustillo, Manuel Colombier, Yannick Dahan, Cédric Delelée, David Doukhan, Julien Dupuy, Cyrille Giraud, Stéphane Moïssakis (smoissakis@mad-movies.com), Jean-Pierre Putters, Numa Roda-Gil, Bertrand Rougier, Aurore Schmid, Julien Sévéon, Marc Toullec **Correspondant aux Etats-Unis :** Didier Allouch **Conception graphique :** I. Ferreira/Atipik (pao@mad-movies.com) **Iconographie :** Mathieu Roux **Photogravure :** Unipag
Impression : Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz.
Abonnements et anciens numéros : DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29
Publicité : Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements :** ASC Distribution, Yves Barast, Marie Anne Benardais, Daniel Bouteiller, Sacha Brasseur, Eric Bufkens, Agence Cat's, Carole Chomand, Philippe Christin, Pascal Colinet, Anne Crozat, Brigitte De Zelicourt, Hervé Dupont, E.D. Distribution, L'Étrange Festival, Filmax International, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Sophie Giraud, Laura Gouadain, Mathilde Incerti, Cédric Jan (http://sexwaxprod.free.fr), Emmanuelle Klein, Christophe L., Cédric Landemaine, Anne Lara, César Latruffe, Frédéric LeBihan, Henri Lenique, Etienne Lerbret, Bruno MaccaroneÒ Emilie Maison, Olivia Malka, Sophie Martins, Karine Mestrejean, Jean-Claude Michel, Murielle Montclair, Christelle Pavard, Mélanie perrier, Laurent Renard, Christopher Robba, Robert Schlockoff, Dominique Segall, Brigitte Semler, Jean-Pierre Vasseur, François Vila, Jean-Pierre Vincent, Zootrope Films.
Commission paritaire : N° 0707 K 81858 **ISSN :** N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution Directeur de la publication :** Benjamin Cohen
Editeur : Custom Publishing France SAS au capital de 40 000 € - RCS Paris : B 394 412 928.
Principal actionnaire : Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film **Soif de sang** en DVD au prix de 9,90 € pour le pack dont 2,50 € pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité.

Imprimé en France/Printed in France

SOMMAIRE 163

Dawn of the dead

The Machinist

800 balles

Le convoyeur

Séance

RUBRIQUES

3 Édito
6 Courrier des lecteurs
8 Notules lunaires
12 Notules asiatiques
14 Festival
16 Dans les griffes du cinéphage
22 Avis Chiffrés
23 Abonnement
69 Mad'gazine
93 Fantastic Guide
98 Petites annonces

26 DAWN OF THE DEAD

Bustillo croit fermement en ce qu'il voit, et tout ce qui se passe dans ses films préférés existe vraiment pour lui. Pas plus tard que l'autre jour, il a avoué avoir survécu à une attaque de zomblards affamés hurlant *« cerveau ! CEEERVEAUUU !!! »* qui, allez savoir pourquoi, lui ont foutu une paix royale. Du coup, qui de mieux pour parler du remake du film de Romero, quand même vachement attendu ici et pourvu de bons échos ?

32 THE MACHINIST

Jaloux de la taille fine de mannequin anorexique de Christian Bale, Alexandre Bustillo s'est jeté sur toutes les infos possibles pour savoir comment l'acteur a réussi son coup. Du coup, on en a profité pour lui demander une preview de **The Machinist** clé en main. Et petit conseil Bustille : rase-toi les rouflaquettes, tu perdras cinq kilos !

34 ONG BAK

Des coups de genou dans la gueule, des coups de boules dans les boules et des empapaoutages dans les cacahuètes, y'en a à foison dans **Ong Bak** et ce n'est pas pour déplaire à Sévéon, notre intello maison qui est allé s'entraîner avec Tony Jaa et le réalisateur Prachya Pinkaew pour leur soutirer des réponses. Des interviews si prolifiques que le cinéaste lui a même proposé de se faire bananer la trombine dans son prochain film. Ils nous piquent notre punching ball les enfoirés !

42 800 BALLES

Depuis qu'il a passé des vacances à Barcelone, Moïssakis est persuadé de parler l'espagnol couramment et lance des *« puta madre »* à tout bout de champ, même au réalisateur Álex de la Iglésia qui nous livre **800 balles**, sa dernière bombe en forme d'hommage au western européen. Heureusement que Bordas est là pour lui rappeler que c'est quand même un peu un gros mot...

48 LE CONVOYEUR

Il attendait un polar sec et sans fioritures et cela n'a pas (complètement) été le cas. Du coup, Arnaud Bordas ne s'est pas privé pour le dire aux responsables du film, Nicolas Boukhrief et Albert Dupontel qui, eux, revendiquent le film à 200 %. **Le Convoyeur** ? Un pitch d'excellente tenue pour un résultat qui ne tient pas toutes ses promesses...

52 SÉANCE

Qui de mieux que le grand sorcier de Barbès Mamadou Rougier N'Djala pour nous parler d'un film à base d'ectoplasmes japonais ? Personne bien sûr, et pour la modique somme de 500 euros de plus, il s'est même chargé d'exorciser le réalisateur Kyoshi Kurosawa. La grande classe en djellabah ce Mamadou !

56 FENÊTRE SECRÈTE

Lui-même accusé de plagiat par un certain Stephen M. Sakees (pour détournement de la formule « tendu du slip »), Bustillo n'a pas eu de mal à comprendre le calvaire du héros de **Fenêtre secrète**. D'où une critique plutôt enjouée d'un film qui a réussi à le faire stresser deux heures durant...

60 LA MÉMOIRE DU TUEUR

Après avoir demandé environ 17 fois combien de signes ses textes devaient faire, on peut dire qu'Arnaud Bordas était fin prêt pour écrire une critique sur l'histoire d'un tueur amnésique. En prime, le monsieur nous ramène une interview du réalisateur de **La Mémoire du tueur**. Heureusement que son enregistreur a fonctionné...

62 LA PASSION DU CHRIST

Difficile de trouver un titre correct pour la double d'ouverture du film-événement de Mel Gibson. Après « Polémique ? Des clous ! », « Faites une croix dessus » ou encore « Jésus n'avale pas », on a fini par trouver. Ne restait plus qu'à écrire le texte et ça n'a pas été une mince affaire pour le père Bordas, qui y a passé tous ses dimanches...

64 INTERVIEW CARRIÈRE : ELOY DE LA IGLESIA

« Oh y'a pas qu'Álex de la Iglesia les mecs ! Eloy les mecs, vous connaissez ? ». On pensait que Fathi nous parlait encore de James Eloy pour changer, mais non, il s'agissait en fait du réalisateur espagnol Eloy de la Iglésia, dont le titre le plus fameux reste **Cannibal Man**. Interview carrière avec un cinéaste provocateur revenu des enfers de la drogue...

ENVIE de FRISSONS ?
WARNER HOME COLLECTION
LE VAISSEAU DE L'ANGOISSE
WARNER HOME COLLECTION
VENDREDI 13
Des prix à devenir DVDVORE
15€50*
le DVD
WARNER HOME COLLECTION
FRISSONS, ACTION, RIRE, LARMES
DU 14 AU 30 AVRIL, 25 TITRES À 15,50 €*
TOUT POUR DEVENIR DVDVORE
*Prix conseillé. Offre directe volatile sur les produits porteurs dans les magasins participant à l'opération. Visuels non contractuels. JEAN le MONTMARIN

COURRIER DES LECTEURS

Mad Movies

BEAUCOUP DE LETTRES CE MOIS-CI POUR SALUER LE FILM DE LUCKY MCKEE. CONTINUEZ D'ALLER LE VOIR ET ENVOYEZ-Y VOS CONNAISSANCES : LE FILM EN A BIEN BESOIN (SURTOUT EN PROVINCE).
L'ACTUALITÉ DE CE NUMÉRO ÉTANT CHARGÉE EN FILMS À FORT CARACTÈRE (ONG BAK, 800 BALLES, LA PASSION DU CHRIST, LE CONVOYEUR), ON S'ATTEND À UN COURRIER PLÉTHORIQUE POUR LA RUBRIQUE DU MOIS PROCHAIN. TOUS AUX ABRIS !

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, (plus connu sous le nom de Peav, et parfois, Bolo...) le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux, et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils travaillaient au bureau. Pour découvrir ce petit coin de paradis, un accès direct est disponible sur la homepage du site Mad, à l'adresse www.mad-movies.com
Sinon, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Puis tapez /join #madmovies. Et voilà.

L'éditeur de la publication n'est pas responsable du contenu des opinions exprimées sur le forum qui reste sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?
Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
6 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail : info@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

LE JOLI MOIS DE MAY

Salut à vous défenseurs du cinéma Mad !
À peine les lumières éteintes, en un seul plan choc, une image montrant une femme à l'abouttissement de son tourment mental, image forte mais si terriblement humaine, Lucky McKee pose ses intentions, ses envies, ses rancœurs, son amour du cinéma au travers de son actrice. Assurément, **May** est à mettre définitivement à part. Rarement ambiance aussi glauque et poétique avait été ainsi distillée dans ce film miraculeux où le nihilisme se marie avec le large éventail des émotions humaines. Le meilleur atout de **May**, mise à part sa mise en place plastique et le jeu époustouflant des comédiens (Angela Bettis magnifiée, aussi belle et mystérieuse qu'une madone de Raphaël), est d'avoir cette fibre humaine, si puissante car si réaliste dans son traitement de cette société à la con. Solitude, regard, déception, amour, tous ces termes sont incarnés par cette poupée qu'est May, aussi fascinante que peut l'être sa folie avec cet attachement à proner la vie au travers de la mort.
Cependant **May** est avant tout un dialogue avec nous-mêmes. Ce face à face entre May et son miroir n'est-il pas aussi celui que nous faisons chaque matin devant la glace de la salle de bain (la tête dans le cul...) ? Lorsque May se laisse caresser le visage par la main d'Adam (Jeremy Sisto) endormi (l'une des plus belles scènes du film), n'est-ce pas là le manque d'affection que nous procure cette société néo-libérale ? Aussi beau et attachant qu'horrible, l'histoire de **May** prend son envol lors de ce magnifique plan final où l'amour donne la vie. Oui, comme le disait Yannick, **May** n'est pas vraiment un film d'horreur, mais un conte doublé d'un des plus beaux drames amoureux du cinéma. Aussi beau humainement que **L'Échine du Diable** de notre Mexicain favori et aussi poignant que le **Carrie** de Brian De Palma, **May** est le film choc de l'année 2004 (heu non, 2002) malheureusement desservi par une distribution en salles scandaleuse (deux salles dans la région Île-de-France, on applaudit bien fort !!.
Merci à toute l'équipe de nous faire découvrir des films d'une telle envergure bien loin des discours auteurisants de Télérama et c'est tant mieux !
PS : strictement rien à voir, un miracle arrivant rarement deux fois. Est-ce qu'il y en a qui sont confiants sur le remake du chef-d'œuvre de Romero, **Zombie** ?

Jérémy (Paris)

CARNET ROSE

Juste un petit mot pour annoncer la naissance de la fille de notre collaborateur Stephane Thiellement (« Titi » pour les intimes) et de sa bien aimée Christine. Née le 18 février 2004 et pesant 3,560 kg, la petite Shannon est déjà un joli p'tit brin de gonzesse, comme on peut le voir sur la photo. Nos félicitations à toute la famille

Fragilité, voilà à la fois la force et la faiblesse de **May**, mais c'est également de cette notion que le film tire toute sa pureté émotionnelle et **May** touche droit au cœur. Si au départ, le personnage de May est un peu exagéré, il devient de plus en plus subtil au fil de l'intrigue. May est à la fois touchante, par moment agaçante puis effrayante et au final bouleversante. Final d'une incroyable poésie macabre, qui donne des frissons dans le dos. Le film joue beaucoup sur les symboles, dans les nombreux gros plans sur les parties du corps et surtout sur les mains par lesquelles passent la découverte, l'amitié et l'amour. Jeu également sur le décalage social d'Adam (et sa gueule d'amour) montrant un petit film d'horreur à May qui en est plutôt amusée, presque émue, et qui y voit la vision de l'amour. Décalage aussi avec le personnage de Polly (bravo Anna Faris). Le film comporte un grand moment de pure horreur et de terreur, la scène où May apporte sa poupée aux enfants aveugles, qui brisent la boîte de verre, et se mettent à terre pour retrouver la poupée et s'écorchent genoux et mains sur les morceaux de verres. Cette scène est tétanisante, tout comme la scène d'intro qui met de suite dans l'ambiance. À ce propos, les passages sur l'enfance de May sont aussi cruellement poétiques. En résumé, je suis tombé amoureux de May.

Gaëtan (e-mail).

Cher Jérémy, Cher Gaëtan,
Effectivement, **May** *a souffert d'une distribution réduite mais il a quand même très bien marché sur Paris, pour un film de son acabit. Quant au remake de* **Zombie**, *on espère que la preview de ce numéro va vous faire saliver, d'autant plus que ceux d'entre nous qui ont déjà pu le voir ont vraiment adoré.*

QUEL TALENT !

Ce dessin fort émouvant du petit Bruno P., 8 ans, nous est parvenu à la rédaction. Comme quoi, il y a bien des fans de Hellboy en France, et ils sont bien plus jeunes qu'on ne pourrait le penser...

IN MEMORIAM

Coucou Papa !
Il y a un an, le 14 avril, tu faisais le grand passage. Le « crabe » a eu raison de toi malgré la rage et la volonté dont tu as fait preuve dans ce long combat. Tel le gladiateur, tu as fini par tomber. Tu étais un soldat des temps modernes. Aujourd'hui, tu es libre, et nous nous reverrons. Mais pas encore, pas encore. La brise légère souffle toujours dans le champ de blé. En attendant, pour cet anniversaire, nous voulons t'honorer. Reçois ce clin d'œil : Maman m'a dit que tu aimais beaucoup cette tradition dans Mad Movies. Tu sais, Maman a enfin appris à se servir de tes télécommandes et du home cinéma. Merci de nous avoir ouvert les portes du rêve et de l'imaginaire en nous transmettant

ta passion du 7ème art : quand nous verrons **Van Helsing**, **Blade Trinity**, **Blueberry** et d'autres encore, tu seras plus que jamais présent dans notre cœur et nos pensées.

Emma

PS : merci à Phillipe II pour nous avoir aidées à essayer de trouver la statue de Predator.

Chère Emma,
Pas grand chose à rajouter, si ce n'est que ta petite lettre nous est allée droit au cœur et que toute l'équipe de Mad vous embrasse très fort, toi et ta maman, avec une pensée particulière pour ton papa.

UNDERWORLD

La guerre entre les loups garous et les vampires touche à sa fin ...

BONUS DOUBLE DVD

Les commentaires du réalisateur et du scénariste • Un commentaire technique du film • Le Making of • Les effets spéciaux des créatures • Les cascades • Les sons et images du film • 5 comparaisons de Storyboards en split screen • Un vidéo-clip avec des images du film • Bandes-annonces et spots TV

BONUS DVD SIMPLE

Les commentaires du réalisateur et du scénariste

VO / VF • Sous-titres Français - Sourds et malentendants

SORTIE LE 14 AVRIL 2004

ARCHOS
LECTEURS MP3 & MP4

mcm LA CHAINE MUSICALE

funradio
www.funradio.fr

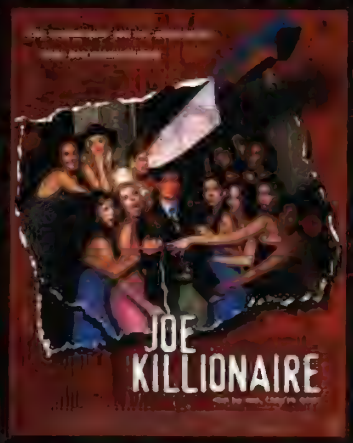
ÉGALEMENT DISPONIBLE SUR PS2

© 2003 LAKESHORE ENTERTAINMENT CORP. TOUS DROITS RÉSERVÉS

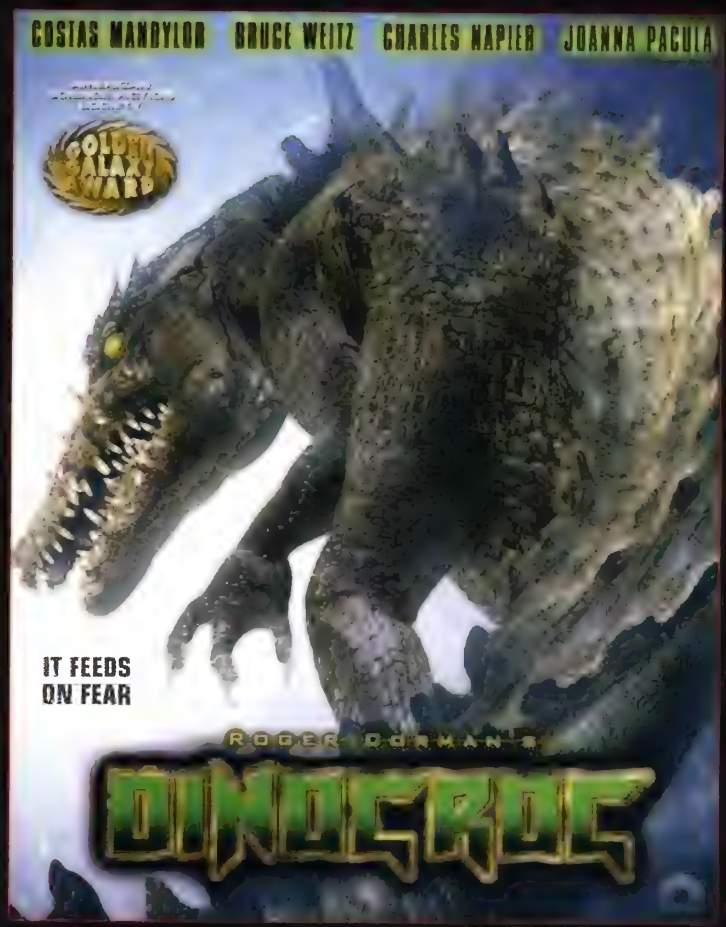
NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt en Sous-Sols d'usine au petit film obscur qu'on ne verra pour dire parmi toute l'information du fantastique

■ Produit par un cascadeur et réalisé par un certain Sean David Morton, **Joe Killionaire** n'est autre qu'une parodie gore du reality-show US qui inspira notre ***Greg le millionnaire***, où un grand béta avec l'accent du Sud devenait tout dur de partout à la vue de mignons popotins se trémoussant devant ses yeux exorbités. Le principe du film est le même que celui du jeu : un bataillon de bimbos est invité dans un château dans l'espoir de séduire et d'épouser un riche aristocrate, le duc de Boofington (à vos souhaits). Mais les filles réalisent vite que les règles sont différentes : au lieu d'être éliminées, elles sont tuées ! Sandra Guerard (la série ***Dead Zone***) fait partie du lot, mais pas trace de la belle Marjolaine. Dommage, on aurait bien aimé la voir toute nue faire preuve en direct de ses talents buccaux.



■ Attention, Roger Corman se lâche : dix ans après **Carnosaur**, le voici qui explose son budget avec **Dinocroc** (deux millions de dollars tout de même, soit trois fois plus que ses productions habituelles), armé d'un casting « de prestige » : le bellâtre huileux Costas Mandylor, Bruce Weitz (**Mission Alcatraz**), l'autrefois belle Joanna Pacula et ce bon vieux Charles Napier (abonné au Z ayant jadis campé ce salopard de Murdock dans **Rambo 2**). Sinon, ça cause d'un ingénieur qui s'amuse à tenter des expériences sur des crocodiles dans un lac. À force de polluer la flotte, il ranime un dinosaure qui ressemble à un croisement entre un alligator et un T-Rex, et qui va se faire un plaisir de dévorer tous les habitants des villages environnants. On se dit que Corman a dû tomber sur **Jurassic Park** et **Lake Placid** le même soir à la télé et que ça lui a donné cette brillante idée.

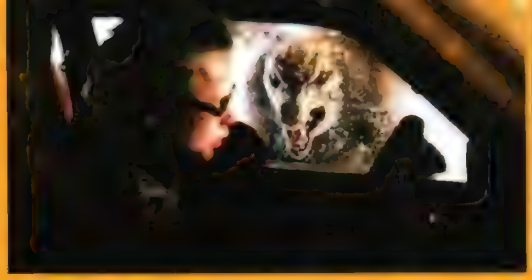


■ Réalisé par Tiffany Kilbourne, **Shower of Blood** s'intéresse à cinq ados qui partent faire une virée en voiture. Parmi eux, Lisa, qui propose de s'arrêter quelque temps chez son oncle, dont la maison est située à la lisière d'une forêt où des gens auraient disparu et que la rumeur prétend hantée par des cannibales. Tout excités, ces imbéciles acceptent l'offre de leur copine pour trouver une demeure vide. Lisa va alors découvrir avec stupeur (alors que le spectateur, lui, a déjà tout compris)

HELLBOY LE FEUILLETON - 7E PARTIE

Ci-dessus, de gauche à droite : l'Uber-Hellboy, Hellboy enfant et la flamboyante Liz Sherman.

Avé, le film est désormais terminé ! Diffusé en première mondiale à Austin, Texas (où a vécu Guillermo del Toro), **Hellboy** reçoit tous les suffrages d'un public il est vrai acquis à sa cause, puisque cette avant-première a été mise en place via le site geek Ain't It Cool News. On entend ci et là des dithyrambes du type « *la meilleure adaptation de tous les temps* », « *le plus grand comic-book movie jamais fait* » ou encore « *Ce film est meilleur que* **Spider-Man** ! ». À vrai dire, on en doute pas un instant, même s'il semble que la Columbia, quant à elle, se pose des questions. Le marketing bat son plein en ce moment même aux USA, et si les sempiternels spots TV (qui montrent carrément l'Uber-Hellboy avec ses cornes entières !) et bandes-annonces sont diffusés en boucle, il est également possible de se procurer l'art-book officiel du film, mais aussi une featurette de dix minutes en DVD, featurette qui dévoile énormément de choses, notamment en ce qui concerne l'action. La démarche des responsables marketing paraît limpide, puisqu'il semble qu'il n'y ait plus rien à cacher du film à quelques jours de sa sortie officielle. Les craintes concernant le box-office se répercutent d'ailleurs sur le marché international, puisque le film, qui devait sortir chez nous le



GINGER SNAPS 2: UNLEASHED & GINGER SNAPS BACK QUELLES BELLES FOURRURES!

Chouette teen movie d'épouvante orné de la velue présence d'une jolie louve-garou, **Ginger Snaps** a connu un beau succès en Angleterre avant d'échouer en direct-to-video dans notre belle contrée (un peu comme **Dog Soldiers**, autre cult movie british, distribué vite fait dans nos salles). Parti comme c'est, il en sera sans doute de même pour **Ginger Snaps 2: Unleashed**. Monteur sur l'original (réalisé par John Fawcett, ici producteur), Brett Sullivan se retrouve ici parachuté metteur en scène, tandis que le casting reprend les deux actrices principales, à savoir Emily Perkins et Katharine Isabelle, auxquelles il convient de rajouter Eric Johnson (Whitney, petit ami de Lana dans la série ***Smallville***). Le film démarre dans la foulée de la fin du premier: après avoir abattu sa sœur Ginger, métamorphosée en monstre carnivore, Brigitte s'enfuit de la petite ville où elle vit depuis son enfance. Également contaminée, elle n'a d'autre choix que de s'injecter une drogue sanctifiée, seul moyen pour elle de ne pas se transformer en louve dès la lune pleine. Menant une vie de junkie dans une grande ville, elle est vite repérée par les autorités qui la font interner dans un centre de désintoxication. Privée de son antidote et hantée par les visions de sa sœur morte, Brigitte apprend que des cadavres dévorés ont été découverts dans les parages et comprend vite que la bête qui se tapit en elle s'est réveillée…

Tourné à la suite de cette séquelle, **Ginger Snaps Back** s'exerce à l'art casse-gueule de la préquelle en resituant le sujet et les personnages au XIX^e^ siècle, soit en pleine période western. On y retrouve Ginger et Brigitte, assiégées dans un fort par une horde de loups-garous. Un étrange chasseur indien va venir leur prêter main-forte pour combattre l'envahisseur, ignorant que l'une des jeunes filles a déjà été mordue par l'ennemi. Cette fois, c'est Grant Harvey, réal des scènes d'action de l'original et producteur du deuxième, qui se charge d'emballer ce qui ressemble à une version lycanthrope d'**Alamo**.

Cédric DELELÉE

que son tonton aime peloter la chair fraîche autant qu'il apprécie la dévorer, et qu'il les attendait pour sortir du bois afin de leur montrer duquel il se chauffe. Les fans de **Détour mortel** (soit Alexandre Bustillo et… Alexandre Bustillo) vont adorer.

■ Compositeur sur une flopée de séries Z, Chuck Cirino est plus discret comme réalisateur mais nous sort tout de même **Baberellas**, où une extraterrestre givrée décide de pomper l'énergie sexuelle de tous les Terriens (c'est Shauna O'Brien, et elle ne pompe quand elle veut) afin de détruire notre belle planète en direct sur son show télé intergalactique. Un commando de siliconées, les Baberellas donc, est envoyé en mission pour éliminer cette reine maléfique et nympho. Outre Shauna (qui joue **Emmanuelle** dans des direct-to-video depuis quelques années), on y retrouve Sasha Peralta et Regina Russell (vues dans **The Mummy's Kiss**), Julie K. Smith

(aperçue se trémoussant dans **Le Dernier samaritain**) et l'inévitable Julie Strain, toujours prête à montrer ses nichons et son derrière pour la postérité. **Flesh Gordon** a fait des petits.

■ Nouveau film de Rolfe Kanefsky (**The Hazing**), Corpses nous est vendu comme un mélange de **Phantasm**, **Re-Animator** et **Blue Velvet** (Coscarelli, Gordon, Lynch: cherchez l'intrus). La sexy Tiffany Shepis est la vedette de ce qui s'annonce surtout comme une énième variation sur le mythe des zombies, la sortie de la nouvelle version de **Dawn of the Dead** n'étant sans doute pas pour rien dans sa mise en chantier. Un scientifique y met au point un sérum qui permet de ranimer les morts pendant une heure après chaque injection. Il va se constituer une petite armée et s'en servir pour se venger de son ex-femme, augmenter la criminalité et emmerder le chef de la police. Mais son assistant et sa petite amie vont tenter de faire foirer ses plans. Il faudra qu'on nous explique le rapport avec **Blue Velvet**, parce que là, c'est pas évident. Peut-être qu'un zombie perd son oreille dans le gazon.

■ Scénariste et réalisateur sur la nouvelle série d'***Au-delà du réel***, Matthew Hastings met en scène Decoys, où deux crétins résolus à perdre leur virginité partent à la chasse à la femelle dans leur université. Les proies sont légion, mais ils

Ci-dessus : Hellboy et Kroenen vont s'expliquer entre hommes...

14 avril, a été repoussé au 20 octobre (sacré décalage horaire!) pour permettre de faire connaître le matériau d'origine. À l'heure où vous lirez ces lignes, **Hellboy** sera cependant sorti aux USA et si, de notre côté, nous partons confiants sur les scores au box-office (mais ne tirons pas des plans sur la comète), on espère qu'ils seront suffisamment conséquents pour avancer la sortie chez nous à début août, comme cela semble prévu en cas de succès outre-atlantique. En gros, si vous avez des relations aux USA, vous les envoyez tous voir le film dès le premier week-end!

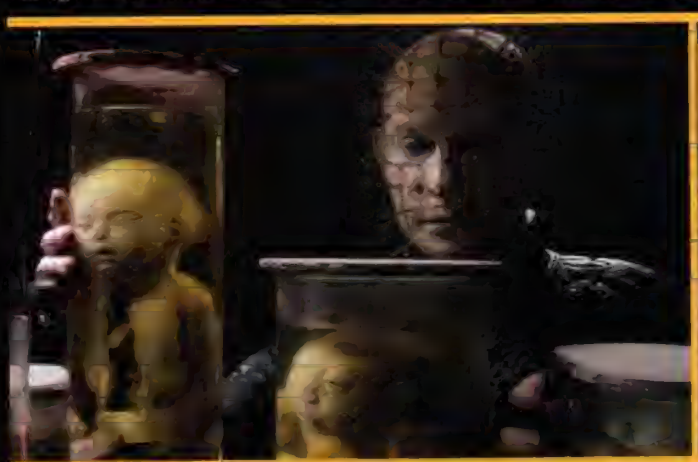
Stéphane MOÏSSAKIS

s'aperçoivent bien vite qu'il y a un problème : non seulement ils n'arrivent pas à tremper leur nouille dans le potage, mais en plus, les filles du campus ont un comportement des plus étranges… Car elles ne sont pas humaines. Question : comment peuvent-ils le savoir s'ils n'ont jamais niqué ? Un bien beau sujet qui évoque **Body Snatchers**, mais qui est quand même mal barré pour égaler les bijoux de Siegel et Ferrara (non, je n'ai pas oublié celui de Kaufman : c'est volontaire !).

■ Suite au succès du remake de **Massacre à la tronçonneuse**, voici que déboule **Chainsaw Sally**, et là non plus, je ne sais pas trop de quoi ça cause, sinon qu'il est question d'une tarée qui découpe ses semblables (mais de toute façon l'intrigue doit se résumer à ça). La jeune femme en question est interprétée par April Burril, épouse du réalisateur (Jimmyo Burril, à qui l'on doit **Silver Scream**) et on retrouve à ses côtés le metteur en scène gore Herschell Gordon Lewis et Gunnar Hansen (Leatherface dans le **Massacre à la tronçonneuse** de Tobe Hooper).

■ Mieux vaut s'inspirer des classiques pour ne pas prendre de risques inutiles. C'est ce qu'a dû se dire Simon Fellows, réalisateur de pub qui passe au long avec **Samantha's Child**, au sujet proche de **Rosemary's Baby** (bien qu'il s'en défende en prétendant que le film est plus proche des thrillers médicaux de Robin Cook, il ferait mieux de se taire s'il veut vendre sa came, lui). Heather Graham (**From Hell**) y joue une jeune femme (sans rire) qui ne peut pas avoir d'enfant et qui décide de se faire inséminer artificiellement. Elle se rend donc dans une clinique (c'est mieux que d'aller chez le véto, dans ces cas-là) où d'inquiétants médecins lui injectent l'ADN du diable, afin qu'elle accouche du fils de Satan. Fionnula Flanagan (la mémé dans **Les Autres**), Andy «Gollum» Serkis et James Purefoy (**Resident Evil**) fréquentent également ces lieux peu recommandables.

■ Récemment auteur des maquillages de **Nuits de terreur** (un autre des films favoris du père Bustillo qui a cru que c'était un Carpenter, c'est pas une blague) et réalisateur de **Mutronics**, Steve Wang revient à la mise en scène avec **Wolvy**, qui évoque un **Teen Wolf** avec plein d'acteurs sur lesquels on a collé des poils pour qu'ils ressemblent à des loups-garous (ce qui ne



HELLRAISER 7 : DEADER & HELLRAISER 8 : HELLWORLD
FAIS-MOI MAL, ÇA ME FAIT DU BIEN

Franchise exsangue mais coriace, la saga **Hellraiser** se voit étoffée de deux volets supplémentaires, à commencer par **Hellraiser 7 : Deader**, réalisé par Rick Bota, déjà actif sur **Hellraiser 6 : Hellseeker**, par ailleurs chef-op sur **Meurtres à la Saint Valentin** et responsable des scènes d'action de **Mimic**. Adaptée d'une histoire de Neal Marshall Stevens (**13 fantômes**), l'intrigue s'intéresse à une journaliste britannique envoyée à Bucarest pour enquêter sur les activités troubles d'une secte suicidaire. Elle ne tarde pas à découvrir un univers fait d'orgasmes et de souffrance que sa conscience professionnelle et ses pulsions enfouies lui dictent de pénétrer. Devenue membre active des Deaders, elle va promptement réaliser que le plaisir et la curiosité ont un prix que sa chair et son sang devront payer cash. Outre l'inévitable Doug Bradley en Pinhead, c'est Kari Wuhrer qui se lance dans cette aventure SM qu'on souhaite bien gratinée. Niveau musique, Chris Young avant depuis longtemps déclaré forfait (en même temps que Clive Barker, en fait !), nous avons droit cette fois à Henning Lohner, élève studieux et pas très doué de Hans Zimmer formé à l'école Media Ventures.

Pas le temps de voir **Hellraiser 7** qu'on nous annonce déjà la suite, **Hellraiser 8 : Hellworld**, toujours réalisé par Rick Bota mais cette fois basé sur une histoire de Joel Soisson (**Dracula 2001**, **Highlander Endgame** : c'est vous dire le génie du gars). Vorace jusqu'au-delà de la mort et même après, l'épinglé de service Pinhead sévit cette fois sur un site Internet : tous les mordus du Web qui ont le malheur de s'y aventurer déclenchent en quelques clics le mécanisme de la boîte qui entraîne l'ouverture des portes de l'Enfer… Doug Bradley est fidèle au rendez-vous, tandis qu'on y retrouve le grand Lance Henriksen (**Millennium**), en passe de battre Rutger Hauer au concours des acteurs de génie abonnés aux produits bas de gamme. Vu la tournure que ça prend, on ne serait guère étonné d'apprendre l'inauguration d'un club SM estampillé **Hellraiser** dans un proche avenir. CÉDRIC DELELÉE

vaudra jamais mon lycanthrope préféré, James Spader dans **Wolf**, qui me fout carrément les jetons). De quoi ça parle, je n'en sais rien, mais parmi les comédiens il y a Todd Tucker (qui a doublé Kevin Sorbo dans **Kull le conquérant**), Katie Adams (**Delta Delta Die**), Ted Smith (**House of 1000 Corpses**), et les prothèses sont signées Greg Cannom (**Hannibal**).

■ Réalisé par James Merendino, Trespassing suit les aventures d'un étudiant en pleine écriture de thèse qui entraîne ses camarades dans une expédition en Nouvelle-Orléans. Son objectif est de visiter une vieille plantation réputée pour rendre fous de terreur tous ceux qui osent y pénétrer. Daniel Gillis (la série ***Jeremiah***), Estella Warren (la blonde mégabonne de **La Planète des singes**), Ashley Scott (brune appétissante aperçue dans **A.I.** et **S.W.A.T.**) et Maryam d'Abo (la violoncelliste pas bandante de **Tuer n'est pas jouer**) se partagent l'affiche de ce film qui bénéficie d'une bonne réputation sur Internet (ce qui ne veut rien dire, on est bien d'accord là-dessus).

San HELVING

Flashes

● Après le scandale provoqué par **La Passion du Christ**, Mel Gibson a décidé de calmer les ardeurs des fanatiques en annonçant son prochain film en tant que metteur en scène : **Hannukah** contera l'histoire de la bataille qui donna son nom à la fête juive éponyme. Située deux siècles avant la naissance du Christ, elle opposa des rebelles hébreux aux Romains polythéistes et mena à la libération de Jérusalem. Gibson l'envisage comme un western épique... et certaines autorités juives ont déjà fait connaître leur désaccord quant à la production du film, arguant du fait qu'un « western » était la dernière chose dont ils avaient besoin.

● Allez, une petite section heroic fantasy pour faire plaisir à David Doukhan et à Cedric Delelée, avec de très bonnes nouvelles et d'autres moins bonnes. On est par exemple emplis de joie en apprenant que Christian Duguay (**L'Art de la guerre** et le téléfilm ***Jeanne d'Arc***) va réaliser l'adaptation du *Seigneur des runes* de David Farland. On salive à l'idée d'une version cinoche de *The Wheel of Time* de Robert Jordan, pour laquelle est envisagé John McTiernan (oui, moi aussi, je me suis évanoui). On n'est guère surpris mais heureux que Peter Jackson ait confirmé qu'il aimerait beaucoup réaliser un croisement entre *Bilbo le Hobbit* et *Le Silmarillion* après **King Kong**. Par contre, on fait un peu grise mine quand on sait que c'est à Robert Rodriguez qu'a été confié **Princess of Mars** d'après Edgar Rice Burroughs, et que Jerry Bruckheimer envisage de produire une version live du jeu **Prince of Persia**.

○ Côté classiques de la SF, Steven Spielberg et Tom Cruise s'intéressent de très près à une nouvelle version de **La Guerre des mondes** d'après H.G. Wells, tandis que Bryan Singer devrait réaliser celle de **L'Âge de cristal** produite par Joel Silver. À bien y réfléchir, l'association du réal des **X-Men** et du producteur de **Matrix**, ça pourrait provoquer une révolution !

○ C'est finalement Hideo Nakata, réalisateur de **Ring** (l'original), qui devrait réaliser la suite de **The Ring** pour les USA, toujours avec Naomi Watts. Bref, Nakata semble condamné à tourner toujours le même film, en changeant d'acteurs de temps à autre. Après on ne pourra pas dire que c'est pas un auteur, celui-là.

○ Dans la section polar hard boiled, il y a de quoi se réjouir et se lamenter : Robert Rodriguez (encore lui !) va mettre en scène l'adaptation de la BD *Sin City* de Frank Miller, avec Josh Hartnett, Bruce Willis et Mickey Rourke dans le rôle du monstrueux Marv. Normalement, Miller sera associé à la réalisation du film et Tarantino devrait mettre en scène le sketch sur Marv. Heureusement, c'est Martin Scorsese qui s'est décidé à tourner la version US du génial **Infernal Affairs** made in Hong Kong, avec Leonardo Di Caprio et peut être Brad Pitt. Cela dit, malgré toute l'admiration qu'on a pour Marty, on voit mal comment il pourrait faire mieux que l'original.

○ Il s'est fait bien discret depuis quelques années, mais George Miller, en attendant de tourner **Mad Max 4**, a deux projets en route : d'abord, **The Brave One**, un **Justicier dans la ville** au féminin (qu'Arnaud Bordas refusera de cautionner vu qu'il n'y a plus Charles Bronson dedans). Ensuite, et c'est le plus intéressant, **The Sparrow**, où un prêtre catholique est à la tête d'une mission chargée d'enquêter sur l'existence d'une culture extraterrestre, aventure qui va tourner à la catastrophe pour la religion et la survie de toute la planète.

● Tout le monde s'en contrefout, mais le projet est tellement pourri dès le départ qu'il vaut la peine d'être signalé : Chuck Russell (**L'Effaceur**, **Le Roi scorpion**, enfin que des chefs-d'œuvre, quoi) va réaliser **Thornwood Circle**, un thriller surnaturel où une femme mariée est hantée par des rêves érotiques troublants auxquels elle devient accro mais qui vont se révéler très dangereux. Le meilleur, c'est que la chose est écrite par Richard Jefferies, auteur de la ghost story **Cold Creek Manor** (de Mike Figgis avec Sharon Stone), toujours pas sorti en France (et si j'étais distributeur, je le sortirais pas non plus). Bref, ça renifle tellement la daube que ça en devient intéressant.

○ **Starsky & Hutch** marchant très bien au box-office, on attend désormais l'adaptation de deux autres séries télé culte : **Magnum** est en route et l'on devrait y retrouver George Clooney dans le rôle du détective moustachu et LL Cool J dans celui de son pote mastoc Terry (on attend de savoir qui va incarner le célèbre Higgins...) ; quant aux fans de sucreries kitsch, ils seront content d'apprendre que la Paramount est en train de mettre sur pied **La Croisière s'amuse**.

○ Le nouveau Danny Boyle est un film de pompiers, s'appelle **3000 degrees** et réunit sur son affiche Woody Harrelson, Ed Harris et Billy Crudup. Avant, on s'en foutait, mais depuis **28 jours plus tard**, on attend un minimum le nouveau film de Boyle.

NOTULES ASIATIQUES

→ par Julien SÉVÉON

Beaucoup de news ce mois-ci en provenance d'Extrême Orient avec, pêle-mêle, du Takashi Miike en acteur et en réalisateur, du Elvis Presley malais, des yeux thaïs un peu embués, du voyou coréen et du super-héros hongkongais.

■ Un film malais mettant en scène un fan d'Elvis? Impossible, pour les vieux rockabs que nous sommes, de ne pas en parler. Ah Lok Kafe suit donc le patron d'un bar de Kuala Lumpur qui est fan du King (coupe de cheveux à l'appui) et qui se met en quatre pour aider un client qui ne peut pas partir à Londres. Si le film n'est pas ouvertement Mad, la touche Elvis suffit pour que l'on en parle dans ces pages, surtout que le film a été tourné en seulement sept jours

■ The Eye 2, la « suite » du désormais célèbre film des frères Pang vient de sortir en Thaïlande avec dans le rôle principal la seule et unique (et toujours aussi charmante) Hsu Chi. Joey est enceinte, mais cela ne l'empêche pas d'être sur le point de sombrer complètement dans la folie. Après plusieurs tentatives de suicide, la jeune femme ne réussit toujours pas à régler un problème qui lui rend la vie infernale: elle reçoit au quotidien la visite d'ombres spectrales qu'elle est la seule à apercevoir. Malgré le soutien de son ex (Jessadaporn Pholdee – **Dang Bireley and the Young Gangster**, **Iron Ladies**...), elle tombe de plus en plus bas... Jusqu'à ce qu'une mystérieuse femme l'aborde et lui explique la raison de son « don ». Pour la petite histoire, les droits de **The Eye** premier du nom ont déjà été rachetés par le scientologue Tom Cruise qui compte en faire sa propre version...

■ Autre film horrifique made in Thaïlande, The Sisters de Thiwa Mevathatsong raconte l'odyssée (authentique selon la pub) d'un groupe de rock qui se retrouve confronté à un fantôme lors d'une tournée. Ça peut paraître comique dit comme ça, mais le film semble tout ce qu'il y a de plus sérieux...

■ On l'attendait depuis trois ans, The Siam Renaissance (dont on vous avait parlé il y a bien longtemps dans ces pages) vient aussi de sortir en Thaïlande. La ravissante Mancejan (la mannequin italienne Florence Vanida Favre) travaille en France lorsqu'on lui fait parvenir un

livre sur l'histoire de la Thaïlande. Elle découvre un passé qu'elle ne connaît pas et décide de retourner dans son pays. Mais ce n'est pas le présent qu'elle va vivre mais bien les histoires contées par le livre

■ Avant que l'on en reparle plus longuement incessamment sous peu, un petit mot pour vous signaler que Ryuhei Kitamura vient de finir de tourner les scènes supplémentaires de son Ultimate Versus (**Versus** en version augmentée) qui comprendra une nouvelle fin et de nouvelles bastons. J'en vois déjà qui bavent partout sur leur Mad...

■ Nouvelle moins fraîche, Ying Yang Master 2 est sorti il y a quelques mois au Japon. Si on a « oublié » d'en parler dans les NA, c'est parce que l'intérêt du premier avait été plus que minime, on n'attendait pas vraiment cette suite avec

impatience. Mais comme on a quelques lignes pour en parler ce mois-ci... Voilà qui est fait

■ Projet bien plus intéressant, Cop Festival est un film vidéo qui a été

BLACK MASK 3 : DELIRIUM

On a tous encore à l'esprit le douloureux choc que fut la découverte du **Black Mask 2** de Tsui Hark, rencontre improbable entre des catcheurs mutants de la WWF, un Black Mask à la coupe de cheveux tip top et des scènes d'action Z au point de faire passer les productions IFD pour du Fellini. Après l'échec sans nom de ce film – qui reste marrant cependant si on sait le prendre sous le bon angle (ce qui n'est forcément facile, il faut bien le reconnaître) – voici déjà qu'un troisième **Black Mask** pointe le bout de son nez, tout autant relié au premier que le deuxième. C'est-à-dire pas du tout. Ça, on le comprend immédiatement lorsqu'on voit les quelques noms affiliés au projet. On retrouve ainsi le bisseux (et très sympathique) Phillip Ko à la production, un acteur réalisateur producteur assez réputé auprès des amateurs, surtout connu pour être apparu dans des flopées de kung-fungueries de plus ou moins haute volée durant les trois dernières décennies. C'est Benny Ko (le frère de Phillip ?), un inconnu qui avait joué dans **Police Story 2**, qui s'occupera de la réalisation. Côté casting, c'est nul autre que notre cher Louis Fan (**Story of Ricky**) qui tiendra le rôle du Black Mask. On ne peut pas nier que le bonhomme est doué et qu'il mériterait amplement de jouer dans des films classieux, mais jusqu'à présent sa présence

mis en boîte afin de venir en aide à un cinéma de Tokyo qui ne savait plus quoi passer. Réunissant quelques grands réalisateurs nippons actuels (Kiyoshi Kurosawa, Makoto Shinozaki, ...) et des débutants, **Cop Festival** comprend 8 courts de 10 minutes tournant autour du thème... de la police. Cerise sur le gâteau, les acteurs de ces différents sketchs sont tous des figures très connues du cinéma local, genre Ren Ohsugi ou... Takashi Miike! Oh oui, encore!

■ Le sieur Takashi donc, dont on n'avait pas reparlé depuis quelques mois (soit juste le temps pour le las-car de tourner une trentaine de films), a sorti deux nouvelles œuvres bien Mad ces derniers temps. You've Got a Call, film d'horreur tournant autour d'un téléphone hanté (là, ça ne sent pas très bon), qui puise tout autant dans **Ring** que le **Phone** coréen. Bien plus excitant, Takashi s'est aussi amusé à redonner vie à un super-héros local des années 70, Zebraman, dans un film homonyme. Voilà bien en tout cas une combinaison (Miike + super-héros) qui devrait ravir les mad lecteurs que vous êtes.

■ Wong Jing, qui n'en rate jamais une, travaille actuellement sur une variation d'**Infernal Affairs** nommée... Infernal Love Affairs! Le bonhomme n'a décidément peur de rien.

■ The Sword Searchers est le titre du nouveau projet de Ching Siu-Tung, qui, si l'on doit en croire la pub de la production, marque la rencontre entre **Tigres et dragons** et **Le Seigneur des anneaux**... Tant qu'à prendre des références, autant aller chercher loin. Dans un lointain passé, deux puissantes armes ont été forgées: les épées Ethereal Crystal et Tiger Spirit. La première tombe dans les mains du clan Nankung, pendant que la seconde disparaît. Des tonnes de péripéties arrivent entre-temps, jusqu'à ce que Wentian (du clan Nankung), dont le père fut tué (ou pas?) par le clan Tiandi, se retrouve en possession d'Ethereal Crystal et se mette à combattre les méchants responsables de la disparition de son gentil papa. On retrouve dans le rôle principal Nicholas Tse et Jackie Chan fera aussi quelques apparitions dans le rôle du père de Nicholas. C'est Raymond Wong qui produit ce film qui s'inspire, de nouveau, d'une BD locale à succès.

■ Après Zhang Yimou, c'est au tour de Chen Kaige de se lancer dans un grand projet martial qui réunira vedettes chinoises (Cecilia Cheung), coréennes (Jang Dong-Kun) et japonaises (Henry Sanada). Nommé Wu Ji, cette grosse production sur fond d'amour, de trahison et de combats devrait voir le jour en 2005.

■ Après Jean-Claude le Martien, c'est maintenant avec Steven Seagal que Ringo Lam s'est associé pour son nouvel opus dans lequel l'aïkijutsuka ricain jouera le rôle d'un chasseur de prime. Le film s'appelle Unleashed et devrait sortir bientôt aux States.

■ Arahan est le nouveau film du doué Ryu Seung-Wan (**Die Bad**) que les Coréens (du moins ceux de la production) présentent déjà comme un nouveau gros super hit à base de combats incroyables. On en reparle-a...

■ L'infatigable Im Kwon-Taek (**Ivre de femmes et de peinture**) est en train de terminer son 99e film, Low Class Life, sur un jeune gangster dans les années 60. On retrouvera notamment parmi le casting Kim Min-Sun, l'héroïne de **Memento Mori**. Sortie prévue en mai.

dans un film a toujours été synonyme de gros B. D'un autre côté, Cheng Pei-Pei jouera aussi apparemment dans le film. Une grande dame du cinéma hongkongais, certes, à qui on oublie cependant généralement de parler de son parcours bien typé, genre dans le passé **Lunatic Frog Women** et plus près de nous **Naked Weapon** et **Flying Dragon, Leaping Tiger**. On est décidément bien loin de **Golden Swallow**... Mais qu'en est-il de l'histoire me direz-vous?! Eh bien jugez plutôt.

Le Bedlam Gang est un groupe de super-criminels composé d'Oblivion et son inséparable cigare, la belle et mortelle Death Nell, le mystique Cabala, l'allumé Madcap et une autre femme fatale, Hallows Eve. Ils sont bientôt rejoints par un cinquième compère (ou plutôt une compère - ce qui, au féminin, fait commère): Night-Mage, qu'ils libèrent de prison. Cette dernière possède des pouvoirs psychiques qui lui permettent de contrôler les gens - elle a cependant besoin d'un peu de temps pour pouvoir les recharger. Black Mask, qui n'a pas réussi à empêcher l'évasion de la super-magicienne, a aussi d'autres problèmes à régler de son côté: le pauvre super-héros souffre en effet d'hallucinations! Ce qui n'empêche pas son mentor, Mister Tzu, de l'obliger à s'entraîner encore plus dur tout en s'occupant de la neuro-scientifique Karen Hui. Une scientifique qui intéresse en fait beaucoup Night-Mage, persuadée que la demoiselle pourrait augmenter ses pouvoirs mentaux. Consumée par son obsession de vengeance, Night-Mage va aussi transformer la vie de Black Mask en véritable cauchemar... À tel point que notre héros masqué arrive à la limite de la folie.

Que voilà un scénario pêchu! On peut donc s'attendre à du grand n'importe quoi mâtiné d'un maximum de combats câblés et de moments que l'on imagine déjà cultes. **Black Mask 3** réussira-t-il à faire mieux (pire) que le second volet? Les paris sont en tout cas ouverts. Si Benny réussit en tout cas à surpasser Hark, on ne manquera pas de vous le faire savoir!

AFM 2004

Cette année, à l'AFM, les salles de projection étaient principalement squattées par les derniers films français sortis ou l'intégralité de la production asiatique récente, et la plupart des films les plus attendus (Alone in the Dark, The Crow 4 : Wicked Prayer, Never Die Alone...) furent déprogrammés. Pas de grandes révélations à se mettre sous la dent donc (si ce n'est Flesh for the Beast et Monster Man), mais plusieurs déceptions de taille (les nouveaux films de Tobe Hooper et Dario Argento) parmi les quelques séries B qui subsistaient.

Ci-dessus :
Adam (Eric Jungmann) face à un cadavre ambulant qui n'a pas du tout envie de reposer en paix, dans Monster Man.

Page ci-contre, en haut : Sergio Jones entouré de ses trois ghoules (Barbara Joyce, Ruby Larocca et Caroline Hoemann) dans Flesh for the Beast. Juste en dessous, la nouvelle venue Jane Scarlett, possédée par le démon, toujours dans Flesh for the Beast.

MONSTER MAN (DREAM ENTERTAINMENT - DE MICHAEL DAVIS)

Contre toute apparence, **Monster Man**, c'est un peu la version gore d'un film des frères Farrelly. Si la première œuvre de Michael Davis n'augure rien de très bon au premier abord (deux acteurs pseudo-comiques rejoints par une bimbo méga bonne mais pas talentueuse pour un sou s'adonnent à un humour puéril et subversif dans une voiture), c'est pour mieux prendre le spectateur à contre-pied par la suite. Quand il envoie un boogeyman rapiécé de partout au volant d'un énorme truck à leurs trousses, par exemple. Puis un cadavre ambulant, amputé de certaines parties du corps. Déjanté à souhait, original et surprenant à bien des égards, **Monster Man** dégage un tel enthousiasme qu'il fait partie de ces films qui rendent tout simplement heureux.

THE CARD PLAYER
(ADRIANA CHIESA ENTERPRISES - DE DARIO ARGENTO)

Comme c'est parti, on retrouvera bientôt le nom de Dario Argento au générique de ***Navarro*** ou de ***Derrick*** tant son dernier film rappelle plus volontiers les séries sus-citées que les giallos auxquels il nous avait habitué. Ici, pas question de s'interroger sur l'identité du tueur (il ne s'y intéresse que dans les 10 dernières minutes du film) ni de conforter le spectateur au détour de quelques plans gore, qui se résument à deux cadavres autopsiés. Dario préfère passer son temps à filmer des écrans d'ordinateurs où se déroulent des parties de poker électronique. Pas de quoi s'émoustiller donc. Force est de constater que le maître se fait vieux, ou alors qu'il n'a plus aucune inspiration.

DRAGON STORM (UFO - DE STEPHEN FURST)

Après le déjà très sympathique **Dragon Fighter**, dans lequel Dean Cain pourchassait un dragon dans les sous-sols d'un laboratoire, UFO redouble d'ambition pour les besoins de ce ***Dragon Storm*** que réalise l'acteur Stephen Furst, un transfuge de PM Entertainment. Sur ordre du Roi, un groupe de valeureux guerriers mené par Maxwell Caulfield (**Alien Intruder**)

THE TOOLBOX MURDERS
(MOONSTONE ENTERTAINMENT - DE TOBE HOOPER)

Au détour de ce remake du film de 1978 dans lequel un maniaque décime les habitants d'un petit immeuble à l'aide de simples outils, on nous annonçait le grand retour de Tobe Hooper, celui de **Massacre à la tronçonneuse** et du **Crocodile de la mort**. Mais il n'en est rien. Pourtant, **The Toolbox Murders** bénéficie de la présence d'Angela Bettis, autrement plus sublime dans **May**, et s'offre également la participation de Steve Yedlin, directeur de la photographie sur la même petite bombe de Lucky McKee. Malgré ces atouts majeurs en main, Tobe Hooper se vautre royalement et signe un film de couloirs anonyme, incompréhensible et surtout terriblement soporifique.

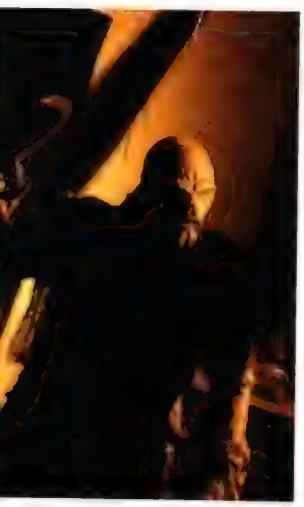
tente d'anéantir plusieurs dragons extraterrestres qui ont élu domicile à proximité de leur château. On ne peut s'empêcher de regretter que ***Dragon Storm*** se déroule à l'époque médiévale ; niveau décors et costumes, ça craint grave. Mais l'essentiel est là : les dragons sont beaux et nombreux. Et leurs attaques plus fréquentes que dans **Le Règne du feu.** On n'en demandait pas plus !

RING OF DARKNESS
(REGENT ENTERTAINMENT - DE DAVID DECOTEAU)

D'abord titré ***The Brotherhood 4 : Boyz II Death, Ring of Darkness*** permet à David DeCoteau de s'attarder sur ce qu'il aime le plus, à savoir le torse imberbe de ses acteurs, puisque son dernier-né s'intéresse à un boys band en quête de chanteur, le précédent venant de faire faux bond au groupe après avoir découvert que ses petits camarades n'étaient autres que des zombies ! Et c'est parti pour 1 h 15 de chorégraphies débilo-sensuelles sur la plage, musique bidon à l'appui et effets spéciaux oubliés en route. Un produit tout public calibré pour la télévision dans lequel est venue se perdre l'excellente Adrienne Barbeau. On préférera largement se retaper **The Frightening** ou **Leeches**, plus inspirés et plus funs.

DARKWALKER (FULL MOON - DE DANNY DRAVEN)

Depuis que David DeCoteau et J.R. Bookwalter ont quitté l'écurie Full Moon pour bosser à leur propre compte, c'est le protégé de ce dernier, Danny Draven, qui a pris la relève, assurée avec succès. Pour la société de Charles Band, il enchaîne **Horrorvision**, **Hell Asylum**, **Cryptz** et **Deathbed**, quatre séries B efficaces et dynamiques bien que bricolées avec les moyens du bord. Et ce n'est pas **Darkwalker** qui va déroger à la règle. Danny Draven mène cette simple histoire de vengeance tambour battant, se permet quelques mouvements de caméra bienvenus, balance un boogeyman impressionnant dans les pattes d'un groupe de teenagers et empile les cadavres sur un rythme soutenu. Du tout bon !



FLESH FOR THE BEAST
(MEDIA BLASTERS - DE TERRY M. WEST)

Réalisateur de plusieurs parodies coquines pour Seduction Cinema, Terry M. West semble désormais décidé à voler de ses propres ailes. Il faut dire que l'homme possède un certain talent jusque-là inexploité. Film d'horreur gentiment sulfureux,

Flesh for the Beast est un très bel hommage à l'euro-trash des seventies, à **La Mariée sanglante** et autres **Massacre des morts-vivants**. Précisément les films que Terry M. West affectionne. Tourné en 16 mm, solidement ficelé et correctement interprété (Sergio Jones et la nouvelle venue Jane Scarlett tirent admirablement bien leur épingle du jeu, tout comme les guest stars Caroline Munro et Aldo Sambrell), ce film de maison hantée détonne par une succession de morts outrageusement gore et la plastique avantageuse de ses actrices, dévoilée avec beaucoup de classe.

THE LOST SKELETON OF CADAVRA
(FANTASTIC FILMS INTERNATIONAL - DE LARRY BLAMIRE)

Remaker un gros nanar ou rendre hommage aux auteurs de séries Z des années 50 n'implique pas forcément de faire aussi mauvais voire pire que le modèle. Pour preuve, le sublime **Ed Wood** de Tim Burton. En choisissant de parodier conformément des perles telles que **Queen of Outer Space**, **Mesa of Lost Women** et autres **Robot Monster**, tout en respectant les quotas d'acteurs excessivement caricaturaux, de dialogues interminables et inutiles et de temps morts, Larry Blamire réalise un film hybride, tantôt drôle, tantôt irritant, et qui n'atteint son objectif que par intermittence, le plus souvent involontairement, au détour d'un dialogue absurde. Bref, un film limité par ses propres objectifs.

BLAST ! (MOTION PICTURE CORP OF AMERICA - D'ANTHONY HICKOX)

Voilà un film qui porte plutôt bien son titre ! Armé d'un budget convenable (20 millions de dollars), d'un scénario qui lui permet tous les excès (il s'agit ni plus ni moins d'un remake de **Piège en haute mer** sur une plate-forme pétrolière) et d'une distribution de compétition (Eddie Griffin, Vinnie Jones, Vivica A. Fox, Nadine Velazquez...), Anthony Hickox s'éclate comme un petit fou et fait péter le décor à la moindre occasion. Comme s'il était frustré des direct-to-video interprétés par Dolph Lundgren et Armand Assante qu'il a enquillés ces dernières années et qu'il voulait maintenant rattraper le temps perdu. Alors il met les bouchées doubles et accouche d'un film drôle, bourrin et hautement jouissif.

Damien GRANGER

LE SERPENT BLANC
À LA SOURCE

Dans la Chine ancienne, le jour du grand marché, un jeune enfant nommé Syusyen achète un petit serpent blanc. Mais ses parents ne souhaitent pas accueillir un tel animal dans leur maison. Syusyen doit donc se résigner, la mort dans l'âme, à relâcher le reptile… Quelques années plus tard, devenu un bel homme, Syusyen croise à nouveau le serpent blanc, qui cette fois-ci revêt les traits d'une charmante princesse: Painyan…

Les exégètes considèrent à juste titre **Le Serpent blanc** (**Hakujaden** – 1958) comme étant la première production « monumentale » de l'histoire de l'animation japonaise. C'est en effet une œuvre légendaire. D'abord car il s'agit du premier long-métrage animé japonais réalisé entièrement en couleurs, mais aussi car cette bande fut la première de plus d'une heure que tissa le mythique studio Tôei Animation, laboratoire qui pendant 20 ans présida aux destinées de l'animation au Japon (on doit également au studio Tôei dans les années 80 et 90 quelques-uns des plus gros « cartons » de l'histoire de l'animation, tels **Dragon Ball** et **Digimon**). Enfin ce long-métrage fut le premier dessin animé nippon conçu avec des moyens industriels dans le but de séduire un très large public.

Les réalisateurs d'animation japonaise d'avant-guerre et de l'immédiat après-guerre travaillaient selon des méthodes artisanales avec du matériel rudimentaire. Le plus souvent, ils étaient seuls ou bien entourés d'un nombre très réduit d'assistants. Leur propre maison leur servait d'atelier. Ces conditions sommaires de labeur, la société Tôei Animation y mit fin grâce à son impétueux président, Hiroshi Okawa. En effet, ce dernier inaugura en 1956 le premier grand studio d'animation du Japon, une compagnie qu'il souhaita capable de rivaliser, en Asie au moins, avec Disney. Pour atteindre ses objectifs, le président absorba la Nichido Eiga (La Nouvelle Compagnie des Films d'Animation Japonais) et dota son studio d'un équipement extrêmement moderne. Il imposa des critères élevés de qualité à ses productions cinématographiques. Quant au choix des sujets, Okawa décida qu'ils devaient être à la fois exotiques et universels. Disney piochait allégrement dans les contes, mythes et légendes européens pour illustrer ses desseins. La Tôei Animation décida d'explorer les folklores asiatiques, notamment indiens et chinois, avant de rechercher à l'orée des années 70 un dépaysement encore plus radical en s'appropriant des fables occidentales (*Le Chat botté*, *L'Île au trésor*) délaissées par Disney.

La Tôei Animation fut également la première structure en Asie utilisant une caméra multiplane (mise au point chez Disney en 1937, cette caméra sert à créer l'illusion d'une profondeur de champ). En réunissant les talents les plus audacieux de l'époque, le studio lança la production d'animation au Japon vers des objectifs très élevés. Mais, en 1970, ce savoir-faire faillit disparaître à cause du succès des séries télévisées. Heureusement, l'ambition de l'animation pleine et entière perdura au Japon dans quelques studios et notamment grâce au trio formé par Takahata, Miyazaki et Otsuka, les plus fiers représentants de l'école Tôei. L'une des caractéristiques majeures de la doctrine du studio fut de mettre un réalisateur omniscient au cœur du dispositif de création de l'animation, contrairement aux États-Unis où se sont généralement des animateurs qui exercent le contrôle sur l'aspect final de chaque scène. La création du poste de directeur de l'animation par Yasuji Mori vint encore, en 1963, renforcer ce parti pris auquel on doit aujourd'hui des **Voyage de Chihiro** et autres **Ghost in the Shell: Innocence**…

Pour **Le Serpent blanc**, Taiji Yabushita dut, pour la première fois dans l'histoire du cinéma d'animation au Japon, diriger une équipe de 42 dessinateurs, qui travaillèrent d'arrache-pied pendant les deux ans que dura la production (une autre première au Japon). Au final, plus de 50000 dessins furent réalisés pour le film, qui suscita un énorme engouement dans toute l'industrie cinématographique nippone (il se dit que, de près ou de loin, se sont plus de 10000 personnes – coursiers, cuisiniers, techniciens, fournisseurs… – qui auraient contribué à la finalisation du projet). Pourtant, en raison des délais ne pouvant plus être repoussés et d'un budget qui avait déjà été plusieurs fois épuisé, seulement deux comédiens, Mariko Miyagi et Hisaya Morishige (acteur ayant tourné dans plus de 160 films), furent en charge du doublage de tous les personnages.

Voici un très bref aperçu de la genèse de ce monument qu'est **Le Serpent blanc**. Évidemment, il est vain de critiquer une telle œuvre, puisqu'elle est la source de toute la cinématographie animée nipponne que nous connaissons. Logiquement, certains motifs demeurent naïfs et l'horizon narratif du film reste rivé à celui d'un spectacle populaire pour enfants. La recherche du comique de situation et du suspense est encore le seul élément autour duquel s'articule le rythme du métrage. Mais cela n'empêche pas le petit panda que l'on aperçoit sur l'affiche d'être l'ancêtre de tous les héros d'Hayao Miyazaki (de Pazu à Totoro). Les nombreuses fulgurances inscrites sur la bande du **Serpent blanc** sont toujours des pinacles insurpassables…

Bertrand ROUGIER

HAKUJADEN. JAPON. 1958. RÉAL.: TAIJI YABUSHITA. SCÉN.: MAKOTO UEHARA ET YABUSHITA. PROD.: HIROSHI OKAWA. ANIM. CLES: YASUJI MORI ET AKIRA DAIKUHARA. DIR. ART.: KAZUHIKO OKABE ET KIYOSHI HASHIMOTO. DÉCORS: KASUO KUSANO ET KOICHI MAEBA. MONT.: SHINTARO MIYAMOTO. MUS.: CHUJI KINOSHITA. INTERVALLISTES: YASUO OTSUKA, RINTARO… DIST.: WILD SIDE FILMS. SORTIE LE 14 AVRIL 2004.

HYPNOTIC
COMME SON TITRE L'INDIQUE…

STARSKY & HUTCH
LES BONS TUYAUX DU REVIVAL

Posons d'emblée la situation : **Starsky & Hutch** le film n'est pas vraiment fidèle à ***Starsky & Hutch*** la série. Certes, on y retrouve les icônes les plus marquantes (Huggy les bons tuyaux, la Ford Torino rouge rayée blanche), mais le but du réalisateur Todd Phillips est de tirer du postulat de base une bonne grosse comédie en forme de revival des années 70. Le bougre a bien compris que la nostalgie sert de carburant principal à la popularité toujours intacte de la série avec Paul Michael Glaser et David Soul et se lance dans un détournement des mœurs marquées de l'époque. Afin de passer outre les hordes de fans mécontents, le réalisateur situe l'intrigue avant le pilote de la série, et narre la rencontre entre les deux zozos et leurs premiers pas ensembles, à la poursuite d'un trafiquant (Vince Vaughn) sur le point de lancer sur le marché une nouvelle forme de cocaïne indétectable. Bien évidemment, tout comme la série, **Starsky & Hutch** reste donc un buddy movie dans la norme, sous-texte homo à l'appui (et d'ailleurs bien appuyé !), où, grande différence, les gags fusent. En soi, le film est plutôt drôle et se réclame du matériau d'origine pour quelques moments savoureux comme une virée chez les bikers qui tourne en bastonnade, les altercations entre flics (en holster et serviettes) dans les douches du commissariat, la drague conjointe de deux cheerleaders ou encore les poursuites dans les ruelles contre la racaille de la rue. Mais comme on aime bien chipoter aussi, disons que le traitement des personnages ne se réclame pas vraiment, lui, de la série. Si Ben Stiller est parfait en Starsky (jusque dans les courses à pied !), Owen Wilson campe un piètre Hutch plus porté sur le crime que la justice et ne parlons même pas de Snoop Dogg, qui transforme l'indic Huggy-les-bons-tuyaux en super-mac super-classe et super-thuné (à se demander pourquoi il est indic alors…). Quoi qu'il en soit, **Starsky & Hutch** varie les plaisirs, même anodins (les apparitions éclairs de Fred Williamson en Dobey et Will Ferrell en taulard amateur de nombrils), et se permet plusieurs allusions sexuelles et illicites qui renvoient aux épisodes les plus connus (dont celui d'un Hutch drogué à mort). Mais que les fans de base ne se méprennent pas, la véritable fidélité de Todd Phillips s'arrête véritablement au générique de la série. Le reste lui appartient totalement, et vu le genre de films auquel il se destine, c'est aussi bien comme ça.

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2003. RÉAL.: TODD PHILLIPS. SCÉN.: JOHN O'BRIEN, TODD PHILLIPS ET SCOT ARMSTRONG, D'APRÈS LA SÉRIE CRÉÉE PAR WILLIAM BLINN. DIR. PHOT.: BARRY PETERSON. MUS.: THEODORE SHAPIRO. PROD.: STUART CORNFELD, WILLIAM BLINN, AKIVA GOLDSMAN, TONY LUDWIG ET ALAN RICHE POUR RED HOUR FILMS, WEED ROAD PRODUCTIONS, RICHE-LUDWIG PRODUCTIONS, DIMENSION FILMS ET WARNER BROS. INT.: BEN STILLER, OWEN WILSON, SNOOP DOGG, FRED WILLIAMSON, VINCE VAUGHN, JULIETTE LEWIS, AMY SMART, CARMEN ELECTRA, WILL FERRELL… DUR.: 1H41. DIST.: GBVI. SORTIE LE 21 AVRIL 2004.

MONSTER
VRAIE CAVALE

Son existence durant, Aileen s'est prostituée pour survivre. Parvenue au point de rupture, ne se trouvant plus de but, elle choisit de se suicider lorsque dans un bar elle rencontre la jeune Selby. C'est le coup de foudre et le début d'une escapade sanglante et désespérée…

Le scénario de **Monster** est basé sur des faits réels : l'histoire vraie d'Aileen Wuornos, personnage à la fois abject et fascinant qui fut à tort considéré par des tabloïds en mal de sensations fortes comme la première femme serial killer des États-Unis. Au-delà du sensationnalisme, ce qui est intéressant dans le long-métrage de Patty Jenkins, c'est la lucidité avec laquelle la cinéaste tente de rendre compte d'une vie et d'événements surchargés en pathos. La performance de Charlize Theron jouant un « camionneur » faisant duo avec une Christina Ricci interprétant une schtroumpfette paumée est, contre toute attente, crédible. On dépasse donc le niveau de la bluette dramatique pour « bobos » façon **Thelma et Louise**, pour franchir le cap d'une réalité presque documentaire qui enrichit et crédibilise la bande, notamment

dans sa conclusion assez bien équilibrée si on excepte les ultimes propos « clins d'œil » adressés au public par Aileen. Les spectateurs aimant le cinéma par pur plaisir voyeuriste seront donc comblés. D'autant plus que ce véhicule à oscar est filmé quasiment avec une seule valeur de plan : le zoom sur l'héroïne. C'est d'ailleurs son gros défaut. Quoi qu'il se passe sur le plan narratif, à l'écran les images « shootées » racontent toujours la même histoire, elles n'illustrent donc pas grand-chose et sont au mieux la redondance des dialogues. Certes, comme il s'agit d'un premier film, on ne va pas accuser la réalisatrice d'avoir fait de la radio filmée. Mais on lui demande un petit effort pour la prochaine fois, de manière à s'assurer que le potentiel que l'on a détecté est bien réel, pas seulement le fait de comédiennes et de productrices motivées.

Bertrand ROUGIER

USA. 2003. RÉAL. ET SCÉN.: PATTY JENKINS. DIR. PHOT.: STEVEN BERNSTEIN. MUS.: BT, STEVE PERRY. PROD.: MARK DAMON, DONALD KUSHNER, CLARK PETERSON, CHARLIZE THERON, BRAD WYMAN POUR MDP WORLDWIDE, DEJ PRODUCTIONS, DENVER AND DELILAH PRODUCTIONS, K/W PRODUCTIONS, MEDIA 8 ENTERTAINMENT, VIP 2 MEDIENFONDS ET ZODIAC PRODUCTIONS INC. INT.: CHARLIZE THERON, CHRISTINA RICCI, BRUCE DERN, LEE TERGESEN, ANNIE CORLEY… DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 14 AVRIL 2004.

INSTINCTS MEURTRIERS

BASIQUE

Après **Le Collectionneur**, **Crimes et pouvoir** et **Double jeu**, un nouveau thriller pour la comédienne Ashley Judd. Un thriller de plus ? Non, dans la mesure où il porte tout de même la signature de Philip Kaufman. Oui, car le réalisateur de **L'Etoffe des héros** y honore sans zèle particulier une commande du producteur Arnold Kopelson. Son savoir-faire, il le met donc au service d'un suspense assez conventionnel dans son déroulement et son dénouement. Au centre du récit, une question : l'héroïne, une femme flic du genre macho girl, élimine-t-elle ses anciens amants telle une veuve noire ? Elle-même victime de trous de mémoire et d'un sommeil fiévreux, elle se croit d'autant plus coupable que son défunt papa fut serial killer. Une hérédité lourde à porter.

Pas très inspiré par une énigme cousue de fil blanc, Philip Kaufman se laisse porter par une réalisation fonctionnelle, appliquée, nettement supérieure cependant à ce qu'un Bruce Beresford ou un Gary Fleder auraient tiré du même script. Aux ordres, le cinéaste filme Ashley Judd, Samuel Jackson et Andy Garcia avec compétence, y ajoutant avec goût et au finish, livre un comestible produit de consommation courante. Rien de honteux en soi, dans l'attente de recouvrer les faveurs des décideurs hollywoodiens, une simple dose de ce peu d'ambition mènes à bien et Philip Kaufman comptera parmi les marchands du temple qu'il tenait hier en si piètre estime.

CYRIL GIRAUD

TWISTED. USA. 2003. RÉAL.: PHILIP KAUFMAN. SCÉN.: SARAH THORP. DIR. PHOT.: PETER DEMING. MUS.: MARK ISHAM. PROD.: ARNOLD ET ANNE KOPELSON, BARRY BAERESTER, LYNNE RADMIN POUR PARAMOUNT PICTURES ET INTERTAINMENT ALL. INT.: ASHLEY JUDD, SAMUEL L. JACKSON, ANDY GARCIA, DAVID STRATHAIRN, RUSSELL WONG, CAMRYN MANHEIM, MARK PELLEGRINO. DUR.: 1H37. DIST.: SND. SORTIE LE 21 AVRIL 2004.

MONDO MULLOY

UN HOMME À PART

Dans le cadre de son cycle sur les excentriques du cinéma anglais, E.D. Distribution ne s'est pas planté de cible en s'intéressant de près au travail de ce fou de Phil Mulloy. Pas moins de onze courts-métrages d'animation, le plus souvent inédits dans notre beau pays pourtant reconnu pour sa grande ouverture d'esprit, nous sont proposés aujourd'hui. Un bref aperçu d'une filmographie monstrueuse (41 titres au compteur en un peu plus de trente ans de carrière) principalement dédiée à la dénonciation d'un système oppressant et castrateur, où l'homme n'est plus que l'esclave de ses instincts les plus bas et primitifs. Chaque sujet abordé (la science-fiction, le western, la religion, le sexe, l'argent…) est alors réduit à sa plus simple expression picturale (ses personnages ne sont que des hiéroglyphes décharnés et menaçants, arborant en permanence un sourire carnassier), prouvant un peu plus l'existence d'un fossé entre Mulloy et le film d'animation traditionnel. Riche de mille influences (Hollywood, sa splendeur et sa décadence, la musique, les écrits de Sade), brutal et provocateur (ses œuvres ne risquent pas d'être financées un jour par le Vatican), parfois contradictoire (le pouvoir phallique qu'il dénonce à tour de bras semble aussi diriger la plupart de ses histoires), le plus souvent visuellement splendide (le court-métrage **La Chaîne** est d'une beauté à tomber par terre) et toujours vindicatif (ni le temps qui passe, ni personne ne semble le faire changer d'avis sur ses prises de position radicales), le travail de Phil Mulloy est à découvrir d'urgence pour tous ceux qui souhaiteraient s'ouvrir à de nouveaux horizons.

Alexandre BUSTILLO

GRANDE-BRETAGNE. 1991-2001. RÉAL.: PHIL MULLOY. MUS.: ALEX BALANESCU. DUR.: 1H27. DIST.: E.D. DISTRIBUTION. SORTIE LE 28 AVRIL 2004.

INTERVIEW PHIL MULLOY - RÉALISATEUR LE REBELLE

ÉLÉGANT, RACÉ, LIMITE DANDY, PHIL MULLOY NOUS EXPLIQUE ENTRE DEUX BOUFFÉES DE CIGARETTE COMMENT IL EST DEVENU UN ARTISTE DÉFINITIVEMENT HORS NORMES DANS LE PAYSAGE PLUTÔT SAGE DE L'ANIMATION.

Pouvez-vous vous présenter ?

Eh bien je m'appelle Phil Mulloy, je suis un serviteur de Sa Gracieuse Majesté. J'ai étudié la peinture à Londres, au Ravensbourne Art College. J'ai réalisé quelques courts-métrages, dont un qui m'a permis de rentrer au Royal College of Art où j'ai été diplômé vers 1970, 71. Et là, j'ai commencé à travailler à la télévision, puis comme scénariste et réalisateur. Depuis la fin des années 80, je me consacre exclusivement à l'animation.

Vous vivez toujours dans une étable ?

Non, non, plus aujourd'hui. Je vivais dans une étable il y a quelques années maintenant. Elle se trouvait au pays de Galles, près de Carmathen. Mais attention, ce n'était pas une étable façon naissance du Christ (rires). C'était une étable aménagée. Mais je suis revenu vivre à Londres maintenant. Je suis peut-être trop vieux aujourd'hui pour vivre comme un berger, même avec un certain confort.

Quelles sont vos sources d'inspiration pour vos personnages ?

Elles sont très diverses. Je me sens autant influencé par la musique que par le cinéma et la peinture évidemment. J'ai réalisé une série sur les cow-boys pour Channel 4. C'est une série en six parties. Elle m'a permis de me faire un petit nom dans quelques pays. Là, il est évident que le western américain m'a énormément influencé. Dans le segment **Slim l'entourloupeur**, tous ces films de hors-la-loi sont devenus des références.

PRISONNIERS DU TEMPS

LA MACHINE À FAIRE DU VENT

De jeunes archéologues écossais et leur professeur effectuent des fouilles sur un site médiéval en Dordogne. Tandis que le vieil homme se rend aux USA pour s'entretenir avec leur mécène, ils découvrent un message écrit de sa main, enfoui dans une crypte inexplorée et daté de… 1357. Ils apprennent que la firme qui finance leurs travaux a mis au point une machine à remonter le temps et que leur prof s'est téléporté en pleine guerre de Cent Ans. Épaulés par trois Marines, ils rejoignent le Moyen-Âge afin de le récupérer. Mais le monde qu'ils atteignent est à cent lieues de l'image romantique qu'ils s'en faisaient…

Tiré d'un bouquin génial de Michael Crichton, **Prisonniers du temps** avait tout pour être un spectacle euphorisant. Malheureusement, l'adaptation est un désastre absolu : les personnages sont simplifiés à l'extrême quand ils ne sont pas carrément supprimés, des scènes d'action entières ont été écartées (il n'y a plus de tournoi !), l'explication du voyage dans le temps se résume à *« On sait pas comment c'est arrivé, on l'a pas fait exprès. »*, et la brutalité du livre a quasiment disparu. Le film se limite donc à nous montrer ses héros se faire capturer et s'enfuir plusieurs fois de suite, avant de gagner de l'ampleur lors du siège d'un château où Lambert Wilson, qui donne l'impression qu'il va tomber de cheval dès que celui-ci se met à trotter, galvanise ses troupes avec l'énergie d'un koala shooté à l'eucalyptus. Pendant ce temps, la jolie princesse française parle notre langue avec l'accent ricain, et les techniciens du présent réparent leur machine à quatre pattes, armés d'un tourne-

Pour le segment **Le Train sifflera trois fois**, je n'ai même pas à vous dire de quoi je me suis inspiré tellement c'est clair. Une fois tous les éléments inhérents au genre décodés, j'extrais une sorte de discours satirique teinté de toutes les tares du western, des choses comme le sexisme, le fascisme. Pour moi, le western est mort. Montrer un cow-boy qui copule avec son cheval, son meilleur ami selon la tradition, est le point culminant de la dégénérescence de ce mythe. Tout comme lorsque je montre un cow-boy qui scie les pattes de son cheval, lui installe un volant et le transforme en voiture. La science-fiction est aussi une source intarissable d'inspiration pure. Et c'est le même constat que pour le western. Au premier abord, des films d'animation que j'ai réalisés, comme **Intolérance**, peuvent se prétendre de **La Guerre des mondes**, ou de n'importe quel film décrivant une invasion extraterrestre. Mais les Zogs, mes extraterrestres dont la tête est remplacée par un pénis, ne sont que le reflet d'une certaine autorité qui me révolte, une autorité patriarcale le plus souvent motivée par un désir sexuel.

La musique semble être aussi très importante pour vous...

Oui, c'est vrai. Avant tout ce que je viens de vous dire, la musique est ma première influence. J'ai travaillé longtemps avec le compositeur Alex Balanescu. Son apport musical était le reflet exact de mes dessins. Cet homme m'a beaucoup marqué. C'est un artiste itinérant, un voyageur. Je raconte un peu son histoire dans **Le Vent des changements** : l'itinéraire d'un homme qui part de l'Est pour arriver à l'Ouest et qui se rend compte finalement qu'il vient de quitter une dictature pour se jeter dans un monde régi par l'argent roi. **Le Vent des changements** est peut-être mon travail le plus musical. Pour conclure sur ce sujet, je dirais que la musique est l'art majeur pour s'affirmer en tant qu'individu.

Certains aspects de votre travail me font penser au groupe Noir Désir. Dans votre passion commune pour les figures du Jour des Morts mexicain...

Je ne crois pas connaître ce groupe, mais c'est vrai que j'apprécie beaucoup les figurines décharnées de la fête des Morts mexicaine. J'aime ce genre d'iconographie. C'est à la fois très rudimentaire et très transperçant.

Comme votre capacité à absorber le monde et à être finalement capable d'en déchiffrer le futur...

Vous dites ça pour **Le Vent des changements** ? C'est vrai que le passage où l'avion vient s'encastrer dans le building ne va pas être vu de la même manière aujourd'hui. J'ai réalisé ce court-métrage en 1996. Je ne sais pas si à l'époque j'étais extralucide (rires), mais je suis d'accord avec le fait qu'un artiste ouvert sur le monde est capable de voir sa fin, bien avant les autres. Cela dit, à notre époque, il suffit de regarder les informations pour constater à quel point nous sommes au bord du chaos.

Que pensez-vous des films d'animation d'aujourd'hui ?

Je ne me sens pas trop d'affinités avec ce qui se fait aujourd'hui. Par exemple, je n'aime pas ce que fait Pixar, le studio qui marche beaucoup en ce moment. Je trouve que leurs films sont soumis à une sorte de dictature, l'ombre de Disney sans doute. Certains trouvent que mon travail se rapproche de celui de Tim Burton. Je n'aime pas non plus ce qu'il fait. Peut-être parce qu'il vient lui aussi de chez Disney, et qu'inconsciemment, cela l'a marqué au fer rouge. Mais j'aime beaucoup ce que fait Bill Plympton. Mon travail est une sorte d'anti-art. Il y a peu de chances que les gros patrons de Disney m'appellent un jour pour qu'on travaille ensemble (rires), et c'est tant mieux.

Propos recueillis et traduits par Alexandre BUSTILLO

vis. La mise en scène de Richard Donner, dix fois moins épique que celle de Jerry Zucker sur **Lancelot** (c'est dire !), semble elle aussi avoir voyagé dans le temps : le film donne l'impression d'avoir été tourné dans les années 80 et monté à la hache, méthode qui causa d'ailleurs l'éviction d'un score dément de Jerry Goldsmith. On se prend alors à rêver de ce qu'aurait pu faire McTiernan d'un tel sujet...

Les rares qualités du film sont aussi tout ce qu'on en retient : le meurtre totalement gratuit de deux protagonistes (seul moment où la cruauté de l'époque est visible) et le magnifique personnage de Marek, qui a toujours vécu au Moyen-Âge dans son cœur et qui va trouver l'occasion d'y exister corps et âme, l'arc au poing et l'épée à la main. Un vrai héros, campé par un Gerard Butler convaincant de bout en bout.

Cédric DELELÉE

TIMELINE. USA. 2003. RÉAL.: RICHARD DONNER. SCÉN.: JEFF MAGUIRE ET GEORGE NOLFI D'APRÈS LE ROMAN DE MICHAEL CRICHTON. DIR. PHOT.: CALEB DESCHANEL. MUS.: BRIAN TYLER. PROD.: LAUREN SHULER DONNER, JIM VAN WYCK ET RICHARD DONNER POUR PARAMOUNT PICTURES, MUTUAL FILM COMPANY ET COBALT MEDIA GROUP. INT.: PAUL WALKER, GERARD BUTLER, FRANCES O'CONNOR, BILLY CONNOLLY, NEAL MCDONOUGH, LAMBERT WILSON, DAVID THEWLIS... DUR.: 1H55. DIST.: UIP. SORTIE LE 21 AVRIL 2004.

MISSION 3-D: SPY KIDS

NETTOYAGE PAR LE VIDE

On boude ordinairement sur les « suites » du sous-cinéma qui en passe le plaisir du temps à côté des autres oeuvres problématiques. Ainsi, les créatures mécaniques (intégrées, qui plus est, dans un véritable contexte de série en vertu) que vous les **Seigneur des anneaux**, **Spider-Man** et autres **Matrix** nous avaient déjà montrées dans **Episode II** et dans **Retour de la momie**, qui colorait une sacrée bouffée de couleurs bonnes ou les crocs, n'en auraient laissé encore rouge. Tout ça pour dire que le second épisode d'un **Spy Kids 3-D** pour faire peur jusqu'à lui passer un véritable signe de reconnaissance de la part de Rodriguez pour une parodie épique de cinéma. Comme au cinéma digital depuis les sauvages créations de **Spy Kids 2** et **Il était une fois au Mexique**. Rodriguez semble avoir trouvé un véritable terrain pour faire valoir ses fantasmes régressifs. Si l'intrigue (pas plus sainte que celle d'un Carmen, pourtant) n'en est rien moins

par Shy'm à Tarantino. Il n'en qu'un prétexte comme pour les deux premiers films de la série. Le reste finit de sauver dans ce qui se fait de plus cinématographique. Les seuls détails palpables sont ceux à faire vomir comme ce monstre des bloqueurs du générique de fin. Plus rien ne semble vrai dans l'univers parodique à la **Tron** où combat toute créature de deux robots aquatiques. Certains personnages qu'on aurait aimé prendre à cœur (le vieux jeu vidéo ou à quoi on s'attendait que c'est bien gentil, mais que la série en place d'un tel univers ne tient pas uniquement sur quelques SFX et la somptueuse image en guise de toile de fond. Le gimmick de la 3D quelconque à l'époque de **Spy Kids** 2 devient ici à l'époque des effets spéciaux au rien de cent de véritables perspectives de calvaires à en vomir (ou qu'il explose que ce nouveau de mouvements (pas de scène, pas de décors, pas de histoire, pas de réalisation) ne serait pas de références aux films réalisateurs qui, comme Rodriguez, cherchent à expérimenter par le nouveau bon.

Stéphane MARSAN

SPY KIDS 3-D : GAME OVER. USA. 2003. RÉAL.: SCÉN.: DIR. PHOT.: MUS.: PROD.: DIST.: SORTI LE 7 AVRIL 2004.

SCOOBY-DOO 2 : LES MONSTRES SE DÉCHAÎNENT

DE L'IDÉE DANS LA SUITE

S'amuser au premier **Scooby-Doo** sans passer par la case « cigarette qui fait rire » avant de rentrer dans la salle tient de la mission impossible. Aux USA, les distributeurs du film n'en reviennent toujours pas d'avoir remporté autant de pognon avec ce produit mal fichu, sans scénario, dont la vedette était le plus laid des effets 3D jamais vus et où seul un des acteurs échappait au ridicule (Matthew Lillard, parfait en Shaggy, qui lui avait l'air d'avoir largement abusé de la cigarette précitée). Autant dire donc, qu'à part une jolie opération commerciale, personne n'attendait rien de la suite des aventures cinéma du gros chien qui bouffe des sandwiches. Au temps pour nous…

Le deuxième **Scooby-Doo** est tout ce que n'est pas le premier. Il semblerait que tout le monde ait enfin décidé de s'appliquer. Jamie Gunn d'abord, le scénariste (auteur aussi de l'implacable nouvelle version de **Dawn of the Dead** – de la mégabombe!). Ce coup-ci, il a pris son temps pour écrire une histoire qui tient un peu debout. Les détectives de la Mystery Inc sont enfin célébrés dans leur ville au travers d'une exposition des costumes portés par tous les criminels qu'ils ont interpellés dans leur carrière. Quand les costumes prennent vie et sèment la panique, Daphné, Fred, Velma, Shaggy et Scooby ne sont plus aussi populaires. Un joli prétexte pour un hommage à l'inventivité de la série animée d'origine qui manquait tellement au précédent film. Ce coup-ci, pas question de réinventer. Juste de s'inspirer et de rendre justice à l'un des meilleurs dessins animés produits par la télé US. Les fans apprécieront.

Ils apprécieront aussi le fait qu'une attention toute particulière ait été accordée aux effets. Si Scooby est à peine mieux, par contre, les monstres sont carrément superbes. Petite préférence perso pour le monstres-goudron et les squellettes très « harry-hausériens »…

Ajoutez à cela l'humour gentiment transgressif du film et un rythme bien tenu, et vous aurez un **Scooby-Doo 2** tellement plus honnête et réussi que le précédent. Pas encore parfait, mais tellement mieux.

Didier ALLOUCH

SCOOBY DOO 2 : MONSTERS UNLEASHED. USA. 2003. RÉAL.: RAJA GOSNELL. SCÉN.: JAMES GUNN, D'APRÈS LES PERSONNAGES CRÉÉS PAR HANNA-BARBERA. DIR. PHOT.: OLIVER WOOD MUS.: DAVID NEWMAN. PROD.: CHARLES ROVEN ET RICHARD SUCKLE POUR WARNER BROS PICTURE ET MOSAIC MEDIA GROUP.

NT.: FREDDIE PRINZE JR, SARAH MICHELLE GELLAR, MATTHEW LILLARD, LINDA CARDELLINI, SETH GREEN, PETER BOYLE, TIM BLAKE NELSON, ALICIA SILVERSTONE... DIST.: WARNER BROS PICTURES. DUR.: 1H31. SORTI LE 7 AVRIL 2004.

TAKING LIVES, DESTINS VIOLÉS
ESSAIE ENCORE

À l'origine prévu pour Jennifer Lopez et Tony Scott, ce **Taking Lives** retardataire surfe sur la vague des thrillers policiers mettant en scène des serial killers, vague engendrée par le succès de **Seven** (qui date quand même de neuf ans maintenant). Celui du film de D.J. Caruso (le très mauvais **Salton Sea**) sévit à Montréal et s'octroie la personnalité de ses victimes, ce qui le rend difficile à traquer, même pour Illeana Scott (Angelina Jolie), la meilleure profileuse du FBI. Celle-ci fait équipe avec les meilleurs flics de Montréal (Tchéky Karyo, Jean-Hugues Anglade et Olivier Martinez, que des Québécois!) et pense tenir un semblant de piste avec Costa (Ethan Hawke), le témoin du dernier meurtre en date. Celui-ci pourrait bien servir d'appât pour attirer le tueur, d'autant qu'Illeana le trouve plutôt à son goût...

Aujourd'hui que la télévision s'est emparée du phénomène et que le public s'est déplacé d'un médium à l'autre, qu'est-ce qu'un **Taking Lives** peut apporter de neuf au genre? Réponse: rien, nada, que dalle! L'intérêt aurait été de se permettre ici ce qui est interdit et d'insister sur ce qu'on ne voit pas sur petit écran. L'idée de D.J. Caruso est bien de choquer le spectateur, mais il est tellement obnubilé par le fait de créer la surprise à la révélation finale du tueur (tu parles d'une surprise en plus...) que toute séquence dite « dure » participe de l'évitement le plus total. Rien, dans le scénar, la réalisation et l'interprétation, ne permet de penser qu'on sort ici des sentiers battus et l'apparition furtive de Gena Rowlands (D.J. Caruso se réclamant du ciné indépendant de la belle époque) ne valide en rien l'anti-hollywoodianisme recherché par le film. Des idées? Y'a pas. Du suspense? Y'a pas. Du gore? Y'a pas on vous dit! On se rappellera donc, en se retenant de rire, de la phrase sortie par un D.J. Caruso pas chié, à l'époque de **Salton Sea**: « *J'ai toujours su qu'on pouvait combiner le visuel d'Hitchcock et la direction d'acteurs de Cassavetes; et j'y suis parvenu.* ». Bah non, encore raté mon gars!

Stéphane MOÏSSAKIS

TAKING LIVES. USA. 2004. RÉAL.: D.J. CARUSO. SCÉN.: JON BOKENKAMP, D'APRÈS LE ROMAN DE MICHAEL PYE. DIR. PHOT.: AMIR M. MOKRI. MUS.: PHILIP GLASS. PROD.: MARK CANTON ET BERNIE GOLDMANN POUR VILLAGE ROADSHOW PICTURES ET WARNER BROS. INT.: ANGELINA JOLIE, ETHAN HAWKE, OLIVIER MARTINEZ, KIEFER SUTHERLAND, GENA ROWLANDS, TCHÉKY KARYO, JEAN-HUGUES ANGLADE... DUR.: 1H43. DIST.: WARNER. SORTIE LE 28 AVRIL 2004.

MERCANO LE MARTIEN
DEBOUT LES DAMNÉS DE MARS

Le Martien Mercano déboule sur notre belle planète et crée, en attendant que ses petits copains viennent le sauver, un univers virtuel dans lequel il rencontre un jeune geek trop porté sur **La Guerre des étoiles**. Le père de ce dernier, PDG de multinationale de son état, entrevoit alors la possibilité de reprendre à son compte cette création pour en faire un parc d'attractions virtuel et abrutir des millions de consommateurs. Pour ce faire, il va se servir de Mercano comme conducteur principal, jusqu'à épuiser ses sources d'énergie...

En provenance d'Argentine et présenté au dernier Festival de Gérardmer (comme nous avons oublié de le mentionner dans le précédent numéro, bien joué!), **Mercano le Martien** débute comme une comédie loufoque, à base d'humour basé sur le non-sens, pour ensuite dériver vers le pamphlet anticapitaliste ponctué de quelques touches comiques agressives. Le film gagne autant de points sur les deux créneaux, présentant les copains de Mercano comme de fieffés abrutis en pâmoison devant une petite pépée et les patrons de multinationales comme des incultes sans foi ni loi. Si la portée de son message politique ne donne pas vraiment dans la finesse, Juan Antin se positionne comme un animateur de talent dont le style propre lui permet de pallier la justesse de ses moyens (le film a été terminé avec l'aide de ses élèves en animation). Joyeusement débridé et rigolard, **Mercano le Martien** manque certes de souffle en milieu de métrage, mais se regarde comme une belle curiosité engagée, à l'utopie parfois naïve ou simpliste, mais dont les explosions de férocité se révèlent parfaitement jouissives. Pas de quoi hurler à l'œuvre subversive et géniale, mais il s'agit d'un galop d'essai plus que réussi qui donne envie de voir ce dont le jeune réalisateur est vraiment capable si on lui en donne les moyens.

Stéphane MOÏSSAKIS

MERCANO, EL MARCIANO. ARGENTINE. 2002. RÉAL.: JUAN ANTIN. SCÉN.: JUAN ANTIN ET LAUTARO NÚÑEZ DE ARCO. MUS.: LEONARDO FRESCO. PROD.: MARIO SANTOS POUR UNIVERSIDAD DEL CINÉ. VOIX (EN VO): JUAN ANTIN, GRACIELA BORGES, ROBERTO CARNAGHI, DAMIÁN DREYZIK, AYAR BLASCO... DUR.: 1H27. DIST.: ASC DISTRIBUTION. SORTIE LE 5 MAI 2004.

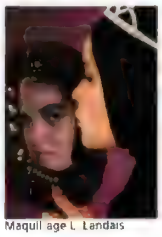
Apprenez un vrai
métier créatif !

Photos S. Cohen

Maquillage B. Skoczelas

Maquillage S. Livet

Maquillage B. Vergoni


Maquillage L. Landais

Le cinéma et le spectacle sont votre univers. Vous voulez faire de cette passion votre métier ; travailler et créer pour les artistes et des personnalités médiatiques. À **ITM**, devenez en 2 ans, assistant, puis **maquilleur artistique professionnel.** Des stages courts réservés aux professionnels français et étrangers sont aussi proposés à Paris et à l'étranger.

Devenez maquilleur pour le cinéma, les effets spéciaux, la mode, le théâtre, la télévision

ITM Création & Maquillage PARIS

www.itmparis.com

01 44 08 11 44

à renvoyer à : ITM
9, rue des Arènes de Lutèce - 75005 PARIS

Demande de documentation gratuite
Enseignement supérieur technique privé

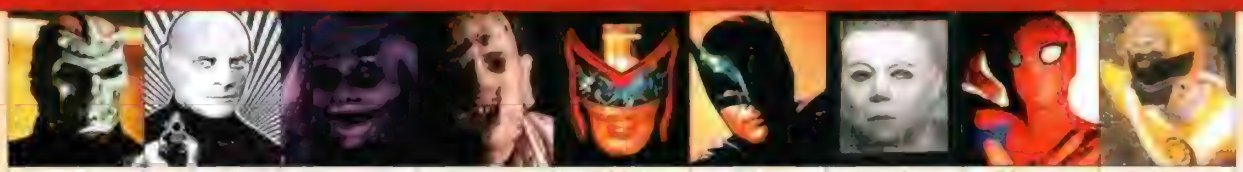
❑ M. ❑ Mlle Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____ Ville _____
Année de naissance _____ Tél. _____
Niveau d'études ❑ Secondaire ❑ Terminale ❑ Supérieur
Filière suivie _____

"Conformément à la loi "Informatique et libertés", vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant. Sauf refus de votre part, ces informations pourront être utilisées par des tiers"

MAD044

AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.



	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Alexandre Bustillo	Yannick Dahan	Cédric Delelée	Julien Dupuy	Damien Granger	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier
800 BALLES		5 Fanfaroo, écorché vif et doté d'un final qui devrait mettre en morceaux les cinéphages les plus durs.		5 Un hommage au western flamboyant, où le final balaie d'un trait la moindre réserve !		6 Au diable ses petits écueils, il faudrait être inhumain pour résister à cette ode fébrile au cinéma.	3 Je m'attendais à être plus amusé et plus ému. Reste le dernier plan...	6 Una puta madre de peli !	
AGENTS SECRETS		3 Aussi ambitieux qu'indécis. Le Spy Game français, c'est pas pour demain...			4 Le script est bancal et la fin ratée, mais la mise en scène réellement impressionnante				
BIG FISH	4 Vraiment pas le meilleur Burton, mais quelques moments de grâce.	2 Burton, réveille-toi, tu es devenu mou !	2 Waaahh, putain, j'ai bien pioncé moi...	1 De l'onirisme de pacotille au service d'un discours réac et bien-pensant ! Burton s'est vendu...	3 Burton tente de faire du Zemeckis avec la grâce d'un rhinocéros. Restent quelques passages émouvants.	0 R.I.P. Tim Burton.		3 Le grand retour de Robert Zemeckis... Ah non tiens, c'est Tim Burton !	5 Tim Burton est décidément plus fort pour le drame que pour le film à grand spectacle.
LE CONVOYEUR		3 Un missile qui compte un peu trop sur sa tête chercheuse.	5 Un pur film d'acteurs, dominé par Dupontel et l'excellent Julien Boisselier. Et y'a Lemaire topless.	3 Un script imparable. Des acteurs géniaux. Un réal qui se la raconte...		4 Un film de genre humble, direct et sain. Il en faudrait quinze par an des comme ça.	2 Une production France 3 Lorraine soignée mais pas très excitante.		
FENÊTRE SECRÈTE	3 Pour Johnny Depp et Turturro. Sans eux, c'est du téléfilm.		4 L'ensemble peut paraître un poil convenu mais le talent de Koepp fait la différence.				4 Il y a une idée de mise en scène au début du film... quand tout s'éclaircit, ça devient du génie !		
IMMORTEL (AD VITAM)						1 Dans le fond comme dans la forme, un film incompréhensible et difficilement excusable.			4 Bien que cinématographiquement discutable, c'est une jolie digression sur l'univers de Bilal.
KIKI LA PETITE SORCIÈRE	5 Du haut niveau même si je préfère Totoro.	4 Un beau film pour les mioches mais on attend plus que ça d'un Miyazaki.		5 Une nouvelle perle de Miyazaki, à déconseiller aux bourrins patentés !		6 Ben oui, forcément.	4 Ça ne vaut pas Totoro et Mononoke, mais Miyazaki semble incapable de faire un mauvais film.	3 C'est tellement bien fait dans le genre "film pour gamins" que ça ne m'interpelle pas du tout !	4 Un Miyazaki mineur reste un grand film.
MAY	5 Une nouvelle voix dans le fantastique. Ça fait du bien. Un film presque parfait.	5 Une petite perle noire qui, au-delà de ses oripeaux morbides, vise le cœur et fait mouche.	6 L'un des plus beaux films d'horreur. McKee porte la marque des plus grands.	5 Un tourbillon d'émotions pour ce portrait de femme si tragique, si glauque et finalement si beau.		3 C'est sûrement très bien, encore faut-il parvenir à entrer dans le film.	6 Une plongée dans l'horreur humaine et émouvante, et surtout terriblement virtuose.	5 Un beau film, à la fois malsain et touchant, qui prend tout son sens lors du plan final.	6 Un film miraculeusement abouti. McKee est soit cocu, soit génial.
LA MÉMOIRE DU TUEUR		4 Honnête, carré, efficace : un réalisateur à suivre.							
ONG BAK	5 Ça tombe bien qu'il sorte en salle, mon DVD thaï est usé à force de regarder le meilleur film de baston de la décennie.		2 Les Yamakazi aussi font des trucs de ouf...	4 Tony Jaa est une brute hallucinante ! La reste, on s'en fout...		3 Une mauvaise bande-démo pour un artiste martial incroyable.	5 Un pur divertissement mené tambour battant par un athlète surhumain.	4 Cinématographiquement aussi nul qu'un Kickboxer. Reste que Tony Jaa n'est pas Van Damme !	5 Un film couillu. Le danger, c'est que Besson veut racheter le réal.
LA PASSION DU CHRIST	2 Pas passionné - sorry - par le film et encore moins par le credo limite de Gibson.	6 Un coup de burin dans le cœur. Monstrueux.	4 Un Satan qui fait flipper grave, du gore crado, un vrai bon film d'horreur quoi.				5 La plus grande " légende urbaine " adaptée au cinéma. Brillant... et très gore.	5 C'est très exactement tout ce qui n'a pas été dit dans les médias jusque-là.	4 Un film polémique passionnant.
PAYCHECK	3 Pas du John Woo, mais une honnête série B.	5 Il faut du génie pour arriver à faire quelque chose d'aussi évident avec un projet aussi anonyme.	3 Le premier film d'action avec un poireau dans le rôle principal. Uniquement pour végétariens.	4 Un actioner fun et sans prétention qui doit tout à sa mise en scène.	4 Un Minority Recall dynamique et touchant. Que serait le cinéma de SF sans Philip K. Dick ?	3 Plaisant, si l'on accepte le manque TOTAL d'ambition.		5 Une œuvre de commande ? Oui. Un film de vendu ? NON !!!	4 Chez John Woo, il y a toujours un minimum garanti.
SÉANCE							3 Le concept est intéressant mais le film est destiné à la télé, et ça se sent.	1 Un téléfilm qui prend une heure pour mettre en place une intrigue qu'on a tous vu 50 fois...	5 Tout le cinéma de Kurosawa est là.

« Mine de rien, vu que j'ai un peu de mal à me déplacer, ça m'a vachement simplifié la vie de m'abonner et de recevoir mon Mad Movies à domicile... »

Choisissez la durée de votre abonnement

OFFRE DÉCOUVERTE 6 NUMÉROS
20 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 20 € AU LIEU DE 25,80 €
Je recevrai en cadeau 1 ancien numéro au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE FIDÉLITÉ 11 NUMÉROS
33 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 31 € AU LIEU DE 47,30 €
Je recevrai en cadeau 2 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE PASSION 22 NUMÉROS
45 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 52 € AU LIEU DE 94,60 €
Je recevrai en cadeau 3 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

❑ **Oui,** je m'abonne à **Mad Movies** et je choisis l'offre
❑ DÉCOUVERTE ❑ FIDÉLITÉ ❑ PASSION

Ci-joint mon règlement à l'ordre de CPF/Mad Movies par :
❑ chèque (Eurochèques non acceptés)
❑ carte bancaire

Date d'expiration : Mois/Année

Date/Signature obligatoire

Je choisis le(s) n° de **Mad Movies**
Je choisis le(s) n° d'**Impact**

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :
• Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine.
• Hors Europe / DOM-TOM (par avion) :
6 numéros : 30 €. 11 numéros : 45 €. 22 numéros : 80 €.

☐ «Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené a recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

TOYSTAR

Frais de port 5€
A partir de 50€ d'achat
les frais de port sont offerts

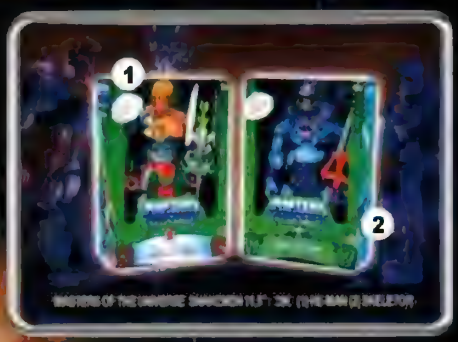
Commandez par :
- Internet
- Courrier
- Téléphone

Spawn séries 25 figurine 18 cm : 18€ (1) HELL SPAWN RAVEN (2) HELL SPAWN (3) REDEEMER (4) IMAGE SPAWN (5) SAM & TWITCH (6) DELUXE BOX CREECH : 49€

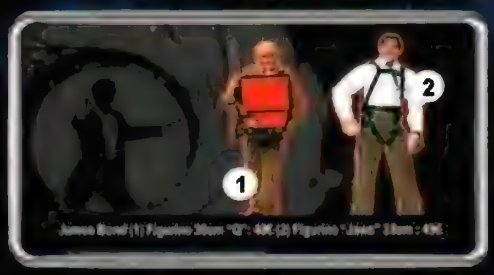
Buste résine 15cm série limitée et numérotée : 89€ (1) Grand Moff Tarkin (2) Biker Scout (3) Greedo

SPIDER-MAN 2 THE MOVIE : (1) 12" DELUXE POSEABLE FIGURE : 39€ (2) 18" AMAZING SPIDER-MAN : 49€

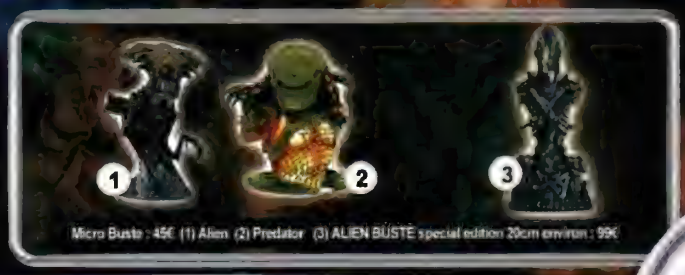
(1) Hulk 12" Poseable : 15€ (2) Hulk 13" Poseable raging : 15€
Figurine Hulk Classics 15cm : 15€ (3) Savage Hulk (4) Mr Joe Fixit (5) Smart Hulk



MASTERS OF THE UNIVERSE SKANCKOR FLIP : 39€ (1) HE-MAN (2) SKELETOR



James Bond (1) Figurine 30cm "Q" : 49€ (2) Figurine "Jaws" 18cm : 49€



Micro Buste : 45€ (1) Alien (2) Predator (3) ALIEN BUSTE special edition 20cm environ : 99€

Le plus grand magasin de produits dérivés de France

TOYSTAR - C. Cial 38, rue des Ormeaux 75020 Paris

Ouvert du lundi au samedi de 10h à 19h - M° Buzenval / RER Nation

www.toystar.fr

Paiement sécurisé 24h/24 - 7j/7 Plus de 2000 références

01 43 72 06 66

Pour recevoir notre catalogue gratuit, appelez-nous !

Les prix indiqués sont ceux applicables au moment où la parution dans la limite des stocks disponibles et sous réserve d'erreur typographique

pulp's & TOYSTAR

ORGANISENT UNE SÉANCE DE DÉDICACES D'ENFER

LES MARDI 11 ET MERCREDI 12 MAI 2004

FREDDY & JASON

ROBERT ENGLUND

KEN KIRZINGER

* dédicace payantes - acteurs sous réserves

LE MARDI
11 MAI
CHEZ PULP'S
82, BD SAINT GERMAIN
75005 PARIS
M° MAUBERT- MUTUALITE
14H A 21H - RENSEIGNEMENT :
01.46.33.42.10
WWW.PULPS.FR

LE MERCREDI
12 MAI
CHEZ TOYSTAR
38, RUE DES ORMEAUX
75020 PARIS
M° BUZENVAL - RER A NATION
14H A 21H - RENSEIGNEMENT :
01.43.72.06.66
WWW.TOYSTAR.FR

INVASION

DAWN OF THE DEAD

DE ZACK SNYDER

Alors que l'on n'a pas encore complètement digéré le très bon remake de Massacre à la tronçonneuse miraculeusement réchappé du rouleau compresseur de son producteur, voilà que s'apprête à débarquer sur nos écrans la nouvelle version de l'un des films les plus emblématiques du genre : le Zombie de Romero. Attention, ça s'annonce encore plus sanglant que La Passion du Christ !

Faire des remakes de films d'horreur n'est pas chose nouvelle à Hollywood. **L'Invasion des profanateurs**, **The Thing**, **La Mouche**, **Psychose** et jusqu'aux premiers titres estampillés Dark Castle sont autant d'exemples qui tendent à prouver que les vieux classiques d'antan sont l'ultime bouée de secours du scénariste ou du producteur en manque d'inspiration. La dernière preuve en date ? La relecture malsaine et ultra violente du **Massacre à la tronçonneuse** de Hooper (qui s'apprête lui-même à sortir son remake de **Toolbox Murders**), film qui, s'il ne renouait pas totalement avec l'esprit définitivement barré de l'original, arrivait sans peine à convaincre que l'entreprise n'était pas uniquement commanditée par un désir mercantile, mais bel et bien par celui de réaliser le meilleur film d'horreur possible à un moment précis. Du coup, lorsqu'on apprend qu'un remake de **Zombie** (dans le top 5, avec **Massacre à la tronçonneuse**, des plus grands films d'horreur de l'histoire) est sur le point de voir le jour, on s'affole beaucoup moins que lorsqu'on apprenait que Michael Bay s'apprêtait à commettre soi-disant l'irréparable. Un remake de **Zombie**, pourquoi pas finalement ? Tom Savini n'avait-il pas réussi à nous convaincre avec sa propre vision de **La Nuit des morts-vivants**, malgré l'ultime désamorçage du message social de son histoire ? Si la surprise est de la taille de celle de Nispel, on ne pourra que saluer une initiative résultant pourtant d'un mal directement hérité d'un système capitaliste obligé de se dévorer de l'intérieur pour assouvir son insatiable soif de pognon.

USA

AVANT L'AUBE

L'homme à l'origine de cette relecture est le producteur Eric Newman. Féru de genre, il s'explique sur sa relation avec le classique de Romero : « *Depuis que je suis enfant, je suis un fan absolu de films de morts-vivants.* **Zombie** *était sans conteste mon préféré. Il avait beau y avoir des dizaines d'autres films du même acabit comme ceux provenant d'Italie,* **Zombie** *était unique, un précurseur qui se détachait du lot. Le film de Romero est au genre ce que George Lucas et Steven Spielberg sont au cinéma d'action et d'aventure. Ces deux-là ont pris le cinéma de leur enfance et l'ont amélioré en lui apportant les meilleurs scripts et les meilleurs acteurs possibles. Et du coup, leurs films ne sont pas devenus seulement des "tubes" mais aussi d'authentiques drames. Aujourd'hui je trouve que ce genre de films d'horreur est un peu tombé en désuétude. J'ai toujours eu envie de faire un film avec des morts-vivants et, probablement depuis toujours, un remake de* **Zombie**. ».

Apparemment de bonne foi, Eric Newman doit convaincre Richard P. Rubinstein (producteur et détenteur des droits de l'original) du bien-fondé de son projet. Newman n'est pas le premier à venir le courtiser dans son bureau afin d'obtenir les droits du film pour un remake, mais il est vraisemblablement le seul à l'avoir convaincu que le projet était valable. Rubinstein revient sur cette rencontre : « *Je suis intimement persuadé que le film de Romero a été un succès critique et en partie financier* (un million de dollars investis pour 40 récoltés à l'arrivée - ndlr) *parce qu'il fut écrit, produit, réalisé et distribué sans passer par le système des majors. Je savais ce que Newman voulait faire dans sa nouvelle version de* **Zombie**. *Le script était complètement fou et je me suis tout de suite dit qu'un gros studio ne pourrait jamais faire un tel film sans tout réécrire. Je voulais donc être de la partie afin que ce projet se fasse dans les meilleures conditions.* ».

Le responsable du fameux script, c'est James Gunn. Pas un inconnu ce gars-là. Auteur de romans de science-fiction, on le retrouve derrière le scénario de **Troméo et Juliette** (pour lequel il fut royalement payé 150 dollars), de **Terror Firmer** ou encore de **Scoobidoo 1** et **2**. Ça pourrait être inquiétant à première vue de confier une histoire à un pareil gus mais, contre toute attente, le résultat escompté semble être là. Du moins, dans ses grandes lignes car une fois le film lancé, le script est aussitôt réécrit par

Scott Franck (**Minority Report**) et Michael Tolkin (**Deep Impact**), convainquant ainsi la Universal d'entrer dans la danse. Budgété à 28 millions de dollars, **Dawn of the Dead** est confié au débutant Zack Snyder, un petit génie (comme tant d'autres finalement) de la pub. Newman est séduit par son enthousiasme et n'hésite pas à le décrire comme « *l'homme que l'on appelle lorsqu'on tourne un spot de pub pour Peugeot avec Harrison Ford* ». Ben là, on est tous perplexes car le fameux spot en question (mais si, avec le bonzaï) est une sacrée merde et ne laisse rien augurer de bon quant au résultat final. Mais selon les dires de certains petits chanceux qui ont vu le film, il semblerait que Newman et Snyder, à l'instar de Bay et Nispel, aient réussi leur pari.

28 AUBES PLUS TARD

Même si le genre est toujours resté vivace dans la série Z et le direct to video, il faut bien reconnaître que le film qui lui a permis de revenir squatter les écrans de cinéma est bel et bien le **Resident Evil** de Paul Anderson. On ne reviendra pas encore sur ce film mi-figue mi-raisin, mais il est indéniable qu'il a été le stimulus déclencheur d'une nouvelle invasion de zombies. **28 jours plus tard**, **House of the Dead** et bientôt **Resident Evil 2** prouvent que le genre est de nouveau en odeur de sainteté à Hollywood, comme le fut le slasher après la sortie de **Scream**. Même **Undead**, petit film amateur-pro australien (voir Mad 162), va prochainement connaître les honneurs d'une sortie salles en France. Dans un pareil contexte, la mise en chantier d'un remake de **Zombie** paraît presque évidente. L'histoire ne rencontre pas d'énormes bouleversements par rapport à celle écrite par Romero et Dario Argento. Sans aucune explication apparente, les morts se remettent à vivre. Contagieux et cannibales, ils oppressent rapidement les humains, les obligeant à fuir ou à se terrer. Après avoir assisté à la mise à mort de son mari par sa petite fille fraîchement zombifiée (dans une scène d'introduction d'une rare violence), l'infirmière Ana (l'actrice canadienne Sarah Polley, vue dans **Go** et **Les Aventures du Baron de Munchausen**) fuit son foyer avant de croiser la route de Kenneth (Ving Rhames, qui reprend officieusement le rôle tenu par Ken Foree dans l'original), un officier de police en déroute. Ensemble, ils partent se réfugier dans un gigantesque centre commercial où six autres rescapés (dont un couple avec la femme enceinte) ont élu domicile. Rapidement encerclé par des hordes de morts-vivants affamés, le centre commercial se referme sur ses occupants, les contraignant à se battre s'ils veulent vivre. L'histoire est donc sensiblement la même qu'en 1978 ce qui déclenche aussitôt un tollé sur Internet : « *Pourquoi refaire un chef-d'œuvre ?* » est la question qui taraude beaucoup de fans du film de Romero. Newman y répond aussitôt : « *Bien évidemment je sais que* **Zombie** *est un chef-d'œuvre. Mais je ne crois pas que notre film, quel que soit le résultat, bon ou mauvais, fera du tort au travail de Romero. Nous avons tout fait pour que ce soit une réussite. De plus, nous n'avons que repris le concept d'une poignée de survivants enfermés dans un centre commercial à* **Zombie**. *Il y a énormément d'éléments nouveaux dans cette version.* »

Comme l'abandon total de revendication sociale et le comportement physique de ces zombies par exemple, qui sont ici hystériques et plus rapides que les humains (comme dans **28 jours plus tard** et **House of the Dead**), à mille lieux du cliché du mort-vivant hagard et trottinant. « *Des machines de mort que l'on ne peut raisonner* » comme aime à les décrire Newman. Des machines de mort bien décidées à bouloter l'intégralité d'un casting constitué d'acteurs confirmés dans l'horreur comme Kevin Zegers et Lindy Booth (victimes des gogolitos de **Détour mortel**), Jake Weber (**Wendigo**, **The Cell**) ou encore Mekhi Phifer (le black qui se faisait pêcher à la gorge dans **Souviens-toi... l'été dernier 2**). Mais que ceux qui font déjà la gueule devant ce casting un peu trop branchouille à leur goût se rassurent, Newman en profite surtout pour rendre hommage aux anciens avec quelques caméos savoureux comme ceux de Ken Forre (qui joue ici un télévangéliste), de Scott H. Reiniger (Roger DeMarco dans l'original, il endosse en 2004 l'uniforme d'un général), des journalistes de Rue Morgue (équivalent canadien de Mad) en zombies et de l'incontournable Tom Savini qui vient ici, en qualité de shérif, nous informer sur l'art et la manière de dessouder définitivement les morts allergiques au chêne massif et à la ronce de noyer.

Ci-dessus, de haut en bas : Fuite désespérée pour une poignée de survivants emmenée par la blonde et démastiqueuse de zombies Ana (Sarah Polley).

Un grosse morte se réveille et exige de remplir son imposante bedaine sur le champ. Va falloir plusieurs chilis humains pour la satisfaire !

« Le film de Romero est au genre ce que George Lucas et Steven Spielberg sont au cinéma d'action et d'aventure » Eric Newman

À L'AUBE DU NOUVEAU JOUR

Tourné intégralement au Canada (à quelques kilomètres seulement du plateau de **Resident Evil 2**), **Dawn of the Dead** bénéficie d'une équipe technique solide. Du directeur de la photo Matt Leonetti (**Strange Days**), à la costumière Denise Cronenberg (responsable du même poste sur tous les films de son frère depuis **La Mouche**) en passant par le chef décorateur

Andrew Neskonmommy (**Mission to Mars**), tout le monde est sur le pied de guerre. Mais les plus débordés de travail sont sans conteste les membres de l'équipe de maquillage et d'effets spéciaux composée principalement de David Leroy Anderson (**Simetierre**, **Shocker**), Ramona Fletwood (**La Colline a des yeux**), Deborah Patino (**Pirates des Caraïbes**) et Dave Snyder (**LXG**, ***Tales from the Crypt***), un staff au palmarès impressionnant chargé de donner un look crédible aux mangeurs de chair. Anderson dévoile sa note d'intention : « *Mon équipe et moi-même avons consulté et étudié énormément de livres scientifiques, de photos de vrais cadavres et de "vrais" zombies haïtiens. Nous avons minutieusement observé la détérioration du corps humain un jour, une semaine, un mois après sa mort. Notre but était de créer des zombies basés sur la réalité absolue. Tout le long du film, ils se détériorent. Au début, ils peuvent avoir l'apparence de quelqu'un qui vomit aux urgences, tirant pâle et sang faux. Puis la peau commence à s'abîmer, à se craqueler. Des hématomes bleus et verts commencent à se dessiner sur le corps. Le troisième et dernier stade est le plus intense. Les blessures sont sèches, le sang est noir et épais, la peau se détache et laisse apparaître le squelette.* ».
Des zombies bien dégueulasses comme il faut, au centre des meilleures scènes d'un film qui s'annonce particulièrement corsé. Outre sa douloureuse séquence d'exposition (la gamine arrache de généreux morceaux de chair de la gorge de son père), **Dawn of the Dead** nous promet une fuite désespérée dans un bus scolaire encerclé par une marée composée de milliers de morts-vivants (le gouffre de Helm avec des zombies... merci seigneur) ou encore l'accouchement saignant d'une femme contaminée par une simple égratignure. On vous laisse imaginer la tronche du gynéco à la réception du produit. Sarah Polley confirme que le film de Zack Snyder est un monument de gore ultime : « *Certains jours de tournage étaient à la limite du supportable. C'était dégueulasse. Il y avait cette scène où les morts-vivants arrachaient des gorges. La peau arrachée, le sang qui gicle... j'en étais malade. Il n'y a pas d'équivalent dans le genre. Je me demande seulement comment ils vont faire pour sortir ce film.* ».
En croisant les doigts pour qu'il ne se fasse pas mutiler sur les tables de torture de la censure, on attend donc maintenant **Dawn of the Dead** dans nos salles dans le même état que ses zombies : affamé !

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : L'ancien officier de police Kenneth (Ving Rhames) prend les armes. Une seule alternative possible pour survivre : se battre.

André (Mekhi Phifer) attentif devant sa compagne enceinte. Attention, scène-choc à l'horizon !

Rapides et affamés, les zombies cavalent aux trousses des survivants.

À l'intérieur du bus, Ana découvre tétanisée la marée des morts-vivants.

Alexandre BUSTILLO

Lors du dernier MIFED, un teaser promo fit son petit effet. On y voyait un homme d'une maigreur extrême, au visage hagard et aux traits creusés, au centre d'une hypothétique et obscure histoire de manipulations et de paranoïa. On n'en apprendra pas plus. Jusqu'à aujourd'hui...

VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT

THE MACHINIST
DE BRAD ANDERSON

Impressionnant. Voilà sans conteste le mot qui revient le plus souvent lorsqu'on découvre les premières images de **The Machinist**. Tout le monde, sans exception, reste bouche bée devant un Christian Bale physiquement métamorphosé sans aucune aide de quelconques trucages numériques ou de buste en latex savamment ajusté. Rarement habitué à de pareilles images, on se dit alors que ce film risque fort d'être un véritable événement lors de sa sortie. Seulement voilà, l'identité du réalisateur nous fait légèrement tiquer et rapidement penser que l'affaire est loin d'être gagnée malgré une première impression plus que favorable. Son nom ? Brad Anderson, un passionné de cinéma depuis son plus jeune âge. À 10 ans, il reçoit une caméra Super 8 de la part de ses parents. Il ne la lâchera plus. Après des études de cinéma dans son Connecticut natal au Bowdoin College, il part en Grande-Bretagne approfondir ses connaissances à la London's International Film School. Il quitte précipitamment sa formation au bout d'un an (alors qu'il devait en faire deux), persuadé qu'il en apprendrait plus et plus vite directement sur un plateau de tournage. Il repart donc aux États-Unis, à Boston plus précisément, roule sa bosse sur plusieurs documentaires avant de fonder avec quelques amis la très officielle Boston Film Collective. Là, il peut enfin s'exprimer derrière une caméra comme bon lui semble. Après avoir produit et monté le court **Crosley Fever**, il rend hommage à Ed Wood dans **Frankenstein's Planet Monsters**, un moyen-métrage de plus de 50 minutes. Nous sommes en 1995 et Brad Anderson n'est pas loin d'accomplir son rêve, réaliser un long-métrage.

Ce sera une comédie, **The Darien Gap**. Il l'écrit, la produit (pour environ 50 000 dollars), la fait interpréter par son pote zicos Lyn Vaus et la réalise. Remarqué à l'édition 96 de Sundance, **The Darien Gap** connaîtra une sortie confidentielle aux États-Unis, rien qui ne lui permette vraiment de percer. Il faudra attendre 98 et son deuxième film, **Next Stop Wonderland**, une comédie qui, après un bon accueil de nouveau à Sundance, rencontrera un joli succès d'estime (6 millions de dollars de bénéfices) en salles, sous la bannière des frères Weinstein. Après avoir essayé de monter en vain un remake de **Chacun cherche son chat** de Cédric Klapish (assez étonnant comme choix, on conseillerait à Anderson de mater **Le Péril jeune**, bien plus concluant et apte à la relecture à la sauce ricaine) toujours avec Miramax, Brad Anderson commence à effleurer le genre dans **Happy Accidents**, qu'il réalise en 2000. Dans cette gentille bluette teintée de science-fiction à tendance niaiseuse, l'actrice Marisa Tomei (bien loin de **Toxic Avenger** dans lequel elle faisait ses débuts) tombait amoureuse d'un homme prétendant arriver du futur pour la sauver après avoir contemplé sa photo, interprété par l'excellent Vincent d'Onofrio (**The Cell**). Bloqué un temps dans les tiroirs de la Paramount, **Happy Accidents** ne sortira qu'un an plus tard sur les écrans, au moment même où Anderson commençait les prises de vue de son nouveau projet : **Session 9**.

Une orientation de carrière plutôt radicale car ce quatrième film n'a rien d'une comédie et s'ancre désormais de plain-pied dans le fantastique. Engagée pour désamianter en une semaine un asile psychiatrique abandonné, une bande de nettoyeurs commence à être soumise à des phénomènes étranges. Seraient-ils dus aux fantômes des anciens pensionnaires, à une hallucination collective ou aux effets secondaires d'injections massives d'amiante dans les poumons ? La réponse, vous la trouverez dans un film qui ne tient pas, hélas, un quart de ses promesses, malgré un casting burné (David Caruso et Peter Mullan, c'est quand même pas de la merde) et une volonté évidente de créer une ambiance malsaine et pesante. Mal foutu et plutôt moche (DV style), assez soporifique (**Session 9** est un authentique film de couloirs), mal écrit (et on débite des dialogues ininteressants, comme ça, pour le plaisir) et plus vraiment novateur dans son twist final, le film d'Anderson ne fait assurément pas partie du haut du panier. Résultat, **Session 9** se plante bien comme il faut lors de sa sortie aux États-Unis en août 2002 (76 000 dollars de recettes le premier week-end). On est donc maintenant en droit de flipper pour **The Machinist**, même si le bonhomme n'est plus aux commandes du scénario, comme ce fut le cas pour **Session 9**. Et là, on se remet à espérer car l'auteur de **The Machinist**, c'est le petit prodige Scott Kosar.

UN JOUR SANS FIN

À l'instar de Kevin Williamson en son temps, Scott Kosar semble être aujourd'hui le nouveau sauveur du film d'horreur américain, et ce, essentiellement grâce à sa relecture particulièrement réussie du **Massacre à la tronçonneuse** de Tobe Hooper. Certes, Michael Bay mit un frein à ses envies les plus déviantes (on rappelle qu'à l'origine, le personnage de Jessica Biel devait être enceinte et y passer à la fin du film), mais le résultat fut inespéré, Kosar s'en est sorti avec les honneurs. Et si ce jeune scénariste avec rien d'officiel à son actif a su convaincre Bay de lui confier les rênes de **Massacre à la tronçonneuse**, c'est essentiellement grâce à **The Machinist**. Écrit en 2001 dans le cadre d'un programme d'aide à l'écriture de son école, **The Machinist** permet à Kosar de décrocher un agent et de commencer à démarcher des producteurs et donc de rencontrer Michael Bay. Mais son premier script ne restera pas longtemps au placard. C'est la firme ibérique Filmax (qui abrite en son sein la désormais célèbre Fantastic Factory de Brian Yuzna) qui décide de le mettre en chantier. Kosar est ravi et enchaîne aussitôt les projets, fort de ces deux expériences gratifiantes pour son CV et son ego. Il écrit **Salem** (qui parlerait des fameuses sorcières) pour le compte de Sony et devrait, si tout se passe bien, enbrayer sur la nouvelle version d'**Amityville** (où Christian Bale barbu pourrait faire un excellent James Brolin), celle de Bay et de sa boîte, Platinum Dunes.

Mais revenons sur **The Machinist** et surtout sur son histoire, très énigmatique. Trevor Reznik (Christian Bale) ne dort plus depuis un an. Le visage creusé et ravagé de cernes, le corps bafoué et amaigri comme pouvaient l'être ceux des survivants de la Shoah, Reznik est tout simplement en train de mourir d'insomnie. Mais il continue tant bien que mal à travailler dans une usine, en tant que machiniste. Déjà rebutés par sa déchéance physique, ses collègues le prennent méchamment en grippe le jour où il est impliqué dans un accident qui coûtera le bras à un homme. Là, son cerveau commence à lui jouer des tours, sa déchéance devient mentale. Persuadé que ses collègues complotent dans son dos pour le faire virer, Trevor ne trouve du réconfort que dans les bras de Stevie (Jennifer Jason Leigh, **Existenz**), une call-girl. Mais tout bascule le jour où Trevor prétend qu'un autre employé est mêlé dans l'accident, un employé bien mystérieux qu'il serait le seul à voir. Son chef Miller (Michael Ironside, **Total Recall**) ne croit pas un mot de son histoire, qu'il considère comme les divagations d'un malade bon pour l'internement. À bout de forces, Trevor cherche pourquoi sa vie est devenue un véritable enfer...

Ci-contre, de haut en bas et ci-dessous, de gauche à droite :
Ambiance, ambiance pour le machiniste insomniaque Trevor Reznik (Christian Bale).

La call girl Stevie (Jennifer Jason Leigh), complètement dépassée par les événements. Serait-elle aussi aux portes de la folie...

...où ne supporterait-elle plus le comportement de Trevor ?

Marie (Aitana Sanchez-Gijon), serveuse dans un café que Trevor fréquente tous les soirs à la même heure.

MÉTAMORPHOSE

Tourné intégralement à Barcelone avec une équipe technique espagnole (dont le chef-opérateur Charlie Jimenez, qui occupait le même poste sur le **Darkness** de Jaume Balaguero), **The Machinist** a tout (malgré d'évidents points communs avec **Insomnies** de Michael Walker, où Jeff Daniels errait dans sa maison en attendant le retour d'une épouse mystérieusement volatilisée) du cauchemar kafkaïen. Histoire d'une métamorphose tant physique que mentale, **The Machinist** se révèle autant influencé par l'écrivain tchèque que par les meilleurs films de Wim Wenders (**L'Ami américain**) et de Roman Polanski (**Le Locataire**). Un pareil script exige forcément une immersion totale de la part de son acteur

principal. Et c'est peu dire que Christian Bale s'est investi corps et âme dans le rôle du tourmenté Trevor Reznik.

Après quelques apparitions télé anodines, Christian Bale se fait un petit nom en 1987 dans **Empire du soleil** de Spielberg. Dans le rôle de ce gosse perdu dans un conflit qui le dépassait, il excellait. Il faudra néanmoins attendre près de 13 ans avant qu'il ne refasse parler de lui dans le médiocre **American Psycho** de Mary Harron. Le film est sans aucun doute complètement foiré dans les grandes largeurs, mais Bale y était véritablement impressionnant, de par sa musculature et sa finesse de jeu, tout en retenue psychotique. Passée cette performance, on suit alors avec intérêt la carrière du bonhomme. Et elle a plutôt une sale gueule. Après **American Psycho**, suivront **Shaft** (une merde sans nom qui confirme bien que Singleton est un escroc), **Capitaine Corelli** (Nicolas Cage roucoule comme un gland sous le balcon de Penelope Cruz pendant que trois bombinettes pètent dans le jardin, si ça intéresse quelqu'un...), **Le Règne du feu** (bof bof quand même, il se passe pas grand-chose, perso je préfère **Beowulf**) et le puant **Equilibrium** (ou quand Jean-Marie Poiré essaye de faire du **Matrix**). Pourtant, dans toute cette collection impressionnante de nanars, Christian Bale s'en sortait toujours avec les honneurs, prouvant un peu plus à chaque fois qu'il était capable de se dépatouiller d'un script de merde.

Pour les besoins du film de Brad Anderson, Bale n'hésite pas à perdre plus de 30 kg. Anderson revient sur cette transformation physique qui laisse tout le monde sur le jouflu : « *Christian Bale fait partie de ces acteurs, comme De Niro, capables d'aller jusqu'au bout pour interpréter un rôle. Celui de Trevor Reznik était un véritable challenge pour lui, une sorte de test d'endurance pour son corps. Il a perdu plus de 30 kg pour ce rôle. Cela représente un tiers de son poids initial. Dès qu'il a été embarqué sur le projet, il n'a plus mangé qu'une seule et unique pomme par jour, accompagnée d'eau. Il tenait vraiment à connaître cette déchéance physique afin de comprendre les tourments de Reznik. Dans le script de Kusar, Reznik était décrit comme "un épouvantail qui marche". Quand j'ai rencontré Bale pour la première fois, je lui avais dit qu'il devrait sûrement perdre du poids. Nous ne nous sommes revus que plus tard, à Barcelone. Là, je n'en revenais pas, rien qu'en voyant son visage émacié. Le plus incroyable est qu'il ne s'est jamais plaint pendant le tournage. Peut-être était-il trop épuisé pour le faire.* » Projeté en ouverture de Sundance et au Festival du Film de Berlin, **The Machinist** est rapidement acheté par la Paramount pour une distribution mondiale. Hâtivement comparé à du Polanski, du Lynch et même du Hitchcock, il semble avoir conquis la majorité de ses spectateurs. Reste maintenant à voir si ces bonnes retombées ne sont pas uniquement dues à la stupéfiante transformation de Christian Bale. On souhaite vraiment que non. Il est temps que cet homme rencontre un film à la hauteur de son talent.

Alexandre BUSTILLO

Ci-dessus : L'hallucinante métamorphose de Christian Bale pour le rôle : pas moins de 30 kilos en moins, et ça se voit.

Ci-dessous, de haut en bas et de gauche à droite : Le mystérieux ouvrier que Trevor est le seul à voir. Délire d'insomniaque ou réalité ?

Crise d'épilepsie en pleine fête foraine pour l'enfant de Marie, qu'elle avait confié à Trevor.

Miller (Michael Ironside) et sa femme. Pause tendresse dans un cauchemar noir comme la nuit.

RÉVOLUTION

ONG-BAK
DE PRACHYA PINKAEW

Pour sa première incursion dans le film d'action, Prachya Pinkaew frappe fort. Une intrigue simple, ancrée dans la culture de son pays, mais surtout une dose d'action hallucinante à base de cascades homériques, de coups de coude dans les gencives, de plaies et de bosses qui renvoient tout ce qui a été fait précédemment dans le genre aux fraises. Rencontre avec le manager du ring !

MARTIALE

DEEP IMPACT

QUEL EST LE CHEMIN LE PLUS RAPIDE ENTRE UN GENOU ET UN MENTON ? QUELLE EST LA VOIE LA PLUS EFFICACE POUR QU'UN COUDE VIENNE DÉLICATEMENT EMBRASSER DES LÈVRES ? CES QUESTIONS – ET DE NOMBREUSES AUTRES – SONT LARGEMENT DISCUTÉES DANS ONG-BAK, UN FILM QUI BOULEVERSE TOTALEMENT L'IMAGE DU CINÉMA D'ACTION. BRUTAL ET D'UNE EFFICACITÉ À TOUTE ÉPREUVE.

Ci-dessus : Poursuivi par une quinzaine de gangsters travaillant à la solde du mafieux Komtuan (Suchoa Pongvilai), le jeune Ting (Tony Jaa) se lance dans une course effrénée et parsemée d'obstacles en tout genre, à pied puis en triporteur, dans les rues de Bangkok. À en faire chialer Jackie Chan !

Vous souvenez-vous du jour où vous avez vu pour la première fois un film avec Bruce Lee (ceux où il se bastonne, bien sûr) ? Beaucoup ne s'en sont toujours pas remis. Difficile, encore aujourd'hui, de regarder les combats du bonhomme en restant de marbre. Peu importe l'histoire de ces films, somme toute très basique, peu importe le travail cinématographique pas toujours très éclatant… Bruce Lee constitue à lui seul toute l'attraction du produit. On aurait pu le filmer sur un fond blanc, cela aurait été la même chose. **Big Boss**, **La Fureur du dragon** & co sont des films que l'on voit pour Bruce Lee. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si l'on dit en parlant d'eux, un film de Bruce Lee, même si celui-ci ne les a pas réalisés.
C'est un peu le même état de fait pour Phanom Yeerum, l'acteur principal d'**Ong-Bak**. Dans le film, on assiste, stupéfait, aux exploits d'un jeune acteur qui, fatigué de jouer les seconds couteaux, a décidé de prendre en main sa propre carrière et de se donner à fond devant les caméras. Phanom Yeerum – ou Tony Jaa – ne prétend pas être Bruce Lee. Les cascades et les combats qu'il effectue réussissent pourtant à provoquer la même extase orgasmique auprès des simples spectateurs que nous sommes.

DE HONG KONG À BANGKOK

On ne va pas chercher – discussion sans fin et, surtout, sans grand intérêt – à savoir qui, de Bruce Lee, Jackie Chan ou Phanom Yeerum est le plus fort. Chacun a ses propres qualités, ses propres spécialités, et son propre créneau. Jackie Chan s'est imposé comme le roi de la comédie kung-fu grâce à ses pitreries et à ses acrobaties dingues. Bruce Lee a apporté une nouvelle approche du combat. Plus dure, plus brutale, plus violente – sans oublier pour autant la qualité gestuelle et la beauté du mouvement. À ce niveau, Yeerum se présente donc clairement comme le digne descendant du Petit Dragon, **Ong-Bak** étant indéniablement le film de baston le plus dur jamais filmé. C'est bien simple, vous aurez beau chercher à Hong Kong ou à Hollywood, vous ne trouverez aucun film d'action similaire. D'abord parce que les techniques utilisées dans le film sont issues du muay thaï traditionnel (le muay boran), art martial qui n'a connu que très peu, voire aucune représentation authentique au cinéma. Ensuite parce que ce que Yeerum fait sur grand écran, personne ne l'a jamais fait avant lui.
Dans le petit village de Nong Pradu, la tête du Bouddha vénéré par les habitants, Ong-Bak, a été volée par un petit truand. Le jeune Ting, formé au muay boran par un moine, se dit volontaire pour partir dans la grande ville afin de récupérer la statue. Son seul contact sur place est un ancien habitant qui refuse de le reconnaître dans un premier temps, ne voulant pas être associé à un « péquenot » de la cambrousse. Lorsqu'il découvre que Ting a un peu d'argent, il lui propose néanmoins de venir chez lui… où il le vole avant de partir miser sur quelques combats. Ting part immédiatement à sa recherche et échoue dans un tripot où des affrontements clandestins ont lieu. Involontairement, il en vient à se battre… et expédie son adversaire dans les vapes d'un magnifique coup de genoux en pleine bouche. Cette punition expéditive ne passe pas inaperçue auprès du gérant du club, un mafieux qui collectionne les reliques bouddhistes… et qui est d'une certaine façon responsable du vol de la tête d'Ong-Bak.

LA FORME

La scène d'ouverture, où des jeunes du village grimpent en haut d'un arbre pour récupérer une écharpe orange (symbole du bouddhisme) donne parfaitement le ton du film. On voit ainsi plusieurs des acteurs tomber d'une hauteur hallucinante pour s'écraser sur le sol – le tout en plan large pour bien faire comprendre qu'il n'y a ni trucage, ni matelas au sol pour les récupérer… Quelle meilleure introduction pour ce film dont le leitmotiv est toujours plus loin, toujours plus fort, toujours plus douloureux ? Car **Ong-Bak** ne donne pas dans la violence aseptisée comme ces productions hongkongaises où les bonhommes se donnent deux milliards de coups pas possibles (aidés par des câbles) avant d'être vaincus. Ici, les percussions font mal à voir, au point que certains ont trouvé le film « *trop violent* ». Mais c'est bien là que se situent la grande nouveauté et l'intérêt principal

du film. Parce que les mouvements sirupeux du kung-fu sont certes jolis à voir, mais après plusieurs milliers de productions dans le genre, on est en droit d'espérer et de demander autre chose. Et c'est exactement ce qu'**Ong-Bak** nous offre : des coups de coude fatals en pleine tête, des coups de genou destructeurs dans les gencives et des coups de tibia mortels dans les dents. Sans faire de chichis, **Ong-Bak** réussit en plus à rendre ce genre de techniques agréables à l'œil. Pardon… Il réussit à nous exploser la rétine. Parce que partir en l'air à deux mètres de son adversaire pour lui atterrir le genou en pleine face, non seulement c'est beau (si, si), mais c'est aussi purement et totalement hallucinant. D'autant plus lorsque l'action est effectuée contre un motard qui roule ! Et des scènes d'action gargantuesque comme celle-ci, le film en comporte plus que le strict minimum syndical. Il convient par la même occasion de noter le travail tout aussi dingue et exceptionnel qu'ont effectué les nombreux cascadeurs du film. Si Tony est indubitablement la star du film, ses partenaires à l'écran méritent amplement d'être eux aussi applaudis à chaudes mains tant leur travail à l'écran est grandiose.

LE FOND

Ong-Bak est un film d'action, avant tout et surtout. Il n'est pas pour autant vide de sens. La dimension bouddhiste du film, par exemple, n'est pas anecdotique et porte véritablement toute l'intrigue : de la scène d'ouverture (le dépassement de soi pour atteindre un état supérieur) à la connexion existant entre bouddhisme et muay thaï, en passant par le trafic d'œuvres bouddhistes (les petites statues que l'on porte autour du coup – voir la scène où le petit truand essaie d'acheter son bouddha à un vieux du village – constituent un important marché en Thaïlande). C'est un film qui s'inscrit aussi parfaitement dans la nouvelle dynamique du cinéma thaï, en cherchant à parler de la culture thaïe et des spécificités du pays (le muay thaï, le bouddhisme, la tradition…). À chacun d'être ou non sensible à ces sujets.

REMONTAGE

La version qui sort en France est cependant différente de la version originale thaïe et a été remontée par Europa, la boîte de Luc Besson. Premier fait notoire, la musique a été changée (on ne retrouve que quelques lambeaux de la BO originale) et remplacée par… de gros beats type hip-hop. Si le procédé n'est déjà pas des plus respectueux vis-à-vis du travail de l'équipe du film, il n'a guère de sens dans un film comme **Ong-Bak**. La scène où des motards s'affrontent est désormais épicée d'une musique west-coast sur laquelle on peut entendre scander « *Gangster, gangster* »… No comment.
Ensuite, le film a été coupé. Certaines scènes d'action montrées sous trois ou quatre angles par exemple ont été amputées d'un point de vue – ce qui n'est pas forcément une perte, il faut bien en convenir (même si la question du droit du remontage reste entière). Par contre, une coupe beaucoup plus nocive a eu lieu, concernant les rapports entre la jeune Muay Lek et sa sœur. Il ne reste désormais plus qu'une scène, où la sœur meurt d'une overdose, suivie un peu plus tard d'une remarque de George à Muay Lek concernant le fait que tout le monde doit partir un jour. Une certaine impression d'incompréhension règne…

MOMENT-CLÉ

Ong-Bak marque une date importante dans l'histoire du cinéma martial, au même titre que les premiers Wong Fei Hung avec Kwan Tak-Hing, les nouveaux wu xia de King Hu et Chang Cheh et les films de kung-fu de Bruce Lee… Il marque aussi (et surtout) la naissance d'une nouvelle étoile du combat au cinéma, Phanom Yeerum. Espérons juste que son parcours sera plus long que celui de Bruce Lee et qu'il ne se fera pas bouffer par la grosse machine cinéma qui ne parle déjà plus que de lui…

Julien SÉVÉON

THAÏLANDE. 2003. RÉAL.: PRACHYA PINKAEW. SCÉN.: PRACHYA PINKAEW ET PANNA RITTIKRAI. DIR. PHOT.: NATTAWUT KITTIKHUN. PROD.: PRACHYA PINKAEW ET SUKANYA VONGSTHAPAT POUR BAA-RAM-EWE ET SAHAMONGKOLFILM. INT.: PHANOM YEERUM, MUM JOK MOK… DUR.: 1H45. DIST.: EUROPACORP DISTRIBUTION. SORTIE LE 7 AVRIL 2004.

Ci-dessous :
Le jeune Ting répète les différentes techniques du muay boran, le muay thaï traditionnel, devant le moine qui les lui a enseignées, avant de partir pour Bangkok, où il devra affronter de nombreux combattants.

INTERVIEW TONY JAA (PHANOM YEERUM) - ACTEUR

LA VOIE MARTIALE

INCONNU IL Y A ENCORE UN AN, TONY JAA EST DEVENU EN L'ESPACE D'UN FILM LA NOUVELLE STAR DU CINÉMA MARTIAL. RAPIDE COMME L'ÉCLAIR ET DÉVASTATEUR COMME UN 357 MAGNUM, TONY JAA REDONNE TOUT SON SENS AU TERME BASTON. UNE ÉTOILE EST NÉE...

Ci-dessus, de gauche à droite :
Le 110 mètres haies selon Phanom Yeerum.

Un combat à la frontière birmano-thaïe se termine brutalement pour notre héros.

Par quoi avez-vous commencé votre apprentissage martial, le muay thaï ou le kung fu ?
En fait j'ai un peu touché à tout, mais avec le temps je me suis de plus en plus consacré au muay boran (forme traditionnelle du muay thaï - ndlr). Les arts martiaux apportent tout à la fois un bien-être physique et spirituel, ils permettent aussi de donner une philosophie à la vie. J'ai commencé le muay thaï lorsque j'avais dix ans. Le muay boran, c'était il y a six ans. J'ai aussi fait des combats universitaires en muay thaï.

Vous avez aussi appris le krabi krabong, art martial thaï enseignant le maniement des armes blanches...
Le krabi krabong va de pair avec le muay thaï. Par le passé, lorsque l'on partait en guerre, on utilisait les techniques de krabi krabong et lorsque l'on se retrouvait désarmé, on se servait des armes du corps, avec le muay thaï boran. Dans la scène de combat final de **Ong-Bak**, dans la grotte, j'utilise des techniques d'armes propres au krabi krabong.

Le muay thaï est actuellement plus un sport qu'un art martial. A-t-il été difficile pour vous d'apprendre la forme ancienne de la boxe thaï, le muay boran ?
Le muay thaï moderne est effectivement une discipline sportive, destinée au ring, où l'accent est mis sur la force. Le muay boran, ce n'est pas ça, c'est un art martial, tout à la fois beau et efficace, basé sur les attaques et les défenses. Lorsque l'on apprend le muay boran, on commence par la partie spirituelle, la philosophie, la morale, on essaie de trouver une certaine sérénité.

Avec l'introduction des catégories de poids en muay thaï dans les années 20 en Thaïlande, le muay boran a commencé à disparaître. Pensez-vous que Ong-Bak va recréer une vague d'intérêt pour le muay boran ?
Le muay boran ne peut pas être enseigné à n'importe qui. Le maître choisit son élève, il ne prendra pas par exemple quelqu'un d'agressif. De ce fait, le muay boran ne peut pas devenir un sport de masse.

Il y a un aspect classique et spirituel du muay thaï, pourtant très connu, qui n'est pas montré dans Ong-Bak : le wai kru, la danse rituelle avant le combat. Pourquoi ?
Oui, c'est vrai. On n'a pas choisi de le garder pour **Ong-Bak** car on va l'utiliser dans un prochain film, mais effectivement c'est un aspect traditionnel important du muay thaï boran.

Quels ont été vos critères de sélection pour les techniques que vous avez utilisées dans Ong-Bak ?
D'abord, il fallait que le mouvement soit joli, qu'il ne soit pas dangereux à effectuer, qu'il y ait une certaine grâce dans la gestuelle. Nous n'avons pas utilisé des techniques qui ne sont pas très claires ou qui ressemblent trop à ce que l'on a déjà pu voir.

Le combat final dans la grotte rappelle beaucoup le combat final de Bruce Lee dans Enter the Dragon. Est-ce un hommage de votre part ?
Oui, effectivement, c'est un petit hommage à Bruce Lee. Je voulais aussi retrouver un peu la même ambiance que dans ce film.

« La scène où je saute du 3ème étage, en tournant, le corps à l'envers, était la plus périlleuse. C'est un mouvement contre-nature. »

En matière de films d'action, quels ont été vos grandes influences ?
Il y a trois acteurs qui m'ont influencé : Bruce Lee, donc, Jet Li et Jackie Chan. Beaucoup de films aussi. Dans **Ong-Bak**, j'ai par exemple essayé de garder la force et la rapidité de Bruce Lee tout en poussant cela beaucoup plus loin. De Jet Li, j'ai tenté de restituer l'harmonie et le mouvement. Mais le tout transposé dans un esprit thaï.

Et en Thaïlande, avez-vous été séduit par certains acteurs, réalisateurs ou films ?
Les films de mon maître, Panna Rithikrai, m'ont vraiment marqué. Quand je les ai vus, j'ai été complètement passionné par le genre.

Justement, pouvez-vous me parler de votre relation avec Panna Rithikrai ?
Je suis avec mon maître depuis que j'ai l'âge de 15 ans. Sur les plateaux de tournage, j'apportais de l'eau, je portais les caméras... À 16 ans, j'ai tourné pour la première fois avec lui et j'ai appris les arts martiaux et les cascades. M. Panna me présente comme quelqu'un de sa famille. Lorsqu'il est heureux, je suis heureux, lorsqu'il est triste, je suis triste...

Avant* Ong-Bak*, vous avez travaillé comme cascadeur. N'était-ce pas frustrant et n'est-ce pas cette frustration, justement, qui vous a aidé à accoucher d'un film aussi incroyable ?
J'ai été cascadeur sur quatre ou cinq films, plus **Mortal Kombat 2** et un film français je crois, je ne me souviens plus trop... C'est vrai que j'étais frustré. Un cascadeur n'est que l'ombre de quelqu'un. Comme je pouvais faire moi-même les cascades, je me suis dit : « *Pourquoi ne pas tout faire directement ?* ».

Pourquoi avoir choisi de faire un film sur le muay boran ?
Le muay thaï moderne est, aux yeux de beaucoup de gens, comme décadent, car ce n'est plus qu'un sport brut, violent, où l'on parie sur les combats. Cela ne donne pas une bonne image de la chose. Avec le muay thaï boran, on pouvait donner une vision plus pure du muay thaï.

Comment ont été conçues les cascades du film, avez-vous tout storyboardé à l'avance ?
On s'entraînait tout en se filmant en vidéo, ce qui nous permettait de voir ce qui était bon ou pas, ce qu'il fallait que l'on adapte, que l'on change... C'est une sorte de story-board vivant. Au niveau de la conception et de la création, je faisais d'abord le mouvement, M. Panna regardait et voyait si tout allait bien et de quelle façon la scène pouvait être filmée.

Ong-Bak ***présente des cascades et des combats comme on n'en a jamais vu au cinéma. Est-ce que vous avez néanmoins mis de côté certaines cascades qui pouvaient être trop dangereuses lors du tournage ?***

Ci-dessus :
Quelques unes des prises les plus usuelles et les plus spectaculaires du muay thaï. A ne pas reproduire chez soi san s'avïs préalable d'un spécialiste !

Ci-dessus, de gauche à droite :
Tony Jaa se prend pour la torche humaine le temps d'un combat enflammé !

Une des nombreuses prouesses d'un Tony Jaa lancé à vive allure. Rien ne l'arrête !

Il y a effectivement beaucoup de mouvements que l'on n'a pas gardés pour le film parce qu'ils étaient trop dangereux. Le muay thaï boran est très riche et varié, tout n'a pas été exploité dans **Ong-Bak** et dans 10 ans, on pourra encore montrer de nombreuses autres techniques.

Vous vous êtes cassé la cheville durant le tournage, comment avez-vous fait pour continuer à tourner ?
J'en ai profité pour tourner les scènes où il n'y avait pas d'action. Ça a duré deux semaines.

Y a-t-il eu d'autres accidents graves durant le tournage ?
Lorsque le tuk-tuk tombe dans l'eau, je me suis retrouvé accroché à la voiture sans pouvoir me détacher. J'ai bu la tasse, mais heureusement, j'ai réussi à m'en sortir.

Tous les cascadeurs du film font un travail extraordinaire, comment ont-ils été sélectionnés ?
Ils sortent de l'université de sport, d'où je viens aussi, où ils pratiquaient la gymnastique, l'épée, le bâton... Ils ont beaucoup de qualités et de très bonnes bases physiques et ils ont ensuite été formés par Panna Rithikrai pour le travail spécifique de cascade.

En tant que spectateur, tout le film semble incroyablement dangereux en termes de cascades. Pour vous, quelle a été la scène la plus périlleuse ?
Celle où je saute du troisième étage, en tournant, le corps à l'envers. C'est un mouvement contre-nature. Ça a été le plus difficile, surtout qu'il pleuvait en plus.

« Rassurez-vous, j'ai plein d'idées et de techniques en

INTERVIEW PRACHYA PINKAEW - RÉALISATEUR

COUP D'ESSAI

POUR SA PREMIÈRE INCURSION DANS LE FILM D'ACTION, PRACHYA PINKAEW FRAPPE FORT. UNE INTRIGUE SIMPLE, ANCRÉE DANS LA CULTURE DE SON PAYS, MAIS SURTOUT UNE DOSE D'ACTION HALLUCINANTE À BASE DE CASCADES HOMÉRIQUES, DE COUPS DE COUDE DANS LES GENCIVES, DE PLAIES ET DE BOSSES QUI RENVOIENT TOUT CE QUI A ÉTÉ FAIT PRÉCÉDEMMENT DANS LE GENRE AUX FRAISES. RENCONTRE AVEC LE MANAGER DU RING !

Quand est né exactement le projet* Ong-Bak *?
Je pensais depuis longtemps à faire un film d'action typiquement thaï, à une époque où l'industrie locale ne fonctionnait pas très bien. Cinq ans avant de faire **Ong-Bak**, j'avais annoncé qu'un jour je ferai un film d'action extrême. C'est lorsque M. Panna m'a présenté un petit film tourné en vidéo dans lequel jouait Tony que je me suis dit que je pouvais le faire. Ils m'ont montré une grande scène de vingt minutes dans laquelle Tony vient sauver une femme. Il combat plusieurs personnes et utilise différentes armes. Son adversaire est un étranger qui a insulté les arts martiaux thaïs. À l'époque, les mouvements et le style de Tony étaient surtout kung-fu, mais on voyait qu'il y avait quelque chose. On peut voir cinq minutes de cette vidéo sur le DVD thaï.

***Ong-Bak* est votre premier film d'action, comment avez-vous approché le travail dans ce domaine ?**
C'est vrai que c'est mon premier film dans le genre, mais je peux tourner n'importe quel style de films. J'ai fait beaucoup de recherches pour voir ce qu'il était possible de faire. J'ai regardé énormément de films d'action, ceux de Bruce Lee, Jackie Chan, John Woo... J'essayais de voir ce qui pouvait manquer, ce qui n'allait pas...

Panna Rithikrai a travaillé comme chorégraphe sur le film, mais c'est avant tout un réalisateur. Est-ce que cela a posé des problèmes sur le tournage ?
Je connais Panna depuis longtemps. Il a fait une centaine de films et je les voyais souvent à la campagne, d'où je suis issu. Le point fort de Panna, c'est la chorégraphie des scènes d'action, il est moins bon pour le reste. C'est pour cela qu'il s'est occupé des scènes d'action et que moi, j'ai fait le reste.

Avez-vous aussi apporté des idées concernant les scènes d'action ?
Je fais tout en même temps, je pose les questions, Panna fait les réponses, parfois c'est Panna qui fait les questions et moi les réponses... La scène de poursuite en tuk-tuk est en grande partie mon idée.

Avez-vous un intérêt particulier pour le muay thaï ? Suivez-vous les matchs, pariez-vous sur les combats ?
Je ne regarde pas les matchs de muay thaï, mais j'ai commencé à m'y intéresser quand je me suis mis à travailler sur le film. Par contre, une fois par an, il y a une rencontre entre boxeurs thaïs que je regarde toujours. Ces combats ont lieu sans gants, juste avec des bandes. Ce sont des matchs beaucoup plus authentiques, plus violents.

Justement, cette confrontation entre la Thaïlande et la Birmanie, que l'on retrouve aussi dans le film, est assez symptomatique du cinéma thaï actuel, où le pays se retrouve souvent opposé au reste du monde et, bien souvent, aux Birmans. Dans* Ong-Bak, *Tony Jaa affronte aussi un Japonais, un Américain...
C'est vrai que cette scène vient du fait que j'aime regarder ces matchs. Le muay boran sert à faire la guerre et la dernière grande guerre que les Thaïlandais ont connue était contre les Birmans. Ceci explique sûrement cela. Je ne voudrais pas qu'on croie pour autant que je suis contre les Japonais ou les Birmans, ce message que je voudrais faire passer aux spectateurs thaïs, c'est qu'il ne faut pas laisser pourrir les trésors nationaux. Actuellement, les Thaïs sont en train de perdre leurs « brevets » dans certains domaines. Par exemple, quelqu'un a breveté le riz parfumé au jasmin, typiquement thaï, qui maintenant ne m'est plus une spécialité nationale. Il pourrait arriver la même chose au muay thaï un jour. J'ai inclus une scène ironique à ce sujet. Dans le bar où les combats ont lieu, un homme (que certains ont pris pour Takeshi Kitano - ndlr) vend des cigarettes et donne le nom des techniques qu'utilise Tony Jaa. Il est inconnu des Thaïs, mais très connu internationalement, c'est un grand maître de muay thaï. Le faire jouer ici un petit vendeur de cigarettes, c'était ironiser sur la situation. Le fait que les Thaïs coupent

Quelle est la technique que vous avez préféré utiliser pour* Ong-Bak *?
J'aime bien toutes les techniques sautées, où je reste longtemps dans les airs. Le côté léger de la chose...

Avez-vous visionné beaucoup de films d'action avant* Ong-Bak *afin de voir ce qui n'avait jamais été fait au cinéma ?
Pendant sept ans, j'ai regardé beaucoup de films d'arts martiaux. J'ai essayé de faire des cascades, sans câble bien sûr. Si je pouvais le faire, je gardais le mouvement, dans le cas contraire, je m'entraînais pour le réussir.

Personnellement, j'attendais un film comme* Ong-Bak *depuis longtemps. En fait, on n'avait rien vu de similaire depuis Bruce Lee. Vouliez-vous revenir à une notion plus pure du cinéma d'action ?
Je voulais d'abord montrer au public mes capacités réelles, ce que j'étais capable de faire. Je voulais aussi présenter des mouvements nouveaux, que l'on n'avait jamais vus. Enfin, je voulais faire découvrir le muay boran aux spectateurs.

***Ong-Bak* est rempli de scènes hallucinantes. L'une des plus incroyables vous montre en train de sauter entre des fils de fer barbelés. Comment avez-vous pu inventer une scène aussi dingue et comment vous êtes-vous entraîné pour l'effectuer ?**
(rires) Je voulais utiliser ma souplesse pour faire quelque chose que l'on n'avait jamais vu. D'abord, on a pensé que je pourrais sauter les mains en avant, mais c'était banal. Donc j'ai essayé en regroupant les jambes contre le torse et je me suis entraîné en sautant au travers de cartons. On a diminué la taille des cartons pour voir quelle était la taille minimale au travers de laquelle je pouvais passer.

Une autre cascade hallucinante vous montre tombant de deux mètres les deux genoux en avant contre un cascadeur qui est allongé sur une table. Comment a-t-il pu encaisser un tel choc ?
(rires) J'ai commencé par sauter d'une table pas très haute, en protégeant mes genoux. Comme j'ai vu que c'était faisable et que c'était visuellement attractif, j'ai commencé à sauter de plus en plus haut. Ensuite, on a mis le cascadeur, avec une protection sur le torse, pour voir s'il pouvait encaisser lorsque je sautais d'une faible hauteur. Comme il pouvait supporter le poids, que ça ne faisait pas mal, on a augmenté la hauteur et ça a donné cette scène.

***Ong-Bak* va tellement loin que l'on a du mal à voir comment vous allez pouvoir surpasser ce que vous avez fait dans ce film.**
(rires) J'ai plein d'idées et de techniques en stock. Rassurez-vous, il y a encore beaucoup de choses à faire !

Vous avez joué un petit rôle dans* Bodyguard Nah Leam *qui est sorti fin janvier en Thaïlande. Pouvez-vous m'en parler ?
Je suis un invité sur le film, c'est Mum Jokmok, qui joue aussi dans **Ong-Bak**, qui m'a proposé de venir sur le tournage. Je ne suis pas longtemps à l'écran.

Quels sont vos projets ?
Ong-Bak 2, ce n'est pas tout de suite. Il y a d'abord **Tom Yum Koong**, le nom de la soupe aux crevettes, salé, sucré et épicé. Il y aura beaucoup de choses dans ce film, du muay thaï, des éléphants, de la comédie... Il sera tourné en Australie.

Est-ce qu'il y a quelque chose dont vous n'êtes pas content dans* Ong-Bak *et que vous aimeriez retourner ?
Une chose : la scène dans la grotte qui est trop sombre.

Propos recueillis par Julien SÉVEON

Ci-dessous :
Tony Jaa passe à travers des fils de fer barbelés sans toucher les bords. L'ultime exemple de son incroyable souplesse.

stock pour surpasser Ong-Bak ! Il reste beaucoup de choses à faire. »

des têtes de bouddha, c'est une façon de dire que si l'on ne respecte pas la religion, un jour, elle disparaîtra. C'est une question de préservation.

Effectivement, Ong-Bak est avant tout un film d'action, mais on trouve néanmoins certaines préoccupations qui sont proches d'autres réalisateurs thaïs actuels, comme Nonzee Nimibutr et Pen-Ek Ratanaruang, avec qui vous partagez un intérêt pour le bouddhisme, la critique de la société urbaine décadente et un retour vers la société rurale, voire le passé.
C'est vrai que Nonzee, Pen-ek et moi avons le même parcours. Nous venons de la publicité, nous avons fait des clips vidéo et nous tournons maintenant des films. C'est probablement pour cela que nous avons plus ou moins les mêmes conceptions. Mes idées ne sont pas destinées seulement aux Thaïs, mais aussi aux étrangers. Le cinéma est un très bon moyen pour échanger avec le reste du monde.

La scène de tuk-tuk vous permettait donc de faire à la fois quelque chose de nouveau tout en parlant de la spécificité thaïe ?
Oui, tout à fait. On voit généralement des poursuites en voitures au cinéma, une poursuite de tuk-tuk, c'est du jamais vu. En plus, faire exploser des voitures, ça coûte cher. Et d'un autre côté, le tuk-tuk représente typiquement la Thaïlande. C'était l'occasion de faire d'une pierre deux coups.

Le film montre des cascades hallucinantes et dangereuses. N'avez-vous pas rencontré des problèmes de sécurité sur le tournage ?
On a tourné toutes les scènes en vidéo d'abord, puis on a fait du coupé-collé sur ordinateur afin de voir ce qui était faisable. Au moment où le tournage a commencé, tout le monde savait exactement ce qu'il avait à faire.

Comment l'écriture du scénario s'est-elle effectuée : avez-vous d'abord conçu les scènes d'action et ensuite l'histoire ?
Les scènes d'action sont venues quasiment en même temps que l'histoire. Tony et Panna avaient déjà préparé certains mouvements, donc, une fois l'histoire écrite, on a essayé de les placer en conséquence.

Quels sont vos projets ?
Mon nouveau film se fera avec la même équipe qu'**Ong-Bak** et avec Tony Jaa. **Ong-Bak** était à la base destiné au public thaï, notamment visé par les idées de préservation de la culture. **Tom Yum Koong** est par contre plus international. Le titre parle à tout le monde. Les scènes d'action doivent être très piquantes, comme la soupe du même nom. Le tom yum koong est un plat typiquement thaïlandais. Les Occidentaux qui le connaissent pourront aussi connaître le film.

Propos recueillis par Julien SÉVEON

Après quelques petits problèmes de distribution, les films de Álex de la Iglesia semblent enfin parvenir jusque chez nous, et en salles s'il vous plaît ! Hommage au western spaghetti, conte parfois doux-amer sur le passage à l'âge adulte, chronique d'une communauté qui refuse la réalité et comédie tiraillant le spectateur entre rires et larmes, 800 Balles, mérite d'autant plus cette distribution qu'il se réclame d'un cinéma qui trouve toute sa splendeur sur grand écran.

ALAMO À ALMÉRIA

800 BALLES
DE ÁLEX DE LA IGLESIA

Hier le thriller hitchcockien avec **Mes chers voisins**, aujourd'hui le western européen avec **800 balles**. L'aisance avec laquelle Álex de la Iglesia se trimballe d'un genre à l'autre est d'autant plus impressionnante que le fondement principal de sa démarche est extrêmement simple. De la Iglesia n'utilise pas le genre comme une fin en soi, mais bien comme une toile de fond propice à l'exposition de ses personnages et à l'exploration comique de son intrigue, les deux étant intrinsèquement liées. Ce n'est pas pour autant qu'il verse dans la parodie pure (ou alors uniquement par instants) puisqu'il existe dans ses films un profond respect vis-à-vis du cadre dans lequel ils s'expriment. Ainsi, de son propre aveu, le cinéaste ne se considère pas comme un cinéphile dans le sens entendu du terme, mais plutôt comme un spectateur qui ne s'interdit aucun plaisir. Dans cette optique, il se permet humblement de revisiter des amours cinématographiques dont il n'a jamais connu l'actualité. Il reconnaît même à demi-mot dans l'interview qui suit que ses œuvres résonnent de façon plus personnelle qu'on ne veut bien le penser. Et **800 balles** ne déroge pas à la règle.

Lorsqu'il découvre que son grand-père Julián (Sancho Gracia, extraordinaire), qu'il n'a jamais connu, était un ancien cascadeur sur les westerns de la grande époque, le jeune Carlos (Luis Castro) décide de se rendre à Almería pour le rencontrer et découvre que celui-ci n'est plus que l'ombre de lui-même, habitant dans une ville fantôme visitée par des touristes allemands et japonais qui viennent assister à ses spectacles pittoresques. Lorsque Laura (Carmen Maura), la mère de Carlos, découvre que son fils a renoué contact avec son grand-père, de vieilles rancœurs familiales remontent à la surface. Celle-ci décide en effet de raser le fief de Julián pour en faire un parc d'attraction, le forçant ainsi à remettre les pieds sur terre. Mais Julián décide de ne pas se laisser faire, exhortant ses « hommes » à défendre leur territoire contre les attaques de la police qui tente de les déloger.

Comme précisé, **800 balles** ne s'adresse pas uniquement aux fans de westerns spaghettis, le personnage de Carlos servant évidemment de tremplin au spectateur qui ne possède aucune ou peu d'affinités avec le genre. Que De la Iglesia, égal à son public, se fonde finalement dans la peau de ce gamin pourri gâté qui va connaître son passage à l'âge adulte (premiers émois amoureux compris, dans les bras d'une prostituée !), son entrée dans ce genre d'une autre génération, en côtoyant son grand-père n'est donc pas étonnant. Il ne s'agit pas ici pour le cinéaste d'étaler sa science et de créer son propre fantasme issu des œuvres de ses idoles (non pas que ce soit préjudiciable, mais encore faut-il savoir le faire), mais précisément de raconter l'inverse, l'histoire d'une bande de gentils fêlés qui se croient dans un Sergio Leone, des fêtards en somme (dont il avoue clairement faire partie), qui vont connaître l'ultime gueule de bois.

Des jeux entre cow-boys et Indiens censés épater les touristes aux noubas à tout casser dans un saloon miteux, les protagonistes de **800 balles** vivent dans leur propre monde, se souciant peu des réalités sociales imposées aux gens « normaux » et forçant ainsi notre admiration par des principes de la vieille école. Le prix à payer de cette liberté sera forcément exorbitant et l'antagonisme final entre les cow-boys de Julián et les forces armées de la police n'est pas innocent, le réalisateur s'étant déjà montré, par le passé, réfractaire à toute forme d'autorité sociale (**Action mutante**). Comme à son habitude, De la Iglesia ne se contente pas de citer uniquement et investit littéralement son propos, épousant le caractère de ses personnages. Ce qui, dans les paluches d'un autre, aurait pu donner un pamphlet réactionnaire du type « *C'était mieux avant !* » devient alors une véritable invitation dans les toutes dernières minutes du métrage, lorsque le genre personnifié et la nouvelle génération se tiennent main dans la main, le regard rivé vers l'avenir au moment même où les deux célèbrent le passé. Il suffit d'une idée, une seule, à De la Iglesia pour entériner son propos global et livrer au spectateur en larmes le plus beau plan final de l'année. On n'en dit pas plus pour vous laisser la surprise, mais vous allez voir, c'est énorme !

Stéphane MOÏSSAKIS

OCHOCIENTAS BALAS. ESPAGNE. 2002. RÉAL.: ÁLEX DE LA IGLESIA. SCÉN.: JORGE GUERRICAECHEVARRÍA ET ÁLEX DE LA IGLESIA. DIR.PHOT.: FLAVIO MARTINEZ LABIANO. MUS.: ROQUE BAÑOS. PROD.: ÁLEX DE LA IGLESIA ET MARÍA ANGULO POUR PANICO FILMS/ETB. INT.: SANCHO GRACIA, LUIS CASTRO, ÁNGEL DE ANDRÉS LOPEZ, CARMEN MAURA, RAMÓN BAREA, EDUARDO GÓMEZ... DUR.: 2H04. DIST.: LA FABRIQUE DE FILMS. SORTIE LE 14 AVRIL 2004.

ÁLEX DE LA IGLESIA - RÉALISATEUR

L'INDIEN ET LES COW BOYS

PLUS QU'UN ARTISAN DU GENRE, ÁLEX DE LA IGLESIA REPRÉSENTE PEUT-ÊTRE CELUI QUI A LANCÉ, AVEC **ACTION MUTANTE** EN 1993, LE DÉPART DU RENOUVEAU DU CINÉMA DE GENRE ESPAGNOL. ÉPAULÉ PAR PEDRO ALMODÓVAR À SES DÉBUTS, NOTRE HOMME A DEPUIS FAIT BEAUCOUP DE CHEMIN, COMME NE LE TÉMOIGNE PAS UNE DISTRIBUTION CHAOTIQUE DE SES FILMS CHEZ NOUS. DU CINÉMA AGRESSIF ET VISCÉRAL DE SES DÉBUTS, LE VOILÀ QUI NOUS PREND À CONTRE-COURANT AVEC LE TRÈS ÉMOUVANT **800 BALLES**, HOMMAGE AUX PETITES GENS DU SPECTACLE, AUX LUNAIRES DE TOUS BORDS ET AU WESTERN EUROPÉEN, MAIS AUSSI INTROSPECTION DE SON BIEN-ÊTRE PLUS COMMUNICATIF QU'IL NE SEMBLE BIEN LE CROIRE.

Ci-dessus :
Álex de la Iglesia sur le tournage de 800 balles : ça sent bon le sable, la sueur et le sang !

Pourquoi avoir fait* 800 balles *à ce moment précis de votre carrière ?
Je ne sais pas, j'ai pensé que c'était ce qu'il y avait de plus adéquat à faire et il est probable que je me sois trompé. En plus, comme vous le dites, précisément à ce moment de ma carrière, j'aurais peut-être dû suivre une ligne plus logique par rapport à ce que j'ai fait auparavant, car ce film est assez différent des autres. Mais je suis tombé amoureux de l'idée de faire un film sur une histoire vraie, sur un groupe de fous perdus là-bas à Almería, qui font un spectacle pour amuser des touristes allemands. Il faut savoir que l'endroit existe vraiment et qu'il est exactement pareil que dans le film. D'ailleurs, les personnages de **800 balles** sont très similaires à ceux qui travaillent vraiment là-bas.

Donc, on peut dire que l'utilisation de ce type de personnages n'est pas une excuse pour introduire le spectateur actuel dans un type de western oublié, mais qu'il s'agit bel et bien de parler des itinérants du spectacle...
Oui, d'ailleurs beaucoup de gens m'ont dit que j'ai voulu faire un hommage au western spaghetti ou à la série B en général et j'ai dû démentir à chaque fois. En fait, c'est même précisément l'inverse qui s'est produit sur ce film. Je me suis servi du genre comme d'une excuse pour parler d'une façon de voir la vie qui m'est très personnelle et qui implique que pour être heureux et faire ce que l'on veut, il faut abandonner le réel d'une façon ou d'une autre. Dans le cadre du film, ça s'applique à ces fanfarons qui décident de vivre dans une époque révolue, de s'échapper dans le désert et de créer leur propre monde, avec sa logique interne. Je voulais parler de ça et de tout ce que cela entraîne, surtout quand la réalité surgit de plein fouet et s'impose à toi, que tu le veuilles ou non. En espagnol, il existe une expression, « faire l'Indien », qui signifie faire l'idiot ou l'amuseur et c'est un peu comme ça que je me sens quand je fais du cinéma. Je fais l'Indien...

En même temps, quand on se penche sur votre filmographie, plusieurs éléments du western reviennent souvent, comme dans le duel final de* Perdita Durango *ou la fin de* 800 balles. *On a l'impression que vous aimez vraiment ça et que vous y revenez souvent...
Après avoir fait **800 balles**, j'ai effectivement remarqué ces similitudes lors des interviews. C'est une chose qui me surprend d'ailleurs car, même si j'adore le western, je préfère avant tout le cinéma fantastique ou le thriller. Il y a d'ailleurs des duels aussi dans **Action mutante** et **Muertos de Risa**, qui commence quand même par deux types qui se tirent dessus pendant une émission de télévision. Je pense que je trouve dans ce genre des éléments dramaturgiques, que ce soit le duel ou même la trahison, qui m'aident à raconter mes histoires en fait. En y réfléchissant bien, c'est une sorte de représentation parfaite d'une dramaturgie établie, lorsque dans une scène finale, le protagoniste affronte son antagoniste. Je dirais malgré tout que mes obsessions découlent plus du conflit en soi que du genre déterminé.

Lors de la séquence finale du film, vous faites apparaître une star du genre (dont on taira le nom pour préserver le suspense - ndlr) grâce aux miracles du numérique, mais avez-vous tenté d'obtenir sa participation au film ?
Bien évidemment. C'est la chose que je regrette le plus. Parce que le vrai sens final du film aurait été de casser la fiction, de démontrer que le protagoniste a vraiment connu cette star dans le film, mais aussi que la

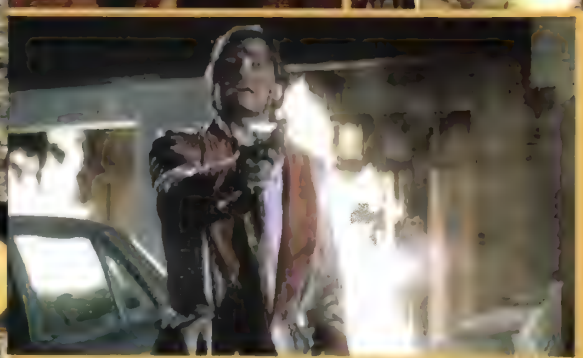
vraie star connaissait vraiment Sancho Gracia. Cela aurait surpris le public et eu une influence sur sa perspective du film, comme un choc l'aidant à mieux comprendre ce que je cherchais à raconter. On a essayé par tous les moyens de l'avoir, mais ça a été impossible. J'ai parlé avec son agent, à qui on a envoyé un book qui expliquait le film dans ses très grandes lignes pour qu'il n'ait pas trop à se prendre la tête et qu'il comprenne qu'il s'agissait aussi d'un hommage à son personnage. On y expliquait aussi qu'on avait juste besoin de tourner un seul plan avec lui et que je serais parti à Los Angeles pour le tourner si cela avait été nécessaire. Malheureusement, nous n'avons pas pu en parler directement avec lui, mais uniquement avec son agent qui nous a dit non d'entrée, prétextant que son client ne viendrait jamais tourner quoi que soit à Almería et qu'il n'était plus intéressé que par ses propres films.

Et maintenant que* 800 balles *est sorti depuis un petit moment en Espagne, est-ce que vous avez eu un écho de cette star, qui aurait pu voir le film et même être touchée par votre geste ?
J'ai parlé avec certains de ses amis et des gens qui le connaissent personnellement. Un producteur américain qui a tourné plusieurs films avec lui m'a dit qu'il avait beaucoup aimé **800 balles** et qu'il allait d'ailleurs produire un film au thème très similaire avec Robert Duvall. Il m'a même proposé de le réaliser, mais je lui ai dit que je n'allais pas faire deux fois le même film ! En tout cas, il m'a promis qu'il allait montrer le film à la star en question, mais je ne sais pas s'il l'a fait, probablement pas.

Vos films sont souvent féroces envers les médias, comme* Action mutante *ou* Muertos de Risa. *Il y a de ça aussi dans* 800 balles. *Le film a été tourné en scope, mais vous montrez l'issue du duel final, diffusé en direct, à travers l'écran de la télévision. C'est intentionnel ?
C'est totalement intentionnel. D'une certaine manière, c'est la télévision qui est responsable de ce qui arrive au protagoniste,

MUERTOS DE RISA
LE CHAÎNON MANQUANT

Les distributeurs de notre beau pays ne semblent pas vraiment s'entendre avec Álex de la Iglesia. Après avoir mis deux ans à sortir **Le Jour de la Bête** et avoir bazardé le chef-d'œuvre **Perdita Durango** directement dans les bacs vidéos, ils sont carrément passés à côté de **Muertos de Risa**, autre chef-d'œuvre monstrueux de la comédie contemporaine. Beau succès en Espagne, **Muertos de Risa** (qui signifie morts de rire) raconte l'histoire de Nino (Santiago Segura) et Bruno (El Gran Wyoming), deux braves ploucs qui stagnent dans leurs carrières d'artistes jusqu'au jour où ils trouvent la formule miracle pour faire rire le public : il suffit de coller des torgnoles au petit gros ! Devenant rapidement les comiques les plus populaires d'Espagne, Nino et Bruno traversent les décennies en se haïssant et en se faisant les pires saloperies, au point



de chercher à s'entretuer. Partant d'un excellent pitch porteur, qui renvoie autant à la vie privée des Laurel et Hardy et autres André Gaillard et Teddy Vrignault (souvenez-vous, les Frères ennemis !) qu'à un film comme **La Guerre des Rose**, **Muertos de Risa** se positionne comme une comédie féroce qui retrace, en toile de fond, un pan entier de la culture télévisuelle espagnole des années 70 et 80. Mais c'est également un hommage vibrant aux clowns tristes et à la dépendance d'autrui qui prend toute sa signification lors d'un mémorable et émouvant plan final. Refusant totalement le cynisme dans lequel un tel sujet aurait pu l'enfermer, Álex de la Iglesia signe donc une perle visiblement jugée indigne du public français. Mais qu'un distributeur avec des burnes, des vraies et pas du papier mâché, se lève et nous sorte cette merveille sur nos écrans, nom de nom !

Stéphane MOÏSSAKIS

Ci-dessus :
La Police nationale mène le siège contre les hommes de Julian : les Indiens de l'histoire ne sont pas forcément ceux qu'on croit...

comme si le passage du scope au format 4/3 l'écrasait totalement. Je ne fais pas forcément ce genre de parallèle de manière consciente... Quoique si, ça je l'ai fait consciemment.

Mais on a tous déjà fait l'expérience de regarder un film comme ceux de Sergio Leone en version recadrée, puisqu'il était même impossible, à une époque, de les voir autrement à la télévision. Est-ce que c'est une manière de dire que la télévision et son format carré sont responsables de la mort du genre ?

Oui, évidemment. C'est de ça que parle le personnage de Sancho Gracia à son petit-fils quand il dit que les films d'avant, les péplums, les westerns, tout ça, étaient meilleurs que ceux d'aujourd'hui. Et c'est certainement la télévision qui a tué ce type de spectacle et surtout une certaine manière de faire du cinéma et de le composer, parce que malheureusement, aujourd'hui, le scope ne s'utilise plus comme avant. C'était un format conçu pour être vu au cinéma, sur des écrans énormes. Aujourd'hui, c'est le gros plan, même en scope, qui prédomine, pour que l'image soit visible à la télévision. D'une certaine manière, cette façon de faire détruit un peu le genre de cinéma que l'on faisait à l'époque. Quand tu regardes **Il était une fois dans l'Ouest** ou d'autres films de Sergio Leone, tu constates qu'il y a beaucoup de plans larges et très peu de gros plans et ça a un véritable impact sur le spectateur.

Justement, ce discours sonne comme un vrai regret de cette magnificence formelle bouffée par l'esthétique télévisuelle. Ce n'est pas une ode de cinéphile qui regrette le cinéma de sa prime jeunesse. D'ailleurs, vous semblez même être fan de films plus récents, auxquels vous faites des clins d'œil, comme dans* Mes chers voisins *par exemple, où vous citez* Matrix*...

Il faut dire que je ne me considère pas comme un cinéphile. Pour moi comme pour beaucoup de gens, les films ne sont pas des citations ou des références professionnelles... mais plutôt ma vie ! Les meilleures choses qui me soient arrivées sont les films que j'ai vus et certains personnages de ces films sont plus proches de moi que certaines personnes en chair et en os. Avec **800 balles**, je parle d'expériences personnelles de ma propre enfance, de ma manière de voir le cinéma et de ce que cela suppose... C'est terrible, j'ai l'impression de parler comme ces cinéastes-auteurs qui m'horripilent. Disons que les personnages du film vivent la même chose que moi, ils regrettent un passé qui n'est pas le leur. Ils se souviennent du western spaghetti comme s'ils en avaient fait partie, mais en réalité ils ne l'ont pas vécu. Ils auraient bien voulu, mais ce n'est pas le cas. C'est ce qui m'arrive avec les films. Je ne les ai pas vécus, je ne les ai que rêvés et c'est quelque chose qui m'interpelle beaucoup, parce que c'est vraiment le sentiment le plus idiot que l'on puisse avoir : la nostalgie de quelque chose que l'on n'a pas vécu. Mais attention, je ne veux pas montrer la tristesse d'avoir manqué quelque chose, mais au contraire le bonheur d'avoir vécu de telles expériences cinématographiques. Pour moi, tout a la même valeur tant que cela m'excite ! Par exemple, j'adore **Le Corsaire rouge** de Siodmak avec Burt Lancaster, et pourtant mon film d'aventure préféré reste quand même **Les Aventuriers de l'arche perdue** que j'ai dû voir au moins quarante fois !

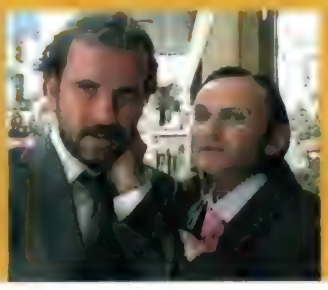
C'est marrant que vous citiez ce film, parce que même si votre cinéma et celui de Spielberg sont très différents, ils se rejoignent dans le même souci du rythme et de l'implication du spectateur. L'utilisation du personnage de l'enfant dans* 800 balles *semble découler du même type de fonctionnement que chez Spielberg d'ailleurs...

Cela s'appelle de la tendresse. Quand tu racontes une histoire, tu as envie que cela plaise et que les gens prennent du plaisir, c'est normal. Moi j'imagine les films comme une fête. Je me souviens qu'avant de faire du cinéma, je faisais des fêtes avec mes amis et nous les vivions comme un film, du genre : « *Machin va rentrer comme ça, il va se passer ça et à la fin, il va partir à poil en balançant des bonbons !* ». Je continue à avoir ce besoin de générosité de ma part parce que faire un film, c'est comme inviter les gens chez toi. Bon, j'ai l'impression de devenir lourd là... Disons que j'ai créé ce monde, vous êtes venus chez moi et vous allez rester une heure et demie avec moi. La première et la plus importante des choses que je me dois de faire, c'est de m'assurer que vous vous amusez quand je vous raconte ma petite histoire. Je veux que vous preniez votre panard et que vous soyez mes amis. J'ai écrit un film qui n'a pas été tourné et dont le titre signifie « Je veux avoir un million d'amis ». À la fin, tout s'explique, c'est un manque de tendresse.

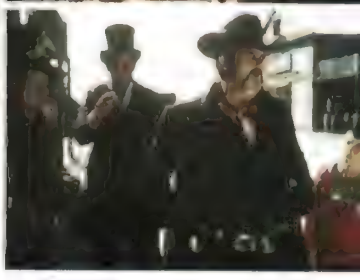
Est-ce que c'est ce qui explique votre évolution ? On en parlait tout à l'heure mais par exemple, le duel final de* Perdita Durango *interpose son héros dans l'extrait de* Vera Cruz*, son film préféré. Il entre alors dans une sorte de sur-cinéma qui le magnifie alors que dans* 800 balles*, le fait de montrer le duel à la télé découle d'une sorte de tristesse plus marquée...

CRIMEN FERPECTO LA PRÓXIMA PELÍCULA

Le prochain film d'Álex de la Iglesia est déjà en boîte et s'intitule **Crimen Ferpecto** (crime farpait). « *Pourquoi ce titre ? Eh bien parce que le crime n'est justement pas parfait !* » explique le réalisateur. Le film raconte l'histoire d'un employé de grand magasin, séducteur, ambitieux et égocentrique, qui tue par accident son concurrent au poste de chef de rayon. Malheureusement pour lui, il y a un témoin de la scène : une femme éperdument amoureuse de lui. Elle ira jusqu'à le menacer d'alerter la police pour s'assurer qu'il lui reste proche. Lui la hait tellement qu'il envisage de la tuer mais découvre en même temps qu'il a besoin d'elle. « **Crimen Ferpecto** *pose le problème d'une autre perspective. Que se passerait-il si le protagoniste pouvait faire ce qu'il a toujours désiré ? Le héros du film, frivole et sans relief, est, d'une façon ou d'une autre, sur le point d'atteindre son objectif. Évidemment, c'est là que surgit le conflit. Quelqu'un veut détruire sa façon de voir le monde et c'est probablement cette personne qui est la plus à même de faire exactement ce qu'il désire. Bon, je précise que c'est traité sous l'angle de la comédie folle parce que je ne veux pas donner l'impression de faire un film lourd hein...* ». Actuellement en montage, **Crimen Ferpecto** sortira en Espagne en septembre prochain. Ce serait bien qu'on n'ait pas à attendre un an et demi pour le voir chez nous !



Stéphane MOÏSSAKIS



« Pour moi, comme pour beaucoup de gens, les films ne sont pas des citations ou des références professionnelles. C'est ma vie ! »

Je ne sais pas si c'est une évolution. Moi je pense seulement aux sentiments des personnages ou à ma relation avec eux. J'ai la sensation que dans les deux cas, dans **Perdita Durango** comme dans **800 balles**, les protagonistes sont coupables. Romeo (le personnage incarné par Javier Bardem dans **Perdita Durango** - ndlr) est coupable parce qu'il a tué des gens en vertu de son rêve. Il est peut-être plus exalté et c'est peut-être pour cela qu'il aura une rédemption magnifiée. On lui pardonne et il va d'ailleurs au ciel puisqu'il entre dans son film. C'est très chrétien finalement. En revanche, dans **800 balles**, j'ai la sensation que le protagoniste doit payer pour ses actes. Il est possible que je me sente plus coupable aujourd'hui qu'auparavant.

Coupable de quoi ?
De prendre du plaisir, de rire, d'être heureux.

Bah il faut pas !
Moi je crois que si. L'amusement, c'est un peu comme un gâteau. Si tu en manges une part, un autre en sera privé. En Espagne, on dit : « *Si tu ris, tu es en train de faire du mal à quelqu'un.* ».

Guillermo Del Toro prend comme vous un énorme plaisir à faire du cinéma. Il nous a d'ailleurs dit qu'il n'a jamais été aussi heureux dans sa vie, lui qui a connu une enfance malheureuse. Et il ne s'en excuse pas...
Je connais Guillermo et peut-être que du fait qu'il a beaucoup souffert enfant, il doit se dire aujourd'hui que justice est faite. Moi je ne me suis jamais senti malheureux dans ce sens, je me sens malheureux à travers les autres, j'ai l'impression de trahir ceux qui souffrent, ceux qui n'ont pas la chance comme moi de s'amuser. Moi aussi j'ai beaucoup souffert quand j'étais petit, mais je me souviens que quand je voyais la souffrance autour de moi, j'allais lire des BD. Pour moi, lire des BD et jouir des choses, c'est se souvenir. J'ai donc la sensation que si je profite autant maintenant, c'est que je l'ai fait étant enfant. Peut-être que j'essaye d'imiter les plaisirs que j'ai pu ressentir à cette période et ça, d'une certaine façon, c'est un péché pour ce que cela implique, parce que j'évite d'être mature. Le fait est que j'ai l'impression de fuir une réalité désagréable et que je devrais être plus proche de ma famille et de situations terribles... Putain, mais qu'est-ce que je suis lourd ! Désolé pour cette introspection, mais en définitive les vraies raisons des choses sont là, ça justifie toute décision.

Vous ne devriez pas vous sentir coupable, vous rendez beaucoup de gens heureux et dans le cadre de votre métier, on peut même dire qu'il n'y a rien de plus difficile que de faire du divertissement ambitieux. C'est beaucoup plus dur que de raconter sa vie...
Alors là, ne vous inquiétez pas, j'aurai vraiment touché le fond le jour où ça m'arrivera et ce n'est pas demain la veille !

Propos recueillis par Stéphane MOÏSSAKIS et Arnaud BORDAS, et traduits par Aurore SCHMID (Interprète : Victoria SAEZ).

Ci-dessus :
La police cerne la ville-western à la demande de Claudia (Carmen Maura), forçant ses habitants à se rendre aux autorités et laissant le petit Carlos (Luis Castro) impuissant...

Ci-dessous :
Julian (Sancho Gracia) et sa fine équipe : des gros déconneurs qui ne sont pas nés à la bonne époque...

LE CONVOYEUR
DE NICOLAS BOUKHRIEF

La sécheresse et l'animosité. Voilà à quoi devait se résumer le nouveau film de Nicolas Boukhrief. On le sent tout le long du métrage et pourtant, le grand polar énervé et humain que l'on pressentait explose avant impact, à cause d'un sens des priorités défectueux et d'une certaine tendance à la pose. Des défauts rédhibitoires pour un tel projet.

DÉSAMORÇAGE

Le Convoyeur n'est pas un mauvais film. Et pourtant, il fait partie de ces métrages qui mettent de mauvaise humeur. À l'issue de la projection, on sort frustré, énervé, parce qu'on aurait aimé défendre le film et que l'on sent que Boukhrief est passé à deux doigts de la bombe, à deux doigts d'un polar sec et brutal, minéral et mutique, qui, l'espace de quelques scènes, nous a rappelé la grande époque du film policier européen, quand des cinéastes comme Verneuil, Corneau, Melville ou Sollima imprimaient leur marque à un genre en pleine possession de ses moyens. De sa scène d'ouverture surprenante à son climax très hargneux, **Le Convoyeur** réjouit ponctuellement l'œil du cinéphile français et pourtant, il y a quelque chose qui passe mal. Quelque chose qui empêche tout le potentiel du film de se déployer et le spectateur de se prendre une claque comme il n'en avait plus reçu depuis le décidément incontournable **Nid de guêpes**.

Alexandre Demarre (Dupontel) est embauché par la société de transport de fonds Vigilante, une compagnie au bord du dépôt de bilan après trois braquages meurtriers dans la même année. Demarre fait connaissance avec ses collègues, des employés fatigués et méfiants qui suspectent même les braqueurs d'avoir installé une taupe dans l'entreprise. Le nouveau convoyeur se fait peu à peu une place dans la boîte, mais il semble cacher un terrible secret…

L'idée géniale d'inscrire un polar pareil dans un milieu social cinématographiquement vierge et la volonté de mettre en place, dans ce contexte, une sorte de whodunit parano avaient déjà de quoi nous faire gravement saliver. Et dès que le film commence, avec cette route toute droite et dégagée sur laquelle chemine un fourgon conduit par trois convoyeurs en train de tailler le bout de gras, le tableau s'impose de lui-même et attrape son spectateur par le colback. L'humanité tangible des personnages, la soudaineté de la violence… Il y a souvent dans **Le Convoyeur** cette impression que le traitement adopté sonne juste, et c'est justement d'autant plus rageant quand une fausse note surgit. Au-delà de son indigence technique, le cinéma de genre français se plante régulièrement parce qu'il refuse d'enlever le balai qu'il a dans le cul, parce qu'il a toujours des scrupules de dernière minute à faire le pari de la fiction contre la pose avantageuse du commentaire. **Le Convoyeur** ne se présente pas de la sorte et pourtant, régulièrement, il est pris de tics déplaisants qui contrefoisent son aspect général. Car, quoi qu'en dise son metteur en scène, malgré son allure de coup de poing dans l'estomac, **Le Convoyeur** se permet des flottements narratifs (le personnage d'Aure Atika), des personnages opaques qui apportent une touche symbolique malvenue (le barbu qui suit Dupontel comme son ombre) et des éléments qui fragilisent la caractérisation réaliste des personnages au profit d'une attitude contestataire hors sujet (le personnage de Berléand, un vieux convoyeur stressé et violent qui fume du chichon à longueur de journées). Que le réalisateur se permette en pleine scène d'action bien tendue de s'attarder sur une belle image où le sang se mélange à l'essence montre bien que ponctuellement le film essaie d'injecter du sens de manière vaseuse et esthétisante dans son propos, s'éloignant par là même de l'efficacité viscérale propre à un John Carpenter ou à un Don Siegel, pourtant cités comme sources d'inspiration.

À partir de là, tout ce qui fait aimer un film comme **Le Convoyeur** (son casting irréprochable, sa volonté de raconter une histoire, son ton souvent direct voire dirigiste…) ne peut amoindrir l'énorme frustration qui subsiste après avoir vu le film. Plus que tout autre métrage dans la production française actuelle, **Le Convoyeur** se devait, de par son sujet et de par ce que voulait en faire son réalisateur (une série B ambitieuse comme il le dit lui-même), de suivre sa trajectoire sans faillir. Hélas, si l'on peut dire que le projet visait dans le mille, le cœur de la cible reste vierge. Quel dommage, bon sang, quel dommage !

Arnaud BORDAS

FRANCE. 2003. RÉAL.: NICOLAS BOUKHRIEF. SCÉN.: NICOLAS BOUKHRIEF ET ÉRIC BESNARD. DIR. PHOT.: DOMINIQUE COLIN. MUS.: NICOLAS BABY. PROD.: RICHARD GRANDPIERRE POUR ESKWAD. INT.: ALBERT DUPONTEL, JEAN DUJARDIN, FRANÇOIS BERLÉAND, CLAUDE PERRON, JULIEN BOISSELIER, PHILIPPE LAUDENBACH, AURE ATIKA… DIST.: MARS DISTRIBUTION. DUR.: 1H35. SORTIE LE 14 AVRIL 2004.

INTERVIEW **NICOLAS BOUKHRIEF** (RÉALISATEUR) ET **ALBERT DUPONTEL** (ACTEUR)

BEC ET ONGLES

C'EST UNE CHOSE D'ÉCRIRE CE QUE L'ON PENSE D'UN FILM. C'EN EST UNE AUTRE DE LE DIRE À SON RÉALISATEUR ET À L'ACTEUR PRINCIPAL, SURTOUT DANS LE CADRE D'UN ENTRETIEN PROMO. CONVERSATION DIFFICILE AVEC UN METTEUR EN SCÈNE MILITANT ET UN COMÉDIEN HABITÉ.

Ci-dessus :
Nicolas Boukhrief montre à AlbertDupontel comment dérober un million d'euros en toute tranquillité.

En haut :
Entraînement de tir pour le convoyeur débutant Alexandre Demarre (Albert Dupontel) sous la tutelle de Nicole (Claude Perron), seul élément féminin d'un casting bourré de testostérone.

Pourquoi avoir fait* Le Convoyeur *?

NB : En fait, ce film est plus proche de ce que j'aime que mes deux films précédents. Avant d'aborder le film de genre, je voulais être sûr de mon métier. C'est pour ça que j'ai commencé avec **Va mourire**, un film autobiographique, et que j'ai enchaîné avec **Le Plaisir**, qui était plus un exercice de style me permettant d'expérimenter. C'est ce cinéma-là que je défendais dans Starfix et c'est dans celui-là que je veux désormais évoluer.

Comment Albert s'est-il imposé pour le rôle ?

AD : Nicolas a pensé à moi en écrivant. Moi, c'est le scénario qui m'a donné envie de faire le film, mais aussi le fait que je connaissais déjà Nicolas par ses écrits dans Starfix, le magazine qui m'a fait connaître des réalisateurs comme Friedkin, Verhoeven ou les frères Coen. Autant je ne me sentais pas très proche de ses deux premiers films, de leur côté cérébral, autant le rôle du **Convoyeur** m'intéressait vraiment. Je suis convaincu que c'est le rôle qui fait l'acteur et Nicolas m'avait promis qu'on ferait un vrai film populaire, sans s'égarer en chemin, sans partir à droite, à gauche.

Justement, vous semblez avoir eu une volonté de livrer un polar assez direct alors qu'en cours de route, vous introduisez des éléments socio-psychologiques pas forcément lisibles, comme cette relation bizarre entre Albert et Aure Atika...

NB : J'avais vraiment envie de faire ce film-là. Les raisons sociales sont évidentes, je viens moi-même d'un milieu ouvrier et j'avais des choses à raconter sur ces gens-là. Après tout, dans **Mean Streets**, y'a trois minutes de violence à la fin, sur 1 h 25 de comportements sociaux, avec notamment les filles que les héros ne savent pas attraper, exactement comme le personnage d'Aure Atika dans mon film.

AD : Ce contexte social et la quête du bonhomme, c'est précisément ce qui m'a fait aimer le film. Les films de genre, je trouve toujours ça infantile et navrant. Moi, ce qui m'intéresse dans ce film, c'est cette observation d'un microcosme professionnel, avec ces pauvres types mal payés, et puis cet aspect narratif un peu melvillien qui se développe sur la fin. Là, en tant qu'acteur, j'ai quelque chose d'humain à quoi me raccrocher. Si c'est pour faire une créature body-buildée qui s'exprime à coups de flingue, c'est pas la peine.

NB : Si j'avais voulu faire un polar dur, j'aurais fait un film de braqueurs, un truc ultra-violent dans la lignée de **Dobermann**. Moi, ce qui m'a intéressé, c'est le côté humain de la chose : qu'est-ce que ressent un convoyeur quand il est dans un fourgon et qu'il est attaqué ? Qu'est-ce que c'est que d'être un convoyeur, socialement et humainement ?

Pour donner un exemple plus précis, dans la scène du casse, le plan vu de haut, où le personnage se faufile entre les deux camions, s'attarde sur une flaque de sang qui se mélange à une flaque d'essence. Je trouve ce plan gênant...

NB : Ça, c'est une idée scénaristique, c'est juste pour préparer le fait que sa jambe prend feu par la suite. En termes de cohésion narrative, ça marche. Après, si ce plan te gêne esthétiquement...

Justement, c'est bien le problème...

AD : Nicolas, il a collé à la réalité de ses personnages en passant par un genre qui ne colle pas traditionnellement à la réalité, qui sublime les héros. Là, le héros du **Convoyeur**, on lui veut du mal, il est pathétique, il souffre d'épilepsie...

NB : J'ai 40 ans aujourd'hui. Si j'avais fait un polar à 30 ans, j'aurais probablement fait un polar avec plein de flingues. Là, j'avais envie de faire un polar d'hommes, pas un polar pour les kids.

Ça me semble évident mais au-delà du contexte socio-psychologique, il y a dans le film une manière d'introduire cet aspect qui reste très ambiguë par rapport au ton de l'ensemble.

NB : En fait, le personnage d'Aure Atika était là avant tout pour dire que si le personnage d'Albert n'était pas obsédé par ce qu'il doit faire dans le film, il pourrait construire quelque chose avec cette femme sublime et son enfant. Il y a là la possibilité d'une famille.

« J'avais envie de faire un

Albert, vous avez préparé le rôle de quelle manière ?

AD : Il faut montrer la force plutôt que la jouer, comme me l'a dit Nicolas. Je me suis donc préparé physiquement parce que j'avais quand même des scènes d'action à tourner. Ce qui m'intéressait avant tout, c'était le côté émotionnel du personnage : il est héroïque mais ce n'est pas un héros. Je trouve ça con, les héros. C'est quelqu'un qui a une failure et tout ce que je pouvais faire, c'était de laisser le personnage venir à moi, d'être disponible, ce qui n'est pas évident pour moi, qui suis très encombré par mes névroses personnelles.

Nicolas, avec votre background de cinéphile, est-ce qu'il y a des références qui se sont imposées ?

NB : Je me suis dit qu'avec mon budget, 23 millions de francs, il fallait que j'arrive à faire un film avec un vrai récit et du suspens. Aux USA, c'est un budget de série B. C'est ce que je voulais faire : un vrai film de genre, une vraie série B. Partant de là, les références étaient John Carpenter, Samuel Fuller, Don Siegel, non pas pour leur piquer des plans mais pour tenter d'investir ce cinéma-là, où le petit budget n'empêche pas de trouver des idées prenantes et spectaculaires.

Vous avez fait des story-boards pour les scènes d'action ?

NB : Non, je n'en fais pas. Quand on n'a pas trop de moyens, le story-board, c'est une façon de se limiter soi-même. Par exemple, pour la scène de l'attaque du fourgon, avec la collision, j'avais la possibilité de faire une seule cascade et une seule prise. Je préfère attendre d'avoir tous les éléments en main pour faire mon découpage, sinon on court après son story-board.

Est-ce qu'il y avait avec ce film une volonté de prendre position par rapport au cinéma de genre français actuel ?

AD : J'aime bien les films contradictoires. Ces mecs transportent des millions et touchent une misère en retour. **Bernie**, **La Maladie de Sachs** ou **Irréversible** sont également des films contradictoires. J'ai le sentiment de faire œuvre d'artiste quand je fais de tels films, qui attirent l'attention du spectateur sur les travers de la société. Le cinéma français, je le trouve souvent fadasse et consensuel. Ce qui en restera dans 30 ans, ce sont des films comme **Irréversible** ou **Le Convoyeur**.

NB : Le but de ce film n'était pas de ruer dans les brancards mais il se trouve qu'il a été refusé par toutes les chaînes de télé, sauf Canal +. Cela nous a permis de nous lâcher encore plus, de faire fumer des joints aux personnages par exemple. On pouvait se permettre de faire un film sans concessions parce qu'on avait pas de compte à rendre. Et c'est tout bénef à l'arrivée puisque le film s'est incroyablement bien vendu à l'étranger. On l'a montré à un convoyeur de fonds à la retraite. Il était très choqué par le comportement des personnages, par le fait qu'ils fument des joints, mais sinon, il a trouvé ça très réaliste. Il avait subi des braquages, et quand il a vu le film, il m'a dit : « *C'est exactement ça !* ». J'ai pris ça comme un compliment.

Il y a un autre personnage dérangeant, c'est Hollow Man. On le voit deux ou trois fois dans le film, mais on ne sait pas trop ce qu'il veut...

NB : Ben c'est la balance. Y'en a toujours une dans une entreprise.

C'est pas très évident dans le film. Ses apparitions sont presque surréalistes : ce type raide, pâle, barbu, qui ne parle jamais et qui regarde les gens bizarrement, on a l'impression qu'il y a là une sorte de symbolique...

NB : Non, non, c'est juste le mec silencieux qui reste là à écouter et qui va cafter au directeur. Et pour tout te dire, comme il devait se contenter d'être là et d'écouter les autres, je n'ai pas filé le scénario à l'acteur.

AD : Finalement, je crois que le souci de réalisme de Nicolas a frustré l'amateur de cinéma de genre que tu es.

Non, c'est juste une question de cohérence globale...

AD : Justement, c'est cohérent, mais c'est une cohérence qui n'est pas forcement cohérente par rapport à ce qu'on attend d'un film de genre. Le film de genre se débarrasse du superflu pour mener directement à l'action, alors que le réalisme veut qu'on s'attarde sur les choses.

NB : Deux spectateurs sont venus me voir pour me demander si le film aurait pu être un film fantastique parce qu'ils avaient ressenti les personnages comme étant peut-être déjà morts. J'avais pensé à ça en cours d'écriture, mais je n'ai pas voulu le mettre en scène. Et finalement j'étais ravi que ces spectateurs me disent ça parce que le personnage est en sursis. Un peu comme celui d'Eastwood dans **L'Homme des hautes plaines**. C'est pour ça qu'il y a toutes ces images de crânes dans le film.

Oui, on parle bien de symbolisme...

NB : Non, non, du symbolisme, y'en a pas. T'as décroché, le film t'a pas plu et puis voilà. Il n'est pas allé dans le sens où tu voulais qu'il aille... Pour toi, c'est pas cohérent mais pour nous, ça l'est.

Avec un tel sujet et de telles ambitions, le film n'a quand même pas dû être facile à monter...

NB : Les habitudes françaises, dans le cinéma de genre, ne sont pas les mêmes qu'aux USA. Jean-François Richet, qui prépare le remake du **Assaut** de Carpenter, me le disait encore l'autre jour : il tourne avec des cascadeurs rodés qui font des trucs de malades. En France, on a des bons cascadeurs, mais on manque de moyens et les assurances sont complètement paranos. On se retrouve à tourner des scènes où l'on est pas complètement couverts. Même si l'on a de plus en plus de techniciens qui sont à l'aise avec ce genre de films, ça reste difficile. Quand **Blueberry** se plante, c'est mauvais pour nous tous, parce que ceux qui tiennent le tiroir-caisse vont se dire qu'ils peuvent produire, pour le même prix, quatre comédies débiles avec des acteurs télé.

Propos recueillis par Arnaud BORDAS

Ci-dessus, de haut en bas : Alex Demarre en pleine crise de doute. Qui est-il vraiment ?

Fusil à pompe à la main, Bernard jubile et mitraille. Il n'attendait que ça pour dégainer : le braquage de son fourgon par une poignée de jeunes délinquants.

Ci-contre : La gueule en sang, Jacques (Jean Dujardin) prend conscience des risques de son métier. On est bien loin d'*Un gars, une fille*...

polar d'hommes, pas un polar pour les kids. » (Nicolas Boukhrief)

SÉANCE
DE KIYOSHI KUROSAWA

LA DERNIÈRE... SÉANCE

Ne nous trompons pas, bien que SÉANCE soit un film initialement conçu pour la télévision, il s'agit de l'un des plus intéressants, si ce n'est de l'un des meilleurs longs-métrages de Kiyoshi Kurosawa, le réalisateur de Kaïro, Cure et Charisma. Explications...

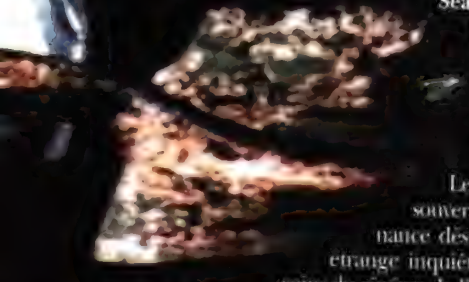
Jun s'adonne au spiritisme. Elle entre parfois en contact avec des esprits se manifestant à travers des visions, des transes, des « hallucinations »... Elle organise régulièrement des séances pour ses patients, mais souffre du mépris qu'ont les autres gens pour ses dons. Jun souhaite donc intensément transcender l'existence un peu morne qu'elle mène avec son mari. L'enlèvement et la mort d'une petite fille, la traque de son spectre, vont être les éléments illuminant son existence... et la consumant en même temps !

Séance est l'illustration que l'art se nourrit souvent de contraintes extérieures. N'est-ce d'ailleurs pas la marque des grands artistes que d'être capables de s'adapter aux exigences budgétaires et narratives imposées par les formats standardisés qu'on leur demande d'embellir (il suffit de voir **Avalon** ou **Duel** pour s'en convaincre) ?

Kiyoshi Kurosawa a longtemps travaillé dans une très stricte économie de série B. Pour cette raison, il a développé un savoir-faire hors pair dans l'emploi des plans-séquences et une élégance littéralement fantastique dans le choix de ses cadres. Dans **Séance**, chaque plan, aussi anodin soit-il, raconte une histoire, souligne une pensée, augmente l'intensité narrative. Les nombreux effets de miroir ne sont évidemment pas gratuits, ils montrent aux spectateurs ce qui échappe aux personnages, ce que le cinéma permet de capter mais qui demeure invisible dans la vie.

LA SURPRISE ANGOISSANTE

S'exprimer pleinement dans le giron étriqué d'un téléfilm n'était donc pas un challenge insurmontable pour le petit maître nippon. Au contraire, il est revenu avec bonheur aux sources de ses inspirations cinéphiles dans l'objectif de porter à l'écran les principes de mise en scène qu'il avait développés pour **Ring**, avant que son ami Hiroshi Takahashi ne mène le projet à terme avec Hideo Nakata. Pourtant, **Séance** ne ressemble pas à une copie et n'exhale pas le parfum d'amertume caractéristique des longs-métrages bricolés suite à un dessein juste esquissé mais jamais complètement réalisé.



Le film de Kurosawa respire une souveraine sérénité qui entre en résonance dès la première scène avec cette étrange inquiétude qui sourd dans tous les coins du cinéma de l'artiste. À son apogée (dont on n'est pas loin ici), ce dernier suscite chez le spectateur une angoisse résultant bizarrement de la non réalisation des craintes du public (c'est très intelligent). Bien que doté de moyens extrêmement limités, Kurosawa parvient dans **Séance**, en utilisant la seule force d'un septième art entièrement expurgé de ses artifices, à surprendre le public. Mieux encore, il réalise cet exploit en conférant à son récit une logique interne sans faille. Cette construction solide mais avenante faisait justement défaut à **Jellyfish** et dans une certaine mesure à **Kaïro**, film beaucoup plus virtuose mais peut-être trop abstrait et qui perdait rapidement dans ses méandres labyrinthiques la majorité de l'auditoire.

DU PSYCHOLOGIQUE AU FANTASTIQUE

Reste que si la grande limpidité de **Séance** était une prérogative à sa production (rappelons qu'il s'agit d'un film pour la télévision, dont la qualité a permis une petite sortie en salle au Japon, ce qui est extrêmement rare. Imaginez une seconde ***Julie Lescot*** sur grand écran, hein), cela n'a pas empêché Kurosawa de tisser une bande richement ornementée (le public se laissera séduire par les motifs quand les cinéphiles les détailleront). Ainsi, le cinéaste a réalisé un film choral où il cite avec brio De Palma, Marker, Hooper, Godard ou Ozu tout en mariant discrètement trois genres : drame urbain, thriller fantastique et psychologique. D'autre part, **Séance** est doté d'une bande-son sophistiquée qui contraste brillamment et donne du relief à une mise en image faussement épurée.

Sur le plan strictement narratif, comme souvent, Kurosawa contraint ses personnages à une mutation radicale et sans espoir de rédemption. Ses héros sont rongés par la culpabilité (cette dernière étant physiquement exhibée de manière vraiment troublante au moyen de la figure du double). Leur système de valeur s'effondre au point de les faire tomber dans la crise identitaire. Bien sûr, pour exprimer cela, on peut se demander pourquoi Kurosawa fait référence à des phénomènes « irrationnels », paranormaux, quand d'après certains « critiques » il pourrait s'en passer. La raison de ce parti pris est imparable, l'auteur cherchant à exprimer l'idée suivante : la nature reprend toujours ses droits sur la culture ou les codes sociaux. Diabolique !

LE TEMPS DU PLAN-SÉQUENCE

Dans **Séance**, ce n'est donc pas vraiment le fantôme qui est effrayant, mais l'implacabilité avec laquelle Kurosawa filme la dérive d'un couple ordinaire, rongé par la normalité, condamné à être possédé par une solitude infinie. Évidemment, le plan-séquence dont Kurosawa est l'un des plus habiles manipulateurs est un excellent moyen de propagation de tels sentiments. L'artiste le travaille avant tout comme mode de surgissement des possibles. L'angoisse ne survient donc pas tant d'un hors champ menaçant, toujours susceptible d'envahir le plan, mais surtout des transformations que peut subir le plan lui-même dans la durée. La beauté du cinéma de Kiyoshi Kurosawa réside dans cette capacité à inquiéter et à fasciner par le spectacle du temps à l'œuvre. D'aucuns pourront regretter qu'il soit encore une fois ici question d'une accumulation de désillusions. Les personnages décrits par Kurosawa traînent tous un tas de frustrations et de déceptions inépuisables qui semble voué à bâtir une théorie du mal-être contemporain. Certes, un tel spectacle est mentalement épuisant, mais l'essentiel est là : on ne sort jamais totalement indemne de la projection d'un film réalisé par Kiyoshi Kurosawa !

Bertrand ROUGIER

KÔREI. JAPON. 2000. RÉAL.: KIYOSHI KUROSAWA. SCÉN.: KIYOSHI KUROSAWA ET TETSUYA ONISHI D'APRÈS LE ROMAN SEANCE ON A WET AFTERNOON DE MARK MCSHANE. DIR. PHOT.: TAKAHIDE SHIBANUSHI. MUS.: GARY ASHIYA. PROD.: TAKEHIKO TANAKA ET YASUYUKI UEMURA POUR KANSAI TELECASTING CORPORATION ET TWINS JAPAN. INT.: KOJI YAKUSHO, JUN FUJIUKI, TSUYOSHI KUSANAGI, HIKARI ISHIDA, KITAROU... DUR.: 1H37. DIST.: ZOOTROPE FILMS. SORTIE LE 5 MAI 2004.

INTERVIEW KIYOSHI KUROSAWA - RÉALISATEUR
DE HOOPER À PECKINPAH

L'INTERVIEW QUI SUIT EST LONGUE ET DENSE. AUSSI, EN GUISE DE PRÉAMBULE, SACHEZ JUSTE QUE KIYOSHI KUROSAWA A DÉJÀ RÉALISÉ PLUS DE 40 FILMS DANS TOUS LES GENRES (ÉROTIQUE, COMIQUE, HORRIFIQUE, THRILLER...) ET QU'IL EST CONSIDÉRÉ AU JAPON COMME LE CHEF DE FILE D'UNE NOUVELLE VAGUE TRÈS AGITÉE.

Ci-dessus :
Le réalisateur Kiyoshi Kurosawa prend la pose le temps d'une photo lors de la promotion de Séance. (Photo : C Sacha Brasseur/Zootrope Films)

En haut, de gauche à droite : Jun (Jun Fubuki), jeune femme sans histoire qui possède des talents de médium, va aider la police à retrouver le corps d'une fillette kidnappée grâce à ses dons, qui lui permettent de rentrer en contact avec le spectre de cette dernière.

Comment s'est déroulée l'adaptation de Seance on a Wet Afternoon (roman déjà adapté au cinéma en 1964), le livre de Mark McShane, à un contexte cinématographique et japonais ?
Ce n'est pas moi qui ai découvert ce roman, mais le producteur d'une chaîne de télévision. Il m'a conseillé de le lire. J'ai trouvé que la structure et les thèmes étaient intéressants. L'histoire convenait bien à un film doté d'un budget réduit. **Séance** est au départ une production pour la télé. Je ne pensais pas qu'il sortirait un jour en France. Cependant, lors de la production, je m'étais fixé des objectifs précis car j'avais toutes les latitudes que je désirais dans la limite des moyens financiers mis à ma disposition. Mais il y avait des pièges à éviter. L'enlèvement d'une petite fille dans le but de gagner de l'argent n'était pas cohérent avec la réalité japonaise actuelle. On ne séquestre plus une gamine pour obtenir une rançon, les motivations sont forcément beaucoup plus complexes. J'ai donc orienté le film vers une réflexion sur la culpabilité. Cette dimension n'existe pas dans le roman.

Vous gérez la peur inspirée par ce personnage uniquement par des effets concernant le choix du cadre...
Vous avez tout à fait raison, j'ai fait très attention à la façon dont je construisais mes plans, notamment lors des apparitions de la petite fille, qui surgit dans des endroits bizarres, où en général un fantôme ne se trouve pas. C'est à partir de ça que j'ai voulu provoquer l'effroi. Cette construction inattendue pousse le spectateur à se méfier de tout, ça le rend paranoïaque.

La relation de l'individu avec le travail et la famille se retrouve dans la plupart de vos réalisations récentes...
Quand je travaille sur la création d'un personnage, j'imagine d'abord sa situation professionnelle et familiale. J'aime montrer des individus qui au départ sont soumis à des contraintes et qui s'en libèrent, qui à la fin prennent leur indépendance, et pas toujours pour le meilleur. En fait, le problème est que lorsqu'on abandonne son travail, qu'on quitte sa famille, qu'on franchit les frontières sociales, on devient rapidement asocial, parfois criminel. On ne peut pas mener une vie « honnête » en se libérant de toutes les contraintes.

Votre manière de représenter le couple et le cheminement vers la libération est assez « godardienne »...
Je suis très content d'entendre ce compliment, mais je crois que je ne suis pas encore arrivé au degré de réflexion de Godard. Comme lui, je pense qu'il y a un très fort lien entre la création et l'aspiration à la liberté. Ce que je trouve formidable chez Godard, c'est que le thème de la liberté n'est pas seulement évoqué dans l'histoire : lui-même arrive à se libérer des contraintes du film et à créer quelque chose de différent.

Vous donnez des cours de cinéma dans une école. Dans quelle mesure la proximité des étudiants modifie-t-elle votre rapport au septième art ?
Je ne délivre pas des cours aussi académiques qu'à l'université. Je n'ai que des étudiants qui aiment le cinéma et veulent vraiment faire des films. C'est très stimulant. Au départ, quand j'ai commencé, je voulais leur enseigner plein de choses. Finalement, je me suis rendu compte que c'est plutôt moi qui apprenais d'eux. Certains ont déjà beaucoup de talent et beaucoup d'énergie. Quand je leur enseigne quelque chose, j'ai peur d'entraver leur spontanéité et leur enthousiasme. Parmi mes étudiants, j'ai eu Shimizu Takashi, que j'avais présenté au producteur de **Séance**. Il lui a permis de réaliser un film, **Ju-on (The Grudge)** qui a rencontré un énorme succès au Japon. Il va d'ailleurs en réaliser lui-même le remake aux USA. Maintenant, je regrette de lui avoir trop appris. (rires)

C'est* Sweet Home *qui vous a sauvé d'une période où vous figuriez sur une liste noire pour avoir fait des pinku eiga...
C'est vrai. Je voulais réaliser un long-métrage dans la lignée des films d'horreur des années 60, comme les productions Hammer en Angleterre ou Roger Corman aux USA. Mais les producteurs voulaient un film beaucoup plus hollywoodien. Nous n'avons pas cessé de nous disputer sur le tournage au sujet de détails, à un moment nous ne voulions même plus nous parler. Mais grâce à ce film, j'ai pu sortir de la liste noire pour suivre les traces de réalisateurs qui font des films divertissants, donc assez commerciaux. Je ne me sentais pas capable de faire ça. Cela ne m'intéressait pas. Ma rencontre avec le V cinéma (NDLR : produits direct-to-video) m'a redonné confiance, ça m'a reconstruit.

On a dit, peut-être à tort, que* Sweet Home *est votre* Poltergeist. *Qu'en pensez-vous ? Tobe Hooper a-t-il influencé votre carrière ?
Vous êtes vraiment bien informé. J'adore Tobe Hooper. Je pense que

« J'ai orienté Séance vers une réflexion sur la culpabilité, dimension

Poltergeist n'est pas son film le plus représentatif. Il a été produit par Spielberg et son influence est assez importante. Mais à l'époque je me disais que si Tobe Hooper avait pu faire un film comme **Poltergeist**, moi aussi je pouvais faire un film un peu à la Spielberg. Ce que j'ai vécu sur **Sweet Home** doit ressembler à la souffrance de Tobe Hooper quand il a collaboré avec Spielberg.

Que pensez-vous de* Massacre à la tronçonneuse, *l'original ?

C'est un film extraordinaire. Il a eu une influence capitale sur l'industrie du cinéma d'horreur. Mais ce long-métrage non plus ne peut résumer l'œuvre de Tobe Hooper. Il est un peu spécial dans sa filmographie. Il possède à la fois une dimension très documentariste et une mémorable efficacité en termes de puissance des images. Le personnage au masque est fabuleusement utilisé. Il ne révèle jamais son identité et rien que ça, pour mille raisons qui n'ont de sens que lorsqu'on voit le film, c'est génial.

Ci-dessus :
Alors qu'elle dîne tranquillement à la table d'un restaurant, Jun sent la présence très tactile d'un fantôme.

Le thème du masque est aussi récurrent dans votre œuvre...

Vous avez raison. Pourtant, je n'ai jamais réalisé de films où les personnages portaient physiquement des masques, notamment parce que l'utilisation qu'en fait Tobe Hooper dans **Massacre à la tronçonneuse** est quasiment insurpassable. Reste que dans mes films, certains personnages revêtent un masque invisible, qui est celui que la société leur fait porter. Parfois ce masque se déchire, d'autres fois ce n'est pas le cas. Ce qui m'intéresse aussi beaucoup, ce sont les jeunes qui n'ont pas encore un masque déterminé, c'est-à-dire qui sont dans une période de doute, d'incertitude et qui ne veulent pas devenir des moutons.

Peckinpah est un cinéaste ayant une grande influence au Japon, n'est-ce pas ?

Je le vénérais quand j'étais adolescent. C'est l'un des réalisateurs qui m'a fait aimer le cinéma, car tout en faisant des films de genre, il parvenait à m'émouvoir. Je me demandais comment il arrivait à un tel résultat. C'est vraiment l'un des premiers réalisateurs qui m'aient marqué. Peut-être est-ce que les déserts urbains et affectifs que je montre font écho aux grandes plaines désertiques et aux personnages solitaires qu'il filmait. Mais plutôt que de parler d'influence sur des points très précis, je préfère dire que Peckinpah est un réalisateur mythique pour moi. J'aimerais être comme lui. Il faisait des films que je trouve idéaux. C'est difficile de vous expliquer, disons que ce qui me plaît dans ses œuvres c'est qu'elles parlent souvent de hors-la-loi, de marginaux. Il y a toujours dans ses films cette volonté d'individus contraints de se libérer, de passer au-dessus des lois, des règles et de la moralité. Ce ne sont pas seulement ses personnages qui me plaisent, mais aussi sa manière de filmer des paysages, des pistolets, des véhicules... Tout son univers tend vers cette volonté de transgresser les règles établies. Maintenant, il y a des fins heureuses, d'autres moins, des personnages meurent. Je pense que cela est directement lié à des films comme **Bright Future** ou **Séance**.

Vous traitez plus particulièrement dans vos films du concept de la naissance de l'individualité (au Japon) par rapport au groupe. Quel regard portez-vous sur l'évolution de ce concept ?

En effet, j'ai toujours cette volonté de réaliser des films qui vont vers l'extérieur, qui sortent des sentiers battus. Le problème est que le Japon est une petite île, dès que l'on veut en sortir on tombe sur la mer, donc c'est difficile de faire des films comme ceux de Sam Peckinpah. Au Japon, beaucoup de films ont été faits dans l'univers de l'intérieur, de la maison, Ozu en est le représentant. Je trouve que l'on peut faire des films très intéressants dans ce contexte clos. Mais moi j'ai toujours cette aspiration à sortir. Si on parle en termes de groupe, j'ai aussi plutôt tendance à être en marge, donc je montre des personnages qui sont comme moi. Ensuite, il y a plusieurs épilogues possibles. Dans **Kairo** par exemple, le personnage traverse la mer. Dans **Bright Future**, il revient sur ses pas. Dans **Séance**, le couple rentre chez lui et attend le retour de la police. Pour en revenir à Sam Peckinpah, je dirais que moi aussi j'aborde le thème de la fuite.

Comment expliquez-vous qu'un étudiant passionné par le cinéma de Sam Peckinpah et de Godard réalise un film comme* Violent Teacher, *en 1975, qui a marqué fortement vos collègues étudiants, au point d'en faire vomir certains ?

(rires) On ne m'a jamais posé ce genre de question, ni jamais parlé de ce film au Japon. Je ne m'attendais vraiment pas à ce que ça arrive en France. C'est l'histoire d'un professeur timoré qui n'arrête pas de se faire tyranniser par ses étudiants. Logiquement, un jour, il se met en colère... Sur le plan de la thématique, ce film est assez proche de **Chiens de paille** (Sam Peckinpah - 1971). C'est un court-métrage de 19 minutes. À l'époque, j'étais étudiant et cela n'a rien à voir avec les films que j'ai réalisés par la suite. On découvrait le cinéma, on faisait ça en s'amusant. Je vous avoue que j'ai un petit peu oublié le contexte et les motivations qui m'ont poussé à faire le film, c'est trop lointain pour moi.

Votre femme joue un rôle capital dans votre carrière...

Elle n'a pas seulement une grande influence dans la façon dont je représente la femme, la famille, les enfants et le couple d'un point de vue général, elle me renseigne aussi sur l'image ou le cadre. C'est mon spectateur le plus sévère. Elle n'arrête pas de me dire que le fait d'aimer des films devenus assez classiques, comme ceux de Peckinpah, constitue une force mais aussi un gros point faible. Elle m'incite à m'émanciper (rires). Sans elle, je me serais cantonné à réaliser de petits films de yakuzas dans le domaine du V cinéma. De manière plus générale, les personnages féminins ont souvent un rôle de point d'ancrage dans mes films. La femme est fréquemment le personnage qui doute. Elle ne porte pas de masque, contrairement aux hommes.

Propos recueillis par Bertrand ROUGIER

qui n'existait pas dans le roman. »

POINT

FENÊTRE SECRÈTE
DE DAVID KOEPP

Un coin perdu du Maine, un écrivain en panne d'inspiration, un maboul qui rôde un peu trop près de la maison, pas de doute, on nage en plein Stephen King. Et quand celui-ci rencontre au cinéma l'un des fils chéris d'Hollywood, on s'attend forcément à un résultat explosif. Nouveau pétard mouillé à l'horizon ? Pas si vite...

DE RUPTURE

Attention, il est préférable d'avoir lu la nouvelle ou d'avoir vu le film avant toute lecture, sous peine de connaître certains éléments aptes à révéler la fin de l'histoire.

Tandis que le direct-to-vidéo continue de le piller allégrement sous couvert de franchises foireuses (comme la série des **Children of the Corn** par exemple) et que les budgets pétés de thunes destinés au grand écran se ramassent comme la dernière des daubes (**Dreamcatcher**, un douloureux chemin de croix pour ceux qui ont lu le livre, un Z lendard au début et con comme la lune à la fin pour les autres), Stephen King, lui, semble s'en foutre. Même s'il vient mollement essayer de nous convaincre sur le DVD que le film de Lawrence Kasdan est une très bonne et fidèle adaptation de son roman, il est clair pour lui que le mariage du cinéma et de ses œuvres est désormais consommé, au profit d'une nouvelle maîtresse : la télévision. Et la boîte à cons est un eldorado providentiel pour le King, lui permettant ainsi de revoir et corriger des adaptations qu'il juge mauvaises (entre autres **Shining**, on comprend toujours pas pourquoi) ou qu'il pense inadaptables au cinéma (**Le Fléau**). Et quand il n'écrit pas directement pour la télé (**Rose Red**), il s'amuse à reprendre des séries cultes européennes pour les accommoder à sa sauce (***L'Hôpital et ses fantômes*** devenu ***Kingdom Hospital***). Mais toute cette nouvelle effervescence autour de ce média prolixe ne cache qu'une seule et unique préoccupation, trottant sans cesse dans sa tête depuis un bon moment déjà. A-t-il vraiment encore envie d'écrire ? Nous faisant gentiment mariner depuis sa demeure victorienne de

Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : Mort Rainey (Johnny Depp) découvre l'insoutenable : sa nemesis John Shooter serait-elle passée à l'acte ?

Mort et son rival amoureux Ted (Timothy Hutton), deux hommes attirés par la même femme...

L'ex flic Ken Karsch (Charles S. Dutton) enquête pour le compte de son ami Rainey. Il lui promet de stopper l'énigmatique Shooter. À ses risques et périls...

Amy (Maria Bello) et Mort Rainey en pleine procédure de divorce. Le mystérieux incendie de l'ancienne maison du couple n'arrange pas vraiment les choses.

Bangor, King racontait encore récemment au Los Angeles Times qu'il voulait arrêter d'écrire, qu'il n'avait plus rien à dire. Mais depuis ces déclarations, les libraires n'ont pas cessé d'être abreuvés de ses romans, comme si l'homme essayait de repousser une échéance tant physique (King est atteint d'une maladie héréditaire et dégénérescente qui entraînera un jour ou l'autre sa cécité) que psychologique. Et chez un écrivain, cette dernière fracture a pour effet irrémédiable et immédiat celui d'une désertion complète de son imagination, au profit d'une jolie page blanche. À cette incapacité soudaine de créer, le romancier Mort Rainey y est confronté dans *Vue imprenable sur jardin secret*, une nouvelle écrite par King en 1990 et parue dans le recueil *Four Past Midnight* (divisé en deux volumes en France, *Minuit 2* et *Minuit 4*). Un tel sujet ne pouvait qu'intéresser un homme comme David Koepp.

À peine diplômé de l'UCLA, Koepp a les doigts qui le démangent et signe dès 1988 le script d'**Apartment Zero** que réalisera Martin Donovan. Le début d'une longue série comme on dit. Sans temps mort, il abat un travail monstrueux et enchaîne les blockbusters (**La Mort vous va si bien**, **Jurassic Park** et sa suite), tout en réussissant le tour de force de se rendre indispensable aux yeux de nombreux auteurs (il signe **Panic Room** pour Fincher, De Palma ne jure quasiment plus que par lui depuis **L'Impasse**). De ses deux liaisons apparemment antagonistes naîtra un film somme : le **Spider-Man** de Sam Raimi. Outre l'évidente virtuosité de son réalisateur devenu star, l'autre force principale du film réside dans son script, osmose plutôt réussie de scènes d'actions démentes et d'autres, beaucoup plus intimistes et touchantes. En gros, David Koepp tient tout autant à la psychologie de ses personnages qu'à leur implication dans le déroulement du récit. Et ça, il le prouve en partie avec son premier long-métrage **Réactions en chaîne** (une banlieue rurale des États-Unis est soudainement privée d'électricité, laissant place au chaos), mais surtout avec **Hypnose** (l'employé des Télécoms Tom Witzky, interprété par Kevin Bacon, est confronté après une séance d'hypnose à un fantôme avide de vérité), son deuxième film s'inspirant d'un livre de Richard Matheson. S'intéresser alors de près aux problèmes de Mort Rainey est donc l'occasion unique pour lui de réitérer cette expérience sur un terrain défriché par le personnage de Tom Witzky : le film d'horreur.

PAGE BLANCHE

Mort Rainey (Johnny Depp) devrait être devant l'écran de son ordinateur à écrire un nouveau roman à succès. Au lieu de ça, il reste affalé des heures sur son canapé, à essayer vainement de dormir. Peut-être retrouvera-t-il dans le sommeil l'inspiration qui lui fait défaut depuis que sa femme Amy (Maria Bello) l'a quitté au profit de Ted (Timothy Hutton), un flic du genre ambigu. Détruit par son divorce et l'attention entièrement focalisée sur sa femme, Mort Rainey n'a que la force d'attendre que tout cela passe, du fond de son bungalow perdu le long du lac Tashmore…

À l'écran, ces scènes d'exposition qui pourraient prendre plus d'une bobine dans n'importe quel autre film sont expédiées ici en moins de cinq minutes. Sans détour, Koepp nous expose le trauma de Rainey (il découvre sa femme au plumard avec Ted), nous fait comprendre en un plan sur son ordinateur que sa muse lui fait défaut (trois pauvres lignes en stand-by attendent patiemment que l'écrivain sorte de sa léthargie) et nous le montre enfin avachi sur un canapé miteux comme le denier des alcooliques. Surgit alors John Shooter (John Turturro), un étrange gaillard au look d'amish et à l'accent typique du Mississipi, venu frapper à sa porte pour l'accuser de lui avoir volé une histoire intitulée *Fenêtre secrète* (un titre qui deviendra celui du film). L'homme demande réparation. Rainey s'en fout royalement et le raccompagne poliment vers la sortie, le prenant ainsi pour un aimable péquenot désirant se faire un peu de fric sur son dos. Mais l'homme est du genre tenace et prétend être prêt à tout pour obtenir ce qu'il veut. Sa notion toute particulière de justice pourrait même le conduire jusqu'au meurtre. S'engage alors un duel sans pitié, où l'énigmatique et omniscient Shooter semble avoir constamment une longueur

d'avance sur Rainey, le connaissant mieux qu'il ne se connaît lui-même…

Étant sans conteste la meilleure nouvelle de *Four Past Midnight*, *Fenêtre secrète* est, comme souvent chez King, une authentique réflexion sur le rôle de l'écrivain dans la société et sur son rapport avec son art sur un plan strictement matériel. Mort Rainey, tout comme King, est un écrivain commercial, qui espère que d'autres gens vont aimer son travail. Il se doit de répondre à l'attente de ses lecteurs. À l'opposé, John Shooter écrit tout simplement parce qu'il aime ça. La reconnaissance n'a aucun intérêt pour lui. Peu importe qu'il soit publié ou non, Shooter n'a de considération que pour l'art pur. Pour lui, Rainey n'est textuellement qu'un « *petit scribouillard de merde, uniquement là pour le pognon* ».

Forcément en conflit, les deux hommes le sont comme peut l'être King avec ses démons intérieurs, démons l'obligeant dès son quatrième roman en 1977 (*Rage*) à écrire sous le pseudonyme de Richard Bachman. Même si contrairement à Rainey, sa vie familiale va pour le mieux (il vit toujours avec sa femme, la romancière Tabitha Spruce, et vient d'approuver sourire aux lèvres le mariage homosexuel de sa fille Naomi avec sa prof de fac, au grand désarroi de l'Amérique bien pensante), King a toujours eu du mal avec cette douloureuse équation, d'où la création de Bachman. Schizophrène, le binoclard du Maine l'est et ne peut le nier. N'étant en rien un synonyme de la folie, la schizophrénie est le moteur essentiel à tout écrivain officiant dans le domaine de la terreur. Étant par définition une psychose caractérisée par une perte de contact avec la réalité et un repli sur soi, ce trouble mental est au cœur de *Fenêtre secrète*. C'est sa première force, mais aussi sa plus grande faiblesse.

DÉJÀ VU ?

« *J'exprime toute ma reconnaissance à feu Richard Bachman pour son aide et la source d'inspiration qu'il fût pour moi. Jamais ce roman n'aurait vu le jour sans lui.* » Cette phrase testament ouvre son roman *La Part des ténèbres*, écrit en 1989, soit un an avant *Fenêtre secrète*. Là, King nous livrait l'une de ses histoires les plus personnelles, les plus intimes. Thad Beaumont, c'était lui. Quant à Bachman, il prenait les traits de George Stark, infâme résidu d'une gémellité non assouvie. Ayant officiellement tué Bachman en 1985 (après qu'un étudiant découvre sa véritable identité) et raconté cette histoire dans *La Part des ténèbres*, King peut donc logiquement trouver à ce moment un épanouissement total dans son art, devenant ainsi cette incroyable machine au rendement frénétique (on approche des cinquante ouvrages, sans parler des nouvelles, tout ça en moins de trente ans de carrière), qui n'hésite plus à regarder en arrière de façon totalement décomplexée (il écrit *Les Régulateurs* en 1995 en faisant croire qu'il s'agit là d'une œuvre oubliée de Bachman, publiée à titre posthume). Bref, King a réussi là où Rainey échoue constamment : tuer l'autre pour avancer. Véritable enjeu, mais aussi véritable ambiguïté du film.

Nous ayant prouvé par le passé qu'il était un réalisateur plutôt adroit (le plan-séquence du canapé marche à chaque fois dans **Hypnose**), Koepp est ici confronté à un problème uniquement lié à la narration de son film, non pas en termes d'écriture ou de structure, mais tout simplement d'histoire. Sa réalisation est toujours aussi efficace, les acteurs sont tous très bons (avec quelques réserves cependant sur Depp qui provoque l'effet inverse de celui recherché dans certaines scènes), en particulier John Turturro, et l'ambiance résidentielle de la nouvelle est parfaitement restituée, mais l'ensemble pèche dans sa montée en puissance de la persécution (où l'animal de compagnie est toujours le premier sacrifié) et dans son dénouement, trop attendu et évident, malgré une absence totale de concessions aux mœurs en vigueur. Dénouement rapidement mis à jour par ceux qui n'avaient pas lu la nouvelle lors de scènes sans équivoques (le cauchemar sur la falaise, le reflet du miroir dans la salle de bain, la véritable signification du nom du personnage de Turturro). Certes, King a écrit l'histoire en 1990 mais le film lui, sort en 2004, après Shyamalan, **Fight Club** et **Identity**. On craint alors que David Koepp ne rencontre le même mur d'incompréhension que celui auquel il s'était heurté lors de la sortie d'**Hypnose** (on reprochait à son film d'être trop proche de **Sixième sens**, alors que Matheson a écrit l'histoire en 1958), confinant ainsi **Fenêtre secrète** au rang d'aimable copieur arrivé bien trop tard. Ce ne serait pas rendre justice à un réalisateur qui ne se moque jamais de son public, et à un écrivain dont l'apport au genre est désormais reconnu comme essentiel.

Alexandre BUSTILLO

SECRET WINDOW. USA. 2004. RÉAL.: DAVID KOEPP. SCÉN.: DAVID KOEPP, D'APRÈS LA NOUVELLE DE STEPHEN KING. DIR. PHOT. : FRED MURPHY. MUS.: PHILLIP GLASS. PROD.: GAVIN POLONE, MANON BOUGIE ET EZRA SWERDLOW POUR PARIAH PICTURES. INT.: JOHNNY DEPP, JOHN TURTURRO, MARIA BELLO, TIMOTHY HUTTON, CHARLES S. DUTTON, LEN CARIOU… DUR.: 1H36. DIST.: COLUMBIA TRISTAR FILMS. SORTIE LE 14 AVRIL 2004.

Ci-dessus:
Mort Rainey et John Shooter (l'excellent John Turturro), deux écrivains auteurs d'une même nouvelle intitulée *Fenêtre secrète*. Qui a pompé l'autre ?

LA MÉMOIRE DU TUEUR
D'ERIK VAN LOOY

Un polar original et sincère en provenance du Plat Pays ? Oui, c'est possible, grâce à un jeune cinéaste sympathique qui a décidé de faire bouger les choses et de redonner ses lettres de noblesse à un cinéma de genre européen qui a encore du mal à s'affirmer.

MORT À L'ARRIVÉE

CRITIQUE

Angelo Ledda est un tueur à gages qui souffre des prémices de la maladie d'Alzheimer. Quand il découvre que ses employeurs sont à la tête d'un réseau de prostitution enfantine, il décide de profiter du temps qu'il lui reste à vivre pour démonter les rouages de ce réseau. Il choisit d'utiliser l'inspecteur de police Eric Vincke pour mieux parvenir à localiser et éliminer ceux dont il va bientôt oublier les noms.

La bonne volonté, l'efficacité et l'opiniâtreté. Au-delà de son pitch accrocheur, voilà les qualités principales d'un film que l'on allait pourtant voir sur la pointe des pieds. Principalement parce qu'il faut bien reconnaître que la Belgique flamande n'est pas vraiment le fer de lance du cinéma européen (industrie inexistante, télé omniprésente...) Contre ce système sclérosé dont il a lui-même fait partie, Erik Van Looy choisit l'alternative du cinéma qu'il aime : le cinéma de genre américain. Sachant que la démarche des films qu'il admire est la bonne, à savoir privilégier le spectacle et mettre en avant la fiction, il l'applique pour mieux dynamiser, voire réanimer, un cinéma local en pleine léthargie. Et ce parti pris s'est avéré payant puisque le film a explosé le box-office local engrangeant des recettes historiques pour un film en langue flamande.

Il y a dans **La Mémoire du tueur** une vraie volonté de livrer quelque chose qui soit à la fois visuellement soigné et narrativement efficace. On s'en rend compte dès la scène d'ouverture, où le personnage du flic débarque en tant que client chez un maquereau qui lui propose les services de sa propre fille. Une scène tendue, vraie, aussi violente que profondément humaine. Van Looy laisse la richesse de son histoire se développer et ne surligne jamais les mécanismes qui l'articulent, comme par exemple la maladie dont est atteint son personnage principal, qui est toujours introduite de manière discrète et pertinente. Cette pudeur et cette absence de pathos, si elles permettent au film de maintenir la tension inhérente à tout bon polar qui se respecte, renforcent également la charge émotionnelle de l'intrigue et font exister ses personnages sur l'écran. Certes, le film n'est pas exempt de défauts (notamment au niveau du rythme) mais dans l'ensemble, on voit bien que Van Looy avait une idée bien précise de ce qu'il cherchait à faire et de l'histoire qu'il avait à raconter. Ça tombe bien, c'est justement ce dont a besoin le cinéma européen : de gens qui savent raconter des histoires.

Arnaud BORDAS

DE ZAAK ALZHEIMER. BELGIQUE/PAYS-BAS. 2003. RÉAL.: ERIK VAN LOOY. SCÉN.: CARL JOOS ET ERIK VAN LOOY D'APRÈS LE ROMAN DE JEF GEERAERTS. DIR. PHOT.: DANNY ELSEN. MUS.: STEPHEN WARBECK. PROD.: ERWIN PROVOOST ET HILDE DE LAERE POUR MMG FILM. INT.: JAN DECLEIR, KOEN DE BOUW, WERNER DE SMEDT, GENE BERVOETS, JO DE MEYERE, TOM VAN DYCK... DUR.: 2H03. DIST.: ARP SÉLECTION. SORTIE LE 14 AVRIL 2004

INTERVIEW
ERIK VAN LOOY
RÉALISATEUR

L'ŒIL DU TUEUR

APRÈS AVOIR ÉTÉ CRITIQUE DE CINÉMA, LE FLAMAND ERIK VAN LOOY A RÉALISÉ DES COURTS-MÉTRAGES, DES ÉPISODES DE SÉRIE TÉLÉ, DES JEUX TÉLÉVISÉS ET DEUX LONGS-MÉTRAGES. SON TROISIÈME, LA MÉMOIRE DU TUEUR, DÉBARQUE CHEZ NOUS APRÈS UN ÉNORME CARTON À DOMICILE, OÙ IL A COIFFÉ AU POTEAU MATRIX REVOLUTIONS, KILL BILL, LE RETOUR DU ROI ET LE MONDE DE NEMO.

Il y a dans votre film un travail sur la forme qui détonne par rapport à ce que l'on voit d'habitude en provenance d'Europe du Nord...

Je crois que c'est un phénomène de génération. Il y a de plus en plus de jeunes réalisateurs en Europe qui ont été élevés au cinéma de genre américain et qui en ont retenu une certaine ambition visuelle. Je pense notamment à des gens comme Matthieu Kassovitz avec **Les Rivières pourpres**. J'aime particulièrement les films américains des années 70, les réalisateurs comme William Friedkin, Arthur Penn... C'est du vrai spectacle et en même temps, ça raconte quelque

chose sur la vie des gens. C'est pour ça que **La Mémoire du tueur** est un vrai polar mais qu'en même temps, on y parle de la Belgique, de la corruption du pouvoir, etc. J'adore aussi des réalisateurs plus récents, comme Steven Spielberg ou Michael Mann. **Les Dents de la mer** est mon film préféré et j'ai étudié **Heat** sous tous les angles pendant la rédaction du scénario. Ce film est un modèle de construction narrative et il partage avec **La Mémoire du tueur** cette relation ambiguë entre le flic et le gangster. Avant de tourner, j'ai regardé beaucoup de films, comme **Paris, Texas** pour l'emploi des couleurs, ou **Narc**, qui plonge son spectateur dans le vif du sujet d'une manière assez impressionnante.

La Mémoire du tueur est touchant parce qu'il raconte aussi l'histoire de deux hommes opposés mais qui ont en commun une certaine dignité face à la débâcle qui les entoure...
Oui, ce sont deux types qui voient le monde s'écrouler autour d'eux mais qui n'en continuent pas moins à rechercher la vérité, même s'ils n'ont pas du tout la même vie, la même manière de se comporter et d'agir dans la société. Ils me font penser au détective que joue Nicholson dans **Chinatown** : ils continuent de chercher, malgré tout. Du coup, leur personnalité en a été enrichie. Dans le roman, les personnages étaient beaucoup plus unidimensionnels : le tueur était glacial et le flic était un homme heureux. J'en ai fait des personnages plus mélancoliques et j'ai développé le lien qui les unit.

Vous n'aviez pas peur que l'adjoint du flic, qui est une sorte de sidekick comique, n'entame quelque peu la crédibilité du rapport entre les deux antagonistes ?
Peut-être mais ça, c'est mon côté grand public. J'avais peur de faire un film trop lourd. C'est quand même assez noir comme histoire et j'avais besoin de rajouter un personnage de « buddy movie » pour détendre un peu l'atmosphère. Et ça a marché. Le public a bien aimé cette soupape. Maintenant, c'est vrai que si je faisais un director's cut, je réduirais sans doute la dose d'humour. Une fois encore, j'ai rajouté ça parce que je ne voulais pas que mon public décroche. Je crois qu'essayer de faire un film à la fois grand public et intègre est l'une des choses les plus difficiles.

Votre film aborde la collusion entre le pouvoir et les réseaux pédophiles...
Oui, c'est un thème qui touche tous les Belges. En plus, l'affaire Dutroux est au centre de l'actualité ces temps-ci. Mais je n'ai pas cherché à m'en inspirer. Ça fait un moment que je planche sur ce projet. Le premier jet du scénario date de 1993. En fait, il y a eu deux éléments qui m'ont bien emmerdé durant la gestation du projet : en 1996, le scandale Dutroux a éclaté et là, je me suis dit qu'on allait m'accuser de surfer sur la récupération de cette affaire sordide. Et de toute façon, je savais qu'à partir de là, le film ne serait plus jamais reçu de la même manière. Du coup, cette affaire a quand même influencé le film, le ton en est devenu beaucoup plus mélancolique, plus noir et plus dur. Puis, il y a eu le film **Memento**, qui était également un thriller traitant d'un personnage qui perdait la mémoire. Mais bon, mon film ne transforme pas cet élément en concept narratif comme le fait **Memento**...

Vous aimeriez partir bosser aux États-Unis ?
Pourquoi pas ? Moi, je serais partant, mais ma femme, je ne crois pas ! (rires) Il y a eu des contacts pour un éventuel remake de **La Mémoire du tueur**, vu le succès énorme du film dans mon pays, mais il n'y a rien de fait. A priori, je ne suis pas contre. Ils ont fait du très bon boulot sur le remake d'**Insomnia**, alors que l'original était déjà très bien.

Propos recueillis par Arnaud BORDAS

Ci-dessus, de gauche à droite : Freddy Verstuyft (Werner De Smedt), un jeune flic fanfaron essaye son flingue sous le regard de son co-équipier Eric Vincke (Koen De Bouw, à gauche).

Angelo Ledda (Jan Decleir), un tueur à gages qui fait le grand nettoyage avant de tirer sa révérence.

En bas, à gauche : Ledda élimine un ancien confrère : sans pitié !

Fallait-il parler de LA PASSION DU CHRIST dans Mad Movies ? Les bouffeurs de curé accompagnés, une fois n'est pas coutume, par les culs de bénitier horrifiés qu'un tel sujet figure dans un magazine pas sérieux, vous répondront par la négative. D'autres, incroyants mais accros au cinoche gore et au fantastique en général, vous diront que oui. Mais finalement, le problème est ailleurs. Si l'on s'en tient à ce que l'on a toujours fait, c'est-à-dire donner la priorité aux « films fous », alors oui, il fallait parler ici du film de Mel Gibson.

CECI EST MON SANG...

LA PASSION DU CHRIST

DE MEL GIBSON

Ci-dessus : Jésus de Nazareth (Jim Caviezel) sur la croix, une image connue de tous mais ici revisitée sous un éclairage jugé sadique et choquant par les âmes sensibles.

Porter à l'écran la Passion du Christ avec un budget somme toute assez modeste (30 millions de dollars, entièrement sortis de la poche de Gibson), décider de le tourner en araméen et en latin, et tenter de représenter sur près de deux heures la souffrance d'un homme torturé puis crucifié, tout cela relevait effectivement du pari le plus dingue. D'autant plus que, même si la distribution internationale du film semble avoir été préparée de longue date, personne à Hollywood ne misait un kopeck sur le projet. Un mois après sa sortie en salles, le film s'est imposé comme l'un des succès les plus foudroyants de l'histoire du box-office, avec 300 millions de dollars de recettes sur le seul territoire américain.

SCANDALE

La personnalité controversée de Mel Gibson, fervent catholique traditionaliste, a dès les prémices du projet jeté de l'huile sur le feu et entraîné une polémique quant au contenu théologique du métrage. Avant même d'avoir vu le film, beaucoup se sont prononcés contre, y voyant a priori le nouvel avatar d'un antisémitisme séculaire qui désigne les juifs comme le peuple déicide. À la sortie du film, certains journaux américains se sont même déchaînés dans des termes d'une rare violence, le New York Daily News brocardant « *le film le plus violemment antisémite réalisé depuis les films de propagande allemande de la Seconde Guerre Mondiale* » et le New Yorker décrivant « *un voyage de mort écœurant* ». En France, la presse avide de scandales est allée jusqu'à fouiller dans le passé du père de Gibson, extrémiste religieux notoire, pour mieux descendre le fiston dont on n'avait pas encore vu le film, et l'exploitant Marin Karmitz a refusé de programmer dans ses salles MK2 ce « *film de propagande fasciste* ». D'autres voix, laïques, chrétiennes ou juives, ont eu beau déclarer que le film n'était pas antisémite, rien n'y a fait. Il fallait à tout prix entretenir le scandale, faire grimper l'audimat et tourner les rotatives de la bonne conscience outragée.

VIOLENCE

À la vision de **La Passion du Christ**, force est de constater que les dignitaires juifs du Sanhédrin et la foule qui les soutient n'y tiennent pas le beau rôle. Pourtant, la description du comportement violent d'un peuple, à un moment donné de l'Histoire, implique-t-elle forcément la thèse selon laquelle ce même peuple serait montré du doigt dans son ensemble et pour l'éternité ? Certainement pas. Et en tout cas, on ne peut que déplorer le délire accusatoire de certains, car cette thèse n'est à aucun moment lisible dans le film de Mel Gibson, qui se borne à décrire les manœuvres politiques se jouant entre le Sanhédrin et le gouverneur romain Ponce Pilate. En ce qui concerne la véracité des faits, si les historiens s'accordent à dire que les éléments disponibles actuellement nous empêchent de déterminer la part de responsabilité de l'administration romaine et des institutions juives dans la mort du Christ, Mel Gibson, lui, prend le parti de reporter la faute sur tous les hommes, comme il a toujours été stipulé dans la liturgie catholique (le Christ est mort pour sauver l'humanité tout entière entachée par le péché originel), et va même jusqu'à filmer sa propre main en train de clouer le Messie sur la croix, signifiant ainsi qu'il est le premier des coupables. Il faut savoir que **La Passion du Christ** n'a rien d'une

œuvre théologique complexe et qu'il s'agit avant tout d'une expérience cinématographique au sens premier du terme, un voyage émotionnel éprouvant qui s'inscrit dans une longue tradition artistique. On a vu certains chrétiens choqués par le réalisme atroce du film, mais on leur rétorquera qu'on est effectivement en présence d'un scénario qui raconte le calvaire et la crucifixion du Christ et qu'on est donc pas là pour rigoler. Après tout, *La Passion selon St Matthieu* de Bach n'est pas le morceau de musique le plus guilleret qui soit. Vous êtes donc prévenus. Après, libre à chacun de croire ou pas aux faits dépeints dans **La Passion du Christ**. Reste le film lui-même.

HALLUCINATION

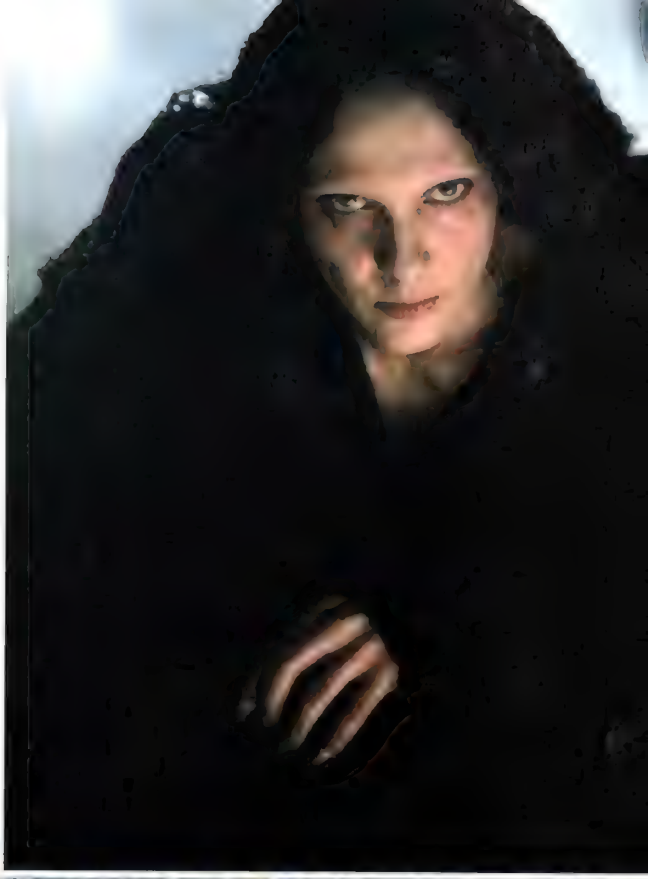
Attendez-vous d'ores et déjà à un film d'un extrémisme visuel sans équivalent, par la manière qu'il a de générer une sorte de sur-naturalisme où se côtoient sans une once de recul le réalisme le plus cru et l'expressionnisme le plus outrancier. Mel Gibson fait ainsi preuve dans ce qu'il montre d'un sens du détail et de l'exhaustivité qui confine à l'insoutenable, et dans la manière qu'il a de le montrer d'un courage artistique presque inconscient : sûr de lui, le film n'hésite pas à donner dans l'iconisation la plus débridée et la plus signifiante, utilisant constamment le ralenti et l'emploi d'une musique omniprésente, jetant à la face du spectateur des plans subjectifs incroyables qui transmettent le ressenti du Christ pendant sa flagellation ou carrément le point de vue de Dieu le Père en personne après la crucifixion. **La Passion du Christ** surprend avant tout par ce refus catégorique de basculer dans la suggestion : il faut voir la représentation du Diable (l'une des plus belles jamais vues sur un écran) et toute la batterie d'outrances picturales qui l'accompagnent pour réaliser, au-delà des références évidentes aux visions dantesques d'un Jérôme Bosch, combien Gibson a tout osé et ne s'est embarrassé d'aucune considération d'ordre esthétique (du genre « *essayons de faire quelque chose de subtil et d'équilibré* »). Pourtant chargé d'une filiation écrasante et totalement assumée (d'autres plans font ouvertement référence aux tableaux du Caravage), le film ne s'y arrête pas et n'instrumentalise jamais ce background, prouvant par là même que Gibson a mis toute sa foi et toutes ses tripes sur la pellicule dans le seul but d'immerger son spectateur dans un maelström émotionnel jusqu'au-boutiste.

BEAUTÉ

C'est là tout le propos de **La Passion du Christ** : croire à un tel point dans le cinéma et dans sa puissance d'implication qu'il soit possible d'en faire un prolongement de l'âme susceptible de ramener l'être humain au mystère insondable de sa destinée. C'est indubitablement la voix d'un artiste qui s'exprime ici, et non celle d'un historien ou d'un théologien. Un artiste impulsif et mystique qui a eu le courage de bâtir seul contre tous une œuvre de sang, de sueur, de larmes, mais aussi d'amour, qui culmine dans un plan final hallucinant. Un plan qui renvoie aux oubliettes des décennies d'imagerie post-hippie pour mieux restituer le personnage dans toute sa grandeur mythologique et pour nous rappeler combien la Résurrection symbolise dans la foi catholique un triomphe, une révolution qui annonce la venue de l'homme nouveau et l'espérance des temps modernes. Ce seul plan, aussi génial que couillu, contredit définitivement ceux qui voient dans le film une œuvre de haine rétrograde et inhumaine et laisse le spectateur dévasté, épuisé physiquement, mais aussi rassuré par la signification profondément positive de ce qu'il vient de voir : un spectacle beau, terrible et sans concession. One from the heart.

Arnaud BORDAS

THE PASSION OF THE CHRIST. USA. 2003. RÉAL.: MEL GIBSON. SCÉN.: MEL GIBSON ET BENEDICT FITZGERALD. DIR. PHOT.: CALEB DESCHANEL. MUS.: JOHN DEBNEY. PROD.: MEL GIBSON, BRUCE DAVEY ET STEPHEN MCEVEETY POUR ICON PRODUCTIONS. INT.: JIM CAVIEZEL, MONICA BELLUCCI, MAIA MORGENSTERN, HRISTO SHOPOV, MATTIA SBRAGIA, LUCA LIONELLO, HRISTO JIVKOV, ROSALINDA CELENTANO... DUR.: 2H06. DIST.: QUINTA DISTRIBUTION. SORTI LE 31 MARS 2004.



De haut en bas et de gauche à droite : Le Diable (Rosalinda Celentano), le grand « bad guy » du film, qui se dissimule derrière les actes barbares de tous ceux qui ont renoncé à leur humanité.

Le Christ pendant un chemin de croix aussi long et qu'éprouvant.

Marie (Maia Morgenstern) et Marie-Madeleine (Monica Bellucci), la maman et la putain, accompagnent les souffrances de Jésus.

La Cène, ou le dernier repas du Christ avant le début de la fin.

Sans lien de parenté avec Álex, Eloy de la Iglesia est l'une des figures majeures du cinéma alternatif ibérique aux côtés d'Amando de Ossorio, Jesus Franco et Narciso Ibáñez-Serrador. Adepte d'un cinéma convulsif, Eloy de la Iglesia est l'auteur de certains titres cultes du cinéma populaire espagnol. Cannibal Man, Le Bal du vaudou, L'Enfer de la drogue 1 et 2... Des films qui sentent le souffre et qui laissent un goût amer dans la bouche du spectateur. Rencontre avec une force de la nature dont la radicalité de propos est souvent frappée au coin du bon sens !

LE GENRE CONTESTATAIRE

Ci-dessus :
Eloy De la Iglesia en pleine direction d'acteur sur Les Amants Bulgares. Un drame intimiste basé sur une liaison homosexuelle.

En bas :
Un couple en pleine dérive psychologique dans La Créature. Un OVNI cinématographique qui aborde de manière frontale la zoophilie.

Page de droite :
L'affiche espagnole de Cannibal Man. Une variation hibérique du Boucher de Claude Chabrol.

D'où vient votre passion pour le cinéma ?
Ma passion pour le cinéma est un problème quasi pathologique. C'est une maladie, voire une toxicomanie ! (rires) Cela remonte à mon enfance. Je marchais dans la rue et j'ai aperçu une foule gigantesque qui faisait la queue devant un grand cinéma de San Sebastian. J'étais frappé par la densité humaine qui gravitait autour de ce lieu et je me suis demandé ce qu'il pouvait bien y avoir de si important à l'intérieur pour rassembler tant de gens. La curiosité a eu raison de moi et je me suis joint à la foule pour aller voir **Freaks** de Tod Browning. Le choc a été total ! C'était une expérience viscérale, à la fois plaisante et éprouvante. Le poids de chaque image m'écrasait les rétines. Pendant toute la durée du film, je ne cessais d'être basculé d'une sensation à l'autre : j'étais à la fois émerveillé, terrifié, joyeux, meurtri et ému par ce que je voyais à l'écran. Cette expérience était d'une telle puissance qu'elle a carrément scellé mon destin ! Depuis cet instant, je n'ai pu dissocier ma vie du cinéma.

Est-ce* Freaks *qui a déclenché votre passion pour les personnages marginaux ?
Tout à fait. Les marginaux sont des personnages riches, qui offrent de nombreuses possibilités en matière dramatique. Faire un film avec des personnages qui n'ont pas le moindre problème affectif, financier ou même physiologique n'a aucun intérêt.

Votre vocation de cinéaste est-elle née avec le film de Tod Browning, ou avez-vous été incité par un autre film ?
Ce serait plutôt un mouvement culturel qui m'a incité à être réalisateur : la Nouvelle Vague française. Lorsque j'ai un peu mûri, j'ai été frappé de plein fouet par les films de Jean-Luc Godard, Claude Chabrol et Alain Resnais. Ils ont carrément fait évoluer le langage cinématographique et je me suis donc penché vers le cinéma français à ce moment-là. J'aimais beaucoup le cinéma américain, mais le cinéma français, à cette époque, proposait des films dont la teneur cinématographique et thématique était nettement plus consistante. Cette profondeur d'esprit manquait cruellement au cinéma américain.

C'est ce qui vous a incité à faire vos études de cinéma en France ?
En partie, oui. Le cinéma français à cette époque était un modèle de liberté d'expression. Jean-Luc Godard et Alain Resnais se servaient du cinéma comme d'un divertissement, mais aussi comme d'un outil idéologique. « *Le travelling est surtout une question de morale* » pour paraphraser le réalisateur d'**À bout de souffle**. Sous la dictature de Franco en Espagne, nous ne pouvions pas faire ce genre de films. Je voulais approfondir mes connaissances cinéma en France, parce que l'esprit culturel espagnol était vraiment très plat.

Sont-ce les limites restrictives de la dictature qui vous ont poussé à tourner des films de genre pour servir une certaine cause sociale ou politique ?
Tout à fait ! Il y a certains films fantastique ou d'horreur qui se révèlent être de puissantes allégories sociales ou politiques, comme **La Nuit des morts-vivants** de George A. Romero ou même certains westerns italiens. De véritables pamphlets masqués par l'étiquette du cinéma populaire. C'est sous l'angle du film d'horreur que j'ai entrepris de faire **Cannibal Man**, car il était impossible de traiter aussi ouvertement de sujets aussi brûlants que l'exclusion sociale et la peur de l'autorité policière, sous peine d'être censuré et mis en prison pour actes subversifs.

Pourquoi n'avez-vous pas quitté l'Espagne pour démarrer votre carrière à l'étranger ?
Cela m'aurait posé un gros problème de conscience. Il fallait impérativement rehausser le statut culturel de l'Espagne et nous devions faire changer les choses de l'intérieur. Proposer plus de films et de spectacles pour la population espagnole était le but que je m'étais fixé dès le départ. C'est pour cette raison que j'ai un respect immense pour des cinéastes tels qu'Amando de Ossorio, Narciso Ibáñez-Serrador, Paul Naschy ou même Jesus Franco ! Ils ont continué à faire vivre le cinéma populaire espagnol durant une période peu propice à la fantaisie.

Et que pensez-vous de certains cinéastes européens qui ont choisi les États-Unis comme terre d'exil pour bénéficier d'une certaine liberté artistique ?
Je respecte leur choix. Par exemple, si j'étais dans la situation de Fritz Lang après **Metropolis**, j'aurais aussi déguerpi ! Je comprends aussi le choix d'un cinéaste comme Paul Verhoeven, qui était devenu indésirable en Hollande et a préféré s'envoler vers les États-Unis pour retrouver un second souffle artistique. Et il a même gagné au change avec des films comme **Robocop**, **Basic Instinct** et **Starship Troopers** !

Qu'est-ce qui vous a incité à franchir le pas de la mise en scène en réalisant* Fantasia 3, *un film à sketchs tiré des contes des frères Grimm, Baum et Andersen, alors que votre sensibilité était plus orientée vers la politique et les travers de société ?
Faire un film commercial pour inaugurer votre carrière de cinéaste est toujours bénéfique. **Fantasia 3** m'a permis de me familiariser avec certains aspects techniques inhérents à la réalisation et d'approfondir mes connaissances en matière d'éclairage. Et j'adore les contes pour enfants ! Ce sont pour la plupart des histoires riches en émotion qui recèlent des trésors de philosophie.

L'univers féerique de* Fantasia 3 *a été rompu subitement par vos autres films dont l'orientation était plus adulte. Des films qui traitent de rejet social, d'homosexualité indésirable et du monde de la drogue... La transition n'a pas été douloureuse ?
Fantasia 3 était simplement un galop d'essai artistique pour me lancer et il m'a permis de m'introduire en douceur dans le milieu. En inaugurant ma carrière par un film qui aurait fait couler beaucoup d'encre, je ne serais même pas là à vous parler. J'aurais été crucifié et laissé à un avenir incertain dans l'industrie.

Cannibal Man ***est le titre le plus connu et le plus extrême de votre filmographie. L'histoire d'un simple ouvrier qui se retrouve pris dans une spirale meurtrière à la suite d'un accrochage avec un personnage aux tendances réactionnaires. Comment avez-vous eu l'idée d'un tel film ?***
Tout a démarré lorsque j'ai vu **Le Boucher** de Claude Chabrol. J'ai été ébloui par les interprétations de Jean Yanne et Stéphane Audran et par le travail accompli par Chabrol au niveau du scénario et de la mise en scène. C'est sans doute le plus beau film fait sur l'abandon socio-affectif. Ce qui m'avait également plu était le choix de Chabrol de prendre des personnages très simples et de s'en servir comme baromètre social. C'est dans ce sens que je voulais arpenter les mêmes sentiers que **Le Boucher**. Je voulais faire un film d'horreur - car ne nous y trompons pas, **Le Boucher** l'est à sa manière - qui pouvait également servir de parabole sur la situation espagnole en pleine phobie policière. **Cannibal Man** est un film simple, dont la structure dramatique est classique, le déroulement linéaire et qui ne possède pas de crescendo graphique lors du point culminant du troisième acte. On assiste tout simplement à la dérive psychologique d'un personnage, transformé en antihéros par les circonstances, qui, à cause d'un simple malentendu, voit sa vie basculer dans l'horreur. **Cannibal Man** est l'un de mes films préférés et il n'aurait jamais vu le jour si je n'avais pas été incité par le génie de Claude Chabrol. Je lui dois énormément de choses.

Vous l'avez dit à Claude Chabrol ?
Bien sûr ! Il avait vu et beaucoup apprécié **Cannibal Man** ! Il avait remarqué les similitudes avec son propre film, mais c'est surtout mon portrait de l'Espagne qui lui avait plu.

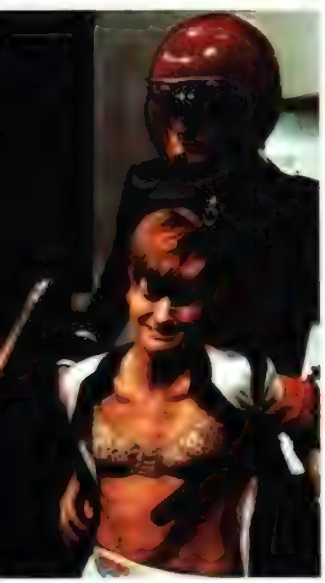
Quel a été l'accueil de* Cannibal Man *à sa sortie ?
Très, très mitigé. Le public n'a pas apprécié les sous-entendus homosexuels du film, la parabole sur le régime franquiste et les scènes gore. En plus, on m'avait imposé de nombreuses coupes de passages gore pendant les meurtres et les scènes à l'abattoir. Pour que le film puisse sortir, j'ai dû retourner certaines scènes comme le

Ci-contre :
Vincente Parra (un sosie maladif d'Alain Bashung !) en pleine tâche morbide dans Cannibal Man.

dénouement, que la censure jugeait trop sombre, pour finir sur une note plus claire.

Cette fin est en totale contradiction avec le reste du film. Pourquoi avez-vous cédé ?
Je n'avais pas le choix. Le producteur était persuadé que le film allait le ruiner et il a fait pression sur moi pour que je puisse faire quelque chose de plus facilement exportable. Inutile de vous dire que cette expérience m'a brisé le cœur. Je participais au naufrage de mon film à cause du manque de confiance qui s'était progressivement installé entre mon producteur et moi. En fait, il était passé sur le plateau pendant que nous tournions une scène d'amour homosexuelle entre Vincente Parra et son voisin. Une scène tournée dans un ton onirique pour alimenter les pulsions indésirables du héros lors de sa déchéance. Lorsque le producteur a vu ça, il a voulu arrêter le tournage pour limiter les dégâts financiers ! J'ai passé un temps fou à le convaincre de ne pas le faire, et il a accepté de continuer à la condition que cette scène disparaisse. C'est le premier compromis que j'ai dû faire et ça n'a pas été le dernier. Mais je revendique le film néanmoins. Il reste assez fidèle à certaines de mes intentions. Il n'y a que le titre choisi par le distributeur que je conteste : **Cannibal Man** ! Quel titre ridicule alors qu'il n'y a même pas une seule scène d'anthropophagie ! Le titre original était plus évocateur : **La Semana del Asesino** (La Semaine d'un assassin). Ce titre souligne clairement la routine morbide qui s'installe chez le personnage principal.

La fluidité des plans en mouvement dans l'appartement du héros est assez étonnante. Comment avez-vous fait pour gagner autant d'espace dans un endroit aussi réduit ?
En fait, j'ai travaillé de concert avec Santiago Ontañón, le chef décorateur du film, afin de construire un décor aux parois mobiles pour ne pas entraver les mouvements de caméra. Tourner en espace réduit est très difficile et c'était la seule solution possible pour ne pas répéter les mêmes plans et offrir plus de liberté.



Ci-dessus :
Sue Lyon (la Lolita de Stanley Kubrick) en mauvaise posture dans Le Bal de Vaudou.

Juste après* Cannibal Man, *vous avez réalisé* Le Bal du vaudou *avec Chris Mitchum, Jean Sorel et Sue Lyon. Un film d'anticipation qui creuse le même sillon désespéré que le roman 1984 de George Orwell et* Orange mécanique *de Stanley Kubrick. Quelle était votre intention en réalisant ce film ?
Je voulais faire un film sur les pulsions violentes qui sommeillent en chacun de nous. Mon but était également de créer un monde futuriste dans lequel la dictature franquiste serait toujours en vigueur. Bien sûr, tout a été fait de manière détournée, à la manière de George Orwell. Mais je voulais surtout raconter la liaison antagoniste entre un homme et une femme dans un monde où l'amour n'a aucune place. J'ai trouvé cette idée intéressante, mais elle n'a survécu qu'à moitié à cause des problèmes rencontrés sur le tournage avec Chris Mitchum.

Que s'est-il passé avec Chris Mitchum ?
Nous avions beaucoup de mal à nous entendre et à nous comprendre du fait que je ne parle pas anglais. Lorsque je le dirigeais par le biais de ma traductrice, il faisait toujours le contraire et ça commençait sérieusement à m'irriter. Il ne comprenait pas ce que je lui disais et le résultat à l'écran est pathétique par moments. En plus de cette relation chaotique, je ne cessais de me battre avec le producteur José Frade à cause de certaines idées du film qui ne lui plaisaient pas. Pour couronner le tout, le type de coproduction avec des pays étrangers n'a quasiment pas fonctionné et je me suis retrouvé à chaque fois au milieu de problèmes financiers. La qualité du film n'a pas survécu à tous ces soucis. Je garde un très mauvais souvenir du **Bal du vaudou**, mieux vaut l'oublier.

Le Bal du vaudou ***entretient beaucoup de points communs avec* Orange mécanique *de Stanley Kubrick. Est-ce une référence que vous revendiquez ?***
Non. J'ai vu le film de Kubrick avant de faire **Le Bal du vaudou**, mais il ne m'a pas du tout influencé. Lorsque mon film est sorti, tous les critiques ont pointé du doigt les similitudes avec **Orange mécanique**. On m'a même accusé de plagiat, alors que ces mêmes personnes n'ont pas vu le film de Kubrick !

Le Bal du vaudou ***a quand même été retitré* A Clockwork Terror *lors de son exploitation aux USA !***

« Il y a certains films fantasti ou politiques, comme La Nuit

Je n'ai rien à voir avec ce retitrage ! Lorsque le film a été vendu à l'étranger, il ne m'a plus appartenu et je ne pouvais rien faire pour empêcher cette bêtise ! Si j'avais le pouvoir de corriger certains retitrages de mes films à l'étranger, je le ferais tout de suite. Et je commencerais même par **Cannibal Man**.

Après cette mésaventure, vous avez réalisé* L'Enfer de la drogue. *Un film au titre assez éloquent qui narre la déchéance toxicomane du fils d'un policier, avec en toile de fond le conflit indépendantiste basque. En faisant ce film, qui a fait l'effet d'une bombe à sa sortie, votre intention était-elle didactique ou provocatrice ?
Mon intention était plutôt didactique. Par contre, je devais faire abstraction de toute morale pour illustrer le film comme il se devait. Le trafic de drogue est un problème insoluble et, étant moi-même toxicomane durant le film, je ne pouvais pas non plus m'ériger en pédagogue en disant que la drogue était mauvaise, alors que je la consommais plein pot. Je voulais simplement raconter une histoire tragique sans juger ni condamner mes personnages. Je connais très bien le monde de la drogue et je trouve que son image est un peu trop surfaite dans la plupart des films qui traitent de ce sujet. Je voulais rectifier le tir en illustrant ce film avec un maximum de véracité.

Le fait de faire un film pareil, alors que vous étiez toxicomane, a dû rendre plus floue la ligne entre l'incitation et la condamnation de la consommation...

Ci-contre :
Les deux personnages déchus de L'enfer de la Drogue 2. Un brûlot social au ton explicite et incandescent.

C'était dur, très dur. Mais il fallait montrer avec crudité le monde de la drogue pour que le public s'en tienne à l'écart. J'étais drogué, soit, mais je ne pouvais tout de même pas faire un film qui incitait à la consommation.

Pourtant, dans les deux opus de* L'Enfer de la drogue, *vous montrez la drogue comme une alternative préférable au conformisme social, politique et religieux. Ce qui est un peu paradoxal !
Oui et non. Ce discours est très radical, certes, mais je voulais également montrer les dangers du conformisme social, politique et religieux. J'ai toujours été quelqu'un de très progressiste et c'est une chose qui fait cruellement défaut à la majorité de la population espagnole, qui reste malgré tout très conservatrice. Le conformisme est un danger pour l'évolution d'un pays. Il vous empêche de penser à de nouvelles solutions pour vivre en harmonie. Il privilégie l'étroitesse d'esprit et entrave l'intelligence. À mes yeux, cette chose est tout aussi dangereuse que les méfaits de la drogue ! Bon, c'est vrai que mon discours dans les deux opus de **L'Enfer de la drogue** manque un peu de subtilité, mais ce que je dis est vrai ! Concernant la religion, je voulais aussi tourner en dérision la célèbre citation : « *La religion est l'opium du peuple !* ». La religion privilégie l'amour du prochain, mais elle condamne fermement l'homosexualité et le droit à une certaine différence. Ce qui constitue également un paradoxe dangereux.

Le portrait que vous faites de la police n'est pas très reluisant. Il est très juste, mais j'imagine que des râteliers ont dû grincer chez les hauts représentants des pouvoirs publics...
Oh oui ! Mais ce que je montre dans les deux opus de **L'enfer de la drogue** est vrai. C'est une triste réalité, mais c'est ce que font les unités de lutte antidrogue en Espagne. Elles se servent de la toxicomanie comme d'une monnaie d'échange importante dans leur métier. Et certains vont même jusqu'à l'entretenir chez une personne pour en recueillir des informations importantes. J'avais beaucoup aimé **French Connection**. C'est peut-être même le film le plus juste dans sa représentation des forces de l'ordre. Mais je trouve que William Friedkin a trahi son exhaustivité légendaire en choisissant de ne pas traiter cette pratique routinière chez la police. Elle mériterait même un film à elle toute seule !

Indépendamment de ça, cela ne vous a pas intéressé de faire un film sur les dessous du trafic de drogue en Espagne ? Là, il y aurait matière à faire un film anticonformiste qui mettrait à nu certaines manœuvres criminelles émanant de certaines personnalités politiques...
Ce sujet m'intéresse beaucoup. Peut-être que je ferais un film de cet ordre. Le problème serait de trouver un nouvel angle d'approche pour faire un film original. Il y a eu beaucoup trop de films qui traitent du trafic de drogue.

Oui, mais la plupart restent très nuancés. Ils ne dévoilent pas les tenants et les aboutissants de ce commerce parallèle...
Oui, c'est vrai. Mais là, le véritable problème serait de trouver un financement. La drogue est un sujet qui reste néanmoins brûlant à cause des divers intérêts qui se tissent derrière le trafic. On y retrouve quasiment tout le monde : personnalités politiques et militaires, policiers, groupuscules terroristes, etc. Avec de tels enjeux, il est quasiment impossible de faire un film d'une grande ampleur sur le trafic de drogue, à moins d'en faire une œuvre consensuelle et puérile comme **Traffic** de Soderbergh. Cela demanderait aussi beaucoup de courage pour faire un film qui désigne ouvertement les principaux responsables du trafic de drogue en Espagne. Parce qu'une bonne partie de l'économie du pays repose sur certaines tractations souterraines qui se ramifient dans le trafic. J'aimerais beaucoup faire un film sur ce sujet, mais il risque de ne jamais voir le jour faute de financement.

Qu'avez-vous pensé de* Trainspotting *de Danny Boyle ? Il entretient beaucoup de points communs avec* L'Enfer de la drogue *dans son portrait de marginaux toxicomanes...
J'aime beaucoup **Trainspotting**. C'est un film qui porte un regard humain sur l'inhumanité. Le film est un peu trop maniéré mais son intelligence de propos est vraiment pertinente. C'est vrai qu'il possède certains points communs avec mes films, mais je trouve que Danny Boyle est allé beaucoup plus loin que moi dans la représentation symbolique des produits stupéfiants.

Vous êtes un vétéran du cinéma espagnol. Quel regard portez-vous sur la nouvelle génération de cinéastes espagnols comme Álex de la Iglesia, Javier Fesser, Enrique Urbizu, Alejandro Amenábar, etc. ?
Je suis très fier de cette nouvelle génération. Ils apportent des idées neuves, brisent les conventions et font évoluer le langage du cinéma espagnol, comment ne pas les adorer ? Parmi les cinéastes que vous venez de me citer, j'ai particulièrement un faible pour Álex de la Iglesia et Alejandro Amenábar. Le premier fait preuve d'un esprit créatif vraiment inédit qui trouve ses marques entre le cinéma et la bande dessinée. Ses personnages sont très colorés et son talent de conteur d'histoires ne cesse de s'améliorer de film en film. Le second porte un regard intéressant sur les situations irrationnelles. J'aime beaucoup l'intensité dramatique de ses films et le mécanisme de ses scénarios. Ce sont les rares cinéastes espagnols qui continuent de me surprendre aujourd'hui.

Quels sont vos projets ?
Je travaille actuellement sur un film surréaliste qui traite d'un quiproquo entre un jeune Marocain et un terroriste d'Al Quaïda. Ce sera un film étrange, aux tonalités kafkaïennes dans le genre de **Monsieur Klein** de Joseph Losey. C'est un projet passionnant et j'espère qu'il verra le jour très prochainement.

Propos recueillis et traduits par Fathi BEDDIAR
Remerciements à toute l'équipe de L'Étrange Festival

Ci-dessus, de haut en bas : La libération des mœurs sexuelles selon Eloy De la Iglesia dans Le Député. Un film qui avait un scandale à sa sortie pour s'être inspiré du train de vie d'une véritable personnalité politique.

La confrontation dramatique entre un père policier et son fils toxicomane. L'une des nombreuses scènes éprouvantes de L'Enfer de la Drogue.

que ou d'horreur qui se révèlent être de puissantes allégories sociales des morts-vivants de George Romero ou même certains westerns italiens »

UNE PRODUCTION PANICO FILMS

PAR LE RÉALISATEUR DE **MES CHERS VOISINS** ET DU **JOUR DE LA BÊTE**

800 BALLES

UNE ATTRACTION DE ALEX DE LA IGLESIA

ILS RESISTERONT JUSQU'A LA DERNIERE CARTOUCHE

SANCHO GRACIA ÁNGEL DE ANDRÉS CARMEN MAURA EUSEBIO PONCELA LUIS CASTRO MANUEL TALLAFÉ ENRIQUE MARTÍNEZ EDUARDO GÓMEZ
LUCIANO FEDERICO TERELE PÁVEZ RAMÓN BAREA CESAREO ESTÉBANEZ EDUARDO ANTUÑA GRACIA OLAYO YOIMA VALDES BERTA OJEA ANE GABARAIN

Coiffure MERCEDES GUILLOT Maquillage LOLA LÓPEZ Costumes PACO DELGADO Son ANTONIO RODRÍGUEZ "MARMOL" Effets Spéciaux MOLINA EFECTOS ESPECIALES S.L.
Effets Spéciaux Digitaux DAIQUIRI / FÉLIX BERGÉS ET RAFAEL SOLÓRZANO Productrice Associée MARÍA ANGULO Décors ARRI ET BIAFFRA Directeur de la Photographie FLAVIO LABIANO (A.E.C.)
Musique ROQUE BAÑOS Montage ALEJANDRO LÁZARO Producteur exécutif JUANMA PAGAZAURTUNDUA Scénario ÁLEX DE LA IGLESIA ET JORGE GUERRICAECHEVARRÍA Réalisation ÁLEX DE LA IGLESIA

AVEC LA PARTICIPATION SPÉCIALE DE TELEVISIÓN ESPAÑOLA TVE CANAL PLUS ESPAÑA CANAL+ ET EUSKAL IRRATI TELEBISTA eitb UN FILM RÉALISÉ AVEC LE SOUTIEN DE L'ICAA ET DIPUTACIÓN DE ALMERÍA

DOLBY DIGITAL TFI www.alexdelaiglesia.com

MAD MOVIES

LE 14 AVRIL

RADIO LATINA 99FM

Madgazine

DVD • VIDÉO • TÉLÉ • MANGA • JEU VIDÉO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

200 balles !!! (TTC)

sommaire

#70 DVD
Dans la rubrique DVD de ce mois-ci, on y trouve des cowboys, des présentateurs télés, des taulards, des détectives privés, des justiciers, des scénaristes issus de l'école Mad Movies, des créatures extra-terrestres ou encore des cannibales. Bref, tout ce que Stéphane voulait devenir quand il était petit. Raté mon grand...

#82 ANIME NATION
Tranbert aime bien les femmes. Il aime bien les flingues aussi. N'oublions pas qu'il aime aussi la couleur noire. Ce mois-ci, il a décidé de se laisser aller à ses fantasmes en accordant une page à ***Noir***, une série à l'ambiance film noir, avec des femmes et des flingues...

#84 TOP GOODIES
« C'est bien gentil les jouets de moutards, mais y'en a plein la touffe, donc ton texte sur les goodies de Scooby-doo 2 Dam, tu sais où tu peux te le coller ? » Habitué de la rubrique, le grand Numa a piqué un coup de sang ce mois-ci. On parlera de goodies avec lesquels il peut jouer, ou on ne parlera de rien !

#86 PLAY MAD
Avec trois **Final Fantasy** d'un coup, Yannick ne sait plus où donner de la tête, lui qui n'a jamais réussi à finir un simple **Double Dragon** à l'époque ! Heureusement pour son moral de gamer, une nouvelle mouture de 007 vient de sortir, et tout de suite, c'est un peu moins compliqué à suivre !

#88 MÉLO MAD
Comme on ne se refait pas, le petit Cédric a décidé d'accorder une page à tout ce qui le fait vibrer au cinéma, et dont la musique se fait forcément écho : Mel Gibson (sans commentaires), le cinéma d'aventures (**Hidalgo**), le thriller d'espionnage (**Agents secrets**), le cinéma d'aventures avec des tigres (**Deux frères**) et enfin, l'adaptation des œuvres du Dr. Seuss avec des comiques qui se mettent plein de latex sur le coin de la gueule (**The Cat in the Hat**). Bien sûr, tout cela fait énormément songer à du Poledouris, sinon, ce ne serait pas chroniqué dans cette rubrique, cela va sans dire...

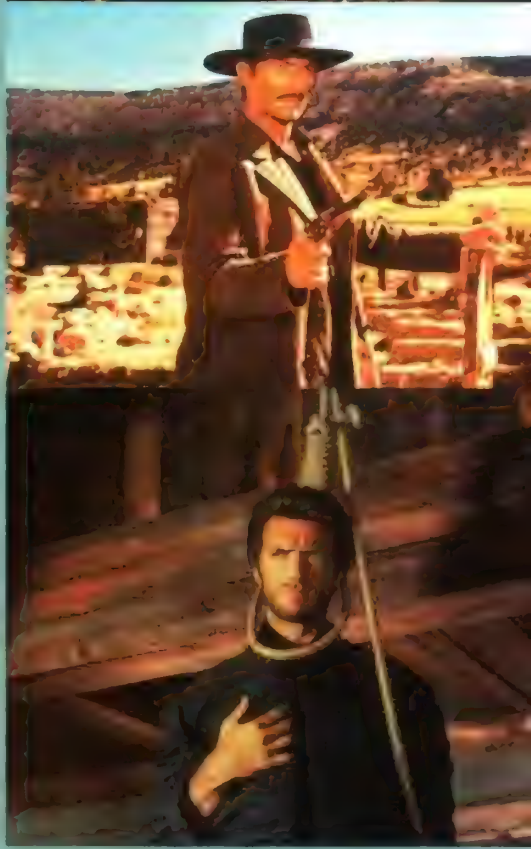
LE BON, LA BRUTE ET LE TRUAND

EDITION COLLECTOR - DE SERGIO LEONE

APRÈS L'EXCELLENTE ÉDITION D'IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'OUEST, ON ATTENDAIT AVEC IMPATIENCE CELLE DU BON, LA BRUTE ET LE TRUAND. LA DÉCEPTION N'EN EST QUE PLUS GRANDE, TANT CE COLLECTOR NE SEMBLE PAS AVOIR ÉTÉ PENSÉ DANS LE BON SENS !

Après la très belle édition d'**Il était une fois dans l'Ouest**, c'est au tour du **Bon, la brute et le truand** de connaître le sacrement d'une édition collector. Quoi de plus normal pour cet apogée plastique et narrative du spaghetti italien, qui contient toute la quintessence du cinéma de Leone (le premier plan du film est une profession de foi) ? L'arrivée de cette nouvelle édition était attendue avec d'autant plus d'impatience que le grand Clint était descendu de sa tour d'ivoire pour participer aux bonus et que MGM semblait avoir investi un bon paquet de dollars pour offrir au film le traitement princier qu'il mérite. Malheureusement, le résultat fait vite déchanter. Les déconvenues commencent avec le film en lui-même, proposé uniquement dans un nouveau montage qui respecterait la vision originelle de Leone. Le conditionnel s'impose car aux scénettes supplémentaires (dont certaines, carrément élégiaques, atteignent le sublime), a été adjointe la séquence picaresque où Tuco recrute ses acolytes grâce à un poulet, scène coupée par Leone lui-même suite à l'avant-première italienne du film. « *Mais*, rétorque John Kirk le responsable de cette édition spéciale, *cette scène supplémentaire permettait de corriger un problème de continuité.* » Pour le respect de l'esprit du maître, on repassera. Mais là où le bât blesse, c'est que si Eastwood et Wallach ont eux-mêmes doublé ces ajouts pour la version anglaise, les pauvres francophones devront souffrir, sur ces pièces rapportées uniquement, un nouveau doublage desservi par un mixage violemment différent. Un problème de taille, qui risque de déplaire non seulement aux réfractaires aux sous-titres, mais aussi et surtout aux puristes (comme votre serviteur) qui ont toujours préféré la version française supervisée, rappelons-le, par Leone lui-même (ce qui ne fut pas le cas de la version anglaise). Que l'éditeur ait échoué à retrouver les acteurs originaux, soit, mais pourquoi alors ne pas avoir proposé les deux montages du film en seamless branching ? Bien malin celui qui pourra répondre.

Le désenchantement se poursuit avec les bonus, qui risquent d'en surprendre un paquet et d'en contenter très peu. Faisant intervenir presque exclusivement les participants américains à la production (outre Eastwood et Wallach, le superviseur du doublage anglais et quelques critiques yankees sont interviewés), les deux documentaires consacrés à la production s'interrogent sur la moralité du film, sur la justification de la violence, sur la légitimité pour les Italiens de s'attaquer à un genre par atavisme américain et finissent par échouer à trouver les raisons du succès de ce film (« *Je me demande pourquoi ce film est aujourd'hui culte.* » conclut Eli Wallach !). Reste une analyse intéressante du score historique d'Ennio Morricone (si intéressante d'ailleurs qu'elle est déclinée en deux modules redondants) et quelques anecdotes amusantes mettant en avant le manque de rigueur des Italiens, qui pour un peu passeraient presque pour des gentils amateurs sauvés in extremis par leur sens de la classe (comme Aldo Maccione quoi). Bref, un point de vue exclusivement ricain et par conséquent obsolète pour l'Europe où le talent de Leone et l'importance de son influence sur le cinéma de genre mondial n'est plus à remettre en cause depuis plusieurs décennies. Même si les festivités annoncées sont loin d'être aussi joyeuses que prévues, quelques perles subsistent. Déjà parce que voir Eastwood, plutôt peu loquace, parler de cette expérience est franchement émouvant. Ensuite parce que le film bénéficie d'un travail de restauration presque équivalent à celui d'**Il était une fois dans l'Ouest**, qui permet d'admirer dans toute sa splendeur le travail incroyable de Tonino Delli Colli. Enfin parce que l'édition propose tout de même deux joyaux sous la forme d'une scène inédite précédant la traque de Blondin par Tuco (reconstituée à partir de photos de plateaux et de plans inclus dans la bande-annonce française) et d'une version longue de la torture de Tuco. Des atouts de taille qui ne font qu'accentuer cet effroyable dilemme : préférer la précédente édition, proposant le film dans une copie médiocre mais dans sa version originale ? Ou cette édition, qui ne semble avoir été calibrée que pour les DVDphiles yankees ?



Julien DUPUY

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - RECONSTITUTION DE LA SCÈNE DE SOCORRO - DOCUMENTAIRES SUR LA PRODUCTION - FEATURETTE - DOCUMENTAIRE SONORE - BANDE-ANNONCE - GALERIE D'AFFICHES - ANECDOTES DE TOURNAGE.

Encore du manga !

(JUNK BOY + BURN UP + SHADOW SKILL + KAI DOH MARU + CYBER CITY)

Ce mois-ci, on nivelle par le bas, la faute à une actualité qui nous noit sous un flot d'OAV indigentes. Que ce soit les flics en jupons crispantes de **Burn Up**, la sexy comédie bien lourde **Junk Boy** ou l'insupportable **Shadow Skill**, variation pour gamines des ***Chevaliers du zodiaque***, ça ne passe pas ! On sortira quand même du lot **Kai Doh Maru**, une histoire assez confuse de conspiration dans le Japon médiéval, au parti pris graphique suffisamment original pour soutenir l'attention. Heureusement pour nous sauver du désastre, on peut toujours compter sur Yoshiaki Kawajiri ! À travers **Cyber City**, il se permet de revisiter avec style et façon cyberpunk trois mythes récurrents du cinéma d'épouvante. Ce qui nous donne un **Piège de cristal** à la sauce maison hantée, un monstre de Frankenstein relooké cyborg militaire et un vampire qui a élu demeure dans une station spatiale. Bien que datant de plus d'une décennie, l'impact de ces trois OAV n'est pas démenti et la faculté de Kawajiri à créer instantanément des héros mythiques laisse toujours pantois. Hélas, le standard de qualité adopté semble ici celui de la VHS, tant au niveau des bonus inexistants que des transferts peu reluisants (**Kai Doh Maru** excepté). Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS : FICHES PERSONNAGES.

Dans l'œil du cyclone

(LA VALSE DES PANTINS + THE VERY BLACK SHOW + 8 JOURS ET 8 NUITS À CANCUN)

La télévision a toujours cherché à reproduire la dramaturgie du septième art quand celui-ci s'est senti obligé de stigmatiser les dérives idéologiques du tube cathodique pour compenser son manque total d'instantanéité. De cet affrontement détourné, peu de films ont finalement fait état (**Videodrome** notamment). Ce mois-ci, trois films synthétisent l'évolution rapide de cette relation désormais symbiotique et la façon dont le cinéma s'est progressivement accommodé à l'image télévisuelle pour la faire sienne. **La Valse des pantins** tout d'abord, l'un des plus gros bides de Scorsese. Fausse satire sur le show-business, mais vrai pamphlet sur l'institutionnalisation de l'image télévisuelle comme vecteur de représentation sociale, le film s'inscrit encore dans la logique d'un cinéma militant, à l'instar du **Network** de Lumet, et préfigure, avec une verve ironique jouissive, d'autres tentatives (moins drôles) comme **Prête à tout** ou **Ed TV**. **The Very Black Show** de Spike Lee arrive, quant à lui, avec une autre logique de mise en scène : utiliser les images que l'on condamne. Mais bien qu'il soit tourné en vidéo avec la prétention de coller à la réalité de son sujet (le traitement de l'Afro-américain dans une industrie raciste obnubilée par le fric), **The Very Black Show** reste avant tout le véhicule, ahurissant de nullité, de la paranoïa de Spike Lee. Instrument de sa propagande plus que réflexion sur le tube cathodique, le film utilise les images vidéo sans jamais les interroger. Constat d'une appropriation évidente du concept d'« image/réalité » (ce « réel immédiat » que l'on croit trouver dans l'image télé), comme s'il était nécessaire au point de vue critique. Cette intégration progressive de l'imagerie télévisuelle au sein du cinéma, tributaire bien sûr des nouvelles logiques de financement, mais aussi du succès fulgurant de la real TV, aura finalement ouvert la voie au « real movie ». **8 jours et 8 nuits à Cancun**, qui débarque en DVD, est le premier du genre, un ***Loft Story*** version film. Plus navrant tu meurs...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 : ÉDITEURS : FPE ET METROPOLITAN. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR **THE VERY BLACK SHOW** ET **8 JOURS ET 8 NUITS À CANCUN**) ET 1.0 (VO ET VF SUR **LA VALSE DES PANTINS**). SUPPLÉMENTS (VOST) : MAKING OF - GALERIE PHOTOS (SUR **LA VALSE DES PANTINS** ET **THE VERY BLACK SHOW**) - COMMENTAIRE AUDIO - FILMOGRAPHIES - CLIPS VIDÉOS (SUR **THE VERY BLACK SHOW**) - CASTING - CONCOURS DE T-SHIRT MOUILLÉS, DE CHANTILLY ET DE FESSÉES (!!!) - AVANT-PREMIÈRE (SUR **8 JOURS ET 8 NUITS À CANCUN**) - SCÈNES COUPÉES - BANDES-ANNONCES (SUR TOUS).

TRAUMA

DE DARIO ARGENTO

Idéalement, par le seul biais des bonus, des œuvres mineures pourraient devenir des éditions incontournables. Ce pourrait très bien être le cas de **Trauma**, l'un des Argento les plus faibles, mais dont la production est par bien des égards passionnante. Premier vrai film américain du metteur en scène italien, première collaboration entre le réalisateur et sa fille, ce giallo désincarné possède de plus l'intérêt de bénéficier d'effets spéciaux totalement novateurs pour l'époque et de retrouver incidemment de curieux parallèles avec l'œuvre de De Palma (le rôle de Piper Laurie, l'emploi de Pino Donnagio à la musique). Malheureusement, les bonus assez conséquents de cette édition ne recouvrent qu'une petite portion de ces sujets. Après deux passionnants modules, l'un tourné par François Cognard à l'époque du JDC et suivant Argento, son chef-op et sa fille lors des repérages, l'autre revenant avec Asia sur cette expérience, nous voilà devant un entretien avec Claudio Simonetti (qui n'a pas écrit le score de **Trauma**), une interview de la comédienne Vera Gemma (qui ne joue pas dans **Trauma**) et un reportage preview anecdotique sur le prochain film d'Argento (conditions de production, de tournage et objectifs totalement différents de ceux de **Trauma**). Une édition en partie hors sujet donc, qui échoue à élever l'intérêt de ce film, qui en avait pourtant bien besoin. Julien DUPUY

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : TOURNAGE - INTERVIEWS - REPORTAGE SUR LE TOURNAGE DE **IL CARTAIO** - FILMOGRAPHIES - BANDES-ANNONCES.

CANADIAN BACON

DE MICHAEL MOORE

Bien avant qu'il n'aille y tourner quelques plans édifiants pour les besoins de **Bowling for Columbine**, Michael Moore s'était déjà intéressé au Canada avec **Canadian Bacon** (1995), son unique fiction et le dernier film de John Candy, mort peu avant la fin du tournage (voilà pourquoi le final paraît « abrupt » par rapport au reste du film). Comme à son habitude, le plus activiste des cinéastes contemporains nous balance une satire au vitriol du gouvernement américain. Il imagine ainsi les États-Unis faisant croire à une guerre contre le Canada pour booster l'économie américaine et rehausser la cote de popularité du président. Un concept dément dont l'impact est légèrement amoindri par le manque de moyens (dans l'idée, ce n'est pas gênant, dans le traitement, ça l'est davantage), par la relative simplicité d'un scénario trop prévisible et par une réalisation sans relief. Restent la virulence jouissive du propos, des acteurs qui s'éclatent, et plusieurs gags bien sentis. Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENT : BANDE-ANNONCE.

Pour une poignée de westerns

(UN PISTOLET POUR RINGO + LE RETOUR DE RINGO + LE DERNIER JOUR DE LA COLÈRE + PAS DE PITIÉ POUR LES SALOPARDS + AVEC DJANGO, LA MORT EST LÀ)

Seven Sept tente ce mois-ci de pallier les carences du western italien en DVD avec 5 titres plus ou moins intéressants, tous dans de superbes éditions techniquement irréprochables et accompagnées de bonus passionnants. Le diptyque des **Ringo** permet de retrouver Giuliano Gemma, la première star 100 % italienne du genre, sous la direction du faiseur Ducio Tessari (le très bon péplum **Les Titans** mais aussi des machins bien ringues comme **Tex et le seigneur des abysses**). Si le premier **Ringo**, sous ses dehors de remake de **La Maison des otages**, fait la part belle à la franche rigolade, **Le Retour de Ringo** redresse la barre et livre une belle relecture de la fin de *L'Odyssée*, où le héros rentre chez lui après la guerre et trouve son village aux mains d'un chef de bande tyrannique. L'un des meilleurs films de Tessari. On passe rapidement sur **Pas de pitié pour les salopards**, qui, malgré un casting fort en gueules (Lee Van Cleef, Lionel Stander, Bud Spencer sans sa barbe...), n'arrive jamais à dépasser le stade du western mollasson. **Avec Django, la mort est là** rétablit quelque peu la balance, ne serait-ce que par son final, proche du film d'horreur gothique ; normal, c'est Antonio Margheriti (**La Vierge de Nuremberg**) qui est derrière la caméra. Tant qu'à faire, du même auteur et dans la même veine fantastique, on aurait préféré avoir l'excellent **Et le vent apporta la violence**. Reste le meilleur titre de cette fournée : **Le Dernier jour de la colère**, une superbe réflexion désenchantée sur la filiation et la violence, avec Lee Van Cleef en pistolero invincible qui va prendre sous son aile un paria (Giuliano Gemma), le former et faire de lui un tireur d'élite avant de le voir se retourner contre lui. Le tout filmé par un Tonino Valerii au top, qui répète déjà les thèmes de **Mon nom est personne** et qui se permet une scène de duel à cheval bien barrée comme seul le western italien pouvait nous en offrir.

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : SEVEN SEPT. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 1.0 (VF ET VO, UNIQUEMENT SUR **PAS DE PITIÉ POUR LES SALOPARDS** ET **LE DERNIER JOUR DE LA COLÈRE**). SUPPLÉMENTS : PRÉSENTATION DU FILM (SAUF SUR **LE RETOUR DE RINGO**) - FEATURETTES (SAUF SUR **PAS DE PITIÉ POUR LES SALOPARDS**) - BANDES-ANNONCES.

L'EXPÉRIENCE

D'OLIVER HIRSCHBIEGEL

En plus d'être un film de prison efficace et étouffant, **L'Expérience** est une réflexion assez pessimiste sur l'homme et le pouvoir, à savoir comment celui-ci peut devenir un bourreau de la pire espèce si une autorité supérieure lui confère les pleins pouvoirs. Oliver Hirschbiegel, le réalisateur du film, fait donc un parallèle plus que pertinent dans le commentaire audio et l'interview avec le nazisme, régime qui destituait les individus de leur identité afin de légitimer le traitement subi par les prisonniers. Hirschbiegel n'en a d'ailleurs pas fini avec cette période noire de son pays puisqu'il tourne actuellement un film sur les dernières heures du troisième Reich. Au final, un DVD solide qui permettra, on l'espère, de faire (re)découvrir ce film efficace et sans concession.

David DOUKHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - SCÈNES COUPÉES - ENTRETIENS - INTERVIEW - MAKING OF - GALERIES D'AFFICHES - BANDES-ANNONCES.

RE-ANIMATOR

DE STUART GORDON

On ne reviendra évidemment pas sur les évidentes qualités intrinsèques de ce monument de gore débridé que tout le monde connaît sur le bout des doigts (si ce n'est pas le cas, retournez découper vos fiches cuisine dans Télé 7 Jours) pour nous consacrer pleinement sur cette double édition DVD tout simplement monstrueuse. Alors attention, les suppléments fusent comme les conneries dans un meeting du FN : on retrouve pêle-mêle des commentaires audios en pagaille (à noter que celui de Yuzna et des principaux acteurs, contrairement à celui de Stuart Gordon, n'est pas sous-titré, on arrête de faire la gueule et on sort les dictionnaires), des scènes coupées qui auraient mérité sans peine de figurer dans le montage final (rien que la splendide scène du cauchemar suffirait à faire de cette édition un achat incontournable), une interview du musicien Richard Band (frangin du zédard Charles, déjà derrière le score magnifique de **Puppet Master**) et une discussion passionnée de presque une heure entre Gordon et Yuzna, 19 ans après le tournage. Seule l'absence toute relative de la piste DTS présente sur le zone 1 fait défaut. Franchement, vous hésitez encore ? Si oui, on vous rappelle que **Le Grand bleu** vient de ressortir en collector.

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : METROPOLITAN. FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET 1.0 (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - SCÈNES COUPÉES - INTERVIEWS - ANALYSE DE LA MUSIQUE - SPOTS TV - COMPARAISON FILM/STORY-BOARD - FILMOGRAPHIES - GALERIES PHOTOS - BANDES-ANNONCES.

L'héritage Henson
(DARK CRYSTAL + LABYRINTHE)

Alors que Walt Disney vient de s'octroyer une bonne partie du bestiaire de Jim Henson en faisant l'acquisition du **Muppet Show**, les héritiers du roi de la marionnette continuent de faire fructifier maladroitement le legs paternel avec la sortie d'une édition estampillée collector de **Dark Crystal**. Car bien que présentée dans un boîtier en carton sobrement classe, la chose risque de laisser un goût amer à ses acquéreurs. Cette édition est en effet, à deux ou trois détails près, l'exacte copie (interface comprise) de la précédente version sortie il y a quelques années (et aujourd'hui disponible dans toutes les solderies). En sus des suppléments proposés auparavant : deux malheureuses galeries et... c'est tout ! Aucun doute, mieux vaut s'acheter le récent **The World of Dark Crystal** de Brian Froud. Reste que parmi les babioles inutiles (note de la fille Henson sur papier calque, morceau de pellicule serti dans un bout de carton. Super !), le film est présenté dans une copie resplendissante (ce qui reste le principal) et le coffret contient un document franchement émouvant : la reproduction d'un carnet de notes d'Henson, celui-là même qu'il griffonna alors que, bloqué par une tempête de neige dans un aéroport, il avait campé les bases de l'univers de **Dark Crystal**. Une pseudo nouvelle édition de l'hybride **Labyrinthe** (entendez par là : film mi-nanar, mi-miraculeux) accompagne la ressortie de ce chef-d'œuvre atemporel, avec cette fois pour toute nouveauté comparée à la précédente édition un fourreau en carton avec vernis sélectif ! Tout ceci fleure tout de même un brin l'arnaque et demeure indigne du nom Henson. Et à force de brader le nom du paternel, sa descendance risque de vite dilapider les trésors familiaux.

Julien DUPUY

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : GCT. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO DE **DARK CRYSTAL**) ET 2.0 (VO ET VF DE **LABYRINTHE** ET VF DE **DARK CRYSTAL**). SUPPLÉMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRES - GALERIES DE DESSINS ET DE STORY-BOARDS - BANDES-ANNONCES - FILMOGRAPHIES (SUR LES DEUX) - SCÈNES COUPÉES - LETTRE SIGNÉE CHERYL HENSON - REPRODUCTION D'UN CARNET DE NOTES DE JIM HENSON - SÉNITYPE (POUR **DARK CRYSTAL** UNIQUEMENT).

X-FILES saison 8
DE CHRIS CARTER

La saison 8 permet de retrouver un peu du sérieux que la précédente avait carrément rejeté suite à la décision de Duchovny de plier bagages. On remplace Fox Mulder par... Dana Scully quant à sa croyance en des phénomènes inexpliqués et extraterrestres, et on remplace Dana Scully par l'agent John Doggett (l'excellent Robert T-1000 Patrick), qui est aussi sceptique qu'elle à ses débuts aux côtés de Mulder. Bilan de cette saison 8 ? Globalement positif, on retrouve des épisodes liés à la disparition de Mulder qui vont amener progressivement au retour de ce dernier, lequel n'est cependant mentionné au générique que lorsqu'il est dans l'épisode (lois américaines télévisuelles obligent). On n'oublie pas la grossesse de Scully, sur laquelle se termine d'ailleurs cette saison. Et certains loners sont excellents, comme ***À l'intérieur*** et son curieux petit sorcier hindou voyageant à l'intérieur du corps de ses victimes, où encore l'hystérique ***Un coin perdu*** et ses villageois fanatiques. On fera même connaissance avec l'agent Reyes (la jolie Annabeth Gish) qui devait assurer la relève totale de Scully. Tout cela est plus ou moins confirmé avec les interviews présentes dans les bonus, plutôt révélatrices et pas vraiment langue de bois. Vu que la série est arrêtée, pourquoi se gêner ? En définitive, les fans décidèrent que, quelque part, tout doit avoir une fin. Donc Mulder revient, Scully reste, et Doggett et Reyes ne feront qu'être guest stars pour la fin d'une légende de la télévision qui se terminera avec une neuvième et ultime saison.

Stéphane THIELLEMENT

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.33 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : INTERVIEWS CHRIS CARTER & AUTRES SCÉNARISTES - SCÈNES COUPÉES ET COMMENTÉES - TV SPOTS.

SPÉCIAL « 100 % MATIÈRES GRASSES » :

Ce mois-ci, la Jet Set qui vaut pas tripette vient grossir les rangs de ceux qui pleurent d'avoir été relégués dans le purgatoire de cette colonne rouge sang. Les victimes ? Que du beau monde, mes amis : Chow Yun Fat, Bruce Willis, Angelina Jolie, Al Pacino, Tea Leoni, Monica Bellucci, Colin Farrell, Joel Schumacher, Stephen Baldwin et un gros cube (c'est l'heure de l'apéricube, on sait !). Eh oui, on ne se moque pas de vous, on vous offre le générique en or que tout producteur hollywoodien rêve de réunir. « *Irvin Allen ? I fucked him !* ». Commençons donc par le fin du fin avec **Bulletproof Monk** (MGM), alias **Le Gardien du manuscrit du temple sacré de ta mère**, que vous avez peut-être vu en salles l'été dernier. Si c'est le cas, c'est que vous êtes vraiment aussi inconscient qu'un journaleux de Mad shooté au sans plomb et ça vous apprendra à prendre des choses illégales. Quoi qu'il en soit, l'horripilant kung-fu flic aux petits pieds starring Chow Yun Fat le moine pare-balles est désormais disponible dans une édition DVD remplie d'une brouette de suppléments promo. Un poil au-dessus, on retrouve **Lara Croft : Tomb Raider : Le Berceau de la vie** (Paramount) de tranche de Jan de Bont. Ici, Angelina Jolie va chez les Grecs, banane des requins en pleine tronche et sauve le monde en combi moulante, le tout supervisé par l'homme qui nous a donné **Ça va cencher**, le plus grand film d'action québécois au monde (juste après **Air bagnards**). Ça fait rêver, mais on peut compter sur papy Joel Schumacher pour réveiller tout le monde avec **Phone Game** (FPE), d'après un bon script de Larry Cohen. En coinçant son minet du moment (Colin Farrell) dans une cabine téléphonique et dans la ligne de mire du barré de service, l'ami Schumi fanfaronne et ruine tout le potentiel de son pitch intriquant en te balançant des plans de satellites, du split-screen et des zooms avant gerbants. Bref, vous l'aurez compris, il filme tout ce que vous voulez, mais pas la cabine en question ! Un peu plus en adéquation avec son sujet, Andrzej Sekula (ancien chef-op' de Tarantino) se lance dans la réalisation avec **Cube' : Hypercube** (Metropolitan). Suite opportuniste de la très bonne affaire de Vincenzo Natali, **Cube'** coince une poignée de benêts dans un cube appliqué aux lois de la physique quantique. Bref, comme ils sont tous un peu neuneus, ils ont du mal à s'en sortir, même s'ils font un meilleur boulot que le réalisateur, qui peine à nous expliquer les tenants et aboutissants de son film. Encore au-dessus, **Les Larmes du soleil** (GCT), projet chéri de Bruce Willis, nous conte les aventures de gentils soldats US qui se découvrent une conscience et tentent de sauver un village africain du génocide. Certes, le projet est louable et l'ami Bruce semble y croire dur comme fer, malgré une constipation au niveau des mâchoires quand Monica Bellucci se jette dans ses bras (oh, c'est Monica quand même !), et pourtant, on tombe dans le consensus le plus mou du film de guerre qui veut se donner des airs de pas y toucher. Merci Antoine « dragée » Fuqua (et je vous parie qu'on la lui a jamais faite à l'école) ! Pour finir, on vous conseille le meilleur du lot : **Influences** (CTV). Porté par le cabotinage d'Al Pacino et les cuisses de Tea Leoni, le film de Daniel Algrant (un habitué de ***Sex & the City***) raconte les mésaventures d'un attaché de presse mêlé à une sordide affaire de meurtre cachant un scandale politique. Certes plus porté sur le drame que sur l'intrigue policière, **Influences** caresse le bobo critique dans le sens du poil mais se laisse voir sans déplaisir. C'est déjà ça de pris par rapport à ses potes de chambrée qui s'offrent des castings maousses pour pas grand-chose !

Les temps glorieux de la Cannon (FNAC IMPORT)

(DEATH WISH 2 + DEATH WISH 3 + DEATH WISH 4 : THE CRACKDOWN + ALLAN QUATERMAIN ET LES MINES DU ROI SALOMON + ALLAN QUATERMAIN ET LA CITÉ DE L'OR PERDU)

On se souvient avec émotion de la Cannon, la petite compagnie de Menahem Golan et Yoram Globus qui régna sur les années 80. Aujourd'hui dissoute (Yoyo a disparu, Mémé est fauché), la Cannon, il y a 20 ans, squattait pourtant les marchés du film et vendait ses séries B comme des superproductions. Il reste aujourd'hui une tripotée de navets mémorables. Parmi lesquels les deux **Allan Quatermain** interprétés par Richard Chamberlain, alias le bellâtre qui sentait bon la tisane chaude, et la débutante insipide qu'était alors Sharon Stone. N'empêche, à la vue de ces sous-Indiana Jones opportunistes et tout mal branlés, on se dit que les moguls de la Cannon vendaient sacrément bien leur soupe, pour arriver à débaucher des acteurs comme John Rhys-Davies et James Earl Jones ou un compositeur comme Jerry Goldsmith. Les scènes autres se succèdent (nos aventuriers rencontrent un peuple d'indigènes qui vivent la tête en bas ou sont cuisinés au court-bouillon dans une grosse marmite !) et quelques gueules réjouissantes (Henry Silva, Cassandra « Elvira » Peterson...) viennent donner un semblant de relief à ces pantalonnades sans nom. Quant à Charles Bronson, il remercie la Cannon pour avoir fait de lui le has been qu'il était devenu à la fin de sa carrière. Après un premier opus produit par Dino De Laurentiis, c'est sous le label Cannon que se poursuivra la célèbre saga de Paul Kersey, le justicier urbain. Après un **Death Wish 2** ultra-violent (mais ici présenté dans une version édulcorée) et avant un **Death Wish 4** vraiment naze, on retiendra surtout le dantesque **Death Wish 3 (Le Justicier de New York** chez nous), où Charlie tabasse, torture et pulvérise tout ce qui bouge sous les applaudissements des vieux du quartier. Un grand moment de délire, qui culmine dans une scène finale où le méchant se fait déblayer à bout portant par un missile antichar. Ah la la, c'était le bon temps quand même ! Arnaud BORDAS

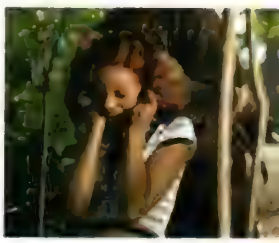
DVD ZONE 2 : DVD ZONE 2. ÉDITEUR : MGM. FORMAT : 2.00 (16/9). SON 2.0 (VO SUR LES DEUX ET VF SUR **LES MINES DU ROI SALOMON**) ET 1.0 (SUR **LA CITÉ DE L'OR PERDU**). SUPPLÉMENTS : BANDE-ANNONCE.

DVD ZONE 1 : ÉDITEUR : MGM. FORMAT : 1.33 (4/3). SON 1.0 (VOST). SUPPLÉMENTS : BANDE-ANNONCE.

DÉTOUR MORTEL

DE ROB SCHMIDT

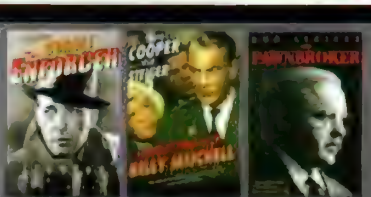
A priori, du DVD de **Détour mortel**, croisement improbable entre le survival craspec et le slasher pour ados élevés à Beverly Hills, on attendait une multitude de featurettes promo à la gloire des bimbos du film, voire une analyse de ses scènes « choc ». Car aussi fun soit-il, **Détour mortel** ne se rappelle à notre souvenir qu'à l'aune de la plastique progressivement altérée de ses héroïnes et de ses rares effets de style façon « gore dédramatisé » (on pense évidemment au plan tarabiscoté de la donzelle tranchée en deux au niveau de la mâchoire). Étonnement, les éléments promo (making of ou scènes coupées, totalement inintéressantes et à seule valeur marketing) s'effacent devant plusieurs docus et interviews consacrés à Stan Winston, producteur de la chose. Ce n'est pas pour nous déplaire, d'autant que ces reportages sont riches d'informations et que l'on suit le bonhomme depuis bien longtemps. Mais il est marrant (ou flippant au choix) de voir à quel point le projet s'est construit et se vend désormais autour de sa personne. Mégalomane et consensuel au possible, Winston se dévoile en « star » persuadée de compter des milliers de fans, dont le seul nom suffit à vendre le film ! On serait au final curieux de savoir ce qu'en pense le reste de l'équipe, d'autant que ses théories nébuleuses pour promouvoir son « slasher familial » comme héritier des plus grands survival des années 70 frisent parfois le ridicule. Yannick DAHAN

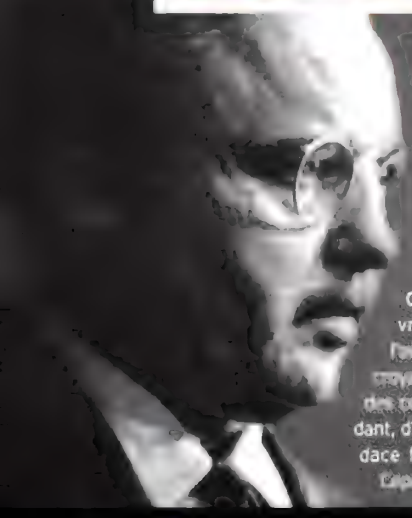


DVD ZONE 1 : ÉDITEUR : CTV. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VO). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO – DOCUMENTAIRES – MAKING OF – SCÈNES COUPÉES – DIAPORAMA – BANDES ANNONCES.

Artisan cite ses classiques (FNAC IMPORT)

(THE ENFORCER + THE COURT MARTIAL OF BILLY MITCHELL + THE PAWNBROKER)



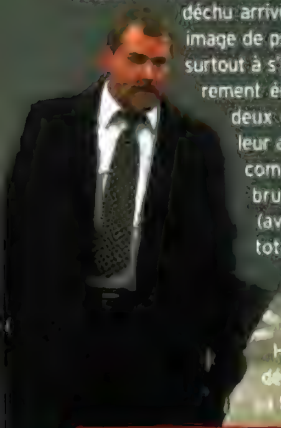


Ce n'est indiqué nulle part sur la jaquette, mais **The Enforcer (La Femme à abattre)** est un film de Raoul Walsh ! Finissant le film alors que le réalisateur Bretaigne Windust tombe malade après seulement une semaine de tournage, Walsh refusera de mettre son nom au générique pour ne pas faire de l'ombre à son ami. Et même s'il n'atteint pas des sommets (le script aligne les invraisemblances), ça n'empêche pas le père Walsh de bâtir un film bien serré autour d'un Bogie en guerre contre le meurtre organisé. Seul contre tous, c'est aussi le cas de Gary Cooper dans **The Court Martial of Billy Mitchell**. Le film « d'après une histoire vraie » d'Otto Preminger s'attache à démontrer comment l'aviation US est née de l'acharnement d'un militaire visionnaire croyant en l'avenir de l'armée aérienne malgré l'opposition du reste des corps d'armée. Le film de procès n'étant que rarement trépidant, d'autant que Preminger ne fait pas preuve de beaucoup d'audace formelle, le résultat ne tient pas toutes ses promesses. Cependant, Rod Steiger vient voler la vedette à Gary Cooper lors d'un troisième acte qui relève grandement le niveau même si c'est dans **The Pawnbroker** de Sidney Lumet qu'il trouve peut-être le plus beau rôle de sa carrière. Il y interprète un juif dont la famille a été décimée dans les camps nazis, essayant tant bien que mal de recommencer sa vie dans un ghetto de New York en tant que prêteur sur gages. C'est avant tout d'humanisme dont il est question, puisque le prêteur sur gages qui a totalement rejeté toute forme d'humanité tente de redécouvrir ses émotions. C'est également la preuve éclatante qu'avant d'être un cabot, Steiger était un brillant acteur et que le style de Lumet, si discret soit-il, est d'une efficacité imparable. Côté image, c'est pas mal sans plus, sauf pour le film de Preminger dont la copie est franchement vilaine. Quoi ? Des bonus vous dites ? Ah ben non, pas ici... Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 1 : ÉDITEUR : ARTISAN. TRANSFERT 1.33 ET 2.35 (4/3). SON 1.0 (VO NON ST SUR LES TROIS FILMS). SUPPLÉMENTS : FILM ANNONCE (SUR **THE ENFORCER**).

Dur, dingue et doux (NARC + IDENTITY)

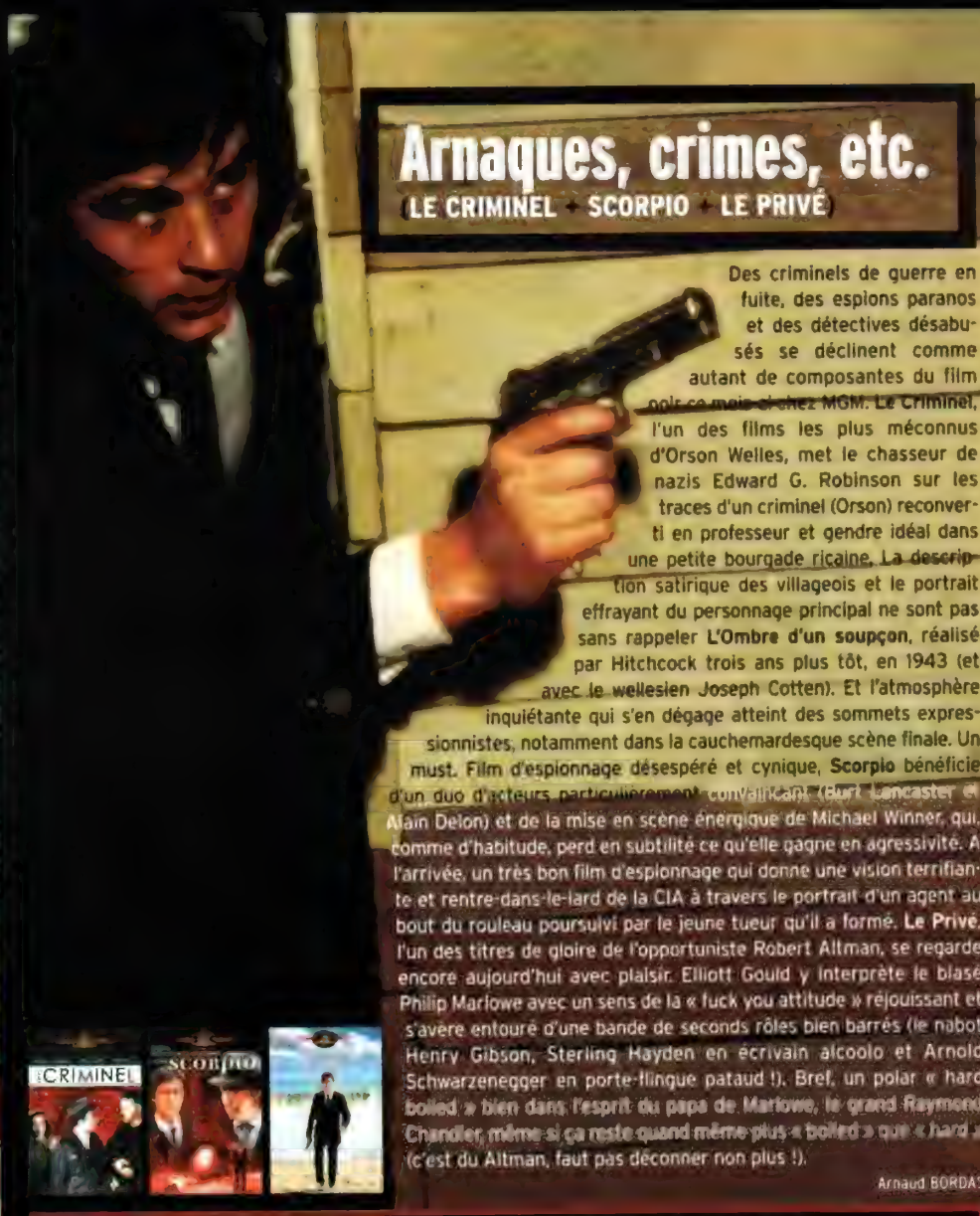
Même s'il s'égare parfois dans des séries B de troisième catégorie (**Turbulences à 30 000 pieds**) ou dans des prestations monstrueusement improbables (**Hannibal**), Ray Liotta sait encore nous rappeler à l'occasion l'immense comédien qu'il est. La preuve avec ces deux beignes filmiques que sont **Narc** et **Identity**, un polar bulldozer et un thriller à tiroirs. Au-delà de l'âpreté implacable du premier et de la virtuosité manipulatrice du second, Liotta et sa belle gueule d'ange déchu arrivent à s'imposer, à casser une image de psychopathe trop réductrice et surtout à s'inscrire de manière particulièrement émouvante dans le dessein de deux œuvres qui cachent derrière leur attitude dirigiste un cœur gros comme ça. Qu'il incarne un flic brutal et déterminé dans **Narc** (avec une implication physique totale) ou bien un personnage ambigu et antipathique dans **Identity** (avec plus de discrétion cette fois), celui qui fut le Henry Hill de Scorsese nous démontre qu'il est toujours là et ça fait bien plaisir. Arnaud BORDAS



DVD ZONE 2 ÉDITEURS : H2F ET GCT. TRANSFERTS 1.85 & 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO & VF SUR LES DEUX) ET DTS (VF DE **NARC**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO – BANDES-ANNONCES (SUR LES DEUX). VERSION LONGUE – MAKING OF – SCÈNES SUPPLÉMENTAIRES – COMPARAISON FILM/STORY-BOARD – FILMOGRAPHIES (SUR **IDENTITY**). INTERVIEWS (SUR **NARC**).

Arnaques, crimes, etc.

(LE CRIMINEL + SCORPIO + LE PRIVÉ)



Des criminels de guerre en fuite, des espions paranos et des détectives désabusés se déclinent comme autant de composantes du film noir ce mois-ci chez MGM. **Le Criminel**, l'un des films les plus méconnus d'Orson Welles, met le chasseur de nazis Edward G. Robinson sur les traces d'un criminel (Orson) reconverti en professeur et gendre idéal dans une petite bourgade ricaine. La description satirique des villageois et le portrait effrayant du personnage principal ne sont pas sans rappeler **L'Ombre d'un soupçon**, réalisé par Hitchcock trois ans plus tôt, en 1943 (et avec le wellesien Joseph Cotten). Et l'atmosphère inquiétante qui s'en dégage atteint des sommets expressionnistes, notamment dans la cauchemardesque scène finale. Un must. Film d'espionnage désespéré et cynique, **Scorpio** bénéficie d'un duo d'acteurs particulièrement convaincant (Burt Lancaster et Alain Delon) et de la mise en scène énergique de Michael Winner, qui, comme d'habitude, perd en subtilité ce qu'elle gagne en agressivité. A l'arrivée, un très bon film d'espionnage qui donne une vision terrifiante et rentre-dans-le-lard de la CIA à travers le portrait d'un agent au bout du rouleau poursuivi par le jeune tueur qu'il a formé. **Le Privé**, l'un des titres de gloire de l'opportuniste Robert Altman, se regarde encore aujourd'hui avec plaisir. Elliott Gould y interprète le blasé Philip Marlowe avec un sens de la « fuck you attitude » réjouissant et s'avère entouré d'une bande de seconds rôles bien barrés (le nabot Henry Gibson, Sterling Hayden en écrivain alcoolo et Arnold Schwarzenegger en porte-flingue pataud !). Bref, un polar « hard boiled » bien dans l'esprit du papa de Marlowe, le grand Raymond Chandler, même si ça reste quand même plus « boiled » que « hard » (c'est du Altman, faut pas déconner non plus !).

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 1.33, 1.85 ET 2.35 (1/9). SON MONO. SUPPLÉMENTS : BANDE-ANNONCE.

STAR CRASH : LE CHOC DES ÉTOILES

ÉDITION COLLECTOR - DE LUIGI COZZI

Dans le précédent numéro, le petit Bustillo vous expliquait en quoi Neo était un éditeur qui méritait tout notre soutien. Assertion confirmée avec la sortie de **Star Crash**, la space-opérette du Georges Méliès du bis, Luigi Cozzi. D'autant que cette perle du B sort avec une copie à peu près correcte (sautes de son, image pâlotte et abîmée, mais ce sera toujours mieux que votre vieille VHS) et dans une édition double DVD. Le second disque propose ainsi **Star Crash 2**, suite très dispensable mais hallucinante (même si l'ennui saisit le spectateur à la vitesse de l'éclair) et près de deux heures de bonus qui passent à deux doigts du supplément miraculeux. Malheureusement, le premier, un documentaire sur Luigi Cozzi, opte pour une forme auteurisante (Cozzi est filmé en contre-jour, puis incrusté dans un petit carré au centre de l'image) et absconse (mais de quels films sont issus la moitié des extraits qui illustrent l'entretien ?), là où justement son cinéma est d'une simplicité (pureté ?) enfantine. Le gros morceau de l'édition reste une émission télé présentée par Luigi Cozzi au début des eighties, qui convoque autour d'une table de jardin les bricoleurs enthousiastes qui ont sué sang et eau sur son film. Entrecoupé d'images de tournage (si, ça existe !), ce document, après quelques ratés, a été remonté à la tronçonneuse dans ses deux premiers tiers et privé de sous-titres français dans ses vingt dernières minutes ! Des erreurs de jeunesse qui ne devraient pas vous empêcher de vous ruer sur cette édition rare et donc indispensable...

Julien DUPUY

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : NEO PUBLISHING. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF DE **STAR CRASH**). SUPPLÉMENTS (EN PARTIE VOST) : FILM **STAR CRASH 2** (VF UNIQUEMENT) – ÉMISSION MAKING OF – DOCUMENTAIRE – GALERIES DE PHOTOS – BANDE-ANNONCE.

WE'RE NO ANGELS

(FNAC IMPORT) DE NEIL JORDAN

Remake d'un film de Michael Curtiz avec Humphrey Bogart, **We're No Angels (Nous ne sommes pas des anges** chez nous) mérite plus que sa réputation de bâton merdeux. Cadres soignés, photo resplendissante, casting de bons seconds couteaux (Bruno Kirby, James Russo, Jon C. Reilly, les nénés de Demi Moore), le film propose de nombreux atouts non négligeables. Dommage tout simplement que Neil Jordan ne se soit pas débarrassé du cabotinage excessif de Sean Penn et Robert De Niro pour conférer à sa comédie désenchantée la touche de gracieuse légèreté qu'il parviendra à obtenir par la suite avec ses meilleurs films, comme **Entretien avec un vampire** ou **La Fin d'une liaison.**

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : PARAMOUNT. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 ET 2.0 (VO NON ST).

INTERVIEW JULIEN CARBON
PASSAGE À L'ACTE

LES FIDÈLES LECTEURS DE MAD CONNAISSENT BIEN JULIEN CARBON, QUI A LONGTEMPS OFFICIÉ DANS LES PAGES DE CE BEAU MAGAZINE. LE VOILÀ QUI REVIENT CETTE FOIS DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR, SOUMIS À LA QUESTION PAR SES CONFRÈRES (ET ADMIRATEURS) À L'OCCASION DE LA SORTIE CONJOINTE EN DVD DES TROIS FILMS ASIATIQUES POUR LESQUELS IL EST CRÉDITÉ EN TANT QUE SCÉNARISTE AVEC SON COLLÈGUE LAURENT COURTIAUD.

Comment toi et ton collègue Laurent Courtiaud avez-vous rencontré Johnny To ?

On travaillait pour la Film Workshop sur plusieurs projets qui n'ont pas encore abouti. Le premier devait être un film de super-héros pour Jet Li, un genre de **X-Men** chinois qui ne s'est pas fait parce qu'il est parti aux States. On avait aussi un projet d'animation qui est encore en stand-by vu le peu de succès de la section animation de la Film Workshop. On est rentrés en contact avec diverses boîtes, je suis revenu en France pendant quelque temps et c'est Laurent, qui était resté à Hong Kong, qui a rencontré Johnny To. Ça s'est fait comme ça.

Vous lui avez proposé un sujet original ?

Il avait juste un concept, l'histoire d'un négociateur de la police qui s'oppose à un preneur d'otages un peu machiavélique, et on devait rendre le script en dix jours. On est parti de cette idée, en rajoutant l'élément de la maladie, ce genre de choses. Johnny To avait vendu le pitch à China Star en deux lignes : un négociateur est confronté à un type qui peut se déguiser. Travestir l'apparence physique d'Andy est l'un des gimmicks qui fonctionne le mieux, comme on a pu le voir dans **Love on Diet** (Andy en obèse) ou **Running on Karma** (Andy en culturiste).

Vous avez eu les pleins pouvoirs sur le script en dehors de ça ?

Oui, après la proposition d'histoire, on a écrit le traitement très vite vu qu'il fallait compter les jours de traduction du script. Mais entre la première et la dernière version, il y a eu pas mal d'évolution. Des scènes trop chères ont sauté et le personnage qui devait être incarné par Anthony Wong a disparu. À cause de ce protagoniste, le film devenait un peu trop sombre, dans la lignée de **The Mission** ou **PTU**, ce qui n'était pas possible vu que China Star voulait un concept très commercial et qu'il y avait Andy Lau au casting.

En termes de mise en scène, Running Out of Time dénote dans la carrière de Johnny To. Vous lui avez donné des notes ou des indications ?

Tu peux faire ça avec les cinéastes de Hong Kong, mais ça ne les intéresse pas du tout. Le rôle du scénariste est différent là-bas, même si c'est un peu en train de changer. En fait, le film s'écrit plus ou moins pendant le tournage, avec une ligne directrice pour l'histoire et un découpage en séquences nécessaires à la préparation. Nous, on doit faire l'assemblage de toutes les idées balancées par le réalisateur pendant le tournage, vu qu'en général, il pense déjà à son prochain film. Tu peux détailler certaines scènes d'action c'est sûr, mais les conditions de travail extrêmement rapides t'obligent à développer un grand sens de l'improvisation.

Comment peut-on maintenir une cohérence scénaristique dans ces cas-là ?

C'est forcément problématique avec cette méthode. C'est pour ça que tu as très rarement des suspenses très construits dans le cinéma de Hong Kong. L'exemple qui a marqué là-bas, c'est **The Longest Nite**. Un personnage se trimballe pendant tout le film avec une valise sans que le spectateur ne sache ce qu'il y a dedans. Dans **Running Out of Time**, tu as bien deux ou trois trucs qui arrivent une minute avant que ce ne soit explicité, ce qui est déjà assez inhabituel pour Hong Kong. Bosser avec des étrangers les a obligé à écrire un peu plus le film.

Vous avez gagné, avec Nai-Hoi Yau (le scénariste attitré de Johnny To) le prix de la critique pour ce film, ça ouvre des portes non ?

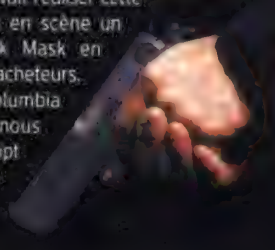
Oui. Michelle Yeoh nous a appelés après les Awards et nous a demandé de développer deux ou trois choses pour elle. Ce n'était pas encore **Le Talisman** d'ailleurs, mais un film de science-fiction. Il y avait un réalisateur qui avait été engagé pour faire un scénario qui ne leur plaisait pas, donc ils nous ont demandé de modifier des éléments du script. Mais là encore, c'est un travail de commande, complètement dirigé par les producteurs. Sur **Le Talisman**, on a eu beaucoup de restrictions au niveau de la violence, vu que le film a été tourné en Chine et en Malaisie où Michelle est vraiment une idole nationale. Il fallait qu'elle fasse attention à son image.

De votre côté, vous vouliez un film rapide et nerveux, dans la mouvance de Hong Kong, non ?

C'est vrai. Professionnellement, l'expérience a été excellente, même si le film est ce qu'il est. Il est conforme à ce qu'on nous a demandé. Sans pouvoir aller loin dans la violence ou la romance, on s'est dit qu'on allait faire un film où il y aurait beaucoup d'action, mais ce n'était pas vraiment ce qu'ils voulaient faire. Ils voulaient montrer les paysages de la Chine et Peter Pau n'avait pas vraiment envie de réaliser un film d'action. Nous, on voulait que la dernière séquence soit une espèce de **Shaolin House of Traps** avec plusieurs pièges qui s'enchaînaient à la fin. Mais la scène a été considérablement réduite.

Vous avez mûri le script de Black Mask 2 ?

À la base, Ringo Lam devait réaliser cette suite et Tsui avait mis en scène un promo-trailer du Black Mask en action pour attirer les acheteurs. Quand les gens de Columbia sont entrés en lice, nous avions déjà écrit un script complet. Tsui a repris le projet, et pendant que nous étions au



Cambodge pour les repérages de **In the Mood for Love** de Wong Kar Wai, le studio a engagé deux scénaristes américains pour réécrire le script. Mais bon, **Black Mask 2** reste un film 100 % Tsui Hark. Il y a beaucoup d'éléments qu'il a modifiés. Il a incorporé la scène de poursuites avec les éléphants uniquement parce qu'il avait eu l'opportunité de les obtenir dans la foulée. (rires)

Et comment tu réagis à des demandes aussi peu banales, quand tu es obligé d'écrire à même le plateau cette poursuite ?

À un moment, on ne réagissait plus du tout puisqu'on dormait si peu depuis si longtemps qu'on était dans une espèce de brouillard permanent. Tsui aime beaucoup faire des expériences sur le plateau. On lui donnait notre avis sur le manque de logique, mais c'est Tsui Hark quand même, t'as tendance à lui faire confiance. Précisons qu'il n'y a pas eu d'obligation ordonnée par les Américains concernant les éléments du scénario. Les catcheurs, le gamin, ce sont des éléments que Tsui voulait depuis le début. S'il y a des choses qui ont été édulcorées, c'est parce qu'il voulait vraiment tordre ces références, les rendre plus parodiques.

Mais on peut dire par certains côtés que le film lui a échappé, non ?

Ce qui est sûr, c'est qu'il fallait certainement un budget deux fois plus important pour faire ce film. En même temps, ça ne veut pas dire grand-chose avec Tsui. S'il obtient un certain budget, il va forcément faire un film qui est impossible à faire avec l'argent imparti. Quand les effets spéciaux ne lui permettaient pas de faire **Green Snake**, il faisait **Green Snake** et quand les effets spéciaux lui permettent de faire ce dernier, il fait **Legend of Zu**. Il va toujours un peu plus loin. Il y avait des poursuites dans le film qui étaient très difficiles à faire. Je pense notamment à l'ouverture du film, qui décrivait une poursuite en moto d'immeubles en immeubles. Il n'en reste quasiment rien dans le film, mais notre but était que cette scène ressemble aux épisodes de ***Spiderman*** par John Romita, où on voit Peter Parker, confortablement installé, partir dès qu'il y a une alerte.

Vos projets ?

On vient d'écrire un gros projet pour Samuel Hadida, l'adaptation du jeu vidéo **Onimusha**, en coproduction avec le Japon. Il y a tous les personnages du jeu vidéo, plus trois nouveaux, et le casting devrait commencer d'ici peu.

Propos recueillis par Stéphane MOÏSSAKIS et Arnaud BORDAS, et retranscrits par David DOUKHAN.

Hong Kong par trois

(RUNNING OUT OF TIME + LE TALISMAN + BLACK MASK 2 : CITY OF MASKS)

Si la carrière de notre duo de choc Laurent Courtiaud/Julien Carbon n'a pas débouché sur les bombes dont on les sait capables (oui, on copine et alors ?), il n'en reste pas moins des tentatives fructueuses et intéressantes. On songe notamment à leur premier essai, **Running Out of Time**, réalisé par Johnny To. Bien écrit et bien pensé (surtout si l'on prend en compte les conditions de tournage), **Running Out of Time** raconte le duel entre un flic de choc et un criminel condamné par la maladie. Porté avant tout par la psychologie des personnages, le film est malheureusement tiré vers le bas par une réalisation trop aléatoire à laquelle Johnny To ne nous avait jusque-là pas habitués. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'un bon tremplin pour les scénaristes qui débouche malheureusement sur le piteux film de commande de Michelle Yeoh. Passons donc vite sur ce **Talisman** ridicule au possible, sorti à la va-vite l'été dernier, pour nous concentrer sur le **Black Mask 2** de Tsui Hark. Il était permis de s'attendre à un must, d'autant que le génie s'attaque au film de super-héros et embarque donc nos deux compères, des fans du genre, dans son aventure. Las, il s'agit d'un foirage total rehaussé par des cadres démentiels, mais dont le budget étriqué ne permet pas de rendre justice aux idées les plus folles (courses-poursuites à dos d'éléphants, catcheurs mutants). Résultat, un navet fascinant que même Tsui Hark n'a pu élever au rang de chef-d'œuvre psychotronique par un flagrant manque de rythme. Belle tentative, mais difficile de ne pas s'épuiser après les monstres filmiques que sont **Time & Tide** et **Legend of Zu**. Quoi qu'il en soit, l'aventure n'est pas finie pour notre dynamic duo qui enquille les projets, dont le plus alléchant reste encore l'adaptation de **Onimusha**. On leur souhaite un bon gros « *merde* » plein d'amour pour la suite !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : CTV, FPE & GCT. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR **LE TALISMAN** ET **BLACK MASK 2**) ET 2.0 (VO ET VF SUR **RUNNING OUT OF TIME**). SUPPLÉMENTS (VOST) : MAKING OF - FEATURETTE - GALERIES (SUR **LE TALISMAN**) - COMMENTAIRE AUDIO - REPORTAGE - INTERVIEWS (SUR **RUNNING OUT OF TIME**) - BANDES-ANNONCES (SUR LES TROIS).

MAD DVD

PROJET VIPER

DE JIM WINORSKY

Projet Viper, c'est un peu le coup de cœur du mois des inédits vidéo. C'est fauché, pas très bien foutu, mais gravement fun. Après que l'échantillon d'une opération secrète baptisée Project Viper ait été dérobé dans un labo high-tech du gouvernement américain, l'agent spécial Mike Connors (Patrick Muldoon, bien plus crédible en agent secret tombeur qui se la pète que bien des acteurs ayant interprété James Bond) est chargé de le récupérer coûte que coûte avant que l'éprouvette ne se transforme en quelque chose de pas très catholique. Hélas, le Project Viper se matérialise sous la forme d'un gros monstre (genre celui d'**Un cri dans l'océan** partouze avec ceux de **Pitch Black**) en images de synthèse pas top moumoute mais convainquant lorsqu'il faut aller au charbon. Et le travail de tout bon monstre qui se respecte, c'est de dessouder un maximum de péquenots. Après s'être fait la main sur des clébards, il passe rapidement à la vitesse supérieure en venant boulotter tous les poteaux à Patrick, ce qui l'empêche de draguer tranquillement sa partenaire. Comprenez-le : c'est pas facile d'essayer de glisser sa main dans la culotte de la voisine quand un mec se fait littéralement éplucher comme une banane devant vous. On ne remerciera jamais assez Jim Wynorski (**Dinosaur Island**, **Le Retour de la créature du lagon**) pour cet instant qui tutoie l'éternité.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2002. RÉAL.: JIM WYNORSKI. INT.: PATRICK MULDOON, THERESA RUSSELL, CURTIS AMSTRONG, JOE AVALON... FORMAT 1.85 16/9. SON 5.1 (VF). DIST.: FREE DOL-

RED WATER

DE CHARLES ROBERT CARNER

Un film de requins à petit budget, généralement ça fait peur : on a toujours le droit à des stockshots pourraves et à des images de synthèse encodées à la MJC de Puteaux. C'est donc avec beaucoup d'appréhension que l'on entame la vision de ce **Red Water**, un téléfilm où se côtoient une belle brochette de has been sympathiques (Lou Diamond Phillips, Kristy Swanson et Coolio) et un scénario bien pompé sur **L'Invasion des piranhas** (des mecs veulent repêcher un trésor enfoui dans une rivière abritant un squale du genre affamé). Mais contre toute attente, le résultat se laisse voir sans trop de problèmes. Certes, les acteurs sont mauvais comme pas permis (Coolio ressemble de plus en plus à un fraggle rock, Swanson se la joue bimbo malgré un cul en scope), mais la vraie star de l'affaire (un requin balafré) a plutôt bonne gueule et assure le spectacle. Rehaussé de plus par un final bien barjo (la mise à mort du monstre est vraiment réussie), **Red Water** atteint sans peine son but : nous divertir.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2003. RÉAL.: CHARLES ROBERT CARNER. INT.: LOU DIAMOND PHILLIPS, KRISTY SWANSON, COOLIO... FORMAT 1.33 4/3. SON 5.1 (VO ET VF). DIST.: COLUMBIA.

HELLRAISER 5 : INFERNO

DE SCOTT DERINCKSON

Ça commençait à faire un bail qu'on l'attendait en France ce foutu **Hellraiser 5**. Ben franchement, on aurait mieux fait de se méfier de cette sortie à reculons. C'est simple, après visionnage, on en vient à se demander comment des mecs ont pu flinguer à ce point une aussi bonne saga. Pour faire court, on se fait chier grave devant **Hellraiser 5**. Il ne se passe absolument rien dans cette histoire de flic qui s'entiche de la boîboîte dorée, tout en commençant à halluciner grave et à se demander s'il n'est pas le tueur qui terrorise la région. Ça a plutôt de la gueule comme ça sur le papier mais alors sur pellicule... Ça sent le mort. Même les cénobites, pourtant très réussis, n'ont qu'un temps minime imparti à l'écran (Pinhead, cinq minutes au total). Cependant, quelques scènes subsistent comme celle, particulièrement réussie, où le flic se fait littéralement caresser de l'intérieur. C'est peu. Et il paraît que la suite est pire...

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2001. RÉAL.: SCOTT DERINCKSON. INT.: CRAIG SHEFFER, NICHOLAS TURTURRO, JAMES REMAR, DOUG BRADLEY... FORMAT 1.85 16/9. SON 5.1 (VO ET VF). DIST.: TF1 VIDÉO.

CHERRY FALLS

DE GEOFFREY WRIGHT

Le slasher post-**Scream**, tout comme ceux qui l'ont initié (**Cursed**, le nouveau projet du tandem Craven/Williamson porterait apparemment très bien son nom), n'étant plus vraiment en odeur de sainteté, il semble bien difficile aujourd'hui de faire un film original avec un tueur masqué qui dézingue des ados. Pourtant, le plutôt doué Geoffrey Wright (**Romper Stomper**) relève le pari avec **Cherry Falls**. Avec son boogeyman particulièrement bien looké (sorte de Sadako gothique) qui ne s'en prend qu'aux vierges, son casting bien senti (Brittany Murphy et le trop rare Michael Biehn en tête) et son dernier acte apocalyptique (les étudiants organisent une partouze, le tueur débarque, c'est le carnage), **Cherry Falls** prouve sans peine (même si l'identité du tueur se grille au bout d'une demi-heure) que le slasher est encore un genre sur lequel on peut compter, si l'on veut bien se donner la peine de faire les choses avec un minimum de passion et de respect. Ici, le contrat est largement rempli.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2001. RÉAL.: GEOFFREY WRIGHT. INT.: BRITTANY MURPHY, JAY MOHR, MICHAEL BIEHN... FORMAT 1.85 16/9, SON 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS: BANDE-ANNONCE. DIST.: STUDIO CANAL.

LA TRANCHÉE

DE MICHAEL J. BASSETT

Sous ce titre pas très futé (un film sur la Grande Guerre porte déjà ce nom) se cache le fameux **Deathwatch**, crossover entre le film de guerre et le film d'horreur réalisé par Michael J. Bassett il y a quelques années déjà. Dans le chaos sordide et sanglant des tranchées, une patrouille de soldats anglais se perd dans un bien étrange brouillard qu'ils prennent dans un premier temps pour du gaz moutarde (celui qui vous monte au nez pour vous faire péter le cerveau). Une fois celui-ci dissipé, les tommys se retrouvent dans un vaste réseau de galeries et de tranchées allemandes apparemment désertées dans la précipitation. Et pour cause. Une présence bien plus malfaisante que les casques à pointe y rôde, bien décidée à faire passer de vie à trépas tous les malheureux troufions. **La Tranchée** a tout d'un paradoxe. Le film est visuellement splendide, crade et boueux à souhait, les acteurs sont tous très bons (le jeune Jamie Bell et Andy « Gollum » Serkis en tête) et les images chocs se succèdent (l'Allemand sortant de terre, le soldat à la tête de barbelés), mais rien n'y fait vraiment : on a fâcheusement tendance à regarder un peu trop souvent sa montre, tout en se laissant promener gentiment jusqu'au générique final uniquement pour connaître le fin mot de l'histoire. Ce n'est pas non plus la grosse daube du mois, loin de là, mais dans un registre proche, on est légitimement en droit de préférer **The Bunker** ou l'inégalable **Forteresse noire**.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT GRANDE-BRETAGNE, 2001. RÉAL.: MICHAEL J. BASSETT. INT.: JAMIE BELL, ANDY SERKIS, RUAIDHRI CONROY, MIKE DOWNEY, LAURENCE FOX... FORMAT 2.35 16/9. SON 5.1 (VO ET VF). EDIT.: H2F.

LA TRANCHÉE VU PAR SON RÉALISATEUR MICHAEL J.BASSETT

À propos de son entrée dans le long-métrage.

Avant **La Tranchée**, j'ai réalisé plusieurs courts-métrages, qui n'étaient pas terribles. Parallèlement, je développais des scripts, et l'un d'eux, **No Man's Land**, a été très apprécié par plusieurs producteurs. J'aurais pu me faire pas mal d'argent en leur vendant, mais ça ne m'intéressait pas s'ils ne m'embauchaient pas à la réalisation. Les producteurs me rétorquaient que mes courts n'étaient pas bons. Je les suppliais de me redonner ma chance. Finalement, j'ai trouvé des producteurs qui m'ont permis de faire mes preuves : ils m'ont donné 2 000 livres (ce qui m'a à peine permis de défrayer les acteurs) pour que je réalise une scène. S'ils estimaient le résultat satisfaisant, j'obtenais le poste. J'ai choisi sept pages du scénario, qui comportaient à la fois des dialogues et de l'action. Un fermier des Midlands m'a prêté son terrain et j'y ai creusé vingt mètres de tranchée. J'ai emprunté à un plâtrier des sacs de sable, j'ai harcelé un dépôt militaire pour obtenir quelques accessoires et je me suis vraiment cassé le cul pour que ce test fonctionne. Quand les producteurs l'ont vu, ils ont immédiatement accepté que je réalise le film.

À propos du tournage.

Je suis ensuite allé filmer à Prague, pour un budget de deux millions de dollars. Partir là-bas m'a permis d'optimiser ce budget, notamment en récupérant des rebuts d'anciennes productions. Ainsi, certains des ensembliers venaient de finir **Blade II**, et ils ont récupéré quelques cadavres du film qui prenaient la poussière pour habiller mes décors. Le gouvernement tchèque drainait les fleuves alentour, et nous avons utilisé la boue qu'ils extirpaient des fits des rivières pour construire les tranchées. Nous avions donc tout un tas d'ordures dans nos décors et beaucoup de poissons pourris. C'était dégueulasse, mais c'était très bénéfique pour l'ambiance. Mais même avec ces subterfuges, le tournage fut extrêmement dur.

À propos de sa vision originale.

Finalement, mes efforts ont été payants, et les premiers retours sur mes rushes étaient très bons. Trop bons même, car les producteurs ont vu les images et ont soudain compris que ce petit film allait très bien se vendre. Si bien que leurs objectifs ont changé : ils ont voulu rendre le film plus commercial. Ce qui signifiait que l'horreur devait être plus psychologique que visuelle. Par exemple, la mort d'Andy Serkis se terminait sur une explosion très graphique de son [illegible] initial, avec des morceaux de chair qui [illegible] petit, mais les producteurs n'en ont pas [illegible] beaucoup plus de plans sur les [illegible] dans les bandes-annonces. Ils ont [illegible] de nouveaux plans de meurtres. Les producteurs ont [illegible]. Mais le plus drôle pour le final ? Beaucoup de gens [illegible] de ne pas avoir mis un monstre, mais j'ai un [illegible]. C'était une personnification de la [illegible] années, la boue et les barbelés s'assemblaient en une gigantesque créature. Les producteurs [illegible] par cette idée. Personnellement, je pense que [illegible] n'est pas si préjudiciable à **La Tranchée**. Mon [illegible] pas un film d'horreur fun. D'ailleurs, j'aurais aimé que son slogan soit « l'horreur de la guerre », ce qui résume bien mon credo.

Propos recueillis par Erwan CHAPELOT, Cyril DELAVENAT et Julien DUPUY et traduits par Julien DUPUY. Remerciements à Antoine CHUZEVILLE.

DA HIP HOP WITCH

DE DALE RESTEGHINI

Plusieurs rappeurs new-yorkais, tous affiliés à ce gros looser de Big Z (en voilà un qui porte bien son nom !) ou signés sur le label de Street Don, sorte de Suge Knight de la Côte Est, témoignent de leur rencontre (ou de leurs ébats, selon les cas) avec la Hip Hop Witch. Des rappeurs mentalement détruits (elle leur a mis un doigt dans le cul – sic !) qui vendent néanmoins trois fois plus de disques qu'avant. Une apprentie journaliste et un groupe de cinq blancs-becs mènent leur enquête, persuadés qu'il s'agit là d'un coup de promo juteux imaginé par Street Don. Production très opportuniste, absurde et sans aucun sens (si quelqu'un comprend quelque chose à ce truc, merci de m'en faire profiter à dgranger@mad-movies.com), **Da Hip Hop Witch** se résume à une succession de rappeurs tous plus foncedés les uns que les autres qui viennent débiatérer d'énormes conneries à l'écran et à une bande de white boys idiots qui déambulent dans les rues de Manhattan. Trop cool ! Et qui est-ce qu'on remercie pour cette idée fortement inspirée ? Robert Van Winkle, alias Vanilla Ice (oui oui, celui de « Ice Ice Baby »), porté disparu depuis plusieurs années et qui aurait mieux fait de le rester ! Ceci dit, on vous recommande vivement la VF, un summum de vulgarité à se tordre de rire.

Damien GRANGER

DVD INÉDIT USA, 1999. RÉAL.: DALE RESTEGHINI. INT.: STACII JAE JOHNSON, EMINEM, JA RULE, MOBB DEEP, VANILLA ICE, SPLIFF STARR, RAH DIGGA... FORMAT 1.33 4/3. SON 5.1 (VF ET VO). SUPPLÉMENT: BIOGRAPHIES. DIST.: EDITO.

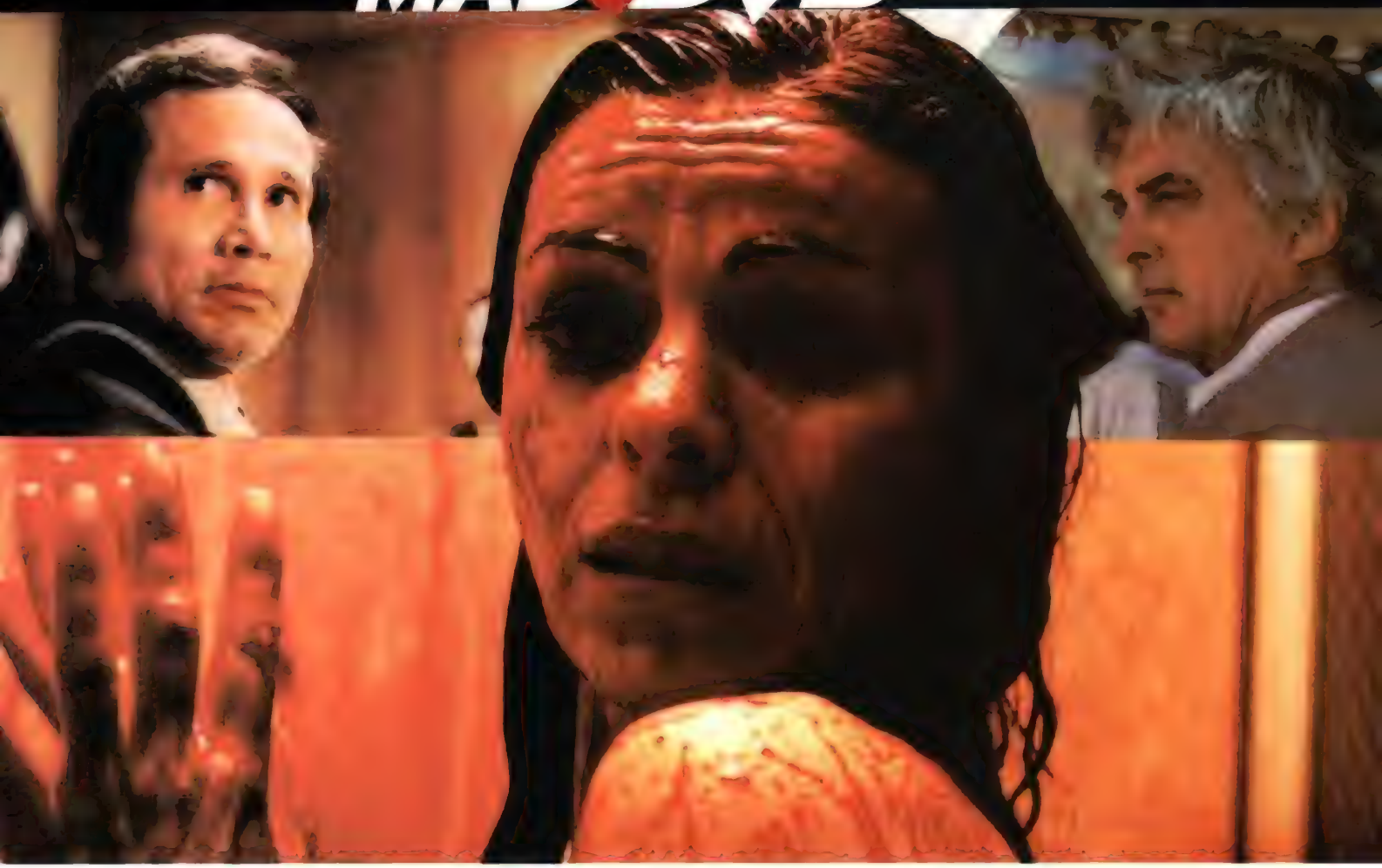
MIMIC 2

DE JEAN DE SEGONZAC

À l'instar de la série des **Tremors**, **Mimic** se décline aujourd'hui directement en vidéo. Le film de del Toro fut lors de sa sortie une jolie surprise parfaitement exécutée par un homme aux mains pourtant liées. Savoir maintenant si Jean de Segonzac a eu plus de libertés que le gros génie sur **Mimic 2** est une question qui n'intéresse personne vu que son film est exactement ce que fut **Tremors 2** à **Tremors**, soit une pâle photocopie de l'original, tant au niveau de l'histoire (quatre ans après, les Judas sont de retour) que des SFX, le talent en moins. Reste que **Mimic 3 : Sentinel** se trimballe une réputation sulfureuse, dans le bon sens du terme. La franchise n'est peut-être pas encore condamnée.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA, 2001. RÉAL.: JEAN DE SEGONZAC. INT.: ALIX KOROMZAY, JON POLITO, BRUNO CAMPOS... FORMAT 1.85 16/9. SON 5.1 (VO ET VF). DIST.: TF1 VIDÉO.



SOIF DE SANG

DE ROD HARDY

EN PROVENANCE DES ANTIPODES, UNE VARIATION ORIGINALE SUR LE THÈME DU VAMPIRISME. PLUS BRANCHÉE CENTRIFUGEUSE QUE CANINE, MODERNE MAIS RESPECTUEUSE DE LA TRADITION, UNE ŒUVRE OÙ LES DESCENDANTS DE DRACULA BOIVENT FRAIS ET DIÉTÉTIQUE...

Fin des seventies, début des eighties. Sur le front du fantastique, ça bouge en Australie. Effervescence sur les routes du futur proche avec les deux premiers **Mad Max**. Effervescence également, mais plus feutrée, avec une école de fantastique discret tirée par le Peter Weir de **Pique-nique à Hanging Rock** et de **La Dernière vague**, et des découvertes aussi imprévisibles que **Harlequin** et **Patrick**. Entre la tôle froissée de George Miller et l'inquiétante quiétude de Peter Weir, d'autres réalisateurs se lancent. Rod Hardy notamment, avec **Soif de sang**.

Avant **Soif de sang**, Rod Hardy c'est quelques séries TV à portée locale. Après **Soif de sang**, c'est encore de la télévision, aux États-Unis cette fois, où le réalisateur, en bon artisan, passe d'une fiction à l'autre sans état d'âme. Quand il ne tourne pas un épisode de *X-Files* ou de *Mission : impossible*, il se consacre notamment à un *Nick Fury* incarné par David Hasselhoff, à une version de *20 000 lieues sous les mers* animée par Michael Caine en Capitaine Némo, à un remake du *Train sifflera trois fois* où Tom Skerritt remplace Gary Cooper.

Très actif à la télévision, Rod Hardy abandonne toute ambition cinématographique. De lui, il ne fait plus parler du tout. Au point même que l'on en oublie qu'en 1979 il signe l'un des films de vampires les plus originaux de la décennie, **Soif de sang** justement, tentative très réussie de moderniser le mythe, de le rationaliser. Pas révolutionnaire en soi puisque, trois ans plus tôt, George A. Romero le précède avec l'intimiste **Martin**. Là où **Martin** présente un jeune homme qui s'injecte du sang dans les veines grâce à une seringue, **Soif de sang** s'appuie sur la supposée existence d'une microsociété occulte, confrérie constituée d'humains a priori normaux. Pratiquement une secte dont les membres s'abreuvent d'un sang scientifiquement prélevé, nettoyé de ses impuretés puis conditionné dans des briques de lait. Une idée « hygiénique » qui raisonne étrangement à l'aube des années 80 où l'on commence à peine à parler de Sida. Des idées d'ailleurs, **Soif de sang** n'en manque pas. Comme, par exemple, de laisser planer le doute sur la nature même des vampires. Authentiques ou faux ? Habilement, Rod Hardy ne se prononce jamais et laisse supposer qu'il pourrait s'agir d'adhérents à la même philosophie macabre. Une scène est d'ailleurs particulièrement révélatrice à ce niveau. Quand, lors d'une cérémonie d'initiation, l'usage oblige à la pose rituelle de fausses canines. Une note humoristique au second degré autant qu'un hommage à la tradition. Une tradition qui affleure toujours sous le vernis de la modernité. D'abord au travers de l'identité de l'héroïne, Kate Davis, enlevée par la secte des buveurs d'hémoglobine sous prétexte qu'elle serait l'ultime descendante d'une vieille lignée transylvanienne de vampires. Les Dracula ? Qui sait... Rod Hardy n'en dit mot et, plutôt que d'épiloguer sur la question, préfère s'attarder sur le conditionnement physique et psychologique du personnage central que ses ravisseurs poussent par tous les moyens à la consommation de sang. Y compris en l'allongeant dans un cercueil cerné de bougies ! Un autre hommage pince-sans-rire à la tradition entretenue par des vampires qui font surtout preuve d'une volonté de s'élever au-dessus du commun des mortels, masse qu'ils considèrent sinon avec mépris, du moins avec une hauteur altière. Une race de seigneurs et de... saigneurs bien entendu !

Le scénario de **Soif de Sang** est ambitieux. À la fois élégante et sobre, sans attirance particulière pour les effets spéciaux et la surenchère, la mise en scène de Rod Hardy le prolonge avec goût, prompte à distiller une atmosphère plus lourde d'une séquence à l'autre. La présence de quelques visages connus autour de Chantal Contouri, Kate Davis à l'écran, comme feu David Hemmings (**Les Frissons de l'angoisse**), le toujours inquiétant Henry Silva et Robert Thompson (**Patrick** en personne) participe à l'intérêt d'un film qui, en ne sortant pas dans les salles françaises, perd beaucoup de son aptitude à passer à la postérité au rang de petit classique auquel il a droit.

Marc TOULLEC

DVD INÉDIT THIRST. AUSTRALIE. 1979. RÉAL : ROD HARDY. INT : CHANTAL CONTOURI, DAVID HEMMINGS, LULU PINKUS, HENRY SILVA, ROBERT THOMPSON... FORMAT : 1.33 4/3. SON : 1.0 (VF ET VO)
EDITÉ EN PACK AVEC MAD MOVIES

JEU GRATUIT
OP ACTION

50 DVD À GAGNER

10 DVD « THE EYE »,
10 DVD « LE TALISMAN »
10 DVD « BANGKOK DANGEROUS »
10 DVD « KUNG POW »
10 DVD « RESURRECTION »

COCHEZ LES BONNES RÉPONSES ET RENVOYEZ LE COUPON À L'ADRESSE SUIVANTE :

MAD MOVIES

JEU GRATUIT OP ACTION - 6 RUE RODIER, 75009 PARIS

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE TÉL

QUESTIONS

1. LES RÉALISATEURS DE THE EYE ET BANGKOK DANGEROUS SONT LES FRÈRES... ?
   - ☐ PANG
   - ☐ TANG
   - ☐ HUANG

2. QUEL EST LE TITRE DU FILM D'ANG LEE DANS LEQUEL JOUE MICHELLE YEOH ?
   - ☐ LE TIGRE ET LA GAZELLE
   - ☐ COEUR DE DRAGON
   - ☐ TIGRE ET DRAGON

3. QUI EST L'AUTEUR DE «LA PETITE FILLE AUX ALLUMETTES DONT EST INSPIRÉ RESURRECTION ?
   - ☐ STEPHEN KING
   - ☐ HANS CHRISTIAN ANDERSEN
   - ☐ STÉPHANE MOÏSSAKIS

Extrait du règlement : Jeu gratuit sans obligation d'achat ouvert à toute personne résidant en France métropolitaine, à l'exception des membres de [illegible] ainsi que des membres de leur famille [illegible] Pour participer, les participants doivent renvoyer le bulletin de participation ci-dessus ou une copie manuscrite de celui-ci [illegible] Les réponses doivent être envoyées à l'adresse suivante : MAD MOVIES - JEU GRATUIT OP ACTION - 6 rue Rodier 75009 Paris. Les réponses illisibles, incomplètes ou [illegible] Les gagnants du tirage au sort seront les [illegible] premiers par courrier ou par téléphone. Lots à gagner : 50 DVD [illegible] Le société Carlsen Publishing France ne peut être tenue [illegible] responsable de l'envoi des lots. Des parties de concours ou des [illegible] Mais à l'utilisation des produits gagnés. Tous les frais de participation au jeu (envoi des bulletins de participation et de demande de règlement) seront remboursés sur la base du tarif lent en vigueur [illegible] sur simple demande écrite adressée au journal [illegible] 30/04/2004. Conformément à la loi informatique et Liberté [illegible] disposent d'un droit d'accès, de rectification et de radiation des informations les concernant.

→ par Bertrand ROUGIER

Noir

NOIR EST UNE SÉRIE DÉJÀ ANCIENNE (2001) DONT LA SORTIE EN FRANCE VIENT TOUT JUSTE DE COMMENCER CHEZ L'ÉDITEUR DYBEX. LES 26 ÉPISODES METTANT EN SCÈNE DEUX JEUNES FEMMES PORTANT DE GROS FLINGUES ET AYANT ÉPOUSÉ LA PROFESSION DE TUEUSES À GAGES SONT DONC PRÉCÉDÉS D'UNE TRÈS FLATTEUSE RÉPUTATION. CEPENDANT, RIEN N'EST JAMAIS VRAIMENT TOUT NOIR OU TOUT BLANC...

Pour le pire et le meilleur, ***Noir*** peut être décrit comme la synthèse de **Nikita** (film et série) et de ***John Doe***. Chaque épisode du show débute par cette psalmodie énigmatique : « *Noir – la fameuse ombre de la mort. Deux vierges accomplissant le châtiment de Dieu… Des pêcheurs au paradis… Préservez notre paisible sommeil* ».

Cette introduction laisse un peu trop bien transpirer le caractère sagement ésotérique pas toujours assumé, ni franchement résolu, de l'intrigue dont il est question dans le show scénarisé et réalisé par Ryoei Tsukimura (**Tenchi Muyo in Love**) et Kôichi Mashimo. Ce dernier est surtout connu par les fans d'anime pour avoir collaboré à des films comme **Weathering Continent** et **Dirty Pair, Project Eden**, puis pour avoir pris la tête du studio Bee Train, une filiale de Production IG (le studio où Oshii occupe la position de figure emblématique) vouée au développement de serials et d'animations pour jeux vidéo. Reste que ***Noir*** échappe miraculeusement à la classification dans la catégorie des projets dits « standards », c'est-à-dire produits pour de bonnes raisons économiques et non pas artistiques. En effet, la volonté de Kôichi Mashimo était de faire du show la « vitrine » de son studio. Pour cela, il fallait que ***Noir*** soit une série sophistiquée et exportable. Force est de constater aujourd'hui que le réalisateur a réussi son pari, comme en atteste l'important engouement généré par ***Noir*** auprès des fans d'animation japonaise du monde entier alors que le show n'avait rien d'un rouleau compresseur médiatique.

De manière plus prosaïque, cette série qui se déroule principalement en France, et plus particulièrement dans un Paris de carte postale, s'ouvre sur Mireille recevant un e-mail de Kirika, une jeune femme qu'elle ne connaît pas, qui a perdu la mémoire (mais pas ses talents au combat) et qui l'invite paradoxalement à faire avec elle un voyage vers le passé. S'engage alors pour les deux assassins une longue quête à la recherche de leurs origines au terme de laquelle elles apprennent qu'elles sont liées à une secte : Soldats, qui préside aux destinées du monde depuis plus de mille ans. Mais ce n'est pas tout, une autre tueuse, Chloé, va leur révéler qu'elles font toutes trois partie d'une élite censée ressusciter l'esprit de Noir…

Vous l'avez deviné, ce qui est particulièrement captivant dans ***Noir***, dont la structure narrative regorge de concepts intéressants (même si on ne peut pas véritablement les qualifier de novateurs), c'est que la série joue sur au moins quatre tableaux à la fois : la théorie du complot, la révélation concernant l'identité de chaque héroïne, le suspense concernant leur avenir et tout un tas de chorégraphies martiales certes souvent gratuites, mais qui n'en demeurent pas moins réjouissantes. Évidemment, dans le choix du cadre et des déplacements des personnages à l'intérieur de celui-ci, les partis pris de Kôichi Mashimo ne sont pas aussi satisfaisants ni aussi cinétiques que ceux de Shinichirô Watanabe (le **Détective** d'**Animatrix**) ou de Yoshiaki Kawajiri (**Ninja Scroll**). Néanmoins, plusieurs séances donnent à voir des passes d'armes que ne renieraient pas Christophe Gans ou Christian Dugay (**L'Art de la guerre**). Bien sûr, s'agissant d'une série TV, le « propos guerrier » est nécessairement édulcoré. Toutefois, il reste suffisamment d'idées et de plans séduisants dans ***Noir*** pour exciter l'imagination de tous les amateurs de « gunfight bigger than life ». Malheureusement, l'utilisation excessive de « stock shots » sous couvert d'emploi de flashs-back vient briser lors du climax la jolie dynamique narrative et esthétique pour ressasser des idées que l'on avait au pire vues dès les premiers épisodes, au mieux devinées au même moment. La dramaturgie de ***Noir*** s'en trouve affaiblie, d'autant plus que l'utilisation systématique des thèmes composés par Yuki Kajiura (**Blood : The Last Vampire**), pourtant très efficaces, vient renforcer l'aspect statique du show, qui paradoxalement ne s'emballe pas quand apparaît le personnage de Chloé, pourtant catalyseur de plein d'interrogations. Même s'il est beaucoup question d'action dans ***Noir***, comme la plupart de ses consœurs, la série finit par adopter l'aspect un peu redondant et rebondi typique des spectacles inscrits sur des longs formats. Évidemment, nous aurions préféré assister à un show plus anguleux, faisant moins de concessions, présentant des méchants plus charismatiques et des filles encore plus sexy… Néanmoins, la jupe dont Mireille ne se sépare jamais reste carrément courte et, en termes de subversion, la quête de ces femmes-enfants accumulant sur leur route les cadavres comme d'autres fument des cigarettes est déjà bien corsée. Certains pourront logiquement regretter que les métaphores articulées autour du libre arbitre, de l'instrumentalisation et de la société prison (thèmes classiques de toutes les séries B japonaises) soient ici traitées avec une certaine nonchalance. On leur répondra que l'essentiel demeure que ***Noir*** soit une série 100 % girls and guns !

AVANT-PREMIÈRE

UN THRILLER FANTASTIQUE DE

KIYOSHI KUROSAWA

SÉANCE

120 PLACES DE CINÉMA À GAGNER !

Pour recevoir votre invitation, il vous suffit de nous retourner cette page à l'adresse suivante : Custom Publishing France - Mad Movies - Avant-première Séance - 6, rue Rodier - 75009 Paris.

MONTPELLIER
30 PLACES
Cinéma Diagonal :
lundi 3 mai à 20h00

GRENOBLE
30 PLACES
Cinéma Méliès :
mercredi 5 mai à 20h00

LYON
30 PLACES
Cinéma CNP :
mardi 4 mai à 20h00

MARSEILLE
30 PLACES
Cinéma Le Miroir :
jeudi 6 mai à 20h00

sortie le 5 mai

Libération · Mad Movies · Cinéastes · aü · Zootrope films

→ par Numa RODA-GIL

Jouets pour adultes

LE MARCHÉ DES PRODUITS DÉRIVÉS INVESTIT DE NOUVEAUX TERRITOIRES ET CIBLE UN PUBLIC TOUJOURS PLUS LARGE. MAINTENANT, LES GRANDS AUSSI ONT DROIT À LEURS POUPÉES.

Le monde du jouet a bien changé depuis ces dernières années. S'il est associé depuis longtemps maintenant au cinéma, à la bande dessinée et aux séries télévisées, il gardait jusqu'à présent une optique enfantine. La cible de l'industrie du jouet s'est élargie depuis quelques années du fait de son implication directe dans les montages financiers de tous les longs-métrages grand public. Les contrats de licensing font ou défont un film aujourd'hui. La liste des produits dérivés doit être de plus en plus longue pour justifier les sommes astronomiques mises en jeu. Les produits eux-mêmes sont de plus en plus chers pour permettre aux fabricants d'amortir leurs licences... Nous sommes loin de l'âge d'or où quelques figurines venaient satisfaire les fans les plus hardcore. Les enfants sont de plus en plus lésés par un marché à l'origine réservé à leurs envies, qui s'adresse désormais plus aux adultes fortunés sous prétexte « d'adulescence », de syndrome de Peter Pan ou d'autres foutaises... D'un côté, cet état de fait peut nous rendre tristes dans la mesure où s'acheter un jouet n'est plus aujourd'hui un véritable acte de soutien d'une histoire ou d'un personnage, mais plutôt un passage presque obligatoire vu l'imposante mise en place de produits à laquelle personne ne peut plus échapper. D'un autre côté, l'acquisition de droits et l'accès à la fabrication se sont démocratisés, ouvrant les portes du marché du jouet à de plus en plus de petites boîtes indépendantes, se spécialisant dans des produits pour adultes à petits tirages, ne s'adressant qu'à des amateurs éclairés fatigués de l'offre grand public toujours plus énorme et à la qualité de plus en plus moyenne. Ce nouveau marché, plus underground, surfe sur la demande de plus en plus pointue de collectionneurs lassés par le tout-venant. Cela nous permet de voir arriver chez nous des produits étonnants et bizarres que nous n'aurions pas osé imaginer il y a encore quelques années.

La première brèche ouverte par cette nouvelle demande concerne le monde de la musique jusqu'alors un peu ignoré par les grandes marques (si l'on oublie les produits fabriqués autour des énormes stars comme Elvis, les Beatles ou notre Johnny national). Mc Farlane a ouvert la voie il y a quelque temps avec Kiss, Metallica et autres hard rockers, mais a bien vite favorisé le sport et ses idoles pour faire plus de recettes. Aujourd'hui, ce sont les Japonais qui ont repris le flambeau avec la série de figurines Marilyn Manson produites par Fewture Toys. La nouvelle (la quatrième du chanteur) vient de sortir. Elle reprend Manson dans un de ses costumes de la tournée « Beautiful People », au cours de laquelle la star a véritablement explosé. Quand on voit le jouet, on comprend pourquoi.

Sur scène, le chanteur grimpait sur des échasses pour surplomber le public de manière plus agressive. Ces échasses sont livrées avec la figurine, faisant de ce jouet la véritable superstar de votre collection (les amateurs érudits retrouveront les poses alambiquées des montures des héros de **Dark Crystal** jouées par des acteurs juchés eux aussi sur quatre échasses). La figurine est fournie avec deux têtes reprenant les maquillages différents utilisés sur scène par le chanteur. Nous devons la qualité des détails de ces sculptures au designer Yasushi Nirasawa, cofondateur de la marque Fewture Models qui se cache derrière Devilman depuis quelques années. Manson lui-même étant impliqué dans la fabrication, on ne peut s'étonner de la grande qualité de ce produit qui, tiré à très peu d'exemplaires, ne manquera pas de devenir une pièce extrêmement rare dans les années à venir.

Outre la musique, le marché du jouet voit apparaître une nouvelle tendance qui devrait interpeller les lecteurs amateurs de cinéma pour les grands. Injustement méprisées pendant des années, condamnées à n'apparaître que dans des magazines spécialisés ou simplement vouées à être cachées sous le lit, les actrices de films à caractère pornographique ont enfin droit à la reconnaissance grâce à la marque Plastic Fantasy. Basée à deux pas des grands studios de production porno d'Hollywood, cette boîte s'est spécialisée dans la création de gammes d'action figures réservées aux porn stars. Jusqu'à présent, le concept de l'équipe de Plastic Fantasy était simple : pour chaque gamme, ils s'associent à un distributeur vidéo en sortant leurs plus grandes vedettes. Après Wicked Pictures, comprenant entre autres Stephanie Swift et Sydnee Steele, et Vivid, immortalisant une Briana Banks plus vraie que nature dans un costume de femme préhistorique digne de Raquel Welsh et une Christy Canyon habillée en Shéhérazade, voici une nouvelle gamme, plus large, ne se limitant pas à un seul éditeur vidéo. Elle comporte cinq figurines : Chloé, Inari Vachs, Asia Carrera, Ginger Lynn et Jasmine St Claire. C'est la plus aboutie. Elle comprend à la fois des stars d'aujourd'hui et d'hier. Bien évidemment, ces jouets ont adopté le gimmick incontournable pour tout « nerd » qui se respecte : on peut les déshabiller ! En effet, les action figures sont d'une fabrication classique comprenant les détails, articulations et peintures dignes de n'importe quelle série mais en plus, les vêtements des filles sont réalisés dans un plastique souple permettant au collectionneur pervers que nous sommes de faire faire à ses joujoux des strip-teases intégraux... Attention, il est indiqué sur les emballages que ces jouets ne s'adressent pas aux mineurs. Cet avertissement est justifié dans la mesure où les foufounes et les gougouttes de ces dames sont reproduites de manière extrêmement réaliste ! Normal me direz-vous, nous sommes dans le porno, donc pas dans la légèreté... C'est juste un peu dommage de ne pas pouvoir donner ces toys aux enfants, ces filles étant bien plus réelles que Barbie ou Big Jim...

Voilà pour cette fois. Amateurs de plastique et de fantastique, préparez-vous. Les jouets **Hellboy** arrivent et ça va faire très mal !

Tout savoir sur l'actualité des DVD chaque mois

Le magazine qui chronique le plus de DVD chaque mois

DVD MANIA

L'ULTIME PASSION DU CINÉMA

LES INVASIONS BARBARES • METROPOLIS
HERO • GOODBYE LENIN ! • LES ASSOCIÉS
UNDERWORLD • BAD BOYS 2
LA LISTE DE SCHINDLER
AMERICAN PIE 3 : marions-les !

LE BON, LA BRUTE ET LE TRUAND

DOSSIER
Le western spaghetti

LA LIGUE
DES GENTLEMEN EXTRAORDINAIRES

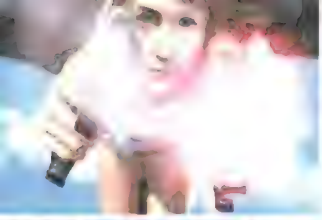
M 02060 - 39 - F: 4,60 €

32 PAGES HOME CINÉMA

BANC D'ESSAI
Triangle Galaxy 5.1
des enceintes de grande classe !

TEST
vidéoprojecteur
Sanyo PLV - Z2
haute performance et prix compact

DOSSIER
rétroprojecteurs nouvelle génération
de plus en plus forts

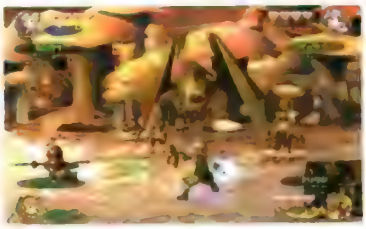


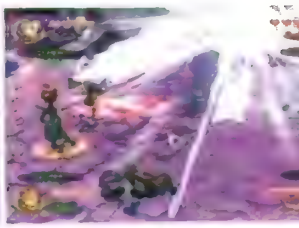
→ par Yannick DAHAN

Un jour... ou une vie

LA SORTIE QUASI SIMULTANÉE DE TROIS FINAL FANTASY DIFFÉRENTS, TRANCHANT CHACUN À LEUR MANIÈRE AVEC LES HABITUDES D'UNE SAGA VIEILLE DE PLUS DE 15 ANS, S'AVÈRE SYMPTOMATIQUE DES NOUVELLES ORIENTATIONS D'UN MILIEU QUI, ÉCONOMIQUEMENT, SE VOIT CONTRAINT DE SUIVRE, VOIRE D'ORIENTER, LES HABITUDES DES CONSOMMATEURS.

Final Fantasy X-2 PS2 - Final Fantasy Chronicles GC
Final Fantasy XI Online PC - James Bond, Quitte ou double PS2





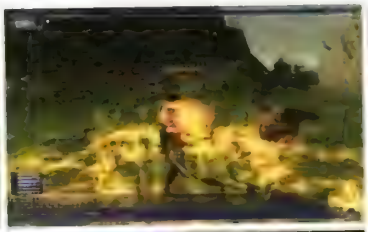
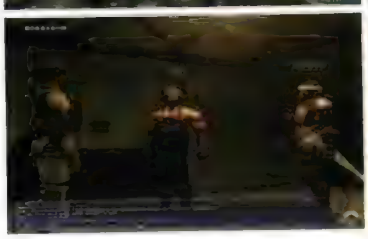
Il semble loin le temps où **Final Fantasy** se conjuguait en solo. Chaque opus était une nouvelle expérience, longue, riche en émotions, où l'identification à des personnages toujours plus complexes était totale. Une expérience qui révolutionnait à chaque fois un gameplay mixant avec brio gestion et aventure, qui développait des scénarios inventifs, montant en crescendo jusqu'à un final apocalyptique, et qui tirait vers le haut une concurrence zélée parce qu'admirative. Mais désormais, le jeu vidéo coûte cher, trop cher, et des études de marché prouvent que les habitudes des consommateurs ont bien changé.

Quand le milieu ne tenait encore que sur une frange réduite de joueurs hardcore, un développement exigeant (durée de vie énorme, variété sur la durée, conclusions en forme d'apothéose) était la condition sine qua non du succès d'un jeu. Aujourd'hui, considéré plus que jamais comme un loisir par une industrie qui n'est pas dupe des rares innovations artistiques qu'elle met en avant, le jeu vidéo s'est démocratisé et touche un public plus large (plus du tiers des joueurs sont désormais des femmes par exemple, qui privilégient le PC et la Game Boy), moins fidèle... et surtout moins concentré. Des études récentes ont ainsi montré qu'une grande majorité de joueurs ne terminaient pas les jeux qu'ils achetaient (quand ce ne sont pas des simulations sportives dont le temps de jeu ne dépasse souvent pas le quart d'heure par jour), voire n'excédaient jamais la moitié du temps de jeu calculé par le développeur.

Autant dire qu'une telle étude n'est pas tombée dans les oreilles d'un sourd, en particulier celles du leader mondial Electronic Arts. Son dernier jeu sorti en France, le médiatisé **James Bond, Quitte ou double**, incarne à merveille la nouvelle orientation (douteuse) de l'industrie : mettre visuellement le paquet sur les premières heures de jeu et délaisser le reste, que la majorité des joueurs ne verra jamais. Conçu comme un vrai **James Bond** movie, **Quitte ou double** démarre sur les chapeaux de roues avec un prégénérique explosif (on se fait courser par un avion à réaction !), nous balance un générique qui tue avec de vrais acteurs en guest stars (dont Shannon Elizabeth) et se poursuit avec quelques missions originales et fun (comme shooter des bad guys en descendant en rappel d'un immeuble en flammes). Le gameplay est varié et en met plein les mirettes à grands coups d'effets spéciaux pyrotechniques. Le hic, c'est que le téméraire qui veut terminer le produit va vite buter sur des actions ultra répétitives et se retrouver au final dans des niveaux bâclés et bourrés de bugs ! Jusqu'ici, ce syndrome provenait du manque évident de temps de développement par rapport aux dates butoir de sortie (euh... **Enter the Matrix** !). Maintenant, cette contrainte marketing s'étoffe d'une légitimation sociale bien commode : « *De toute façon, le public ne finit pas les jeux.* ».

Même si on ne saurait reprocher à des boîtes exigeantes comme Square Enix de vendre des produits bâclés (ça n'a jamais été le cas), la conception en amont de leurs titres correspond désormais à cette nouvelle donne. **Final Fantasy X-2**, non content d'être un spin-off conçu avant tout pour être rentable (moteur identique à un épisode **X** qui s'est parfaitement vendu et frais de développement réduits), s'est construit en fonction des nouvelles habitudes des joueurs. La gent féminine est bien entendu visée (après tout, on dirige trois chanteuses de pop dont les changements magiques de fringues servent d'ersatz aux invocations usuelles) mais c'est avant tout la réalité d'une consommation plus rapide et épisodique du produit qui a conditionné la structure du gameplay. Pour la première fois dans la saga, **Final Fantasy X-2** ne propose pas un scénario immuable dans lequel on s'immerge mais un système de missions aléatoires. C'est beaucoup moins trippant certes, l'immersion est quasiment réduite à néant, mais ça permet au joueur lambda de finir une mission en à peine plus d'un quart d'heure (j'en pleure encore !).

Désormais, le jeu fonctionne dans un univers d'extrêmes : jouer un quart d'heure seul... ou jouer interminablement. Aussi, pour répondre aux coûts de plus en plus prohibitifs des jeux, s'assurer la fidélité des joueurs et espérer être rentables, les éditeurs se sont tournés vers une autre réalité : 44 % des consommateurs préfèrent jouer entre amis. Là encore, Square Enix n'a pas raté le coche.

Son **Final Fantasy Chronicles** (qui pour le coup n'a plus rien d'un **Final Fantasy**), non content de toucher le public orphelin de la Gamecube, est le premier épisode multijoueurs de la saga, pensé dans ce seul objectif. Particulièrement réussi dès qu'on y joue à 4 (seul, c'est plus monotone qu'un épisode de ***Derrick*** !), il nécessite toutefois la présence de plusieurs Game Boy Advance, ce qui aurait pu apparaître rédhibitoire ! Mais son succès aux États-Unis (243 000 unités en février) en dit long sur l'évolution d'un marché ultra concurrentiel, de plus en plus orienté vers le multijoueurs, le portable et le online.

Bien que totalement phagocyté, là encore, par des motivations économiques, le MMORPG est devenu le seul refuge du joueur hardcore. Mais un refuge dont la particularité est d'autoriser autant l'identification en solo que le partage des émotions avec des millions d'autres gamers. Pas d'intermédiaire cette fois en termes de temps de jeu puisqu'ici, il est indéfini. En créant l'hallucinant **Final Fantasy XI Online** (dispo au Japon et transposé uniquement aux USA, il ne le sera sans doute pas en France), Square nous propose un univers alternatif d'une crédibilité ahurissante et dans lequel on plonge avec une aisance et un confort déconcertants. Un univers sous forme d'anthologie de **Final Fantasy**, où plus encore que dans n'importe quel MMORPG (même les plus addictifs comme pouvaient l'être **UO** ou **Everquest**), on a le sentiment de se construire une double vie, une existence réelle dans un monde fantasmatique qui sait nous émerveiller (le jeu est visuellement magnifique), nous intriguer (la découverte des terres est longue et ardue), nous flatter (un système de missions et de quêtes permet de développer à loisir son statut social) et surtout nous obliger à communier (au bout d'un certain « level », il devient nécessaire d'évoluer en groupe, donc de communiquer pour former des alliances). Bref, un **Final Fantasy** tout en un : à la fois RPG ultime (dont les possibilités de gestion infinies peuvent garantir des années de jeu !), produit éminemment multijoueurs (où le concept de « party » et « d'alliances » a été pensé à la perfection), mais aussi univers persistant (toujours là, si tu raques 10 euros par mois !) dans lequel la durée de vie ne dépend, pour une fois, que du joueur…

Pour une heure ou une vie…

MOVIES 2000

La librairie du cinéma

DVD zone 2 neufs

STREET TRASH 20 €

FRAYEURS 10 €

CANNIBAL HOLOCAUST 20 €

LA PLANETE DES SINGES 20 €

DVD zone 2 disponibles à partir de 6 €
DVD imports disponibles à partir de 5 €

DVD ASIATIQUES NEUFS

35 € 25 € 35 € 25 €

DVD ZONE 1

TEXAS CHAINSAW MASSACRE 45 €

TEXAS CHAINSAW MASSACRE 35 €

KILL BILL 35 €

35 €

MOVIES 2000 achète vos DVD, revues de cinéma, affiches, photos, fanzines...

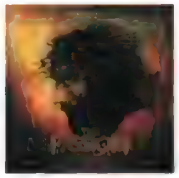
La vente par correspondance est désormais assurée.
Appellez le 01 45 26 81 20

49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS
(MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TÉL. : 01 45 26 81 20. WWW.MAD-MOVIES.COM
OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 13H30 À 19H30

→ par Cédric DELELÉE

The Passion of the Christ

JOHN DEBNEY SONY/INTEGRITY MUSIC



Après qu'aient été évoqués les noms de James Horner, de Lisa Gerrard (dont le nouvel album, *Immortal Memory*, aurait parfaitement collé au film) et de Rachel Portman, c'est finalement à John Debney, plutôt spécialisé dans la comédie (**L'Ile aux pirates**, ça date), qu'échoit la lourde tâche de traduire musicalement la souffrance du Christ. Un choix aussi étrange qu'inattendu, pour un résultat étonnant, sorte de croisement entre le style Media Ventures (pour les synthés grondants, les apports ethniques et les percussions à la **Gladiator**) et le biblic scoring (le très émouvant thème de Marie), certes plus proche dans l'écriture de Horner que de Rozsa ou Newman, même si les moyens employés sont fidèles à la tradition (large section de cordes et chœurs). Intense et profond, le score est pourtant difficile d'accès en l'absence des images et délivre une ambiance oppressante qui décuple la beauté des rares moments lumineux qui l'éclairent. Plus surprenant, on a même droit à des accélérations qui sonnent comme de véritables passages d'action (« Raising the Cross » et « Resurrection » font figure d'appels au combat) et qui galvanisent la puissance de la partition. Un album magnifique, qui pourrait bien convertir pas mal de monde… à la musique de film !

Agents secrets

BRUNO COULAIS MILAN

Aussi connu en France qu'il est surestimé, Bruno Coulais signe avec **Agents secrets** son premier score vraiment costaud, puisqu'il est à la fois émetteur de l'ambiance du film et récepteur de ses émotions refoulées. Coulais a eu l'intelligence de traiter à la fois le décor, les personnages, le danger qu'ils vivent au quotidien et l'ampleur de leur mission. Il installe d'entrée son ambition avec une ouverture tout droit sortie d'un **Alien** (l'espace, la menace) avant d'entraîner sa musique vers des terrains plus explorés mais traités avec rigueur et efficacité : l'action se traduit alors par des roulements de tambours, des riffs de guitare à la **Heat** ou des cordes qui ne cessent de s'agiter, le patriotisme des agents par le fier envol d'une trompette funèbre, tandis que résonnent quelques écarts ethniques pour planter le décor, amplifiés par des échos de cloches et l'orgue qui rendent l'atmosphère encore plus inquiétante. La recette pourrait vite tourner au procédé distancié si la musique n'était pas enrichie d'une foule de motifs mélodiques fragiles et touchants que délivrent la harpe ou les violons, lesquels, en humanisant la partition, la rendent attachante et deux fois plus éloquente. Sans elle, le film ne serait sûrement pas aussi passionnant, et il est permis de la comparer aux meilleurs Morricone des années 70.

Deux frères

STEPHEN WARBECK DECCA

Après que Gabriel Yared ait quitté le projet, Annaud s'est donc tourné vers le très sage compositeur de **Shakespeare in Love** pour illustrer ce beau film d'aventure familial. Ambiance **Livre de la jungle** oblige, le score marche sur les traces de Scott et Poledouris. Deux thèmes principaux se dégagent, l'un survolant avec grandeur les paysages du Cambodge et l'autre étant rattaché aux deux tigres (plein d'émotion, il est soumis à de multiples et brillantes variations). Les mélodies, superbes, déploient leurs fastes orientaux à l'aide d'un grand orchestre très hollywoodien augmenté de quelques instruments asiatiques, même si Warbeck s'autorise quelques écarts inattendus à l'aide d'un saxo langoureux très **Fièvre au corps** et d'une guitare sèche, allant jusqu'à gambader joyeusement dans « Liberté chérie » (qui semble cela dit plus sorti de **La Chèvre** que du film traité). Une excellente surprise, donc, de la part d'un musicien jusqu'ici assez inintéressant, pour une partition au souffle épique généreux, parfois franchement impressionnante et souvent poignante.

The Cat in the Hat

DAVID NEWMAN DECCA

Auteur de quelques petits bijoux (**Le Fantôme du Bengale**, **Opération Dumbo Drop**, **Galaxy Quest**), le frère de Thomas Newman s'essaie à ce qu'on pourrait appeler la « musique rigolote », style wall-to-wall hérité de Carl Stalling et relayé par des gens comme Broughton ou Goldsmith. Bref, c'est de score cartoonesque qu'il s'agit, le genre de chose inaudible quand on est de mauvais poil, à moins d'adorer décortiquer la technique orchestrale. Si certains s'en sont bien tirés (cf. Kamen avec **Les 102 dalmatiens** et **Le Géant de fer**), Newman se plante dans les grandes largeurs et il est impossible de ne pas comparer le désastre au **Grinch** de Horner, puisqu'il présente les mêmes défauts : nombre de morceaux démarrent bien, savent se montrer mélodiquement généreux… puis dégringolent pour se transformer en cacophonies pleines de bruits « drôles » et d'instruments qui couinent joyeusement sur des rythmes à la con. Une image vient alors à l'esprit : celle de plein de gosses sautant et gesticulant, un jus d'orange à la main, lors d'un goûter d'anniversaire. Bref, si vous pensez ne pas encore avoir atteint la puberté, c'est pour vous. Pour les autres, la réaction immédiate après l'écoute douloureuse de cet album sera d'aller s'éclater les oreilles avec du AC/DC ou du Wagner en flinguant un pack de bières.

Hidalgo

JAMES NEWTON HOWARD HOLLYWOOD

Dès les premières notes, une évidence s'impose : JNH est plus inspiré par les canassons que par les ados en collant. **Hidalgo** ne constitue pas pour autant une révolution dans l'histoire de l'epic scoring, ni dans la carrière de son auteur (les échos de **Wyatt Earp** et des **Survivants** sont nombreux) : la musique reste prévisible et les thèmes assez classiques, mais pour ce qui est du plaisir d'écoute, la réussite est imparable. Le désert est évoqué avec la grandeur nécessaire par des envolées symphoniques dignes de **Lawrence d'Arabie** et de **La Momie** (instruments et vocalises arabes à l'appui, ici particulièrement bien intégrés), et impossible de ne pas songer au Williams d'**Horizons lointains** à l'écoute du frénétique « The Race Begins ». Propulsée par une rythmique très étudiée, cette partition à la fois western et exotique fait donc preuve d'une énergie revigorante, même si certains des meilleurs morceaux d'action sont absents de l'album.

NEWS

● C'était prévisible : Gabriel Yared s'est fait virer de Troy, après avoir composé un score jugé par la production comme « *trop écrasant et trop à l'ancienne* » (c'est dire si on aimerait bien l'entendre, du coup !). C'est James Horner qui le remplace.

● Finalement, ce n'est pas Marco Beltrami mais Harald Kloser qui se charge de Alien vs. Predator, après que son travail sur The Day After Tomorrow (« *big, epic and very Emmerich-style* », déclare la production) ait favorablement impressionné Paul Anderson.

● Graeme Revell reste fidèle à David Twohy et remplit sur The Chronicles of Riddick (dont les premières photos laissent à penser que Twohy serait tout désigné pour adapter *Dune*, dont Revell a signé le score pour sa télé).

● Brian Tyler poursuit sa florissante carrière puisqu'on va le retrouver sur Paparazzi, thriller avec Tom Sizemore et Cole Hauser, The Final Cut, SF avec Robin Williams, et Sahara, sorte de Tomb Raider mâle tiré des romans de Clive Cussler avec Matthew McConaughey.

● Florent Emilio Siri a réussi à imposer Alexandre Desplat, le compositeur de Nid de guêpes, sur Hostage, son premier film US avec Bruce Willis. La nomination aux Golden Globes de la très belle musique de Desplat pour La Jeune fille à la perle a dû sacrément aider !

● Enfin, Hans Zimmer, après avoir été écarté de Collatéral de Michael Mann, est de retour sur le film. Il signera par ailleurs le score de la version cinoche de Thunderbirds.

UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !

Incroyablement gore, complètement barge et flirtant à la limite du porno, THE NECRO FILES 2 rejoindra les amateurs de films bizarres et laissera pantois de stupéfaction tous les autres ! DVD

AVERTISSEMENT : La raison du caractère dérangeant de ce film et de nombreuses scènes érotiques extrêmes, cette œuvre est strictement interdite aux moins de 18 ans et déconseillée aux personnes sensibles.

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

Viols à la perceuse, meurtres sanglants et sévices sexuels extrêmes parsèment ce film choc dont le seul objectif est de révulser d'effroi et de dégoût les spectateurs... y compris les plus endurcis ! DVD

AVERTISSEMENT : Ce film comporte des scènes de violence extrême associées à des scènes à caractère pornographique. En conséquence, cette œuvre est strictement interdite aux moins de 18 ans et fortement déconseillée aux personnes sensibles.

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

www.uncutmovies.fr

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 81, rue du Petit Chasseur 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 20 € la cassette VHS (SECAM) - OFFRE SPÉCIALE : 26 € le DVD (PAL/Zone 2)

FRAIS DE PORT (Colissimo suivi) : 1 à 3 articles - 5 € ; 4 articles et plus - PORT GRATUIT !

- ❑ PSYCHO SISTERS
- ❑ BACK FROM THE DEAD
- ❑ BLACK PAST
- ❑ FANTOM KILER 2(1)
- ❑ TERROR TOONS
- ❑ FANTOM KILER 3(1) (DVD)
- ❑ THE DEAD NEXT DOOR
- ❑ THE BURNING MOON
- ❑ PSYCHOS IN LOVE
- ❑ FLESH EATING MOTHERS
- ❑ UNKNOWN BEYOND (DVD)
- ❑ NIKOS THE IMPALER (DVD)
- ❑ THE NECRO FILES(1)
- ❑ REDNECK ZOMBIES
- ❑ FANTOM KILER(1)
- ❑ THE DARKNESS BEYOND
- ❑ DEATH FACTORY (DVD)
- ❑ ROSSA VENEZIA(3) (DVD)
- ❑ PREMUTOS
- ❑ SCRAPBOOK(1)
- ❑ PARTS OF THE FAMILY
- ❑ DEMONIUM
- ❑ UNHINGED (DVD)
- ❑ THE NECRO FILES 2(3) (DVD)
- ❑ INFANTRY OF DOOM
- ❑ ANGEL OF DEATH(1)
- ❑ SKINNED ALIVE
- ❑ I PISS ON YOUR GRAVE(2)
- ❑ THE SHUNNED HOUSE (DVD)

Je désire recevoir les articles cochés et ci-joint mon règlement de ..... € par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code Postal : ..... Ville : .....

(1) Déconseillé aux moins de 16 ans - (2) Déconseillé aux moins de 18 ans. Contient des scènes érotiques explicites.
(3) Strictement interdit aux moins de 18 ans. Contient des scènes à caractère pornographique. En commandant cet article je certifie implicitement être majeur.
Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ.

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm** / **X-Tro** / «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 **La Compagnie des Loups** / **Dune** / **Greystoke** / **Rocky Horror**...

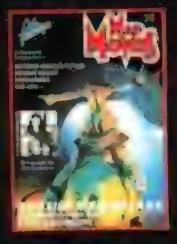
Picture Show / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...

33 **Gremlins** / **Phenomena** / **2001 : L'Odyssée de l'Espace** / «Le Psycho-Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

36 **Re-Animator** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Lifeforce** / **Planète Interdite** / «Le Péplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3** / **Legend** / dossier «Sang pour sang (pire)» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

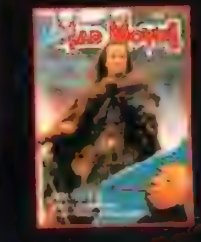
38 **Retour vers le Futur** / **La Chair et le Sang** / **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?** /



«Le fantastique autrichien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator** / **La Revanche de Freddy** / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 **Highlander** / **Re-Animator** / **Link** / **Chapeau Melon et Bottes de Cuir** / «Hitchcock» / int. Christophe Lambert...



41 **House** / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 **From Beyond** / **L'Invasion Vient de Mars** / **Poltergeist 2** / **Rencontres du 3ème Type** / «La préhistoire au cinémas» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

43 Dossier **Aliens** / **Critters** / **Les aventures de Jack Burton** / «Les extra-terrestres au cinéma»...

44 **Massacre à la Tronçonneuse 2** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Evil Dead** / ***Le Prisonnier*** / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»...

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche** / **From Beyond** / **Jason le Mort-vivant** / int. Stuart Gordon...

46 **King Kong 2** / **Street Trash** / **Démons 2** / **L'Exorciste** / «Les singes géants au cinéma»...

47 **Evil Dead 2** / **Freddy 3** / **Indiana Jones** / **Le Sixième Sens** / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

49 **Hellraiser** / **Les Sorcières d'Eastwick** / «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante...

50 **RoboCop** / **Hidden** / **Les Maîtres de l'Univers** / index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop** / **Opéra** / **Hellraiser** / **Hidden** / int. Paul Verhoeven...

52 **Running Man** / **Hellraiser** / **Hidden** / **Prince des Ténèbres** / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / **Elmer** / **Aux Frontières de l'Aube** / int. Katarya Bigelow, Frank Henenlotter...

54 **Bad Taste** / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du fantastique» / «Vendredi 13 l'hécatombe» / int. Peter Jackson...

55 **Chinese Ghost Story** / **Le Blob** / **Roger Rabbit** / **Bad Taste** / «Freddy, le

mythe» / «Empire : grandeur et décadence»...

56 **Freddy 4** / **Beetlejuice** / **Willow** / **Aux Frontières de l'Aube** / **Elvira** / les FX d'**Evil Dead 2**...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob** / **Invasion Los Angeles** / **Hellraiser 2** / **Faux-semblants**...

58 **Invasion Los Angeles** / **La Mouche 2** / **Munchausen** / Cronenberg interview et dossier...

59 **Batman** / **Hellraiser 2** / **La Mouche 2** / la série TV ***Freddy***...

60 **Freddy 5** / **Re-Animator 2** / **Society** / **Abyss** / «Les méchants du Fantastique»...

61 **Batman** / **Indiana Jones et la Dernière Croisade** / **Abyss** / «Le tour du monde des super-héros»...

62 «ILM : La grande illusion» / **Batman** / **Re-Animator 2** / **RoboForce**...

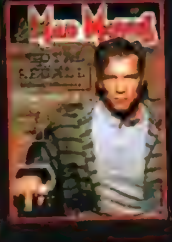
63 Avoriaz 1990 / **Simetierre** / **Leviathan** / **Society** / **Re-Animator 2** / **Halloween 4**...

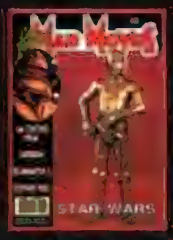
64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal** / ***Freddy TV*** / **Basket Case 2** / **Frankenhooker**...

65 **Total Recall** / **Akira** / **Tremors** / **Halloween 4** / Lamberto Bava...

66 **RoboCop 2** / **Freddy 5** / **Highlander 2** / **Maniac Cop 2** / **Star Trek 5**...

67 **Total Recall** / **RoboCop 2** / **Dick Tracy** / **Sailor et Lula** / int. Verhoeven, Irvin Kershner...





68 «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja** / **Darkman** / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal** / **Henry** / **Highlander 2** / **Les Feebles** / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 **Predator 2** / **Edward aux Mains d'Argent** / **Massacre à la Tronçonneuse 3** / **Akira** / ***Twin Peaks*** (série)...

71 **Terminator 2** / **Akira** / **Hardware** / **Ça** / **La Nuit des Morts-Vivants**...

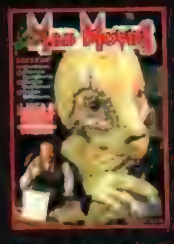
72 **Les Feebles** / **RoboCop 3** / **Freddy 6** / dossier «**La Malédiction**» / int. Peter Jackson...

73 Spécial **Terminator 2** / **Rabid Grannies** / **Fisher King** / int. Terry Gilliam...

74 **Evil Dead 3** / **Rocketeer** / **Freddy 6** / **Hellraiser 3** / **T2**...

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2** / **Freddy 6** / **Le Sous-sol de la Peur**...

76 **Le Festin Nu** / **Hook** / **Brain Dead** /



La Famille Addams / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3** / **Batman le Défi** / **Universal Soldier** / ***Indiana Jones TV*** / **Twin Peaks** / **Le Cobaye**...

78 Dossiers **Batman le Défi** & **Alien 3** / **Les Aventures d'un Homme Invisible** / **Star Trek 6**...

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

81 Avoriaz 1993 / **Dracula** / **Brain Dead** / **Candyman** / **Hellraiser 3** / **Evil Dead 3**...

82 **Fortress** / **Trauma** / ***Les Contes de la Crypte*** / int. carrière de Joe Dante...

83 **Last Action Hero** / **Necronomicon** / **Body Snatchers** / **Phantasm 3**...

84 **Jurassic Park** / int. carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms***...

85 Spécial Dinosaures du **Monde Perdu** à **Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 **Demolition Man** / **Mask** / **L'Etrange Noël de Mr Jack** / **Accion Mutante**...

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3** / **L'Antre de la Folie** / Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garou» / **Wolf** / tous les **Hurlements** / **Body Melt**...

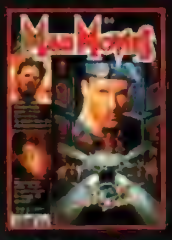
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... / **Body Bags** / **The Crow** / la saga des **Baby Cart**...

90 **The Crow** / les séries ***X-Files***, ***Highlander*** et ***Batman*** / **Eraserhead**...

91 Dossier «Mangas» / **Wolf** / **Tetsuo** / **Mask** / **Ed Wood**...

92 **L'Etrange Noël de Mr Jack** / **Entretien avec un Vampire** / **Freddy 7** / Yoshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate** / **L'Antre de la Folie** / **Freddy 7** / **Highlander 3**...



94 **Dellamorte Dellamorte** / int. carrière Tobe Hooper et John Carpenter...

95 **Ed Wood** / **Batman Forever** / **Freddy 7** / **Porco Rosso** / int. carrière de Fred Olen Ray...

96 **Judge Dredd** / **Tank Girl** / **Congo** / **Le Village des Damnés** / **The Kingdom**...

97 ***X-Files*** / **Waterworld** / **La Mutante** / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files*** / **Johnny Mnemonic** / **Une Nuit en Enfer** / ***Hercule*** TV...

99 Gérardmer 1996 / **Seven** / **The Crow 2** / **L'Armée des 12 Singes**...

100 **SPECIAL N°100 LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES**... ***X-Files*** / **Toy Story**...

101 **Independence Day** / **Une Nuit en Enfer** / **Heavenly Creatures**...

102 **N° SPECIAL** ***X-Files*** / **Dangereuse Alliance** / **Planète Hurlante** / **Crash** / **Jiang-Hu**...100 pages

103 **Independence Day** / **Multiplicity** / **Starship Troopers** / **Pour Rire**...

104 ***X-Files*** / ***Millennium*** / **L.A. 2013** / **Disjoncté** / int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks !** / **Fantômes contre Fantômes** / **Ghost in the Shell** / **Lost Highway**...

106 **Star Wars édition spéciale** / **Le Maître des Illusions** / int. George Lucas, Clive Barker...

107 **Le 5ème Elément** / **Alien la Résurrection** / **Hellraiser 4** / **Anaconda** / **Shining TV**...

108 **Men in Black** / **Scream** / **Batman & Robin** / rétro **Godzilla** / int. Wes Craven...

109 **Volte/Face** / **Le Monde Perdu** / **Contact** / **Mimic** / **Vampires** / ***Millennium***...

110 **Alien la Résurrection** / **Starship Troopers** / **X-Files le Film** / **Spawn**...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers** / **Postman** / **Souviens-toi... l'Eté Dernier**...

112 **Vampires** / **Gattaca** / **Le Loup-garou de Paris** / **Dark City** / **Halloween 6**...

113 **Godzilla** / **Dark City** / **Un Cri dans l'Océan** / **Wishmaster** / **Blade**...

114 **Scream 2** / **Armageddon** / ***X-Files*** / ***Millennium*** / **Las Vegas Parano** / **La Mutante 2**...

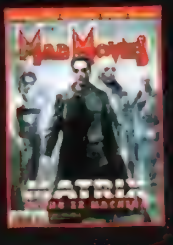
115 **Godzilla** / **X-Files le film** / **Truman Show** / **Small Soldiers** / «Retro gore»...

116 **Blade** / **Halloween : 20 ans après** / ***Buffy*** / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1** / **Psycho** / **Virus** / **1001 Pattes**...

118 **Matrix** / **La Fiancée de Chucky** / **Cube** / **eXistenZ** / **Urban Legend** / dossier «Slashers»...

119 **Matrix** / **Wild Wild West** / **The Faculty** / **Mon Ami Joe** / «La série Z à la française»...

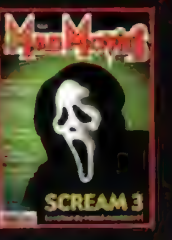


120 **La Momie** / **Wild Wild West** / **Le 13ème Guerrier** / **Blair Witch** / **Voracé**

121 **Star Wars Episode 1** / **Hantise** / **Jin-Roh** / **Perfect Blue** / **Princesse Mononoke**...

122 **Sixième Sens** / **La Fin des Temps** / «Les 25 meilleurs films de trouilles»...

123 **Gérardmer 2000** / **Sleepy Hollow** / **Pour Rire** / **Princesse Mononoke**...



124 **Scream 3** / **Mission to Mars** / **Faust** / **Hypnose** / ***Resident Evil 3***...

125 **Le Seigneur des Anneaux** / **Mission to Mars** / dossier «Killers Superstars» / retro **Blair Witch**...

125 **X-Men** / **Le Pacte des Loups** / **Pitch Black** / **Destination Finale**...

127 **L'Homme sans Ombre** / dossier «L'homme invisible» / **The Cell** / **Scary Movie** / **Gemini** / rétro **Hellraiser**...

128 **Blair Witch 2** / **Donjons et Dragons** / **Planète Rouge** / ***Sen Au Kaï*** / «Hommage à la Hammer»...

129 **Spiderman** / **Le Pacte des Loups** / **Rollerball** / **Tomb Raider** / dossier «Troma»...

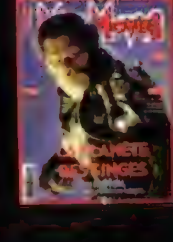
130 **Le Seigneur des Anneaux** / **Le Couvent** / **Intuitions** / dossier «Trasha»...

131 **Le Retour de la Momie** / **Ghosts of Mars** / **Legend of Zu** / dossier Momies / **Pearl Harbor**

132 **Le Seigneur des Anneaux** / **Tomb Raider** / Les bombes sexuelles du fantastique / dossier Jet Li

133 **Final Fantasy** / **Jurassic Park 3** / **La Planète des Singes** / **A.I.** / poster **Final Fantasy**...

134 **La Planète des Singes** / **Vidocq** / **Avalon** / **Samourais** / dossier Terry Gilliam



138 A.I. / From Hell / The One / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

Bonnie Burke / «Les visages de Jack l'Eventreur» / «Tokyo Underground»

Metropolis / «Eloge» / comic-book en 3D films»

Kill Bill / Jeepers Creepers 2 / The Ring / Seijun Suzuki / int. carrière Jack Hill

Cabin Fever / Leeches / Speed Demon / Darkness Falls / Scarecrow / Les fantômes japonais / int. carrière Larry Cohen

183 Dossier Les Événements de la rentrée : Kill Bill Hero Blueberry Le Retour du roi Freddy Vs Jason Underworld / Matrix Reloaded / Animatrix / Basic / X-Men 2 / 28 Jours plus tard

187 Dossier Freddy contre Jason / The Texas Chainsaw Massacre / May / Infernal Affairs / Mystic River / Bad Boys 2 / Hommage à Charles Bronson / int. carrière John Phillip Law (1ère partie)

Les Rivières Pourpres 2 / Battle Royale 2 / The Card Player / Bloodgnome / int. carrière Enzo G. Castellari (1ère partie)

137 Rollerball / Monstres et Cie / The One / Peter Jackson : de 2 à A

138 Dossier Le Seigneur des Anneaux / Les Autres / 13 Fantômes / Gérardmer 2002

139 Dossier From Hell / Spiderman / Versus /

Mes chers voisins / «les 30 ronars assumés»

145 Dossier Minority Report / Windtalkers / SimOne / Signes / Blood Feast 2 / int. carrière Ray Harryhausen

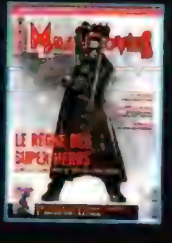
146 Dossier Signes / Halloween resurrection / xXx / Terminator 3 /

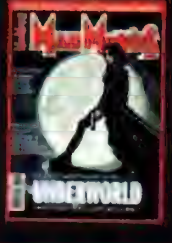
Nemesis / Les films comic-books ratés / int. carrière Shinya Tsukamoto

152 Dossiers Evil Dead et Maléfique / X-men 2 / House of the Dead / Animatrix / Dreamcatcher / Destination finale 2 / Génération Evil Dead : le fantastique à l'économie / AFM 2003

158 Dossier Hellboy / Dossier Kill Bill Volume 1 / Matrix Revolutions / Gothika / Zatoichi / Le Monde de Nemo / S.W.A.T. / Alien / Flesh for the Beast / Slashers / int. carrière John Phillip Law (2ème partie)

159 Dossier Le Retour du Roi / Mindhunters /





160 Dossier Massacre à la tronçonneuse / Dossier Gérardmer 2004 / Spider-Man 2 / Gothika / Dead or Alive 1, 2, 3 / Jeepers Creepers 2 / int. carrière Enzo G. Castellari (2ème partie)

161 Dossier Van Helsing / Dossier Blueberry / Manson Family / Big Fish / Paycheck / Open Range / L'Hirondelle d'or / Cheng Pei Pei / Cannibal Holocaust / int. carrière Ruggero Deodato (1ère partie)

162 Dossier May / Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban / Immortel / Agents Secrets / Kiki, la petite sorcière / Alive / Aragami / Azumi / Romasanta / The Unliving / Screaming Dead / int. carrière Ruggero

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29).

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad Movies* n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés). Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.
Hors-série n°1 Carpenter et n°2 Jackson. France : **7,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **9,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus).

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :

Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ____ PRÉNOM ____

ADRESSE ____

CODE POSTAL ____ VILLE ____

PAYS ____

Date d'expiration ____ Mois/Année

Date et signature obligatoires

VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR www.mad-movies.com, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES	29	32	33	34	36	37	38			
39	40	41	42	43	44	45	46	47	49	50
51	52	53	54	55	56	57	58	59	60	61
62	63	65	66	67	68	69	70	71	72	73
74	75	76	77	78	79	80	81	82	83	84
85	86	87	88	89	90	91	92	93	94	95
96	97	98	99	100	101	102	103	104	105	106
107	108	109	110	111	112	113	114	115	116	117
118	119	120	121	122	123	124	125	126	127	128
129	130	131	132	133	134	135	136	137	138	139
140	141	142	143	COUVERTURE SPIDERMAN	143	COUVERTURE BLADE II	144	145	146	147
148	149	150	151	152	153	154	155	156	157	158
159	160	161	162							

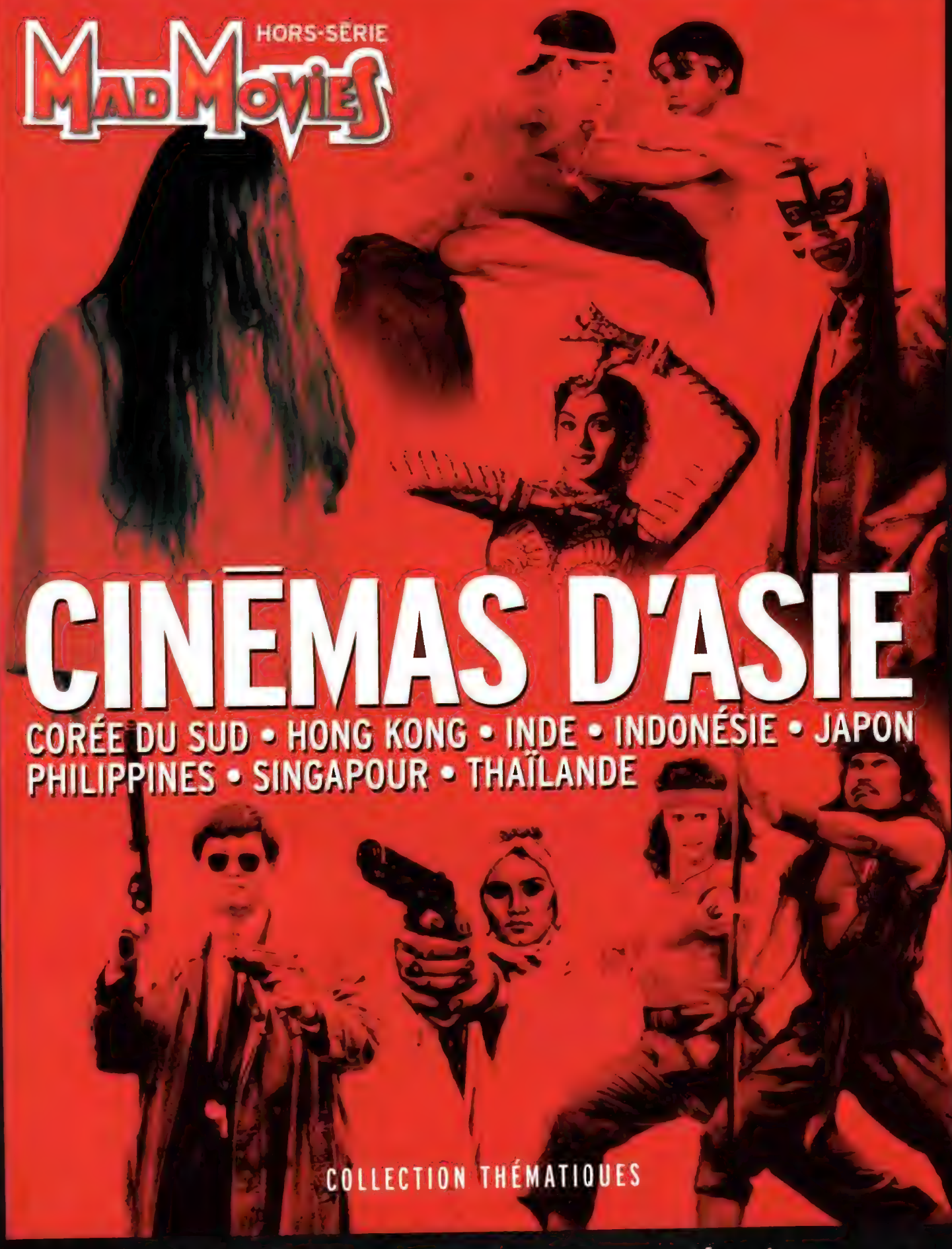
☐ Hors série n°1 John Carpenter

☐ Hors série n°2 Peter Jackson

« Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de nous écrire à l'adresse

Le soleil du cinéma se lève à l'Est

HORS-SÉRIE
MAD MOVIES



CINÉMAS D'ASIE

CORÉE DU SUD • HONG KONG • INDE • INDONÉSIE • JAPON
PHILIPPINES • SINGAPOUR • THAÏLANDE

COLLECTION THÉMATIQUES

Hors-série exceptionnel. En kiosques mi-décembre.

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 51

CHILD OF DARKNESS, CHILD OF LIGHT

VID.: **DARKNESS**. 1991. RÉAL.: MARINA SARGENTI. SCÉN.: BRIAN TAGGERT, D'APRÈS JAMES PATTERSON. INT.: ANTHONY JOHN DENISON, BRAD DAVIS, PAXTON WHITEHEAD, VIVECA LINDFORS, SYDNEY PENNY, KRISTEN DATTILO, BRENDAN FRASER. PROD.: PAUL TUCKER, GC GROUP/WILSHIRE COURT PRODUCTIONS/PARAMOUNT. USA.

Une prophétie de la Vierge Marie annonce pour la fin du vingtième siècle la naissance de deux enfants, l'un issu des ténèbres, l'autre de la lumière, comme le précise assez bien le titre original. Le Vatican délègue aussitôt un couple de religieux (nan ! c'est pas ça, un prêtre et une bonne sœur, plutôt…), afin d'interroger deux jeunes filles enceintes, mais cependant toujours vierges (c'est aussi ce que prétendait ma petite cousine quand ça lui arrivait…).

La question reste de savoir laquelle enfantera d'un nouveau Christ, laquelle mettra au monde le fils de Satan. Marianne conduit gentiment (car nous sommes à la télé…) son suspense jusqu'au bout et délivre un message final comme quoi le bien et le mal s'équilibrent et s'équilibreront toujours, ce que l'on savait déjà pertinemment 90 minutes plus tôt. Conclusion : Dieu contre Satan, un partout, balle au centre ! Avec, au coin de l'image, le jeune Brendan Fraser dans son premier rôle. (M77P.54).

CHILD OF GLASS

1977. RÉAL.: JOHN ERMAN. TV. SCÉN.: JIM LAWRENCE, D'APRÈS RICHARD PECK. INT.: GEORGE DUNING, BARBARA BARRIE, ANTHONY ZERBE, STEVE SHAW, NINA FOCH, KATY KURTZMAN. PROD.: JAN WILLIAMS ET TOM LEETCH, BV-TV. USA.

Du téléfilm disneyen, donc clean, un peu mélo et censément comique, narrant l'histoire d'une

pauvre fantômette (française) errant dans l'autre monde suivie de son chien resté fidèle, mais à l'état de fantôme lui aussi. Un jeune garçon fraîchement débarqué sur les lieux va résoudre le mystère de son décès et retrouver du même coup un trésor disparu. Notons la belle séquence pré-casperienne du jeune mortel dansant avec la petite fantôme. Un thème repris deux ans plus tard pour le téléfilm à sketches **Once Upon a Midnight Scary** (présenté par Vincent Price), où l'on retrouvait également une adaptation de la légende de *Sleepy Hollow*.

CHILD'S PLAY

1984. RÉAL.: VAL GUEST. TV. SCÉN.: GRAHAM VASSELL. INT.: NICHOLAS CLAY, MARY CROSBY, DEBBIE CHASAN, JOANNA JOSEPH, SUZANNE CHURCH. PROD.: ROY SKEGGS, FOX MYSTERY THEATRE/FOX, HAMMER-TV. G.B.

Val Guest, un des pionniers de la SF britannique, œuvra beaucoup pour la télévision. Il signe en 1984 trois titres pour Fox Mystery Theatre et Hammer-TV, **In Possession, Mark of the Devil**, et ce **Child's Play** ressemblant fort à un épisode de ***La Quatrième Dimension***. Une famille se réveille un matin où rien ne fonctionne comme à l'ordinaire, avec la maison emmurée, les pendules arrêtées, la température en hausse et le téléphone coupé. Tandis que la panique les gagne, d'autant qu'ils ne se souviennent plus de rien, le spectateur finit par comprendre. Toute la famille Preston se compose de petits automates manipulés dans une maison de poupées par une adorable fillette. Un simple « Jeu d'enfant » au titre repris quatre ans plus tard pour le premier volet de la série des **Chucky**.

CHILD'S PLAY 3

VID.: **CHUCKY 3**. 1991. RÉAL.: JACK BENDER. SCÉN.: DON MANCINI. INT.: JUSTIN WHALIN, PERREY REEVES, JEREMY SYLVERS, TRAVIS FINE, DEAN JACOBSEN, PETER HASKELL. PROD.: ROBERT LATHAN BROWN, DAVID KIRSCHNER, LAURA MOSKOWITZ, UNIVERSAL. USA

À l'usine de jouets désaffectée, un nigaud imagine de récupérer l'amas de celluloïd cachant les restes de Chucky explosé au final du deuxième épisode. Très mauvaise idée ! Comme dans **Jeu d'enfant** et **Chucky, la poupée de sang**, l'esprit du tueur prisonnier du jouet tente à nouveau d'investir le corps d'Andy devenu depuis adolescent et apprenti soldat. L'intrigue, déjà sans surprise puisque reprise des deux premiers, se déroule donc cette fois au sein d'une école militaire avec, pour seules distractions, deux ou trois meurtres assez timides (*) et le déploiement de manœuvres elles aussi militaires, style les bleus contre les rouges (mais, pour les accros, revoyez plutôt **Les Douze salopards** !). Après une visite au train fantôme d'une fête foraine, la poupée gonflante finit (?) entre les pales d'un ventilateur géant. Comme diraient les Z.A.Z. « ça va hacher dans l'ventilo… » ! (M78.P54).

(*) Dont un colonel victime d'arrêt cardiaque à la seule vision de Chucky (lui : mort de peur, nous : morts de rire !).

Children of Dune. Alec Newman reprend le rôle de Paul Atreides.

CHILDREN OF DUNE

2002. RÉAL.: GREG YAITANES. TV. RÉAL.: JOHN HARRISON, D'APRÈS FRANK HERBERT. INT.: ALEC NEWMAN, EDWARD ATTERTON, STEVEN BERKOFF, SUSAN SARANDON, ALICE KRIGE. PROD.: DAVID R. KAPPES, HALLMARK ENTERTAINMENT. USA.

Après la mini série ***Dune***, réalisée en 2000 par John Harrison, lequel reprenait la saga de Frank Herbert à ses débuts, voici la suite mêlant, comme il se doit, anciens et nouveaux personnages. L'action se déroule douze ans après les événements précédemment relatés, et poursuit le cycle du romancier (dans un mélange de *Dune Messiah* et *Children of Dune*), en attendant les prochains *The God Emperor of Dune*, *Heretics of Dune* et *Chapterhouse : Dune*. Sous le contrôle de leur père Paul Atreides (Alec Newman reprend son rôle de la première série), les jumeaux Ghanima et Leto II doivent faire face aux ennemis de leur lignée et conduire l'humanité vers une paix nouvelle. Trois cent soixante minutes idéales pour les réfractaires n'ayant pas encore lu le célèbre écrivain écologiste.

CHILDREN OF THE CORN II : THE FINAL SACRIFICE

VID.: **LES DÉMONS DU MAÏS II, LES MOISSONS DE L'ENFER**. 1992. RÉAL.: DAVID F. PRICE. SCÉN.: A.L. KATZ, GILBERT ADLER. INT.: TERENCE KNOX, CHRISTIE CLARK, PAUL SCHERRER, NED ROMERO, RYAN BOLLMAN, ROSALIND ALLEN. PROD.: SCOTT A. STONE, DAVID G. STANLEY, FIFTH AVENUE ENTERTAINMENT. USA

Séquelle d'un **Children of the Corn** premier du nom maladroitement titré chez nous **Horror Kid** (mais rebaptisé depuis **Le Démon du maïs** sur nos chaînes câblées). Le doux bruissement du vent sur les feuilles de maïs nous avait déjà bien agacés dans l'original, mais on se disait qu'après l'incendie final des épis il resterait au moins assez de pop-corn grillé pour en supporter la suite. Comme de juste, nous revoici aux alentours de Gatlin après les désastres décrits. Les gamins survivants du village poursuivent leur mission démoniaque, même si aucun acteur ne retrouve son rôle du film précédent. Si la première histoire nous décrivait les finesses d'une religion stupide (pléonasme ! Quand abandonnera-t-on toute foi révélée au profit d'une philosophie commune ?), la seconde évoque une ancienne légende basée sur l'élimination des adultes profanateurs de dame nature. « *Le monde des adultes représente le mal absolu* » proclame le prêcheur adolescent, tandis que le vieux curé du village radote une autre chanson d'après laquelle « *la fornication, c'est la peste* », sans doute pour mieux souligner l'idiotie de tout discours religieux. En dépit de quelques meurtres originaux, ce retour aux champs de maïs ne s'imposait pas vraiment. (M80.P30).

Children of the Corn II : the final sacrifice. Non au maïs dans les salles !

CHILDREN OF THE CORN III : URBAN HARVEST

VID.: **LES MOISSONS DE LA TERREUR**. 1994. RÉAL.: JAMES D.R. HICKOX. SCÉN.: DODE B. LEVENSON, D'APRÈS STEPHEN KING. INT.: DANIEL CERNY, NANCY GRAHN, RON MELENDEZ, JON CLAIR, MICHAEL EUSIGU. PROD.: GARY DEPEW, BRAD SOUTHWIC. USA.

James Hickox, frère cadet d'Anthony, reprend la barre et transporte l'action à Chicago. Les maïssophobes se frottent déjà toutes les mains à leur disposition, avant de s'apercevoir que les deux orphelins de Gatlin transportent une valise pleine d'épis que le plus jeune s'empresse de planter au voisinage de leur famille d'accueil. Ils y auraient plié deux cravates et trois pantalons comme tout le monde que le paysage cinématographique ne s'en trouverait pas bouleversé pour autant. Bon, enfin, à partir de là le script fonctionne tout comme les précédents avec couplet écologique et prosélytisme de l'enfant auprès de ses camarades de classe. Reste un zeste d'humour : le père adoptif, courtier en céréales, va répandre ce maïs transe-frénétique aux quatre horizons, agrémenté de quelques effets de l'ami Screaming Mad George. Certains fort réussis, comme l'arrachage de la tête à la verticale, ou bien limite bâclés : le démon du maïs enfin visible sous la forme d'une sorte de chien-Godzilla visqueux comme pas deux. (M95P.56).

CHILDREN OF THE CORN IV : THE GATHERING

VID.: **LES ENFANTS DU MAÏS IV**. 1995. RÉAL.: GREG SPENCE. SCÉN.: GREG SPENCE, STEPHEN BERGER. INT.: WILLIAM WINDOM, KAREN BLACK, NAOMI WATTS, JAMIE RENEE SMITH. PROD.: GARY DEPEW, DIMENSION. USA.

Le quatrième opus diffère légèrement de ses prédécesseurs. Cette fois, le spectre d'un enfant prédicateur autrefois brûlé par les villageois hante l'esprit des gamins d'une ville du Nebraska et tente de se réincarner dans le corps de l'un d'entre eux. Greg Spence tire le maximum de cette maigre histoire, imagine des cadrages inhabituels, tente des travellings à la **Evil Dead** et dispense les faux effets avec une minutieuse régularité, notamment à travers les scènes d'hallucinations, de prémonitions ou de cauchemars, quand il ne s'agit pas de cauchemar vécu à l'intérieur d'un premier cauchemar, ce qui oblige à se réveiller deux fois (prévoir deux réveils pour ne pas arriver en retard au boulot…). Face à une Karen Black vieillissante, la jolie Naomi Watts illumine le film et commence à se faire un sérieux nom dans le fantastique (**Tank Girl**, **Le Cercle**, **L'Ascenseur** (le remake), **Mulholland Drive**, etc). (M112P.56).

CHILDREN OF THE CORN V : FIELDS OF TERROR

1998. RÉAL. ET SCÉN.: ETHAN WILEY. INT.: ALEXIS ARQUETTE, GREG VAUGHAN, EVA MENDES, STACY GALINA, DAVID CARRADINE, ANGELA JONES. PROD.: WALTER JOSTEN, JEFF GEOFFRAY, BLUE RIDER PICTURES. USA.

Children of the Corn V : Fields of Terror. Derrière l'enfant, l'ennemi !

Cinquième version inspirée de la nouvelle du King, où l'on sent bien l'influence du psycho-killer chasseur d'ados insupportables venir prendre le pas sur le thème initial. Un gamin nommé Ezechiel passe par les champs de maïs (il aurait mieux fait de passer par la piscine…), et il se retrouve illico investi par une force mystérieuse. Aidé par les gamins du village, ce nouveau prophète traque les adultes – as usual… – et notamment six étudiants égarés dans ce coin perdu (lesquels cherchaient en fait le chemin de Crystal Lake. Non, restez assis, c'était juste pour détendre !). La succession des clichés fait d'autant mieux mesurer la bizarrerie d'un casting pour le moins hétéroclite avec un David Carradine jouant les (f?)utilités, Fred Williamson, ex-star de la blaxploitation, dans le rôle du shérif, Alexis Arquette (frère des David, Patricia, Rosanna…), et surtout un certain Ahmet Zappa, fils certifié du rockeur contestataire.

CHILDREN OF THE CORN 666 : ISAAC'S RETURN

1999. RÉAL.: KARI SKOGLAND. SCÉN.: TIM SULKA, JOHN FRANKLIN. INT.: JOHN FRANKLIN, STACY KEACH, WILLIAM PRAEL, NANCY ALLEN, ALIX KOROMZAY. PROD.: BILL BERRY, JEFF GEOFFRAY, WALTER JOSTEN, BLUE RIDER PICTURES. USA.

Tout d'abord le titre me glaça d'horreur : **Children of the Corn 666** ! Il m'en restait donc 661 à chroniquer… même une bête y aurait renoncé ! Et puis, non, renseignements pris, il ne s'agit que du sixième et cela suffit largement. Venue de la télé, la réalisatrice Kari Skogland remonte aux sources du thème et récupère Isaac, le héros du premier volet, de retour après quelques années passées dans le coma. Tandis que ses complices représentent les enfants des anciens gamins de Gatlin (ben oui !), il rêve d'épouser une élue afin de fonder la race supérieure capable de régner sur Terre. Mais, pas de panique, ça va rater ! John Franklin, également coscénariste, reprend son rôle d'Isaac pour un tournage en vidéo ne sortant pas de la routine, ce qui ne surprendra pas de la part de producteurs habitués à reprendre les séries en perte de vitesse : **Witchboard**, **Night of the Demons**, **Pinocchio**, **Leprechaun**, etc.

CHILDREN OF THE CORN : REVELATION

2001. RÉAL.: GUY MAGAR. SCÉN.: S. J. SMITH. INT.: TROY YORKEE, MICHAEL IRONSIDE, KYLE CASSIE, CLAUDETTE MINK, CRYSTAL LOWE. PROD.: JOEL SOISSON, MIKE LEAHY, NEO ART & LOGIC. USA.

La vraie révélation de ce **Children of the Corn : Revelation**, c'est surtout qu'il s'agit du dernier épisode. Depuis, trois ans ont passé, et le démon « *who walks behind the rows* » n'a pas osé reparaître devant un public saturé. Guy Magar tente la carte du renouveau et nous conte plus une histoire de fantôme que le classique couplet écolo, et ses enfants meurtriers ressemblent davantage à des zombies qu'aux illuminés adorateurs de l'esprit du maïs des premiers titres. Et comme le spectre remonte aux origines de l'histoire, cela permet au réalisateur de séduire aussi bien les anciens fans que d'attirer de nouveaux adeptes, lui qui espérait, contre l'avis des producteurs, titrer son histoire **Corn 2001** (attention à la date de péremption…).
Bon c'est pas tout ça, mais je ne peux plus voir le pop-corn en peinture, moi ! S'ils en tournaient quand même un huitième, je refile le maïs à qui ? Comment ça, à Stéphane, vous croyez ? (je comprendrai jamais leur humour à la rédac'…).

Children of the Corn : Revelation. Taylor Hobly la seule révélation du film !

Children of the Damned. Six êtres venus d'ailleurs.

CHILDREN OF THE DAMNED

BELGIQUE : **CES ÊTRES VENUS D'AILLEURS**. 1963. RÉAL.: ANTON M. LEADER. SCÉN.: JACK BRILEY, D'APRÈS JOHN WYNDHAM. INT.: IAN HENDRY, BARBARA FERRIS, ALAN BADEL, ALFRED BURKE, CLIVE POWELL, SHEILA ALLEN, BESSIE LOVE. PROD.: BEN ARBEID, MGM. GB.

Trois ans après **Le Village des damnés** de Wolf Rilla, revisité plus tard par John Carpenter, Anton M. Leader offre une adaptation différente du même livre de John Wyndham, *The Midwich Cuckoos*. Dans l'original, il s'agissait de six garçons et six filles conçus de façon mystérieuse, capables de lire dans l'esprit des humains et d'imposer leur volonté par transmission mentale, y compris celle de supprimer ceux qui les gênent ou leur veulent du mal, tandis que leur venue ressemble aux prémices d'une possible invasion de la planète. Ce nouveau script peut laisser penser que nos descendants nous expédient cette fois six enfants afin de nous avertir de dangers menaçant notre civilisation vouée à la violence, aux luttes fratricides, au racisme (les enfants représentent différentes ethnies) et à la course aux armements. Le message sera peu entendu et tandis que les autorités glosent sur le sort à réserver aux enfants, ceux-ci tombent sous le coup des militaires dans l'église où ils s'étaient réfugiés. Mieux que Wolf Rilla, l'auteur porte un regard critique sur le monde, sans moralisme à l'américaine, mais sans trop d'explications non plus.

CHILDREN OF THE LIVING DEAD

2001. RÉAL.: TOR RAMSEY. SCÉN.: KAREN LEE WOLF. INT.: TOM SAVINI, MARTIN SCHIFF, DAMIEN LUVARA, JAMIE MCCOY, A. BARRETT WORLAND. PROD.: JOHN A. RUSSO, KAREN LEE WOLF, QUANTUM ENTERTAINMENT. USA

John Russo, coscénariste de **La Nuit des morts-vivants**, doit garder la nostalgie de l'époque pour nous servir cette relecture du même thème trente ans plus tard. Un serial killer ressuscite sous la forme d'un zombie encore doué de réflexion et entraîne ses congénères (dont une troupe d'enfants) à la poursuite d'humains dans une campagne profonde. Tom Savini s'éclate une nouvelle fois dans le rôle d'un chasseur de zombies à la Rambo, l'opérateur Bill Hizman (déjà de l'aventure **La Nuit des morts-vivants**) travaille la belle image, mais hélas la rusticité de l'intrigue, le jeu déplorable des acteurs et les maquillages rudimentaires prêtent davantage à rire qu'à frissonner. Pas découragé pour autant, John Russo envisage déjà une possible suite.

CHILDREN OF THE NIGHT

VID.: **LES ENFANTS DES TÉNÈBRES**. 1992. RÉAL.: TONY RANDEL. SCÉN.: NICOLAS FALACCI. INT.: PETER DE LUISE, KAREN BLACK, MAYA MCLAUGHLIN, GARRET MORRIS, EVAN MACKENZIE, AMI DOLENZ. PROD.: CHRISTOPHER WEBSTER, FANGORIA FILMS. USA.

Mélange de traditionalisme et de modernité pour ce petit film horrifique produit par notre confrère américain, Fangoria. C'est assez dire si le fan y retrouve ses repères, tant au niveau du décor que des personnages et surtout des situations évoquant tour à tour **Inferno**, **Nosferatu** ou **Les Enfants de Salem**. Un vampire roumain réveillé dans son sommeil séculaire par deux adolescentes décide de convertir les habitants d'une bourgade aux

Karen Black dans Children of the Night. Oui, elle a vieilli, hein ?

joies discutables du vampirisme. Tout rentrera dans l'ordre grâce aux efforts conjugués d'une des jeunes filles, d'un instituteur et de l'ivrogne du village. Avec plein d'effets spéciaux visuels dûs à l'équipe KNB et la présence de Karen Black, étonnante dans le rôle de la femme vampire, compagne réticente d'un prêtre amoureux d'elle. Sélectionné en 1994 au Festival du Film Fantastique de Bruxelles. (M83P.53).

CHILDREN SHOULDN'T PLAY WITH DEAD THINGS

1973. RÉAL.: BOB CLARK. SCÉN.: BOB CLARK, ALAN ORMSBY. INT.: JEFFREY GILLEN, BETH SKLAREY, PAUL CRONIN, ROY ENGLEMAN, BRUCE SOLOMON, ALECS BAIRD, ANYA ORMSBY, JANE DALY. PROD.: GENENI PRODUCTIONS. USA.

Une bande de jeunes passablement rigolards se réunit au cimetière d'une petite île pour y proférer quelques incantations prises dans un livre de démonologie (le futur **Evil Dead** s'en souviendra certainement) de façon à réveiller un cadavre fraîchement exhumé par leurs soins. Bientôt, tous les défunts ressuscités s'en prennent à nos teenagers paniqués. Le ton général se veut satirique et les scènes d'ouverture participent d'un esprit potache avancé bien dans le registre de l'auteur des futurs **Porky's**. Les premières agressions de zombies seront d'ailleurs l'œuvre des jeunes eux-mêmes piégeant ainsi leurs camarades dans une espèce de bizutage morbide qui finira par se retourner contre eux lors de la résurrection générale. Et si Clark rejoint Romero dans le traitement réservé à ses personnages qui succombent chacun à leur tour, le final ne se conforme pas au retour aux normes de son modèle. Les zombies s'embarquent sur le bateau des profanateurs et s'apprêtent à investir la civilisation pour lui rappeler le respect dû aux trépassés. La guerre va-t-elle se propager ? D'autres cadavres vont-ils sortir d'autres cimetières ? L'histoire ne le dit pas et Bob Clark préfère s'en tenir à la gratuité d'une action davantage axée sur le simple gag et la tentation provocatrice.

Children shouldn't play with dead things. Remarquez, pendant ce temps-là, ils ne jouent pas avec le maïs !

THE CHILL FACTOR

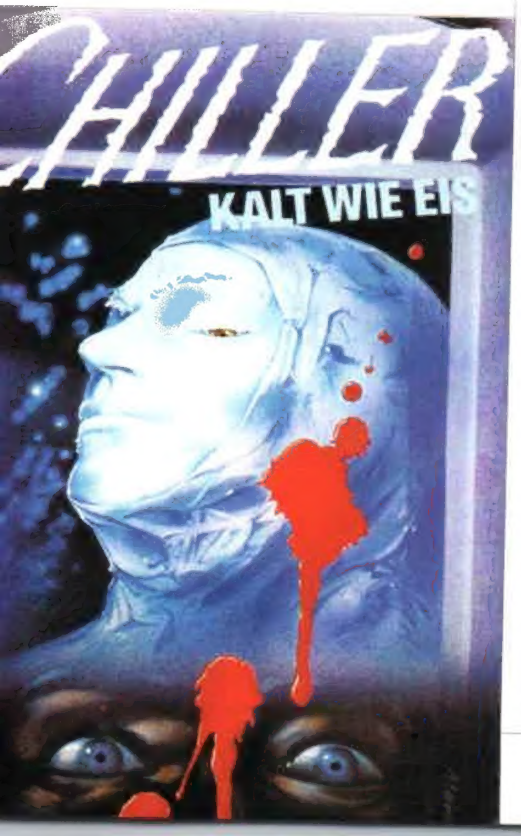
OU **A COLD NIGHT'S DEATH**. 1973. RÉAL.: JERROLD FREEDMAN. TV. SCÉN.: CHRISTOPHER KNOPH. INT.: ROBERT CULP, ELI WALLACH, MICHAEL C. GWYNNE. PROD.: PAUL JUNGER WITT, ABC CIRCLE FILMS. USA.

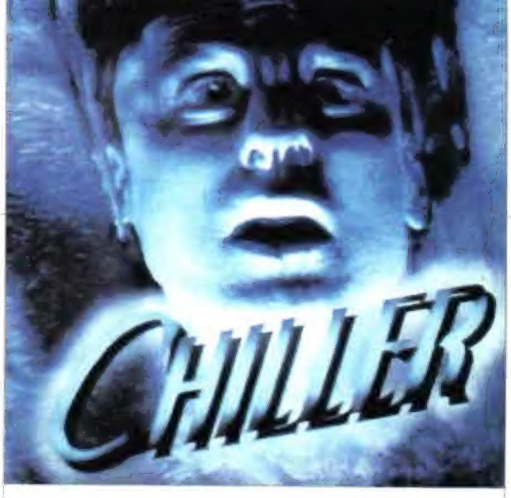
Modeste production élaborée pour le petit écran à la manière de la série ***Au-delà du réel***, où deux chercheurs rejoignent une station de recherche dans l'arctique pour y découvrir toute l'équipe sur place exterminée. Tandis qu'au fil des heures la tension monte entre les deux hommes, une force invisible semble les observer dans cette retraite battue par le vent, cernée par le froid et couverte du bruit des singes effrayés, jusque-là simples sujets d'expériences de l'ancien groupe scientifique. Un suspense en huis clos, bien renforcé par l'étrange musique électronique du vétéran Gil Melle.

CHILLER

TITRE TV : **TERREUR FROIDE**. 1985. RÉAL.: WES CRAVEN. TV. SCÉN.: J.D. FEIGELSON. INT.: MICHAEL BECK, CRAIG RICHARD NELSON, DICK O'NEILL, BEATRICE STRAIGHT, LAURA JOHNSON, JILL SCHOELEN, PAUL SORVINO. PROD.: J.D. FEIGELSON PRODUCTIONS, CBS-TV. USA.

Ce téléfilm rappelle **Le Mort-vivant** de Bob Clark, avec son défunt ramené à la vie par l'amour de sa mère (ici après dix ans de cryogénie) et dont le comportement diffère après son passage dans l'au-delà. Wes Craven envisage pour sa part l'aspect théologique de ce parcours, arguant du fait que l'âme déserte le corps à son décès, mais ne revient pas forcément lors de sa résurrection (le Christ ressuscité avait-il encore une âme ?). Le « mort-vivant » perd ainsi toute morale et la métaphore s'avère assez distractive d'en faire à son retour un chef d'entreprise sadique et sans scrupule (nos actuels PDG seraient-ils eux aussi des zombies ?). L'œuvre ne mérite pas le jugement sévère des critiques, d'autant qu'apparemment, personne n'a relevé la présence de cette créature entr'aperçue dès le début dans l'entrepôt cryogénique, et qui





pourrait bien représenter le démon en train de surveiller ses nouveaux disciples.

CHILLERS

1988. RÉAL. ET SCÉN.: DANIEL BOYD. INT.: JESSE EMERY, MARJORIE FITZSIMMONS, JIM WOLFF, LAURIE PENNINGTON, KIMBERLY HARBOUR. PROD.: DANIEL BOYD, TROMA FILMS. USA.

L'auteur d'un bien curieux **Invasion of the Space Preachers** tourné en 1980 nous propose une anthologie d'histoires d'horreur ressemblant fort aux classiques **Tales from the Crypt** ou **Le Train des épouvantes**. Cinq sketches défilent ainsi abordant divers thèmes classiques : vampirisme, apparitions de fantômes, de zombies cannibales et même l'irruption d'un ancien démon aztèque. Le fil conducteur rappelle quant à lui certains épisodes de la ***Quatrième dimension*** avec ce groupe de passagers en train d'attendre dans un dépôt isolé un hypothétique autocar qui n'arrive pas. Hélas, la fin prévisible, le budget maigrichon d'un tournage en vidéo et surtout l'inexpérience flagrante de la quasi-totalité du casting font vite oublier ce produit de pure consommation courante.

THE CHILLING

VID.: **CRYOGENUS**. 1989. RÉAL.: DELAND NUSE, JACK A. SUNSERI. SCÉN.: JACK A. SUNSERI. INT.: DAN HAGGERTY, LINDA BLAIR, TROY DONAHUE, RON VINCENT, JACK A. DE RIEUX. PROD.: JACK A. SUNSERI, HEMDALE. USA.

Bouffonne imitation du **Retour des morts-vivants** pour cette histoire de cryogénie où, pourtant, personne ne crie au génie (Prenez des notes, vous la replacerez bien un jour...) ! Dans son vague entrepôt frigorifique, un savant pervers dirige une société florissante qui surgèle ses clients tout en dealant à d'autres laboratoires leurs organes vitaux. D'autant plus improbable apparaît donc la résurrection des cadavres à la faveur d'une violente tempête. L'histoire invraisemblable n'a d'égal que l'insouciance des acteurs à revêtir la peau de leur personnage, tandis que le dialogue profère les pires âneries. Le zéro absolu, de -273° passe à -508, Walt Disney reposerait dans un caisson cryogénique, le script relaterait une histoire réelle (!) et Dieu n'apprécierait sûrement pas ce genre d'expériences, nous prévient un texte d'une bouffonnerie étourdissante placé en exergue... Mais le plus drôle intervient à la vision de ce container naïvement étiqueté « occupied » ! Reste plus qu'à tirer la chasse ! Pour compenser, les auteurs puisent aux sources du genre et l'on peut donc reconnaître au fil des séquences **Zombie**, **C.H.U.D.** ou même **Alien** à un moment précis. (M78P56).

CHIMERA

OU **MONKEY BOY**. 1990 RÉAL.: LAWRENCE GORDON CLARK. TV. SCÉN.: STEPHEN GALLAGHER. INT.: KENNETH CRANHAM, CHRISTINE KAVANAGH, JOHN LYNCH, DOUGLAS MANN, SEBASTIAN SHAW, DAVID CALDER. PROD.: NICK GILLOTT, ANGLIA FILMS-TV. GB.

À l'origine, une mini série britannique de quatre heures, réduite de moitié pour sa distribution à la télévision et à la vidéo américaines. Stephen Gallagher signe le scénario tiré de son propre roman où une étrange créature s'échappe d'un laboratoire et tue sauvagement ceux qui viennent à sa rencontre. La révélation du mystère nous apprend qu'une équipe de chercheurs travaille ainsi sur une nouvelle race en tentant de croiser les gènes de singes et d'humains. Le slogan donne assez bien le ton de l'intrigue : « *Ils l'ont créé, ils l'ont élevé, maintenant, il va jouer ailleurs !* ».

CHINESE EROTIC GHOST STORY

YUK LUI LIU CHAI (CANTONAIS) **YU NU LIAO ZHAI** (MANDARIN). 1998. RÉAL.: KI-NAM CHO. SCÉN.: SIU-KEI LEE. INT.: BOON FENG CHO, CHUN CHUNG, ELVIS TSUI, SIU WAN HUNG, KA LING YEUNG, CHING YU. HONG KONG.

En marge de leurs films d'action débridés (!), les cinéastes hongkongais prennent parfois le temps de se montrer polissons à la faveur de quelques titres annonçant fièrement la couleur : **Ghostly Love**, **Erotic Journey**, ou encore **Robotrix** (un savant s'y transforme en robot libidineux...). Le succès des **Histoires de fantômes chinois** devait entraîner cette seconde vague avec notamment **Erotic Ghost Story 1** et **2** (où l'on retrouve une amie bien séduisante, l'Amy Yip de **Sex and Zen**), et ce **Chinese Erotic Ghost Story**. Un collecteur d'impôt doit dérober une statue dans un temple s'il veut goûter la félicité plénière avec une demoiselle, mais la statue se transforme en magicien qui va lui conférer à la fois de super pouvoirs et une super virilité. L'érotisme reste discret, le fantastique prudent (avec tout de même une étonnante goule suceuse de sang), et c'est finalement l'humour qui l'emporte, toujours un peu lourdingue comme on l'aime là-bas.

THE CHINESE GHOSTBUSTER

ZHONG KUI JIA MEI. 1994. RÉAL.: WU MA. INT.: H. NAM, YAN YUE CHIN, LAM CHING YING. PROD.: FILM CITY. HONG KONG.

Dans la série prolifique des films de fantômes chinois, le célébrissime Wu Ma accuse réception du phénomène **S.O.S. Fantômes** et s'ingénie à mêler deux tendances, chinoise et américaine. Bons et mauvais fantômes s'affrontent ainsi sur une histoire romantique à souhait (une jolie fantômette doit se marier pour se réincarner), qui n'exclut pas cependant l'horreur, l'humour et bien sûr les arts martiaux. Avec Lam Ching Ying, une nouvelle fois impérial (on le savait !) dans le rôle d'un prêtre taoïste.

A CHINESE LEGEND

ZHUI RI. 1992. RÉAL.: WU MA. SCÉN.: LIU HUNG CHUEN. INT.: JACKY CHEUNG, WU MA, CHEUNG MAN, JOEY WONG. HONG KONG.

Jacky Cheung incarne le samouraï errant qui s'escrime (!) à sauver des griffes du roi des fantômes la belle Joey Wong (également connue sous le nom de Wong Chu Hsien). Dans cette noble tâche l'aident le spectre d'une aventurière (Cheung Man) et l'inévitable prêtre taoïste (Wu Ma). Le trio arrachera la belle du cruel sacrifice et sauvera du même coup le monde menacé de tomber dans les ténèbres éternelles. L'histoire se veut classique, mais la photographie, les décors et les divers combats s'avèrent somptueux.

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES. 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

■ Propose 400 CD de B.O. de films et séries TV des années 40/70 : **Citizen Kane**, **L'Abominable Dr Phibes**, **La Vallée des rois**, **Le Frelon vert**, **Rebecca**, **Le Jour où la Terre s'arrêta**, **Bandolero**... liste détaillée sur demande : Ronan Quéau, 4 chemin du stade, 29100 Le Juch.

■ Recherche VHS originales de **La Prémonition** (Embassy), **Bloody Track** (Proserpine) et **Reflets** (VIP) + vends VHS originales rares. Perez David, 22 rue de la Palmeraie, 34200 Sète.

■ Vends en VHS films avec Ursula Andress : **La Déesse de feu**, **L'Idôle d'Acapulco**, **Les Tribulations d'un chinois en Chine**, **Casino Royale**, **Ursula l'Anti-Gang**, **Défense de toucher**. Jean-Louis Zaccariotto *(Jean-Louis, le stakhanoviste de la petite annonce !)*, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

■ Collectionneur vends VHS enregistrées ainsi que des originaux. Films horreurs, gores (**TerrorVision**, **Cannibal Campout**, **Requiem pour un massacre**...), très grande liste et tarifs contre 4 timbres. Bauché Grégory, 32 rue nationale, 37160 La-Celle-St-Avant. 06 68 17 98 39.

■ Vends DVD **Aberration**, **Cradle of Fear**, **L'Hirondelle d'or**, **The Thing**, **Night Corridor**, Marilyn Manson (Guns, Gods and Gouvernment), **Duel to the Death**... Vends lot 50 VHS horreur/fantastique/gore 80 €. Tél. : 02 38 33 15 64.

■ Recherche VHS westerns italiens Corbucci, Sollima, etc. Firoud Dib, cité Marcel Cachin, Bâtiment R-41, 93230 Romainville.

■ Étudiant 20 ans en troisième année de réalisation recherche projets de courts- métrages. Tout projet est le bienvenu en région parisienne ou sur Paris. Merci d'avance. Recherche également le film **Sonnyboy**, avec David Carradine *(bonne chance mon gars, tu vas galérer pour le trouver celui-là, à moins d'écumer les vieux vidéo-clubs de quartier...)*. Romain au 06 09 28 67 97. roms.leclerc@caramail.com

■ Collectionneur échange très nombreux titres dont westerns, peplums, fantasiques, comme **La Malédiction de la vallée des rois**, **Les Naufragés de l'espace**... Tél. : 02 40 96 32 05.

■ Recherche collaborateurs amateurs (de tous niveaux) pour projets de film d'horreur, fantastique et drame, sur les départements 83 et 06. Recherche toutes infos, articles et posters sur les films suivants : **Bloody Bird**, **L'Au-delà**, **Killer Clowns** et **Urban Legend**. Michael Abbate, 867 avenue du provence, les Fougasses, Bâtiment C2, 83600 Fréjus.

■ Collectionneur vds nombreux film d'horreur, fantastique, SF, mangas anciens et récents. Demander Mr Joe au 04 50 37 58 54 après 19 h *(oui, parce qu'on ouvre la cage de Mr Joe qu'après 19h...)*.

■ Vds DVD horreur, SF (**Evil Dead**, **Le Vaisseau de l'angoisse**, **Hulk**, **X-Men 1** et **2**, **Blade 1** et **2**, et une cinquantaine d'autres, anciens et récents). 13 €, port compris. Tél. : 06 77 98 08 97.

■ Recherche en VHS et en VF, **Les Deux visages du Docteur Jeckyll** *(pauvre docteur, il doit en baver pour manger sa soupe...)*, **Rendez-vous avec la peur**, **Les Mâchoires de la mort** (Harry Kerwins), **Sur la trace du crime**, ainsi que les **Tarzan**. Je recherche aussi de nombreuses séries TV comme ***Au cœur du temps***, ***L'Âge de cristal***, ***Les Bannis***, etc. Tél. : 02 40 96 32 05

■ Recherche désespérément (Susan... non, je plaisante !) *(un peu facile celle-là, même le couillon qui fait les vannes dans les petites annonces, il se serait abstenu...)* épisode 5 de ***Disparitions***. Patrick Monteau, 61 impasse du vieux chêne, 16370 Cherves Richemont.

■ Vends neuf et scellé en DVD coffret Lucio Fulci (**Nigthmare Concert**, **Voix profondes**, **Ænigma**) à un prix intéressant et d'autres DVD zone 1 et 2, ainsi que d'anciennes collections de VHS (VIP, Carrère, Fil à Film, Hollywwod, etc.) Fréderic Kuta, 30 bis rue de Lille, 59136 Wavrin.

■ Vends BD Strange, Comics Pocket, Conan, Kiwi, Rodéo, Artima 1960, Spoutnik, Cosmos, etc. Roman photo, aventure, fiction, western... Écrire à Mme Lapouyalère Jacqueline, 3 rue du petit clos, 37260 Artannes.

■ Vends nombreuxfilms, plus de 900 titres disponibles, tous genres confondus (SF, horreur, fantastique années 60,70,80) et nombreux bis italiens (gialli, polars, sexploitations...). Liste sur demande contre un timbre. Francis Perrin *(ben alors Francis, deux numéros sans nouvelles de toi, on commençait à s'inquiéter...)*, 30 avenue du pré de foire, 73600 Moutiers.

■ Collectionneur propose nombreuses VHS et DVD de films rares de SF/Fantastique, péplums, westerns, aventures : **Tarantula**, **Silent Running**, **Le Choc des mondes**, **Quatermass 1**, **2** et **3**, **Le Pionnier de l'espace**, **Planète interdite**, **Le Village des damnés**, **Les Survivants de l'infini**, **L'Étrange créature du lac noir** (en 3D, VF), **Le Mort dans le filet**, **Rodan**, **Jason et les argonautes**, **Jack et le tueur de géants**, **Rendez-vous avec la peur**, etc. Importante liste contre 4 timbres à Daniel Vanleenc, 315 rue Taffin, 62730 Les Attaques. Tél. : 06 85 12 68 08.

■ Vends DVD neufs (import zone 1 et 2) genre horreur, épouvante, fantastique, grand choix au 06 14 79 17 95 *(« Bonjour Mr Grand choix, je vous appelle au sujet de votre petite annonce... » ...euh OK je sors...)*.

■ Vds figurines **Star Wars** 1977 (TBE) et nbrx blisters 95/98 (figurines, vaisseaux) + BD Strange (56 à 180), Sp Strange (1 à 36) et Titans (1 à 50). Rech figurines **La Planète des singes** (T. Burton). Tél. : 06 70 12 18 71.

LE TITRE MYSTÉRIEUX

« - Marre de toi ! J'en ai marre ! Et en plus, tu rentres torché tous les soirs ! Tiens, prends ça dans ta gueule ! - Broumpf grougn pfrzz... » Et oui, c'est triste à dire mais le phénomène des hommes battus continue de faire des ravages dans nos sociétés modernes minées par l'incommunicabilité...

Les cinq premiers à trouver le titre du film d'où provient cette photo recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Dans le n°161, il fallait reconnaître **Terror Toons** (2002) de Joe Castro. Bravo à Damien Schwoerer, Franck Delannoy, Fathi Temime, Gaetan Coz et Faboo Gebhard.

LES HORS-SÉRIES MAD MOVIES

INTERVIEW EXCLUSIVE DES RÉALISATEURS SUR LEUR CARRIÈRE, TOUS LEURS FILMS DÉCRYPTÉS ET BIEN PLUS ENCORE.

Oui, je commande

___ exemplaire(s) de **MAD MOVIES**
HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER
Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

___ exemplaire(s) de **MAD MOVIES**
HORS SÉRIE N°2 PETER JACKSON
Prix unitaire pour l'Europe : 8 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 10 € (frais de port compris)*

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec votre règlement, à l'adresse suivante :

D.I.P., MAD MOVIES HORS SÉRIE - 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

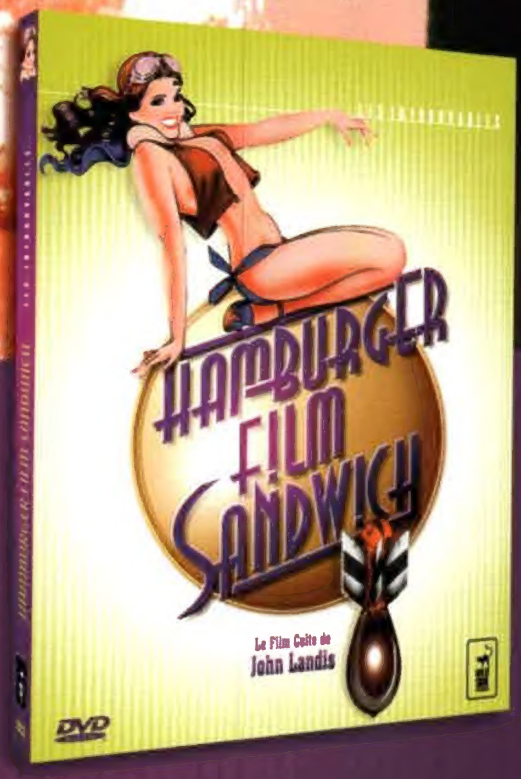
Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____ Ville _____ Pays _____

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

LE FILM QUI FAIT AIMER LA CRÈME !



Le film culte de John Landis pour la première fois en DVD !

UN DOUBLE DVD COLLECTOR TRUFFÉ DE BONUS

mcm LA CHAINE MUSICALE

Europe 2

WILD SIDE VIDEO

POUR TOUT SAVOIR : WWW.WILDSIDEPROJECT.COM

LES ESSENTIELS
SHAW BROTHERS

"PARMI LES MEILLEURS FILMS DE KUNG-FU DE TOUS LES TEMPS"

Quentin TARANTINO

3 FILMS DE LIU CHIA-LIANG AVEC GORDON LIU (KILL BILL)

- *Pour la 1ère fois en DVD*
- *Versions intégrales et restaurées*
- *Des bonus inédits et exclusifs*

FRANÇAIS, MANDARIN / CANTONAIS SOUS-TITRÉS FRANÇAIS
2.35 - 16/9ème COMPATIBLE 4/3 - CHAPITRÉ - COULEUR

Également disponible le coffret 4 DVD de la trilogie

EN VENTE EN DVD DIGIPACK

13ème RUE LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE · aden · OUI 102.3 FM · CELESTIAL PICTURES · SB · WILD SIDE VIDEO

POUR TOUT SAVOIR : WWW.WILDSIDEPROJECT.COM

lien direct : www.wildside.fr/video/shawbros.php